

MICHEL ARRIVE

LES LANGAGES DE JARRY

THESE PRESENTEE DEVANT LA FACULTE DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES DE PARIS
— LE 12 DECEMBRE 1970 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1973 -

MICHEL ARRIVE

LES LANGAGES DE JARRY



THESE PRESENTEE DEVANT LA FACULTE DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES DE PARIS
— LE 12 DECEMBRE 1970 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1973 -

LES LANGAGES DE JARRY



A LA MEMOIRE DE MON PERE

"Il n'y a que la lettre qui soit littérature"

(La Chandelle verte).

"Le signe seul existe ... provisoire"

(César-Antechrist)

INTRODUCTION

O. L'intention d'ensemble de cet ouvrage est de donner une description d'un corpus de "textes littéraires" (1) selon les méthodes de l'analyse linguistique. *Le projet présuppose, par lui-même, certaines propositions* ~~Le simple fait de formuler ce projet présuppose un certain nombre de propositions.~~ Il convient donc en premier lieu d'explicitier les propositions ~~ainsi présupposées~~, et d'en extraire les différentes tâches préliminaires qu'elles imposent au descripteur.

O. 1. Le simple fait de prendre comme terme d'une proposition quelconque le concept de "texte littéraire" suppose que ce concept a été préalablement défini - ou, à tout le moins, isolé, d'une façon éventuellement arbitraire - parmi les autres concepts. Nous aurons donc à dire selon quel(s) critère(s) nous identifions comme "littéraire" telle classe de textes plutôt que telle autre.

O. 2. Envisager de décrire un ensemble de "textes littéraires" selon les méthodes de l'analyse linguistique implique que le texte littéraire est un objet linguistique. Il nous faudra donc montrer - ou, à tout le moins, postuler - que le texte littéraire est bien un objet linguistique, en indiquant ceux de ses traits qui le font apparaître comme tel.

O. 3. Définir le texte littéraire comme un objet linguistique, c'est implicitement signifier que le texte littéraire, dans la classe des objets linguistiques, se distingue des autres membres de cette classe -

et, particulièrement, des langues naturelles - par un certain nombre de traits. Nous aurons à énumérer ces traits, tels qu'ils sont affectés au texte littéraire pour en faire apparaître la spécificité.

0,4. Se donner le texte littéraire comme un objet linguistique distinct des langues naturelles, c'est sous-entendre que les méthodes mises au point pour décrire ces langues - généralement tenues pour relativement efficaces à l'égard de leur objet - ne le sont pas nécessairement à l'égard du texte littéraire. Il nous faudra donc examiner ces méthodes, et envisager, à propos de chacune d'elles, le problème de son éventuelle efficacité pour la description du texte littéraire. Au cas où elles se révéleraient toutes inefficaces - partiellement ou totalement - il faudrait envisager soit de les utiliser de façon complémentaire, soit d'élaborer de nouvelles méthodes.

1. - L'OBJET.

1,1. Le texte littéraire. La seule possibilité qui nous soit offerte en ce premier moment de notre démarche - avant même d'avoir affirmé la linguisticité du texte littéraire - est de retenir pour pertinent le consensus socio-culturel d'une synchronie quelconque. On considérera donc comme littéraires les textes qui sont reçus comme tels dans un état de civilisation donné. On sait que ce consensus socio-culturel peut varier assez considérablement d'une époque à l'autre (2) : problème diachronique, que nous n'avons pas à examiner. On sait aussi que certains textes sont de statut ambigu : para-littéraires, ou sous-

littéraires, ou littéraires malgré eux (3) : problème de confins, que nous nous sommes refusé à traiter, et dont nous avons évité les implications pratiques en choisissant pour objet d'étude un ensemble de textes dont la littérarité n'est généralement pas mise en question (4).

1.2. La linguisticité du texte littéraire. Dans la généralité des cas, le texte littéraire se manifeste sous la forme d'un fragment du "texte infini d'une langue naturelle". Il constitue donc à cet égard un objet linguistique, au même titre que n'importe quel autre texte : publicitaire, administratif, pédagogique, mythique, etc... Mais, sous cet aspect, ce n'est pas en tant que littéraire qu'il est linguistique, puisque sont également linguistiques des textes non-littéraires. On est donc amené à poser le postulat suivant : le texte littéraire est un objet linguistique indépendamment du fait qu'il utilise comme plan d'expression une langue naturelle (5). Il resterait donc un objet linguistique si, par hypothèse, il utilisait comme plan d'expression un système autre qu'une langue naturelle (6).

1.3.0. La spécificité du texte littéraire comme objet linguistique. La spécificité du texte littéraire peut être déniée (7). Cette dénégation s'insère dans un contexte idéologique qui, compte tenu de notre projet, ne pouvait naturellement pas être le nôtre (8). Nous postulons donc la spécificité du texte littéraire - c'est-à-dire sa littérarité. La littérarité peut être recherchée dans différentes directions.

1.3.1.0. La clôture du texte littéraire. *Fréquemment formulé,* le postulat de la clôture du texte littéraire n'exclut naturellement pas la

formulation du postulat inverse de l'"ouverture" du texte (9). Pour des raisons qui apparaîtront dans la suite, nous nous en tiendrons pour l'instant au postulat de la clôture du texte. Il se trouve que ce postulat est pourvu, selon les auteurs qui le formulent, de contenus assez divers.

1.3.1.1. Pour les uns, le texte littéraire est un objet matériellement clos. Sous sa forme la plus naïve, ce postulat se formule de la façon suivante :

"Le texte de l'oeuvre est un texte continu, fini, clos, enfermé entre la majuscule qui ouvre sa première ligne et le point final de sa dernière page" (10).

La qualification ainsi affectée au texte littéraire est, pour l'essentiel, peu contestable (11). Mais il n'est que trop évident qu'elle n'est en rien distinctive, puisqu'elle peut s'appliquer également à quantité de textes écrits non-littéraires.

1.3.1.2. La qualité attachée par l'adjectif clos à l'objet littéraire peut prendre un second contenu : "sans relation avec l'extérieur". Le substantif "extérieur" peut à son tour avoir deux valeurs. S'il signifie l'ensemble de la réalité ~~non~~-textuelle extérieure au texte, l'entier du postulat constitue une dénégarion du référent du texte littéraire : ce problème sera étudié à la rubrique 1.3.2. S'il signifie l'ensemble de la réalité textuelle extérieure au texte, le postulat marque l'absence de relations réciproques entre les textes littéraires : on se trouve alors renvoyé au problème étudié à la rubrique 1.3.5.

1.3.1.3.0. Enfin, la clôture du texte peut être interprétée comme clôture structurale. On entend par là que les relations qui s'instituent entre les diverses unités pertinentes du texte sont de telle nature qu'elles excluent la possibilité d'introduire dans le système qu'elles constituent une (ou des) unité (s) nouvelle (s). C'est, nous semble-t-il, ce dernier contenu du postulat de la clôture du texte qui est retenu dans un article de J. Kristeva précisément intitulé "le texte clos" :

"La définition structurale caractérise, comme trait fondamental, cet objet que notre culture consomme en tant que produit fini (effet, impression), en refusant de lire le processus de sa productivité : la "littérature" (12).

Pour examiner clairement le problème posé par la formulation de ce postulat en son troisième sens, il convient de distinguer, dans le texte littéraire, deux objets : le récit et le discours (13). Le récit se définit comme l'ensemble des relations qui se manifestent, sur les plans de la synchronie et de la diachronie, entre les unités actantielles du texte. Le discours n'est autre que la manifestation du texte sous l'aspect d'une suite d'unités linguistiques : phonématiques, morphématiques, syntagmatiques. On observe alors que chacun des deux objets ainsi définis peut se trouver affecté différemment par la qualification clôture/non-clôture.

1.3.1.3.1. Le récit est clos quand le syntagme narratif sur lequel il se termine est construit autour d'un verbe perfectif (14). Le verbe

perfectif est celui qui signifie un procès qui ne peut pas se poursuivre au-delà d'un terme impliqué par la structure même du contenu du verbe. Des verbes tels que arriver, mourir, trouver sont perfectifs, car on ne peut pas continuer à arriver après être arrivé quelque part, à mourir quand on est déjà mort ou à trouver un objet qu'on vient de trouver (15). En revanche, marcher, se mourir et chercher sont imperfectifs, pour les raisons inverses.

1.3.1.3.2. Le discours est clos quand il manifeste lui-même son propre achèvement, s'interdisant ainsi de se poursuivre par de nouvelles unités. Les modalités de cette manifestation sont diverses. Le Plaudite des comédies latines ou le ci falt la geste que Tuoldus declinet de la Chanson de Roland marquent la clôture du discours au niveau de la dénotation. Les effets rythmiques et sémantiques d'un sonnet la marquant au niveau de la connotation (16). Il en va de même quand le discours - quelle qu'en soit la longueur - fait apparaître à la fin du texte les ^sunités sur lesquelles il s'est ouvert (17).

1.3.1.3.3. Il semble que d'une façon générale la clôture du récit entraîne celle du discours. Dans de nombreux cas même, la première clôture est le seul signifiant de la seconde. Mais la réciproque n'est pas vraie : un texte peut être clos comme discours sans l'être comme récit. Ubu Roi est un bon exemple de ce type de texte : la clause s'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais renvoie à la désignation même du texte par l'intermédiaire de son sous-titre (Ubu Roi ou les Polonais) (18). Elle le présente ^{donc} comme un objet clos.

En revanche, le récit d'Ubu Roi s'achève sur un syntagme typiquement imperfectif : la seconde quête de la fi-/phynance par Ubu (voir p.491). Il en va de même pour les Jours et les Nuits : le roman s'achève sur la formule :

"Sengle avait lu dans un livre chinois l'ethnographie d'un peuple ... Dévolerait outre-mer" (19),

qui reprend une allusion du début du texte :

"Et il avait lu dans un livre chinois cette ethnologie d'un peuple étranger à la Chine, dont les têtes peuvent voler vers les arbres pour saisir des proies, reliées par le déroulement d'un peloton rouge, et reviennent ensuite s'adapter à leur collier sanglant. Mais il ne faut pas qu'un certain vent souffle, car, le cordon rompu, la tête dévolerait outre-mer" (20).

Cette reprise a évidemment pour fonction de clore le discours. Quant au récit, il échappe à cette clôture, comme le manifeste la dernière phrase de "Sur la route de Dulcinée" :

"Et Sengle tâtonnait dans la nuit vers son Soi disparu comme le coeur d'une bombe, la bouche sur son meurtre" (21).

Enfin il n'est pas difficile d'imaginer des textes qui ne soient clos ni comme récits ni comme discours : tel nous semble être le cas de "romans" tels que L'observatoire de Cannes de Jean Ricardou ou La quête - quête qui précisément n'aboutit pas - de Marc Saporta.

1.3.1.4. La clôture structurale du texte apparaît donc comme essentiellement ambiguë, puisqu'elle peut concerner les deux objets distincts que sont dans le texte le récit et le discours. En outre, les exemples qu'on vient de citer montrent qu'aucun de ces deux objets n'est néces-

sairement clos. La clôture du texte ne peut donc constituer un critère déterminant de la littérarité.

1.3.2.0. Le texte littéraire n'a pas de référent (22). Ce postulat est sans doute celui qui est le plus fréquemment formulé par tous ceux -écrivains, linguistes, critiques (23) - qui cherchent à dégager le concept de la littérarité. Il convient donc d'examiner avec précision la qualification ainsi affectée au texte littéraire.

1.3.2.1. Il n'est d'abord que trop évident que l'opposition référent /absence de référent ne se confond en rien avec l'opposition objet réel/objet fictif. Comme l'a très judicieusement remarqué, entre autres, K. Heger,

"La spécification du "référent" comme "chose dénotée" ou "classe de choses dénotée", c'est-à-dire comme concept défini par extension n'entraîne aucune implication ontologique en ce qui concerne par exemple la distinction entre dénoté "réel" et dénoté "fictif" : Ulysse peut figurer comme chose aussi bien que Socrate, et les licornes comme classe de choses aussi bien que les chevaux" (24).

Il serait en effet assez absurde de considérer comme littéraires les fragments ^{d'un texte} décrivant des licornes, comme non littéraires les fragments décrivant des chevaux ! Et d'autre part le mensonge - pris dans le sens du discours articulé à propos d'êtres fictifs - n'est pas nécessairement un objet littéraire.

1.3.2.2. Si on voulait trouver dans la grammaire d'une langue naturelle une opposition susceptible de faire apparaître la situation particulière à l'égard du ~~réf~~ référent du texte littéraire, il faudrait chercher

dans le domaine des déterminants. Ce sont en effet ces morphèmes qui ont précisément pour contenu la référence, c'est-à-dire la relation entre le signe et le référent. Tous les déterminants ont, avec des structures sémiques plus ou moins complexes, la fonction d'affecter à un signe un référent. Tous, à la seule réserve du déterminant tel dans la distribution tel + substantif (25). Comparons les deux phrases :

- Il avait scellé dans cette mystérieuse cachette la couronne révéérée ;

- Il avait scellé dans telle mystérieuse cachette la couronne révéérée (26).

Dans la première phrase, la détermination du substantif marquée par le "démonstratif" cette lui affecte un référent identifié de façon achevée. Dans la seconde phrase au contraire, la détermination (ou, pour mieux dire, l'indétermination) marquée par l'"indéfini" tel (27) ne fournit au substantif qu'un simulacre de référent, en sorte que, dans certains cas, on s'aperçoit qu'il est possible de substituer tel ou tel à tel sans faire apparaître aucune différence de contenu : je sais telle chose est équivalent à je sais telle ou telle chose.

1.3.2.3. Le texte littéraire dans son ensemble est comparable, quant à la référence, à un syntagme nominal déterminé par tel : il n'a qu'un simulacre de référent. Nous n'entendons naturellement pas par là que le texte littéraire privilégie tel par rapport aux autres déterminants, mais que les déterminants du texte littéraire ont d'abord le contenu de tel, en sorte que ^{le} tel qui s'y manifeste est un tel au second degré.

1.3.2.4. Le texte littéraire a donc un référent. Mais ce référent n'est que simulacre : le texte littéraire n'a donc pas de référent. Et l'on retrouve là, par une autre démarche, au moins les deux premières propositions du tétralemmme paragrammatique de J. Kristeva : "chaque signe a un dénotatum ; chaque signe n'a pas de dénotatum" (28).

1.3.2.5.0. Après avoir posé le postulat du ~~ré~~férent-simulacre du texte littéraire, il convient de le corriger légèrement dans trois directions.

1.3.2.5.1. Le référent-simulacre n'est pas un trait absolument spécifique de la littérarité : la seule présence du morphème tel dans la langue naturelle, et son occurrence toujours acceptable dans un texte non-littéraire, suffisent à le montrer. Cependant, cette possibilité de n'avoir qu'un simulacre de référent est limitée, pour le texte non-littéraire, à un certain nombre de points du discours. Pour le texte littéraire, elle en concerne l'entier.

1.3.2.5.2. Le caractère simulacral du référent du texte peut selon les cas être plus ou moins apparent : d'où l'opposition entre les textes "arbitraires" et les textes "vraisemblables". Mais, comme l'a bien vu G. Genette, "rien ne sépare, formellement, le récit arbitraire du récit vraisemblable" (29) - sauf dans le cas, finalement assez rare (30) où le texte signifie, par un commentaire métasémiotique explicite, son propre arbitraire. C'est cette indistinction formelle des deux types de textes qui rend possibles des travaux tels que ceux de Jean Ferry sur L'Afrique des Impressions, guide pratique à l'usage du voyageur (31) : ouvrage qui, dès son titre, affiche de façon provocatrice

sa propre vraisemblance, opposée à l'arbitraire du texte qu'il décrit.

1.3.2.5.3. Dire que le référent du texte littéraire est un simulacre, n'implique nullement que le texte littéraire soit entièrement dépourvu de relations avec la réalité extérieure, mais seulement que ces relations sont autres que celles quⁱ se manifestent entre signe et référent, et doivent donc être décrites selon un autre modèle.

1.3.3.0. Le simple fait de postuler la linguisticité du texte littéraire (voir 1.2.) implique qu'il est doublement soumis aux structures linguistiques. D'une part il s'insère dans les structures de la langue naturelle dont il constitue une des manifestations. D'autre part il constitue par lui-même un langage. Le contenu qui est ici retenu pour le mot langage est celui qui lui est affecté par Hjelmslev dans les Prolégomènes (32). Ce contenu n'est pas contradictoire avec celui que définit Benveniste :

"Un langage est d'abord une catégorisation, une création d'objets et de relations entre ces objets" (33).

La relation entre les deux systèmes linguistiques hiérarchisés qui constituent le texte littéraire est précisément celle qui est décrite par Hjelmslev à propos des langages de connotation. Le texte littéraire est donc un langage de connotation :

"Un langage de connotation n'est pas une langue. Son plan de l'expression est constitué par les plans du contenu et de l'expression d'un langage de dénotation. C'est donc un langage dont l'un des plans, celui de l'expression, est une langue" (34).

1.3.3.1. Il est curieux de constater que cette notion de connotation qui est pourtant très fréquemment alléguée - il est vrai avec des valeurs fort diverses (35) - dans les travaux aussi bien structuralistes que poststructuralistes, n'a encore jamais donné lieu à une étude systématique (36). Et il est presque amusant de constater les hésitations marquées par Barthes avant de l'employer pour la description d'un texte de Balzac : hésitations qui vont jusqu'à le pousser à introduire dans son ouvrage, d'une façon ironiquement naïve, deux paragraphes successifs, respectivement intitulés "la connotation : contre" et "pour la connotation, tout de même" (37). Nous le dirons sans fard, aussi naïvement que Barthes : ses arguments "contre" la connotation n'ont aucune pertinence (38). Moins naïvement : ils n'ont eux-mêmes pour fonction que de connoter les arguments "pour".

1,3,3,2.0. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire - qui serait fort longue - de la notion de connotation : la description des signifiés recouverts par ce signifiant nous entraînerait en des domaines qui n'auraient aucun rapport avec l'analyse linguistique du texte littéraire. En revanche, il ne sera sans doute pas inutile de chercher, chez un linguiste et chez quelques non-linguistes, des notions qui, sans porter le nom de connotation, peuvent être mises en rapport avec le concept hjelmslévien.

1.3.3.2.1. Le Cours de linguistique générale de F. de Saussure ne nous semble comporter aucune allusion à une notion susceptible d'être assimilée à la connotation au sens hjelmslévien. Mais on sait que

Saussure, au moment même où il professait son Cours, s'intéressait parallèlement à des problèmes apparemment assez lointains de ceux qui sont traités dans le Cours. Par un travail qu'on imagine épuisant - et, par plusieurs aspects, assez déprimant (39) - il cherchait à mettre en évidence la structure anagrammatique de certains textes littéraires. Citons l'un de ses exemples :

"Taurasia Cisauna Samnio cepit

Ceci est un vers anagrammatique, contenant complètement le nom de Scipio (dans les syllabes ci + pi + io, en outre dans le S de Samnio cepit qui est initial d'un groupe où presque tout le mot Scipio revient)" (40).

Le vers a donc simultanément deux contenus : un contenu de surface - celui que manifeste la combinaison des morphèmes réalisés - et un contenu profond, latent : le nom du personnage, épars dans les phonèmes (ou graphèmes) du vers. Pour reprendre les termes mêmes de Saussure,

"il s'agit bien de souligner un nom, un mot, en s'évertuant à en répéter les syllabes, et en lui donnant ainsi une seconde façon d'être, factice, ajoutée pour ainsi dire à l'original du mot" (41). (Les mots soulignés le sont par M.A.).

Il est bien évident que la structure ainsi décrite ne se confond pas avec celle d'un langage de connotation : c'est, dans les anagrammes de Saussure, le même signifiant, mais analysé de deux façons différentes, qui fonctionne pour les deux signifiés. Dans le langage de connotation au contraire les deux signifiants sont par définition différents, puisque le second est précisément constitué par l'entier

- signifiant et signifié - du plan de dénotation. Mais ce qui est frappant, c'est que dans les deux types de structures, le texte est donné comme comportant deux plans de contenu distincts et hiérarchisés.

1.3.3.2.2. Certains langages autres que les systèmes proprement linguistiques peuvent être comparés aux langages de connotation. Ainsi le rêve, tel qu'il est analysé par Freud, est présenté comme comportant deux couches de contenu :

"Notre théorie s'appuie sur un examen, non du contenu manifeste du rêve, mais du contenu de pensée que le travail d'interprétation découvre derrière le rêve. Nous opposons au contenu manifeste le contenu latent. Il est vrai qu'il existe des rêves dont le contenu manifeste est pénible, mais a-t-on jamais essayé d'analyser ces rêves, de découvrir leur contenu latent ? Sinon, toutes les objections tombent, car n'est-il pas possible aussi que des rêves pénibles et des cauchemars se révèlent, en fait, après interprétation, comme des rêves d'accomplissement de désir ?" (42).

La démarche assignée par ce texte au travail d'interprétation du rêve implique que le contenu manifeste fonctionne comme signifiant du contenu latent : ce qui, compte tenu de la différence de structure entre le rêve et les langues naturelles (43), correspond aussi précisément que possible à la définition du langage de connotation. On ne s'étonnera donc pas de retrouver, chez Lacan par exemple, des conceptions comparables à celles de Freud - et, par là, à celle de Hjelmslev (44):

"Il suffit d'écouter la poésie, ce qui sans doute était le cas de F. de Saussure (45), pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs (46) portées d'une partition.

Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point" (47).

Qu'on nous permette un instant de nous laisser aller au plaisir un peu vain des comparaisons : la théorie du texte poétique ainsi esquissée par Lacan est, disons-le, identique à celle que construit Jarry dans le "Linteau" des Minutes de sable mémorial. Il n'est pas jusqu'à la métaphore géométrique de la perpendicularité-sous la forme du "carrefour" chez Jarry, de la "verticale" chez Lacan - qui ne se retrouve, inchangée, d'un texte à l'autre (48).

1.3.3.3.0. La définition du texte littéraire comme langage de connotation permet de poser avec clarté le problème de la relation entre les unités des deux systèmes qui constituent le texte. C'est un lieu commun, chez les théoriciens de l'école de Hjelmslev, de remarquer que, dans une langue naturelle, il n'y a pas nécessairement isomorphisme entre l'expression et le contenu. Pour prendre un exemple dans le domaine de la grammaire, Togeby prend prétexte de ce non-isomorphisme pour écarter l'analyse du signe - lieu de convergence entre l'expression et le contenu- comme ne répondant pas aux exigences de simplicité et d'exhaustivité :

"Les unités de l'expression et celles du contenu ne sont pas conformes, les mots de l'expression et ceux du contenu, par exemple, ne coïncident pas, on trouve sous la limite du signe tant des éléments de l'expression que des éléments du contenu - par exemple cas, nombre et genre représentés dans un même affixe" (49).

Notons au passage que cette remarque n'est pas formulée exclusivement par les glossématiciens : elle se retrouve également - en d'autres termes - chez les théoriciens de la grammaire générative (50).

S'il n'y a pas isomorphisme entre l'expression et le contenu de la langue naturelle, il est légitime - et même nécessaire - de poser qu'il n'y a pas non plus isomorphisme entre l'expression et le contenu du langage de connotation, ni, par voie d'implication, entre ce contenu et l'expression de la langue naturelle - seul plan qui manifeste le texte. Ainsi les unités morphématiques et syntagmatiques - les mots et les phrases qui constituent le discours du texte - peuvent ne pas se confondre avec les unités pertinentes du langage de connotation. Il semble même qu'on puisse observer à cet égard les trois possibilités suivantes :

1.3.3.3.1. Les unités du contenu de connotation sont plus petites que les unités de la langue naturelle qui leur tiennent lieu d'expression. Ainsi, la qualité d'"étranger" - retenue ici en sa qualité de morphème connoté - attribuée dans le roman de Camus à Meursault, n'est jamais (51) signifiée au niveau de la dénotation par un morphème - sinon par celui qui constitue le titre de l'ouvrage - mais par des unités de dimensions variables, par exemple le paragraphe de quatre lignes sur lequel s'ouvre le roman.

1.3.3.3.2. Les unités du contenu de connotation sont de même dimension que les unités du plan de dénotation. Dans le cas où ces unités sont

de la dimension du morphème, la relation qui les unit est de caractère métaphorique ou métonymique : le morphème comporte alors deux contenus hiérarchisés, l'un - le "sens propre" - n'est autre que son contenu de dénotation ; l'autre - le "sens figuré" - est son contenu de connotation. Il est à remarquer que cette interprétation de la métaphore et de la métonymie comme relevant de la connotation est la seule qui permette de rendre compte de la possibilité pour le même morphème d'avoir deux contenus distincts : si, comme T. Pavel par exemple, on interprète la métaphore comme constituant un fait de syncrétisme (52), on s'interdit du même coup d'expliquer le caractère "métaphorique" de la métaphore.

Dans le texte d'Ubu Roi, de nombreuses unités du texte manifesté sont pertinentes aux deux niveaux de la dénotation et de la connotation. Citons à titre d'exemples les morphèmes physique, fi-/phynance et mordre.

1.3.3.3. Il peut enfin arriver que les unités du contenu de connotation soient de plus grande dimension que les unités du plan de dénotation qui leur tiennent lieu d'expression. Dans ce cas, un morphème du texte manifesté a pour contenu un syntagme du plan de connotation. On trouvera par exemple de cette possibilité à l'article pataphysique du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné (p. 548). Il peut même arriver qu'une unité du contenu de connotation ait pour expression, au niveau de la dénotation, le morphème zéro (voir l'article zéro du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné).

1.3.3.4. Ajoutons qu'il n'est nullement exclu que certaines unités,

signifiées, en tel fragment d'un texte, au niveau de la connotation, émergent, en tel autre, au niveau de la dénotation, dans des conditions généralement spectaculaires. On trouvera la description d'un fait de ce type, à propos du morphème mort dans l'Amour absolu, pp. 67-68 et 93.

1.3.3.4. L'une des implications du non-isomorphisme entre les unités des deux plans de dénotation et de connotation paraît être la discontinuité de la ligne de contenu du second par rapport à celle du premier : il ne peut en être autrement si on admet la proposition formulée en 1.3.3.3.1. Mais il faut bien avouer qu'une telle interprétation du texte littéraire aurait le fâcheux inconvénient de renvoyer dans les ténèbres du non-signifiant une bonne part du tissu textuel, ce qui pourrait aller jusqu'à en compromettre la linguisticité même. Il est donc nécessaire de postuler que la ligne de contenu connoté se déplace sur un nombre variable (suivant le texte) de plans hiérarchisés ou non, affectant ainsi l'aspect non d'une droite discontinue, mais d'une ligne brisée comportant plusieurs paliers intercalés entre le niveau de la dénotation et le niveau supérieur de la connotation. Les paliers intercalaires constitueraient alors autant de lignes de contenu connoté de caractère déceptif. A cet égard, Ubu Roi peut apparaître comme un texte à déceptivité élevée : de nombreux éléments du plan de dénotation - vulgarismes et archaïsmes de potache, jeux de mots idiots etc... (53) - dessinent une série de petites isotopies dans l'ensemble fortement déceptives.

1.3.3.5. La distinction opérée entre plan de dénotation et plan de connotation doit s'articuler avec celle qui a été faite plus haut

(voir le § 1.3.1.3.0.) entre récit et discours. On distinguera donc finalement dans le texte quatre objets : le discours de dénotation et de discours de connotation, le récit de dénotation et le récit de connotation (54).

1.3.3.6. La définition du texte littéraire comme langage de connotation permet-elle de dégager la littérarité ? Même en interprétant, comme on l'a fait ici, la notion hjelmslévienne de connotation au sens le plus étroit, il est évident que l'on peut concevoir l'existence de nombreux langages de connotation : mythologie, récit de presse, publicité, etc. Pour mettre en évidence une éventuelle spécificité du texte littéraire à ce niveau, il faudrait diriger l'analyse dans la voie d'une typologie des langages de connotation.

1.3.4.0. Jusqu'à présent, les qualités que nous avons vu attribuer au texte littéraire sont celles qui permettent - au moins dans l'intention des descripteurs - d'en faire apparaître à la fois la linguisticité et la littérarité. Le trait distinctif dont nous parlons maintenant est au contraire affecté au texte littéraire dans une intention subversive. Il s'agit en effet de contester "le geste idéologique moderne qui présente la littérature comme une structure linguistique close" (55). On postule donc que le texte littéraire est une productivité (56). A l'égard de ce postulat, la tâche que nous avons à entreprendre est différente de celle que nous assignait la formulation des précédentes qualités : il nous faut maintenant essayer d'intégrer la notion de productivité textuelle à un modèle linguistique du fonctionnement du texte littéraire.

1.3.4.1. La grammaire générative distingue dans les langues naturelles deux types de productivité - notion à laquelle elle donne le nom de créativité, ce qui ne semble pas constituer ici une différence gênante dans la mesure où les critiques formulées contre le concept de création littéraire (57) ne sont pas pertinentes à l'égard du concept de créativité linguistique. Empruntons à M. Ruwet la description qu'il donne de la distinction entre les deux types de créativité :

"Le premier type de créativité (celle qui change les règles) localisé dans la performance (dans la parole), consiste en ces multiples déviations individuelles dont certaines finissent, en s'accumulant, par changer le système ; un exemple est fourni par les changements par analogie. Le second type de créativité (celle qui est gouvernée par les règles) relève de la compétence (de la langue) et il tient au pouvoir récursif des règles qui constituent le système" (58).

Le problème est donc de savoir à quel type se rattache la productivité du texte littéraire. En tant qu'objet linguistique, il ne peut par définition échapper à la créativité du second type, ni comme manifestation d'une langue naturelle, ni en qualité de langage de connotation. Mais il participe aussi, et sous l'un et l'autre de ses aspects, à la productivité du premier type, celle qui change les règles, ou qui, pour mieux dire, constitue les règles. On ne prendra ici qu'un exemple, gros, mais d'autant plus significatif. Dans Ubu Roi, les occurrences du Verbe tuer sont, au moins pour l'idiolecte du père Ubu, localisées dans les quatre premiers actes du drame. A la fin de l'acte IV et dans l'acte V, tuer n'est plus employé dans l'idiolecte affecté à Ubu, et fait place, avec des distributions comparables et un contenu voisin - quoique naturellement non identique - à tuder (voir l'article

correspondant du Dictionnaire d'Ubu Roi). Si on voulait construire une grammaire générative de l'idiolecte d'Ubu - fragment du langage constitué par le texte d'Ubu Roi - il faudrait rendre cette grammaire apte à générer comme grammatical tuer (expression et contenu) jusqu'à un point déterminé du texte, et tuder (expression et contenu) à partir de ce point. Elle devrait donc tenir compte, à ce point précis, de la production d'une nouvelle règle, qui rend tuer agrammatical, et de ce fait l'exclut du texte au profit de tuder.

1.3.4.2.0. Un tel changement de règle est comparable à ceux que produit la diachronie : jusqu'à tel moment de l'histoire de la langue, telle forme doit être générée comme grammaticale, et telle autre à partir de tel moment. Il est d'ailleurs amusant - sans plus - de constater que dans l'exemple cité la succession tuer → tuder ne fait qu'inverser la succession diachronique réelle *tuder → tuer. Dans ces conditions on peut se demander si la notion de productivité textuelle n'est pas comparable à la notion de diachronie - étant entendu que, par définition, la diachronie est productive. En d'autres termes, plus décisifs, nous proposons de remplacer le postulat : le texte est une productivité par le postulat : le texte est une diachronie. Il convient cependant de formuler deux remarques supplémentaires.

1.3.4.2.1. La diachronie textuelle comporte deux aspects : diachronie du récit et diachronie du discours. La première est constituée par l'ensemble des transformations qui se manifestent entre les structures actantielles successives. La seconde se définit par l'ensemble des transformations qui atteignent les unités du discours. Les deux aspects

de la diachronie textuelle sont liés par des relations parallèles à celles qui unissent le récit et le discours.

1.3.4.2.2. La diachronie productive ne touche pas immédiatement les unités, mais les relations entre les unités, c'est-à-dire précisément les règles. A cet égard, le texte littéraire apparaît comme une productivité non de signes mais de systèmes de signes. L'oeuvre de Jarry donne des exemples frappants d'une telle productivité. On verra par exemple que toute une partie de Faustroll et, par l'un de ses aspects, l'entier de César-Antechrist (voir pp. 144 à 150 et 169 à 277) peuvent être décrits comme la production d'une série de systèmes de signes hiérarchisés. Dans une telle interprétation, la notion de productivité textuelle peut ne pas être contradictoire avec la notion de clôture du texte. On retrouve alors la proposition formulée en 1.3.1.3. et on peut donc la combiner avec ^{celle} celle que nous étudions ici. Elle apparaît sous la forme suivante : le texte littéraire est une diachronie structurellement close.

1.3.4.3. A-t-on trouvé, avec la notion de diachronie productive, un trait spécifique du texte littéraire ? Pour résoudre le problème de façon assurée, il faudrait disposer d'une description achevée d'autres types de textes. En l'absence de telles descriptions, on ne peut que renoncer - provisoirement - à donner une réponse.

1.3.5.0. Il nous reste à faire état d'une dernière qualité attribuée au texte littéraire. Selon plusieurs, le "texte" - car, pour ces

théoriciens, il ne s'agit pas exclusivement du texte littéraire - se définit comme intertextualité (59). L'intertextualité à son tour n'est autre que "cette inter-action textuelle qui se produit à l'intérieur d'un seul texte" (60). Il est à remarquer que, dans ces discours, le concept de texte - ni, par suite, celui d'intertextualité - ne sont définis de façon rigoureuse. A ne voir que les exemples cités, on s'aperçoit que sont mis sur le même plan des textes scripturaux, littéraires (la poésie courtoise) ou non (la scolastique), des textes oraux, plus ou moins littéraires (61), enfin des objets qui ne sont dits textes que par métaphore : ainsi le "texte historique et social" (62). Pour notre part conformément à la décision prise en 1.3.0., nous ne retenons que les textes dits littéraires selon le critère explicité en 1.1. Nous définissons donc l'intertextualité comme l'ensemble des relations intertextuelles qui se manifestent à l'intérieur d'un texte littéraire. Ces relations sont de plusieurs types. Donnons quelques exemples.

1.3.5.1. Un texte peut avoir pour contenu un autre texte. On parlera alors de texte métasémiotique. Ainsi, César-Antechrist est, à certains égards, métasémiotique à l'égard d'Ubu Roi : il dit quelque chose à propos d'Ubu Roi, et, par là, transforme Ubu Roi. - Pour l'analyse de détail de la relation entre les deux textes, voir l'ensemble de la 2ème partie. On trouvera un autre exemple dans la 1ère partie, chapitre IV, pp. 144. 150

1.3.5.2. Inversement, un texte peut avoir pour plan d'expression un autre texte. Il s'agit d'un phénomène de connotation au second degré,

puisque l'élément qui fonctionne comme plan d'expression est déjà par lui-même un fragment d'un langage de connotation. Cette possibilité est peu exploitée dans le corpus de textes ici étudié. On ne peut guère citer comme exemple que la citation de Lautréamont dans l'"Acte Héraldique" de César-Antechrist (voir p. 192).

1.3.5.3. La relation entre les textes peut prendre les aspects formels de la transformation chomskyenne. Ainsi, l'insertion de la quasi-totalité du texte d'Ubu Roi ressemble à une transformation d'enchâssement. La relation qui s'institue entre Ubu enchaîné et Ubu doi est comparable, par certains aspects à une transformation passive, par d'autres à une transformation négative ou à une transformation d'effacement. Il convient cependant de remarquer dès maintenant que cette terminologie transformationnelle appliquée aux relations intertextuelles a un caractère partiellement métaphorique : les transformations qu'on vient de nommer ne se confondent pas avec celles qui sont décrites en grammaire générative à propos des langues naturelles. On se reportera, pour ce problème, aux chapitres II et VI de la 2ème partie.

1.3.5.4. La définition de la notion d'intertextualité permet de poser la notion d'intertexte. On entend par là l'ensemble des textes qui entrent en relations dans un texte donné. Cet intertexte peut naturellement prendre des dimensions variées. Le cas limite est sans doute constitué par le recueil de pastiches, dont l'intertexte est constitué par l'ensemble des textes pastichés. Le "Voyage de Paris à Paris par mer", dans Faustroll, est, par certains aspects, comparable au pastiche

(voir le chapitre IV de la 1ère partie et, entre autres, la note 12) : son intertexte est constitué par l'ensemble des textes de référence. De même l'intertexte des Cantos Pisans d'Ezra Pound n'est autre que la totalité des textes qui s'entrecroisent dans l'espace textuel. Dans d'autres cas, l'intertexte est limité à un petit nombre de textes : on trouvera un exemple d'un tel intertexte à la rubrique 3.

1.4. Au terme de cet effort de description du texte littéraire, il nous resterait à tenter d'en donner une définition autre que la simple identification provisoire donnée en 1.1. Si on essayait de le faire en se contentant de reprendre les qualifications affectées successivement au texte littéraire, on buterait nécessairement sur la dernière de ces qualifications, qui, donnant le texte comme intertextualité, a par là-même pour effet de le dissoudre dans l'intertexte. On dira donc finalement que l'objet donné est le texte et l'objet construit l'intertexte. Conformément au postulat hjelmslévien de la primauté du construit sur le donné (63), c'est à l'intertexte que nous accorderons ici l'essentiel de notre attention.

2 - LES METHODES

2.0. Nous avons maintenant à dire selon quelles méthodes doit être décrit l'objet que nous venons de construire. Parmi les méthodes déjà utilisées, certaines ont été élaborées spécifiquement en vue de l'analyse de l'objet littéraire. Les autres sont originellement spécialisées dans la description d'objets linguistiques autres que les textes lit-

téraires : langues naturelles, discours non littéraires. Le problème de la validité de ces deux types de méthodes se pose donc différemment.

2.1.0. La stylistique. Pendant une longue période de l'histoire de la linguistique de ~~la~~ langue française - disons, pour fixer les idées de 1905 à 1960 (64) - la seule pratique descriptive de caractère linguistique ou paralinguistique appliquée au texte littéraire est la stylistique. Il sera évidemment impossible, dans le cadre de cette brève introduction, de chercher à apprécier toutes les procédures et tous les résultats de cette activité multiforme : il reste beaucoup à dire, même après l'ouvrage de G. Dupriez (65). Nous nous contenterons d'extraire - d'une façon qui risque de paraître arbitraire - deux des postulats sur lesquels, explicitement ou non, se fonde la pratique descriptive de la stylistique.

2.1.1.0. Le style se définit par l'écart¹ significatif par rapport à la norme qu'est la langue ou un niveau non marqué de la parole. Ainsi, pour P. Guiraud,

"le nombre de mots d'un texte, leur fréquence relative, l'importance donnée à chaque catégorie, la zone du lexique à laquelle ils appartiennent sont parmi les caractères essentiels du style d'un auteur" (66).

Cette conception a été trop fréquemment critiquée - de l'intérieur même de la stylistique comme de l'extérieur (67) - pour qu'il soit nécessaire d'y revenir longuement. Bornons-nous à marquer les traits qui, la rendent peu efficace à l'égard de l'objet qu'elle prétend se donner.

2.1.1.1. Définir le style comme écart, c'est du même coup s'interdire de le définir comme système et par là rendre impossible tout discours linguistique qui le prendrait pour objet. La stylistique de l'écart apparaît donc, en son fondement même, comme non linguistique. Si, comme nous le postulons le texte littéraire est un objet linguistique, il n'est pas concerné par le discours de la stylistique de l'écart.

2.1.1.2. Ce discours est-il même possible ? Pour parler de l'écart, il convient de s'être préalablement donné une norme. Selon quels critères ? J. Mourot a bien dit le caractère "fuyant" de la notion de norme, et les difficultés qu'on rencontre quand on cherche à la définir (68).

2.1.1.3. Il nous reste à préciser, pour lever une équivoque possible, que les critiques qu'on vient de formuler portent exclusivement sur l'assimilation du style à l'écart. Elles n'atteignent donc pas l'utilisation de certains faits d'écart à des fins heuristiques. Encore cette utilisation n'est-elle possible qu'à la condition qu'en soient précisées les limites. La première de ces limites est indiquée au chapitre 3 de la 2ème partie, page 234. La seconde consiste à ne retenir comme écarts que les "faits de parole qui constituent une infraction au code de la langue" (69), à l'exclusion de ceux qui se définissent "par rapport à un niveau dit non marqué de la parole" (70). C'est là le seul moyen de résoudre le problème de la norme. Il est d'ailleurs à remarquer que cette limitation n'est pas aussi restrictive que le laisse entendre N. Gueunier dans l'article cité. On considérera en

effet comme écarts non seulement les déviations qui se manifestent au niveau de l'expression (déformations graphiques/et/ou phoniques de morphèmes, néologismes, archaïsmes, etc...), mais aussi celles qui atteignent le niveau du contenu : ce que Todorov appelle les "anomalies sémantiques" (71).

2.1.2. Dans la pratique descriptive de la stylistique, une place privilégiée est accordée à l'examen des "intentions" de l'"auteur" telles qu'elles sont révélées par ses "confidences". Ainsi, la démarche de G. Antoine au moment de décrire Les cinq grandes Odes de Claudel consiste à étudier d'abord les "idées de l'écrivain sur son art" (72). Cette procédure est en elle-même parfaitement légitime. Elle est même, si on en juge d'après l'ouvrage cité, féconde en résultats. Cependant, le postulat implicite sur lequel elle repose - celui de l'identité entre l'intention de l'auteur et l'ensemble des relations qui constituent le texte - ne s'articule pas avec ceux qui ont été énumérés en 1. Pour une raison évidente : certains des concepts qu'il met en scène - notamment celui d'"intention" - ne sont pas des concepts linguistiques. L'auteur, au demeurant, le déclare lui-même indirectement, quand il signale qu'il "se refuse à piétiner les domaines, si attachants soient-ils, de l'histoire ou de la critique littéraire d'une part, de la grammaire ou de la linguistique au sens strict de l'autre" (73).

2.2.0. Les Méthodes d'analyse linguistique appliquées au texte littéraire. Il est devenu traditionnel de répartir les méthodes de descrip-

tion des langues naturelles en deux classes : les méthodes "formelles" et les méthodes "sémantiques". C'est cette dichotomie qui, à propos de la grammaire, est utilisée par des linguistes aussi avertis que J. Dubois et A. J. Greimas dans la "Présentation" du fascicule 3 de Langages (74). D'usage commode, cette dichotomie n'est pas sans défauts. Du point de vue proprement terminologique, elle dissimule l'existence de ce plan du langage qui, dans le vocabulaire hjelmslevien, reçoit le nom de forme du contenu. Du point de vue méthodologique, elle obscurcit le fait qu'aucune description réelle ne peut être ni exclusivement "formelle" - les références sémantiques réapparaissent implicitement même chez les "formalistes" les plus stricts - ni exclusivement sémantique : les descriptions du contenu saisissent au moins certaines de leurs unités au niveau de l'expression. Enfin, les théories génératives auront sans doute pour résultat, dans l'avenir, de hiérarchiser d'une façon différente - et beaucoup plus complexe - les relations entre expression et contenu. Ces réserves faites, il est possible d'utiliser la terminologie critiquée, en marquant, par l'usage des guillemets qu'on la retient exclusivement à titre d'étiquette.

2.2.1.0. Parmi les méthodes de description "formelle" une nouvelle dichotomie s'impose : celle qui oppose la méthode distributionnelle à la méthode générative-transformationnelle.

2.2.1.1.0. La méthode distributionnelle. Originellement élaborée par J. Harris pour la description des langues naturelles, cette méthode repose sur le postulat suivant :

"On peut établir l'occurrence de tout élément par rapport à celle de tout autre élément de telle manière que les constatations de distribution puissent décrire tout le matériel d'une langue sans avoir besoin de recourir à d'autres types d'information" (75).

Du champ des langues naturelles, cette méthode a été, par Harris lui-même, transposée au domaine de l'analyse du discours. Tout en "usant de procédures formelles proches de celles de la linguistique descriptive", la méthode donne des "renseignements que celle-ci ne fournissait pas" :

"Cette information supplémentaire provient d'un fait fondamental : l'analyse de l'occurrence des éléments dans le texte n'est faite qu'en fonction de ce texte particulier, c'est-à-dire en fonction des autres éléments de ce même texte, et non en fonction de ce qui existe ailleurs dans la langue" (76).

La procédure centrale de la méthode consiste en l'établissement de classes d'équivalence. Sont intégrés à de telles classes tous les éléments du texte qui apparaissent dans des contextes identiques ou eux-mêmes préalablement identifiés comme équivalents (77).

2.2.1.1.1. Harris insiste à plusieurs reprises sur le fait que sa méthode est indépendante de la sémantique (78), qu'elle ne s'intéresse pas au "contenu" du discours (79), qu'elle ne fait pas connaître "ce que le texte dit, mais comment il le dit" (80). On le voit : ce "comment il le dit" du discours, c'est déjà du "contenu" : c'est même précisément, dans la stratification hjelmsléviennne, la forme du contenu (81). Ainsi la méthode distributionnelle n'est, malgré certaines de ses déclarations, nullement inapte à parler des unités du contenu du discours, puisqu'elle peut les délimiter.

2.2.1.1.2. Est-ce à dire qu'elle est compétente à l'égard des unités de contenu du texte littéraire tel qu'il a été décrit en 1 ? Pour les unités du contenu de dénotation, aucune difficulté : le texte littéraire est alors traité comme un texte informatif quelconque, par exemple scientifique. Mais il en va différemment pour les unités du contenu de connotation. On ne voit pas en effet selon quelles procédures la méthode distributionnelle pourrait identifier les unités pertinentes du plan de connotation. Le concept de connotation n'apparaît pas dans les articles de Harris, S'il apparaît dans l'article de Dubois et Sumpf sur "Les problèmes de l'analyse du discours", c'est avec un contenu tout différent de celui qui lui a été affecté ici (82) . Et l'on comprend alors pourquoi la méthode distributionnelle, si efficace à l'égard de discours politiques (83), scientifiques (84), pédagogiques (85) etc..., l'est si peu quand elle prend pour objet le texte littéraire. Harris lui-même ne s'est attaqué qu'à une brève fable de James Thurber (86). Et ce n'est évidemment pas un hasard si, cherchant un texte littéraire susceptible d'être soumis à l'analyse distributionnelle, S. Meleuc a rencontré les Maximes de La Rochefoucauld ; type de texte littéraire suffisamment bref pour que les unités pertinentes du plan de la connotation se confondent nécessairement avec celles du plan de la dénotation (87). Il contournait ainsi, de façon fort adroite, l'écueil de la méthode distributionnelle. Mais il l'eût heurté de plein fouet s'il s'était donné comme objet un texte de toute autre structure.

2.2.1.1.3. Ainsi la méthode distributionnelle ne permet pas par elle-même le décodage d'un texte littéraire conçu comme langage de connotation. Est-ce à dire qu'elle doit être totalement éliminée de la pratique descriptive ? Nous ne le pensons pas, pour une raison qui sera dévoilée au chapitre III de la 2ème partie.

2.2.1.2.0. Les méthodes génératives transformationnelles. Ce n'est pas ici le lieu de décrire en détail les théories génératives : la copieuse Introduction de Ruwet a à peine suffi à le faire pour l'état de la doctrine aux alentours de 1965 (88). On se contentera donc, après un bref rappel des caractères distinctifs de la méthode générative de Chomsky, de marquer de quelle façon on pourrait envisager de l'appliquer à la description du texte littéraire. On aura ensuite vite fait d'indiquer que le programme ainsi tracé est encore loin d'être réalisé.

2.2.1.2.1. La grammaire générative vise à engendrer (c'est-à-dire à énumérer explicitement) toutes les phrases grammaticales d'une langue naturelle. Elle comporte deux parties : une partie syntagmatique et une partie transformationnelle. La première a pour fonction de décrire les phrases de base de la structure profonde. La seconde permet, par une série d'opérations - les transformations - de passer de la structure de base aux suites terminales qui, après application des règles phonologiques, feront apparaître les phrases réalisées. La composante sémantique de la grammaire est constituée par une série de rubriques lexicales du type "mâle", "objet ^mmanufacturé", "jeune", etc... (89).

2.2.1.2.2. On ne voit pas quelle raison théorique pourrait empêcher

d'appliquer une telle méthode à l'objet linguistique qu'est le texte littéraire. La notion de transformation semble même particulièrement apte à rendre compte de certains des traits de cet objet, par exemple ceux qui ont été décrits en 1.3.3. et 1.3.5. Il faut cependant souligner que la méthode générative devrait répondre à certaines exigences que ne comporte pas la description d'une langue naturelle :

a) Elle devrait pouvoir ⁶ régénérer deux types d'unités et de séquences d'unités : celles du langage de connotation et celles du plan de dénotation.

b) Elle devrait rendre compte des transformations qui font passer du niveau de la connotation à celui de la dénotation, en tenant compte des différents paliers sur lesquels se déplace la ligne de contenu connoté (voir 1.3.3.4.).

c) Elle aurait à décrire les modifications produites par la diachronie textuelle (voir 1.3.4.2.) en élaborant une série de transformations non plus verticales (comme les précédentes) mais horizontales. Ces transformations horizontales se manifestent évidemment à la fois au niveau de la dénotation et à celui de la connotation : l'analyse devrait donc dédoubler son système de transformations.

d) Rappelons enfin l'existence des transformations du texte à texte au sein de l'intertexte (voir 1.3.5.). Mais on sait déjà - et on verra mieux encore dans la 2ème partie de cet ouvrage - que ces transformations ne s'assimilent pas à celles de la grammaire générative.

On voit que la méthode générative devrait atteindre, pour être efficacement appliquée au texte littéraire, un niveau de complexité

sans comparaison avec celui qu'elle atteint à propos des langues naturelles.

2.2.1.2.3. ^{même si} ~~On voit que~~ la méthode générative pouvait (un jour) répondre à toutes ces exigences - et, précisons-le, nous ne voyons pas de raison théorique pour qu'elle en soit incapable -, il resterait un point assez fâcheux : c'est qu'elle n'aurait par elle-même aucun pouvoir heuristique à l'égard des traits sémantiques pertinents au niveau du contenu de connotation. Pour prendre un exemple, elle serait incapable de dire si telle unité d'Ubu Roi comporte au niveau de la connotation un trait de contenu sexuel, et quel. Elle pourrait tout au plus ^{intégrer} ce trait - préalablement identifié par une autre méthode - à l'une de ses matrices sémantiques.

2.2.1.2.4. Quoiqu'il en soit, il semble que le programme que nous veignons d'esquisser n'ait encore donné lieu à aucune ébauche d'exécution. En effet, les travaux de stylistique transformationnelle ou générative actuellement parus présentent la caractéristique commune de ne pas comporter de théorie du texte littéraire, et par conséquent de traiter les objets qu'ils se donnent comme de simples fragments d'une langue naturelle (90).

2.2.2.0. Les méthodes d'analyse sémantique. Nous ne parlerons ici que de la méthode élaborée par A. J. Greimas. Encore nous bornerons-nous à tenter d'en apprécier l'efficacité à l'égard de l'objet construit en I, en supposant connus les traits essentiels d'une théorie qu'il serait, on le devine, impossible de présenter dans le cadre de cette introduction (91).

2.2.2.1. Le concept même de connotation a donné lieu à un important article de Greimas (cité à la note 36). Le contenu du concept que retient l'auteur est précisément celui qui a été défini en 1.3.3.0 :

"Les langages de connotation sont, pour Hjelmslev, des langages dont un ou plusieurs plans (92) sont déjà des langages" (93).

On remarque cependant que le programme d'étude esquissé par Greimas ne retient à titre de contenus connotés possibles que des unités ayant les dimensions du morphème (ex : la "vulgarité" (94), différentes "tonalités", différents "styles", etc...). Il n'est ~~donc~~ à aucun moment fait allusion à une éventuelle articulation syntagmatique des unités du contenu connoté. La visée finale de l'étude des contenus de connotation est donnée comme

"la mise en corrélation des faits linguistiques avec un système de jugements sociaux aboutissant à une sorte de personnologie sociale" (95).

Que cet enseignement soit conforme sinon à la "lettre" du ~~moins~~ à l'"esprit" de celui de Hjelmslev dans le si étrange (96) chapitre 22 des Prolegomènes, c'est ce qui nous paraît, malgré les scrupules de Greimas, absolument incontestable. Mais on se demandera s'il n'était pas possible de donner une place autre - plus importante encore - au concept de connotation dans l'économie de la théorie.

2.2.2.2. Dans sa ^{description} ~~distribution~~ d'un mythe borore (97), Greimas est d'abord tenté de présenter le "message, c'est-à-dire la signification particulière du mythe-occurrence" comme "lisible sur deux isotopies (98) distinctes dont la première ne serait que la manifestation dis-

cursive de la seconde" (99). Il est cependant pris aussitôt après de scrupules, et se demande si une telle "formulation théorique" ne vient pas exclusivement à telle sous-classe de récits (les contes populaires par exemple) et si le mythe

"ne serait pas plutôt caractérisé par l'enchevêtrement, dans une seule narration, des séquences situées tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des deux isotopies" (100).

Dans la suite de l'analyse du message, c'est cette seconde hypothèse qui est retenue : le récit est présenté comme manifestant successivement deux isotopies. Les variations d'isotopies correspondent aux séquences du récit (101).

Cette interprétation n'entraîne pas de difficulté quand l'isotopie se manifeste au niveau de la dénotation : c'est le cas dans la séquence de l'expédition au nid des aras, dont le contenu alimentaire est dénoté. Mais il n'en va plus de même pour les séquences "presque illisibles" (102), par exemple celle de la vengeance du fils :

"C'est à peine si l'on peut y ^{re}retourner, grâce aux formulations déductives, le souci de disjoindre l'alimentation végétarienne de l'alimentation carnivore" (103).

Cette isotopie alimentaire, identifiée avec peine grâce à des indices très fragiles - d'ailleurs présentés comme tels par l'auteur - n'en est pas moins mise sur le même plan que l'isotopie manifeste et fortement redondante de la séquence du nid des aras.

Il nous apparaît que dans un tel cas il eût été préférable de donner l'isotopie décrite comme connotée au niveau de la séquence de la vengeance. On ferait apparaître ainsi entre cette séquence et

celle du nid des aras une transformation qui consisterait à déplacer l'isotopie alimentaire du plan de la connotation à celui de la dénotation. Une telle interprétation supposerait naturellement que l'on fasse appel aux notions, mises en place en 1.3.3.5., de récit de dénotation et de récit de connotation : notions qui n'apparaissent chez Greimas ni à propos de textes proprement littéraires (104), ni à propos de contes populaires (105). Coquet de son côté ne fait pas appel au concept de connotation dans ses descriptions de textes littéraires (106). On le voit même, à propos d'un ouvrage de Bonnard, mettre en cause explicitement l'utilisation de cette "notion si confuse" (107).

2.2.2.3. La méthode de Greimas ne paraît donc pas directement utilisable pour la description d'un langage de connotation. Faut-il préciser que nous avons cependant fait appel à plusieurs concepts greimasien pour l'analyse du plan de dénotation ? On verra notamment, aux chapitres IV et VI de la 2ème partie, que le modèle actantiel qui a été retenu pour l'analyse du récit de dénotation d'Ubu Roi et d'Ubu Enchaîné est celui qui est élaboré par Greimas dans la Sémantique structurale (108).

2.3.0. De chacune des méthodes qui viennent d'être décrites on n'a finalement retenu comme valides à l'égard de l'objet construit en I qu'un nombre limité de procédures. Même combinées, ces procédures restent incapables de remplir l'une des tâches essentielles de l'analyse : l'identification des unités du plan de connotation noyées dans le discours continu du plan de dénotation. Il faut donc indiquer selon

quelle procédure cette identification nous paraît possible.

2.3.1.0. En 1.4., on a proposé de substituer l'intertexte au texte à titre d'objet de la description. Cette substitution d'objet permet de faire apparaître, au sein des textes constituant l'intertexte, certains aspects qui ne pourraient autrement que passer inaperçus. Prenons deux exemples.

2.3.1.1. Le contenu de dénotation d'Ubu Roi ne comporte aucun élément sexuel (109). Dans l'intertexte qu'Ubu Roi constitue avec César-Antechrist, il n'en va plus de même ; plusieurs unités - lexématiques et actantielles - présentes à la fois dans les deux textes sont en effet dans le second un contenu de dénotation sexuel patent - et manifesté de façon particulièrement redondante. Les relations entre les deux textes sont telles qu'il est impossible que les unités perdent dans l'un le contenu qui leur est affecté dans l'autre. On est donc amené à poser que ces unités comportent dans Ubu Roi un contenu ²sexuel connoté (110).

2.3.1.2. Supposons que l'examen du seul texte d'Ubu Roi soit inapte à faire apparaître un éventuel contenu de connotation du lexème mordre. L'étude de l'intertexte : Ubu Roi - Ubu Enchaîné montrera que le lexème est systématiquement effacé du second texte, selon des procédures décrites à l'article zéro du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné. Une telle transformation (111) intervenant entre les deux textes sera interprétée comme l'indice de l'existence d'un contenu de connotation du lexème.

2.3.2. Ainsi l'intertexte apparaît comme le lieu de manifestation du contenu de connotation, soit qu'il émerge brutalement au niveau de la dénotation - comme dans César-Antechrist par rapport à Ubu Roi - soit qu'il soit signalé par une transformation intervenant entre les deux textes - comme dans Ubu Enchaîné par rapport à Ubu Roi. Dans le premier cas, la description du contenu de connotation se ramène à la description d'un contenu de dénotation pour les unités communes aux deux textes. Pour les autres unités, il suffira de leur appliquer la méthode distributionnelle d'analyse du discours : celles d'entre elles qui apparaîtront comme équivalentes aux unités identifiées comme connotatrices seront censées comporter également un contenu connoté. Dans le second cas, le contenu connoté - simplement signalé par la transformation - sera identifié par l'étude des distributions du lexème dans les deux textes.

3. CONSTRUCTION DE L'INTERTEXTE

3.0. Il nous faut maintenant indiquer les critères selon lesquels a été construit l'intertexte qui constitue l'objet principal de cet ouvrage : César-Antechrist, Ubu Roi, Ubu Enchaîné.

3.1. La relation qui s'institue entre César-Antechrist et Ubu Roi est matériellement marquée par le fait que l'entier (112) du second texte est inséré dans le premier, dont il constitue "l'Acte Terrestre". Précisons dès maintenant que l'articulation entre César-Antechrist et Ubu Roi ainsi enchâssé est explicitement signifiée par les dernières

scènes de l'"Acte Héraldique". Dans ces conditions, il est, disons-le, impossible de refuser de considérer les deux textes comme éléments constitutifs d'un^{inter}texte (113).

3.2. La relation entre Ubu Roi et Ubu Enchaîné n'a pas une marque matérielle aussi indiscutable - encore que l'édition originale d'Ubu Enchaîné fasse apparaître le texte comme "précédé" de celui d'Ubu Roi (114). Il convient donc de procéder à une analyse préalable des deux textes pour faire apparaître leurs relations. Contentons-nous ici de noter les aspects suivants :

- a) les deux titres confèrent à Ubu des qualités opposées ;
- b) Au niveau du corpus métastylistique (115), Ubu Enchaîné est donné comme la "contre-partie" d'Ubu Roi (116);
- c) L'étude des structures lexématiques et actantielles des deux textes fait apparaître que le second est généré à partir du premier par une série de règles de transformation. L'une de ces transformations vient d'être signalée en 2.3.1.2. Les autres sont décrites dans le chapitre VI de la 2ème partie.

3.3. La relation entre César-Antechrist et Ubu Enchaîné s'établit par l'intermédiaire d'Ubu Roi.

3.4. Q. Dans l'oeuvre de Jarry, deux autres textes ont un titre grammaticalement comparable à ceux d'Ubu Roi et d'Ubu Enchaîné : Ubu cocu et Ubu sur la butte. Ces deux textes n'ont cependant pas été intégrés à l'intertexte. Pour les raisons suivantes.

3.4.1. Les relations entre Ubu cocu et l'intertexte Ubu Roi-Ubu Enchaîné ne sont pas susceptibles d'être structurées. Un certain nombre de faits

matériels peuvent être interprétés comme autant d'indices de cette situation. Ainsi, Ubu Cocu, à la différence des deux autres ouvrages, n'est pas unique, mais comporte au moins deux versions différentes, et même trois si l'on considère qu'Onésime est une première forme du texte (117). Ubu Cocu n'a pas été publié du vivant de Jarry et reste même inédit pour une part de sa seconde version. Il n'y a sans doute pas à cet état de fait que des raisons accidentelles : le manuscrit de la seconde version d'Ubu cocu comporte en effet la dédicace suivante :

"A Thadée Natanson, hommage de cet Ubu clandestin, qui devait, dans l'intention de l'auteur être : "Ubu détruit par le feu" (118).

Si, à propos du contenu d'un texte, les intentions de l'auteur sont peu pertinentes, elles peuvent du moins être retenues lorsqu'elles portent sur son statut même de texte.

3.4.2. Ubu sur la butte est une "réduction" d'Ubu Roi confectionnée par Jarry en vue d'une représentation sur un théâtre de marionnettes. Le seul intérêt que présente ce texte est de caractère négatif : sa comparaison avec Ubu Roi fait apparaître les fragments du récit qui ont pu être supprimés.

3.5. Les éditions originales de César-Antechrist, d'Ubu Roi et de certains autres textes contemporains présentent des illustrations de Jarry. Nous avons cru devoir tenir compte de ces illustrations dans notre description. Elles ne se distinguent en effet du texte qu'au niveau de l'expression, et manifestent précisément le même contenu. Il est

d'ailleurs à remarquer que Jarry lui-même mettait sur le même plan texte littéraire et oeuvre picturale : dans le livre III de Faustroll, trois des treize îles visitées par le Docteur et ses deux acolytes ⁴ transposent des oeuvres picturales : celles d'Aubrey Beardsley ("Du pays des Dentelles"), d'Emile Bernard ("Du Bois d'Amour") et de Paul Gauguin ("De l'Île Fragante"). Le projet même de juxtaposer dans ce livre des transpositions d'oeuvres littéraires et picturales est caractéristique : les reconstruisant toutes au moyen d'un même langage second, Jarry neutralise complètement la disparité des deux formes d'expression. Nous avons fait subir le même sort à ses propres oeuvres.

4. LE METALANGAGE DE JARRY.

4. Reste un dernier problème, mais capital : celui de la pertinence de la description donnée en I - et, par suite, de l'efficacité de la méthode décrite en 2 à l'égard de l'objet construit en 3. Disons-le : il n'est pas impossible que les textes résistent à l'analyse à laquelle on envisage de les soumettre. Il n'est même pas impossible que le "contenu" finalement décrypté des systèmes de signes que sont les textes ne soit autre que leur propre destruction en tant que systèmes de signes. Nous n'avons pas résisté à la morbide curiosité de savoir à l'avance ce qu'il en était : d'où l'analyse du métalangage de Jarry qui constitue la première partie de cet ouvrage (118). Si nos soupçons se vérifiaient, ils rendraient du même coup désespérée la tentative que nous entreprenons. Il nous resterait alors au moins l'ironique plaisir

d'avoir construit un objet récélant en son sein sa propre destruction : reflet, paradoxal, en cela-même, du texte qu'il prétend(ait) décrire :

"Père Ubu. - Cornegidouille ! nous n'aurons point tout démolì si nous ne démolissons même les ruines ! Or je n'y vois d'autre moyen que d'en équilibrer de beaux édifices bien ordonnés" (Épigraphé d'Ubu Epchainé).

NOTES

- (1) Les guillemets ont pour fonction de marquer que la notion reste provisoirement non définie.
- (2) Voir, par exemple, J. Kristeva : "Le Moyen Age considère comme de la littérature des discours que la modernité traite de didactiques ou de religieux", "Problèmes de la structuration du texte", Nouvelle critique, n° spécial Linguistique et littérature, sd (novembre 1968), p. 65X
- (3) On trouvera un effort de délimitation entre littérature et sous-littérature dans les "Propositions pour un glossaire", Langue française n° 3, septembre 1969, pp. 32 - 33.
- (4) C'est un fait cependant qu'une part importante du discours des Cahiers du Collège de 'Pataphysique signifie que le texte de Jarry - et celui de quelques autres - échappe à la littérature pour relever de la 'pataphysique. Nous refusons de traiter ce problème, et nous contentons de suggérer que, dans l'idiolecte des Cahiers, le lexème pataphysique désigne une sous-classe de la littérature. Il est, en tout cas, peu contestable que les textes de Jarry sont donnés par

leur auteur comme "littéraires" (voir, ici même, les textes cités pp. 125), et qu'ils ont, à leur époque, été reçus comme tels.

(5) Entre cent autres exemples possibles, voir Barthes, "Linguistique et littérature" Langages, n° 12, décembre 1968, pp. 3 - 8. Sur le point de vue opposé, voir Macherey, "L'analyse littéraire, tombeau des structures", Les Temps modernes, n° 246, novembre 1966, pp. 907 - 928.

(6) R. Jakobson, faisant allusion aux "transpositions" de textes littéraires en un signifiant autre qu'une langue naturelle (films, bandes dessinées, etc...) remarque que "bon nombre des procédés qu'étudie la poétique ne se limitent pas à l'art du langage" ("Linguistique et poétique", in Essais de linguistique générale, p. 210).

(7) Voir, par exemple, J. Kristeva, "La sémiologie comme science critique", in Théorie d'^{ensemble} ~~ensemble~~ du groupe Tel Quel, p. 92, ou l'article cité à la note 2, p. 55.

(8) Il est d'ailleurs amusant de remarquer que les travaux théoriques du groupe Tel Quel retiennent exclusivement comme exemples des textes littéraires et même ultralittéraires (parce que métalittéraires).

(9) Voir la rubrique 1. 3. 5.

(10) H. Mitterand, "(...) Le vocabulaire du visage dans Thérèse Raquin" Nouvelle Critique, n° spécial Linguistique et littérature, p. 21.

(11) Nous amuserons-nous à remarquer que plusieurs textes généralement considérés comme littéraires ne comportent ni majuscule à l'initiale,

ni point à la dernière ligne ? Un coup de dés n'a, à vrai dire, pas de majuscule pertinente à l'initiale, puisque l'entier du premier syntagme est composé en majuscules du même corps ; il n'a pas non plus de point final. Aucun des Calligrammes d'Apollinaire n'a de point final ; quelques-uns au moins n'ont pas de majuscule ("Paysage", *Pléiade* p. 170 ; "La cravate et la montre", p. 192 ; "Aussi bien que les cigales", p. 284). Et il suffit de feuilleter tel Livre d'or de la poésie française contemporaine pour y découvrir çà et là plusieurs poèmes dépourvus de l'une et l'autre marque : textes de G. Bataille (t. I, pp. 74-75), d' A. Césaire (t. I, p. 147), de P.M. Lapointe (t. 2, pp. 47-48), ou de J. J. Lebel (t. 2, pp. 58-59), etc...

(12) Langages, n° 12, p. 122.

(13) La distinction établie ici ne se confond ni avec celle de G. Genette ("Frontières du récit", Communications, n° 9, 1966, pp. 159-163), ni avec celle de J. Kristeva, "Narration et transformation", Semiotica, n° 4, 1969, pp. 431-434, ni enfin avec celle qui est instituée par E. Benveniste entre récit et histoire ("Les relations de temps dans le verbe français", in Problèmes de Linguistique générale, pp. 237-250). Mais l'emploi que nous faisons de discours correspond à celui qu'en fait Harris dans les textes cités plus bas.

(14) Le couple perfectif/imperfectif, emprunté à la terminologie de la grammaire russe, est quelque peu détourné du contenu qu'il articule à propos de cette langue : en russe en effet, tous les verbes, à quelques rares exceptions près, peuvent être, selon les circonstances,

perfectifs ou imperfectifs, ce qui n'est nullement le cas pour deux des verbes français que nous citons. Pour le 3ème (mourir/se mourir), la transformation pronominale marque le passage du perfectif à l'imperfectif.

(15) On voit que l'opposition perfectif/imperfectif ne se confond ni avec l'opposition transitif/intransitif, ni avec l'opposition déterminé/indéterminé (sur ce dernier point, voir G. Gougenheim, "Verbes déterminés et indéterminés en français", Le Français moderne, t. 29, n° 3, juillet 1961, pp. 161-168).

(16) La notion de connotation est définie à la rubrique 1.3.3.

(17) A cet égard, les textes de jeunesse de R. Roussel (Chiquenaude, Manon, etc...) donnent un exemple frappant de discours clos. Mais la différence - à peine perceptible au niveau de l'expression, énorme au niveau du contenu - qui subsiste entre les deux phrases a évidemment pour fonction de signifier l'ouverture originelle d'un récit construit sur un discours.

(18) La pièce était originellement intitulée Les Polonais (voir Ch. Chassé, D'Ubu-Roi (sic) au douanier Rousseau, p. 39). L'élément Les Polonais a subsisté en qualité de sous-titre jusqu'à l'édition du texte en "préoriginale" (voir bibliographie n° 3,2).

(19) Edition de 1964, p. 214/.

(20) Ibid., p. 15.

(21) Ibid., p. 211.

(22) Avec Heger, nous définissons le référent comme "classe de dénotés ou concept défini par extension" ("L'analyse sémantique du signe linguistique", Langue française, n° 4, décembre 1969, p. 54). Sur le même problème voir aussi Rey, "Remarques sémantiques", ibid., pp. 16-17, et Ruwet, Introduction à la grammaire générative, p. 369. Sur l'aspect logique du problème, voir J. B. Grize, "Logique des classes et des propositions", in Logique et connaissance scientifique (Encyclopédie de la Pléiade), p. 152.

(23) Au hasard, et sans ordre déterminé, M. Blanchot, La Part du feu, p. 82 ; Todorov, Littérature et signification, p. 117 ; G. Genette, "Vraisemblable et motivation", Communications, n° 11, p. 14, note 1 ; Stanckiewicz, "Linguistics and the study of Poétic language", in Th. A. Sebeok (ed.) Style in language, p. 73 ; J. Bellemin-Noël, que nous citons :

"La poésie sent que les substantifs abstraits se passent très bien d'un indicateur précisant les modalités de la présence, puisqu'ils ne sauraient en aucune façon avoir de "référent"" ("Milos aux limites du poème", Poétique, 2, 1970, p. 213).

(24) "Sémantique et dichotomie de langue et parole", Tra. li. li., VII, I, 1969, p. 64.

(25) Précisons que nos remarques ne concernent que cette seule distribution du morphème tel, qui, dans d'autres types de syntagmes, a des contenus tout différents.

(26) Quelque peu simplifiée, cette phrase est extraite de Locus solus

(p. 9), texte dans lequel Roussel fait un emploi immodéré de tel (et de certain).

(27) On remarque que l'élément tel mérite bien le nom d'indéfini, au contraire de la plupart des autres membres de cette classe.

(28) Denotatum est utilisé ici avec le sens qui a été défini, à la note 22, pour référent. Le texte est extrait de "Pour une sémiologie des paragrammes", Tel quel, n° 29, printemps 1967, p. 67.

(29) "Vraisemblable et motivation", loc. citat., p. 21, note 2.

(30) Citons, à titre d'exemple, la belle épigraphe, à la fois ambiguë, ironique et forcenée, de Féerie pour une autre fois, de Céline ;

"L'horreur des réalités !

Tous les lieux, noms, personnages, situations, présentés dans de roman sont imaginaires ! Aucun rapport avec aucune réalité ! Ce n' est là qu'une "Féerie"... et encore ! ... pour une autre fois !" (p. 9)

(31) On trouve dans cet ouvrage, combiné de guide bleu et de guide Michelin, des renseignements encyclopédiques sur le Ponukélé, des schémas expliquant le fonctionnement des objets décrits, une Chronologie Générale, etc...

(32) Voir notamment le chapitre "Langage et non langage", des Prolégomènes.

(33) "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne", in Problèmes de linguistique générale, p. 83.

(34) Prolégomènes, p. 161.

(35) Quelques-unes de ces valeurs sont décrites - de façon fort pertinentes - par Todorov dans Littérature et signification, pp. 29-30. L'auteur lui-même retient le terme connotation avec un contenu voisin de celui que lui confère Hjelmslev, "mais toutefois plus large", (p. 30). C'est sans doute cette extension du concept qui en rend l'utilisation assez décevante dans la pratique descriptive.

(36) Voir par exemple les remarques brèves, mais extrêmement aiguës de Barthes dans les "Eléments de sémiologie" (Communications, n° 4, pp. 130-131), et les analyses de Greimas, "Per una sociologia del senso comune", Rassegna italiana di Sociologia, aprile-giugno 1968, pp. 199-209 (en français dans Du Sens, pp. 93-102).

(37) S/Z, pp. 13-16.

(38) On voit mal, par exemple, en quoi l'utilisation du concept de connotation contraint à "disposer tous les sens du texte en cercle autour du foyer de la dénotation" (p. 13). Pourquoi pas autour du "foyer" de la connotation ?

(39) Selon Starobinski, Saussure ne remplit pas moins de quatre-vingt-dix-neuf cahiers de notes sur les anagrammes ! ("Les anagrammes de F. de Saussure", Mercure de France, février 1964, pp. 243-262).

(40) Loc. citat., p. 243.

(41) Ibid., p. 246.

(42) L'interprétation des rêves, p. 124.

- (43) Car il n'est que trop évident que la relation expression-contenu n'a pas la même forme dans le rêve et dans une langue naturelle.
- (44) Il est curieux de constater que le nom de Hjelmslev n'est cité qu'une fois dans les Ecrits, et de façon anodine.
- (45) Ici, une note de Lacan signale l'article de Starobinski sur les anagrammes de Saussure : travail postérieur à la première publication de "L'instance de la lettre".
- (46) Cet emploi insolite du déterminant plusieurs précédé de l'article est commun à Lacan et à Jarry ; voir la dédicace d'Ubu Enchaîné "aux plusieurs MAITRES qui affermirent sa couronne".
- (47) "L'instance de la lettre dans l'inconscient", in Ecrits, p. 503.
- (48) Voir pp. 127-130 et notamment, le schéma par lequel nous interprétons la théorie jarryque du texte littéraire.
- (49) Structure immanente de la langue française, p. 6 ;
- (50) Voir Ruwet, Introduction, p. 87.
- (51) Sous réserve d'inventaire exhaustif.
- (52) "Notes pour une description structurale de la métaphore poétique" Cahiers de linguistique théorique et appliquée, n° 1, 1962, pp. 185 - 207.
- (53) Sur chacun de ces aspects du texte d'Ubu Roi, voir les articles correspondants du métadictionnaire.

(54) Voir un exemple au chapitre V de la 2ème partie.

(55) J. Kristeva, "La productivité dite texte", Communications, n° 11, p. 60, 1968.

(56) Outre l'article cité à la note précédente, voir, par exemple, Jean-Louis Baudry, "Linguistique et production textuelle", La nouvelle critique, n° spécial Linguistique et littérature, pp. 48-54.

(57) Voir, par exemple, Macherey, loc. citat.

(58) Introduction..., p. 51.

(59) Voir, par exemple, Kristeva, loc. citat., Baudry, loc. citat., Sollers, "Niveaux sémantiques d'un texte moderne", Nouvelle critique, n° spécial Linguistique et littérature, pp. 89-92.

(60) Kristeva, loc. citat., p. 61.

(61) Ainsi, J. Kristeva cite d'une part la "littérature" publicitaire orale et d'autre part ce qu'elle appelle le "carnaval" : "calembours, quiproquos, propos sans suite", etc... ("Problèmes de la structuration" pp. 61-62).

(62) Ibid., p. 62.

(63) "On ne doit pas oublier que le texte n'est à son tour réellement un texte que quand il a été soumis à l'analyse. Le texte aussi est donc alors une création de l'esprit scientifique" ("La structure fondamentale du langage", in Prolégomènes, p. 188).

(64) La première de ces deux dates correspond à la publication du

Précis de Stylistique de Bally - bien que la stylistique selon cet auteur s'interdise explicitement le domaine du style. La seconde - 1960 - marque, à quelques mois près, la manifestation la plus brillante de la stylistique française (G. Antoine, "La stylistique française, sa définition, ses buts, ses méthodes", Revue de l'enseignement supérieur, janvier 1959, pp. 42 - 60). Mais en même temps elle est proche d'une des premières mises en cause précises des concepts et des méthodes de la stylistique : celle de A. J. Greimas, dans "La linguistique structurale et la linguistique statistique", Le Français moderne, t. 30, pp. 241-255 (octobre 1962) et t. 31, pp. 55-68 (janvier 1963).

(65) L'étude des styles, Paris, Didier, 1969.

(66) Problèmes et méthodes de la statistique linguistique, pp. 10-11.

(67) Voir les articles d'Antoine et de Greimas cités à la note 64.

(68) "La stylistique littéraire est-elle une illusion ?" Cahiers du CRAL, n° 2, Nancy, 1967, pp. 1-12.

(69) M. Gueunier, "La pertinence de la notion d'écart en stylistique" Langue française, n° 3, septembre 1969, p. 34.

(70) Ibid., p. 38.

(71) T. Todorov, "Les anomalies sémantiques", Langages, n° 1, Mars 1966, pp. 100-123.

(72) G. Antoine, Les cinq grandes odes de Claudel ou la poésie de la

répétition, Paris, Minard, 1959, p. 8.

(73) Ibid., p. 4 de la couverture, dans le programme - non signé, mais d'identification aisée - de la collection "Langues et styles".

(74) Langages, n° 3, septembre 1966, p. 6.

(75) "Distributional structure", Word, t. 10, n° 2 - 3, August-December 1954, p. 147. En français dans M. Arrivé et J.C. Chevalier, Les grands textes de la grammaire française, Paris, Klincksieck, 1970, pp. 248-255.

(76) "Discourse analysis", Language, t. 28, 1952, p. 1. En français dans Langages, n° 13, mars 1969, p. 8.

(77) "On dit que deux parties de l'énoncé qui ont le même environnement à un endroit, sont équivalentes même en un autre endroit où elles n'ont pas le même environnement" (loc. citat., p. 15).

(78) Loc. citat., p. 18.

(79) Loc. citat., p. 13.

(80) Loc. citat., p. 8. Les mots soulignés le sont par Harris.

(81) Voir L. Hjelmslev, "La stratification du langage", Word, t. 10, 1954, pp. 163-188. Partiellement cité dans M.A. - J.C.C., Grands Textes pp. 199-200.

(82) "La connotation implique quant à elle l'incidence dans le discours du sujet parlant comme producteur spécifique d'un énoncé" (Langages, n° 13, p. 5).

- (83) Voir, par exemple, G. Provost, "Approche du discours politique : "socialisme" et "socialiste" chez Jarrès", Langages, 13, pp. 51 - 68, ou J.B. Marcellesi, "Le vocabulaire du congrès de Tours", Cahiers de lexicologie, n° 15, 1969, 2, pp. 57 - 70.
- (84) De Harris lui-même, voir, dans Discourse analysis reprints, l'analyse d'un article technique sur "la structure de l'insuline" (1) pp. 20-56.
- (85) Voir le n° 5, février 1970, de Langue française : Linguistique et pédagogie, par Dubois et Sumpf.
- (86) Discours analysis reprints, pp. 57-73.
- (87) "Structure de la maxime", Langages n° 13, pp. 69-98. - Précisons que dans un texte littéraire qui ne dépasse qu'exceptionnellement les dimensions de la phrase simple, les unités du plan de connotation ne peuvent avoir pour expression que les unités isomorphes du plan de dénotation.
- (88) Voir aussi Dubois, "Grammaire générative et transformationnelle", Langue française, n° 1, février 1969, pp. 49-57, et, dans les Grands textes de la grammaire française, l'introduction de la 3ème partie.
- (89) Sur ces problèmes, voir Chomsky, Structures syntaxiques, passim, et notamment p. 51; Ruwet, op. citat., passim ; Dubois, loc. citat., et Grammaire structurale, la phrase et les transformations, passim.
- (90) Voir notamment Hayes, "A study in prose style : Edward Gibbon and Ernest Hemingway", Texas Studies in Lit. and Lang., t. 7, n° 4, 1965, pp. 371-386 ; Ohmann, "Generative grammars and the concept of

literary style", Word, t. 20, n° 3, 1964, pp. 423-439 ; Thorne, "Stylistics and generative Grammar", Journal of Linguistics, t. 1, 1965, pp. 49 -59.

(91) Voir la Sémantique structurale, Paris, Larousse, et le compte rendu qui en a été donné, sous le titre "Questions de sémantique structurale", par J.C. Coquet, Critique, n° 248, janvier 1968, pp. 70-85. Les articles récents de Greimas ont été réunis dans un volume intitulé Du sens, Paris, Le seuil, 1970.

(92) Sur le problème posé par ce plusieurs, voir, dans la 1ère partie, p. 148.

(93) Du sens, p. 95.

(94) Sur cette connotation, voir l'article vulgarismes du métadictionnaire d'Ubu Roi.

(95) Ibid., p. 98

(96) Etrange, parce que strictement énumératif.

(97) "Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique", Du sens, pp. 185 - 230.

(98) "Par isotopie nous entendons un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés et de la résolution de leurs ambiguïtés qui est guidée par la recherche de la lecture unique" (Du sens, p. 188 ; on comparera cette définition avec celle de la Sémantique structurale, citée ici, p. 104).

(99) Ibid., p. 189.

(100) Ibid., p. 189.

(101) Ibid., p. 212.

(102) Ibid., p. 212.

(103) Ibid., p. 212. A peine est souligné par M.A.

(104) Voir, dans la Sémantique structurale, la description de l'univers de Bernanols, pp. 222 - 256.

(105) Voir, par exemple, "La quête de la peur", in Du Sens, pp. 231 - 248.

(106) Voir "Problèmes de l'analyse structurale du récit : l'Etranger d'Albert Camus", Langue Française, n° 3, septembre 1969, pp. 61 - 72 et "Combinaison et transformation en poésie", L'Homme, t. 9, Cahier I, 1969, pp. 23 - 41.

(107) Compte rendu de H. Bonnard, Etude du langage poétique, Application à Guillaume Apollinaire, Le Français moderne, t. 37, n° 44, octobre 1969, pp. 351 - 353.

(108) Voir la Sémantique structurale, pp. 129 - 131, 172 - 191 et passim. On se reportera également à "La structure des actants du récit: essai d'approche générative", in Du sens, pp. 249-270. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire du concept de structure actantielle. On ne peut pas cependant ne pas rappeler qu'il trouve son origine dans l'analyse syntaxique de L. Tesnière :

"Les actants sont les êtres ou les choses qui, à un titre quelconque et de quelque façon que ce soit, même au titre de simples figurants, et de la façon la plus passive, participent au procès" (Eléments de syntaxe structurale, p. 102).

Sur ~~Tes~~nière, voir M. Arrivé, "Les éléments de syntaxe structurale de Lucien Tesnière", Langue française, n° 1, février 1969, pp. 36 - 40.

(109) Sur ce problème, voir le chapitre II de la 2ème partie, et particulièrement la note 6.

(110) Sur ces problèmes voir les chapitres III et IV de la 2ème partie.

(111) Rappelons que le terme transformation n'a pas ici le même contenu qu'en grammaire générative, puisque la transformation entraîne une modification du contenu.

(112) Ubu Roi a cependant subi pour être intégré à César-Antechrist, quelques amputations, qui sont décrites dans la Note historique et critique sur César-Antechrist, en tête du chapitre I de la 2ème partie.

(113) Ce qui n'empêche naturellement pas de lire Ubu Roi indépendamment de son insertion dans César-Antechrist. Mais les deux lectures sont, on l'imagine, fort différentes.

(114) Voir la bibliographie, n° 7.

(115) On entend par corpus métastylistique l'ensemble des textes qui se donnent pour contenu les traits pertinents stylistiques d'autres

textes.

(116) Voir le chapitre VI de la 2ème partie.

(117) Voir la bibliographie, n°18, et, pour plus de détails, l'étude de J.H. Saintmont, "En marge d'Onésime : Rêves, visions d'histoire", Cahiers du collège de 'pataphysique, n° 20, 15 Gidouille 82 EP, pp. 27 - 36.

(118) Par métalangage, nous entendons ici l'ensemble du contenu articulé à propos du signe, linguistique ou non linguistique. Ainsi l'attitude descriptive adoptée dans cet ouvrage comporte deux aspects assez différents : elle se donne pour objet un langage dans la 2ème partie, un métalangage dans la 1ère. Mais on verra qu'à propos de César-Antechrist cette opposition tend à se neutraliser (voir p.171) : le langage tend vers le métalangage, dans la mesure où César-Antechrist est, par un de ses aspects, un discours sur le signe. Et comme César-Antechrist détermine le contenu de l'intertexte César-Antechrist, Ubu Roi, Ubu Enchaîné, l'entier de cet intertexte prend à son tour le statut d'un discours sur le signe. Et nous pourrions prendre plaisir à déclarer que les deux parties de cet ouvrage tendent à se confondre
...

PREMIERE PARTIE

ESSAI DE DESCRIPTION DU METALANGAGE JARRYQUE

INTRODUCTION

A qui ne fait même que parcourir l'oeuvre de Jarry apparaît immédiatement un trait qui la caractérise fortement : l'abondance des passages métalinguistiques ou, d'une façon générale, métasémiotiques. De tels textes sont, on le sait, définis par le fait que leur contenu est constitué par un système de signes (1) : langue naturelle dans le cas des textes métalinguistiques, autres systèmes sémiotiques dans le cas des textes métasémiotiques. Sont donc considérés comme textes métalinguistiques tous les fragments, qu'elle qu'en soit la dimension, qui décrivent des objets linguistiques ; comtes rendus d'ouvrages de grammaires, spéculations (2) sur le sens des mots, considérations sur l'orthographe, remarques linguistiques insérées dans le tissu textuel d'un roman, etc... Sont considérés comme textes métasémiotiques tous les fragments qui décrivent des objets ayant eux-mêmes le statut de signes, ou présentés comme tels par l'auteur : descriptions de textes littéraires envisagés sous leur aspect sémiotique, analyses de systèmes sémiotiques non-linguistiques, d'objets symboliques, etc...

La frontière entre de tels textes et l'ensemble des autres textes, si on s'en tient aux définitions qu'on vient de donner, paraît facile à tracer. En réalité, les choses ne sont pas aussi simples. En effet certains textes comportent non à proprement parler une description du signe mais une manipulation du signe. Pour anticiper sur des exemples sur lesquels on reviendra plus bas, un aspect important - et même serions-nous tenté de dire, l'aspect capital - de textes tels que César-Antechrist ou Faustroll est constitué par une manipulation de

systèmes de signes : structuration dans Faustroll, structuration et destruction dans César-Antechrist. De même les innombrables jeux de mots qui émaillent le texte des Spéculations ou de la Dragonne constituent autant de manipulations du signe linguistique. Il va sans dire que de telles manipulations s'appuient sur un corps de doctrine implicite à l'égard des objets qu'elles se donnent : corps de doctrine qu'il est possible de reconstituer dans ses grandes lignes, et de comparer aux remarques par ailleurs explicitement formulées sur les mêmes problèmes. Il est donc légitime de ranger de tels textes dans la classe des textes métalinguistiques ou métasémiotiques.

Notre première tâche a donc été d'isoler au sein de l'~~œuvre~~ de Jarry les textes métalinguistiques et métasémiotiques, compte tenu de la définition extensive qui vient d'être proposée. Tâche, on l'a compris, délicate, et pour laquelle on n'a pas totalement réussi à éliminer les apparences de l'arbitraire. C'est ainsi que certains textes, dont le caractère métasémiotique est pourtant incontestable, n'ont pas été décrits dans la première partie. Il en va ainsi pour les passages d'Ubu Enchaîné qui ont pour contenu Ubu Roi (3) ou pour l'"Acte Héraldique" de César-Antechrist : ces textes ont été étudiés dans la 2ème partie. En revanche, nous avons cru possible d'extraire de Faustroll l'ensemble des passages qui constituent le voyage "de Paris à Paris à mer" et de les étudier, en leur qualité de textes métasémiotiques, dans la 1ère partie. La justification d'une telle différence de traitement apparaîtra clairement : César-Antechrist, Ubu Roi et Ubu Enchaîné constituent une ^{relation} ~~intertextualité~~ étroite, dont il eût été impossible d'extraire certains éléments. Au contraire la relation entre le livre III de Faustroll et le reste du

texte nous a paru suffisamment lâche pour légitimer l'extraction à laquelle nous avons procédé.

Restait à classer les textes ainsi isolés comme métalinguistiques ou métasémiotiques. Le critère à utiliser pour cette classification n'est autre que celui qui vient d'être explicité. Dans chacune des deux classes on a donc distingué deux sous-classes :

- les textes dans lesquels le contenu métalinguistique ou métasémiotique se manifeste au niveau de la dénotation : c'est principalement dans les Spéculations qu'apparaissent les considérations de ce type ;

- les textes dans lesquels le contenu métalinguistique ou métasémiotique est sous-jacent, soit qu'il se situe au niveau de la connotation ou qu'il soit simplement impliqué par les manipulations auxquelles sont soumises les signes. De tels textes apparaissent dans de nombreuses oeuvres de Jarry.

NOTES.

- (1) Pour une définition plus détaillée, voir ^{l'Index} ~~le Lexique~~ des concepts.
- (2) Nous utilisons le terme de Spéculations pour désigner l'ensemble des textes publiés entre 1900 et 1904 dans diverses revues. Ces textes ont donné lieu, en 1911, à une publication partielle sous le titre de Spéculations, qui ne vient pas de Jarry en tant que titre d'ouvrage, mais qui était devenu traditionnel jusqu'à la publication, par les soins de M. Saillet, de La chandelle verte, réunion exhaustive de tous les articles de Jarry pendant la période considérée.
- (3) Voir article Ubu Roi du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné.

CHAPITRE 1

Les textes métalinguistiques.

A) Contenu métalinguistique manifesté au niveau de la dénotation.

On ne se donnera pas le ridicule de présenter Jarry comme un linguiste professionnel. Il est cependant possible d'extraire de son oeuvre une collection d'opinions qui se répartissent sur l'ensemble des disciplines linguistiques.

1) La grammaire : Les problèmes grammaticaux au sens strict du terme (morphologie et syntaxe) ne sont visiblement pas ceux qui intéressent le plus Jarry. On le voit cependant spéculer de façon raisonnable et fine sur les problèmes de l'ordre des mots, à propos d'un ouvrage d'Arsène Beauvais sur La place des mots et des erreurs de l'Académie. Cet auteur s'était donné la tâche monstrueuse d'étudier, du double point de vue de la correction grammaticale et de la netteté du style, les problèmes d'ordre des mots dans les discours ^{des} Académiciens ! Il allait jusqu'à rectifier les textes "jusqu'à ce que^{ce} fût tout à fait bien". Ce projet insensé appelle de la part de Jarry les remarques suivantes :

"M. Beauvais souligne - pour prendre un de ses exemples au hasard - cette phrase d'E. Legouvé : "Plus d'une voix sincère et éloquente a fait voir qu'on peut louer celui qu'on reçoit sans hyperbole, parler de celui qu'on regrette sans exagération". On reconnaîtra qu'une phrase corrigée, même si elle n'était pas excellente tout d'abord, ne saurait équivaloir à la primitive. Elle n'est ni meilleure, ni pire, elle est fausse. (...) Or, il n'y avait pas à craindre d'amphibologie dans l'exemple cité : on n'aurait pu lire d'un trait la proposition ironique : "celui qu'on regrette sans exagération" qu'à la condition de séparer par un temps "celui" du verbe "parler de", ce qui est impossible" (1)

Gardons-nous de crier au génie devant un texte de ce genre.

L'analyse manifeste du moins une certaine subtilité dans l'analyse de la fonction "désambiguïsatrice" de la répartition des pauses, et, surtout la conviction de la pertinence de l'expression au niveau du contenu ; pour Jarry, une modification, même minime, du plan de l'expression d'une suite de linguistique entraîne une modification proportionnelle du plan du contenu. D'où la conclusion définitive qu'il tire de son étude :

"On trouve, dans l'ouvrage, des citations meilleures, mais la plupart sont aussi concluantes -contre les corrections" (1. id.).

Parmi les catégories morphologiques, une seule semble avoir attiré l'attention de Jarry : celle du genre grammatical. Pour les raisons qu'on devine : la catégorie de genre est interprétée, au niveau du contenu comme constituant le "sexe des mots", que le "peu d'honnêteté" de la langue française "laisse apparent". (2) Les implications sémantiques et poétiques d'une telle interprétation sont développées à propos du lèxème mort :

"Le P. Brumoy écrivait dans son Théâtre des Grecs : "Ce personnage (la Mort) est masculin dans le grec... J'ai cru qu'il valait mieux lui donner sa signification naturelle, quoique que le nom français de mort soit féminin. Cela ne change point le jeu ni la qualité du personnage ..." Bon P. Brumoy ! Il n'y avait qu'un tragique femme qui pût comprendre et exprimer que la Mort, de par le voile qui nous la masque, est une femme, et qu'il n'y aurait jamais de suicides si ce n'étaient pas des crimes d'amour : se tuer, c'est pour quelques-uns le meilleur moyen en leur pouvoir de perpétuer l'espèce humaine". (3)

Passage déterminant pour l'interprétation du chapitre "La" de l'Amour Absolu, précisément dans la mesure où il explicite sans équivoque, au niveau de la dénotation, un contenu -l'équivalence métaphorique de la femme et de la mort - qui sera, dans le roman, signifié au niveau de la

connotation (voir p. 93)

C'est encore du féminin qu'il est question - de façon aberrante, mais d'autant plus significative - à propos de certaines fantaisies de Franc- Nohain :

"Franc-Nohain sait, à merveille, déterrer les racines des mots. Quand il écrit : "Escargot, Escarguerite", il le déduit logiquement de "Margot, Marguerite". Si d'aucuns contestent que Marguerite soit le féminin de Margot, et n'y reconnaissent que le diminutif, - le féminin répondrons-nous, n'est-il pas un diminutif ? sinon nos femmes seraient trop grandes ! " (3 bis).

Quant à la notion même de grammaire, Jarry, faut-il le préciser n'a pas cherché à la définir en elle-même et pour elle-même. Il se trouve cependant qu'à propos d'un "fait divers" (4) il formule incidemment une esquisse de définition : un matelot français, devenu aphasique à la suite d'une chute, venait de retrouver l'usage de la parole pour avoir entendu un coup de canon tiré à l'improviste près de lui. Mais hélas ! sa compétence linguistique, après cette étrange guérison, ne concernait que l'anglais - langue dont il ne savait auparavant que quelques mots - et

NOTE

(3 bis) "Ceux pour qui il n'y eut point de Babel", la Plume n° 338, 15 mai 1903, pp. 57-599. Dans la Chandelle verte, p. 301. Le texte de Franc-Nohain dont il est question est le poème "Les escargots", in Le Dimanche en famille, La revue blanche, 1903 :

"-Escarguerite, Escarguerite !
Escarguerite, que fais-tu là ? -
Et l'escargot lui tend les bras,
~~Les~~ cornes, hors de sa guérite"

(in Le kiosque à musique (réédition de plusieurs recueils de F.-N.), p. 283).

excluait les langues qu'il pratiquait avant son accident. Rien d'étonnant, pour Jarry, dans cette curieuse affaire :

"Il n'y a rien, dans cette cure, qui ne pût être facilement prévu. On conçoit que si l'on arrive à découvrir les mots ou le mot, ou le son inarticulé qui synthétiserait toute une langue, cette notion suffit à posséder parfaitement la langue. On trouve un essai rudimentaire de cette simplification dans l'invention des grammaires". (5)

Sournoisement utilisée pour justifier une spéculation aberrante, l'opinion formulée sur la grammaire souligne avec exactitude son caractère réducteur et structurant par rapport au donné linguistique dont elle rend compte.

2) Code graphique et code oral.

C'est visiblement au code graphique que Jarry accorde l'essentiel de son attention. Lorsqu'il lui arrive d'aborder les problèmes du code oral, c'est toujours (6) lorsqu'ils posent une difficulté au niveau de la notation graphique. On le voit ainsi s'intéresser au problème de l'h muette ou aspirée, en des termes qui manifestent une juste appréhension des faits de prononciation (7). D'une façon plus générale, il s'interroge sur la valeur d'un projet d'alphabet universel, "qui réunirait tous les alphabets du monde en 45 lettres ordinaires", et utiliserait "une seule lettre pour chaque son dans toutes les langues où il se rencontre"; il saisit immédiatement les difficultés que ferait naître l'adoption d'un tel système :

"Une seule lettre pour chaque son" implique, si nous comprenons bien, autant de lettres que de sons ; d'après cette méthode, en français, au lieu de cinq voyelles simples, de leurs combinaisons en diphtongues, et de leurs accents longs ou brefs, il y en aurait au moins quinze. Un très petit nombre de ces quinze lettres (qu'il faudrait inventer, puisqu'

on veut des lettres isolées) pourrait resservir à orthographier d'autres langues. On aurait besoin, au lieu de l'i et de l'u, actuellement communs à plusieurs idiomes, de caractères nouveaux pour l'ai, l'iou et l'eu des Anglais, l'ou ou l'u des Allemands" (8)

La terminologie n'est peut-être pas d'une rigueur absolue (9), mais l'ensemble de cette description prouve de la part de l'auteur une connaissance assez précise des réalités phonologique, par exemple à propos du nombre des voyelles du français, ou sur la discordance entre les systèmes phonématiques d'une langue à l'autre.

Jarry a rédigé deux comptes rendus d'ouvrages consacrés à des problèmes orthographiques. La question de l'accord du participe passé, de Léon Clédât, lui inspire quelques remarques amusantes, mais dépourvues d'intérêt linguistique (10). En revanche, il s'intéresse longuement aux projets de réforme orthographique de J.S. Barès :

"Il semble que M. Jean S. Barès n'ait point considéré que l'orthographe n'est pas une science qu'on apprenne selon des règles, mais un usage, une habitude et en quelque sorte une mode. Elle se transforme continuellement, ainsi que le prouvent les sans cesse nouvelles éditions des dictionnaires, et le jour où elle s'avouera définitivement codifiée, c'est que la langue dont elle est le costume sera morte.

Si les grammairiens ont déduit des habitudes du peuple et du caprice des grands écrivains ce qu'on appelle conventionnellement des règles d'orthographe et de syntaxe, afin de faciliter d'écrire aux enfants, et, comme dit M. Jean S. Barès, "aus intéligenances moyènes" ces soi-disant règles ne sont que des constatations de faits, comme celle-ci par exemple : le participe s'accorde en telles circonstances, de même qu'on dirait : les feuilles de tels arbres tombent en automne? C'est un phénomène de la nature, et il ne sert d'y contredire". (11)

La position de Jarry est ambiguë. D'un côté il considère que le système orthographique n'est que le "costume" de la langue, et il est

amusant de rapprocher cette métaphore de celle de Saussure, pour qui, on le sait, l'écriture "n'est pas un vêtement, mais un travestissement" (Cours ... p. 51) ; le lèxème costume n'est certes pas aussi péjoratif que le mot travestissement, mais il n'atteint pas la neutralité absolue de vêtement. Et cependant Jarry est attaché à ce costume, au point de laisser s'exprimer directement - ce qui est absolument exceptionnel dans les textes de la Chandelle Verte - savirulente indignation contre les projets de réforme de J.S. Barès :

"Les "intéligenances moyènes" apprendront à écrire plus facilement, mais ... les autres, dont le temps est bien aussi précieux, seront-elles forcées d'apprendre à lire ce volapük ? (ibid.)

Le texte jarryque le plus explicite à l'égard des problèmes de graphie est sans doute celui de l'Almanach illustré du Père Ubu, cité à l'article oneille du Dictionnaire d'Ubu Roi. Amené en effet à justifier à la fois son conservatisme orthographique et son goût, spécialement manifesté dans Ubu Roi, pour les modifications graphiques, Jarry en vient à envisager l'orthographe comme constituant la structure des mots, ou, plus précisément, selon ce que laisse entendre l'exemple choisi, comme manifestant au niveau de l'expression du lèxème la structure de son contenu. Si Ubu écrit phynance et oneille, c'est

"surtout pour bien marquer qu'il s'agit de phynances et d'^{ne}oseil-les spéciales, personnelles, en quantité et qualité telles que personne n'en a, sinon moi" (TU, p. 407).

Ainsi se trouvent du même coup légitimés le conservatisme - car il est nécessaire de laisser intacte la structure des mots - et les modifications graphiques - qui ont pour fonction de manifester les transformations apportées à leur contenu.

3) La fonction du langage

Le problème, on le devine, n'est pas traité de façon systématique par Jarry : il ne l'aborde que par une série d'allusions dispersées dans plusieurs textes, eux-mêmes répartis sur plusieurs époques. Cependant les remarques formulées sont, pour l'essentiel, concordantes entre elles.

Dans un texte de la Chandelle Verte, Jarry pose explicitement le problème des relations entre la pensée et le langage :

"Les philosophes ont longtemps débattu cette question : l'homme pourrait-il penser sans le secours du langage ? "(12)

Mais la réponse immédiatement fournie, empruntée aux travaux alors récemment traduits de Haeckel (13), présente - intentionnellement ? - un aspect légèrement décevant dans la mesure où elle ne concerne que l'aspect génétique des rapports entre la pensée et le langage :

"La biologie semble avoir tranché cette question aujourd'hui. Haeckel différencie l'homme, ce "catarrhinien oriental" du singe muet (alalus) en ceci que son larynx s'est particulièrement assoupli" (ibid.) C'est, paradoxalement au moment où il semble aborder un autre problème que Jarry, dans la suite de ce texte, formule les remarques les plus intéressantes. Il établit en effet une comparaison entre la fonction du langage et celle du calendrier :

"Un problème parallèle est le suivant : l'homme pourrait-il vivre sans le secours des dates ? La durée est chose trop transparente pour être perçue autrement que colorée de quelques divisions" (ibid.).

Ainsi, la fonction du calendrier est de structurer la durée amorphe. Explicitement donnée comme "parallèle" à celle du calendrier, la fonction du langage est donc de structurer la pensée amorphe (14), ou,

pour utiliser le terme utilisé par Jarry dans un texte presque exactement contemporain, d'établir une "démarcation" au sein du donné psychique (15).

Il se trouve qu'à propos du calendrier, Jarry marque, il est vrai de façon allusive, le caractère trompeur des divisions qu'il comporte par rapport à la substance qu'il structure :

"La seule vérité actuelle est celle-ci : l'espace et le temps ne sont que des formes ... Ninon de Lenclos, octogénaire et adolescente, consultant son miroir, cette sincérité, dirait à son almanach : Tu mens !" (16)

Si la fonction du langage est parallèle à celle du calendrier, ne ment-il pas lui aussi ? Comprenons - qu'on nous pardonne cette anachronique utilisation de notions hjelmsléviennes - que les structures de la forme du contenu ne sont pas isomorphes à celles de la substance.

Le rapprochement des remarques formulées dans plusieurs autres textes permet de confirmer l'interprétation que nous venons de donner. Ainsi dans "Etre et vivre" (17), premier, et, à vrai dire, unique texte d'intention nettement philosophique que Jarry ait publié, le langage est donné comme relevant du Vivre, et, par là, du discontinu, notion qui s'opposent respectivement à l'Etre et au continu :

"Le verbe n'est que la Pensée perçue, soit par celui qu'elle habite, soit par les passants de l'extériorisé. (...) Faite: verbe la Pensée est figée dans un de ses instants, a une forme (...) " (18)

Plus loin :

"Vivre est acte, et ses lettres n'ont que le sens du délire d'un hanneton renversé. Vie égale action de sucer du futur soi par le siphon ombilical : percevoir, c'est-à-dire être modifié, renforcé, retourné comme un gant partiel ; être perçu aussi bien, c'est-à-dire modifier, étaler tentaculairement sa corne amiboïde" (19)

Et définitivement :

"Vivre : discontinu, impressionnisme sérié.

Etre : continu, car inétendu (...)

Vivre, c'est le carnaval de l'Etre" (20).

Ainsi, le langage qui, on l'a vu relève du Vivre, n'est autre que le carnaval de la pensée.

Il est tentant de rapprocher ces considérations de formules éparses dans les textes des romans de Jarry. Ainsi dans les Jours et les Nuits le voit-on dresser ce paradigme d'équivalences pour l'adjectif continu :

"Le continu est le parfait, l'absolu, l'infini, car ces qualités sont équipollentes" (21).

Le langage qui relève du discontinu, échappe donc à la qualification d'absolu. Et l'on s'aperçoit alors que le langage n'est autre que la réponse - ou, plutôt, l'une des réponses - de l'étrange charade de l'Amour absolu :

"Monsieur Dieu, qui raisonne tout cela, doit être absolument fou. Absolu-ment.

C'est une charade.

Ce que ne qualifie pas le premier mot est le sujet du second.

Tout dans l'univers se définit par ce verbe ou cet adjectif" (22).

Dans cette dichotomie bien jarryque, le langage est du côté du mensonge, puisque, on vient de le voir, il n'est pas qualifié par l'adjectif absolu. Dans ce fourre-tout taxinomique, il voisine avec le calendrier, la perception, l'acte, etc...

4) Les problèmes du sens des mots

Ce sont ces problèmes qui sont le plus fréquemment traités dans les Spéculations. Malgré le caractère fragmentaire des remarques de Jarry, il est possible d'extraire les constantes de sa pensée :

a) Motivation du signe. Ce serait peu de dire que pour Jarry le signe est motivé. A ses yeux, le réel n'existe que dans la mesure où il est exactement conforme au contenu du signe qui lui correspond. D'où plusieurs implications :

α) la neutralisation de l'opposition entre les deux ^{no} actions de contenu et de réfèrent. C'est cette opération qui, on le verra au chapitre suivant, rend possibles certains types de jeux de mots jarryques ;

β) La non-existence de l'objet en l'absence du signe. On en donnera deux exemples :

1er exemple : A propos de telle locution exclamative, fréquente "singulièrement au cours des rixes et après boire", Jarry formule une "observation curieuse" :

Cette allusion au nom de la divinité, interprétée avec rigueur, et à moins qu'on ne la suppose un pléonasme, insinue, non sans malveillance, que Dieu ne s'appelle pas Dieu, qu'il a un autre nom. Sans quoi l'exclamation serait : "Dieu !" tout court.

Il va sans dire que tout jureur n'est pas nécessairement doublé d'un linguiste, et que cette signification seconde n'est jamais approfondie. Nous la citons parce qu'elle symbolise avec fidélité, comme nous l'expliquerons, l'attitude du peuple vis-à-vis de la religion." (23)

Et de façon définitive :

"Dieu n'existe pas, et la preuve qu'il n'existe pas - comme nous l'exposions - c'est qu'il s'appelle autrement" (ibid.)

Ainsi le seul fait pour Dieu d'avoir un autre nom implique qu'il n'existe pas en tant que Dieu (24).

2ème exemple : Si l'objet n'existe que dans la mesure où existe le signe, tuer le signe sera tuer l'objet. D'où cette étrange cure des

maladies vénériennes :

"Coubyba (25), si nous avons bien entendu, revendiquait l'abolition de la censure et même, emporté par sa fougue, celle, par une loi, de la syphilis. Il nous semble que cet homme éminent soit passé à côté d'une idée féconde : la guérison de la syphilis par la censure : car pour quoi cette institution, qui a le pouvoir d'extirper le mot des pièces, serait-elle impuissante à délivrer de la chose les personnes ?" (26)

g) inversement, l'existence d'un signe implique l'existence du référent correspondant. Plus précisément, le signe produit un référent second qui élimine le premier. L'exemple le plus éclatant de mise en oeuvre de ce principe n'est autre que le texte de "la bataille de Morsang" (27). Comme l'ont très justement remarqué Maurice Saillet et J. H. Saintmont (28), "Jarry inventa son massacre pour que soit justifiée une expression aussi chargée d'interne nécessité que "la bataille de Morsang"".

Démarche qui est explicitement signifiée par le texte même :

"Erbrand Sacqueville choisit ce champ de bataille de même qu'on achète un volume sur le titre. Poe a écrit : "Sang, ce roi des mots". Or, Sacqueville, de qui les yeux portaient loin, avait lu sur une plaque bleue à l'entrée d'un petit village gai, derrière les arbres, abrité par une roche et fermant le fer à cheval : MORSANG" (29).

Il est à remarquer que, dans ce cas, l'opération de production du référent second a été précédée d'une autre opération : celle qui a consisté à extraire de l'expression Morsang un contenu ("Mort-Sang") que le nom propre n'a pas dans son emploi habituel.

b) Pertinence de l'homonymie. Le même contenu est toujours attaché à la même expression. Ce principe est explicitement formulé par Jarry à plusieurs reprises :

- "M. Victor Fournié, dans son livre posthume paru il y a deux ans : Introduction à l'Histoire ancienne, prouve, de façon incidente mais

péremptoire, et sans aller jusqu'à le formuler lui-même en axiome, que pour qui sait lire, le même son ou la même syllabe a toujours le même sens, dans toutes les langues" (30).

- "Les altérations, les rimes, les assonances et les rythmes révèlent des parentés profondes entre les mots. Où dans plusieurs mots, il y a une même syllabe, il y a un point commun. (p...) Babel, c'est un échafaudage trop récent pour avoir rien changé à l'absolu" (31).

- "Antée ! Les paronymes ont un sens mystérieux et clair pour qui sait les lire, et les jeux de mots ne sont pas un jeu. (...) Son oncle (32) et premier précepteur l'abbé Saint-Pigeaux, lui avait enseigné que pour qui sait lire il n'y a qu'une langue au monde et que pour celui-là il n'y a jamais eu de Babel." (33)

Formules dont il serait vain de dénoncer l'"inexactitude" (34). Au demeurant Jarry, qui avait des connaissances linguistiques suffisantes pour se rendre compte des limites de sa "théorie", prend ses distances à l'égard du trop naïf Fournié, en choisissant des exemples... peu convaincants. (35) C'est qu'en réalité le langage-objet des principes de Jarry est moins celui que constituent les langues naturelles que celui de la littérature : c'est en vue de la description d'un texte littéraire (le Dimanche en famille de Franc-Nohain) que les théories sur Babel ont été formulées (voir pp. 68 et 84) et c'est le langage constitué par le texte littéraire qui a pour fonction de "déterrer les racines des mots". Ainsi le texte littéraire apparaît-il à la fois comme métalangage et comme production d'un langage second.

NOTES

(1) "La place des mots", La Revue Blanche, 15 Avril 1901, pp 614-615. Dans la Chandelle verte, pp. 68-69.

(2) "La Reine Victoria", la Revue Blanche, 1er février 1901, p. 221. Dans La Chandelle Verte, p. 576. Voir aussi l'allusion au "sexe des mots"

"Diagnostics", L'oeil 28 Juin 1903, dans la Chandelle Verte p. 497.

(3) Compte rendu de Rachilde, Contes et Nouvelles suivis du Théâtre, La Revue Blanche, 1er décembre 1900. Dans la Chandelle Verte p. 552.

(4) Jarry, dans une Spéculation qui porte précisément le titre "Faits-divers", justifie l'emploi de ce singulier : "Et l'on dit très bien, au singulier, "un" fait "divers"". (Le Canard sauvage, n° 28, 27 Septembre-3 Octobre 1903, non paginé ; dans La chandelle verte, p. 465).

(5) "L'étude de la langue anglaise", La Revue blanche, 15 Mai 1901. Dans La chandelle verte, p. 78.

(6) A une exception près : c'est pour le plaisir de faire un jeu de mots obscène que Jarry prend la peine de considérer le statut particulier du e "muet" :

"Un ecclésiastique quêtant dans une église justifie de la pieuse destination des oboles des fidèles en ces termes : "Pour le service du culte !" Sa voix décroît à mesure qu'il s'éloigne entre les chaises et à la dixième répétition il est difficile d'entendre autre chose qu'une assez monstrueuse obscénité. (...) Le manque de place nous permet de résister à la tentation de compiler incontinent un gros volume sur cette matière : Du mutisme de l'e dans la scatologie (...)" ("Le discours de M. Combes", La Plume n° 332, 15 Février 1903, pp. 263-266 ; dans La Chandelle verte, p. 273).

(7) "Hannetons, hameçons, et Hanotaux", La Revue Blanche, 15 Avril 1901, p. 614, dans la Chandelle verte pp. 66-67. Gabriel Hanotaux, qui venait de signer un "rapport sur l'orthographe et la syntaxe présenté à l'Académie française", avait laissé échapper, dans un ouvrage sur Balzac imprimeur, un bien fâcheux au hameçon. D'où les sarcasmes vengeurs de Jarry, qui n'épargnent pas même le nom du coupable :

"M. Hanotaux ne pouvait-il donc se divertir à soléciser sans sortir de chez soi, étant à ce point favorisé de la nature qu'il en a

reçu un nom dont l'article, plus fortuné que celui du hanneton ou de l'hameçon, s'élide ou ne s'élide point, au gré des personnes : l'hanotaux ou le hanotaux, car l'un et l'autre se disent ou se dit".

(8) "Le langage instantané", La Revue blanche, 1er juin 1901, dans la Chandelle Verte, p. 86.

(9) Le mot diphongue, le contexte l'indique sans équivoque, s'applique ici à des digrammes tels que ou, eu, etc... Emploi fréquent à l'époque chez les non-spécialistes.

(10) La Revue Blanche, 1er mai 1901. Dans la chandelle verte, p. 589.

(11) Compte rendu de Jean S. Barès, Gramaire française, la Revue blanche 15 Octobre 1900. Dans la chandelle verte, pp. 542-543.

(12) "Livres d'étrennes : le calendrier du facteur", La Plume, n° 330, 15 Janvier 1903, pp. 141-142. Dans la chandelle verte, p. 266.

(13) Jarry connaissait les travaux de Haeckel pour avoir rendu compte de l'Etat actuel de nos connaissances sur l'origine de l'homme, la revue blanche, 1er octobre 1900, pp. 236-237. Dans la chandelle verte, pp. 538-539.

(14) On pourrait être tenté, sur de tels passages, d'imaginer une influence de Saussure sur Jarry. Mais, avouons-le, s'il y eut influence, elle ne put être que fort indirecte. Le nom de Saussure, n'est, à notre connaissance, jamais utilisé dans les écrits de Jarry. Il n'est cependant pas absolument impossible que Jarry ait entendu parler de l'enseignement du maître de Genève par ses amis Marcel Schwob et Pierre Quillard, qui, l'un et l'autre, suivirent l'enseignement de Saussure à l'Ecole des Hautes Etudes (voir Michel Fleury, "Notes et documents sur Ferdinand de Saussure", Annuaire 1964-1965 de l'EPHE, IVème Section, pp. 35-54).

(15) "La légende du poison", la Plume, n° 331, 1er février 1903, pp. 206-207, dans la chandelle verte, p. 270.

(16) Chandelle Verte, p. 268.

(17) Cet article a été publié dans l'Art littéraire, nouvelle série, n° 3 et 4 (sic), mars-avril 1894, pp 37-41. Il a été réédité sous la forme d'un petit volume in-12° de 64 pages, tiré à 99 exemplaires, par les soins du Collège de Pataphysique, en 85 EP, puis dans DCP, 8, pp 3-52. Nos références renvoient à l'édition du Collège de Pataphysique.

(18) pp 17-18.

(19) p. 22.

(20) p. 23.

(21) Edit. 1964 du Mercure de France, p. 43.

(22) Edit. 1964 du Mercure de France, p. 148.

(23) "Le discours de M. Combes", dans la Chandelle verte, p. 277.

(24) Ce serait naturellement un tout autre problème que de se demander quel est cet autre nom de Dieu. Problème qui, on le verra, est explicitement résolu dans l'avant-dernier chapitre de Messaline.

(25) Ce nom de député a évidemment donné lieu à une déformation obscène, propre à l'adapter au sujet traité.

(26) "A propos de l'Avarie", La Revue Blanche, 1er décembre 1901, dans La Chandelle verte, p. 138.

(27) Ce texte a d'abord été publié indépendamment dans la Revue blanche du 1er avril 1903, et a été ensuite intégré à La Dragonne, avec quelques modifications de peu d'importance. Il est cité ici d'après le texte de la revue, reproduit dans DCP 27, pp 70-100.

(28) DCP, 27, p. 68.

(29) DCP 27, p. 71.

(30) "Ceux pour qui il n'y eut point de Babel", La Plume, n° 338, 15 Mai

1903, pp. 597-599 ; dans la chandelle verte, p. 298.

(31) Ibid., p. 301.

(32) Il s'agit de l'oncle d'Erbrand Sacqueville, personnage central de La Dragonne.

(33) La Dragonne, Oe.c., t. 5, p. 130.

(34) Inexactitude qui, faut-il le remarquer, dépend du degré de généralité atteint par la théorie utilisée pour l'apprécier. Et n'est-il pas amusant - sans plus - de constater que pour la grammaire générative "il semble que la plus grande partie - peut-être même la totalité - de la structure profonde soit universelle" (Ruwet, Introduction à la grammaire générative, p. 357). Traduisons, chez Jarry, absolu en structure profonde et échafaudage en structure de surface, et en aura fait de lui "en riant en dedans", ut ipse dixit, un prétransformationnaliste ...

(35) Citons la plus aberrante de ces décogitations :

"Atena, l'épouse du grand chef, dit M. Fournié : la dame.

Ajoutons encore : Catena, la chafne, celle qui est liée, la mariée. - Aheneus, d'airain, matière de l'anneau, qui se porte à l'annulaire, neuvième doigt, anneau traduction littérale d'ahéneum, ennea neuf, nombre et adjectif (l'alliance doit être neuve).

De catena, ajoutons toujours : catin, substantif masculin signifiant coupelle métallique ; catin aussi, substantif féminin signifiant dans certains cas l'épouse du grand chef, si le grand chef, tel Moïse se pare de protubérances à son chef. Latin, l'âge d'or, in, l'or ... Alatin ou Aladin, l'homme de la lampe qui produit l'or : celle qui s'achète par l'or ..." ("Ceux pour qui ..." Chandelle verte, p. 300).

CHAPITRE II

Les textes métalinguistiques.

B) Les manipulations du signe.

Comme on vient de l'apercevoir dans le chapitre précédent, les prises de position explicites de Jarry à l'égard du langage oscillent entre deux pôles opposés. D'un côté le langage prend le pas sur le réel au point de se substituer à lui : les structures linguistiques manifestées au niveau de l'expression constituent donc "une vérité" (1). Mais d'un autre côté le langage, par le fait même de sa fonction "démarcative", c'est-à-dire structurante, relève du discontinu, et, à ce titre, "ment" par rapport à la substance qu'il structure. Dans César-Antechrist qui, on le verra, transpose au niveau de l'existence cette dialectique du signe, les deux termes de cette libration sont présents dans la même phrase : "Le signe seul existe (il brise la hampe de sa croix) provisoire" (2).

Comme on peut s'y attendre, les manipulations du signe qu'on observe dans les textes de Jarry relèvent de deux types différents. Les unes portent sur ce qu'on est tenté d'appeler le langage-vérité : il s'agit pour l'essentiel des jeux de mots des Spéculations et de La Dragonne. Les autres se donnent pour objet le langage-mensonge, et ~~par une radicale transformation~~ ^{par une radicale trans-} visent soit à le détruire, soit à le rendre apte, à tra- ^{forma-} ^{tion} duire l'absolu. Les manipulations de ce second type se trouvent essentiellement dans l'Amour absolu et dans les Jours et les Nuits. Enfin, il faut signaler l'existence d'un 3ème type de manipulations, de caractère essentiellement ludique, qui apparaît dans les textes du Théâtre mirli-tonesque (3).

1) Les manipulations du langage-vérité.

Ce serait trop peu de dire que le texte des Spéculations et celui de La Dragonne est émaillé de jeux de mots : il est, pour mieux dire, structuré par le réseau extrêmement dense des jeux de mots, qui ont pour fonction d'articuler entre elles les différentes isotopies qui constituent le texte. Précisons cependant que, conformément à notre projet, cet aspect structurant, et, par là-même, productif des jeux de mots ne sera pas celui qui retiendra ici l'essentiel de notre attention : nous nous intéresserons surtout aux principes qu'ils présupposent, de la part de Jarry, quant au fonctionnement du langage. Il est facile d'identifier un caractère commun à la quasi-totalité des jeux de mots de Jarry : ils présupposent le principe de la neutralisation de l'opposition entre contenu et référent. Ce trait se manifeste par la fonction du jeu de mots, qui consiste précisément à produire un référent second - exactement conforme au contenu - et à le substituer au référent ~~traditionnel~~, indigne d'attention dans la mesure où il s'écarte du contenu. D'où cet aspect méthodique, systématique, "forcé", dirait-on avec une intention péjorative, que prennent un grand nombre de jeux de mots jarryques. Citons, à titre d'exemple, cette analyse du contenu du mot Chambre, donnée pour une description du référent chambre des députés :

"Pourquoi ont-ils (les députés) momentanément fui cette Chambre qu'ils gardaient ? N'y étaient-ils pas bien ?

Notre belle langue française nous enseigne qu'ils y trouvaient une formule de commodités.

Car on dit :

Homme de Chambre (ce qui est une expression militaire et belliqueuse usitée dans les Chambrées).

Femme de Chambre (ce qui est une expression galante).

Robe de Chambre (ce qui doit désigner la robe de la femme de Chambre, laquelle femme de Chambre s'appelle Marianne ou République).

Valet de Chambre.

Urne ... tout court. Il est trop évident que c'est un ustensile intime dont on ne se sert qu'en Chambre" (4).

Plus explicite encore la formulation adoptée pour ce postulat de l'existence des naufrageurs :

"Il faut bien qu'il y ait des naufrageurs, puisqu'il y a des naufragés. Ce passif implique cet actif, et ceux-là fabriquent ceux-ci" ("Naufrageurs", Canard sauvage, 21-27 juin 1903, Chandelle verte, p.401),

Ainsi l'existence de la structure linguistique -eur vs -é formalisant l'opposition actif vs passif implique l'existence des objets correspondants.

Indépendamment de ce trait qui leur est commun, les jeux de mots jarryques se laissent classer dans les deux catégories suivantes :

A) Le jeu de mots porte à la fois sur le contenu et l'expression des lexèmes. Des mots de contenu différent mais d'expression semblable (ou simplement voisine) sont mis en relation. Compte tenu du principe de la pertinence de l'homonymie (ou de la paronymie), les contenus sont décrétés identiques, ou, à tout le moins comparables : "Quand les mots jouent entre eux, c'est qu'ils reconnaissent leur cousinage" (4 bis). Il suffit ensuite de faire intervenir le principe de l'identité du contenu et du référent pour faire apparaître l'identité des référents.

Le plus souvent, l'homonymie fonctionne entre deux lexèmes de la même langue. C'est ce qui rend compte, par exemple, des jeux de mots de la Dragonne (garnissait - garnisait (5) ; coefficient - coofficier (6); cochon - cocon (7). De même dans les Spéculations les jeux de mots entre anthropologie et anthropophagie (8), lynchage et linge sale (9), mess, messeet messieurs (10), ingérence et ingestion (11), honneur, honnir et

hennir (12), politique, politesse et police (13), cogne et cogner (14).

On remarquera que dans plusieurs de ces cas le jeu de mots est accompagné d'un commentaire métalinguistique qui en décrit le fonctionnement.

Dans certains cas, les choses se compliquent. Ainsi le jeu de mots dindonneau - dindon d'eau se donne les apparences de la scientificité (15). Quant au mot guet-apens, il donne lieu à une triple interprétation sémantique selon les trois prononciations dont il est affecté :

"Le langage populaire, d'accord avec l'histoire naturelle, en distingue trois variétés :

1° Il prononce volontiers : Guet-à-pinces. Guet, comme on dit : guépard, guêpe, et le guet pertuisanier et moyen-âgeux. A pinces : le monstre, ainsi qu'on s'en doute, marche, tel un crabe, de côté.

2° La deuxième bête, dite Guet-à-Panse, a quelque chose de repu, de sphérique (16), de bourgeois et de roulant sur elle-même qui n'est guère plus rassurant.

3° Le Guet-à-Pans, enfin, ainsi que se plaisent à le nommer les académiciens et gens corrects, procède, par sa queue fourchue, de l'habit noir et de la diplomatie. C'est celui-là qui est le bon, ou le pire. Le Gouvernement décida qu'on en éviterait la fâcheuse rencontre" (17).

La ressemblance de deux lexèmes peut ne pas apparaître dans un état de langue donné, mais n'en exister pas moins dans un état de langue antérieur. C'est ce qui rend compte des jeux de mots étymologiques, dont le plus caractéristique est celui-ci :

"L'idée du monument ou de la statue a été déclenchée par l'excellence de leurs études latines : on sait qu'"arrestation" et "statue" ont la même racine, laquelle exprime que l'un et l'autre procédé, policier ou artistique, appliqués à un individu, tendent à une commune fin : le faire tenir tranquille." (18)

Dans plusieurs cas, l'homonymie fonctionne entre des lexèmes appartenant à des langues différentes : mors (français) et mors (latin)

(19), vite (français) et vitulum (latin (20)), si vis, civis (latins) et civil (français) (21), Figuig (arabe) et figue (français) (22), Fouzi (japonais) et fusil (français) (23). Le mot "préincasique" Quetzalcoatl donne lieu à une forcenée étymologie, qui mêle abominablement le couchite, l'anglais, le saxon, le suédois, l'allemand, le hollandais et jusqu'au français (24). Dans la Dragonne, antan, hanter - et même, dans un premier état du texte, revenANT (25) ! - sont rapprochés du nom latin d'Anteus, lui-même prétendu époux d'Antea (26) : d'où les passages pseudo-proustiens de la troisième partie du roman.

Il arrive enfin que la ressemblance des éléments linguistiques soit appréciée non plus au niveau des lexèmes, mais à celui des syntagmes :

"Notons encore et surtout une vocifération remarquable par sa singularité, notons-la avant qu'elle ne rejoigne les espèces éteintes de vociférations. Il s'agit du cri : Au drapaud !

A n'en pas douter, et en ne faisant appel qu'au plus élémentaire bon sens et à la plus grossière linguistique, ce cri a pour but de convoquer le plus grand nombre de courageux citoyens à l'extermination d'un ennemi commun. C'est dans cette intention que l'on profère les cris similaires : Au voleur ! A l'assassin ! Au loup ! Au viol ! et Au feu^m (27).

Ainsi tous les substantifs susceptibles d'apparaître dans un syntagme de forme à + art. déf. + substantif sont groupés dans une classe d'équivalence caractérisée par le trait sémique "être malfaisant". D'où l'intégration du drapeau (28) dans cette classe, et la longue dissertation - laborieuse, on le voit, à tous les sens du mot - sur la chasse de cet animal. Quant à la déformation graphique drapeau - drapaud, elle a évidemment pour fonction de souligner la paronymie drapaud - crapaud.

B) Le jeu de mots porte exclusivement sur le contenu des lexè-

mes. On peut distinguer deux fonctionnements différents :

1) Le procédé qui consiste à "prendre les mots au pied de la lettre" c'est-à-dire plus précisément à attribuer invariablement le même contenu à toutes les occurrences, quel qu'en soit le contexte, d'un même lexème. Ce procédé est explicitement justifié à propos de l'aiguille que Saint-Mathieu prétend faire traverser à un chameau :

"Dans des antiquités vénérables, il paraît qu'un chameau traversait cette minuscule chose de métal -avec difficulté d'ailleurs, la tradition, en sa bonne foi, ne nous l'a point dissimulé. Nous prions de s'ab^Stenir les correspondants charitables qui désireraient nous informer de la "vraie"signification, architecturale et géographique, de l'aiguille. Nous nous en tenons, et avec raison, à la lettre de l'histoire, car il n'y a que la lettre qui soit littérature" (29).

Ce procédé, on le voit, ne peut s'appliquer que dans les cas où il existe une certaine distance entre le noyau sémique du lexème et le contenu qui lui est affecté dans telle ou telle distribution syntagmatique. C'est ce qui se passe notamment dans les deux cas suivants :

- le lexème est utilisé avec une valeur métaphorique. Le procédé consiste alors à l'interpréter comme s'il conservait son sens propre :

"La sueur est bien un toxique ; or n'est-il pas admis que si les hauts capitalistes deviennent ventripotents, c'est qu'on ne sert sur leur table que la sueur du peuple, désodorisée pour les délicats ?" (30).

- le lexème est utilisé dans une unité sémantique complexe où il prend un contenu différent de celui qu'il a en emploi autonome. Le procédé consiste à lui redonner son contenu ordinaire :

"La franc-maçonnerie, si les mots ont un sens, est un vaste

syndicat, en toute franchise, des ouvriers du bâtiment" (31).

On remarque, ici encore, le commentaire métalinguistique qui souligne avec cynisme le procédé.

(2) Le second procédé est plus complexe. Sur le lexème pris pour objet, on procède d'abord à une analyse de contenu qui se donne toutes les apparences de l'objectivité, mais qui néglige volontairement l'un des traits pertinents. On obtient ainsi une définition inexacte, à laquelle on redonne frauduleusement comme couverture lexématique le mot prétendument défini. Il est alors possible de reconstruire le référent selon les structures du pseudo-signe ainsi élaboré. Ce procédé est extrêmement fréquent dans les Spéculations. Il s'affiche de façon provocante dans le texte précisément intitulé "Essai de définition du courage" (31 bis).

"Le courage est un état de calme et de tranquillité en présence d'un danger, état rigoureusement pareil à celui où l'on se trouve quand il n'y a pas de danger. Il résulte de cette définition, au moins provisoire, que le courage peut être acquis par deux moyens : 1° en éloignant le danger ; 2° en éloignant la notion du danger "(La chandelle verte)", (p. 80).

On voit comment se glisse l'inexactitude de la définition ; elle consiste à donner pour un "état" -provisoire, dépendant des circonstances- ce qui est une disposition constante. S'ensuivent immédiatement des descriptions d'actes de courage qui ne peuvent être qu'aberrantes :

"La première attitude courageuse est celle de l'homme qui, en raison de sa force naturelle ou, le plus souvent, grâce à des armes qu'il s'est procurées et a appris à manier, se met à l'abri du danger. (...) Le schéma le plus véridique du courage nous paraît le suivant :

Hercule, la massue levée sur un petit enfant qui commence juste assez à savoir marcher pour entrevoir l'envie de se sauver" (ibid., pp. 80-81).

Il est intéressant de remarquer qu'une définition équivalente du courage est reprise, deux ans plus tard, dans le compte rendu de l'Ixion de Fagus :

"Nous ne pensons pas que "courage" ait d'autre sens que "conscience de sa force" (la Chandelle verte, p. 670)

C'est le même procédé qui rend compte de ces dissertations aberrantes sur le comportement des Noyés (32) ou sur les moeurs du volant (33), à ces considérations -étrangement répétées !- sur le viol (34) ou à la description des moeurs de "Monsieur Timbre" (35). Le procédé finit même par tourner au tic : à plusieurs reprises Jarry substitue au lexème une définition, plus ou moins inexacte, et réintroduit le mot par une formule du type "puisque'il faut l'appeler par son nom".

- "L'être humain en bas âge, l'enfant, puisque'il faut l'appeler par son nom (...)" (36).

- "Une personne sagace, salace, respectable et autorisée, (...) un médecin, puisque'il faut l'appeler par son nom (...)" (37).

- "L'Etat, d'ailleurs, protège déjà certains piqueurs de fûts, les honorant, à l'égal des académiciens, des "piqueurs", proprements dits et des gardes-chasse, par le port d'un uniforme vert : les douaniers, puisque'il faut tout dire (...)" (38).

Enfin, dans certains cas, le jeu des mots consiste à neutraliser l'opposition de deux lexèmes. Ainsi, c'est une définition incomplète du lexème croix qui permet de l'assimiler au lexème bicyclette, et de construire la célèbre spéculation sur "la Passion considérée comme course de côte" (39):

"Le cadre est d'invention relativement récente. C'est en 1890 que l'on vit les premières bicyclettes à cadre. Auparavant, le corps de la machine se composait de deux tubes brasés perpendiculairement l'un

sur l'autre. C'est ce qu'on appelait la bicyclette à corps droit ou à croix" (40).

La Chandelle verte et La Dragonne ne sont pas les seuls textes de Jarry à comporter un nombre important de jeux de mots : on verra plus loin que les textes du cycle ubuesque, et tout particulièrement Ubu Roi, en présentent également un grand nombre (41). Mais la fonction de ces jeux de mots est, à nos yeux, toute différente : dans Ubu roi, les jeux de mots, au même titre que les archaïsmes ou les vulgarismes, dessinent une série de micro-isotopies de caractère déceptif. Dans les chroniques de la Chandelle verte ou dans la Dragonne ils ont une fonction productive, précisément dans la mesure où ils permettent, et sont seuls à permettre, la construction du texte. Procédé qu'on pourrait être tenté de comparer, toute proportion gardée, avec les principes de production textuelle utilisés par Roussel (42).

II) Les manipulations du langage-mensonge.

Dans les textes tels que l'Amour absolu ou Les jours et les nuits, toute considération critique à l'égard de la réalité se trouve exclue (43). Le texte a pour fonction de construire un absolu, manifesté dans l'Amour absolu par la divinisation du personnage central - qui porte le nom doublement significatif d'Emmanuel Dieu (44) - et dans les jours et les nuits par la quête de Sengle (45) à la recherche de son double perdu. Dans les balancements du pendule jarryque, le langage passe alors de la position positive qu'il occupait dans les Spéculations ou la Dragonne à la position négative : relevant du "discontinu", du "fini", de l'"imparfait", il s'oppose au "continu", à l'"infini", au "parfait" ; qualités "équipollentes" de l'"absolu" (46). On peut donc s'attendre à ce que les manipulations dont il est l'objet soient toutes différentes

de celles qui ont été jusqu'à présent décrites. On observe en effet les faits suivants :

A) La pratique du jeu de mots disparaît à peu près complètement. Dans les Jours et les Nuits, elle ne subsiste plus que pour les noms des personnages. Donnons quelques exemples :

- le nom de Severus Altmensch dissimule celui d'Ernest la Jeunesse. Le nom du personnage de roman a donc été obtenu par une traduction du prénom et une traduction antonymique du nom du personnage réel ;

- Raphaël Roissoy a été formé sur le nom du peintre Léonard Sarluis : sar - est interprété comme le nom hébreu du roi, et l'élément - lui(s) est remplacé par son "équivalent" soi ;

- enfin, le nom du "publiciste Bondroit" transpose celui de lord Douglas : bon - traduit good, inversé dans doug-, et -droit est la traduction de law, prononcé [las] d'après le nom du financier (47).

Encore faut-il remarquer que ces jeux de mots ne se manifestent nullement à la surface du texte. Si nous les avons identifiés comme tels, c'est uniquement parce que nous disposons d'informations extérieures au texte même (48). Il est infiniment vraisemblable que plusieurs autres noms de personnages du roman reposent sur des jeux de mots comparables. Mais en l'absence d'une clef permettant de les décrypter, il est impossible de les identifier. On voit donc la différence entre les jeux de mots de ce type et ceux des Spéculations ou de la Dragonne : souterrains, occultés et fermés sur eux-mêmes, au lieu d'être manifestes, affichés et productifs.

Dans l'Amour absolu, un seul jeu de mots. Encore est-il fort discret, et n'a-t-il qu'une fonction secondaire par rapport à d'autres

procédés :

"Les Mages ont annoncé les trois oblations :

- L'or, Roi.

- L'encens, Dieu.

- La myrrhe, mort.

La myrrhe s'est refroidie aux pieds de Miriam" (49).

C'est évidemment la paronymie entre myrrhe et mort qui rend compte de l'occurrence de mort sur le même plan que roi et Dieu. Et c'est aussi la paronymie entre myrrhe et Miriam qui explique la relation établie entre les deux lexèmes. Relation qui se trouve précisée dans deux autres passages, où son caractère métaphorique apparaît nettement :

"Et voilà pourquoi votre ex-femme est blonde.

L'or offert au Roi sur la tête mortuaire de la Myrrhe" (50).

Miriam est ici assimilée à la myrrhe - et par là à la mort -, et l'or de sa tête n'est autre que la blondeur de ses cheveux.

De façon plus explicite :

"Et maintenant, ma petite Miriam, MYRRHE plutôt, toi qui es morte, ressuscite à la vie des notaires" (50 bis).

Le jeu de mots, on le voit, est comparable par son mécanisme à ceux des spéculations. Mais sa fonction dans le texte est toute différente. Il ne fait que confirmer, au niveau de l'expression, l'assimilation métaphorique entre Miriam et la myrrhe, d'une part, et la mort, d'autre part. Assimilation qui se trouve signifiée, dans d'autres passages du romain, soit au niveau de la dénotation, soit au niveau de la connotation. Comme exemple du premier procédé, citons cette phrase :

"Une myrrhe, parce qu'elle fait mourir ; elle embaume et honore les morts" (51).

Pour le second, c'est l'entier du roman qu'il faudrait citer : tout substantif féminin animé y connote la mort. Mais le chapitre "La" (forme de l'article féminin, sans expansion substantivale) est entre tous intéressant, dans la mesure où le contenu "mort", signifié au niveau de la connotation dès le titre - car quel pourrait être le substantif ainsi effacé ? - et tout au long du chapitre émerge brutalement au niveau de la dénotation, comme le mot de la fin :

"Et le souvenir définitif de la classe des Minimes se schématisa en Xavier, les traits oubliés pour la substitution linéamentaire de l'X qui blanchioie, aux portails des enterrements, sous les têtes humaines des tentures :

La Mecqarbac, la Zinner, la ...

LA Mort" (52).

Dans un tel texte, le jeu de mots n'a plus, on le voit qu'une fonction secondaire. Quoi d'étonnant, puisque le langage y est explicitement donné comme relevant du mensonge ?

B) En sa qualité d'objet structural - structuré et structurant - le langage, on l'a vu plus haut, relève de la catégorie du discontinu. A ce titre, il s'oppose à l'absolu. D'où la nécessité de construire un autre langage : construction qui présuppose la destruction du langage traditionnel.

I) La destruction du langage. A trois reprises dans le texte de l'Amour absolu on assiste à une destruction de la négation. Dans deux cas, exactement comparables, le morphème négatif pas se métamorphose (le jeu de mots est sous-jacent) en papillon :

- "Je ne veux pas !

- Réveille-toi ! Pas quoi ? dis-le encore ?

- Pas ... pas ...

... Papillon." (53)

- "Miriam évoqua son semblable-en-métamorphose :

-Je ne veux pas ... pas ... papillon !" (54)

Dans le troisième cas, le morphème négatif personne est transformé en lexème à contenu positif :

"La place est vide, comme le siège d'un spectre de théâtre.

Le trône où ne s'est assis Personne.

Personne.

L'une des Personnes". (55)

Ainsi, c'est la destruction de la négation qui permet au langage de pénétrer "le sexe du Mensonge, qui est femelle", et par là d'atteindre la "Vérité" :

"Ce sexe est une case veuve, tant qu'ils (Emmanuel Dieu ou l'Autre) gardent leur Vérité pour eux" (56).

La négation est celle des structures linguistiques qui se trouve le plus visiblement atteinte par la destruction. On ne s'en étonnera pas : elle est détruite parce qu'elle s'oppose à la "Vérité" d'Emmanuel Dieu c'est-à-dire, selon le texte même, à la "création de son Désir" (57). Ne comportant pas de fissure, le langage d'Emmanuel Dieu ne saurait s'^maccomoder de la négation.

D'autres éléments linguistiques sont également atteints. Mais pour eux la destruction constitue en même temps, et de façon indissoluble, une restructuration.

2) Restructuration du langage. Certains exemples de restructuration portent sur un microsystème lexical. L'opération consiste à détruire la structure établie entre les termes du système dans la langue naturelle et à lui substituer une structure seconde. Dans d'autres cas, la restructuration consiste à ne retenir pour pertinente, dans la constitution du discours, que le plan de l'expression.

a) Restructuration d'un système lexical.

L'exemple le mieux caractérisé est celui de l'opposition du jour et de la nuit, dans le roman dont le titre même rapproche ces deux lexèmes. On constate en effet que les trois premiers chapitres de l'ouvrage ont respectivement pour titre "Premier jour", "Première nuit" et "autre jour" (58). Il se trouve que certains détails du texte manifestent sans équivoque que le référent du signe jour n'est autre que la nuit, et inversement. Ainsi dans le premier chapitre est-il précisé qu' "il était minuit seulement à l'unisson de l'ardoise et de l'horloge" (59). Le second décrit une scène de conseil de révision : cérémonie généralement diurne. Quant au troisième, il évoque une orgie d'atelier, à la lumière d' "une grande lampe" (60). L'opposition de jour et nuit dans la langue naturelle se trouve prise à contre-pied. Quel est donc le trait sémique qui oppose les deux lexèmes ? Le texte le signifie expressément :

"(...) son frère l'avait accompagné partout parce que cette chère tête devant lui et non un astre plus jaune ou plus blanc distinguait de la nuit le jour, afin qu'il ne fût très malheureux" (61).

C'est donc le désir de Sengle qui structure - selon qu'il est ou non satisfait - le continu de la durée. Quant à l'opposition traditionnelle, elle est neutralisée :

"Et il pensait surtout qu'il n'y a que des hallucinations, ou que des perceptions, et qu'il n'y a ni nuits ni jours (malgré le titre de ce livre, ce qui fait qu'on l'a choisi)" (62)

On voit quelle est la fonction qui est, par ce texte, assignée au titre du roman. Fonction, à vrai dire, double, puisqu'elle consiste d'une part à détruire l'opposition du jour et de la nuit, et d'autre part, à lui substituer, une autre opposition, celle du JOUR et de la NUIT, opposition qui relève d'un langage second : celui du désir de Sengle.

Il faut préciser que les structures de la langue naturelle opposent à cette restructuration une résistance vigoureuse : la situation formelle du couple jour vs nuit n'est pas aussi simple, dans le tissu textuel, que le proclament les fragments métalinguistiques qu'on vient de citer. Plus précisément, on assiste, au cours de la diachronie textuelle, à une hiérarchisation des deux couples d'opposition, qui aboutit au résultat suivant : au sein du JOUR - comme au sein de la NUIT - l'opposition du jour et de la nuit continue à fonctionner. Il existe donc une nuit du JOUR et un jour de la NUIT, qui continue à alterner avec la nuit de la NUIT :

"Un peu de silence recommença, et, vers l'attente du clairon terrible, le jour commença d'aplatir son groin givrex aux vitres" (63).

En revanche, c'est bien dans la NUIT définitive que Sengle pénètre à la fin du roman :

"Et Sengle tâtonnait dans la nuit vers son Soi disparu comme le coeur d'une bombe, la bouche ^{sur} ~~de~~ son meurtre" (64).

On pourrait être tenté de donner une interprétation comparable aux particularités qui affectent les distributions des lexèmes fils et époux et, complémentaiement, mère et épouse dans l'Amour absolu :

"Je suis le Fils, je suis ton fils, je suis l'Esprit, je suis ton mari de toute éternité, ton mari et ton fils, très pure Jocaste !

Mais je suis le tout jeune époux dans le lit de ma bien-aimée ; c'est parce que je m'aperçois que tu es vierge, ô ma mère, ma petite épouse, que je commence à être sûr que c'est bien moi, Dieu" (65).

^{là} L'allusion à Jocaste (66) manifeste, s'il en est besoin, que c'est le langage du désir d'Oedipe, d'un Oedipe non plus seulement Roi, mais encore Dieu, dans la mesure où son désir est d'emblée satisfait : d'où la virginité de sa mère. Mais on constate en même temps que ce

langage du désir se confond ici avec les structures de la langue naturelle. Au contraire des lexèmes jour et nuit dans le texte précédent, les lexèmes fils et mère, époux et épouse ne sont nullement atteints dans leur contenu. La seule modification se situe au niveau des structures familiales. La transgression que constitue l'inceste ne comporte pas d'implication au niveau des structures lexicales.

b) La pertinence du plan de l'expression.

Le plus long chapitre de Les jours et les nuits (67) rapporte "les propos des assassins". Assassins a évidemment dans ce titre le sens de "haschischins", comme le signale ce commentaire de la fin du chapitre :

"D'autres haschischins, qui n'avaient point parlé sont étendus par terre, dans la vomissure ; les parfums empilés sans ordre sur la cas-solette deviennent infects" (68).

Le dialogue qui s'échange entre les trois personnages (car Sengle se contente d'écouter) présente plusieurs particularités. La principale est celle qui a été signalée plus haut, et qu'on peut préciser de la façon suivante : les relations entre morphèmes qui sont retenues comme pertinentes pour la constitution du discours sont essentiellement celles du plan de l'expression, et non du contenu. Donnons quelques exemples :

a) - la relation entre éléments du plan de l'expression peut se manifester dans le discours d'un personnage :

"-Nosocomie (69) - En mil huit cent ... mil huit cent mille ... vers ... vil milliards de verres ..." (70).

Le morphème vers est vraisemblablement la préposition vers, utilisée pour la formulation d'une datation approximative : il peut, en effet, être interprété comme tel en raison de son occurrence à la droite

d'une formulation de date, et par la relation de symétrie qu'on est tenté d'instituer entre en (à gauche de la date) et vers (à droite). (71). Mais la pertinence de cette occurrence de vers n'est pas reçue au niveau du contenu pour la constitution de la suite du discours. En revanche elle est doublement retenue au niveau de l'expression : c'est d'une part, le phnème v-, extrait de vers, qui rend compte de la production de l'élément vil, résultat de la superposition de v-ers et de m-il. C'est d'autre part, l'entier de l'expression de ce même morphème vers qui sélectionne l'élément homonyme verres.

Le résultat de ces procédures de production ? un discours, on le voit, partiellement agrammatical (72) : l'occurrence de mille dans le contexte mil huit cent mille est à la limite de la grammaticalité en français moderne ; surtout l'élément vil est totalement agrammatical, comme le manifeste l'absence d'accord avec milliards. Quant à l'interprétation d'un tel discours, elle ne peut se faire selon les théories construites pour la langue naturelle que pour certains segments : le syntagme en mil huit cent et sa redondance mil huit cent (73), le syntagme milliards de verres. L'interprétation de vers ne peut être qu'hypothétique. L'élément mille et l'élément vil sont, dans leur contexte, rigoureusement ininterprétables. Enfin, la seule relation qui se manifeste, au niveau du contenu, entre mil huit cent et milliards de verres est celle de mil à milliards : relation qui ne suffit pas à constituer une isotopie intégrative à l'égard de verres.

Dans d'autres cas, les relations de contenu entre les morphèmes ne sont pas entièrement oblitérées :

"Pyast (74). - Tu es un pied, et un cor au pied, donc tu es un madrépore, madrécoraux, madré cor au pied" (75).

La relation entre pied et cor au pied se situe évidemment au niveau des structures du contenu. En revanche l'élément -coraux de madré-coraux est généré par l'homonymie de cor au. Quant à l'élément madrépore il est doublement déterminé : au niveau du contenu par la synonymie de -coraux, au niveau de l'expression par la superposition des structures phonologiques de pied et de c-or (76). Reste l'élément madré : il est extrait de madrépore, préfixé à -coraux - terme avec lequel il constitue un néologisme -, et intégré, en qualité d'adjectif au syntagme de cor au pied. On remarque que la disposition spatiale des éléments ne correspond pas à l'ordre de leur production, puisque madrécoraux a précédé madrépore.

Quels sont les caractères d'un tel discours ? Il est, pour l'essentiel, grammatical, à la seule réserve de l'occurrence - aberrante au niveau du contenu - des marques du pluriel sur madrécoraux : Particularité qu'on cherchera, plus loin, à expliquer. En revanche il n'est que très partiellement interprétable au niveau des structures sémantiques de la langue naturelle. Même si en effet on se donne pour interprétable la phrase attributive tu es un pied (77) on constate que, du même coup, on s'interdit d'interpréter les deux phrases coordonnées et un cor au pied (on ne peut pas être à la fois le tout et la partie) et donc tu es un madrépore (il n'y a pas de relation susceptible d'être signifiée par donc entre le fait d'être un pied et celui d'être un madrépore). Quant à la relation de qualification établie entre madré et cor au pied, elle est ininterprétable, quel que soit le contenu qu'on affecte à madré. Reste le néologisme madrécoraux, qui est n'interprétable que par référence à madrépore.

b) - dans d'autres cas, la productivité textuelle fondée sur

les relations des morphèmes au niveau de l'expression intervient entre les discours des trois locuteurs. La fonction productive des relations du plan de l'expression peut varier par rapport à celle des relations du plan du contenu. Elle est maximale dans des cas tels quel

"Nosocome. - Il fait de la paralysie générale. Pyast. La fée de la paralysie générale ?" (78);

- "Pyast. - Tu as l'obélisque dans un petit doigt et un corps au pied. L'ébonite dans un petit doigt ... Herreb (79). - Quoi ? Pyast. - L'aqua bénite. Ce n'est pas un poisson le Saint-Esprit, alors il nage dans l'eau bénite" (80).

Dans le premier exemple, la forme verbale fait produit l'occurrence du substantif fée. Dans le second, c'est le quoi de Herreb qui fait apparaître l'aqua bénite de Pyast, également en relation avec l'ébonite, et de, plus loin, avec l'obélisque de sa précédente réplique.

La fonction productive semble partagée à parts égales entre les deux types de relations dans ce fragment de dialogue :

"Nosocome; - Tu veux me prouver quelque chose ? Pyast. - Calchas néant" (81)

Il semble en effet que l'occurrence de Calchas s'explique par l'identité de sa structure consonantique avec celle de quelque, tandis que néant est retenu en sa qualité d'antonyme (approximatif) de chose. Il n'est cependant pas impossible qu'un calcaneum - qui annoncerait le pied de la page suivante - se profile derrière ce Calchas néant.

Enfin, dans quelques cas fort rares, les relations du plan de l'expression laissent la première place à celles du plan du contenu. Ainsi dans cet échange :

"Nosocome. - Ton pareil est naturel. Pyast. - Il faut que je le retrouve. - Si nous le faisons afficher ? " (82).

L'utilisation du pronom personnel marque que le contenu du

syntagme nominal ton pareil est transféré d'un locuteur à l'autre sans modification perceptible : type de discours conforme aux règles de production du message informatif (83).

C'est là un cas exceptionnel. Pour leur plus grande part, les propos des assassins constituent un discours à isotopie occultée, comme le manifeste surabondamment ce nouveau fragment :

"Nosocome. - C'est idiot, ça ne s'est jamais vu. Pyast. - Cet idiot de Jeannot. Nosocome. - Ce n'est pas de la flanelle, l'eau de Hunyadi-Janos. Pyast. - La flanelle, c'est comme les cors au pied, ça ne se porte plus" (84)

Pourtant cette isotopie, occultée pour le lecteur, est parfaitement transparente pour les interlocuteurs. La communication semble fonctionner entre eux de façon absolument normale. Les répliques apparemment les plus aberrantes n'appellent aucune question relative à leur contenu - à la seule réserve du quoi ? de Herreb signalé plus haut. Il n'est pas jusqu'aux néologismes qui ne soient immédiatement - et sans surprise - acceptés et semble-t-il interprétés. Il est vrai que pour certains le décodage est relativement aisé. Instintestincts (85) superpose instinct et intestin, de même que parallélirésultante (86) combine parallèle et résultante, et rhizomorhododendron (87) rhizome et rhododendron. Enrhizé (87) est à peine plus embarrassant : le morphème rhiz-, extrait de rhizome, est préfixé à l'aide de en, et l'ensemble a vraisemblablement le sens de "enraciné" : on retrouve là une obsession jarryque déjà manifestée dans tel poème des Minutes (89). Quant à madrécoraux, on a vu plus haut ce qu'il fallait en penser. Bâtombe (90) est, grammaticalement, fortement anomal, mais sémantiquement parfaitement interprétable, puisqu'il est obtenu par l'haplologie de (ton) bâton tombé. (91) Mais

aboihoie (92) ? Le contexte ne manifeste aucune relation avec aboyer. Seules sont apparentes les relations du plan de l'expression avec bois. Quant à adaboua (93), c'est un simple paquet de graphèmes et/ou de phonèmes qui reproduit certaines des structures graphiques et/ou phoniques de bois et de brouhaha. Et vibriards (94) ? Celui-ci est constitué d'éléments arrachés à vil et à milliards, mais combinés de telle sorte qu'on ne peut lui attribuer aucun contenu. Reste la forme verbale déplayait. Elle apparaît à deux reprises à la fin de la première partie des "propos"

- "Nosocome. - Comment peut-il s'apercevoir d'une chose beaucoup plus grande ? Il se déplayait" (95) ;

- "Pyast. - (...) On ne peut pas changer la lettre imprimée.

✓ / "Nosocome. - Il se déplayait" (96)

C'est sur ce mot que s'interrompt la conversation, comme le souligne un commentaire métalinguistique :

"Il y eut un silence après la conclusion de Nosocome, laquelle était d'un mot forgé ou aboli, notoirement incompréhensible d'ailleurs. (97).

"Incompréhensible", certes, pour qui ne participe pas à l'activité discursive des assassins : eux ne s'étonnent point de ce lexème qui, par l'autorité de son seul signifiant, suffit à clore leur discours.

On pourrait, certes, formuler une autre hypothèse pour expliquer cette absence d'étonnement des locuteurs devant les phrases ou les lexèmes les plus inattendus. Elle consisterait à prétendre que les propos n'ont que l'apparence du dialogue, et ne sont en réalité que des monologues entrecoupés, comme ceux que, dans CA (98), profèrent sans s'entendre le Templier et Fasce. Mais ici il n'en va pas de même. Plusieurs traits le manifestent, dont certains ont déjà été signalés implicitement : comment, par exemple, Pyast aurait-il pu produire le syn-

tagme la fée de la paralysie générale s'il n'avait entendu la réplique précédente de Nosocome il fait de la paralysie générale ? Mais d'autres traits sont également pertinents. Ainsi la présence au sein du dialogue d'un certain nombre de commentaires métalinguistiques. Par exemple, l'occurrence de Calchas néant appelle de la part de Nosocome la remarque suivante :

"Ah ça, dans tes contrebanderies, si tu pouvais tailler tes mots" (99).

De même l'assimilation formulée par Pyast de Nosocome à un "pied russe" entraîne la protestation métalinguistique "retire cela" (100). Et comment si les personnages ne s'entendaient pas, pourrait-on rendre compte de la redondance, tout au long du dialogue, et de la part des trois interlocuteurs, de certains lexèmes, par exemple pied, qui présent dès le début du dialogue dans les paroles de Pyast (p. 174), reparait, et de façon particulièrement insistante, p. 178, chez Pyast et Herreb, puis, pp. 182, 183 et 184 chez Pyast et Nosocome. A ce moment il laisse la place à clou, lexème auquel il est relié par une double relation, à la fois métaphorique et métonymique :

"Le cor au pied est un clou qui marche" (101).

Dès lors le clou, si nous osons dire, prend le relais du pied, et réapparaît périodiquement : pp. 183, 184, 188 et 192.

Ainsi, les Assassins s'entendent et se comprennent - ou, mais cela revient au même, sont donnés comme se comprenant. Cette intercompréhension affichée - qui s'oppose à l'incompréhension au moins partielle du lecteur - est l'un des traits essentiels du dialogue. Elle signifie en effet que les propos des Assassins ne constituent pas seulement une transgression des règles de structuration du discours informatif, mais

aussi, et surtout, la production des règles d'un discours autre. L'ensemble de ces règles forme une grammaire qu'il serait théoriquement possible de construire. Théoriquement, disons-nous, et non point pratiquement, car le corpus est trop bref pour donner un nombre suffisant d'exemples pour chaque règle. Soit, e.g., la production analysée plus haut, de vil à partir de v-ers et m-il, ou de (madré)-pore à partir de p-ied et de c-or. Cette production repose-t-elle sur une règle de production valable pour l'ensemble du discours ? Si tenté qu'on soit de formuler cette règle, il est préférable d'y renoncer en raison du petit nombre des exemples. On se contentera donc d'extraire la règle dominante, déjà entrevue à diverses reprises, mais qu'on peut désormais préciser. Elle apparaît en effet plus complexe que ne le laissaient supposer les analyses de détail. Dans leur ensemble, les "Propos des assassins" représentant le conflit de deux types d'isotopie. Une isotopie de type traditionnel, installée au plan du contenu, et manifestée au niveau du texte par une série de faits tels que la redondance des catégories morphologiques (102), la représentation pronominale (103), une certaine redondance des catégories classématiques (104), etc... Et d'autre part, une isotopie seconde, installée au niveau de l'expression. Précisons ce que nous entendons pas ce concept paradoxal, en faisant appel à la définition donnée par Greimas de l'isotopie (du contenu) :

"C'est la permanence d'une base classématique hiérarchisée qui permet, grâce à l'ouverture des paradigmes que sont les catégories classématiques, les variations des unités de manifestation, variations qui, au lieu de détruire l'isotopie, ne font au contraire que la confirmer" (105).

Cette définition de l'isotopie rend parfaitement compte du second aspect de la structuration des propos. A une condition : qu'on

substitue à chacune des grandeurs du contenu alléguées par la définition la grandeur correspondante de l'expression. Ainsi, la notion de catégorie classématique sera remplacée par celle de type de structure phonématique et/ou graphématique. Des éléments tels que morale et marelle ou clou ou clown appartiennent, à cet égard, au même paradigme, et c'est ce trait qui rend compte de leur co-occurrence dans les exemples suivants :

- "Pyast. - La morale de la Pologne ... Herreb. - La marelle de la Pologne ..." (106).

- "L'homme derrière la porte. O des clous, ce n'est pas du verre, arracher les clous, ô les petits clous, clous-clowns, Footit" (107).

De même, "les ~~v~~ariations des unités de manifestation", envisagées par Greimas au niveau du contenu, doivent être transférées au niveau de l'expression. Ce seront, par exemple, celles qui font passer de (plus) sot à puceau et puceau à puce, et qui, par là, rendent compte de la structure du passage suivant :

"Pyast. - "Un sot trouve toujours un puceau". Nosocomie. - La puce demeure toujours au coin du boulevard Saint-Michel" (108).

On voit alors comment s'expliquent certains faits que, plus haut, nous ne pouvions que signaler sans en rendre compte. Ainsi l'absence d'accord des morphèmes vil ou madrécoraux (voir p. 98 et 99) signifie que les contraintes exercées au niveau de la production du discours par les paradigmes du plan de l'expression - par l'isotopie de l'expression - sont assez puissantes pour bloquer les phénomènes d'accord, qui, précisément appartiennent à la série de traits qui manifestent l'isotopie du contenu : le conflit entre les deux isotopies a donc été réglé ici au profit du niveau de l'expression. Une lacune apparaît alors au niveau de la ligne du contenu, lacune manifestée par le fait qu'un élément tel que vil (le cas de madrécoraux étant plus complexe)

est ininterprétable. Mais cette lacune est immédiatement comblée par le surgissement d'un contenu second, dont le plan d'expression n'est autre que la structuration conflictuelle qu'on vient de décrire. Second contenu qui ne peut, on le devine, avoir un autre caractère que métalinguistique, et qu'on peut précisément décrire comme la destruction du contenu de dénotation.

Après avoir rendu compte des particularités structurales des propos des assassins, il nous resterait à décrire les conditions d'énonciation de leur discours. A cet égard, le trait le plus important est que les propos sont paradoxalement donnés comme échappant à l'insertion dans le temps. Soit qu'ils soient très - trop - rapides :

"Les propos se répliquaient avec une vitesse exagérée" (109), soit, au contraire qu'ils soient d'une extrême lenteur :

"(...) l'homme desbois parla génialement dans l'air visqueux, avec trois cents ans entre chacune de ses paroles, et Sengle écoutait dans l'éternité" (110).

On le comprend alors : si les propos sont à la fois très lents et très rapides, c'est qu'ils ne sont ni lents ni rapides, mais proférés dans l'éternité. Et l'éternité à son tour - qui, dans Faustroll, devient l'éthérnité (111) - n'est plus, au contraire du temps, une forme mais une substance : ce qui signifie, dans le texte cité, le parallélisme entre les deux syntagmes dans l'air visqueux et dans l'éternité, et, un peu plus bas, cet autre fragment :

"Neuf cents ans de la chute lente du bâton dans l'éther consistant" (112).

Quant au langage, ainsi fixé dans l'éternité, il perd son caractère de discontinuité et d'imperfection, et devient, à proprement parler, le langage des dieux :

"Neuf cents ans, puis il marcha vers les autres, et, dieu condescendant, simple dit :

Je suis l'homme des bois" (113).

Devant ce caractère fantasmatiquement divin du langage des assassins on ne s'étonne plus de trouver les mêmes traits dans le langage d'Emmanuel Dieu et de Miriam dans l'Amour absolu :

"Et de la crèche ou du lit nuptial, si haut ou si bas - mais Joseph ne l'entend pas - s'élève une voix formidable, en réponse à celle de la petite Miriam, qui soupire :

-Maître

Avec un temps très long entre chaque syllabe de ses paroles, intuition de parler à l'éternité, inconscience de la durée, ou le temps de les remonter du puits des morts" (114).

Il n'est pas jusqu'au rythme même, si particulier, de l'Amour absolu, qui ne soit en relation avec cette mise du langage hors du temps. Rythme, dirait-on, infiniment las - et qui s'oppose par là au rythme des autres textes en prose -, comme si chaque parole nouvelle avait à soulever un pan d'éternité solide :

"Il habite une des branches de l'étoile de pierre.

La prison de LA SANTE.

Comme il est condamné à mort, la branche où se cataloguent les condamnés à mort.

L'astérie pétrifiée n'a attendu pour s'épanouir, miroir des étoiles, que l'heure des étoiles" (115).

III) Les manipulations ludiques du langage dans le théâtre pir-litonesque.

Dans les textes dont on vient de décrire le contenu métalinguistique, le langage est toujours implicitement considéré comme un système de signes. Les manipulations dont il est l'objet, même si elles ne portent que sur l'un de ses plans, ont toujours une répercussion sur l'

autre. Il n'en va plus de même dans les textes du théâtre mirlitonesque. Le langage y est traité comme un vulgaire matériau. A ce titre, il subit des modifications en l'un de ces plans - celui de l'expression - sans que ces manipulations puissent atteindre l'autre plan - celui du contenu. D'où l'^{im}pression de légèreté absolue qui se dégage de ces textes, et les fait souvent considérer comme "secondaires". Il n'en est évidemment rien : complémentaires, plutôt, de ceux qu'on vient de décrire, et intéressants dans la mesure où ils s'accommodent d'une liberté quasi-totale dans les manipulations de l'expression.

Parmi ces manipulations, il convient de distinguer deux groupes. Celles, d'une part, qui tiennent à un genre littéraire : la pastorale pour L'objet aimé, l'opéra-bouffe pour Pantagruel, l'opérette-bouffe pour Le moutardier du pape ou les fragments inédits de Léda (116), la revue pour "le Prologue" d'Ubu sur la butte : toutes catégories subsumées par la notion jarryque de "théâtre mirlitonesque" (117). Ce premier type de manipulations, il eût été trop long - et, pour l'essentiel, étranger à notre propos - d'en faire une description. On s'est donc limité aux manipulations du second groupe, celles qui sont propres aux textes de Jarry. Encore ne nous a-t-il semblé nécessaire que de donner quelques exemples, choisis parmi les plus caractéristiques.

L'un des personnages de L'objet aimé, le triste M. Vieuxbois, est affligé d'un tic linguistique qui se rapproche de la contrepèterie, mais une contrepèterie entièrement dépourvue d'implication sémantique : ainsi l'objet aimé fredonne un charmant refrain :

"Dans le taillis

Oyez, oyons

Le gazouillis

De l'oisillon.

Sous la charmille
 Que l'aube mouille,
 Perle son trille :
 Comme il gazouille".

Et M. Vieuxbois le reprend en intervertissant ridiculement

les syllabes :

"Dans le taillis
 Oyez, oyons
 Le gazillon
 De l'oisouillis.

Sous la charmille
 Que l'aube mouille
 Perle son trouille :
 Comme il gazille" (118).

L'application de ce procédé repose, on le voit, sur la possibilité de procéder à une tmèse dans l'expression du morphème. Cette tmèse, on la trouve réalisée à différentes reprises dans d'autres textes. Parfois, il est vrai, elle est facilitée par la structure du vers, notamment lorsqu'il est particulièrement bref : ainsi dans cette lamentation de l'époux de la papetresse :

"Ell' me lâ-
 Cha là !
 Un prélat
 Cardinal,
 Mon rival,
 Fort brutal,
 La sédui-
 Sit. (119)

Les deux éléments disjoints par la tmèse restent cependant en séquence. Il n'en va plus de même dans l'exemple suivant, où les deux parties du lexème sont séparés par un syntagme :

"Les ca, je les convoque
 Pitaines,
 Pitaines" (120).

L'opération (qu'on nous passe ce mauvais jeu de mots) est facilitée par l'existence de l'argotique pitaine. Elle constitue cependant la possibilité ultime - en même temps que dérisoire - des manipulations jarryques du langage.

NOTES

(1) Il est intéressant de remarquer l'opposition observée par Jarry dans la détermination du substantif vérité entre les spéculations et l'Amour absolu. Dans "La vérité bouffe" (in La chandelle verte, pp. 303 - 306), le substantif peut recevoir la marque du pluriel ("Il y a quantité de vérités", p. 303), et au singulier, la détermination par l'article indéfini ("il existe une vérité bouffe") (p. 304). Dans l'Amour absolu au contraire il n'est utilisé qu'au singulier, et toujours déterminé par l'article défini. Inversement, c'est le mot mensonge qui reçoit la marque du pluriel (voir le chapitre "Le droit au mensonge", pp. 143 - 156 de l'édition 1964 du Mercure de France).

(2) Voir le chapitre 1 de la 2ème partie.

(3) Nous groupons sous ce titre général -qui a un garant jarryque solide (voir note 117) L'objet aimé, Par la Taille, le Prologue d'Ubu sur la butte, Pantagruel et les fragments inédits de Léda.

(4) "La rentrée de la chambre", Le canard sauvage, 16 - 22 mai 1903. Dans la chandelle verte, p. 384.

(4 bis) "Ceux pour qui il n'y eut point de Babel", Chandelle verte, p. 299.

(5) Oe. c., t. 5 p. 24.

(6) Ibid., p. 35.

(7) Ce jeu de mots s'accompagne du commentaire "si puéril ou si profonde que soit la paronymie", *ibid.*, p. 153. Dans les fragments dits du "Dossier" (DCP, 27), cette dernière partie du roman est intitulée "le Porc-Grome" (DCP, 27), pp 104 - 107), et c'est visiblement ce jeu de mots - avec l'alors tout récent pogrom - qui rend compte du rôle des porcs dans la mort des trois juifs.

(8) "Anthropophagie", La revue blanche, 1er mars 1902. Dans la chandelle verte, p. 174.

(9) "Le drapaud", dans la Chandelle verte, p. 189.

(10) "L'appendice du roi", la revue blanche, 15 Juillet 1902, dans la chandelle verte, p. 207. Le même jeu de mots était déjà apparu, quelques semaines plus tôt, dans le compte rendu d'un ouvrage du Sar Peladan, Pereat (in la chandelle verte, p. 620).

(11) "L'infailible suffrage", le canard sauvage, 28 Mars - 3 avril 1903, dans la chandelle verte, p. 343.

(12) "Dans honneur il y a honnir, et l'homme de cheval prononce hennir" "L'affaire est l'affaire", Le canard sauvage, 18 - 24 avril 1903, dans La chandelle verte, p. 365.

(13) "L'arme prohibée", le canard sauvage, 23 - 29 mai 1903, dans La chandelle verte, p. 389.

(14) "Le parisien policé - ou "cogné" (ô étymologie !)", *ibid.*, p. 391.

(15) "Le chant du cygne", la revue blanche, 1^{er} Novembre 1902, dans La Chandelle verte, p. 232.

(16) Cette allusion à une bête ^h"spérique" est une résurgence d'un trait qui caractérise le père Ubu. Voir p.

(17) "La légende de Figuis", Le canard sauvage, 14 - 20 juin 1903, dans La chandelle verte, p. 394.

- (18) "Le monument de Boulaine", La renaissance latine, 15 novembre 1902, dans la chandelle verte, p. 245.
- (19) "Le turfiste Diomède", Le canard sauvage, 7 - 13 Juin 1903, la chandelle verte, p. 392.
- (20) "Il (Ixion) dériverait volontiers le mot "vite" de "vitulum". Il "fait le veau" ou, comme le dirait avec plus de poésie et de compétence ~~ce~~ Stuart Merrill, il "vitule"", "La mécanique d'Ixion", La plume, n° 334, 15 Mars 1903, pp. 374-376, dans la chandelle verte, p. 284.
- (21) "André médaillé", le canard sauvage, 4 - 10 Avril 1903, dans la chandelle verte, p. 352.
- (22) "Dans Figuiq il y a figue", "La légende de Figuiq", dans la chandelle verte, p. 397.
- (23) "Le Fouzi Yama", Poesia, juin-juillet 1905, dans la chandelle verte, pp. 515 - 516.
- (24) Compte rendu de Les Appeleurs, pièce d'Ambroise Janvier, La Revue Blanche, 15 Mars 1903, dans la chandelle verte, p. 667.
- (25) "Antan, hanter, le revenANT. Son oncle et premier précepteur l'abbé de Saint-Pligeaux lui avait appris que pour qui sait lire il n'y a qu'une langue au monde et que pour celui-là il n'y a jamais eu de Babel" (DCP, 27, p. 103). Le texte, un peu plus discret, de l'édition Gallimard a été cité au chapitre précédent.
- (26) "Anteus est l'époux d'Antea. Son passé - ou plutôt il est le passé lui-même, formidable hermaphrodite générateur de toutes choses", Oe. c., t. 5, p. 130.

(27) "Le drapaud", La revue blanche, 15 avril 1902, dans la chandelle verte, p. 189.

(28) Pour une autre interprétation du drapeau, on se reportera à "la conquête individuelle", la chandelle verte, p. 449.

(29) "L'aiguillage du chameau", La revue blanche, 15 Octobre 1902, dans la chandelle verte, p. 229.

(30) "La légende du poison", La plume, n° 331, 1^{er} Février 1903, pp. 206-207, dans la chandelle verte, p. 272. Voir aussi Chandelle verte, pp. 327 - 328.

(31) "Cambronne et Edouard au jockey-club", Le canard sauvage, 2 - 8 mai 1903, dans la chandelle verte, p. 374. Autres exemples du même procédé : l'analyse de faire passer le goût du pain (chandelle verte, p. 489) de prendre de la bouteille (ibid., p. 328) et, surtout, celle du composé coup d'état :

"On dit : coup d'Etat.

On dit aussi : coup de poing, coup de bâton.

L'Etat est donc bien quelque chose avec quoi l'on cogne : bâton, masson ou pomme cuite.

La forme varie suivant les pays :

Coup de poing américain.

Coup d'Etat serbe" ("Les contes de l'histoire", le canard sauvage, 28 juin - 4 juillet 1903, dans la chandelle verte, p. 407)

(31 bis) La revue blanche, 15 Mai 1901, dans la chandelle verte, pp. 80 - 81. Un procédé comparable est utilisé dans "La photographie des accidents", La revue blanche, même date, dans la chandelle verte, p. 82.

(32) "Les moeurs des noyés", la revue blanche, 15 Mai 1902, dans

la chandelle verte, pp. 196 - 198, et "Communication d'un militaire", même revue, 1^o Juin 1902, dans la chandelle verte, pp. 201 - 203.

(33) "De quelques animaux nuisibles : le volant", la revue blanche, 15 avril 1902, dans la chandelle verte, pp. 186 - 187.

(34) "De quelques viols légaux", la revue blanche, 1^o Juillet 1902, dans la chandelle verte, pp. 204 - 206 ; "L'âme ouverte à l'art antique", Le canard sauvage, 26 Juillet - 1^o Août 1903, dans La chandelle verte, pp. 426 - 429. Au thème du viol on peut rattacher cette définition de l'acte sexuel, qui explicite certains aspects sadiques, par ailleurs épars dans les textes :

"Qu'est-ce en somme que l'oeuvre de chair - ainsi qu'il doit être dit quelque part dans l'Imitation, dont ce pourrait bien être un titre de chapitre - sinon une castigation intérieure ?" ("Battre les femmes", la revue blanche, 15 Février 1902, dans la chandelle verte, p. 171).

(35) "Le guet-apens de M. Timbre", la revue blanche, 1^o Avril 1901, dans la chandelle verte, p. 100.

(37) "De quelques viols légaux", chandelle verte, p. 206.

(38) "Le privilège des piqueurs de fûts", La revue blanche, 15 décembre 1902, dans la chandelle verte, p. 242.

(39) Le canard sauvage, 11 - 17 Avril 1903, dans la chandelle verte, pp. 356 - 359.

(40) D'autres textes sont construits sur le même procédé de neutralisation de l'opposition entre lexèmes. Il s'affiche de façon particulièrement violente dans l'établissement de la synonymie entre justice et revolver :

"Les mots "Justice" et "revolver" étant l'un et l'autre en quelque sorte multiples de six, se peuvent prendre indifféremment l'un pour l'autre : ainsi, de même que certains poignards se sont appelés des "miséricordes", on dit couramment de toute personne qui s'est servie d'un revolver : "Elle s'est fait justice elle-même" ("De la douceur dans la violence", la renaissance latine, 15 Décembre 1902, dans la chandelle verte, pp. 250 251).

Voir aussi la classification des combats, dans "Barnum" La revue blanche, 1^{er} Janvier 1902, dans la chandelle verte, p. 151.

(41) Voir article jeux de mots du Dictionnaire d'Ubu Roi.

(42) La différence tient naturellement en ce que, chez Jarry, le texte "littéraire" s'insère dans une actualité qui, pour être refoulée par la structuration textuelle, n'en est que plus impérativement présente.

(43) L'antimilitarisme éminent de certains passages des Jours et nuits n'est évidemment qu'un élément secondaire de la structure du texte. Il faut le corriger par cette formule définitive d'une des spéculations :

Un de nos amis, militaire comme il convient (sinon il ne serait pas notre ami ! - (...)) ("Communication d'un militaire" dans la Chandelle verte, p. 201.)

(44) Et l'on comprend pourquoi Dieu a un autre nom : le sien c'est Emmanuel Dieu qui le porte.

(45) Ce nom est justifié par une note : "Singulum : sans avoir m'a laissé tout senglé (Rutebeuf)".

(46) Voir chapitre précédent.

(47) Le nom de Law donne lieu, dans une spéculation, à un jeu de mots avec loi et aloi. ("L'affaire est l'affaire", le canard

sauvage, 18 - 24 avril 1903, dans la chandelle verte, p. 364).

(48) Informations fournies par ~~des~~ notes manuscrites sur un exemplaire ayant appartenu à un ami de Jarry.

(49) Rééd. 1964 du Mercure de France, p. 86.

(50) P. 138.

(50 bis) p. 91.

(51) p. 151. On voit que la relation ainsi établie entre la myrrhe et la mort est, ici, de caractère métonymique.

(52) p. 107. Les noms propres précédés de l'article féminin sont ceux des camarades de classe du jeune Emmanuel Dieu :

"Peut-être souvenir des jupes de sa mère, haleine prise pour prononcer des noms compliqués peut-être parce qu'en effet ces petits garçons étaient tous en robes plissées de filles, il les appelait tous, en rapportant, grossies, les aventures de la classe au couple notarial : La.

-La Mecqerbac, la Zinner, la Xavier" (p. 104).

Manifestation incontestable de tendances homosexuelles infantiles, à la fois déguisées - par l'"explication" phonétique - et affichées - par l'assimilation des garçons aux filles et par l'allusion au désir oedipien. Mais ce qui nous intéresse ici est simplement de constater que les garçons sont, du point de vue linguistique, intégrés à la catégorie du féminin.

(53) p. 91.

(54) p. 136.

(55) p. 133.

(56)p. 144.

(57) p. 146.

(58) On peut encore ajouter que le chapitre IV, intitulé "Etei-

gnoir", prolonge cette alternance du jour et de la nuit.

(59) p. 10.

(60) p. 18.

(61) p. 11. - On remarquera que dans le chapitre III, "Autre jour", Valens, frère de Sengle, n'est pas physiquement présent. Mais c'est que Sengle "revit son passé comme le présent de Valens" (p. 15) et, par là, se confond avec lui : d'où l'intégration du souvenir à la catégorie du jour. C'est parce que Sengle est, métaphoriquement, Valens que les événements qu'il vit, même nocturnes, relèvent du jour.

(62) p. 114.

(63) p. 26. On remarque que l'appartenance de ce jour à la NUIT ajoute au contenu du mot une connotation assez nettement péjorative, manifestée par la métaphore qui lui prête un "groin givreux".

(64) p. 211.

(65) p. 84.

(66) Cette allusion n'est pas isolée : on la retrouve dans un plan de l'Amour en visites, qui montre que Jarry eut un moment ^{d'intégrer} l'intention de ce roman le texte - sous une forme vraisemblablement abrégée - de l'Amour absolu. Il pensait alors donner à cette "visite" le titre "Chez Dame Jocaste ou l'Amour absolu" (Edition 1964 de l'Amour absolu. p. 199).

(67) pp. 172 - 197.

(68) p. 195.

(69) Cet héliénisme s'applique, de façon significative, à un médecin.

(70) p. 73.

(71) On pourrait aussi imaginer qu'il s'agit du substantif vers. Dans la suite du texte, il est question, mais de façon fugitive, de vers libres.

(72) Nous retenons, pour les notions de grammaticalité et d'agrammaticalité, les définitions formulées par Ruwet, Introduction, pp. 35 et sqq.

(73) L'absence de marque de pluriel sur l'élément cent semble indiquer que la formulation du nombre n'est pas achevée, ce qui est confirmé par la présence des points de suspension.

(74) Pyast est le patronyme authentique de la première famille royale de Pologne (voir article Venceslas du Dictionnaire d'Ubu Roi). Il est question de la Pologne, de façon assez insistante, dans la suite du dialogue (pp. 177 - 178).

(75) p. 178.

(76) On remarque que le procédé est précisément le même que celui qui a été utilisé plus haut pour produire vil à partir de mil et de vers.

(77) Encore faut-il préciser que l'interprétation de tu es un pied ne peut être qu'hypothétique. L'allusion au cor au pied, et, plus loin, aux cinq cadavres au bout de chaque pied de Nosocomie suggère une interprétation anatomique. Mais l'allusion au pied russe pourrait faire penser à une interprétation métrologique.

(78) p. 184.

(79) Ce nom transpose vraisemblablement celui d'Erèbe, frère de la Nuit et père du Jour.

(80) p. 179\.

(81) p. 177\.

(82) p. 175.

(83) En faisant réapparaître le même contenu en plusieurs points du message, le pronom est en effet l'un des éléments qui établissent avec le plus d'efficacité l'isotopie du discours.

(84) p. 174.

(85) p. 190.

(86) p. 192.

(87) p. 194. Toujours sur le même modèle : périphéresthésie (p. 186), construit sur périphérie et esthésie.

(88) p. 195.

(89) Voir "la plainte de la mandragore", Oe. c., t. IV, pp. 177-178 : "Le fond de la terre me tient par les pieds".

(90) p. 188.

(91) p. 186, il a été en effet question de "la chute lente du bâton dans l'éther consistant". - Voir un autre exemple d'hephtologie - explicitement signalé comme tel - dans la formation de sidérodromanes, "et non dromomanes, de même qu'on ne dit pas idolâtres" (La Dragonne, Oe. c., t. V p. 64).

(92) p. 184.

(93) Ibid.

(94) p. 173.

(95) p. 180.

(96) Ibid.

(97) Précisons ici que, des deux hypothèses - forgé ou aboli - libéralement offertes pour l'"explication" de ce mot, c'est vraisemblablement la première qui est matériellement exacte. Déplaier est en effet un mot d'ancien français, que Jarry a pu

trouver chez Rutebeuf, qu'il lisait, comme le manifeste l'étymologie même du nom de Sengle (voir note 45). Déplaier se trouve au moins une fois chez Rutebeuf : "La fus batuz et déplaiez" Un dist de Nostre Dame, t. II, p. 21, édition Jubinal, citée d'après Tobler-Lommatzsch, s.v. Il faut cependant remarquer que le sens de déplaier en ancien français - "couvrir de plaies" - convient assez mal au contexte - ce qui confirme pleinement le commentaire métalinguistique de Jarry : lui ne comprend pas le mot, mais les assassins le comprennent. Sur l'archaïsme, voir aussi la remarque formulée dans "Le Temps dans l'Art", in La Chandelle verte, p. 561.

(98) Oe.c., t. IV, pp. 292 - 294.

(99) p. 177.

(100) p. 178.

(101) p. 183.

(102) Voir sur ce point Geimas : "La linguistique danoise a bien vu le problème en proposant de fonder l'isotopie du message sur la redondance des catégories morphologiques" (Sémantique structurale, p. 69).

(103) Voir note 83.

(104) Précisons toutefois que, comme on peut s'y attendre, c'est ce type de redondance qui apparaît le moins clairement dans les "propos" d'où l'impression d'"obscurité" qu'ils donnent au lecteur.

(106) p. 177.

(105) Sémantique structurale, p. 96.

(107) p. 192.

(108) p. 173. - Qu'on nous permette ici de comparer les procédures mises en oeuvre dans les "Propos" à celles de Roussel. Pour Roussel,

il s'agit de transférer au niveau du contenu une isotopie originellement instituée au niveau de l'expression : d'où le travail de "vraisemblabilisation" (nous empruntons le terme à J. Kristeva, "la productivité dite texte", Communications n° 11, p. 72) qui caractérise tous les textes qui reposent sur le "procédé". Chez les assassins au contraire l'isotopie cherche à s'instituer au niveau de l'expression, et à refouler les séquelles de l'isotopie du contenu.

(109) p. 180.

(110) p. 186.

(111) "L'éternité m'apparaît sous la figure d'un éther immobile, et qui par suite n'est pas lumineux. J'appellerai circulaire mobile et périssable l'éther lumineux. Et je déduis d'Aristote (Traité du Ciel) qu'il sied d'écrire ETHERNITE" (Edition Stock, p. 115).

(112) p. 186. - On voit que la relation éther - éternité reste ici sous-jacente au texte et ne se manifeste pas au plan de l'expression graphique.

(113) Ibid.

(114) pp. 83 - 84.

(115) p. 71.

(116) Sur Léda, voir CCP, II, p. 34. Nous avons pu consulter les brouillons de ce texte. On y trouve d'assez jolis traits, comme ce jeu de mots ornithologico-sémiologique :

"Tous. Quel est cet oiseau-là ? Dzeus. Un cygne. Aghia. Un bon cygne ? Anne-Anké. Signe de quoi" (f° 2).

(117) On sait que Jarry eut l'intention de publier sous ce titre une petite collection de ses oeuvres "mineures". La collection, qui devait originellement comporter 6 titres (Ubu intime (comprendre : cocu),

Le moutardier du pape, Siloques, Superloques, Soliloques et Interloques de Pataphysique, L'objet aimé, Par la taille et Ubu sur la butte) ne vit finalement paraître que les deux derniers.

(118) Edition Shattuck, pp. 29 - 30. Sur ce texte, voir aussi l'article archaïsme du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné.

(119) Oe.c., t. VI, p. 33.

(120) CCP, 15, p. 9. Ce passage appartient à la 2ème version du Pan-tagruel, alors que le texte publié est celui d'une 4° version. Il n'est sans doute pas absolument non pertinent de supposer que ce peut être le caractère trop violemment transgressif de cette tmèse qui a entraîné son élimination du texte définitif.

Chapitre III

Les textes métasémiotiques.

A) Contenu métasémiotique manifesté au niveau de la dénotation.

Conformément au programme élaboré dans l'introduction de la première partie, nous abordons ici l'étude des textes de Jarry dont le contenu est constitué par un système de signes autre qu'une langue naturelle. Ces systèmes de signes - objets du texte jarryque - se répartissent entre les deux catégories suivantes :

a) Systèmes de signes linguistiques autres que les langues naturelles. Il s'agirait théoriquement des métalangages et des langages de connotation. Cependant, il ne sera pas question ici des métalangages. Non qu'il n'existe pas de textes de Jarry ayant pour plan de contenu un métalanguage : qu'on pense, notamment, à l'article sur les théories linguistiques de Victor Fournié, ou au compte rendu des travaux de Jean S. Barès sur la simplification de l'orthographe. Mais comme on voit, ces textes sont doublement métalinguistiques ; ils ont, d'abord, pour plan de contenu un langage ; et ce langage-objet a, à son tour, pour plan de contenu un autre langage, à savoir une langue naturelle. C'est ce second trait qui a été retenu pour pertinent, et qui nous a incité à étudier ces textes dans le 1^o chapitre (voir pp. 70.71 et 76.77). On ne parlera donc ici que des langages de connotation. Il s'agira exclusivement des textes littéraires, dans la mesure où ils sont considérés par Jarry comme des systèmes de signes : mesure qui, on le verra, est loin d'être négligeable.

b) systèmes de signes non linguistiques. Il s'agit de descriptions de pratiques sémiotiques et d'objets symboliques divers, essentiellement représentées dans les textes de la Chandelle verte. Précisons dès maintenant que nous n'étudierons dans cette seconde section du 3ème chapitre que les textes métasémiotiques dont le contenu se situe exclusivement au niveau de la dénotation. Quant aux textes dont le contenu métasémiotique se situe aux deux niveaux de la dénotation et de la connotation - par exemple le discours sur le phallus que constitue l'entier du texte de Messaline - ils seront étudiés dans la section correspondante du 4ème chapitre.

lère section . Les textes littéraires comme langages.

Il n'est que trop évident qu'un grand nombre de textes critiques de Jarry n'ont aucun caractère métasémiotique : soit que les textes décrits ne soient pas des textes littéraires - ce qui est fréquent, (1)-soit que des textes considérés comme littéraires soient étudiés par lui sous un aspect autre que leur aspect sémiotique - ce qui est également fréquent (2).

Les textes proprement métasémiotiques restent cependant suffisamment nombreux et explicites pour permettre de dégager les traits qui, selon Jarry, constituent le texte littéraire en objet sémiotique. Ces traits sont au nombre de trois.

1) Le texte littéraire est une structure, c'est-à-dire un objet défini non par sa substance mais par les relations réciproques des éléments qui le constituent. Cette conception, sous-jacente à la totalité des textes jarryques sur la littérature, se manifeste explicitement à plusieurs reprises par les métaphores équivalentes du cristal, du polyèdre et du diamant :

- "Sengle construisait (3) ses littératures, curieusement et précisément équilibrées, par des sommeils d'une quinzaine de bonnes heures, après manger et boire ; et éjaculait (4) en une écriture de quelque méchante demi-heure le résultat. Lequel on pouvait anatomiser et atomiser indéfiniment, chaque molécule étant cristallisée selon le système de la masse, avec des hiérarchies vitalisantes, comme les cellules d'un corps" (5).

- "Qu'on n'attende point de nous ici une étude sur les romans de Rachilde. Ils sont trop et trop divers : vous voyez-vous conversant avec un icosaèdre... avec chacune de ses faces ? Et puis nous ne disséquons point les auteurs vivants" (6).

Le premier de ces textes date de 1897 (7), le second de 1903. Ils sont pourtant étroitement parents, comme ils le sont avec le "Lintea^m" des Minutes de sable mémorial, qui date de 1894, et qui, pour des raisons pratiques, sera cité plus bas (voir pages 127 à 130) : la pensée de Jarry sur ce problème est restée rigoureusement inchangée d'un bout à l'autre de sa brève carrière.

2) Définir le texte littéraire comme une structure, c'est, du même coup, poser le problème de ses relations avec le réel. Problème ? Pour la linguistique ou la métaphysique, oui. Pour la 'pataphysique, non. Il suffit en effet pour, ne disons pas résoudre mais supprimer le problème, de faire intervenir le principe de l'identité du contenu et du référent, principe par l'intervention duquel ils se dissolvent mutuellement, au seul profit de ce plan ~~du~~ langage qu'est en termes jarryques, la lettre. D'où le texte capital de la sémiotique littéraire selon Jarry :

"Une simple aiguille fut tout le matériel, discret et terrible, des tacticiens d'Arleux (8). Dans des antiquités vénérables, il paraît qu'un chameau traversait cette minuscule chose

de métal - avec difficulté d'ailleurs, la tradition, en sa bonne foi, ne nous l'a point dissimulé. Nous prions de s'abstenir les correspondants charitables qui désireraient nous informer de la "vraie" signification, architecturale et géographique, de l'"aiguille". Nous nous en tenons, et avec raison, à la lettre de l'histoire, car il n'y a que la lettre qui soit littérature (9).

Ce principe se manifeste de diverses façons au long des spéculations. Dans "Edgar Poe en action" (10) un "fait divers" permet de formuler l'identité du personnage "réel" et du personnage littéraire :

"Eugène Degraeve n'a de personnalité propre - le sait-il ? - que ce qu'a bien voulu lui laisser Edgar Poe ; Eugène Degraeve n'est ni innocent ni coupable : Eugène Degraeve est ARTHUR GORDON PYM.

Qu'on prenne le livre des mémoires de Degraeve, le Bagne, et le romand d'Edgar Poe, Aventures extraordinaires de Gordon Pym : nous défions quiconque de trouver dans l'un un seul fait qui n'ait, dans l'autre, sa transposition et le plus souvent sa reproduction exacte" (11).

Il n'est pas jusqu'à l'histoire elle-même qui ne soit donnée - et de façon particulièrement insistante - comme reproduisant un texte littéraire. Le principe est formulé dans toute sa généralité dans "Livres d'enfants".

"Puisque l'Histoire, avec un grand H, n'est que le ressouvenir des contes d'enfants, mis à la portée des grandes personnes, celles-ci assurément, s'offriront une plus profitable lecture en retournant à leurs premières chimères, les moins chimériques" (12).

Cette conception de l'histoire est ensuite appliquée - avec ce soin méticuleux qui trahit en Jarry le quasi-universitaire - à l'alors tout récent coup d'état serbe, fort adroitement traduit en conte populaire :

"Il y avait une fois un roi et une reine dont le royaume était arrosé par un fleuve bleu. Le roi n'était pas très méchant, mais il était de race Ogre ou Obre, comme on prononce en ce pays-là (...)" (13).

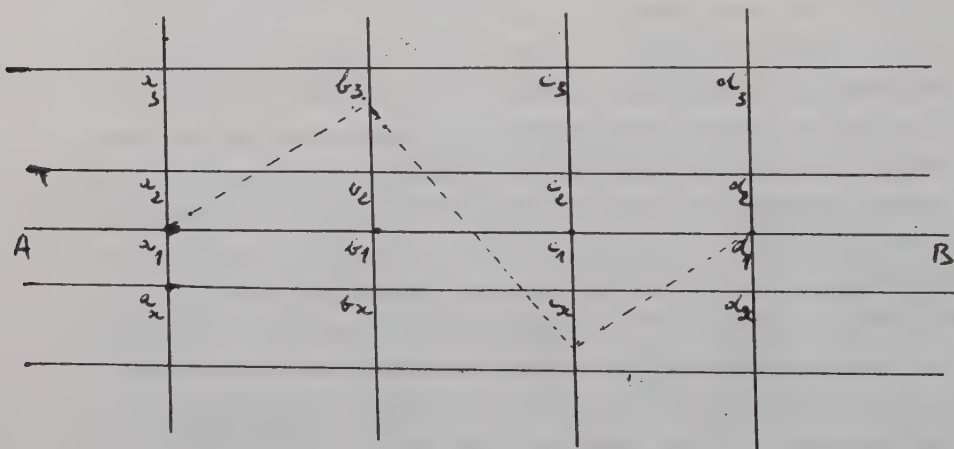
3) La notion de lettre telle qu'elle intervient dans "l'aiguillage du chameau" ne se confond pas avec les notions, saussuriennes ou hjelmslévienne, de signifiant ou d'expression. Elle arrache avec elle et ainsi fait surgir un autre plan du langage. Signifié ? Contenu ? Ces deux notions n'ont, à vrai dire, plus de sens chez Jarry, puisque, comme on vient de le voir, elles se confondent avec le référent (14). Parlons de Lettre, et entendons que cette Lettre neutralise à son tour l'opposition de l'expression et du contenu, ou, plus précisément, que le contenu est déterminé par, et n'est déterminé que par l'expression. D'où cette conception du texte littéraire explicitée par le "Linteau" des Minutes :

"Suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots. Comme des productions de la nature, auxquelles faussement on a comparé l'oeuvre ~~sup~~le de génie (toute oeuvre écrite y étant semblable), la dissection indéfinie exhume toujours des oeuvres ~~de~~ quelque chose de nouveau. Confusion et danger : l'oeuvre d'ignorance aux mots bulletins de vote pris hors de leur sens ou plus justement sans préférence de sens. Et celle-ci aux superficiels d'abord est plus belle, car la diversité des sens attribuables est surpassante, la verbalité libre de tout chapelet se choisit plus tintante ; et pour peu que la forme soit abrupte et irrégulière, par manque d'avoir su la régularité, toute régularité inattendue luit, pierre, orbite, oeil de paon, lampadaire, accord final. - Mais voici le critère pour distinguer cette obscurité, chaos facile, de l'Autre, simplicité (I) condensée, diamant du charbon, oeuvre unique faite de toutes les oeuvres possibles offertes à tous les yeux encerclant le phare argus de la périphérie de notre crâne sphé-

rique : en celle-ci, le rapport de la phrase verbale à tout sens qu'on y puisse trouver est constant ; en celle-là indéfiniment varié.

(I) La simplicité n'a pas besoin d'être simple, mais du complexe resserré et synthétisé (cf. Pataph.)." (15).

Les métaphores mathématiques soulignent clairement les traits du texte littéraire tel qu'il est, par ce passage, construit en objet sémiotique. Le texte littéraire échappe à la linéarité : de simple "route" il se transforme en la succession des "carrefours" constitués par les mots. Ainsi chaque mot du texte littéraire ouvre une voie perpendiculaire - qu'on nous passe de filer la métaphore géométrique - à la ligne de manifestation du discours. Sur chacune de ces voies sont fixés un certain nombre de points : les "sens" des mots. Ce qui caractérise, en l'opposant à la "verbalité libre", l'"obscurité Autre", c'est la constance du rapport qui est observé entre la distance de chacun de ces points par rapport à la "phrase verbale (c'est-à-dire le texte manifesté). En sorte qu'il n'est sans doute pas impossible, prenant ce texte, comme il convient, "à la lettre", d'en proposer l'interprétation graphique suivante :



Dans ce schéma, la ligne AB représente la "phrase verbale", c'est-à-dire, le texte manifesté. Chacun des points tels que a1, b1, etc..., correspond aux mots de cette phrase. Une perpendiculaire est abaissée à la ligne de la phrase au niveau de chacun de ces mots. C'est sur ces perpendiculaires que se situent les points tels que a2, b2, a3, b3, etc..., qui correspondent aux divers "sens", qu'on peut trouver "dans la phrase verbale" - et l'on constate alors que cette notion s'applique désormais non seulement à la ligne AB, mais encore à l'ensemble des relations entre cette ligne et les autres lignes déterminées par la succession des points tels que a2, b2, etc... On remarque que les distances telles que a1 - a2, a2 - a3 sont non pas égales, mais dans un "rapport constant" - au même titre que les sens de la phrase entre eux. En revanche les points reliés par la ligne pointillée sont disposés de façon aléatoire sur les perpendiculaires : ce qui rend compte de "l'indéfinie variété" du rapport qui les unit entre eux dans la "verbalité libre".

On voit les relations qu'on est tenté d'instituer entre une telle conception du texte littéraire et certaines vues plus récentes : celles, par exemple, dont on a fait état dans l'introduction générale. Mais on ne se donnera pas le ridicule de voir en Jarry un préstructuraliste. La "pataphysique" - dont, on l'a remarqué, il se réclame explicitement dans le "Linteau" - se distingue de tout structuralisme par la neutralisation qu'elle fait intervenir entre le référent et le contenu, et par la restructuration qu'elle instaure entre les plans du contenu et de l'expression, en leur substituant la Lettre, sorte d'expression active et mordante qui empiète sur le terrain du contenu au point de l'englober complètement. Car, on l'a

compris, le "sens", ou "les sens", relèvent de la Lettre.

Resterait à interroger la pratique descriptive de Jarry, et, notamment, à se demander si elle s'appuie sur les principes sémiotiques qu'on vient de formuler. A cet égard, avouons-le, les choses peuvent, au premier abord, paraître assez décevantes. Le seul ouvrage de "critique littéraire" que Jarry ait publié, Albert Samain, souvenirs (16), est, comme son titre l'indique, de caractère essentiellement anecdotique. Ouvrage "bâclé", de l'aveu même de l'auteur (17) pour les raisons qu'on devine. Souvent intéressants, les comptes rendus critiques de la Revue Blanche le sont généralement pour des raisons extérieures non seulement au texte décrit, mais encore à la pratique descriptive (18) : ce qu'on s'explique facilement par les conditions de leur rédaction. Mais il reste quelques spéculations, où, de façon significative, Jarry reprend, en un texte plus élaboré, l'examen d'ouvrages dont il a déjà rendu compte (19). Et l'on constate alors que les principes appliqués ne sont que pour une part ceux qu'il formule sur le plan théorique.

Ainsi, dans "la mécanique d'Ixion" (20) Jarry met en oeuvre la notion de hiérarchisation des sens du texte littéraire, mais de façon ambiguë. Il établit en effet une distinction entre l'"oeuvre et sa forme", d'une part, et, d'autre part, "son sujet". C'est le sens de ce "sujet" qui est examiné, sans qu'il soit question du sens de l'oeuvre. Et l'on voit alors apparaître ce "scandaleux" néologisme qu'est l'adverbe métamythiquement, qui, le contexte le révèle clairement, doit s'interpréter comme les préfixés du type métalangue :

"(...) il nous plaît d'étudier ici, indépendamment de l'

oeuvre et de sa forme, son sujet, ce mythe d'Ixion emporté sur sa roue, dans ses rapports avec la mécanique, et, si l'on ne se scandalise point du mot, métamythiquement" (21).

L'ambiguïté d'un tel texte réside, on le voit, en ce que la séparation de l'"oeuvre" et du "sujet" paraît contredire l'unité affirmée, ~~des~~ les textes théoriques cités plus haut, par le postulat de la constance du rapport des sens.

C'est encore la théorie du "Linteau" qui est en jeu dans la critique de Dimanche en famille (22) de Franc-Nohain. Explicitement rappelée, elle n'est plus, cette fois, contredite ; mais, appliquée à un menu détail du texte, elle perd du coup une bonne part de son intérêt :

"Nous écrivions dans la préface de notre premier livre (les Minutes, 1894), que si l'auteur a su déterminer deux points en corrélation absolue (encoche, point de mire), tous les autres, sans nouvel effort de sa part, seront sur la trajectoire. Aussi admirons nous, comme on admire un but prévu et atteint, que M. Franc-Nohain continue, dans sa déclaration d'Escargot à Escarguerite :

- Escarguerite de Bourgogne" (23).

Le seul texte critique qui soit totalement conforme aux principes formulés sur le plan théorique nous paraît être l'analyse "du mimétisme inverse chez les personnages d'Henri de Régnier". Elle vise en effet la totalité du tissu textuel, en interprétant comme fonctionnels certains traits du texte qui pourraient passer pour non-signifiants :

"Ainsi, M. de Hangsdorff, l'amant des verreries, est moins conforme à ce qui l'entoure qu'il n'a choisi de s'entourer d'objets qui lui étaient pareils. Il est "petit et pansu, comme une gourde, Sa tête, chauve comme un bouchon, semblait fermer le vase de son corps,

que parachevaient les anses des bras. Ses mains, molles et moites paraissaient ainsi faites pour coller au verre et le mieux tenir" (24).

Il existe donc une relation métaphorique entre les personnages et les objets qui les entourent, relation englobante, qui, de proche en proche, gagne, "comme les cercles d'ondes qui s'écartent d'une pierre jetée" (...), "de plus amples circoncentricités". (25). Au terme d'une telle procédure, c'est, par un retournement attendu, le décor qui se substitue au "caractère" des personnages :

"L'auteur a retourné ses créatures et mis leur âme en dehors : l'âme est un tic" (26).

Pour d'autres textes, la pratique descriptive de Jarry n'a plus avec ses prises de position théoriques que des relations fort lointaines. Relations, pour préciser, négatives. Car comment pourrait se poser le problème de l'imitation - au sens platonicien - dans un corps de doctrines qui se donne explicitement pour postulat la non-existence du réel ? La seule imitation possible est donc l'imitation non du réel mais du texte - le seul réel :

"L'imitation est limitée de la génération. Mais comme les oeuvres littéraires sont des enfants naturels elles ne peuvent bénéficier du Is pater est ... Le public exige cet acte de naissance, la ressemblance.

Il va sans dire que nous ne parlons pas ici du plagiat, ni même du pastiche.

Il y a une foule de noms où cette ressemblance à la fois s'exhibe et se déguise : "classique - cela est bien écrit - exactitude historique - documentation" (27).

De ce type d'imitation, Jarry retient un exemple : la relation qui se manifeste entre Toomai des Eléphants (28) et une nouvelle

de Georges d'Esparbès, Petit-Louis (29). L'étude comparative des deux textes est menée de façon minutieuse, tant au niveau de la manifestation textuelle qu'à celui des unités actantielles. A cet égard, on remarque avec amusement que Jarry formule avec une grande clarté le principe de la distinction entre acteur et actant :

"Personnages, les mêmes dans les deux contes, avec, bien entendu, des modifications légères d'étiquettes qui les laissent très reconnaissables :

Petit Toomai - Petit Louis.

Grand Toomai - Grand Louis.

Ce personnage, par un dédoublement tel qu'on en observe fréquemment dans les associations d'idées des rêves, est aussi :

Le Tambour-Major - Kalanag, l'éléphant." (30)

Dernière précision ^{de Jarry} à propos de ces relations intertextuelles ~~de Jarry~~, peut-être formulée avec quelque intention ironique - mais peu importe, dès lors qu'elle est formulée :

"Il va sans dire que toutes ces opérations cérébrales sont de façon absolue, inconscientes : la conscience subsistant dans le fonctionnement d'un organe signifie qu'il a besoin d'être surveillé... parce qu'il ne sait pas encore marcher tout seul !" (31)

Et les textes qui n'"imitent" pas ? Ils existent certes, mais Jarry n'articule à leur propos aucun commentaire positif, se contentant de les poser comme différence :

"Malheureusement ou heureusement il naît de temps en temps trois ou quatre auteurs qui prennent leur filiation comme un marchepied - il est nécessaire pour cet usage qu'elle soit solide - pour jeter d'en haut autre chose et à chaque fois, encore qu'on les y reconnaisse, une chose différente" (32)

Différence qui, on le voit, n'est pas située : entre le texte et son "marchepied" ? Entre plusieurs textes successifs ? Au

sein même du texte ? Différence, sommes-nous tenté de dire, absolue : celle qui constitue le texte en texte.

On saisit maintenant les caractères pleinement ambigus du discours métasémiotique de Jarry lorsqu'il se donne pour objet les langages de connotation : à la fois cohérent et contradictoire, rassurant (apparemment) et inquiétant, ou, de façon moins dramatique, déniaisant. On le saura désormais, on aura à le redire - par exemple au terme de l'analyse de César-Antechrist : on ne peut, à propos de Jarry, utiliser qu'entre guillemets (nous les omettrons parfois, pour nous donner l'occasion de les réintroduire après une autre analyse) des termes tels que réfèrent, expression, contenu. Simples outils de la description, dont la relation est à l'avance déstructurée par le texte même qu'ils prétendent analyser. Ces termes contestés, nous ne nous interdirons évidemment pas de les utiliser : mais nous saurons que le modèle qu'ils permettent (éventuellement) de construire ne peut être, tout au plus, qu'un fragment du langage constitué par le texte.

2ème section. Les systèmes de signes non-linguistiques.

"Le signe seul existe", profère le Templier de César-Antechrist au moment de briser la hampe de sa croix (33). Même si cette existence se trouve immédiatement niée par l'apposition de l'adjectif provisoire, le concept de signe domine l'oeuvre de Jarry. Au point de constituer l'une des unités essentielles de son "contenu".

A l'égard des systèmes de signes non-linguistiques, on observe l'alternance de trois attitudes différentes :

1) La première consiste à décrire "naturellement" un système de signes : comme un système de signes. On la voit se manifester

par exemple à propos des sonneries militaires :

"(...) les fervents du fusil Lebel ne se cro(ient) obligés à d'autres précautions philanthropique que la sonnerie "Commencez le feu" ou "Cessez le feu", interprétation purement conventionnelle d'ailleurs de certains sons de clairons, compréhensibles aux seuls initiés" (34).

Et l'on remarque le soin que Jarry apporte à souligner le caractère arbitraire ("conventionnel") d'un tel système. Est également arbitraire le système constitué par l'opposition du drapeau rouge et du drapeau vert :

"Le piéton en âge requis ou dûment autorisé, muni des appareils avertisseurs réglementaires sera (à l'inspiration de la loi qui régit les voitures sans chevaux en Angleterre) précédé à cinquante pas d'un agent des Ponts et Chaussées, assermenté, agitant un drapeau ou un fanal rouge ; et suivi, à la même distance, par un gardien de la paix brandissant avec frénésie un drapeau ou un fanal vert" (35).

En revanche, les signaux indicateurs de ce qui n'était pas encore le code de la route sont des signes motivés, et, par là, s'opposent aux indications en langue naturelle qui les ont précédés :

"L'A.G.A. (36) reprochait aux poteaux précédemment établis par le Touring-Club de n'être, vu la petitesse de leurs caractères, lisibles que de fort près - quand on est déjà sur l'obstacle, - et à toutes distances, de demeurer incompréhensibles aux étrangers. Au contraire, l'interprétation des hiéroglyphes de l'A.G.A. schématisant les montées, descentes, caniveaux, virages dangereux, etc..., se fera instantanément, sans erreur possible" (37).

Mais ces descriptions innocentes sont perverties par leur contexte. Dans le cas des sonneries militaires, l'arbitraire même des signes que constituent les sons du clairon entraîne l'incompréhension

des non-initiés, et, par là, "des hécatombes d'innocents promeneurs, entraînés vers cette musique militaire par une attraction bien naturelle" (38). Les signaux de l'A.G.A., placés trop loin des obstacles qu'ils prétendent signifier, entraîneront de catastrophiques erreurs :

"Si un poteau portant l'impérieux avertissement : "Descente en tire-bouchon avec dos d'âne et une multitude de virages périlleux", si un tel poteau s'érige trois cents mètres avant ledit obstacle, il y a tout à parier qu'il s'érigera au beau milieu d'une montée escarpée" (39)X.

Enfin les circonstances aberrantes de la manifestation des drapeaux rouge et vert (annonçant l'arrivée d'un piéton !) marquent l'absurdité du système décrit.

Dans d'autres cas, le dysfonctionnement des systèmes de signe est manifesté dès leur description. D'où la seconde attitude de Jarry.

2) Cette seconde attitude consiste à décrire un système de signes ou un comportement sémiotique en leur attribuant une fonction différente de celle qu'ils ont réellement.

Donnons d'abord un exemple anodin, mais qui ait l'avantage de dévoiler le procédé dans sa nudité. Le micro-code utilisé par les députés pour signifier leur attitude à l'égard d'un discours (silence, signifiant la neutralité, vs claquement de pupitres, signifiant l'hostilité) est pourvu d'une tout autre fonction :

"Ils s'annoncent aussi par des cliquetis de bois - les pupitres - comme les anciens lépreux" (40).

Et d'une façon générale, le comportement sémiotique des députés est systématiquement déplacé : la clochette du président le marque comme "le plus dangereux de ces fous", les programmes sont

autant de "confessions de forfaits", etc...

Les signaux des chemins de fer ? Ils sont également vidés de leur fonction, et présentés comme constituant des cibles où s'exercer au tir. La récompense du bon tireur est un déraillement (41).

Plusieurs autres signes ou symboles (42) sont décrits selon de semblables procédures : le ruban de la légion d'honneur (43), la croix du même ordre (44), la balance de la justice (45), les livres de prix (46), etc... Mais c'est surtout le drapeau qui donne lieu aux descriptions les plus "déplacées" - au sens propre du terme. Il est en effet interprété tantôt comme le symbole de "quelque chose qui Pend" (47) - et le contexte, hélas, ne laisse guère d'ambiguïté sur la nature de cette Chose Pendante ! - , tantôt comme le gibier d'une chasse (48). Ses trois couleurs elles-mêmes donnent lieu aux interprétations les plus aberrantes (49). Enfin l'origine du drapeau est ramenée à une fonction signifiante, certes, mais sans rapport immédiat avec les glorieux contenus qu'il manifeste dans l'usage symbolique contemporain :

"Nous connaissons un paysan qui ne tolère point, ou qui retarde, ou qui évite de nécessiter - l'ingérence de certaine pompe sanitaire dans les culs-de-basse-fosse de sa maison.

Pour en réfréner les débordements, il s'évacue sur la voie publique, dans la grande nature.

Mais, s'étant évacué, il marque la place, ensuite, en ingénieux philanthrope, d'un papier naguère blanc, au bout d'un bâton fiché.

Car c'est bien la signification du drapeau : qu'on ne marche pas dessus ! Ne foulez pas le territoire.

On voit qu'il y a eu quelqu'un" (50).

On le voit, disons-le également, clairement : il n'est finalement pas un système de signes, par un seul comportement sémiotique

qui ne soit présenté comme atteint de dysfonctionnement.

3) La troisième attitude de Jarry consiste à présenter fictivement comme sémiotique un comportement non-sémiotique. Ainsi le geste de coller un timbre sur une lettre - geste qui ne constitue pas un signe, mais tout au plus un indice (51)-est interprété comme porteur d'un contenu religieux :

"(on a acquis) de petites images sans doute bénites, lesquelles on baise dévotement par derrière" (52).

C'est également comme une cérémonie religieuse qu'est interprété le mess des officiers - et l'on s'aperçoit qu'on retrouve là la trace du jeu de mots mess - messe signalé au chapitre précédent :

"Les mess sont bien, avec quelques divergences de rites, des cérémonies religieuses, comme leur nom l'indique, encore que l'orthographe en soit modifiée parce que le mot est en uniforme" (53).

Il n'est pas jusqu'au donné historique brut qui ne soit considéré comme constituant un système de signes. Ainsi l'alternance des deux "Affaires" (Dreyfus et Humbert) est présentée comme un spectacle :

"Avec deux affaires ingénieusement alternées, un gouvernement sagace sait ne jamais laisser manquer le bon Public de distractions aussi saines que variées (...) C'est pourquoi dans cette affaire jumeille Humbert-Dreyfus, la fumée des millions du coffre-fort, voilà pour la norriture solide ; les divers conseils de guerre, voilà pour la récréation des yeux et la récréation de l'esprit" (54).

Derrière l'apparente diversité de ces trois attitudes de Jarry à l'égard du signe se dessine leur parenté profonde : subversion intégrale du signe, qui se trouve systématiquement renversé : le signe devient le non-signe (ou, au mieux, le mauvais signe : le signal qui fonctionne comme cible et fait dérailler les trains) ; seul le non-signe est le signe.

NOTES

- (1) Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la table des matières de La Chandelle verte : on y trouve des comptes rendus d'ouvrages d'histoire, de droit, de voyages, jusqu'à un Code-manuel du pêcheur ! Textes, qui, s'ils ne constituent vraisemblablement pas des langages de connotation, pourraient cependant, nous dira-t-on, faire l'objet d'une analyse sémiotique. Mais c'est un fait que Jarry ne les examine généralement pas sous cet aspect.
- (2) Voir, par exemple, le compte rendu du roman de J. M. Rosny, Thérèse Degaudy, in la chandelle verte, pp. 615 - 616.
- (3) Sur cet emploi - déjà significatif - du verbe construire, voir également l'article capeline du Dictionnaire d'Ubu Roi.
- (4) Métaphore sexuelle qui connote un aspect - sur lequel on reviendra - du texte jarryque.
- (5) Les Jours et les Nuits, pp. 112 - 113.
- (7) Le manuscrit de Les Jours et les Nuits, est en effet daté, à la fin, d'avril 1897, (voir CCP, IO, p. 134).
- (6) "Ce que c'est que les ténèbres", la Plume, 1^o Mai 1903, n^o 337, pp. 546 - 548. Dans la chandelle verte, p. 294.
- (8) Allusion à un très grave accident de chemin de fer qui venait d'avoir lieu près de cette ville.
- (9) "L'aiguillage du chameau", La revue blanche, 15 Octobre 1902, n^o 225, pp. 313 - 314. Dans La chandelle verte, pp. 229 - 230.
- (10) La revue blanche, 15 Mars 1901, dans La chandelle verte, pp. 52 - 53.
- (11) S'ensuit un long parallèle entre la vie de Degraeve et le roman d'Edgar Poe. Parallèle, faut-il le dire, à la fois fascinant et fallacieux.

cieux : la scène des requins ne se retrouve-t-elle pas, à peu près inchangée, dans le Papillon d'Henri Charrière ?

(12) La plume, 1^o Juillet 1903, n^o 341, pp. 35 - 36. Dans La chandelle verte, p. 310.

(13) "Les contes de l'histoire", Le canard sauvage, 28 Juin - 4 Juillet 1903, dans la chandelle verte, p. 405.

(14) Et l'on s'aperçoit qu'on retrouve là une position déjà adoptée par Jarry à l'égard des langues naturelles (voir chapitre précédent). Quant à la contestation du "contenu", on verra comment elle s'introduit - d'une tout autre façon - dans César - Antechrist.

(15) Oe. c., t. 4, p. 172. Le texte est daté du 11 Août 1894. La note I - intéressante par son allusion explicite à la parapsychique. est évidemment de Jarry.

(16) Paris, Victor Lemasle, 1907. Un vol. in-12^o de 31 pages. On lira cependant avec intérêt les quelques analyses de poèmes sur lesquelles se termine l'ouvrage.

(17) Aveu formulé dans une lettre à Rachilde, publiée par elle dans les Marges, 12 Janvier 1922.

(18) Voir, par exemple, l'étymologie de quetzalcoatl, dans le compte rendu de Les appeleurs de M. A Janvier, in La chandelle verte, p. 667.

(19) "La mécanique d'Ixion", publiée dans La Plume, 15 Mars 1903, n^o 334, pp. 374 - 376 (Chandelle verte, p. 282 - 286) reprend le compte rendu du poème de Fagus (Ixion, La plume, 1903) publié, à la même date, dans La revue blanche. De même, "Du mimétisme inverse chez les personnages d'Henri de Régnier", dans La Plume, 1^o Avril 1903, n^o 335, pp. 423 - 424, est en rapport avec la note sur Le mariage de Minuit

(Mercure de France, 1903), publiée dans La revue blanche de la même date, etc...

(20) Voir note précédente.

(21) Chandelle verte, p. 282.

(22) Voir note 3 bis du chapitre 1.

(23) Chandelle verte, pp. 301 - 302.

(24) Chandelle verte, pp. 288 - 289.

(25) Ibid., p. 289.

(26) Ibid., p. 290.

(27) "La tiare écrite" (allusion au célèbre faux que fut la tiare de Saïtapharnès), La plume, 15 Avril 1904, n° 336, pp. 471 - 472, dans La chandelle verte, p. 293.

(28) Dans le premier Livre de la jungle.

(29) In Le Matin, 12 Décembre 1902.

(30) "Toomai des éléphants par Georges d'Esparbès", La plume, 1° janvier 1903, n° 329, pp. 59 - 61, dans La chandelle verte, pp. 262 - 263.

(31) Ibid., p. 263.

(32) "La tiare écrite", dans La chandelle verte, p. 293.

(33) Voir p. .

(34) "La quadrature du disque", La revue blanche, 1° Septembre 1902, dans La chandelle verte, pp. 217 - 218.

(35) "Conclusion du piéton écraseur", La revue blanche, 1° Novembre 1901, dans La chandelle verte, pp. 132 - 133.

(36) Sigle de l'Association Générale Automobile.

(37) "Les poteaux de la morale", La revue blanche, 1° Décembre 1902, dans La chandelle verte, p. 238.

- (38) Chandelle verte, p. 218.
- (39) Chandelle verte, p. 239.
- (40) "La rentrée de la chambre", Le canard sauvage, 16 - 22 Mai 1903, dans La chandelle verte, p. 387.
- (41) "La quadrature du disque", chandelle verte, p. 218.
- (42) Voir le lexique des concepts.
- (43) "De quelques romans scientifiques", La plume, 1^o et 15 Octobre 1903, n^o 347 - 348, pp. 431 - 432, dans la chandelle verte, p. 320.
- (44) "Le "loubing the loub"", Le canard sauvage, 25 avril - 1^o Mai 1903, dans la chandelle verte, p. 369.
- (45) "De quelques viols légaux", La revue blanche, 1^o Juillet 1902, chandelle verte, p. 206. De même dans "L'affaire est l'affaire", Le canard sauvage, 18 - 24 avril 1903, chandelle verte, p. 363.
- (46) "Prix divers", Le canard sauvage, 2 - 8 août 1903, chandelle verte, pp. 430 - 431.
- (47) "L'appendice du roi", La revue blanche, 15 Juillet 1902, chandelle verte, p. 209.
- (48) "Le drapaud", la revue blanche, 15 Avril 1902, chandelle verte, pp. 188 - 192.
- (49) "Copulativement parlant", Le canard sauvage, 5 - 11 Juillet 1903, chandelle verte, p. 411.
- (50) "La conquête individuelle", le canard sauvage, 30 Août - 5 septembre 1903, chandelle verte, p. 449.
- (51) Voir index des concepts.
- (52) "Les nouveaux timbres", La revue blanche, 15 Janvier 1901, chandelle verte, p. 35.
- (53) "L'appendice du roi", chandelle verte, p. 209.

(54) "L'affaire Humbert - Dreyfus", La plume, 15 Décembre 1903,
n° 352, pp. 675 - 676, dans la chandelle verte, pp. 328 - 329.

CHAPITRE IV

Les textes métasémiotiques.

B) Contenu métasémiotique sous-jacent au texte.

Il nous reste à décrire le contenu métasémiotique non manifesté au niveau de la dénotation. Les faits sont plus complexes qu'ils ne l'étaient pour les fragments métalinguistiques. En effet le contenu métasémiotique peut se trouver signifié selon diverses procédures : exclusivement au niveau de la connotation, à la fois au niveau de la dénotation et à celui de la connotation, exclusivement par des manipulations du signe, à la fois par des manipulations du signe et au niveau de la connotation et selon toutes les combinaisons ~~possibles~~ de ces diverses possibilités. Combinaisons qu'il serait vain - et peu éclairant - d'énumérer de façon exhaustive. Nous nous contenterons donc de décrire la structure de certains textes dont le contenu métasémiotique est constant. Conformément à la distinction envisagée au chapitre précédent, nous les répartirons en deux sous-classes : pour certains le langage objet est un langage de connotation - et il s'agira du "Voyage de Paris à Paris par mer" dans les Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien (Les références renvoient au texte de l'Edition Stock.) Pour d'autres le langage objet est un système de signes non-linguistiques, et nous pensons à l'entier du texte de Messaline. (Les références renvoient au texte des Oeuvres complètes, t. III.)

lère section. Les langages de connotation.

La partie centrale - à la fois par la place et par la longueur - des Gestes et opinions est le récit d'un voyage par mer (sur terre ferme, comme il est naturel (1) effectué par le Docteur et

ses deux compagnons, l'huissier Panmuphle et le grand singe papion Bosse-de-Nage. Au cours de leur voyage, les trois personnages visitent un certain nombre d'îles (2). Chacune d'elles donne lieu à une description. Ainsi l'Ile sonnante :

"Le seigneur de l'île (...) nous mena à ses plantations, fortifiées d'éoliens balisages de bambous. Les plantes les plus communes y étaient les taroles, le ravanastron, la sambuque, l'archilith, la pandore, le kin et le tché, la turlurette, la vina, la magrepha et l'hydraule" (3).

Le lecteur non averti peut se laisser prendre au piège du contexte, qui installe de façon redondante (plantations, plantes) une isotopie végétale. Erreur que n'a pas su éviter un lecteur de Jarry, qui voit en cette description celle d'un paysage non tout à fait réel mais, plus prudemment, "possible" (4). Il n'en est évidemment rien : l'Ile sonnante, comme la manifeste, au niveau de la dénotation la dédicace du chapitre, c'est l'univers musical de Claude Terrasse, et les plantes étranges qui y poussent sont des instruments de musique. Leur présence a pour fonction de connoter un aspect, pertinent aux yeux de Jarry, de l'univers musical décrit : le goût de Terrasse pour les instruments rares ou archaïques (5).

Toutes les autres îles visitées par les voyageurs sont autant d'univers littéraires (pour neuf d'entre elles), picturaux (pour trois) ou musical (pour la seule Ile sonnante). Ainsi l'"Ile amorphe" transpose les Petits poèmes amorphes (6) de Franc-Nohain.

"Cette île est semblable à du corail mou, amiboïde et protoplasmique : ses arbres diffèrent peu du geste de limaçons qui nous auraient fait les cornes" (7).

"Île de Ptyx" évoque plusieurs aspects de l'œuvre de Mallarmé : le sonnet aux rimes en -yx, certes :

"L'île de Ptyx est d'un seul bloc de la pierre de ce nom, laquelle est inestimable, car on ne l'a vue que dans cette île, qu'elle compose entièrement" (8),

mais aussi d'autres textes : ainsi la fin de la description est une allusion transparente à "L'après-midi d'un faune" :

Dispersant la curiosité velue des faunes et l'incarnat des nymphes désassoupies par la mélodieuse création, le vaisseau clair et mécanique recula vers l'horizon de l'île son haleine bleutée, et la chaise hochante qui saluait adieu" (9).

Quant à "l'île de Her", le texte qui en constitue le langage-objet est l'ensemble des Contes de Henri de Régnier réunis sous le titre de La Canne de Jaspe. Chacun des éléments qui interviennent dans la description a une double fonction : dénotative (signifier tel objet) et connotative (signifier la fonction de cet objet dans l'oeuvre de référence). Ainsi, le nom même de l'île signifie d'une part - au plan de la dénotation - le paysage imaginaire qui est décrit, et d'autre part - au plan de la connotation - la fonction privilégiée de la syllabe Her- dans le texte de Régnier : la plupart des personnages y portent des noms commençant par cette syllabe (Hermas, Hermogène, Hermocrate, Hertulie, etc...) (10).

On voit la relative complexité d'un tel système de signes. En adoptant l'interprétation donnée par Barthes des notions de métalangue et de connotation (11), on aboutit, dans un premier temps, à la formule suivante :

$$\begin{array}{ccc} \text{E} & & \text{C} \\ \underbrace{\hspace{1.5cm}} & & \underbrace{\hspace{1.5cm}} \\ (\text{E} \text{ R } \text{C}) & \text{R} & (\text{E} \text{ R } \text{C}) \end{array}$$

Dans cette formule, E est le plan de l'expression, C le plan du contenu et R la relation entre les deux plans. Le système ERC de la partie gauche de la formule est celui du texte de Jarry

envisagé comme langage de dénotation - car un langage de connotation est aussi un langage de dénotation. L'entier - expression et contenu - de ce langage premier tient lieu de plan d'expression à un contenu second, qui est à son tour un langage - celui du texte décrit sous les apparences de l'île. C'est à ce langage que correspond le système ERC de la partie droite de la formule. Mais il faut alors, et c'est le second temps, préciser que ce langage est lui-même - au moins lorsqu'il s'agit d'un texte littéraire - un langage de connotation, en sorte que la formule doit, définitivement, être présentée de la façon suivante :

$$(ERC) R [(ERC) R C]$$

Pour exceptionnel qu'il soit (12), un tel type de structuration du signe ne se distingue des métalangages ou des langages de connotation traditionnels que par un degré supplémentaire de complexité. Il n'est théoriquement pas impossible d'imaginer des langages encore plus complexes : si, par exemple, on voulait décrire selon les procédures jarryques les descriptions de langages que constitue le voyage de Faustroll, on obtiendrait un langage plus complexe d'un degré dans la partie gauche de la formule :

$$(ERC) R \{ [ERC] R [(ERC) R C] \}$$

Et rien n'empêcherait de faire à son tour fonctionner un tel langage comme expression ou contenu d'un autre langage, et ainsi de suite.

Ces types de langage sont implicitement prévus par Hjelmslev : il admet en effet pour certaines métalangages comme pour certains langages de connotation la possibilité d'avoir leurs deux plans constitués par un langage :

"Nous définirons alors un langage de connotation comme un langage non scientifique dont l'un des plans ou les deux sont des langages, et un métalangage comme un langage scientifique dont l'un des plans ou les deux sont des langages" (13).

Il suffit donc de supposer que ces langages peuvent à leur tour être connotatifs ou métalinguistiques pour obtenir les formules de l'infinité théorique des langages possibles, dont celui de Faustroll ne représente qu'un cas particulier.

On le voit : la possibilité même de décrire un texte de ce type selon les modèles de la linguistique structurale implique que loin d'échapper au modèle traditionnel du signe linguistique, il ne fait que le consolider, en multipliant le nombre des plans du langage. Aussi ne serait-il sans doute pas inexact de donner à un tel système le nom d'hyperlangage. Hyperlangage qui, on l'a deviné, n'est autre que celui de Dieu, car Faustroll est Dieu :

"Etes-vous chrétiens ? dit un homme bronzé, vêtu d'un sarrau bariolé, au milieu de la triangulaire petite ville.
- Comme M. Arouet, M. Renan, et M. Charbonnel, dis-je après avoir réfléchi.
- Je suis Dieu, dit Faustroll" (14).

Mais qu'on prenne garde à un détail : le discours de cet hyperlangage est périodiquement interrompu par un autre discours, celui du singe papion Bosse-de-Nage, qui profère à onze reprises dans le "Voyage" son "monosyllabe tautologique" ha ≠ ha :

"Ha ha !" dit Bosse-de-Nage déchargeant l'as sur le trottoir ; mais il n'ajouta, pour cette fois, rien autre chose" (15) ;

"Ha ha ! dit Bosse-de-Nage, réveillé soudain ; puis il s'enferma dans un mutisme obstiné" (16), etc...

A chacune de ces occurrences de ha ha, un commentaire

scrupuleux signale^{que}, pour telle ou telle raison, Bosse-de-Nage ne poursuit pas son discours[^] : c'est qu'à vrai dire ce discours épuise son langage, comme il est explicitement signifié par le titre du chapitre X :

"Du grand singe papion Bosse-de-Nage, lequel ne savait de parole humaine que "Ha Ha" (17).

Et un chapitre entier de l'ouvrage est consacré à traiter "De quelques significations plus évidentes des paroles Ha ha" : analyse qui est entièrement fondée sur le postulat que le discours de Bosse-de-Nage se confond avec son langage :

"Ha, ha", disait-il avec concision ; mais nous n'avons point à nous occuper de cet accident, qu'il n'ajoutait généralement rien autre chose" (18).

Langage ? Non-langage plutôt, puisque ne comportant qu'un "signe", à peine signe au demeurant puisqu'il n'acquiert un contenu (d'ailleurs hypothétique) que par sa redondance :

"A juxtaposé à A et y étant sensiblement égal, c'est la formule du principe d'identité : une chose est elle-même. C'en est en même temps la plus excellente réfutation, car les deux A diffèrent dans l'espace quand nous les écrivons, sinon dans le temps, comme deux jumeaux ne naissent point ensemble (...)" (19).

Ainsi oscille le texte de Faustroll : entre l'hyperlangage et le non-langage. Et du coup l'hyperlangage se trouve comme miné par la présence même, en son sein, du non-langage. En dernière analyse le texte du voyage n'est donc pas seulement métasémiotique. En effet, au-delà du langage de connotation qu'est le texte littéraire, c'est la langue naturelle - retenue ici comme modèle de tout langage - qui est l'objet du texte. C'est du moins ce que manifeste l'opposi-

tion entre le Ha ha de Bosse-de-Nage et le langage construit par le Docteur. D'où la relation qui s'établit entre Faustroll et César-Antechrist, relation explicitement signifiée par l'allusion de la page 120, par laquelle Faustroll lui-même attribue à Ubu la paternité de César-Antechrist:

"Et de la dispute du signe Plus et du signe Moins le R.P. Ubu, de la Cie de Jésus, ancien roi de Pologne, a fait un grand livre qui a pour titre César-Antechrist, où se trouve la seule démonstration pratique, par l'engin mécanique dit bâton à physique, de l'identité des contraires".

2ème section. Les systèmes de signes non linguistiques.

Messaline et le Surmâle sont à la fois parallèles, opposés et complémentaires. Parallèles, en ce que les deux récits sont, quant à leur structure, superposables dans leurs grandes lignes. Opposés, comme le sont les actants sujets des deux textes : féminin et masculin. Complémentaires enfin, dans la mesure où Messaline est dans l'ordre du symbolique ce que le Surmâle est dans l'ordre du réel. Entendons que chacun des éléments de Messaline retenu comme pertinent dans la structuration du texte est un signe, précisément : un symbole, tandis que dans le Surmâle seule la structure même du récit est signifiante au niveau de la connotation. Si l'on préfère, les signifiés du Surmâle ne sont que des signifiés, tandis que ceux de Messaline sont aussi des signifiants, comme on verra, plus bas, par exemple pour les mugils ou pour le glaive.

Messaline est donc à certains égards un discours sur le signe, ce que n'est en aucune façon le Surmâle. Ce discours s'articule parfois au niveau de la dénotation (voir, par exemple, le texte, cité plus bas, de la page 21). Mais, de façon constante, c'est au niveau

de la connotation qu'il s'articule, précisément dans la mesure où les unités actantielles - celles qui donnent lieu aux prédicats du récit - sont des signes. On comprend, dans ces conditions, pourquoi, dans ce chapitre consacré aux textes métasémiotiques, il était indispensable de parler de Messaline, et, complémentaiement, de délaissier le Surmâle.

La structure ~~du~~ ^{de} récit de Messaline est d'une extrême simplicité. C'est la quête l'actant-objet (le Phallus) par l'actant-sujet (Messaline). Quête déçue à trois reprises :

1) La première déception intervient dès le chapitre 1, où se manifeste l'insatisfaction de Messaline, même après le renouvellement abondant du "glaive de Priape" - pour parler comme Faustroll (20):

"Et il vint des hommes, des hommes et des hommes.

Jusqu'à l'aube, où le leno congédia ses vierges.

La dernière, après même sa suivante, elle ferma sa cellule, mais le désir la consumait encore" (21).

2) Seconde déception au chapitre 4, intitulé, de façon pleinement explicite, "L'impératrice à la chasse du Dieu". Bien qu'elle ait reçu de Valerius l'Asiatique la clef du jardin de Lucullus, Messaline n'y découvre ni l'image phallique du Dieu, ni même son substitut, le miroir sphérique :

"Mais nulle part Messaline ne reconnut, rubiconde sur le vert acanthe, les figuiers sacrés, tuteurs de tout jardin de Rome, desséchés et pourtant si mûrs - chez l'Asiatique ! - du plus pur vermillon d'Asie, qu'ils avaient rutilé toute cette journée-là au soleil jusqu'à éclabousser les fenêtres des Césars.

Et ni au-dessus du taillis généreusement difforme, (...) ni à travers la fûtaie de faux arbres, (...) elle ne retrouvera ce paroxysme de la beauté d'un jardin, actuel ou romain, le miroir du dieu, la boule de Sidon, en verre ! " (22).

3) Dernière déception, enfin, au chapitre 1 de la IIème partie : le danseur Mnester, en qui Messaline croyait avoir trouvé un substitut satisfaisant du dieu, se révèle en réalité comparable à tel personnage d'Ubu Enchaîné (23) :

"-Il a bu, dit Messaline, radieuse et furieuse d'une nouvelle volupté et d'un outrage inédit ; - il a bu, docilement, à ce point que ce n'est pas Phalès, ni Mnester, mais un tout petit enfant dans son berceau, qui a oublié sa divinité, qui s'est oublié en moi" (24).

Messaline paraît alors renoncer à la quête du dieu. Cette renonciation est paradoxalement signifiée par son mariage avec C. Silius Silanus. Mais c'est précisément cette renonciation qui entraîne la satisfaction de sa quête:condamnée par Claude, Messaline obtient enfin le dieu qu'elle cherche, mais sous l'espèce du glaive qui la pénètre :

"Je meurs, ... je savais bien qu'on ne pouvait mourir que d'amour ! Je l'ai ... maman !

L'homme au glaive écarte Messaline de son corps ainsi qu'une vipère" (25).

Il n'est que trop évident qu'un tel schéma - commun, on l'imagine facilement, à une quasi-infinité de récits ne révèle pas les particularités de Messaline (26). Il nous reste à montrer l'essentiel : que les actants sont des symboles (si on tient à préciser : des signes de symboles), que les relations qui se manifestent entre eux sont des relations de symbole à symbole, que les prédicats qui sont formulés à leur propos ne leur sont appliqués qu'en raison de leur nature de symbole.

1) Messaline est un symbole. Symbole polysémique, à vrai dire, que cette "abstraction vivante" (27). En sa qualité de pros-

tituée (lupa), elle signifie la louve, et, par là, la déesse Acca Laurentia :

"Le plus vieux mythe du Latium renaît dans cette chair de vingt-trois ans : la Louve, nourrice des jumeaux, n'est qu'une figure d'Acca Laurentia, déesse tellurique, mère des Lares, la Terre qui enfante la vie, l'épouse de Pan qu'on adore sous l'espèce d'un loup, la prostitution qui a peuplé Rome" (28).

Elle représente aussi Vénus, comme le manifeste l'équivalence entre Claude et Vulcain :

"Maris de Vénus, H - ^{par} ~~laco~~ - tos ! tous deux nous sommes nommés de syllabes impaires, qui selon l'autorité de Pythagore, désignent une tare à droite" (29).

Entre Messaline et la Ville se manifeste une relation métaphorique, signifiée par le miroir qui les égalise :

"(...) deux têtes se comparent, toutes pareilles et de même taille, côte à côte dans le miroir : la colline frisée de platane et de lierre (...) et la toison aux reflets de cimes et d'abîmes de Valérie Messaline (...)" (30).

Mais là ne s'arrête pas encore le paradigme des signifiés de Messaline. De façon constante, elle connote la Nuit, et ce contenu de connotation, en plusieurs occasions, émerge au niveau de la dénotation ; ainsi de façon particulièrement redondante, dans ce passage :

"(...) la catin Auguste, de la chair des empereurs divins, déguisée par un très vaste manteau de pourpre sombre dont chaque pli est une gouttière de ténèbres, dans le noir de son capuchon où sa serruque blonde (Messaline est brune) allume une étoile, plus déesse que la Larentia, a l'air de la Nuit elle-même (...)" (31).

2) Le Phallus est un symbole. Cette qualité de symbole lui est explicitement attribuée :

"Mais la Chose est plus monstrueuse et insolite et attirante qu'un drapeau, parce qu'elle signifie quelque chose" (32).

Mais quelle est cette chose que signifie la Chose ? L'organe masculin ? Sans doute, et certains détails à cet égard sont d'ailleurs d'importance au moment où l'on attendrait dans ce

texte fort peu discret, le signalent :

"(...) la banderole de l'enseigne claquerait au vent si le dieu roide ne l'appliquait entre soi et la muraille qui est son ventre" (33). 154

Mais ce n'est là qu'un des deux termes du paradigme des contenus du phallus. Il signifie aussi la Mort, comme le manifestent au niveau de la connotation, le dénouement même du récit, et, au niveau de la dénotation, quelques traits :

"La grande aile de sa faux immémoriale, demi-envergure des infinis ciseaux d'Atropos - la tige cramoisie de l'amour en est-elle le fer jumeau ? - en même temps que l'autre geste du dieu qui féconde, semait la mort par tout le champ" (34).

Mais ce signifiant qu'est le phallus est aussi signifié. Et le signifiant qui le signifie est à son tour double. C'est, d'une part, l'oiseau ;

"Et on dirait d'un grand oiseau qui tend le cou avant de prendre son vol" (35).

Mais c'est, d'autre part, et si paradoxale que puisse, au premier abord, paraître la relation sémiotique instaurée entre les deux termes, la Lune. D'où la substitution de la Lune au phallus dans le langage du désir de Messaline :

"Claudi, mon mari, empereur, dieu, dit ^{la} Messaline au lit, se refusant, comme elle aimait à faire, jusqu'à réponse favorable à quelque paradoxal caprice ; César, augure, homme si versé dans la musique et surtout l'astronomie : je veux LA LUNE" (36).

La relation entre la Lune et le phallus s'explique en réalité facilement : elle s'établit en effet par une brève série de relais sémiotiques :

- la lune, d'abord, signifie la boule, et, notamment, cette boule parfaite que constitue le corps pelotonné de Mnester, au terme de sa danse obscène de Narcisse sexuel :

"Quelque chose avait roulé à bas de l'estrade du théâtre, et occultait encore la lumière par terre : une boule aussi parfaite-

ment ronde que le disque d'une planète chue, le cors inextricablement pelotonné de Mnester à la fin de sa danse. Or pelotonnement est un terme astronomique, glomeramen, (...) qui se dit de la libration de la lune" (37).

- la boule à son tour signifie le miroir sphérique :

"Il y a dans le jardin et j'ai vu - pendant que mon mari (il n'a pas vu le dieu, lui), avec sa méfiance habituelle faisait fouiller tous les bouquets d'arbres, - une merveilleuse boule en verre de Sidon, grosse comme une tête d'homme ! Je n'ai pas de miroir si parfait dans ce cabinet, sauf mon portrait de perles" (38).

- et c'est enfin ce miroir qui réfléchit - et par là signifie (39) - le dieu :

"Si un homme nu se voyait homme dans cette boule, il s'y verrait dieu ! le dieu que je cherche" (40).

Ainsi le phallus - tout comme, de façon un peu moins affichée, Messaline - est à la fois symbole (signifiant et signifié) et, en tant que symbole, signifié par d'autres symboles qui sont donc ses signifiants. C'est sous les espèces de ces signifiants - l'oiseau et la lune - que l'actant phallus reçoit les prédicats du récit. Ainsi, à la fin de la danse de Mnester, c'est la lune comme signifiant, mais le phallus comme signifié, qui "éteint les flambeaux du ciel" (41) lors de l'éclipse du soleil : et la quête de Messaline apparaît alors comme le mariage de la Nuit et de la Lune. De façon plus significative encore, et plus explicite, c'est en sa qualité d'oiseau que le phallus manque : il s'est envolé :

"Un crépitement : Messaline perçut avec netteté la fuite du dieu dans un strident bruit d'ailes déployées. L'image en bois de figuier du roi de dieu des Jardins, désertant sa prêtresse et son temple de Suburre, s'était évanouie, disparue sans doute vers de plus hauts Olympes, comme si cet Immortel, rougissant encore, et plus que par son vermillon obscène et rituel, de s'être prouvé d'entre les

dieux le plus homme, avait eu besoin de renouveler son apothéose" (42).

Plus loin, le phallus est assimilé à l'Aigle des légions, et c'est son départ pour la Bretagne qui est fantasmatiquement donné comme correspondant à son envol :

"Aigle de Rome et de Suburre, es-tu donc retourné s'éteindre dans les marais de Bretagne ?" (43).

Ajoutons encore, pour montrer à quel point s'entr'engluent les symboles et les signes, que cet envol de l'oiseau-phallus n'a d'autre raison que la profération du nom interdit de la ville, celui qui apparaît quand on lit ROMA dans un miroir :

AMOR (44)

Ainsi, c'est le signe (le reflet) du signe (le nom) qui fait agir le signe (l'oiseau) du signe (le phallus) : infini et fascinant jeu de miroirs où s'enferme définitivement, pour se constituer en texte, le discours de Messaline.

Il resterait à rendre compte de la fonction de certains éléments lexématiques qui, visiblement, ne sont pas des unités actantielles du récit et qui même, dans quelques cas, paraissent scandaleusement aberrants. Ainsi les mugils (45) : un chapitre entier de la seconde partie décrit la pêche aux muges, les particularités physiques, alimentaires et caractérielles de ces poissons "si épais qu'ils (en sont) presque cylindriques" (46). Détails scrupuleusement distillés, de façon d'autant plus afonctionnelle que la scène est explicitement située à Nîmes, tandis qu'à Rome viennent de se célébrer

les noces agitées de Messaline et de Silius ! C'est la dernière phrase du chapitre qui révèle leur fonction :

"Je pêche, oui, mais autrement que toi, sans dépendre de chiens marins, et où il y a plus de poisson. J'extrais, à Rome, dit le médecin, assurant son chapeau thessalique, les mugils du supplice légal des fondements des adultères" (47).

Ainsi, c'est en leur qualité de symbole du pal - et, par le pal, du phallus, - que les muges interviennent dans le récit. Procédure pleinement caractéristique de la structuration du texte jarryque que cette efflorescence apparemment insolite de la symbolique phallique.

Ainsi Messaline apparaît comme un récit formulé à propos de signes. Mais ces signes, sont-ils eux-mêmes structurés en systèmes ? Pour prendre l'exemple le plus embarrassant, à quel autre signe s'oppose le phallus ? Il serait d'abord tentant de chercher dans le texte un élément fonctionnant comme symbole du sexe féminin. On pourrait même croire le trouver dans le murrhin. Il est en effet peu contestable qu'en une occurrence au moins l'un de ces objets est explicitement donné comme signifiant le sexe féminin :

"C'était une des coupes que la course de l'impératrice avait traînées sur les gradins ; et, aussi patente que l'écartement des doigts qui la présentaient, sa fêlure pleurait, telle la clepsydre des heures d'amour" (48).

Il est cependant à remarquer que le murrhin est un symbole bien ambigu. La fente dont il est porteur est, en lui, accidentelle, puisqu'elle lui a été conférée par Messaline elle-même dans sa course précipitée à travers les gradins de l'hippodrome de Lucullus. (voir p. 61). Et il faut bien avouer que par ailleurs les traits

qui sont prêtés aux murrhins font paradoxalement penser au phallus : ainsi, ils "se dressent dans la contemplation, au-dessous d'eux, de l'arène obscure" (49). Plus bas, ^{ils} sont métaphoriquement assimilés à une "compagnie d'oiseaux cyclopes sur une patte" (50). Et l'on sait que la métaphore de l'oiseau est précisément une de celles qui, dans Messaline et ailleurs dans l'oeuvre de Jarry (51), signifient le plus fidèlement le phallus. Drôle d'oiseau, qui symbolise à la fois le phallus et le sexe féminin ! (52). Enfin, ^{et} ce dernier trait est déterminant, le murrhin, au contraire du phallus, n'a pas de fonction actantielle dans le texte : simple objet signifiant (encore qu'ambigu) au même titre, formellement, que les mugils.

Mais si le murrhin ne s'oppose pas au phallus, à quoi s'oppose le phallus ? La réponse est explicitement fournie par le texte : "Phallus manque" (53). C'est donc à l'absence du phallus que s'oppose le phallus : on a affaire à un système Ø vs phallus. L'entier du texte de Messaline apparaît donc comme le récit de l'alternance entre les deux phases de ce système de signes. Et l'on comprend alors ce que signifie, à la fin du chapitre 7 de la 2ème partie, le départ de Lépida, mère de Messaline, après que cette dernière a reçu enfin le phallus :

"La matrone a remis son voile et s'éloigne à reculons. (...) La veuve s'en va grave et impitoyable. Elle est si veuve et si pure et si impitoyable qu'il y a très longtemps qu'elle n'est plus là. Et ce qui soulève et anime avec une tête son capuchon immaculé, ce ne peut être que l'Obscénité Divine qui se retire vers les secrets de son jardin. Il n'y a qu'un dieu ou un fantôme qui sache faire des plis si droits. Et une vraie femme aurait pleuré avant l'esclave, et ses larmes la dévoileraient sous la trame qu'elles auraient mouillée !

Le dieu est parti" (54).

Nouveau départ du phallus - signifié cette fois non par l'envol de l'oiseau, mais par l'éloignement de la mère phallique - celle qui est le phallus, mais qui ne l'a pas.

NOTES

- (1) "Je suis d'autant mieux persuadé de l'excellence de mes calculs et de son insubmersibilité (du bateau), que, selon mon habitude invariable, nous ne naviguerons point sur l'eau, mais sur la terre ferme" (p. 26) : implication attendue de la loi d'identité des contraires formulée à la fin de l'ouvrage (p. 120).
- (2) Nouvelle implication de la loi d'Identité des contraires : les îles auront l'apparence de lacs (p. 58), ce qui n'empêchera pas de les décrire comme des îles.
- (3) p. 66.
- (4) Jarry, p. 117.
- (5) Précisons en outre que la connotation rabelaisienne de l'île sonnante fait allusion au goût de Terrasse pour l'abstracteur : goût qu'il partagea avec Jarry, au point de composer pour lui la musique du Pantagruel.
- (6) Dans Les inattentions et sollicitudes du poète Fram-Nohain, Paris, Vanier, 1894.
- (7) p. 50~~7~~.
- (8) "Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx", Pléiade, p. 68. Voir l'exégèse, par J. L. Sandomir, du mot "Ptyx" dans CCP, IO, pp. 35 - 37.
- (9) Pléiade, pp. 50 - 53.
- (10) Signalons ici que nous renvoyons, pour l'étude des allusions de

chacun des chapitres du "voyage", au CCP 22 - 23, qui donne tous les éléments nécessaires aux recherches. Nous avons cependant cru utile de procéder, à titre d'exemple, à une étude détaillée des relations entre la Canne de jaspe et "l'île de Her". On trouvera cette étude en appendice.

(11) In "Éléments de sémiologie", Communications, n° 4.

(12) Il est en effet à remarquer qu'un tel système ne se confond pas avec le pastiche : il n'est que trop évident que "l'île de Ptyx" n'est en rien un pastiche de Mallarmé. Le pastiche vise à construire un discours conforme aux règles du texte imité, tandis que la procédure utilisée par Jarry consiste à se donner le texte visé comme contenu d'un langage de connotation.

(13) Prolègomènes, p. 162

(14) pp. 46 - 47. On remarque que, sauf au chapitre XII, c'est l'huissier Panmuphle qui est censé parler. Mais il ne remplit ce faisant, que sa fonction d'huissier : rendre compte de l'objet pour lequel on requiert son office. Il se trouve que cet objet est, ici un langage : celui du voyage de Faustroll.

(15) p. 40.

(16) p. 42.

(17) p. 35.

(18) p. 84. Le texte, il faut l'avouer, n'est pas d'une clarté absolue. Nous l'interprétons comme manifestant le refus de tenir pour pertinentes les raisons "accidentelles" de l'interruption du discours de Bosse-de-Nage après son second Ha.

(19) Ibid.

(20) Au début du livre VI de Faustroll - intitulé, de façon messalinienne, "Chez Lucullus" - Visité, fille de l'évêque marin Mensonger, "ne survécut point à la fréquence de Priap~~pe~~" (p. 98) - mais l'un des manuscrits donne la leçon : "du glaive de Priap~~pe~~".

(21) p. 24.

(22) p. 52.

(23) Voir articles Pissedoux et Pissembock du dictionnaire d'Übu
Enchaîné.

(24) p. 83.

(25) p. 110.

(26) Sur cette inaptitude de l'analyse structurale du récit à rendre compte de la "différence" du texte, voir R. Barthes, S/Z pp. 9 - 10. On remarquera cependant que le récit de Messaline s'écarte considérablement de celui de Tacite, au livre XI des Annales : aucune trace, chez l'historien, des trois déceptions de Messaline, ni de la confusion qu'elle établit entre le glaive et le dieu qu'elle cherche. Quelques détails, en revanche, sont directement empruntés à Tacite : le mariage avec Silius (XXVII), l'"imitation de Bacchus" (XXXI), le départ de Messaline pour Ostie dans un chariot d'ordures (XXXII), etc.

(27) p. 20.

(28) Ibid.

(29) p. 26.

(30) p. 34.

(31) p. 21.

(32) Ibid.

(33) Ibid.

(34) p. 49.

(35) p. 25.

(36) p. 75.

(37) Ibid.

(38) p. 40.

(39) Sur cette relation entre le signe et le miroir, voir p. 195 et 199.

(40) p. 41X

(41) Les choses se compliquent par allusion à Calus -c'est-à-dire Caligula.

(42) p. 25.

(43) p. 37.

(44) On croit reconnaître en ce graphisme la main de Jarry.

(45) Nom latin du Mulet.

(46) p. 98.

(47) p. 100X.

(48) p. 88. Voir aussi p. 61.

(49) p. 60.

(50) p. 61.

(51) Voir, à propos, de César-Antechrist, p. .

(52) Il n'y a d'ailleurs que contradiction partielle, puisque, comme on l'a vu, le phallus, chez Jarry, ne signifie pas seulement le sexe masculin.

(53) p. 33. Il s'agit d'une "miniature de la grande enseigne du lupanar de Suburre", piétinée et jetée par Messaline "quand elle s'est souvenue, comme d'un cauchemar, de l'hallucination de la fuite de la monstrueuse image".

(54) p. 110.

Appendice.

La canne de Jaspe (Paris, Mercure de France, 1897) est une réunion de trois recueils moins étendus : Monsieur d'Amercoeur (huit contes), Le trèfle noir (quatre contes), Contes à soi-même (huit contes). Un excellent article de J. H. Sainmont ("Ignorez-vous l'île de her ?", CCP, 22 - 23, pp. 81 - 83) a fort pertinemment relevé les aspects de l'oeuvre et du caractère de Régnier, qui ont pu retenir l'attention de Jarry. De façon plus modeste, on s'est contenté ici de procéder à une étude voulue exhaustive des relations textuelles entre "l'île de Her" et la Canne de Jaspe.

1) Le nom de l'île - Her - renvoie, comme il a été dit, aux personnages des contes dont le nom commence par cette syllabe. Cependant ce nom présente également deux variantes : "île de Herm, parce qu'elle est païenne et consacrée à Mercure" - et l'on trouve là, outre une référence rabelaisienne (IV, 66), une allusion au caractère hermétique des contes. L'un des personnages - M. de Berve - est d'ailleurs donné comme "fort savant et versé dans les sciences hermétiques" (p. 56). L'autre variante est la forme Hort, "à cause des jardins magnifiques" : allusion transparente à la fréquence du thème du jardin chez Régnier : "deux parterres de fleurs flanquant un parterre d'eau entourés d'une sorte d'hémicycle de hauts buis taillés" (p. 14), "les jets d'eau du jardin" (p. 51), "à la science de la bâtisse il joignait l'entente des jardins" (p. 115), "rien qu'une allée autour d'un gazon vert où dort un filet d'eau" (p. 119), "j'avais cru pourtant que je ne quitterais jamais nos beaux jardins, ô Hermas" (p. 131) ; voir aussi pp. 145 - 164.

2) Le thème du jardin se précise sous la forme du jardin orné de bassins, de fontaines et de jets d'eau :

a) chez Jarry : "l'île de Her est (...) semblable au bassin d'une fontaine de jaspe" (p. 53) ; "il n'y a pas d'exemple que les jardiniers de l'île de Her n'aient laissé redescendre un jet d'eau sur le bassin, dont il dépolirait la surface" (p. 59).

b) chez Régnier : "Au milieu de la place déserte une fontaine retombait dans une vasque basse" (p. 13), "les torches se

reflétaient aux fontaines, les jets d'eau scintillèrent de pierreries vaporisées" (pp. 37 - 38), "les jets d'eau du jardin qui avaient lancé leurs fusées prismatiques se taisaient" (p. 51), "une fontaine coulait dans un bassin usé" (p. 98), "ils excellait à disposer (dans les jardins) les eaux tant plates que jaillissantes" (p. 115), etc...

On remarque avec intérêt que le détail du jet d'eau qui ne redescend pas est purement et simplement imaginé par Jarry, qui de la sorte généralise et systématise le thème du miroir.

3) Le thème du miroir est en effet retenu par Jarry et formalisé de la façon suivante : "La surface de l'île (...) est d'eau immobile, comme d'un miroir ; et l'on ne conçoit pas qu'y glisse une barque, sinon comme un ricochet effleure; car ce miroir ne réfléchit pas de rides, même siennes" (p. 58). Et plus bas : "Les deux miroirs parallèles du sol et du ciel sauvegardent comme deux aimants éternellement face à face leur réciproque vacuité" (ibid.). Chez Régnier, le thème du miroir est à proprement parler envahissant : "Trois allées d'arbres divergentes y aboutissaient, dont la perspective se reflétait inversement dans trois grandes glaces posées au fond de la pièce (...) " (p. 14), "au milieu (de la barque) se trouvait une rotonde de miroirs" (p. 44), "les mosaïques de pavage miroaient" (p. 83), "(...) et partout les miroirs que j'avais voulus nombreux et beaux pour refléter au passage le sourire divin, la chevelure nocturne et le port gracieux de l'incomparable Madame de Sérences" (p. 117), etc... L'un des contes même porte le titre de "Récit de la Dame aux Sept Miroirs" (pp. 269 - 286). -Quant au thème du miroir face au miroir - miroir qui n'est que miroir - il fait allusion de façon précise à un passage de "Hertulie ou les messages" : "dans la chambre solitaire, au-dessus des yeux clos de sa face pâle, les miroirs, en leurs cadres d'or, d'écaille et d'ébène, continuèrent à échanger entre eux l'illusoire aspect de leurs réciproques vacuités" (p. 167).

Miroir de miroir, métaphore, pour Jarry, du signe de signe qu'est son texte.

4) Jarry a retenu comme pertinent un dernier aspect du

texte de Régnier : l'alliance en un même être de traits d'humanité et d'animalité : "Ses femmes (...) nous sidonnèrent le divertissement de danses sur les pelouses vitrées de l'île ; mais quand elles relevèrent leurs traînes pour marcher sur le gazon moins glauque que de l'eau, (...) à la vue des sabots capripèdes et des jupes de toison, saisis d'effroi nous nous jetâmes dans l'as (...)" (p. 59) (1). Ce trait se manifeste surtout, chez Régnier, dans "la mort de Monsieur de Nouâtre et de Madame de Ferlinde" (pp. 63-82), ainsi que dans "Hermogène", où il est question d'une belle étrangère dépouillée et laissée nue par des "satyres, des faunes et des aegipans" (p. 266). - Il est à remarquer que certains aspects de Faustroll lui-même sont visiblement empruntés au portrait de M. de Nouâtre (voir p. 74).

5) Enfin le texte de Régnier est également présent dans celui de Jarry par l'occurrence de certains mots rares : le verbe pavonner (p. 58 chez Jarry, p. 253 chez Régnier), les substantifs poncire (p. 59 chez Jarry, p. 197 chez Régnier), et burgau (p. 60 chez Jarry, pp. 162 - et 197 chez Régnier).

NOTE

(1) Dans Messaline, la "forme bizarre et capripède", qui au chapitre IV, "s'enfuit de la maison des Pétra, si bondissante qu'on ne distinguait point si elle était vêtue ou velue" (p. 51) est évidemment proche parente des femmes de l'île de Her. Si nous prenions au sérieux le jeu des "influences", nous prendrions plaisir à remarquer les incontestables relations qui s'établissent entre le texte de Régnier et tels passages de Messaline, par exemple les descriptions des jardins de Lucullus.

CONCLUSION

Une importante part de l'oeuvre de Jarry est constituée par un travail sur les signes : signes des langues naturelles, signes des langages de connotation ou des métalangages, signes non-linguistiques. Ce travail présente deux aspects, distincts du point de vue de la métalangue qui en rend compte, mais le plus souvent imbriqués au niveau de la pratique textuelle : description d'une part, subversion et transformation d'autre part. Ces manipulations ne sont pas innocentes : elles font apparaître, au sein d'un système de signes - celui du texte - le minutieux détraquage dont il est l'objet au moment même où il se construit. Il n'est donc plus possible de décrire les textes de Jarry uniquement ~~comme~~ des systèmes de signes, si complexe et si achevée qu'en puisse paraître la structuration : il faut aussi voir en eux simultanément la construction et la destruction de systèmes de signes. C'est ce qu'on va maintenant tenter de faire à propos de l'intertexte CA - UR - UE. Travail qui, comme son objet, se dédoublera en description de la structuration et description de la destruction.

2ème PARTIE

Essai de description de l'intertexte

CESAR-ANTECHRIST

UBU ROI

UBU ENCHAÎNE

AVERTISSEMENT

Il est possible de lire l'intertexte CA - UR - UE de deux façons : en commençant par CA pour terminer par UR et UE, ou dans l'ordre inverse : UR - UE - CA (1). A ces deux lectures correspondent deux structurations différentes du contenu des trois textes. Parallèlement, il est possible de lire la 2ème partie de ce travail de deux façons. A la lecture CA - UR - UE correspond la lecture linéaire du texte, dans l'ordre des chapitres. La lecture UR - UE - CA impose au contraire de commencer par le chapitre IV ("Dictionnaire d'UR") et de poursuivre jusqu'à la fin de l'ouvrage, pour ne revenir qu'ensuite aux trois premiers chapitres. Précisons cependant que, pour des raisons évidentes, il n'a pas été possible de rédiger le chapitre IV sans retenir la pertinence des éléments métasémiotiques fournis par le texte de CA. En sorte que le "Dictionnaire d'UR" tient compte pour une part - mais pour une part seulement - de la transformation du contenu apportée par la lecture CA - UR - UE.

(1) Les autres lectures théoriquement possibles - (CA - UE - UR ; UR - CA - UE ; UE - UR - CA ; UE - CA - UR) seraient, pour des raisons diverses, mais si évidentes qu'on ne les énumérera pas, absurdes.

CHAPITRE 1

CÉSAR-ANTECHRIST

Note historique et critique. Le texte a été publié dans son entier aux éditions du Mercure de France sous la forme d'un petit volume in-16° carré sous couverture noire muette frappée d'un blason d'or. Le tirage s'est élevé à 206 exemplaires (2 + 7 + 197). L'"achevé d'imprimer" date d'octobre 1895. Mais chacun des trois premiers actes avait été déjà publié :

- L'"Acte Prologal", alors intitulé "Acte Unique", avait paru dans l'Art Littéraire, nouvelle série, n^o 7 - 8, juillet - août 1894, pp. 98 - 108, Le texte est daté, au début du "Vendredi 20 avril", à la fin du "Dimanche 22 avril". L'"Acte Prologal", cette fois, sous son titre définitif, est de nouveau paru dans les Minutes de Sable mémorial, juste avant le "Prologue de conclusion".

- L'"Acte Héraldique" a paru, sous le titre de "Acte Héraldique de César-Antechrist", dans le Mercure de France, n° 63, mars 1895, pp. 304 à 312. Le texte est daté d'Octobre 1894.

- L'"Acte Terrestre" a été publié dans le Mercure de France n° 69, septembre 1895. L'"Acte Terrestre" est, comme on sait, une version abrégée d'Ubu Roi, qui se trouve ainsi manifesté pour la première fois comme partie de César Antechrist. Les différences avec le texte d'UR sont les suivantes :

- les cinq premières scènes de l'acte I d'UR ainsi que l'entier de l'acte V ont été supprimés.

- ont été également supprimées les scènes 3 à 5 de l'acte II, puis la scène 7, ce qui entraîne quelques menues modifications

du début de la scène 1 de l'acte III, devenue scène VI de l'"Acte Terrestre".

- dans l'acte IV, les scènes 1 et II ont été éliminées, ainsi que le bref dialogue de Pile et Cotice à la fin de la scène VI (devenue la scène XVI).

- en revanche, la scène 7 de l'"Acte Terrestre" (originellement scène II de l'acte III) s'est enrichie, au début, d'un bref poème qui assimile la Machine à Décerveler (qui, on le verra, fonctionne dans UR dans les sous-sols) à la Machine à Imprimer. Quant à la scène 12 (originellement scène 3 de l'acte 3) elle comporte une horrifique description des Palotins qui ne figure pas dans UR.

- enfin, quelques menus détails ont été modifiés : Père Ubu se transforme en Ubu, Capitaine Bordure en Bordure ; à la scène 15 (originellement scène 5 de l'acte IV) c'est le Palotin Giron, et non plus le "petit Rensky" qui est "fauché tel le coquelicot".

César Antechrist a été réédité chez Fasquelle en 1932, précédé des Minutes de Sable mémorial. Quelques incorrections, à vrai dire sans gravité, déparent cette édition, qui a été utilisée par R. Massat pour la reproduction de César-Antechrist dans le t. 4 des Oeuvres complètes. C'est au texte des Oeuvres complètes que renvoient nos références. Mais nous avons pris soin, chaque fois que c'était utile, de corriger le texte d'après celui de l'édition originale, et, pour l'"Acte Héraldique", d'après le manuscrit, conservé à la Réserve Précieuse de la Bibliothèque Royale de Belgique.

Abréviations utilisées : AP, Acte Prologal ; AH : Acte Héraldique ; AT : Acte Terrestre ; AD : Acte Dernier.

A propos de CA, les deux aspects de l'attitude descriptive que nous avons distingués en introduction se confondent. En effet, le contenu, ou pour mieux dire, l'un des contenus de CA, c'est précisément le signe. En décrivant César-Antechrist, on aboutit, à l'un des niveaux du texte, à mettre en évidence un aspect, l'aspect, serions-nous tenté de dire, essentiel, de l'attitude de Jarry à l'égard du signe. Une telle particularité, faut-il le souligner ? est loin d'être unique dans l'oeuvre de Jarry : par exemple, les chapitres métasémiotiques de Faus-troll la présentent également, quoique selon des modalités différentes. Mais CA nous paraît être le seul texte où, de façon à peu près continue, la description (qui on le verra, est aussi manipulation) du signe soit présente à l'un des niveaux de contenu du texte. C'est pourquoi nous avons jugé inutile de répartir la description de CA entre la première et la seconde partie. Elle pouvait figurer tout entière indifféremment dans l'une ou l'autre. Si nous l'avons intégrée à la seconde, c'est pour une raison autre, déjà explicitée plus haut : CA constitue avec UR et UE une intertextualité étroite, caractérisée, au niveau de l'expression, par l'intégration du texte d'UR à celui de CA. A cet égard, il était indispensable de ne pas disjoindre la description de CA de celle d'UR.

Le contenu de surface de CA semble avoir, curieusement, échappé à la plupart des observateurs (1). Il est pourtant explicité, dès le début de l'AP, par un certain nombre de formules apparemment non-plurivoques :

- ainsi, le Christ d'Or pose-t-il, à la scène 2, le principe général de l'alternance des contraires :

"Le jour et la nuit, la vie et la mort, l'être et la vie, ce qu'on appelle, parce qu'il est actuel, le vrai, et son contraire, alternent dans les balancements du Pendule qui est Dieu le Père" (AP, 2, 277) (2).

~~-César-Antechrist~~ se donne lui-même explicitement comme le "contraire" du Christ :

"Christ qui vins avant moi, je te contredis comme le retour du pendule en efface l'aller. Diastole et systole, nous sommes notre repos. Primitif et primordial, tu promis aux esprits bruts non dégangués de la chair et de l'amour la Vie éternelle ; je leur promets l'éternelle Mort (...)" (AP, 6, 232).

- l'entier du texte peut donc à cet égard être décrit comme le récit de l'alternance du Christ et de l'Antechrist.

Dès lors, l'articulation du récit, formalisée par la répartition en 4 actes, paraît "claire" :

1) L'"Acte Prologal" correspond à la "mort" des trois Christs, et à l'apparition, en leur lieu et place, de l'Antechrist, salué par la voix souterraine de ceux à qui il s'est substitué :

"César ! - César ! - CESAR ! - Ceux qui sont morts te saluent" (p. 281)

Salut qui donne lieu, de la part du Christ d'Argent, à l'ironique commentaire :

"Que le scepticisme, crédulité bourgeoise, ne s'indigne point d'entendre parler les morts : sur votre sol local renversés, pour les Antipodes nous nous ériçons debout" (ibid.)

2) L'"Acte Héraldique" a pour fonction de marquer la relation d'équivalence entre l'Antechrist et Ubu. Dès la scène 5, les trois hérauts décrivent l'abaissement de César vers la terre, à laquelle il se met à ressembler, affectant ainsi la forme de la [↓]sphère, qui sera

celle d'Ubu :

"Pairle (3).- Face à face au miroir convexe de la terre, l'Antechrist lui deviendra semblable d'âme et de corps" (p. 291).

Et à la scène 9, sous les rougeoisements d'un ciel d'aurore, il laisse la place à Ubu, qui, avec ses Palotins, "germe", "semblable à une spère grossissante".

3) De même que le Christ est Dieu fait homme, Ubu est le double terrestre de César Antechrist. L'"Acte Terrestre" est donc le récit des démarches terrestres d'Ubu : conquête de la royauté, puis fuite en Lithuanie. On l'a vu dans la note historique, le texte d'UR prend fin sur le rêve d'Ubu, à la fin de l'acte IV. C'est cet artifice qui permet l'articulation entre l'AT et l'AD. En effet, le sommeil d'Ubu est interprété comme le signe de son "ascension météorique" (AD, p. 339), qui permet donc le retour de César Antechrist.

4) Dans l'"Acte Dernier", César prèssent, à certains indices, la fin de son règne. Ainsi, le vol du Hibou lui paraît annoncer - et annonce réellement - un autre vol :

"Serais-je à l'une des trois dernières stations de mon rôle agi, et l'antépénultième trompe de mes héraux/tes viendrait-elle sonner ? Mais tu planes, et tu attires de tes ailes comme par delà l'horizon un autre oiseau ton serviteur quoique d'envergure plus immense, comme le petit poisson remorque les grandes naufs. Ha ! tu resplendis dans la lumière ... Le Rock advole". (sc. 8, 343).

Cet autre oiseau, on le devine, c'est le Saint-Esprit. Son arrivée correspond à la "calcination" de César Antechrist. (p. 343).

C'est à ce contenu de surface que semblent correspondre pour l'essentiel les œuvres graphiques de Jarry qui se rattachent à CA.

Compte tenu de ce qui a été dit pp. 44-45 , il a paru indispensable de reproduire ces illustrations et d'en donner une analyse sommaire. Précisons seulement que nous avons volontairement passé sous silence les éléments qui se rattachent à d'autres niveaux de contenu : ces éléments seront signalés plus tard.

1) Planche 1



Ce bois de 76 x 123 mm, publié dans l'originale de CA, feuillet non paginé après le titre de l'AH, était alors tiré en jaune orangé. (Sur les autres publications de cette illustration, voir nos Peintures p. 115).

La partie centrale du bois illustre avec précision la position des personnages dans l'Acte Prologal : "Saint Pierre tiaré aux cepts de ses clefs dans le pilori de jaspe triangulaire de trois Christs renversés" (p. 273), tenant sa crosse sonore comme un gong (p. 279), insolitement drapée d'un guidon aux clefs. On remarque la forme caractéristique, en Tau, des trois croix. Les deux Christs visibles sont nimbés d'auréoles rayonnantes. Le coq est perché sur un arbre, dans la nuit (marquée par les hachures rapprochées), au-dessus d'un petit hibou noir. L'oiseau qui se tient sur l'une des croix est sans doute celui qui s'endort "en la posture d'une fleur de lys" (p. 280) et qui s'envole à la fin de la scène 5 (p. 281). En haut, à droite, la licorne (AH, p. 289) et une tête couronnée munie d'oreilles d'âne et prolongée par un corps vermiforme : sans doute "la Bête" (p. 280) ou le "Dragon" qui de sa queue entraîne la troisième partie des étoiles" (p. 343). Le "croissant lunaire" (p. 281, cf p. 338), rayonnant et rempli d'étoiles, est juste au-dessous. La foule (ibid) est symbolisée par les deux visages qu'on distingue au-dessus de la corne de la licorne, derrière un rempart crénelé, et par deux autres petites têtes, en bas, derrière d'autres remparts et une tour carrée. En haut, à gauche, d'apparence angélique, le héraut et sa corne (p. 277). A droite, une plante à fleur de passiflore ; on reconnaît le tau (c'est-à-dire le marteau) la croix, le ciboire et les tenailles.

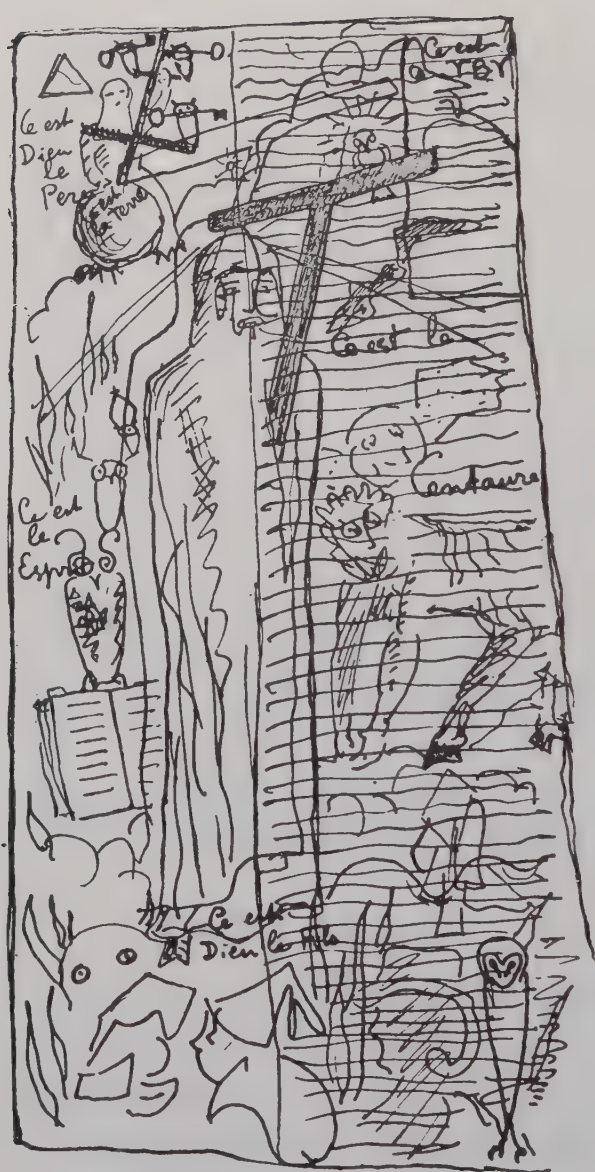
II) Planche 2

Cette "Lithographie originale à la plume" de 190 x 165 mm a paru dans l'Ymagier, n° 2, janvier 1895. Au sommaire, l'auteur est désigné par les initiales A. J.. La lithographie a été reproduite dans les Oeuvres complètes, t. 8, p. 39.

César-Antechrist est nu sous son manteau, ce qui correspond au blasonnement de la scène 3 de l'AH : "César-Antechrist d'or et de carnation" (p. 290) (comprendre : d'or pour le manteau, de carnation pour le corps). Le manteau est doublé à gauche de vair, à droite d'une

double frise de piles. César porte à la façon d'une bannière son "écu pentagonal" (p. 291). La charge de cet écu "de sable" est une double fasce onnée (p. 296). En guise d'auréole, la "tête dentelée du soleil" (p. 277). A la gauche de César, le grand-duc à la "tête auritée" (4) (p. 340), posé sur "l'olivier senestre, qui est Elie" (ibid.). A sa droite, en bas, le héraut et sa corne (p. 277), le Roi, vu de face, couronné (ibid.). En frise autour du sujet central, une série de petits motifs : croix, ciboire, étoiles, triangle, poissons, hibou, jusqu'à un masque ubuesque - sur la partie gauche, au premier tiers de la hauteur - dont la fonction est évidemment de marquer la relation entre César et Ubu.

Planche 3; (voir page suivante).



Ce dessin à la plume de 24 x 12 cm a été publié pour la première fois dans le CCP 5 - 6, p. 63.

La structure d'ensemble du dessin - verticalement "parti" à la manière d'un écu, à dextre (à gauche du lecteur) le jour, à senestre la nuit -, la forme particulière, en Tau, de la croix, la présence du Centaure évoquent l'Acte Héraldique. Les autres détails, certains explicités par des indications manuscrites, sont en relation avec différents thèmes de l'Acte Dernier. En haut, à gauche, près de l'emblème de la Trinité, de l'Antechrist et du Dr Guillotin (chant du lépreux, scène 5, p. 340), Dieu le Père s'appuie sur la terre sommée d'une croix de Saint-Pierre où sont perchés trois hiboux porte-clefs. Au milieu, partagé entre le jour et la nuit, se fige Dieu le Fils, porteur de la croix, chargé du pigeon qui roucoule (p. 341) : sa calotte crânienne lance deux rayons comme un phare ; un étrange sac l'enclôt ; une fente y est ménagée pour qu'il puisse tenir sa croix ; derrière lui, dans le "jour", se dessine comme un double ou une ombre. De ce côté lumineux, où des flammes montent vers le haut, "ce est le Esprit" perché sur un livre et représenté sous la forme provisoire du Grand Duc au "Front de taureau aux cornes en croissant" (p. 340) ; sur l'une de celles-ci se perche un second rapace nocturne, et la perspective est continuée par ce qu'on prend d'abord pour un 3ème hibou (mitré) vu au travers du transparent "double" du Fils, et qui à l'examen se révèle être tout simplement - très lointaine - la tête de Saint Pierre-Humanité, rappel étouffé de l'AP. Enfin, au sommet de la nuit, "ce est VBV", double de César, en son ascension météorique (p. 337). Séparés du reste du dessin par une ligne ondulée, trois personnages portent diverses coiffures - peut-être bretonnes : et l'on serait alors tenté de penser à la Sainte Famille lampaulaise de l'Amour Absolu. Une quatrième tête coiffée est un peu au-dessus de la ligne ondulée, laquelle avec les rondeurs qui la surmontent signifie la séparation du ciel et de la terre, d'où les spectateurs méprisés de César assistent - sans même regarder - au drame ^Scomique, divin et dérisoire. En haut du dessin une autre ligne ondulée (oblique) sépare ce ciel phénoménal du ciel divin.



Ce bois de 95 x 103 mm a été publié dans l'édition originale des Minutes de sable mémorial - qui, on l'a vu plus haut, contiennent l'AP de CA.

La relation de cette illustration avec le texte de CA, et, surtout, avec le contenu de surface de ce texte est moins étroite que celle des trois autres. On identifie essentiellement :

- en haut, à gauche, le "Soleil roulant lentement sa tête dentelée" (p. 77) ;

- surtout, les 4 objets qui figurent sur les branches de la croix, et qui sont les quatre oiseaux d'or : de gauche à droite les Tenailles ("Je suis la Pince et les Tenailles", p. 276), le Ciboire ("Je suis le Ciboire", *ibid.*), le Tau, transposition du marteau, mais aussi symbole de la croix elle-même (p. 275) ; enfin la Fleur de Lys ("les oiseaux s'envolent, sauf le premier, endormi en la posture d'une fleur de lys", p. 280).

Quant aux autres motifs de ce dessin, ils répondent soit à des éléments extraits d'autres textes que CA - et on se reportera à l'analyse que nous en avons donnée dans nos Peintures... - soit à des éléments du contenu de connotation de CA - et ils seront étudiés plus loin.

Ainsi doublement manifesté par la rencontre de deux systèmes sémiotiques, le contenu de surface paraît solidement établi. Cependant dès les premières lignes de l'AP certains éléments apparemment aberrants ont pour fonction de rider cette surface et de marquer par là que ce premier contenu fonctionne à son tour comme expression d'un contenu second. Prenons deux exemples, volontairement choisis de façon hétéroclite :

a) Soit la disposition des personnages de la scène I de l'AP, telle qu'elle est décrite par l'indication scénique et manifestée par la planche I :

"Le versant de la montagne. A gauche (du spectateur) SAINT PIERRE tiaré ^{CHRISTS} aux ceps de ses clefs dans le pilori de jaspé triangulaire de TROIS ~~OBJETS~~ RENVERSEES" (p. 273).

Cette disposition est "expliquée" par Saint-Pierre de la façon suivante :

"J'ai renié Dieu à trois reprises, et par mon reniement, triple foi, j'ai créé cette trinité renversée dont les bras amoureux m'étouffent" (p. 274).

Une telle formule ne peut évidemment avoir un sens que si on lui donne pour pré-supposés les deux principes suivants :

- les contraires sont identiques : seul/e en effet la pré-supposition de ce principe permet l'identification des antonymes reniement et foi.

- le signe et le référent sont identiques (5) :

« "affirmer", c'est donc "créer". Or, "renier" c'est "affirmer". Donc "renier", c'est "créer". Saint-Pierre a renié le Christ par trois fois : il n'a fait que créer trois Christs (6).

Ainsi l'explication de Saint-Pierre a pour fonction de signifier au niveau de la connotation les deux principes qui rendent compte de son contenu de dénotation (7).

b) Dans la scène II, chacun des Oiseaux d'Or - en nombre symboliquement indéterminé (8) - qui sont posés sur les branches de la croix explicite son propre symbolisme : c'est ainsi que le 3ème Oiseau se dit signifier le Ciboire :

LE TROISIEME OISEAU. - Je suis le Ciboire ; je lève ma griffe d'or où Son corps se lacère, attendant que les hommes Le re-clouent sur ces branches où est mon nid, pour arracher avec le croc de mon bec, de ses yeux d'extase la flamme maudite" (p. 276).

Ces menaces ne se réaliseront qu'à l'acte Dernier, et on s'apercevra alors que l'Oiseau est le Hibou (p. 343), qui semble se confondre avec le Grand-Duc de la scène 6 :

- "L'OISEAU (lui arrachant les yeux). - Que la lumière soit - Une !"

- "Silence. LE HIBOU ricane et s'envole, comme semble-t-il effrayé par des pas plus nouveaux" (scène 8 p. 343 ; le hibou dont il est question dans l'indication scénique est l'Oiseau qui, peu avant, arrache les yeux du Christ).

La relation établie entre le Hibou et le Ciboire ne va pas sans entraîner quelques menues difficultés au niveau de la comp^(ati)tabilité sémique : le Ciboire, griffu ? Le Ciboire, muni d'un bec ? - et de quel bec ! Et l'on remarque avec intérêt qu'au lieu d'être passées

sous silence ces incompatibilités sont au contraire explicitement signifiées, et de façon particulièrement insistante, voire provocatrice. La manifestation de ces discordances entre les contenus des deux lexèmes identifiés a à nos yeux pour fonction de signaler au niveau de la dénotation l'existence d'une couche de contenu où l'opposition sémique des deux lexèmes se trouve neutralisée, puis qu'ils fonctionnent l'un et l'autre, en leur entier - expression et contenu - comme expression d'un 3ème lexème non formulé. Mais quel est ce 3ème lexème ? Il suffit d'interroger, à peu près au hasard, les textes de l'époque de CA :

- le hibou : à différentes reprises le hibou est explicitement signalé comme porteur d'un symbolisme phallique, particulièrement dans les "Prolégomènes de Haldernablou" :

"Et comme le Phallus (de Dieu) regardait l'un d'eux, le mage pour l'écouter et retarder la mort intempestive, releva sur sa tête les grandes ailes de sa robe, abritant sous lui le sol contre la pluie de feu et découvrant à mes yeux son sexe, beau comme un hibou pendu par les griffes" (Oe. c., t. 4 pp. 222 - 223). Précisons que la relation entre ce texte et celui de CA est explicitement marquée par la phrase suivante, qui conclut la 1ère partie des "Prolégomènes" : "Je m'avançai vers la Croix d'Or. - César-Antechrist vous dira." (ibid.) (voir aussi l'entier de la scène 4 de l'Acte de Ha).

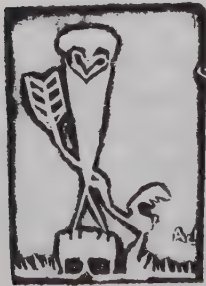
De même, dans Messaline, le phallus qui marque l'entrée du lupanar est explicitement comparé à "un oiseau de nuit" :

"L'emblème animal et divin, le grand Phallus en bois de figuier est cloué sur le linteau, comme un oiseau de nuit contre une grange ou un dieu au fronton d'un temple. Ses ailes sont deux lanternes de vessie jaune" (Oe. c., t. 3, p. 21 ; on voit que la relation métaphorique établie entre les deux objets est si étroite qu'elle va jusqu'à conférer des ailes au phallus.)

- le ciboire : c'est de nouveau dans un texte dont la relation avec CA est explicitement marquée que se manifeste l'identité métaphorique entre le Ciboire et le Phallus : dans la "Prose" intitulée "Saint-Pierre parle", l'Apôtre s'adresse à Dieu :

"Comme deux amants
La nuit bouche à bouche
Dispersent leur couche
De baisers déments ;
Tête du Ciboire,
Epanche en mon sein
Ton amour malsain" (Oe. c., t. 4, p. 261).

On comprend alors pourquoi l'expression "tête de ciboire", peut être appliquée aux têtes de hiboux (Ha , I, 4, Oe. c., t. 4, p. 232). On saisit également la raison de la ressemblance étrange entre les représentations graphiques du ciboire (voir le 2ème objet à partir de la gauche sur la planche 4) et celles du hibou, par exemple celle du petit bois ci-contre (9).



Dans un tel cas, les deux lexèmes hibou et ciboire sont donc pourvus d'un contenu second commun : "phallus". Ce contenu n'est pas manifesté à la surface du texte. L'élément qui lui tient lieu d'expression n'est autre que la relation métaphorique établie entre les deux lexèmes de surface, en sorte qu'on pourrait formuler la règle suivante :

"Lorsque le hibou est le ciboire (ou inversement), il signifie le phallus".

C'est par des faits de ce genre que se trouve dénoncé, dès l'AP, le dédoublement du texte de CA. Mais dans l'AP ce n'est encore que de façon discontinue que se manifestent périodiquement de tels éléments : émergences brutales du contenu de connotation au niveau de la manifestation textuelle.

Au contraire, dans l'AH le texte peut être décrit comme la stratification de plusieurs lignes de contenu superposées qui circulent presque continûment sous la ligne du contenu de surface. Continûment, mais, si l'on nous permet de filer la métaphore spatiale, point toujours parallèlement : des interférences se produisent entre différentes lignes de contenu. Le résultat paradoxal de ces interférences est que ce texte, qui exacerbe les possibilités de structuration du signe, finit par cela-même par le détruire en tant que signe, en sorte que le contenu ultime de cet hyperlangage n'est autre qu'un antilangage. Les modalités d'une telle structuration-destruction sont évidemment fort complexes, et ne peuvent être décrites qu'en plusieurs temps.

1) Généralités.

Dans son article "De l'inutilité du théâtre au théâtre" (10), Jarry décrit ainsi l'un des aspects du mécanisme sémiotique de l'Acte Héraldique :

"Nous avons essayé des décors héraldiques, c'est-à-dire désignant d'une teinte unie et uniforme toute une scène ou un acte, les personnages passant harmoniques sur ce champ de blason" (TU, p. 141).

Le décor est donc constitué par un, ou dans certains cas, plusieurs écus. Chacun des personnages porte le nom d'une pièce, réelle

ou fictive, de l'héraldique, et leurs mouvements éventuels sur la scène sont décrits à l'aide de blasonnements. Ainsi, la rubrique de la scène 8 est ainsi rédigée :

"De pourpre à deux fasces d'argent, un chef (contrepalé) et un pairle d'or, trescheur d'or et d'argent, et à une fasce abaissée d'or" (p. 296) (11).

On doit comprendre que le décor comporte 5 écus, le premier chargé de deux fasces d'argent, le second d'un chef, etc... Chacune de ces pièces est un personnage. La "fasce abaissée" du 5ème écu ne se confond pas avec les deux fasces du 1er : elle ne fait que désigner César-Antechrist "couché" (12).

On voit les caractères d'un tel système. On peut le désigner comme un système à relais sémiotique, dont le fonctionnement peut être décrit par la formule suivante :

(ERC) 1 $\longrightarrow$ D $\longrightarrow$ (ERC) 2,

où (ERC) 1 correspond à l'entier du signe de la langue naturelle, D au denotatum (ou référent) de ce signe, et (ERC) 2 à un second signe dont le plan de l'expression n'est autre que le denotatum du signe de la langue naturelle.

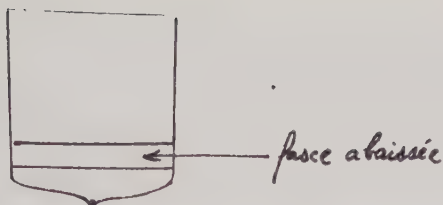
Développons la formule en l'appliquant à un exemple. Soit le fonctionnement du lèxème fasce dans l'indication à une fasce abaissée d'or :

- E de (ERC)1 est l'expression du lèxème dans la langue naturelle, soit fasce 1 ;

- C de (ERC)1 est le contenu du lèxème dans la langue naturelle, soit "face"1 ;

- D est le référent de ce premier signe, soit la figure

ci-contre :



- E de (ERC)2 est l'expression du signe dans le second système, soit fasce 2 ;

• - C de (ERC) 2 est le contenu du signe dans ce système, soit "fasce" 2.

C'est précisément cette dernière unité qui fait ~~le~~ problème. Puisqu'il ne s'agit plus d'un signe linguistique, on peut en effet n'attendre à ce qu'il soit impossible de décrire une telle unité de contenu selon les modèles proprement linguistiques. C'est donc à titre d'hypothèse que nous essayons de rendre compte de la structure de cette unité d'après un modèle, généralement tenu pour efficace, d'analyse du contenu : celui de Brøndal dans les Parties du Discours (13).

Les unités telles que "fasce" 2 sont-elle assimilables aux noms propres Brøndaliens ? Il est incontestable que ces unités signifient une substance, puisqu'elles s'appliquent à tel ou tel personnage. Mais il faudrait pour qu'elles puissent s'assimiler aux noms propres brøndaliens qu'elles ne signifient que la substance (voir p. 91), sans faire allusion aux qualités de cette substance. Or il est visible, dès l'exemple cité plus haut, que "fasce" 2 comporte l'indication d'une qualité de la substance, qualité qu'on peut définir par "en position horizontale" (par opposition à "en position

verticale" qui serait marqué par pal). Peut-on pour autant considérer que "fascé" 2 est un substantif brøndalien ? Apparemment, l'unité répond à la définition du substantif, qui "désigne non seulement un objet - comme les noms propres - mais aussi une qualité et non une qualité seule, comme les adverbes" (p. 106). Cependant, "fascé" 2 ne peut s'appliquer à toute substance présentant la qualité "horizontale", mais seulement à un nombre donné de substances présentant cette qualité. "Fascé" 2 n'est donc pas non plus un substantif brøndalien.

Il semble que pour rendre compte de "fascé" 2 au niveau de la langue naturelle, il faille l'analyser comme l'équivalent d'une phrase attributive ayant pour sujet un nom propre brøndalien et pour attribut un substantif ou, dans certains cas, un adjectif (ll) brøndalien. Dans notre cas, "fascé" 2 peut être décodé par : "César-Antechrist est horizontal".

Ainsi une unité de contenu telle que "fascé" 2 est comparable, au niveau de la langue naturelle, à une phrase plutôt qu'à un morphème. On voit les difficultés que cette constatation risque d'entraîner pour la suite de l'analyse. En effet, "fascé" 2 est, au niveau de la manifestation textuelle, signifié par un morphème de la langue naturelle, soit fascé. Ainsi parmi les morphèmes du texte faudra-t-il distinguer soigneusement ceux qui ne sont que des morphèmes de la langue naturelle de ceux qui ont en outre une fonction dans le second système. Précisons que l'appartenance au lexique traditionnel de l'héraldique ne constitue pas un indice déterminant : un élément tel que Bâton-à-physique, qui n'appartient évidemment pas à l'inventaire des termes de l'héraldique traditionnelle, est un des

termes centraux du second système, tandis que des termes tels que sinople, licorne, centaure - tous termes authentiquement héraldiques - ne présentent pas le fonctionnement que nous veons de décrire pour fasce.

II) Contenus du second système.

On vient de voir que le contenu des unités du second système est une phrase plutôt qu'un morphème. Cette phrase a pour sujet un nom propre et pour attribut un substantif ou un adjectif. Dans la quasi totalité des cas, le nom propre se confond avec le nom de la pièce de l'héraldique : il en va ainsi pour Bâton-à-physique, Chef, Cotice, Giron, Orle, Pairle, Palotin, Pile, Trascheur. Dans tous les cas, le contenu de l'unité du second système pourra donc être décrit par une phrase telle que : "Bâton-à-physique est un (...) ou Bâton-à-physique est (...)" . Une seule exception : l'élément Fasce. Dans la plupart de ses occurrences, le nom propre de la phrase qu'il constitue se confond, comme pour les autres, avec son propre nom. Cependant, dans l'exemple qui a été analysé plus haut, il fonctionne comme nom propre provisoire de César Antechrist. Dans la rubrique de la scène 6, (p. 292), il marque une qualité du Bâton-à-physique.

Cette précaution prise, on voit que la composante "nom propre" de la phrase constituée par l'unité de contenu du second système ne fait pas difficulté. Pour des raisons d'économie, on s'est résolu à ne pas répéter cette composante dans les analyses qui vont suivre. Il va sans dire qu'il faut cependant constamment la sous-entendre.

a) 1er exemple de contenu : un graphème.

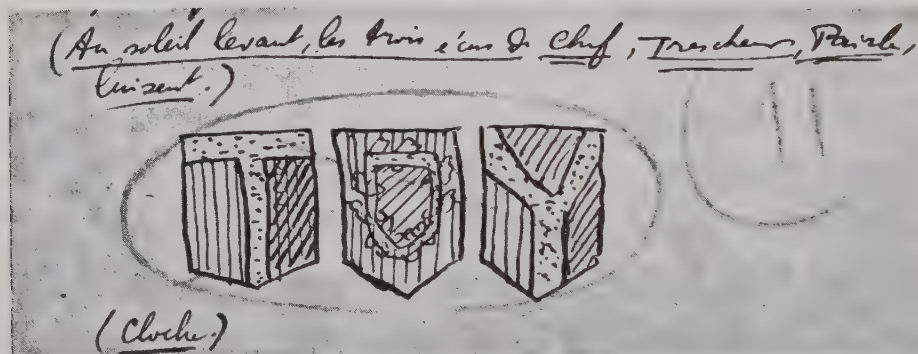
L'indication des personnages de la scène 9 se formule ainsi :

"De gueules à deux fasces d'argent, un chef contrepalé et un pairle d'or, trescheur d'or à huit feuilles d'argent ; - couché d'argent et de sable : d'argent à une fasce de carnation et une sphère de sable, - et de sable à trois sphères d'argent, chargées : en premier d'un giron de gueules, en second d'une pile de sinople, en tiers de six cotices ensemble d'azur" (p.296).

Ne retenons pour l'instant que les éléments chef contrepalé, trescheur et pairle. Le premier évoque par son aspect la lettre T (15) le second la lettre O (16), le troisième la lettre Y. D'où la possibilité de constituer le mot TOY :

"Ubu. - Cornegidouille, Messieurs, je crois que voici ce qu'il faut demander : qui sera Roi ?

(Au soleil levant les trois écus de CHEF, TRESCHEUR, PAIRLE luisent)" (p. 297) (17).



Dans ce premier exemple, on remarque que les unités de contenu du second système sont bizarrement réintroduites, en qualité d'unités du plan de l'expression, dans un système analogue au premier. En se combinant entre elles, ces unités de l'expression constituent à leur tour une unité de contenu : le lexème TOY, qui répond, dans des

conditions congrûment spectaculaires, à la question qui sera Roi ?
 On voit la caractéristique unique, mais frappante d'un tel système :
 la démultiplication extrême des éléments constitutifs du signe, puis-
 que pour parvenir au signifié ultime TOY il faut passer par une double
 série d'unités d'expression et de contenu. Une telle performance n'est
 réalisable que dans des cas exceptionnels. Elle a donc, dans CA, un
 caractère unique et, à ce titre, exemplaire.

b) le contenu sexuel.

Soit par ^{l'}exemple l'élément Bâton-à-physique. Il n'appar-
 tient évidemment pas à l'inventaire traditionnel des termes de l'hé-
 raldique. Il n'en apparaît pas moins en bonne place dans plusieurs
 blasonnements de CA :

"De même aux MEMES (18) et à ^(un)TEMPLIER de gueules à la croix
 d'argent, et au BATON-A-PHYSIQUE, pal ou fasce de gueules roulant sur
 ses extrémités" (scène 6; p. 292).

Le denotatum du bâton-à-physique affecte l'aspect d'une
 barre coupant l'écu sensiblement par le milieu. Soit, en position
 horizontale, le schéma I. Mais ce n'est là que son aspect statique :
 en effet le mouvement de rotation dont il est animé ("roulant sur
 ses extrémités") lui fait prendre toutes les positions possibles dans
 l'écu, et notamment la position verticale (schéma 2). D'où l'indica-
 tion "pal ou fasce" (pal = vertical, fasce = horizontal).



Schéma I



Schéma 2

Selon les modalités qui ont été décrites plus haut~~es~~, ce~~s~~ denotatum tient lieu d'expression à un second signe. Quant au contenu de ce second signe, il est explicité d'une façon intéressante : c'est en effet la citation d'un~~fragment~~ de Lautréamont - à ~~voir~~ dire légèrement transformé - qui marque la fonction de symbole phallique du Bâton : devant le mouvement constant dont il est animé, le Templier lui adresse par deux fois l'apostrophe suivante :

"Phallus déraciné, NE FAIS PAS DE PAREILS BONDS !" (pp. 292 - 293). Allusion transparente aux apostrophes de Dieu à son cheveu oublié au bordel, dans le Chant troisième. Une telle citation a donc une double fonction : par rapport au texte de Maldoror, elle exhibe le contenu sexuel de la métaphore du cheveu. Par rapport au texte de César - Antechrist, elle dévoile le symbolisme phallique du Bâton-à-physique. Enfin, le rapprochement des deux textes connote l'appartenance divine du phallus (19).

Le Bâton-à-physique n'est, on le devine, pas le seul élément de l'AH à comporter un symbolisme sexuel. Il en va de même pour Fasce, lui aussi symbole phallique, comme le lui impose l'aspect de son denotatum : aussi se reconnaît-il lui-même dans les aspects horizontaux du Bâton-à-physique :

"Fasce. - Pal ou fasce, reflet de mon maître, en toi je me remire en mon reflet" (scène 6, p. 293).

Quant à Orle, c'est précisément Fasce qui a pour fonction de décrypter son contenu. Il le fait en les termes suivants, ayant embouché "un long droit buccin étalon de la trompe finale" (20) :

"LA TROMPETTE. - MIROIR TERRESTRE ET LIMITE, ANNEAU FERME DE VIL SPHINCTER, LA TERRE SOUILLERA L'OEIL BOLIDE DU CAMELEON BERCE" (scène 4, p. 291).

Le Templier de son côté fonctionne lui aussi comme symbole phallique, quoique dans des conditions différentes de Fasce et du Bâton :

"Fasce. - (...) Je me vois dans le miroir de ton sexe poli, tu n'es que moi-même avec quelque chose en plus (21) - si l'on ne me considère passant. Messenger du Dieu de l'Amour Christophore, tu contre-pales de ton lingam hideux l'horizontalité de mon être, plus infinie, car non divisée elle n'a point de mesure. "(scène 7, p. 295).

c) le contenu religieux

Nous passerons rapidement sur ce contenu, facile à mettre en évidence. C'est pour l'essentiel la Croix du Templier qui est ici pertinente, croix dont il est toujours porteur (voir la rubrique de la scène 6) et qui lui permet de se dire "délégué terrestre du Christ":

"Le Templier". - Délégué terrestre du Christ, je viens à toi humble avec des paroles d'amour et mon épée dans le fourreau, symbole d'un union précise et immuable" (scène 7, p. 294).

d) Le contenu mathématique.

Revenons au Bâton-à-physique : cet objet a décidément une place centrale dans la symbolique de l'AH. Lorsqu'il est horizontal, il est semblable au héraut Fasce, qui, on vient de le voir, se dit son "reflet" (22). Or le héraut Fasce est explicitement donné pour symbole négatif : en face du Templier, symbole positif (à cause de la forme de sa croix) qui lève l'épée contre lui, il a ces paroles d'apaisement :

"Le signe Plus ne combattrait point contre le signe Moins" (scène 7, p. 295).

Le Bâton, reflet de Fasce, est donc lui aussi symbole du signe Moins.

e) Multiplicité des contenus.

Il suffit de rapprocher ce qui a été dit du Bâton-à-physique sous la rubrique b) (contenu sexuel) de ce qu'on vient d'en dire sous la rubrique d) (contenu mathématique) pour s'apercevoir qu'à une expression unique du second système (et, par suite, du premier) correspondent, dans ce cas, deux contenus, selon la formule suivante :

$$(ERC) I \longrightarrow D \longrightarrow (ER \begin{cases} CI) 2 \\ C2) 2, \end{cases}$$

où, dans le second système, CI correspond au contenu sexuel et C2 au contenu mathématique.

f) le même signe porteur de deux contenus contraires.

C'est une fois de plus, le Bâton-à-physique qui nous servira d'exemple, et, particulièrement, le contenu mathématique de ce signe. On a vu que, dans la position horizontale (en fasce) il fonctionne comme symbole négatif. Mais on sait aussi qu'il est animé d'un mouvement de rotation sur ses extrémités (voir rubrique b)). Au cours de ce mouvement de rotation, il occupe donc toutes les positions, à l'intérieur de l'écu, du diamètre d'un cercle :

"A chaque quart de chacune de tes révolutions (qu'on la mesure d'où l'on voudra), tu fais une croix avec toi-même" (scène 6, pp. 292 - 293).

Ainsi le Bâton, symbole du signe Moins, est-il en même

temps symbole du signe Plus. D'où la double qualification de MOINS-EN-PLUS et de PLUS-EN-MOINS qui lui est conférée par Fasce (pp. 293 - 294).

Cette possibilité de signifier les deux contraires n'est pas, on commence à le deviner, limitée à l'aspect mathématique du Bâton-à-physique. Elle atteint aussi son aspect sexuel. A cet égard, le contenu du Bâton se trouve donc être non seulement le Phallus, mais aussi son contraire, ou, pour être minutieux, ses deux contraires. Du sexe féminin il n'est à vrai dire question que de façon infiniment discrète, dans cette apostrophe de Fasce :

"MOINS-EN-PLUS, tu es le hibou, le sexe et l'Esprit, l'homme et la femme" (scène 6, p. 293).

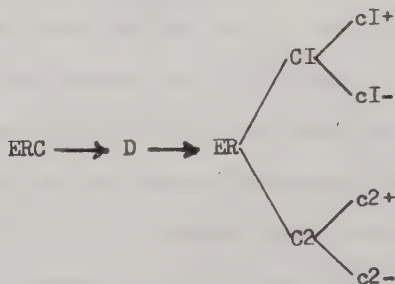
En revanche, une place prépondérante est donnée au sphincter anal (23). Il faut bien avouer cependant que les relations qu'il entretient avec le Bâton ne se manifestent qu'indirectement, précisément de la façon suivante :

a) le personnage d'Orle fonctionne comme symbole du sphincter anal : voir, sur ce point, l'apostrophe non équivoque que lui adresse la Trompette de Fasce à la scène 4 (citée ici à la rubrique b) 

b) Orle et la Bâton fonctionnent l'un et l'autre comme expression de César-Antechrist. A la scène I, c'est sous les espèces d'Orle que "LE ROI" cherche César "de ses paumes dans la nuit impérissable" (p. 289), et, à la scène 3, la Trompette dévoile en lui le "MIROIR TERRESTRE ET LIMITE" de César (p. 291). Quant au Bâton, il est explicitement donné par Fasce comme le "reflet" (c'est-à-dire, entre autres, le signe) de son Maître, c'est-à-dire César (p. 293).

c) Si Orle signifie César, c'est que César est à certains égards le contenu d'Orle. Le Bâton signifie César : il signifie également Orle, et réciproquement.

Le fonctionnement d'un tel signe peut finalement être représenté par la formule suivante :



(Pour ne pas alourdir la formule, on a renoncé aux parenthèses et aux coefficients qui caractérisaient les 2 systèmes articulés par le référent D. Le C majuscule marque l'axe sémantique sur lequel se situent les deux contenus opposés, marqués par c minuscule. Le coefficient 1 est attaché au contenu sexuel, le coefficient 2 au contenu mathématique).

On a donc affaire à un signe d'une nature doublement exceptionnelle, en ceci que :

1) Le même élément du plan de l'expression a pour contenu deux axes sémantiques différents, celui qui articule l'opposition du signe Plus et du signe Moins et celui qui articule l'opposition du Phallus et de son contraire ;

2) Sur chacun de ces deux axes sémantiques, le même élément du plan de l'expression peut avoir simultanément les contenus opposés Situation, à vrai dire paradoxale, voire inouïe, dans un système lin-

guistique : les linguistes contemporains qui se sont intéressés à ce problème de la possibilité pour un élément linguistique d'avoir deux contenus opposés n'ont jamais trouvé d'unité linguistique qui présentât réellement cette particularité (24). Bien plus : "à supposer qu'il existe une langue où "grand" et "petit" se disent identiquement, ce sera une langue où la distinction de "grand" et "petit" n'a littéralement pas de sens et où la catégorie de la dimension n'existe pas, et non une langue qui admettrait une expression contradictoire de la dimension" (25). En revanche, il existe des systèmes sémiotiques où une telle possibilité est normalement affectée au signe, par exemple le langage du rêve :

"La manière dont le rêve exprime les catégories de l'opposition et de la contradiction est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le "non". Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. Le rêve représente souvent aussi un élément quelconque par son désir contraire, de sorte qu'on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un contenu positif ou négatif dans les pensées du rêve" (Freud, L'Interprétation des rêves, p. 274).

L'exemple donné par Freud à l'appui de cette interprétation comporte un fonctionnement sémiotique tout à fait comparable à celui du Bâton-à-physique dans CA :

"(...) la rêveuse descend à travers des prairies et tient à la main une branche fleurie. Comme elle pense à ce propos à l'ange qui porte un lis lors de l'Annonciation (elle-même s'appelle Marie) et aux jeunes filles vêtues de blanc, qui, pour la procession de la Fête-Dieu, passent dans les rues jonchées de branches vertes, le rameau fleuri du rêve est certainement un symbole d'innocence sexuelle.

Mais ce rameau est couvert de fleurs rouges qui paraissent être des camélias. Le rêve indique encore qu'à la fin de sa route les fleurs sont en partie effeuillées. Suivent ensuite des allusions assez claires aux périodes menstruelles. Ainsi la même branche portée comme un lis, comme par une jeune fille innocente, contient une allusion à la Dame aux Camélias (...) La même branche de fleurs (...) représente donc l'innocence et aussi le contraire" (ibid., p. 275) (26).

A vrai dire, nos remarques auraient un caractère bien fragile si elles s'appuyaient sur un cas unique, dans CA, de signe comportant des contenus opposés. Il nous serait d'ailleurs impossible, si notre analyse n'était valide que dans ce seul cas, de parler de système de signes. Il nous faut donc nous retourner sur d'autres unités, et examiner si elles présentent la même particularité que l'élément Bâton-à-physique. Nous examinerons d'abord un certain nombre d'unités du système "littéraire", avant de revenir à l'analyse de certains éléments des illustrations du texte.

g) Le Christ et César-Antechrist.

Le nom propre de César-Antechrist n'appartient pas plus que le substantif Bâton-à-physique au lexique traditionnel de l'héraldique. Il n'en apparaît pas moins dans plusieurs blasonnements de l'AH, par exemple celui de la scène 4 :

"De vair aux QUATRE HERAULTS en pals et CESAR-ANTECHRIST en chef". Il présente donc la particularité qui a été dégagée plus haut pour les éléments appartenant au lexique de l'héraldique Jarryque : il fonctionne comme équivalent d'une phrase attributive qui a pour sujet un nom propre (soit César-Antechrist) et pour attribut un autre élément, a priori non connu. Quel est donc ici ce second élément ?

1) D'abord, l'Antechrist a pour contenu son propre contraire, à savoir le Christ. A vrai dire, cette relation n'est d'abord établie que de façon indirecte, par l'intermédiaire ambigu de la notion de reflet, à la fois semblable et inverse :

"César-Antechrist, tu n'es que mon reflet dans la banale vision humaine" (p. 281).

Mais à l'AD la relation de signifiant à signifié qui est établi entre le César et le Christ (et réciproquement) se manifeste de façon décisive :

"Le Christ qui m'a précédé, qui est moi-même parce que je suis son contraire (...)" (p. 342).

Ainsi chacune des occurrences du nom de l'Antechrist doit-elle être à certains égards interprétée comme ayant pour contenu le Christ, et inversement.

2) L'Antechrist signifie aussi le Phallus. Là encore la manifestation de ce contenu est indirecte. Elle se révèle par l'identification opérée par Fasce entre César et l'oeil du Caméléon :

"La Terre souillera l'oeil bolide du caméléon bercé" (p. 291)
Or l'"Oeil bolide" - comprendre "semblable à une sonde" (27)-du caméléon fonctionne à son tour comme symbole phallique, comme le manifestent surabondamment plusieurs passages de "Haldernablou" :

"Et des caméléons vrillés autour des hauts dresseurs virent-virent au soleil leurs yeux comme des pénis de nègres ?" (Oe. c., t. 4, p. 227).

Et, dans les nombreux dessins de Jarry qui représentent le caméléon, on remarque qu'à chaque fois "l'oeil bolide" de l'animal est

indiqué de façon vigoureuse (28) :



Ainsi le caméléon signifie le phallus. Il en va de même pour César assimilé au caméléon.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, dans ce cas, c'est l'élément César-Antechrist qui tient lieu d'expression au contenu Phallus, alors que dans le cas signalé plus haut, c'était, inversement, le Bâton-à-physique - c'est-à-dire le Phallus, - qui tenait lieu d'expression au contenu César-Antechrist. Ainsi certains éléments du texte peuvent-ils fonctionner alternativement les uns par rapport aux autres comme expression et comme contenu.

Si l'Antechrist signifie le Phallus, il faut que le Christ ait aussi le même contenu. D'où - entre autres traits - l'assimilation des trois croix renversées de l'"AP" à autant de pals - objets dont-il n'est sans doute pas nécessaire d'explicitier le contenu (29) ;

"Saint-Pierre. - Trinité de Parques, vous avez filé mes jours. Vous me protégez de la cage lancéolée de vos trois pals" (p. 274)

D'un autre côté, le fait même que l'Antechrist signifie le phallus l'entraîne à signifier aussi le sphincter anal : d'où la relation, signalée plus haut sous son aspect inverse, qui l'unit à Orle.

3) Enfin, et on y reviendra, César-Antechrist signifie

aussi Ubu, dont il se dit "le Double" à la scène 4 de l'AD (p. 339). Mais Ubu, à son tour, est double, et, plus précisément, subsume les deux contraires : ~~Le~~ Roi et Enchaîné, actif et passif, sadique et masochiste. Si donc - comme il est pleinement légitime, on fait intervenir pour déterminer le contenu de César, l'intertextualité UR-UE, on voit que César-Antechrist signifie à la fois les deux aspects contraires d'Ubu.

(Pour l'analyse d'autres éléments, voir l'Appendice.)

h) Les illustrations.

Comme il a été dit plus haut, les oeuvres graphiques qui se rattachent à CA semblent pour l'essentiel correspondre au contenu de surface du texte. Cependant, certains éléments de ces illustrations comportent également un contenu second. Il convient donc de revenir sur l'analyse qui a été donnée plus haut, de ces illustrations.

1) Planche I.

L'ensemble du dessin figure, on l'a dit plus haut, la position des personnages au début de l'AP. Mais cette position fonctionne à son tour comme expression du principe de l'identité du signe et du référent. En outre, deux éléments au moins de cette illustration comportent à nos yeux une connotation sexuelle évidente :

1) Les parties verticales des trois croix renversées fonctionnent comme expression des trois "pals" - c'est-à-dire, on le sait, des trois phallus - ~~qu~~ sont aussi les trois Croix (p. 274).

2) Le héraut d'apparence angélique qui embouche une corne de forte taille est apparemment bien innocent. C'est oublier que pour Jarry "emboucher la corne" comporte un contenu sexuel, congrûment précisé par un poème de La Revanche de la Nuit :

L'ivoire courbé pair au front bas des taureaux
Inrumateur en la bouchette diaphane

Du page gardien des dogues aux puissants crocs" (p. 54).

II) Planche II.

Au contraire de ce qui se passe pour la Ière planche, c'est ici le contenu second qui domine le contenu de surface. On reconnaît plusieurs éléments comportant une évidente connotation sexuelle : la plupart des petits motifs (boissons, croix, ciboires, etc...) qui ornent la bordure du dessin, le hibou perché à la gauche de César, et naturellement le héraut sonneur de trompe. Mais l'essentiel réside en ce que l'entier du dessin est sous la dominance des deux signes Plus et Moins, dont l'équivalence est connotée par leur coexistence même et par leur position symétrique par rapport à César. Ainsi chacun des éléments du dessin se trouve-t-il dédoublé en lui-même et son propre contraire : l'Antechrist se trouve signifier le Christ, la double Fasce qui charge son écu signifie à la fois le signe Moins, le Phallus et leurs contraires respectifs.

III) Planche III.

Le seul élément de ce dessin qui comporte un contenu sexuel est le petit hibou-ciboire du bas de la partie droite. On remarque la forme caractéristique de la tête et la position des pattes, qui identifient ces représentations synthétiques du hibou et du ciboire.

IV) Planche IV.

L'élément qui, dans ce bois, se rapporte au contenu sexuel de CA est évidemment le hibou-ciboire. Mais un autre motif du dessin comporte vraisemblablement un contenu sexuel : en haut, à droite, au-dessous du coeur pendu (30), cette forme mollement onduleuse qui s'enracine par la queue dans un embryon d'arbre, c'est peut-être "le Serpent d'Heden", allégué par Jarry dans les Paralipomènes d'Halder-nablou (p. 253) et dans un texte de l'Ymagier (Oe. c., t. 8, p. 16). Mais on peut songer aussi au Serpent d'eau = Poisson volant = Phallus des Prolégomènes d'Halder-nablou :

"Et le grand Phallus, pareil à un serpent d'eau (...)" (p. 222)

i) le contenu ultime de CA : l'alternance du signe et du non-signé.

Quel est en définitive "le" contenu de CA ? Est-ce son

contenu de surface ? Son contenu arithmétique ? Son contenu sexuel ? Est-ce, plus précisément, la transformation du contenu d'UR ? Il nous paraît que, si l'on peut parler "du" contenu de CA, il ne peut s'agir que de l'ensemble des niveaux du contenu, et des relations qui s'établissent entre eux.

Cependant, notre analyse a jusqu'ici volontairement négligé une dernière couche de contenu qu'il nous fait maintenant chercher à atteindre : celle qui concerne le signe même.

Qu'on nous permette de revenir sur certains aspects du fonctionnement du signe tel que nous venons de le décrire dans CA. D'une part nous avons observé - lors de l'étude de la réponse TOY - un effort de structuration supplémentaire du signe : sur le modèle du signe linguistique se construit un autre signe, analogue au signe linguistique, mais plus complexe que lui précisément dans la mesure où il en démultiplie la structure. Effort comparable à celui qui a été décrit à propos des passages métasémiotiques de Faustroll. Mais d'un autre côté nous avons cru mettre en évidence la constitution d'objets qui n'ont plus guère de rapport avec le signe traditionnel. Si par exemple nous nous donnons E I + et C I + respectivement l'expression et le contenu du Christ, E I - et C I - l'expression et le contenu de César-Antechrist, E 2 + et C 2 + l'expression et le contenu du Bâton-à-physique, E 2 - et C 2 - l'expression et le contenu d'Orle, nous sommes amenés - pour nous en tenir à celles des relations qui ont été explicitement signalées ici - aux constatations suivantes :

a) E I - a pour contenu non seulement C I -, mais aussi C I + et, d'un autre côté, C 2 + et C 2 - ;

b) E 2 + a pour contenu non seulement C 2 +, mais aussi C 2 -, et d'un autre côté, C 2 + et C 2 - ;

c) C 2 + a pour expression non seulement E 2 +, mais aussi E 2 -, et d'un autre côté, E 2 + et E 2 - ;

d) C 2 - a pour expression non seulement E 2 -, mais aussi E 2 +, et, d'un autre côté, E 2 + et E 2 -.

Tout signe de CA peut donc être expression de soi-même, de son propre contraire, et d'un paradigme fermé, mais dans certains cas fort abondant, d'autres contenus. Ajoutons encore qu'entre deux éléments unis par la relation sémiotique les fonctions d'expression et de contenu peuvent s'inverser : c'est la situation qui a été décrite plus haut pour la relation entre César-Antechrist et Bâton-à-physique.

Un tel système peut-il continuer à être appelé système de signes ? Il faudrait alors accepter pour la notion de système de signes un certain nombre d'élargissements tels qu'elle deviendrait autocontradictoire :

"Imaginer un stade du langage, aussi "originel" qu'on le voudra, mais néanmoins "réel" et "historique" où un certain objet serait dénommé comme étant lui-même et en même temps n'importe quel autre, et où la relation exprimée serait la relation de contradiction permanente, la relation non relationnante, où tout serait soi et autre que soi, donc ni soi ni autre, c'est imaginer une pure chimère." (Ex. Benveniste, loc. citat. p. 83).

Telle est pourtant précisément la situation de CA (31) : chimère, donc, mais certainement pas système de signes !

Ainsi le même texte nous fait assister alternativement à une structuration exacerbée du signe et à une destruction du même signe. Ne peut-on considérer que cette structuration-destruction est aussi une couche du "contenu" (31) du texte ? A vrai dire, l'hypothèse pourrait à bon droit être considérée comme assez fragile si elle ne se trouvait confirmée au niveau du contenu de surface. Au moment où il brise la hampe de sa croix pour s'assimiler à son contraire, ^{qui n'est autre que} le héraut Fasce, symbole du signe Moins, le Templier, à la scène 7 de l'AH, ^{préfère} ces paroles :

"Frère, je vais ^{en} chager d'être, car le signe seul existe (il brise la hampe de sa croix) provisoire ... Le repos est le changement" (p. 296).

On voit comment ce passage confirme notre interprétation. Le Templier commence par poser l'existence du seul signe - et à cette affirmation nous paraît correspondre tout ce qui, dans CA, est exacerbation de la structuration du signe. Mais à cette existence du signe se trouve être, immédiatement après, attachée la qualité de "provisoire" - et c'est à cette qualification que nous paraît se rattacher tout ce qui, dans le texte, constitue une destruction du système de signes en tant que système de signes.

Il serait donc tentant de voir en cette dialectique du signe et du non-signé le contenu ultime de CA. Encore faudrait-il prendre quelques précautions. La première consiste à se défier du terme même du contenu : si CA n'est pas un système de signes, comment aurait-il un contenu ? Cette difficulté surmontée, s'en érige une seconde : ((par l'artifice ^{celui} signé plus haut : l'usage des guillemets))

Y a-t-il isomorphisme entre le "contenu" de surface - l'alternance du Christ et de César - et le "contenu" relatif au signe ? Le signe se confond-il avec le Christ, et le non-signé avec l'Antechrist ? Ou inversement ? Mais une telle question a-t-elle même un sens - puisque le Christ est l'Antechrist ? Réseau infini d'incertitudes organisées, qui constitue, à vrai dire, le seul "contenu" de CA.

NOTES

(1) Il serait très fastidieux, et, surtout, infiniment déprimant, d'énumérer exhaustivement toutes les aberrations formulées à propos de CA, depuis celles de Berthe de Courrière ("César Antechrist", in L'Art Littéraire, juillet-août 1894) - qui voit dans le texte une critique de la Papauté ! - jusqu'à celles de L. Perche, qui se dit "sensible au vocabulaire, à la richesse extérieure(?) du langage, à la qualité de ses matériaux (?), à la souplesse (?) de ses contours (?), à la valeur évocatrice des expressions, à l'invitation à entrer dans le domaine de l'esprit (?), moyen de pénétration dans l'univers total (?), riche de signes, d'appels, nourri du drame jamais expliqué de l'être et de la matière". (Jarry, pp. 98 - 99). D'autres, et nous pensons qu'ils ont raison, préfèrent garder le silence, comme J.H. Lévesque, ou avouent "ne rien comprendre à la lecture de CA", comme le fait Rachilde (A. Jarry ou le Surmâle de Lettres, p. 22). C'est, entre autres, la fonction de l'insertion du texte d'UR qui échappe aux commentateurs, au point de scandaliser les plus naïfs d'entre eux : "D'abord Ubu-Roi est son plat de résistance sa" tarte à la crème" si vous aimez mieux. Chaque fois que l'inspiration se montre rebelle, alors il prend un passage d'Ubu-Roi ou même, comme dans César-Antechrist

un acte d'Ubu-Roi tout entier, et il l'intercale, tel quel, dans son récit, sans que rien ait pu faire prévoir cette interpolation" (Chassé, D'Ubu Roi au douanier Rousseau, p. 23). Ces réactions de lecteur ont cependant pour nous un intérêt indirect : celui de manifester ce qu'on appelle l'"obscurité" du texte, c'est-à-dire la multiplicité de son contenu. - Ajoutons enfin que 2 textes critiques échappent aux reproches que nous venons de formuler contre tous les autres : les quelques pages consacrées par Rolland de Renéville à CA dans Univers de la parole, et, surtout l'article capital de J.H. Sainmont : "Petit Guide illustré pour la visite de CA", CCP, 5 - 6, 79 E.P., Pp. 53 - 65. Précisons une fois pour toutes que nous renvoyons à cet article pour tout ce qui concerne les relations entre CA et le texte de l'Apocalypse.

(2) On sait que de telles structures antonymiques articulent constamment la pensée de Jarry. Voir par exemple les titres mêmes du roman Les Jours et les Nuits et de l'article "Etre et Vivre".

(3) Précisons une fois pour toutes à propos des termes techniques de l'héraldique utilisées dans CA que nous n'avons pas jugé utile de reproduire les renseignements qu'on peut trouver dans des instruments de travail d'accès aussi facile que le Littré ou le Robert. Il est d'ailleurs, à certains indices, visible que les connaissances de Jarry en héraldique étaient fort superficielles (voir note 15), au point qu'il n'est nullement impossible qu'elles aient eu pour source essentielle, voire exclusive... le Littré, qui, on le sait par ailleurs,

(voir article Auder du Dictionnaire d'UR), était conçu et apprécié de Jarry

(4) Aurité est l'adaptation française de l'adjectif latin auritus, "muni d'oreilles". Jarry fait allusion aux touffes de plumes qui, chez certains hiboux, font penser à d'assez grandes oreilles. On retrouve l'emploi de cet adjectif aurité à propos du hibou dans un autre texte :

"Adaptation bien nouvelle à l'usage du Mufle de ce que dit Aristote au Livre VIII de sa Physique : de la façon de capturer le Corbeau de nuit cornu (ou aurité), savoir qu'il est expédient de le trucher et moquer par gestes variés" (texte inédit, publié dans DCP, 24, p. 5).

(5) On sait que ce principe constitue un des aspects dominants du système de pensée de Jarry. Voir, dans la première partie, ce qui concerne les Spéculations.

(6) Précisons, pour être tout à fait complet, que si les Christs sont "renversés", c'est pour être, par rapport à Saint Pierre debout, dans le même rapport que le Christ réel par rapport à Saint-Pierre (crucifié la tête en bas).

(7) Sur la notion de présupposition en linguistique, voir O. Ducrot "Les structuralisme en linguistique", in Qu'est-ce que le structuralisme ?, p. 26, et notamment :

"Les présupposés d'un énoncé constituent donc un ensemble d'idées et de croyance que le locuteur tient, ou fait semblant de tenir, pour évidentes, et par rapport auxquelles il situe les informations directement posées par l'énoncé". (voir aussi, du même auteur "La description sémantique des énoncés français et la notion de pré-

supposition", L'homme, 1968, n° 1, pp. 37 à 53.

(8) Ils sont en effet tantôt trois (scène 2 : le Tau, le Ciboire, le Scarabée), tantôt quatre si on tient compte de la Fleur de Lys (scène 5), tantôt 5 si, comme dans la scène 6, on ajoute le coq.

(9) Ce bois de 32 x 45 mm a été publié dans l'originale des Mi, feuillet non paginé entre les pages 116 et 117. Mais on trouve des hiboux - toujours dessinés de la même façon - dans plusieurs autres oeuvres graphiques de Jarry. Voir, ici même, les planches II et III, ainsi que les petites silhouettes de hiboux encloses dans le caméléon, p. Voir aussi les planches 23 et 36 de nos Peintures(..).

(10) Mercure de France, septembre 1896.

(11) Le contenu des différentes pièces de blason sera expliqué plus bas.

(12) La rubrique de la scène 5 (p. 291) présente en effet "CESAR-ANTE-CHRIST en fasce abaissée".

(13) Viggo Brøndal, les Parties du Discours, traduction française de Pierre Naert, Copenhague, Einar Munksgaard, 1948.

(14) On sait en effet que, pour Brøndal, l'adjectif qualificatif et le substantif, qui constituent l'ensemble la classe du nom, ne se distinguent l'un de l'autre que par l'accentuation qu'ils donnent l'un à la désignation de la qualité, l'autre à la désignation de la substance. "Mais, poursuit-il, la logique ne permet pas de séparer complètement ces deux classes" (p. 106).

(15) Il s'agit d'une des erreurs de Jarry, décelée, avec une remarquable précision, par J. H. Sainmont dans l'article cité note I. Le

contexte - et le dessin que nous reproduisons, que J. H. Sainmont ne connaissait pas - montrent sans équivoque possible que Jarry pense à une pièce en forme de T. C'est cette pièce qu'il croit désigner par le terme chef contrepalé. Malheureusement le chef contrepalé n'a pas cette valeur, et un ~~h~~éraldiste rigoureux aurait dû utiliser le chef-pal.

(16) Il est amusant de remarquer que des intentions ornementales apparaissent dans le choix des pièces. Ainsi, pour le O, Jarry a retenu le trescheur, pièce relativement rare, et, surtout, dont le contour assez compliqué n'évoque la lettre O que de façon relativement peu exacte. On doit donc supposer que le trescheur a séduit Jarry pour ses qualités proprement esthétiques : au niveau du lexème, orthographe archaïsante ; au niveau du blason, forme particulièrement décorative.

(17) Le dessin que nous reproduisons est de la main de Jarry. Il figure sur le 11^{ème} feuillet du manuscrit de l'AH, ancienne collection de madame Louis Solvay, aujourd'hui conservée à la Réserve Précieuse de la Bibliothèque Royale de Belgique. Le manuscrit sur lequel figure ce dessin est celui qui servit à la publication de l'AH dans les Mercur de France de mars 1895 : le premier feuillet présente la note parue dans ce numéro sur "les quatre actes de César-Antechrist" qui n'avait pas à être reproduite dans l'édition originale. Cependant le dessin ne figure pas dans le texte publié par le Mercur : les trois écus ont été remplacés par les capitales T O Y précédées de la mention écrivain, sans doute ajoutée sur les épreuves. On distingue d'ailleurs sur la reproduction les deux traits en croix qui ont indiqué la suppression du dessin.

Cette représentation du jeu graphique confirme pleinement les analyses de J. H. Sainmont dans l'article cité. Contrairement à ce que laisserait supposer une interprétation littérale de la rubrique de la scène 8, Jarry entend faire appel non à un seul écu portant 5 pièces - ce qui est héraldiquement et matériellement impossible - mais à cinq écus portant chacun une seule pièce, dont trois (le chef contrepalé, le trescheur et le pairle) sont retenues à la fin de la scène 9 pour constituer le mot T O Y. D'autre part, le dessin permet de fixer les couleurs du champ des écus, qui, à la différence de celles des pièces (toutes trois d'or) ne sont pas indiquées dans les rubriques des scènes 8 et 9. L'écu chargé du chef contrepalé (c'est-à-dire du chef-pal, voir note 15) est à dextre (à gauche du lecteur) de gueules et à senestre d'orangé. Le trescheur qui forme la lettre O oppose la partie extérieure du champ, de gueules, à sa partie intérieure, de pourpre. Enfin le pairle (Y) découpe dans le champ trois parties dont l'une, à dextre, est de gueules, et les deux autres de pourpre. Tous ces émaux, eux aussi chargés d'une fonction significative, évoquent les rougeoiements du ciel d'aurore.

(18) Cette formule traditionnelle en héraldique marque que l'écu qu'on est en train de décrire (au moins partiellement) a le même blasonnement que celui qu'on vient de décrire. Ici, la formule renvoie au blasonnement de la scène 5.

(19) L'essentiel du dialogue entre Fasce et le Templier devant les bonds du Bâton-à-physique avait déjà été publié par Jarry dans un article intitulé "Visions actuelles et futures", publié dans l'Art littéraire, nouvelle série, n° 5 et 6 (sic), mai-juin 1894, pp. 77-82. Cependant dans les "Visions" le texte est d'un seul tenant, alors

que dans CA il est réparti entre les deux interlocuteurs, qui ne s'entendent pas l'un l'autre.

(20) Sur le contenu de cette trompe, voir page 201, la seconde partie du commentaire de la planche I.

(21) Ce "quelque chose en plus", c'est évidemment la hampe de la croix, qui va, quelques instants plus tard, être brisée par le Templier. Contrepaler signifie donc dans l'esprit de Jarry "être perpendiculaire à un objet horizontal", ce qui n'est pas le sens qu'aurait ce verbe dans le vocabulaire de l'héraldique s'il existait autrement que sous la forme du participe contrepalé.

(22) La notion de reflet a une fonction particulièrement importante dans CA, précisément dans la mesure où elle implique à la fois les deux notions de "semblable" et d'"inverse". Mais ici la notion de reflet est un équivalent de la notion de "signe".

(23) Sur l'opposition phallus/spincter anal (et, inversement, sur l'équivalence sexe féminin/spincter anal) voir le texte de l'"Autre Alceste" cité dans le Dictionnaire d'UE, sv. Pissedoux.

(24) Voir notamment :

- R. Brondal, "La signification du préfixe italien s-" Acta linguistica, II, (1940 - 1941), pp. 151 - 164 ;

- B. Pottier, Systématique des éléments de relation, passim et notamment pp. 304 - 308 ;

- A. J. Greimas, "Le problème des adtd et les niveaux de signification", in l'Ambivalence dans la culture arabe, Paris, 1968.

(25) E. Benveniste, "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne", in Problèmes de linguistique générale, p. 82.

M. Benveniste conteste ici les théories de K. Abel, où Freud avait cru trouver la preuve que l'expression simultanée des contraires, fréquente dans le rêve, est également propre aux plus anciennes langues connues (voir L'interprétation des rêves, p. 274, note 2).

(26) Il est d'ailleurs à remarquer que dans la branche du rêve de la jeune fille, il est facile d'identifier deux objets signifiants différents : le rameau lui-même et les fleurs rouges qu'il porte, chacun de ces objets étant porteur d'un des contenus opposés.

(27) Bolide est l'un des nombreux emprunts de Jarry au vocabulaire de Rabelais : au chapitre 20 du Quart Livre, il est question de ^{brûlément} "plonger le scandal et les bolides". C'est la signification sexuelle de l'oeil du caméléon qui lui permet d'être bolide.

(28) Voir d'autres représentations du caméléon aux planches 21 et 34 de nos Peintures... Quant au petit dessin que nous reproduisons ici, il constitue un singulier concentré des métaphores sexuelles que chérit Jarry : le caméléon d'abord, à la fois symbole sexuel par son oeil bolide et nom propre fictif de l'être aimé : on sait en effet que Halderablou était primitivement intitulé Caméléo, qui masquait à peine le prénom de Léon-Paul Fargue (voir lettre à Vallette du 27-5-94, CCP 26-27, p. 45, et CCP 22-23, p. 62.). Puis le hibou - dont on sait ce qu'il faut penser - ici dix fois représenté sous la forme de petites silhouettes très finement dessinées, encloses par le

contour des deux caméléons. Enfin, la corne qu'on embouche (voir, ici même, p. 201). Quant à l'isotopie sexuelle de l'ensemble du dessin, elle est explicitement soulignée par la présence, en blanc sur la bordure noire, des signes conventionnels utilisés par les naturalistes pour opposer le mâle à la femelle. Ce dernier signe toutefois est à l'envers (?).

(29) Voir, par exemple, l'orthographe significative qui est adoptée pour le dérivé néologique palloïde dans les "Visions actuelles et futures", CCP, I, p. 6.

Dans Messaline - trésor des métaphores sexuelles Jarryques - l'identité du pal et du phallus est explicitée :

"Messaline s'ébahit de ne retrouver aucun lingam ni ithyphalle profilant son pal au-dessus des bosquets du jardin" (Oe. c., t. 3, p. 56).

Toujours dans Messaline, voir la fonction symbolique des mugils.

(30) Le coeur perdu ou, mieux encore, saignant, est un motif qu'on retrouve à différentes reprises dans les oeuvres poétiques et picturales de Jarry. Voir, par exemple, le poème "Le Sablier" (dans les Mi, Oe. c. t. 4, pp. 266 - 263) et la planche 24 de nos Peintures.

(31) Précisons que M. Benveniste envisage explicitement dans son article le cas de "certaines formes de poésie", qui "peuvent s'apparenter au rêve et suggérer le même mode de structuration, introduire dans les formes normales du langage ce suspens du sens que le rêve projette dans nos activités" (p. 83).

APPENDICE

TABLEAU SYNOPTIQUE DES PRINCIPALES RELATIONS D'EXPRESSION A CONTENU
DANS CA.

Avertissement. Comme on a vu au cours du chapitre, l'ensemble du texte de CA présente deux particularités sémiotiques :

1) L'entier - expression et contenu - de certains lexèmes fonctionne comme expression d'un contenu second. Ex. le hibou fonctionne comme expression du "phallus".

2) Dans certains cas, ce contenu de second niveau comporte plusieurs unités, dont certaines peuvent être opposées entre elles. Ex. le bâton-à-physique fonctionne, entre autres, comme expression du "signe Plus" et du "signe Moins".

On a réuni ici, et classé alphabétiquement, les unités du texte qui présentent au moins la première de ces deux particularités - la seconde, qui présuppose la première, ne pouvant se trouver indépendamment de celle-ci. Dans la 1ère colonne on trouvera la liste des lexèmes fonctionnant comme expression d'un (ou de plusieurs) contenus seconds ; dans la 2ème colonne on trouvera le (ou les) contenus correspondants ; enfin dans la 3ème les références au texte, pour lesquelles on a cru pouvoir se contenter de l'indication de la page.

On ne s'étonnera pas de trouver dans ce tableau des exemples de relations qui, faute de place, n'ont pas été alléguées dans le chapitre. Inversement certaines relations signalées dans le chapitre ne figurent pas dans le tableau. On s'est en effet astreint à ne retenir dans le tableau que les relations qui fonctionnent de façon directe entre un élément de l'expression et un élément du contenu. Par exemple, si la relation entre Bâton-à-physique et "phallus" fonctionne directement, il n'en va pas de même pour celle qui unit Bâton-à-physique et "sphincter anal" : celle-ci en effet ne s'établit qu'indirectement, par l'intermédiaire de l'unité César-Antechrist, et selon les modalités complexes qui ont été décrites p.

EXPRESSION	COULEUR	REFERENCE
<u>Bâton-à-physique</u>	"signe Plus"	293 - 4
	"signe Moins"	
	"Christ"	293
	"Saint-Pierre"	
	"Antechrist"	294
	"croix"	
	"pal"	294
	"phallus"	292
	"hibou"	293
	"sexe féminin"	293
	"Esprit"	293
<u>caméléon</u>	"César-Antechrist"	291
	"phallus"	291
<u>César-Antechrist</u>	"Christ"	281 - 342
	"Ubu"	291
<u>Chef-contrepalé</u>	"graphème T"	297
<u>Christ</u>	"pal" (1)	274
<u>croix</u>	"César-Antechrist"	276 - 281
	"phallus"	275 - 295
	"pal" (1)	274
<u>Fasce</u>	"Bâton-à-physique" (2)	293
	"César-Antechrist" (2)	293
	"signe Moins"	295
<u>Fleur de lys</u>	"couronne d'épines"	280 - 1
<u>lingot d'or</u>	"César-Antechrist"	290
<u>mandragore</u>	" "	"
<u>Premier Oiseau d'Or</u>	"couronne d'épines"	280

EXPRESSION	CONTENU	REFERENCE
<u>Deuxième Oiseau d'Or</u>	"Tau"	275
	"maillet"	"
	"croix"	"
<u>Troisième Oiseau d'Or</u>	"ciboire"	276
	"hibou"	" - 343
	"phallus"	"
<u>Orle</u>	"César-Antechrist"	289
	"couronne d'épines"	290
	"sphincter"	291
<u>Pairle</u>	"graphème Y"	297
<u>Scarabée</u>	"pincés et tenailles"	276
<u>Templier</u>	"Christ" (3)	294
	"phallus"	295
	"signe Plus" (4)	296
	"signe Moins" (5)	296
<u>Trescheur</u>	"graphème O"	297
<u>Ubu</u>	"César-Antechrist"	296 - 7

NOTES

(1) Nous affectons le contenu "pal" aux deux expressions Christ et croix. Le contexte ne permet en effet pas de déterminer s'il s'agit des Christs ou des croix.

(2) Fasce est donné successivement comme le "reflet" de César-Antechrist et du Bâton-à-physique.

(3) Le Templier n'est, à vrai dire, que le "délégué terrestre du Christ"

(4) Avant le bris de la croix.

(5) Après le bris de la croix.

CHAPITRE II

Les relations entre César-Antechrist et Ubu Roi.

Matériellement, les relations textuelles entre CA et UR ont le support qui a été décrit dans la Note historique et critique sur CA : une partie importante d'UR est intégrée au texte de CA - au point que, comme l'a judicieusement remarqué J. H. Sainmont (loc. cit. p. 64), l'"Acte Terrestre compte autant (de pages) à lui seul que les trois autres réunis". Et J. H. Sainmont de poursuivre, d'une façon faussement naïve : "M. Ubu est encombrant. C'est sa définition. C'est aussi celle du nouveau César". (ibid.).

Linguistiquement, on pourrait être tenté de décrire la relation ainsi établie entre les deux textes par une métaphore transformationnelle. On dirait alors que la suite constituée par l'entier (1) d'UR a subi une transformation d'"enchâssement" qui la fait fonctionner comme "phrase constituante" de la "phrase-matrice" constituée par CA (2).

Mais à vrai dire cette métaphore transformationnelle ne serait pas pleinement satisfaisante, dans la mesure précisément où elle resterait métaphore, c'est-à-dire ne retiendrait qu'un trait commun entre les deux objets comparés. D'abord, pour décrire de façon précise une telle transformation, il faudrait au préalable parvenir à une réduction de l'un et l'autre texte à une unité des dimensions de la phrase : opération qui, pour être vraisemblablement possible (3), présenterait à nos yeux, comme il a été dit, l'inconvénient de renvoyer au niveau du non-signifiant la quasi-totalité du tissu textuel. A supposer cependant cette opération réalisée, il resterait à carac-

tériser le type de transformation d'enchâssement dont relève l'insertion d'UR dans CA : ⁱⁿnominalisation ? Relativisation ? Faute d'indice formel préalablement identifié, cette opération serait sans doute difficile. Enfin, c'est surtout du point de vue du contenu que la métaphore transformationnelle serait trompeuse. C'est en effet un postulat des théories génératives que les transformations n'atteignent pas le contenu des suites auxquelles elles s'appliquent :

"Les transformations n'impliquent aucune addition ou modification de sens. Ceci veut dire en particulier que l'interprétation sémantique des phrases de la structure profonde n'est pas modifiée au cours des transformations généralisées. Une nominalisation ou une relativisation implique sur le plan du discours une hiérarchisation et une articulation logique qui modifient le rapport entre les deux propositions, mais chacune d'entre elles conserve la même interprétation sémantique, une fois la dérivation opérée". (4)

La situation est du tout opposée pour la relation entre le texte de CA et celui d'UR. Le contenu d'UR est en effet modifié par son insertion dans le texte de CA. Inversement, le contenu de CA se trouve modifié par le fait même qu'il s'ouvre sur le texte d'UR. Il convient donc de décrire les modalités de cette double transformation.

I) Transformation du contenu d'UR.

Cette transformation se manifeste aux deux plans des unités actantielles du récit et des unités lexématiques.

A) Unités actantielles.

Le personnage d'Ubu et ceux des Palotins sont communs aux textes de l'AH et de l'AT. Il est donc capital de déterminer leur

fonction dans le premier. A propos d'Ubu, on a déjà indiqué, mais de façon sommaire qu'il était "le Double" de César (voir page 207). Il convient de revenir ici sur cette relation pour en préciser les modalités. Outre le passage de l'AD cité p. 207 , le texte pertinent est celui de la scène 5 de l'AH :

"De Vair à Fasce agenouillé, les TROIS HERAULTS en pās et
CESAR-ANTECHRIST en fasce abaissée

PAIRLE. - Face à face au miroir convexe de la terre, l'Antechrist lui deviendra semblable d'âme et de corps.

TRESCHEUR. - Comme le Christ qui vint victime sur la terre, le Dieu deviendra homme et comme un homme sera bourreau.

CHEF. - Donc il ne viendra pas contre-le-Christ, mais En-Son-Lieu.

PAIRLE.- Nous ne serons ses satellites qu'après la fin de sa vie terrestre.

TRESCHEUR.- Je sens une mort, sommeil spécial, qui nous figera jusqu' à cette heure-là dans le moule de cristal du ciel.

CHEF.- Je sens un vent germé de la terre, nouveau déluge, irrespirable pour un temps pour nous, et qui chasse les bêtes du monde héraldique.

PAIRLE. - Endormons-nous au glas de nos torches de vair.

TRESCHEUR. - Entendons-les, car nous n'entendrons pas les cors de la chasse du nouveau roi.

CHEF. - Devant le nouveau Dieu se rétracte la Licorne rouge.

(Cloches. LA LICORNE passe. Cors.)

PAIRLE. - Face à face au miroir convexe de la terre, l'Antechrist lui deviendra semblable d'âme et de corps.

(Les TROIS HERAULTS se vitrifient céramiques. Les torches flambent. Les cloches cessent.)" (pp. 291 - 292).

Ce texte ne paraît obscur qu'aussi longtemps qu'on ne l'a pas rapproché de celui de la scène 9, qui décrit la "germination" des "sphères grossissantes" (5) que sont Ubu et les Palotins. On s'aperçoit alors que la scène 5 a pour fonction d'annoncer la prochaine manifestation terrestre de César sous la forme humaine d'Ubu, exact

pendant de l'Incarnation du Christ. Quant à la ressemblance du nouveau César avec la terre, - exprimée de façon redondante par le héraut Pairle - elle s'appuie sur le trait pertinent "sphéroïdité", commun à la Terre et à Ubu : trait qui - le lecteur de Messaline commence à le deviner - n'est pas innocent.

Ainsi se trouve précisée la relation entre César et Ubu : exactement comparable à celle du Père et du Fils de la Sainte Trinité. Ubu est donc implicitement porteur de tous les traits qui caractérisent César. Or, il se trouve que César-Antéchrist, on l'a vu au chapitre précédent, appartient à l'inventaire des lexèmes systématiquement plurivoques dont la présence caractérise le fonctionnement du signe dans l'AH. Qu'on se reporte à la description de son contenu donnée p. : on s'aperçoit que César-Antechrist signifie, entre autres contenus, le phallus. On est donc amené à la conclusion, au premier abord paradoxale, que le personnage d'Ubu dans son entier fonctionne lui aussi - au moins dans l'AT, c'est-à-dire dans UR intégré à CA - comme symbole phallique.

Conclusion, avouons-le d'abord, assez déroutante, précisément dans la mesure où aucun élément du contenu de dénotation du texte ne paraît la confirmer immédiatement, (6). Mais il n'en va sans doute plus de même au niveau du contenu de connotation : plusieurs aspects de ce contenu appuient l'interprétation du personnage comme symbole phallique. On se contentera ici de renvoyer au Dictionnaire d'UR (7) ^{comme} à celui d'UE (8) ^{et} de signaler, à titre d'exemples, quelques-uns des traits qui nous paraissent appuyer notre interprétation.

L'un des aspects apparemment les plus innocents du personnage d'Ubu est son goût pour les vêtements particulièrement robustes (voir articles armure, caban, capeline), et, d'une façon plus générale, sa sollicitude constante pour l'entier de son individu physique (voir, par exemple, l'article gidouille). Ce goût accentué pour les protections vestimentaires les plus solides (9), cette attention apeurée portée à son corps s'interprètent aisément dans le cadre de l'hypothèse phallique, alors qu'ils restent dépourvus de fonction dans toute autre interprétation.

Quant aux représentations graphiques du Père Ubu, il faut bien avouer qu'à première vue elles paraissent assez mal s'accorder avec l'hypothèse phallique. ON sait cependant ce qu'il faut penser de l'oneille ubuesque, et des deux aspects qu'elle affecte selon les dessins (voir article correspondant). Quant à la forme générale du personnage, elle nous paraît comporter simultanément les deux traits "sphéroïdité" (voir plus haut) et "acuité", qu'on retrouve aussi bien dans les figurations en pied (10) que dans les dessins de profil du type de l'"Autre portrait" (11) : le crâne du personnage dans les dessins du premier type, son appendice nasal dans ceux du second confèrent à Ubu l'aspect aigu et menaçant du symbole phallique (12).

Reste à rendre compte de la sphéroïdité du personnage, manifestée de façon redondante tant par le texte que par les reorientations graphiques. Il faut bien avouer que ce trait peut, au premier abord, sembler exclure toute interprétation phallique. Il

suffit cependant de songer à la fonction prise dans Messaline par les objets sphériques (voir pp. 154-155) pour comprendre que, de façon incontestablement paradoxale, la sphéroïdité même peut se charger du symbolisme phallique. On constate d'ailleurs que le relais sémiotique qui s'intercale entre le phallus et la sphère est le même dans Messaline et dans CA : le "miroir convexe" dans lequel se réfléchit César est évidemment proche parent de la "boule de Sidon, en verre", qui tient l'office de "miroir du dieu" (p. 52).

Pour les Palotins, les faits sont plus simples. Ils sont explicitement donnés dans CA (AH) comme ayant "une volonté propre, parallèle plus loin prolongée de la Volonté de leur maître" (scène 10, p. 297). Ils participent donc de son caractère phallique, comme le manifeste explicitement un passage des Minutes (13). Dans le texte même d'UR, cet aspect des Palotins est estompé au niveau du contenu de dénotation, et n'est plus signifié - de façon, à vrai dire, bien indirecte - que par leur nom même (voir article correspondant).

B) Unités lexématiques.

Le bref passage de l'AH (précisément les scènes 9 et 10) qui fait apparaître Ubu et ses palotins comporte deux lexèmes caractéristiques de l'idiolecte ubuesque : cornegidouille, oneille. D'autre part, l'un des objets ubuesques, le bâton-à-physique, a dans l'AH le statut d'un personnage, et présente certaines particularités sémiotiques qui ont été décrites dans le chapitre précédent. Quelle est l'incidence de la présence de ces lexèmes dans l'AH sur leur contenu dans UR ?

Pour oneille, les faits sont assez peu clairs. En effet, ce lexème a dans son occurrence de l'AH une distribution tout à fait comparable à celles qui le caractérisent dans UR :

"Ils ont/Au moins quatre oneilles, sur lesquelles le pôle/
Exerce diverses influences/De déclinaison et autant d'inclinaison"
(scène 10, p. 297 ; le discours est réparti entre les trois palotins).

Dans ces conditions, le contenu d'oneille dans l'AH ne peut pas modifier celui qui lui est affecté dans UR.

Le cas de cornegidouille est complexe. Il est d'abord à remarquer que ce lexème apparaît à l'initiale absolue des paroles d'Ubu dans CA. Il prend donc, dans CA, une fonction comparable à celle de merdre dans UR, lexème qui, il convient de le souligner, perd dans l'AT la place privilégiée qui lui est assignée dans UR. Quant au contenu du lexème, il faut bien avouer qu'il n'est pas beaucoup plus apparent dans l'AH que dans UR. Tout au plus pourrait-on remarquer que l'omniprésence de la hantise sexuelle qui domine l'AH suggère l'attribution à cornegidouille d'un contenu sexuel (voir aussi article correspondant du Dictionnaire d'UR).

Reste le bâton-à-physique. Les faits sont ici particulièrement clairs : si, dans le texte d'UR, le bâton-à-physique apparaît exclusivement comme une arme particulière à Ubu, totalement dépourvue, au niveau du système de dénotation, de tout élément sexuel, il en va tout autrement dans CA, où, comme on l'a vu, le bâton-à-physique est explicitement donné - et de façon lourdement redondante, voir la scène 6 - comme un symbole phallique. Compte tenu de la relation établie entre l'AH et l'AT, il est à nos yeux impossible d'admettre que le contenu sexuel du lexème bâton-à-physique soit totalement neutralisé lors du passage entre les deux actes. Mais comme d'autre

part il est également impossible de récuser le contenu apparent du lexème dans l'AT ("arme particulière au père Ubu"), on est donc finalement amené à attribuer au lexème deux contenus hiérarchisés : un contenu de surface (ou de dénotation) : "arme", et un contenu profond (ou de connotation) : "phallus", ce second contenu ayant pour expression l'entier (expression et contenu) du signe de la manifestation textuelle (14).

Une telle conclusion est sans doute susceptible d'être généralisée à l'ensemble du texte. UR apparaît alors dans son entier comme un texte comportant deux niveaux de signification, un niveau de surface - celui qui est manifesté par le texte dans la mesure où on peut le lire indépendamment de toute référence à CA (15) - et un niveau profond, celui que révèle son insertion dans le texte de CA. On voit alors quelle est la fonction de CA par rapport à UR : fonction, à bien dire, double. Métasémiotique d'une part, puisque CA apparaît comme décryptant un aspect latent du contenu d'UR : à cet égard César-Antechrist est l'analyse d'Ubu Roi. Transformatrice d'autre part, dans la mesure où ce second contenu n'existe que par l'effet de l'insertion d'UR dans CA.

II) Transformation du contenu de CA.

Revenons à la scène 5 de l'AH, citée p. 220 . Les trois hérauts y annoncent leur mort prochaine - ou, à tout le moins, leur "sommeil" mais on sait que dans l'univers jarryque le sommeil est
(de ce sommeil)
"signe de la mort" (16). La cause de cette mort? Le héraut Chef la

saisit dans ce "vent germé de la terre, nouveau déluge, irrespirable pour un temps pour nous". Vent germé de la terre précisément de la même façon qu'Ubu et ses palotins à la scène 9, et qui de ce fait leur est consubstantiel : c'est donc la substitution d'Ubu à César qui "chasse les bêtes du monde héraldique", par exemple la Licorne, - qui "passe" (17)-et qui "vitrifie céramiques" les trois hérau/ts, devenus inaptes à entendre les cors du nouveau roi. A partir de ce moment, les signes que sont les hérauts (voir chapitre précédent) n'ont plus qu'une fonction passive, par exemple celle de constituer le mot TOY. Quant aux nouveaux signes qui entrent en jeu, et particulièrement le Bâton-à-physique, leur fonction est précisément autodestructive, comme il a été montré pp. .

Ainsi l'univers d'Ubu est l'univers du non-signé, par opposition à l'univers du signe, qui est celui de César (ou celui du Christ : car on sait que le Christ est César). L'insertion d'UR dans CA a donc pour fonction de déterminer l'inversion du contenu de CA à l'égard du signe, le faisant passer de la structuration à la destruction.

Faisons un pas de plus. Les quatre actes de CA sont placés sur le même plan : la transition entre chacun d'eux est marquée/, précisément de la même façon, par un "entr'acte" constitué par une formule biblique (18). Ils comportent les uns et les autres un sous-titre qui éclaire certains aspects de leur contenu (19). Soulignée par ce parallélisme formel de la présentation, l'opposition de contenu entre l'"Acte Terrestre" et les trois autres n'en éclate que

plus violemment. On ne saurait à cet égard mieux dire que J. H. Saintmont :

"Il nous paraît essentiel que l'informe pochade potachique ait été mise par Jarry sur le même plan et comme étant de la même venue que la plus opulente des littératures, et la plus savante, la plus ésotérique, la plus amarrêtée, la plus attifée, et aussi, disons-le, la plus ostentatrice du don poétique" (loc. citat., p. 64).

L'AT est pair de chacun des autres actes de CA. Et l'on retrouve là sans surprise un concept essentiel de la pensée de Jarry : le concept de parité (20). Ainsi l'univers du non-signé est pair de l'univers du signe, et l'un et l'autre se trouvent détruits par la présence même et la parité affirmée de leur propre contraire. Parce qu'il est égal à l'"Acte Héraldique", l'"Acte Terrestre" le détruit, tout comme il est détruit par lui.

Qu'on repense au contenu de CA tel qu'il a été décrit au chapitre précédent. "Contenu", avons-nous précisé, entre guillemets, puisque l'objet constitué par, notamment, l'AH n'est plus un système de signes et de ce fait ne comporte pas à proprement parler de contenu au sens traditionnel du mot. Contenu, donc, contesté en tant que tel par la structure même du texte qui le manifeste. Mais c'est encore insuffisant : car cette apparence de contenu est à son tour contestée par un texte - celui d'UR - donné simultanément pour son contraire et pour son égal. On voit finalement quelle est la fonction de l'intertextualité CA - UR : destructive, ou, plus précisément, autodes destructive, puisque chacun des textes qui la constituent se trouve détruit par sa relation avec l'autre.

NOTES

(1) On l'a vu dans la Note historique et critique, le texte d'UR a tout de même été légèrement diminué pour pouvoir être intégré à celui de CAS sans *excessive disproportion*.

(2) Cette terminologie est celle de Lees, telle qu'elle est présentée par Ruwet, Introduction ..., p. 210.

(3) A tout le moins a-t-elle été tentée, par exemple par Coquet, "Problèmes de l'analyse structurale du récit : l'Etranger d'Albert Camus", Langue française, n° 3, 1969, pp. 61 - 72.

(4) J. Dubois, Grammaire structurale du français, la phrase et les transformations, p; 16.

(5) Dans les Minutes, Ubu chante à la gloire de la sphère cet hymne enthousiaste :

"La sphère est la forme parfaite. Le soleil est l'astre parfait. En nous rien n'est si parfait que la tête, toujours vers le soleil levée, et tendant vers sa forme ; sinon l'oeil, miroir de cet astre et semblable à lui" (Oe. c., t. 4, p. 193).

Il est d'ailleurs à remarquer qu'immédiatement après ce passage - d'inspiration assez précisément rabelaisienne, voir Quart. Livre, chapitre 32, p. 165 - Ubu ne va pas jusqu'à ^{l'}assimiler à la sphère et se contente, plus modestement, du tonneau, "plus parfait que le cylindre, moins parfait que la sphère".

(6) Un des traits qui ont le plus frappé les observateurs, des plus naïfs aux plus perspicaces, est précisément l'absence totale, au niveau de la manifestation textuelle, de tout élément sexuel. Parmi

les plus naïfs, citons Chassé, qui ne "rencontre pas dans Ubu Roi, la moindre allusion d'ordre sexuel" (D'Ubu Roi..., p. 24). Le plus perspicace : J. M. Sainmont, qui feint de s'étonner : "Il est très curieux de constater que la hantise sexuelle soit réservée au Monde des Emblèmes et suspende ici dans la vie réelle ses manifestations symboliques" (loc. citat., p. 64). Appréciations l'une et l'autre parfaitement exactes au niveau du contenu de dénotation, à la seule réserve peut-être du lexème Bâton-à-physique (voir plus bas et article correspondant du dictionnaire d'UR).

(7) Voir notamment les articles gidouille, mordre, oneille, polichinelle.

(8) Voir notamment l'article trirème, et, sv objets abusques, ~~et~~ ce qui est dit du boulet.

(9) Dans L'interprétation des rêves, Freud signale qu'un pardessus épais et lourd (au même titre que le caban ou la capeline d'Ubu) signifie le condom (p. 167).

(10) Voir le dessin reproduit dans le Dictionnaire d'UR, sv ainsi que les planches 44, 47, 54 à 56, 58, 59 et 63 de nos Peintures...

(11) Voir le dessin reproduit sv oneille, ainsi que les planches 43, 50, 51, 66 et 68 de nos Peintures...

(12) Dans l'imaginaire jarryque, l'aigu est l'un des traits pertinents du phallus : voir à cet égard la confusion de Messaline, à la fin du chapitre 7 de la 2ème partie (Oe. c., T. 3, pp. 109 - 110). Il est d'ailleurs bien connu en psychanalyse que "toutes les armes longues

et aigüés : couteau, poignard, pique, représentent le membre viril" (Freud, Interprétation des rêves, p. 304).

(13) Passage cité p. .

(14) Il est intéressant de remarquer que le seul bbbjet ubuesque qui figure sur les différents portraits du père Ubu est précisément un bâton, glissé dans la poche du personnage, et en émergeant pour la plus longue part. Bâton qu'il est bien tentant d'identifier avec le bâton-à-physique du texte. Si on accepte cette interprétation, on est amené à voir dans ces portraits du père Ubu des figurations redondantes du symbole phallique, puisque non seulement l'entier du personnage mais encore deux de ses attributs - l'oneille et le bâton - y ont le statut d'un emblème sexuel.

(15) Attitude parfaitement légitime, puisque répondant à un état bien identifié de la manifestation du texte.

(16) "O sommeil, singe de la mort" : cette apostrophe constitue le titre du chapitre 3 de l'Amour absolu.

(17) Passer appartient au vocabulaire technique de l'héraldique : les animaux "passants" sont figurés marchant sur leurs quatre pattes. Mais ici le verbe passer signifie le départ de la licorne.

(18) Les étoiles qui tombent sur la terre, qui constituent le premier entracte, viennent de l'Apocalypse (6, 13), ainsi que le ciel qui se roule comme un livre (6, 14).

(19) Il est par exemple intéressant de remarquer que c'est Orle qui constitue le sous-titre de l'AH, et non, comme on pouvait s'y attendre,

le Bâton-à-physique. Quant à l'AT, il est sous-titré Ubu Roi, ce qui manifeste bien l'identité des deux textes. L'AP a pour sous-titre transparent le Reliquaire et l'AD le Jugement.

(20) C'est dans Faustroll que se manifeste de la façon la plus explicite ce concept de parité, et notamment dans le chapitre précisément intitulé "Des livres pairs du Docteur". Dans la liste de ces livres pairs saisis par l'huissier Panmuphle, on trouve notamment : "Baudelaire, un tome d'Edgar Poe, traduction ; (...) l'Evangile de Saint-Luc en grec ; (...) Desbordes-Valmore, Le Serment des Petits hommes ; (...) Un volume dépareillé du Théâtre de Florian ; (...) Lautréamont, Les Chants de Maldoror ; (...) Mallarmé, Vers et Prose ; (...) Jean de Chilra, L'Heure Sexuelle ; (...) Rimbaud, Les Illuminations ; (...) Ubu Roi ; (...) " Liste à l'entier de laquelle il faut renvoyer pour qu'en apparaisse plus nettement encore le caractère systématiquement hétéroclite, et le paradoxe de la parité affirmée entre les textes qui la constituent : Desbordes-Valmore (pour un conte enfantin particulièrement insipide) et Florian (cité avec la provocante désinvolture qu'on a remarquée !), sans parler de Jean de Chilra (Rachilde), mis sur le même plan que Lautréamont, Mallarmé et Rimbaud - sans parler d'Ubu Roi, cité sans nom d'auteur !

Chapitre III

Ubu Roi : problèmes de méthode.

L'hypothèse de travail que nous léguent les considérations qu'on vient de lire sur la relation entre CA et UR ressemble à la fourchette à escargots d'Ubu : elle est bifide (1). Elle postule d'une part l'existence de deux lignes de contenu dans le texte - et ce postulat est conforme à la théorie du texte littéraire articulée dans le "Linteau" des Minutes (2). Mais d'autre part elle met précisément en garde contre la notion même de signe, par là, contre celle de contenu - et cette subversion s'accorde avec celle qu'on a décrite à propos de plusieurs textes métasémiotiques (3). Quelle pratique descriptive pourrait tenir compte à la fois de ces deux préceptes opposés ?

La seule solution théoriquement possible consisterait à mener l'analyse en deux temps. On commencerait donc par s'installer dans l'"existence provisoire" (4) du signe : on décrirait naïvement le texte d'UR comme un langage de connotation, dont le plan de manifestation fonctionnerait comme expression d'un contenu second. Une fois menée à bien cette première phase de l'analyse, il resterait à montrer que la structuration du langage décrit fonctionne à son tour comme expression de sa propre destruction, selon la procédure à laquelle fait allusion l'épigraphe d'UE :

"Père Ubu. - Cornegidouille ! nous n'aurons point tout démoli si nous ne démolissons même les ruines ! Or je n'y vois d'autre moyen que d'en équilibrer de beaux édifices bien ordonnés" (5).

"Les ruines", c'est évidemment le texte d'UR, ici présenté comme sa propre démolition. "La démolition des ruines" c'est le texte

d'UE.

Mais ce programme, on le voit immédiatement, a déjà été partiellement réalisé, puisque les modalités de l'interdestruction du "contenu" d'UR par celui de CA (et inversement) viennent précisément d'être décrites. Notre travail s'en trouve allégé d'autant, puisqu'il ne nous reste qu'à décrire la provisoire - mais d'autant plus rigoureuse - structuration de ce qui va être détruit.

Les méthodes de cette description ? Elles seront extraites de la théorie du texte littéraire qui a été exposée dans l'introduction générale. Le but visé est de faire apparaître le discontinu d'un langage dans le continu d'un discours, ou, plus précisément, d'isoler les unités pertinentes au niveau de la connotation au sein de celles qui ne le sont qu'au niveau de la dénotation : les lexèmes de la manifestation textuelle. Ces lexèmes ont donc donné lieu à un relevé exhaustif - présenté, en appendice, sous la forme d'un "Index". De cet index ont été extraites, pour être intégrées au "Dictionnaire d'UR", toutes les unités dont l'entier - expression et contenu - fonctionne (ou est soupçonné de fonctionner) comme expression d'un contenu second, quel que soit d'ailleurs ce contenu.

Reste évidemment le problème des critères selon lesquels ont été identifiées les unités du langage de connotation. Devant l'inefficacité, dûment constatée, de l'application isolée de chacune des procédures décrites dans l'introduction générale, nous nous sommes résolu à les utiliser de façon coordonnée, les complétant et les corrigeant les unes par les autres. Prenons quelques exemples.

1) L'utilisation exclusive de la méthode des écarts reposerait sur le postulat que toutes les unités comportant un écart - et seulement celles-là, - sont pertinentes au niveau de la connotation. Postulat dont l'absurdité a été mainte fois démontrée (6). Cependant la méthode des écarts peut rendre quelques menus services - surtout appliquée à un texte comme Ubu Roi ! - pour peu qu'on corrige le postulat sur lequel repose son application en le formulant, plus modestement, de la façon suivante : l'existence d'un écart peut être l'indice de la pertinence d'une unité de plan de la dénotation à celui de la connotation. Dans ces conditions, nous avons fait figurer dans le Dictionnaire toutes les unités du texte qui présentent (ou constituent) un écart : il s'agit essentiellement de déformations graphiques et/ou phoniques (7), de néologismes et/ou d'archaïsmes (8), enfin de vulgarismes (9). Qu'on nous permette d'anticiper quelque peu : il s'est trouvé que la quasi-totalité des unités comportant des écarts se sont révélées pertinentes au niveau de la connotation, il est vrai sur des plans différents : la totalité des vulgarismes, un grand nombre d'archaïsmes ^{par leur redondance,} constituent de petites isotopies connotées de caractère déceptif, tandis que les unités telles que mordre, oneille, phynance, tuder, etc... ont pour contenu de connotation les éléments mêmes qui structurent le langage ^{textuel} ~~factuel~~ en ce qu'il a de spécifique.

2) La méthode distributionnelle, du moins avons-nous cru le montrer (10), est inefficace à l'égard des langages de connotation. Elle permet cependant, en prenant pour objet le discours que constitue la manifestation textuelle, d'y identifier une série de classes d'équivalence (11). Pour peu que l'un des termes d'une de ces classes

ait été identifié comme constituant un connotateur, les autres termes de la classe peuvent également être considérés comme pertinents au niveau de la connotation. Pour prendre un exemple, les lexème fi-/phynance est identifié comme connotateur - avec un contenu qu'on trouvera décrit à l'article correspondant du Dictionnaire. Le lexème physique, qui, ne comporte pas d'écart morphologique, appartient cependant à la même classe d'équivalence que phynance, comme le manifestent plusieurs traits, par exemple l'occurrence des deux lexèmes à la droite de l'élément corne- dans les jurements cornefinance et corne physique. Le lexème physique fonctionne donc également comme connotateur.

3) Les méthodes transformationnelles, dans la mesure où elles se sont donné pour objet le texte littéraire, ne semblent pas comporter de théorie susceptible de distinguer le fonctionnement du texte littéraire de celui d'une langue naturelle. Aussi ne peuvent-elles tout au plus décrire les textes que comme des fragments d'une langue naturelle (12). On peut cependant concevoir l'application des méthodes transformationnelles aux textes littéraires envisagés comme langages de connotation. La transformation pourrait alors prendre, entre autres, le sens de "transformation d'un texte à un autre texte au sein de l'intertexte". Celles des unités qui donneraient lieu à une telle transformation pourraient être identifiées comme autant de connotateurs. Ainsi le lexème mordre donne lieu, entre UR et UE, à une transformation d'effacement, explicitement signalée comme telle à différentes reprises (voir article zéro du Dictionnaire d'UE). Ce trait suffit à faire considérer les deux lexèmes (mordre dans UR,

zéro dans UE) comme pertinents au niveau de la connotation.

4) Ce sont, enfin, les relations intertextuelles entre CA et UR qui ont fourni l'hypothèse relative au lieu de l'isotopie connotée : isotopie, on l'a vu, de caractère sexuel. Cet aspect de notre travail a donc consisté à déceler, sous le contenu de surface, un contenu connoté de nature sexuelle. A cet égard, il n'est sans doute pas inutile de préciser que, s'il nous est parfois arrivé de citer des travaux de psychanalyse, nous ne les avons jamais utilisés à des fins heuristiques : non par méfiance, mais par souci de ne pas faire appel à des méthodes autres que linguistiques (13).

NOTES

(1) "Votre liberté est trop simple, mon bel ami, pour faire une bonne fourchette à escargots, instrument bifide" (UE, TU, pp. 310 - 311).

(2) Voir pp. 122. 130 . - Précisons ici, pour lever une équivoque possible, que le simple fait de définir un texte comme comportant plusieurs lignes de contenu interdit du même coup - et si paradoxal que cela puisse paraître - de le considérer comme linéaire. Qu'on nous permette de renvoyer au schéma de la p. 122 : les relations entre les diverses lignes de contenu du texte sont représentées par des droites perpendiculaires à ces lignes. Ces relations relèvent incontestablement du système de signes constitué par le texte. Celui-ci dès lors ne peut plus être schématisé par une ligne, ni même par une série de lignes parallèles, mais par un plan : celui de l'espace textuel.

(3) Voir pp. 134-138.

(4) Voir pp. 205.

(5) TU, p. 269.

(6) Voir, notamment, G. Antoine, "La stylistique française, sa définition, ses buts, ses méthodes" Revue de l'enseignement supérieur, n° 1, 1959, pp. 42 - 60.

(7) Voir les articles merdre, oneille, phynance, tuder, etc...

(8) Il n'est en effet que trop évident que l'archaïsme n'est interprété comme archaïsme que lorsque le lecteur connaît suffisamment l'histoire de la langue pour l'identifier comme tel. Comme l'a très judicieusement noté J. M. Klinkenberg, "le néologisme peut, dans certains cas, donner au lecteur une impression de désuétude, de même que parfois, l'archaïsme peut paraître néologisme" ("L'archaïsme et ses fonctions stylistiques", Le français moderne, t. 32, n° 1, janvier 1970, p. 13. Nous nous expliquons au long sur ces problèmes à l'article archaïsme du "métadictionnaire".

(9) Voir article correspondant du métadictionnaire.

(10) Voir l'introduction générale, p. 34

(11) Voir Harris, "Analyse du discours", Langages, n° 13, mars 1969, notamment pp. 16 - 17.

(12) Voir p. 37

(13) Les allusions qui sont faites, par exemple aux articles mirliton ou polichinelle, à des travaux de psychanalyse n'interviennent donc qu'à titre de confirmation d'hypothèses formulées selon les méthodes

qui viennent d'être décrites. L'avouons-nous ? Ce n'est pas toujours sans regret que nous avons procédé à cette ^{sc} ~~ax~~ ^{sc} négative. Il nous est apparu en effet à diverses reprises que certaines procédures psychanalytiques ressemblaient à quelques-unes de celles que nous utilisons. Pour ne prendre qu'un exemple, l'analyse proposée par O. Mannoni du "dialecte" de Schreber présente d'évidentes relations avec la recherche - menée ici - des unités du langage de connotation. Voir O. Mannoni, "L'autre scène. I. Schreber als Schreiber (Schreber comme écrivain)", in Clefs pour l'imaginaire pp. 82 - 83, et passim.

NOTE D'APPARENCE HISTORIQUE SUR UBU ROI

Il n'est naturellement pas dans nos intentions de traiter le problème "historique" de l'"auteur" ^{qui, on le voit p.} d'Ubu Roi. Pour le confort intellectuel de certains lecteurs, nous jugeons cependant utile de préciser que nous adoptons entièrement le point de vue de J. H. Saintmont : avant même l'arrivée de Jarry au lycée de Rennes,

"tout existait, et même (personnellement nous l'admettons) la pièce d'où devait sortir Ubu-Roi était déjà écrite : la terrible silhouette du "Maître des Phynances" était tracée, son langage en grande partie fixé : "merdre" était inventé : - et pourtant il n'y avait encore rien et à jamais il n'y aurait rien eu : tout se fût perdu dans les brumes de vagues et intimes souvenirs, comme les cris d'une récréation dans le calme d'une soirée de juin, si, en haha 16 E. P. (1) n'était arrivé de Saint-Brieuc ce jeune lycéen, qui très vite jugea, comprit, et par qui cette inepte symbolique, ces caricatures tératologiques d'un universitaire déficient entraient dans l'"Histoire" ("Ubu ou la création d'un mythe", CCP, 3 - 4, 22 Haha 78 E. P., p. 58.)

Jarry, on le sait, n'a jamais dissimulé les origines potachiques du texte : dans le titre même de la pièce figure la formule "drame en cinq actes en prose RESTITUE DANS SON INTEGRITE tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances en 1888". Et Alfred Vallette - le meilleur ami de Jarry - pouvait, dans la

notice nécrologique qu'il lui consacra, noter comme une banalité que "la plus connue de ses oeuvres, Ubu Roi, fut écrite au collège en collaboration avec deux camarades" (Mercur de France, décembre 1907). Les travaux de Chassé - dont les intentions polémiques sont explicites, n'ont même pas eu le mérite de préciser les modalités de cette "collaboration" : le caractère excessif (2) et contradictoire (3) des "révélations" de Charles Morin et de son frère marque nettement qu'elles répondent, de la part de ces officiers, à un bien étrange souci - à la fois déguisé et exhibé - de gloriole littéraire. Du point de vue strictement événementiel, le problème de la genèse d'Ubu Roi reste donc posé : à moins qu'on retrouve un jour le manuscrit originel du drame (4), il est impossible de préciser l'importance des modifications apportées par Jarry lui-même au texte plus ou moins achevé qu'il trouva au lycée de Rennes. Le seul point absolument certain est que les noms des personnages - Ubu, Bordure, les 3 Palotins, les 3 fils du roi Venceslas - viennent exclusivement de lui (voir les articles correspondants du Dictionnaire). - Pour les éditions d'Ubu Roi, voir la Note historique et critique sur CA et la bibliographie.

NOTES

(1) Cette date du calendrier pataphysique correspond à octobre 1888.

(2) Ainsi, la reconstitution du texte originel d'Ubu Roi à laquelle se sont livrés Ch. et M. Morin date de 1907 - 1908 (D'Ubu Roi..., p. 36) soit de plus de 20 ans après la composition du drame. Cette reconstitution porte sur les plus petits détails - jusqu'à la ponctuation ! - et est donnée comme rigoureusement fidèle. Mémoire véritablement prodigieuse des Élytechniciens!

(3) Par exemple, Charles Morin commence par prétendre que le manuscrit d'Ubu Roi eut pour support "un cahier d'une trentaine de pages" (D'Ubu Roi..., p. 34). Certes, le texte est bref; dans l'édition de TJ, il occupe cependant 96 pages comportant généralement 27 lignes de 48 signes. Il faudrait donc supposer que les pages du cahier contenaient 3 fois plus de lignes par page - soit 81 ! - ou que ces lignes comportaient 3 fois plus de signes, soit près de 150 ! Encore Morin

ainé précise-t-il en outre que le texte était illustré (!) et que le cahier avait auparavant été utilisé comme catalogue d'une collection de fossiles, en sorte que le texte des Polonais "serpentait" entre les indications du catalogue (D'Ubu Roi..., ibid.) ! Ces indications durent paraître étranges à H. Lotz, qui, en vue d'un article, interrogea sur ce cahier Morin cadet. Et l'on voit alors le cahier se distendre peu à peu de façon à prendre des dimensions plus vraisemblables : il passe d'abord au format 18/23 (lettre inédite d'H. Morin à H. Lotz, 18/09/34), puis devient un "cahier cartonné très solide qui avait dû coûter la somme - en ce temps-là fabuleuse pour un ~~petit~~ cahier de classe - de 0, 50 F" (lettre du 20/09/34). Cette étrange évolution du "cahier vert" répond évidemment au souci des deux frères d'apparaître comme les seuls "auteurs" de l'entier du texte. Mais il est bizarre de constater qu'ils aient besoin de recourir à de telles manipulations.

(4) Ce manuscrit serait donc le fameux "cahier vert". On lira sur l'histoire de sa disparition, les rocambolesques indications de Chassé, op. cit., pp. 34 - 36 : dans ces conditions, il est peu vraisemblable qu'il réapparaisse jamais.

Chapitre IV
Dictionnaire d'Ubu Roi
Avertissement

Les articles du dictionnaire ont été répartis entre deux sections :

1) La première section - dictionnaire proprement dit - réunit les éléments qui sont matériellement présents dans le texte : il s'agit pour l'essentiel de lexèmes, mais aussi, dans certains cas, de graphèmes (voir article R), de suffixes (voir article -esque), de structures syntaxiques (voir articles attribut, interrogation ou négation). Un système de renvois entre les articles permet de ne traiter que sous une adresse les problèmes qui touchent les différents termes qui constituent les systèmes lexico-stylistiques (voir, *par exemple, les* articles boudouille, bouzine, giborgne, gidouille).

2) La deuxième section - dite métadictionnaire - réunit les éléments du métalangage qui sont utilisés pour décrire la fonction des éléments énumérés par le dictionnaire. C'est là qu'on cherchera par exemple les articles consacrés à la fonction des archaïsmes ou des vulgarismes.

Dans certains cas, d'ailleurs assez rares, on a pu hésiter à placer tel ou tel article dans le dictionnaire plutôt que dans le métadictionnaire ou inversement. Ainsi le lexème arme, qui est décrit non en sa qualité de lexème du texte, mais en tant qu'archillexème subsumant les différentes armes utilisées par Ubu, a finalement été intégré au dictionnaire. En revanche, l'article lettre - qui décrit

les particularités de la distribution quantitative des graphèmes dans une scène du texte - a pris place dans le métadictionnaire. - Un système de renvois réciproques fonctionne entre le dictionnaire et le métadictionnaire.

Il est enfin rappelé que les concepts utilisés dans l'ensemble de l'ouvrage ont donné lieu à un relevé explicatif qui figure, sous le titre d'index des concepts, aux pages 574 à 576 .

lère Section

Dictionnaire.

- à : la préposition à est utilisée à deux reprises de façon archaïque :

1) pour introduire le complément d'agent d'une préphrase verbale à valeur passive :

"Le Roi. - Monsieur ~~de~~ Ubu est un fort bon gentilhomme qui se ferait tirer à quatre chevaux pour mon service" (II, I, 52).

On peut d'ailleurs aussi bien considérer que c'est l'unité lexicale complexe de forme se faire tirer à quatre chevaux qui constitue dans son ensemble un archaïsme. Le parler de Venceslas est particulièrement riche en faits de cet ordre : voir par exemple, l'article fort / . La fonction des archaïsmes y paraît autre que celle qui se manifeste dans l'idiolecte des autres personnages (voir article archaïsme).

2) Pour introduire un complément de lieu introduit dans la langue moderne par dans :

"Père Ubu. - (...) Merdre ! Où sont mes allumettes ? Ah ! je les ai perdues à la bataille" (V, I, II5).

Archaïsme discret, qui caractériserait joliment un texte un peu affecté, et qui, ici, n'en contraste que plus étrangement avec son contexte.

- accabler : est utilisé avec le sens archaïque d'"écraser, étouffer sous une masse" :

"Mère Ubu. - (tombant accablée sous le poids de l'ours). Ah ! grand Dieu ! Quelle horreur ! Ah ! je meurs ! j'étouffe !"

(V, I, 121). Voir article archaïsme.

- alexandrin et hémistiche. En IV, I, 89 - 90, puis en V, I, 113 - 114, la mère Ubu se laisse aller, dans ses deux monologues, à produire plusieurs hémistiches et même quelques alexandrins blancs :

a) Alexandrins :

- "Voilà l'or au milieu des ossements des rois" (IV, I, 189);
- "Cet argent sera mieux à la face du jour" (ibid.);
- "La bouillante valeur du Maître des Finances" (IV, 4, 102);
- "Je perds mon cavalier le Palotin Giron" (V, I, 113);
- "Je quitte le palais, j'arrive à la Vistule" (V, I, 114).

b) Hémistiches :

- "Où donc est ce trésor ?" ; "J'ai pourtant bien compté"
- "Il faut qu'on m'ait trompée" ; "A l'oeuvre, Mère Ubu",
- "Descellons cette pierre" ; "Eh quoi ! Toujours du bruit" ;
- "Ma présence en ces lieux" ; "Une étrange frayeur" ; "Je reviendrai demain" (IV, I, 89-90).
- "Ah ! Je pense mourir" ; "Acharnés à me perdre" (V, I, 113 - 114).

Il faut naturellement mettre à part l'hémistiche et l'alexandrin qui constituent la citation parodique d'Andromaque en V, I, 114 (voir article allusions à des textes classiques).

La fonction de ces éléments, comparable à celle des archaïsmes, est claire : ils dessinent une micro-isotopie connotée "classicité", qui s'oppose aux autres isotopies (par exemple, en V, I, 113 - 114, "vulgarité") que comporte le texte.

- Alexis. - voir article Leczinski.

- allusion à des textes classiques. - Les quelques faits de ce type qu'on trouve dans UR sont de valeur diverse. Passons sur la plaisanterie cyniquement provocatrice sur les voraces et les coriaces (V, I, II5). On peut se demander si le "bien tuer le roi" de I, 7, 50 et le "tue bien ~~le~~ Czar" de III, 8, 88 font allusion au "ne l'ai-je pas bien tué" ? du Don Juan de Molière (1) (1, 2). Mais le trait le plus caractéristique est évidemment la citation parodique de Andromaque à la fin du monologue de la mère Ubu en V, I, 114 : le texte racinien :
"Grâce au Ciel j'entrevois

Dieux ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moi (V, 5, vers 1627 - 28) a été transformé en :

"Grâce au Ciel j'entrevois

Monsieur le Père Ubu qui dort auprès de moi.

La fonction de ces faits - essentiellement, à vrai dire, du dernier seulement - est comparable à celle qui ^{est} ~~a été~~ décrite pour l'archaïsme^(voir l'article correspondant au métasocialisme) : l'évocation, sous une forme caricaturale, de l'univers tragique, s'oppose aux traits pertinents de l'univers ubuesque, manifestés ici par l'exclamation du père Ubu : "Attrapez la mère Ubu, coupez les ongles".

(1) Plusieurs traits manifestent que Jarry connaissait bien Molière : voir par exemple, l'allusion au "crocodile empaillé" de l'Avare, dans

- andouille. - Le mot est utilisé dans UR avec les deux valeurs essentielles qu'il a dans la langue moderne :

a) "objet alimentaire". A ce titre, l'andouille est l'objet privilégié des convoitises ubuesques :

"Mère Ubu. Tu pourrais augmenter indéfiniment tes richesses, manger fort souvent de l'andouille et rouler carrosse par les rues" (I, I, 35).

Est-il nécessaire de souligner la double relation de l'andouille avec le thème excrémental et avec le thème sexuel ? D'une part en effet l'andouille apparaît comme le substitut alimentaire de la merdre, qui - qu'on se rassure ! - apparaît cependant, quoiqu'à titre de simple accompagnement des choux-fleurs (voir I, III, 39 et I, IV, 43), dans le paradigme des aliments ubuesques. Et d'autre part l'andouille ne peut pas ne pas fonctionner comme symbole phallique. Cette fonction est d'ailleurs manifestée - à propos d'un objet de forme voisine - au niveau de la dénotation dans l'Amour absolu : au menu du "repas bizarre" d'Emmanuel Dieu et de Varia figure en effet "le phallus d'or d'un saucisson de foie gras" (p. 122).

b) "terme d'injure" :

"Père Ubu. - Tout ceci sont des vérités. Ma femme est une coquine, et vous, quelle andouille vous faites !" (V, I, II8).

En I, V, 45, les deux valeurs se rencontrent, donnant lieu à l'un des jeux de mots les plus déplorables du texte :

"Mère Ubu. - Oh ! Père Ubu, je te donnerai de l'andouille.
Père Ubu. - "Oh ! Merdre ! tu en es une fière, d'andouille".

(Voir aussi articles gidouille, merdre, jeu de mots et vulgarisme).

Historique. Selon Chassé, "la phrase manger de l'andouille est une

allusion au goût de P. H. pour l'andouille, goût qui se trouvait con-
signé dans une autre pièce perdue : les Andouilles du P.H." (D'Ubu-
Roi, p. 41). On peut accepter la validité de ce témoignage sur le
plan diachronique. Faut-il préciser que, sur le plan synchronique,
il est rigoureusement non-pertinent ?

- arabe : est utilisé avec la valeur injurieuse qu'il a dans la lan-
gue du XVIIème siècle :

"Mère Ubu. - Tas d'arabes, que vous faut-il ?" (I, 3, 40).

Voir article archaïsme du métadictionnaire.

- armes. Remarque : on ne s'intéressera ici qu'aux armes utilisées
par le père Ubu. Il est d'autre part rappelé que cet article concerne
le mot armes non en sa qualité de lexème du texte, mais en tant qu'
archillexème (voir avertissement).

Une première constatation s'impose : l'inventaire des ar-
mes et instruments de torture ubuesques - on a pu remarquer qu'il
est difficile de distinguer clairement les deux catégories - consti-
tue un système lexico-stylistique (voir article correspondant du
métadictionnaire) caractérisé de façon rigoureuse par le fait que
tous les termes - à une exception près, voir note (1) - ont pour
expression un lexème composé. Dans la quasi totalité des cas, ce
composé est de forme substantif +à+ substantif. Le premier substantif
fixe les traits pertinents de la forme de l'arme - et, par là, de sa
fonction -, le second indique la substance qui constitue l'objet pri-
vilégié de l'arme. Une exception apparente : le petit bout de bois,
lexème qui ne présente pas la même structure que les autres, puisque

le second substantif est absent, alors que le premier est à lui seul représenté par un composé. Mais on sait que les contextes sont suffisamment explicites quant à l'utilisation du petit bout de bois : enfouissement/pénétration du petit bout de bois dans les oneilles. On peut donc sans excessive imprudence reconstituer la forme petit bout de bois à oneilles, parfaitement régulière par rapport aux autres termes du système. En revanche, le cas de bâton à physique est plus embarrassant : la forme est apparemment régulière. Mais les rapports de contenu entre les deux termes sont différents, puisque la physique n'est pas, même dans l'idiolecte textuel, une substance susceptible d'être affectée par une arme ! Mais on sait que le bâton à physique a un statut particulier dans l'inventaire des armes ubuesques. On n'en tiendra pas compte ici.

Parmi les termes restants, un seul désigne une arme défensive : le casque à finances (1). Encore peut-on voir que la fonction défensive de ce casque est fort douteuse. Tous les autres termes désignent des armes offensives. Mettons d'abord à part le pistolet à phynances, seule arme - nous n'osons dire à feu ! - qui permette l'envoi d'un projectile - sur la nature duquel on se renseignera à l'article concerné. Restent les armes "blanches". On peut en envisager le classement selon le tableau ci-dessous, dans lequel on a fait apparaître verticalement les types d'armes, horizontalement les substances pour lesquelles chacun de ces types est spécialisé :

:	:	:	:	:	:	:	:	:	:
:	(	ciseau	:	-	:	+	:	-	:
:	A	(	:	:	:	:	:	:	:
:	(	couteau	:	+	:	-	:	-	:
:	:	:	:	:	:	:	:	:	:
:	A + B	sabre	:	-	:	-	:	+	:
:	:	:	:	:	:	:	:	:	:
:	(	croc	:	-	:	-	:	+	:
:	(	:	:	:	:	:	:	:	:
:	B	(	:	-	:	-	:	-	:
:	(	crochet	:	-	:	-	:	-	:
:	:	:	:	:	:	:	:	:	:
:	(	corpe	:	-	:	+	:	(?)	:
:	:	:	:	:	:	:	:	:	:
:	C	p. b. de b.	:	-	:	+	:	-	:
:	:	:	:	:	:	:	:	:	:
:	:	:	:	figure:	:	oneilles:	:	finance:	:
:	:	:	:	:	:	:	:	merdre:	:
:	:	:	:	:	:	:	:	Nobles:	:

Eclaircissements : 1) Les armes ont été classées en trois catégories : A: "armes sécantes" ; B: "armes pénétrantes et arrachantes" C: "arme pénétrante". On remarquera que le sabre cumule les caractères A et B, en raison de la "courbure" de sa lame, qui lui permettrait éventuellement de fonctionner à la manière d'un croc.

2) La corne a été intégrée à l'inventaire des armes bien qu'aucun des composés en corne ne fonctionne comme substantif. On a effet supposé que chacun des jurements en corne supposait implicitement un substantif correspondant. Si d'ailleurs on avait décidé d'éliminer de l'inventaire les éléments qui n'apparaissent que sous forme de jurements, on eût été conduit à faire fi de sabre à finances, tout en conservant sabre à merdre.

3) Les points d'interrogation qui affectent le signe + de deux composés en corne marquent notre hésitation à tenir compte de formes qui se manifestent dans un autre

texte qu'UR (voir article cornefinance).

4) On n'a pas tenu compte de bâton à physique pour les raisons dites plus haut. Il est évident que si on avait tenu à l'introduire, il aurait convenu de le classer parmi les armes pénétrantes.

Le tableau fait apparaître les faits suivants :

1) Les substances privilégiées dans cet inventaire des armes ubuesques sont la merdre (3 +, à quoi s'ajoute un + ?), et la finance (3 +). Viennent ensuite les oneilles (2 +, 1 + ?), les Nobles (2 +), enfin la figure (1 +).

2) Les parentés sémiques que fait apparaître le tableau sont les suivantes :

- finance et merdre présentent des compatibilités très voisines : elles excluent l'une et l'autre l'arme du type C, acceptent les armes du type B, l'arme A + B. Toutefois la merdre seule accepte une arme du type A.

- oneille est le seul élément à être compatible avec l'arme C. Mais elle accepte aussi les armes du type A, ce qui constitue un trait commun avec la merdre.

- les Nobles s'accommodent des armes des types A et B, à l'exclusion de C, ce qui permet de supposer une structure par certains aspects comparable à finance et merdre.

- enfin figure, qui n'admet que les armes du type A, est complètement isolé.

(1) Notons pour mémoire qu'il est question en III, 8, 85 de la cuirasse du père Ubu.

- assom'je : Cette graphie d'allure québécoise peut donner lieu à plusieurs interprétations. Si on veut y voir un archaïsme, il faut supposer que la langue imitée n'est plus celle du XVIIIème ni même celle du XVIème, mais bien la langue médiévale, et ses formes d'indicatif présent sans -e, à la première personne du singulier (aim pour aime). Or on sait avec quelle vigueur Jarry se défendait d'avoir écrit une "oeuvre en vieux français" (voir article phynance). Il vaut sans doute mieux voir dans cette forme la notation plaisante d'une prononciation [asseomz], où - dans un groupement d'ailleurs fort inhabituel - l'apocope du -e instable se substitue à l'accentuation qui lui serait donnée dans l'usage normal. L'important n'est pas là : la présence de cette forme contribue, avec plusieurs autres traits, à caractériser le texte, dès ses premières lignes, comme proprement monstrueux :

"Père Ubu. - Merdre ! Mère Ubu. - Oh ! voilà du joli, père Ubu, vous êtes un fort grand voyou. Père Ubu. - Que ne vous assom'je, Mère Ubu !" (I, I, 33).

Avec merdre, estez et, quoique plus discret, l'emploi de fort, la forme assom'je a pour fonction de poser les premiers traits des isotopies dominantes du texte : le thème excrémental (merdre), celui de la violence (assom'je), la primauté de la forme (l'ensemble des formes aberrantes). (Voir aussi articles merdre et archaïsme). Il est d'ailleurs à remarquer qu'il est extrêmement rare dans le reste du texte de trouver une telle accumulation de formes particulières à l'idiolecte textuel : seul peut-être le rêve d'Ubu (V, 7, 111-112, voir article tuder).

- attribut : On remarque dans UR deux exemples d'accord du verbe être avec un attribut au pluriel malgré un sujet au singulier :

"Mère Ubu. - Tout ceci sont des mensonges, votre femme est un modèle, et vous, quel ^{mons} ~~maître~~ vous faites ! Père Ubu. - Tout ceci sont des vérités, et vous, quelle andouille vous faites !" (V, I, 118)

C'est là un trait caractéristique de la langue classique : M. WARMANT dans un article consacré à ce problème (1) cite des exemples de Corneille, de Racine, de Pascal, de Bossuet. Il donne également un exemple tiré de Le mariage de minuit, roman de Henri de REGNIER publié en 1903 : on sait que la plupart des "symbolistes" utilisaient volontiers les tournures archaïques. Mais JARRY - qui devait plus tard dédier à REGNIER le chapitre "de l'île de Her" de F - ignorait encore, au moment où fut écrit UR, l'essentiel de cette littérature qui devait, peu après, "s'aviser manifestement l'unique" (2). On peut donc conclure que c'est directement - et non par l'intermédiaire d'un autre état de la langue littéraire - qu'il pastiche l'usage classique. On remarquera le contraste entre l'affection de l'archaïsme et la vulgarité du terme andouille. (voir article archaïsme).

(1) "Accord du verbe être avec l'attribut" FM, t. XXXI, janvier 1963, pp. 1 et sqq. Les exemples cités dans cet article sont tirés de la Syntaxe du français moderne de G. et R. Le Bidois.

(2) Albert Samain (Souvenirs), Paris Lemasle, 1907, p. 5.

- balai : Au même titre que les côtes de rastron, le "balai ^{innomable}" est utilisé par Ubu comme arme contre les partisans de Bordure :

"Père Ubu, rentrant. - Et vous allez bientôt crier vive le Père Ubu. Il tient un balai innom^mable à la main et le lance sur le festin. Mère Ubu. - Misérable, que fais-tu ? Père Ubu. - Goûtez un peu. Plusieurs goûtent et tombent empoisonnés." (I, 3, 41).

Ainsi les aliments d'Ubu (la merdre, les côtes de rastron) sont mortels pour ceux qui ne participent pas directement à son univers.

- bâton à physique. 4 occurrences : IV, 3, 92 ; IV, 3, 96 ; IV, 4, 100 ; IV, 4, 101. "Sire soldat, ayez l'obligeance de porter notre casque à finances, et vous, sire Lancier, chargez-vous du ciseau à merdre et du bâton à physique pour soulager notre personne, car, je le répète, nous sommes fatigué" (IV, 3, 92). "(...) Et cependant notre prédiction a'est complètement réalisée, le bâton à physique a fait merveilles et nul doute que je ne l'eusse complètement tué (...)" (IV, 4, 101).

Ce lexème appartient à l'inventaire des mots composés néologiques du texte (voir articles néologismes et mots composés néologiques du métadictionnaire). Sa simple appartenance à cet inventaire permet à priori de supposer que son contenu est affecté de quelques-uns des traits qui caractérisent l'univers ubuesque. Quels ? Il faut mener l'analyse au niveau des distributions contextuelles.

Une première constatation s'impose, relative à la structure même du composé : dans l'usage ordinaire, le contenu des lexèmes bâton et physique ne pourrait en aucune façon s'accom^moder des rapports de contenu que leur suppose leur intégration dans un syntagme de forme bâton à physique. On est donc en présence d'un phénomène de fornotation particulier au texte (voir article fornotation de l'index des concepts). Il reste à déceler le contenu de fornotation de l'unité.

Dans le premier exemple cité, comme en IV, 3, 96, et en IV, 4, 100, bâton à physique apparaît dans le voisinage immédiat de plusieurs autres composés de même structure, et dans les mêmes distributions syntagmatiques que ceux-ci. L'ensemble constitue visiblement un inventaire des armes ubuesques. Interprétation pleinement confirmée par IV, 4, 101, où le bâton à physique, cette fois seul à fonctionner, est présenté comme une arme entre toutes redoutables. Mais aucun élément des différents contextes ne met en évidence les traits distinctifs de cette arme par rapport aux autres. Si on se tient au texte d'UR, on en est alors réduit à une interprétation qui n'a, linguistiquement, rien d'in vraisemblable : la manifestation de l'élément à physique aurait pour fonction de marquer de façon redondante la présence d'un des termes du système lexico-stylistique physique - phynance - merdre. Hypothèse qu'on pourrait appuyer par le fait que les éléments finance et merdre apparaissent également dans des formations où on peut être tenté de leur assigner la même fonction (voir articles casque à finances et cheval à fi-phynances). Dans ces conditions, on pourrait gloser bâton à physique de la façon suivante : "bâton porteur des traits distinctifs de l'univers ubuesque, particulièrement sous les apparences de la physique".

Mais les choses changent du tout au tout quand on considère UR non comme texte autonome mais comme s'intégrant, au titre de l'"Acte Terrestre", à CA. Dans CA en effet, le bâton-à-physique, ainsi orthographié dans l'"Acte Héraldique", est, on l'a vu, explicitement donné comme symbole phallique. La scène 6 de l'"Acte Héraldique"

comporte en effet à titre de personnage le "BATON - A - PHYSIQUE, pal ou fasce de gueules, roulant sur ses extrémités", et la réitération des suppliques maldororiennes que lui adresse le Templier ne laisse aucun doute sur le contenu de ce signe : "Phallus déraciné, ne fais pas de pareils bonds !" (Oe. c., t. IV, p. 292). Il n'est que trop évident que les occurrences de bâton à physique dans l'"Acte Terrestre" ne peuvent pas écarter ce contenu sexuel du lexème. Elles le retiennent donc à titre de contenu connoté, ce qui permet d'ailleurs d'envisager de façon nouvelle le contenu de physique, ainsi que de petit bout de bois, arme à laquelle sont affectées des fonctions voisines de celles du bâton à physique.

Mais on voit les problèmes que pose cette interprétation. S'il est légitime d'assigner un contenu sexuel à un lexème de l'"Acte Terrestre", peut-on le refuser au même lexème d'UR, texte, peu s'en faut, identique ? D'un point de vue strictement linguistique, rien à nos yeux, ne s'oppose à une telle opération. Le texte est en effet assimilable à une phrase, qui, selon qu'elle se manifeste hors de tout contexte ou dans un contexte donné, peut se charger - et avec elle les éléments qui la constituent - de contenus différents. Mais, avouons-le, cette interprétation méconnaîtrait les relations diachroniques entre UR et l'"Acte Terrestre". L'utilisation d'une grande partie du premier pour constituer le second est, on le sait, postérieure à la composition d'UR. L'utilisation de bâton-à-physique comme symbole phallique dans l'"Acte Héraldique" a donc, par certains aspects, un caractère ^(méta)linguistique par rapport à UR : tout se passe en effet comme si, en donnant explicitement cette fonction au lexème, l'auteur en décryptait le contenu latent. La seule solution finale-

ment acceptable du problème nous paraît donc être d'assigner le contenu sexuel au lexème dans les deux manifestations du texte, mais en les situant à deux niveaux distincts : celui de la dénotation dans l'AH, celui de la connotation dans UR.

Appendice bibliographique. Nous amuserons-nous à signaler que, dans l'Anthologie de l'humour noir (p. 218) André Breton assigne au bâton à physique une fonction symbolique, ^{(sans doute,} mais différente de celle que nous lui affectons ? Il articule en effet que le bâton à physique signifie le revolver, ce qui ne nous paraît acceptable à aucun niveau du texte.

Iconographie. Dans toutes ses représentations graphiques du type du "Véritable portrait", Ubu est porteur d'une canne glissée dans sa poche dextre. Il est évidemment tentant d'identifier cette canne au bâton.

- beau. Voir article antithèse du métadictionnaire.

- bélfre : Ce terme injurieux archaïsant est utilisé une fois par Ubu : "En avant, mes amis, attrapez ce bélfre" (IV, 4, 99). Il est à remarquer que bélfre appartient à l'inventaire des termes qui présentent dans leur dernière syllabe le phonème -r-. Voir articles archaïsme et R.

- bernique : Ce phrasillon (pour utiliser la terminologie de Tesnière) négatif, catalogué par Littré comme "populaire", apparaît une fois dans le parler d'Ubu : "Cotice. - Au secours, Monsieuye Ubu ! Père Ubu. Bernique ! Débrouille-toi, mon ami" (IV, 6, 105). Voir article vulgarisme.

- binette : Cette désignation, "très familière" selon Littré, de la tête est utilisée par Ubu de façon aberrante :

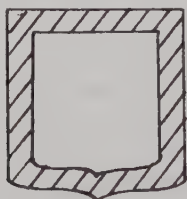
"Ainsi que le coquelicot et le pissenlit à la fleur de leur âge sont fauchés par l'impitoyable faux de l'impitoyable faucheur qui fauche impitoyablement leur pitoyable binette, - ainsi le petit Rensky a fait le coquelicot, il s'est fort bien battu cependant, mais aussi il y avait trop de Russes" (IV, 5, 104).

On voit comment s'explique cette anomalie : tout à sa comparaison entre Rensky et les coquelicots, Ubu transfère du premier aux seconds le terme binette, sans s'apercevoir qu'il ne convient guère à des fleurs des champs. Le résultat est un cumul de marques stylistiques : vulgarité du mot et transfert insolite. Cet effet s'oppose nettement à plusieurs autres traits du contexte : construction de la période sur le modèle classique ainsi que ... ainsi, valeur métaphorique des mots faux et faucheur. Mais en même temps il fonctionne dans le même sens que deux de ses autres aspects : la ridicule répétition des mots impitoyable et pitoyable, ainsi que la maladresse syntaxique de l'expression faire le coquelicot et de l'ensemble de la fin de la réplique. Exemple à peu près achevé de discordance parfaite. Voir article vulgarisme.

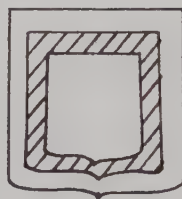
- Bordure : Comme ceux des trois Palotins Giron, Pile et Cotice, le nom du capitaine Bordure est tiré du lexique de l'héraldique. Mais à la différence des trois autres formes, il n'apparaît pas dans le texte de l'"Acte Héraldique" de CA, et doit, de ce fait, donner lieu à une analyse indépendante. Rietstap définit la bordure de la façon suivante :

"Pièce en forme de ceinture qui environne le champ. Elle a un sixième de la largeur du champ. Plus large, elle deviendrait le champ, et le champ prendrait les dimensions exigües d'un écusson en abîme" (Armorial général, sv Bordure).

Le problème qui se pose est de savoir si la forme Bordure a un contenu symbolique. On pourrait être tenté de penser à une valeur métaphorique comparable à celle que manifeste l'emploi moderne du mot cadre, "supérieur hiérarchique" : à certains égards, Bordure apparaît comme tel par rapport aux Palotins, auxquels on le voit, par exemple en II, 2, 54, donner des ordres. Mais ce n'est évidemment là qu'un aspect de sa fonction dans le texte. Une autre interprétation est possible, qui s'accorde mieux avec la valeur du lexique de l'héraldique dans CA et dans UR : elle consiste à voir dans la bordure jarrique une variante de l'orle, qui ne se distingue d'elle que par sa position en retrait à l'intérieur del'écu :



Bordure



Orle

Or on sait que l'orle, qui, dans l'AH de CA, a, comme les autres pièces honorables, le statut d'un personnage, métaphorise entre autres choses le sphincter anal : la Trompette de la scène IV - elle-même symbole phallique - lui octroie laudativement la qualification d'"anneau fermé de vil sphincter" (Oe. c., t. IV, p. 291). On voit quelle lumière crue cette interprétation projette sur les relations entre Ubu et Bordure. Ajoutons que d'autres faits, menus à vrai

dire, mais réels, confirment cette hypothèse et permettent même de la compléter. Ainsi, il existe une relation anagrammatique évidente, quoique naturellement incomplète, entre Bordure et Orle (OR-E communs) d'une part, et d'autre part entre ces deux termes et les mots bougre (par rapport à Bordure : BO-U-RE communs) et ours (par rapport à Orle : O - R commun) (1). Or on sait que le mot bougre dans UR s'applique préférentiellement à deux personnages : Bougrelas - dont il constitue partiellement le nom - et Bordure, qui se trouve qualifié de bougre à trois reprises (sur cinq emplois du mot comme substantif, voir article correspondant). Quant à l'ours, la scène 7 de l'acte IV révèle explicitement qu'il s'assimile à Bordure ainsi que, peut-être un peu moins nettement, à Bougrelas. On voit à quelle conclusion on peut être amené si on accepte la validité de ces remarques anagrammatiques : Bordure, Bougrelas et l'ours seraient autant de manifestations du symbole anal représenté dans CA par Orle. (voir aussi article ours).

Particularités idiolectales. L'idiolecte de Bordure est à la fois archaïsant, quoique de façon relativement discrète, et vulgaire (voir par exemple la réplique de I, 7, 49 citée sv gueuler). Mais cette double caractéristique n'oppose pas nettement son idiolecte à ceux d'Ubu et de son épouse. Il faut ajouter que dans les intentions de Jarry, Bordure "parle anglais" (TU, p. 22), c'est-à-dire avec l'accent anglais : type de connotation marquée au niveau de la substance de l'expression, et, au même titre que celle de Rosemonde, parfaitement déplacée. - Jarry semblait tenir à cette connotation

"anglicité" : dans UE, l'un des personnages, lord Catoblépas, est exclusivement caractérisé par cette particularité, ce qui permet de voir en lui une résurgence de Bordure (voir article Catoblépas du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné).

Historique. On sait par les témoignages de Charles Morin rapportés par Chassé que dans la geste hébertique le capitaine était nommé Rolando : "Jarry a remplacé Rolando par Bordure, toujours sans savoir que Rolando provenait d'une oeuvre antérieure" (d'Ubu-Roi..., p. 32).

Note.-

(1) Il n'est pas impossible que le mot ours ait eu pour Jarry la forme phonique archaïsante [uR], sans [s] finale. On sait en effet par un détail de l'histoire du texte de La Dragonne qu'il n'articulait pas le [t] final de sept devant consonne : dictant à sa soeur le titre du chapitre "le livre scellé de sept sceaux", il prononça de telle façon que sa secrétaire comprit ses sceaux. (Dossier de la Dragonne, DCP 27, p. 12). On peut sans invraisemblance supposer que ce trait archaïsant de sa prononciation n'était pas le seul. Si donc Jarry prononçait [uR], la forme du mot se rapprochait encore plus de celle d'Orle.

- boudouille : voir article gidouille.

- bouffre : Le mot bouffre se manifeste dans UR par 4 occurrences, localisées à la fin de l'acte II et au début de l'acte III :

- "Père Ubu. - Non ! je ne ~~v~~eux pas, moi ! Voulez-vous me ruiner pour ces bouffres ? " (II, 6, 61~~x~~) ; (ce sont les premiers mots de la scène ; la suite du texte indique que les bouffres sont ici les sujets d'Ubu, à qui il refuse de distribuer de la nourriture et de

l'or.)

- "Père Ubu. - De grâce, Mère Ubu, ne me parle pas de ce bouffre" (III, I, 67), il s'agit du capitaine Bordure, à qui le père Ubu refuse de manifester sa reconnaissance).
- "Père Ubu. - (...) (Au noble) Qui es-tu bouffre ? " (III, 2, 69).
- "Père Ubu. - Second noble, qui es-tu ? (Le Noble ne répond rien). Répondras-tu, bouffre ? " (III, 2, 70).

Bouffre comporte un féminin, étrangement marqué par le suffixe -esque (voir article correspondant). Bouffresque n'a que deux occurrences, et s'applique dans l'un et l'autre cas à la mère Ubu :

- "Père Ubu. - Allons, tais-toi, bouffresque" (III, 2, 74).
- "Père Ubu. - Lis-la, [il s'agit d'une lettre apportée par un messager.] Je crois que je perds l'esprit ou que je ne sais pas lire. Dépêche-toi, bouffresque, ce doit être de Bordure" (III, 7, 83).

Les traits communs que laissent apparaître ces exemples sont les suivants :

a) le mot bouffre ne se manifeste que dans l'idiolecte d'Ubu. En cela il se distingue de son paronyme bougre, qui est utilisé par plusieurs personnages, mais se rapproche de termes tels que merdre, oneille ou rastron qui se rencontrent exclusivement (ou presque exclusivement) dans le parler ubuesque.

b) à la différence de bougre et de merdre, qui ont un double statut de substantif et d'interjection, bouffre fonctionne uniquement comme substantif.

c) bouffre est un terme injurieux qui s'applique de façon privilégiée aux personnages qui subissent ou vont subir les méfaits du père Ubu : les sujets mis en scène en II, 6, 61, vont participer

à la course sanguinaire de la scène 7 : Bordure sera enfermé dans les casemates de Thorn ; quant aux nobles, on sait ce qui les attend : passage dans la trappe, puis décervelage. Bouffre apparaît donc comme le signal préliminaire de traitements désagréables. Il est donc à cet égard porteur d'un des traits sémiques dont la collection constitue l'univers ubuesque : la cruauté sadique. C'est cette particularité sémique que le caractère néologique du terme ou même plus précisément, la présence de l'-r- infixé a à nos yeux pour fonction de manifester au niveau de l'expression.

On voit l'objection qu'on peut opposer à cette interprétation : pourquoi le lexème bouffre porte-t-il la marque de l'univers ubuesque puisqu'il s'applique non à l'un des attributs d'Ubu (comme des éléments tels que merdre ou rastron) mais à des actants qui ont dans le drame une fonction passive ? Le seul moyen de lever cette difficulté est de supposer que le sème "cruauté sadique" se présente sous les deux variantes suivantes : "cruauté sadique exercée par Ubu" et "~~c~~ruauté sadique supportée par les victimes d'Ubu". Pour passer d'une variante à l'autre, il suffit d'ailleurs de faire fonctionner une procédure formelle de transformation passive qui laisse intact le trait pertinent sémique. Ainsi s'expliquerait peut-être une particularité jusqu'ici laissée dans l'ombre : les deux occurrences de bouffresque appliqué à la mère Ubu ne laissent pas apparaître nettement les traits qui caractérisent les exemples de bouffre. En effet, s'il est exact que le terme comporte une évidente connotation péjorative, il ne se situe pas dans le contexte de cruauté

sadique qui marque l'entourage de bouffre. on peut donc supposer que le sème "cruauté sadique" est présent dans bouffresque sous une forme qui neutralise l'opposition des deux variantes : la mère (Tu est qualifiée de bouffresque à la fois parce qu'elle participe à l'univers de son époux et parce qu'il lui arrive d'être la victime de ses fâcheux comportements (voir notamment la fin de V, I, p. 124 : "Il la déchire").

Etymologie. On a le choix entre deux interprétations, qui d'ailleurs ne sont pas totalement incompatibles. La première consiste à voir dans bouffre (comme dans tuder) une trace de provençalité. Le mot bouffre, absent du Littré - qui connaît cependant un bouffron "nom populaire de la seiche" - et du Robert, est représenté par diverses formes dans Lou tresor dou Felibrige. On trouve notamment un boufre, mot limousin, "bouffi" et un bufre, utilisé dans le Var avec la valeur "d'orgueilleux". Bufre est également donné par istral comme euphémisme de bougre dans le Dauphiné. Quant à la seconde hypothèse, elle repose sur l'interprétation fonctionnelle qu'on a suggérée plus haut : bouffre serait analysable en bouff-R-e, de la même façon que merdre l'est en merd-R-e, et, si on accepte notre hypothèse, rastron en rast-R-on. La forme de départ serait donc le lexème bouff e, "acteur qui joue dans les opéras italiens" (Littré, sv), spécialisé dans les "rôles plaisants" (ibid.) de ces opéras. Mot naturellement bien connu de Jarry, qui devait - plusieurs années après VR - rédiger non seulement un Opéra bouff/e (Pantagruel) mais aussi une opérette bouffe (Léda, inédite). Mais à vrai dire, même si la lère interprétation est diachroniquement exacte, elle n'empêche nullement la seconde de l'être synchroniquement.

- bougre. Le mot bougre dans UR apparaît alternativement comme interjection et comme substantif. Comme interjection, il manifeste une affinité particulière pour la merdre :

"Père Ubu. (...) Bougre de merdre, merdre de bougre, si jamais je le rencontre au coin d'un bois, il passera un mauvais quart d'heure" (I, I, 35).

Dans cette distribution, bougre et merdre se substituent l'un à l'autre, sans qu'il soit possible - à moins d'entrer dans de bien délicates considérations - de saisir une différence de contenu nette entre bougre de merdre et merdre de bougre. On pourrait donc se laisser aller à supposer que bougre dans cet exemple fonctionne comme équivalent exact de merdre.

Dans ses emplois substantivaux, bougre est appliqué une fois à Ubu par le Palotin Cotice (IV, 6, 105). En III, 2, 71, Ubu donne du "stupide bougre" au greffier qui lit de façon insuffisamment prestigieuse la liste de ses biens. Dans les trois dernières occurrences bougre est appliqué à Bordure, par Ubu lui-même (et de façon plus familière que vraiment injurieuse, en I, 4, 43) ou par ses acolytes (et cette fois de façon nettement insultante : IV, 4, 98 et 99 ; à proximité immédiate de ces deux occurrences : bélitre). Cette application préférentielle du mot bougre à Bordure appuie les suppositions que nous nous sommes laissé aller à formuler à propos du nom du capitaine. En revanche, c'est avec quelque surprise qu'on constate que bougre n'est jamais appliqué à Bougrelas : son nom, à vrai dire, en révèle par lui-même assez long. Voir article R.

- Bougrelas : voir article Venceslas.

- bouquin à Nobles : I occurrence : III, 2, 69 : "Apportez la caisse à Nobles et le crochet à Nobles et le couteau à Nobles et la bouquin à Nobles ! Ensuite, faites avancer les Nobles".

Bien qu'elle ne se manifeste qu'une fois, il est facile d'identifier cette forme, au même titre que ses trois congénères, comme un mot composé néologique. La détermination par l'article défini - en dehors de toute référence contextuelle - suffit à marquer que le sens du mot composé est déjà constitué lors de son emploi, et qu'il ne s'agit donc pas d'une combinaison syntagmatique accidentelle. En outre, l'accumulation même des quatre mots à second élément - à Nobles les constitue en un paradigme dont le fonctionnement est, à certains égards, comparable à celui des composés en - à finances, à physique, à merdre.

Cependant, cette brève série de composés en à Nobles se distingue de la quasi totalité des autres composés néologiques en ce qu'elle ne comporte aucun phénomène de fornotation (voir ^{index des} ~~métadictionnaire~~ ^{concepts} ~~métadictionnaire~~) : le bouquin à Nobles, c'est visiblement ce que laisse attendre la structure du lexème : le registre où sont énumérés les Nobles.

- bouteille. En IV, 4, 100, on voit Ubu manifester une sollicitude attendrie à l'égard de sa bouteille :

"(...) je suis criblé de coups de pieds, je voudrais m'asseoir par terre. Oh ! ma bouteille".

Sur le conseil du général Lascy, il se décide à aller "prendre celle du Czar". Il met en oeuvre pour cela tout l'arsenal de ses armes, tant à merdre (le sabre) qu'à phynances (le croc) et à physique (le bâton). Tant d'acharnement pour une bouteille ? C'est

un fait que dans le "Répertoire des costumes" il est question, pour Ubu, d'"une bouteille lui battant les fesses" (TU, p. 25). Mais la présence "réelle" (1) de cette bouteille ne l'empêche nullement de fonctionner aussi comme support d'un contenu de connotation, dont on devine aisément la nature, à la fois digestive (par la panse) et sexuelle (par le goulot). La bouteille serait donc un équivalent métaphorique de la gidouille. Il est d'ailleurs à remarquer que le lexème bouteille présente la même syllabe initiale que boudouille et bouzine, eux-mêmes en relation avec gidouille.

(1) Réelle entre guillemets, car ce référent n'est pas un "vrai" référent, produit qu'il est par le contenu.

- bouzine. Voir article gidouille.

- brouter. Est irrévérencieusement appliqué par Ubu au roi Venceslas.

"Eh bien ! mes amis, je suis d'avis d'empoisonner simplement le roi en lui fourrant de l'arsenic dans son déjeuner. Quand il voudra le brouter, il tombera mort, et ainsi je serai roi" (I, 7, 48). Voir article vulgarisme.

- caban. objet privilégié, avec le parapluie et la grande capeline, des convoitises ubuesques, en matière vestimentaire :

"Mère Ubu. - Tu pourrais aussi te procurer un parapluie et un grand caban qui te tomberait sur les talons" (I, I, 35¹ ; de nouveau en I, I, 36 capeline, caban et parapluie sont mis sur le même plan).

La prédilection d'Ubu pour ses vêtements ou accessoires robustes (car, contrairement à ce qu'on pourrait penser, la capeline ubuesque n'a rien de fragile !) manifeste un aspect peu voyant, mais

réel, du personnage : sa sollicitude inquiète pour son physique ; voir de même, sv gidouille, le souci qu'il prend de sa bouzine.

Sur l'interprétation de ce trait, voir le chapitre II de la 2ème partie, page 222 . Voir aussi l'article parapluie.

- caisse à Nobles. I occurrence : III, 2, 69 (voir l'exemple sy bouquin à Nobles). Ce mot composé néologique appartient au bref paradigme des éléments en - à Nobles, dont il présente toutes les caractéristiques formelles et sémantiques. Encore que la fonction de la caisse à Nobles ne soit pas explicitée par le contexte, l'interprétation que laisse attendre la structure même du composé - "caisse où l'on entrepose les Nobles" - s'impose : elle laisse alors apparaître l'absence du phénomène de fornotation qui caractérise cette série de composés. (voir articles mot composé, néologique du métadictionnaire, et fortnotation de l'index des concepts.

- calard. Terme injurieux néologique qui s'intègre dans la série de suffixés en -ard de V, 2, 125 (voir article énumération).

Etymologie. Il s'agit vraisemblablement d'un dérivé du verbe caler avec le sens ancien et populaire de "reculer, céder", Sainéan (Sources de l'argot ancien, t. 2, p. 302) cite un caleux, "fainéant".

- capeline. Le premier des trois emplois de ce mot est marqué par le fait qu'il est utilisé comme complément du verbe construire :

- "Père Ubu. - Si j'étais roi, je me ferais construire une grande capeline comme celle que j'avais en Aragon et que ces gredins d'Espagnols m'ont impudemment volée" (I, I, 35).

On croit donc pouvoir supposer qu'il s'agit ~~du~~ sens ancien du mot "casque de fer avec couvre-nuque". mais les deux autres exemples semblent indiquer qu'il n'en est rien : le second présente le substantif capeline sur le même plan que parapluie et caban, accessoire et vêtement protégeant de la pluie (I, I, 36). Le dernier décrit la capeline :

"Père Ubu. - (...) On va m'apporter ma grande capeline. Mère Ubu. - En quoi est-elle, Père Ubu ? (...) Père Ubu. - Madame ma femme, elle est en peau de mouton avec une agrafe et des brides en peau de chien" (III, I, 66). Il doit donc s'agir d'un capuchon particulièrement robuste, comportant deux parties différentes : d'où l'emploi du verbe construire, avec le sens étymologique - attesté chez Jarry en d'autres circonstances (1) - d'"agencer". En outre, les trois emplois sont stylistiquement marqués par le fait que la capeline est, dans l'usage du XIX^{ème} siècle, une coiffure exclusivement féminine. (Pour le goût d'Ubu, pour les vêtements robustes, voir article caban).

(1) Voir par exemple le texte de cette dédicace d'un exemplaire d'UR "Autre exemplaire construit pour glorifier spécialement Henri Baüer" (cité par Chassé, d'Ubu Roi ..., p. 103). Voir aussi le texte cité sv Venceslas. Dans l'Amour en visites, la Vieille Dame prétend à propos de certaines de ses robes, qu'elle les a "fait construire spécialement pour l'adultère" (Oe. c., t. I, p. 127). Et, dans Les Jours et les Nuits, Sengle se flatte de "construire ses littératures" (p. 112).

- carotte (s) : est utilisé avec le sens, signalé par Littré comme

populaire, de "somme d'argent extorquée par ruse" :

"Mère Ubu. - Lui en ai-je pris de la finance ! Lui en ai-je volé des rixdales ! Lui en ai-je tiré, des carottes !" (V, I, 114).

L'emploi de ce vulgarisme fait contraste avec d'autres aspects stylistiques du récit de la Mère Ubu, qui apparaît à certains égards comme une parodie des récits de la tragédie classique : emploi d'archaïsmes (voir articles penser et perdre), utilisation du passé simple, présence d'alexandrins blancs, etc...

- casque à finances. 1 occurrence : IV, 3, 92. Exemple cité sv bâton à physique.

Ce lexème appartient à l'inventaire des mots composés néologiques, comme le montrent de façon surabondante plusieurs traits : la détermination par l'article défini (voir article bouquin à Nobles) le fait, surtout, que dans l'usage ordinaire, le contenu des deux lexèmes constitutifs ne saurait se prêter à la formation du composé casque à finances. Il s'agit donc d'une unité lexicale complexe à contenu fornoté propre au texte.

Le problème est d'identifier ce contenu de fornotation. On peut envisager les deux interprétations suivantes :

- l'élément à finances aurait simplement pour fonction de manifester de façon redondante l'un des trois termes du système lexico-stylistique central (physique - phynance - merdre). Auquel cas, on aurait un exemple de mot composé fornoté, mais de contenu de fornotation illusoire. Le casque à finances serait alors un "casque porteur des traits sémiques ubuesques, sous l'aspect particulier de

la finance".

- mais on peut également penser que la fonction connotative de finance - équivalent partiel, on le sait pour avoir lu l'article phynance, de merdre - se manifeste. Dans ce cas, le casque à finances ne serait, hélas, qu'un casque à merdre. Interprétation qui n'est point arbitraire : on sait que la finance ubuesque est affectée du sème "liquidité" (voir le passage de IV, 7, 112 cité sv phynance), ce qui la rend parfaitement apte, au même titre que son équivalent, à emplir un casque. Il est d'ailleurs à remarquer que ce casque est religieusement confié à un soldat, et non point utilisé comme coiffure.

On voit dans cette dernière hy/pothèse de quelle façon fonctionnerait l'ensemble : la fornotation qui affecte le lexème serait la marque du phénomène de connotation que constitue l'équivalence finance - merdre. Et c'est ce phénomène de connotation qui, à son tour, rendrait compte de la structure du composé au niveau de la dénotation : car, pour parler net, si on conçoit bien l'essence (sans parler de l'existence) d'un casque à merdre - qu'on pense à telle variante scatologique de la chanson Malborough - on imagine fort mal un casque à finances !

- chambre : ce mot est utilisé une fois avec la valeur qu'il a dans la langue classique de "pièce où l'on reçoit les invités" :

"(La scène représente une chambre de la maison du père Ubu où une table splendide est dressée)" (I, 2, 37, indication scénique).

On peut se demander si le mot chambre n'a pas été utilisé parce qu'il présentait une structure phonique privilégiée dans UR :

un -r- postconsonantique dans la dernière syllabe (voir articles archaïsme, chambre-à-sous et R).

Il est à remarquer d'autre part, que l'ensemble de la formule constitue une parodie des indications scéniques de la comédie classique.

- Chambre-à-sous. I occurrence :

"Amenez le premier Noble et passez-moi le crochet à Nobles. Ceux qui seront condamnés à mort, je les passerai dans la trappe, ils tomberont dans les sous-sols du Pince-Porc et de la Chambre-à-Sous, où on les décervèlera" (III, 2, 69).

Le contexte met clairement en évidence les relations de ce nom propre composé avec les thèmes du souterrain et le la phynance, et par là - de façon plus indirecte - avec le thème excrémentiel (sur les relations entre phynance et merdre, voir article phynance). Serait-ce trop s'avancer que^{de} prétendre que la Chambre-à-sous métaphorise la fosse à merdre ? Pour des problèmes du même ordre, voir aussi articles casque à finances et chanson à Finances.

- Chandelle verte. - Voir de par ma chandelle verte.

- Chanson à Finances : I occurrence : IV, 3, 96 : "Dites aux soldats, Seigneur Général, de faire leurs besoins et d'entonner la Chanson à Finances". Il s'agit évidemment d'un mot composé néologique, identifié comme tel par plusieurs traits : l'emploi de l'article défini en dehors de toutes référence contextuelle, la présence des majuscules, et, surtout, le fait que dans la langue naturelle le contenu des deux lexèmes s'accommoderait mal de leur combinaison en un composé. Ce

dernier trait - rencontré dans d'autres composés, voir par exemple casque à finances - invite à déceler un contenu de connotation à l'élément finances. Le contexte est, cette fois, pleinement explicite : l'allusion aux besoins des soldats marque clairement que l'équivalence finance - merdre est ici actualisée. La Chanson à Finances n'est autre qu'un hymne à la défécation, dont il est intéressant de retenir et le timbre et le rythme : "Ting, ting, ting ; ting, ting, ting ; ting, ting, tating !" (ibid.)

Ce timbre et ce rythme - chute des fèces dans "l'obscur et le noir" ? - réapparaissent dans le fragment "Tels les mannequins" (CCP, 21, p. 7, voir aussi CCP, 10, p. 101), qui constitue le projet d'un hymne des Palotins. Voir article mots composés du métadictionnaire.

- cheval à finances et cheval à phynances. Le premier de ces deux composés néologiques se manifeste par 5 occurrences : IV, 4, 100 et 101 ; V, I, 114 et 120 (2 occurrences) : "(...) la solidité des jarrets de notre cheval à finances, dont la rapidité n'a d'égale que la solidité (...) "(IV, 4, 101) ; "Mère Ubu. - Et son cheval à finances qui mourait de faim : il ne voyait pas souvent d'avoigne, le pauvre diable" (V, I, 120). Le second composé ne se manifeste que 3 fois : III, 3, 87 ; V, I, 118 ; V, 2, 125. "Ah ! maintenant, je vais monter à cheval. Amenez, messieurs, le cheval à phynances" (III, 3, 87).

Ce lexème à double forme pose deux problèmes. Celui, d'abord, de la fonction de l'élément à fi-/phynances. Alors que, pour les autres formations qui présentent cet élément, nous croyons en avoir saisi la fonction, nous avons ici notre embarras. Quel que soit en

effet le contenu dénotatif ("finance") ou connotatif ("merdre") du lexème finance, on voit mal selon quelle modalité il peut se combiner avec le contenu de cheval. "Cheval qui recherche la finance ?" "Cheval qui se nourrit de finances ?" Cette dernière interprétation est appuyée - ou, plus modestement n'est pas contredite - par certains menus détails du texte (1). Mais il est cependant préférable d'assigner à à finances une fonction de marque d'appartenance à l'univers ubuesque, apte d'ailleurs à s'orienter secondairement vers une valeur superlative : "Ah ! si j'avais ici mon cheval à phynances !", regrette Ubu en V, 2, 125.

Reste le problème de l'alternance entre les deux formes fi- et phy-. On sait que le premier cheval à phynances, épuisé de privations, a été remplacé en III, 8, 87 par une autre bête. Mais la répartition de à finances/à phynances entre les deux animaux n'est pas absolument figoureuse, même dans l'idiolecte d'Ubu. On en est donc réduit à renvoyer à l'interprétation générale de l'alternance entre les deux formes présentées sv phynance. (Sur l'insertion du Cheval à Phynances dans la liste des Personnages, voir sv Machine à décerveler).

(1) Il faudrait supposer qu'en V, I, 120, le mot avoine est pris avec la valeur argotique d'"argent". L'exemple de V, I, 118 reste ambigu.

- chien à bas de laine. I occurrence : III, 7, 82. "Un nombre considérable de chiens à bas de laine se répand chaque matin dans les rues et les salopins font merveille". Le parallélisme avec salopins confirme l'interprétation que suggère la structure même de ce composé

néologique : il s'agit de fonctionnaires ubuesques chargés d'arracher la finance.

Historique. Dans UC I, les chiens à bas de laine ont pour fonction précise d'arracher les bas des rentiers : "(Un chien à bas de laine traverse la scène) Rebontier.- C'est indigne ! Cet animal envoyé par Monsieur Ubu a dépouillé mes pieds de leurs enveloppes. Achras. Vos bas chinés et vos chaussures, voyez-vous bien" (III, 2, TU, 226). On voit que d'un texte à l'autre le composé a perdu une part de sa motivation.

- ciseau à merdre et ciseau à oneilles. L'un et l'autre de ces deux composés néologiques ne se manifestent qu'en une seule occurrence, le premier en IV, 3, 92 (exemple cité sv bâton à physique), le second en III, 6, 86 : "Un soldat. Seigneur Ubu, voilà le ciseau à oneilles qui tombe".

On voit que merdre et oneille, qui apparaissent précisé-
mant dans le même environnement, appartiennent à la même classe for-
melle d'équivalence (1). Du point de vue de la substance du contenu,
ciseau à merdre est lié au comportement sadique anal du père Ubu.
Encore que sa fonction ne soit pas explicitement précisée par le
contexte, on peut sans difficulté imaginer son utilisation ! Quant
au ciseau à oneilles, sa signification se manifeste sur deux plans :
au niveau de la dénotation, il signifie évidemment "ciseau pour
couper les oreilles" ; au niveau de la connotation, les oneilles, on
(voir l'article correspondant)
le sait, fonctionnent comme symbole phallique et le ciseau à oneilles
connote donc un instrument de castration. - Il est à remarquer que

ces deux mots se manifestent dans des contextes où se trouvent accumulés plusieurs composés néologiques appartenant au paradigme des armes ubuesques. Voir article armes.

(1) Cette appartenance à une même classe d'équivalence est confirmée, dans Onésime, par l'existence des deux formes cornes à merdre et cornesoneilles (TU, p. 197).

- Conseillers de Phynances. 1 occurrence : III, 7, 82, indication des personnages.

Le terme est répété, dans la suite de la scène sous la forme Conseiller.

Il est intéressant de constater que la fonction de ces Conseillers de Phynances ne porte que de façon accessoire sur les finances : c'est à peine si l'un d'entre eux pose une question sur le rendement des nouveaux impôts. Leurs autres interventions consistent en des approbations enthousiastes aux projets les plus ignobles du Père et de la Mère Ubu : "Fort bien, Monsieur Ubu" (p. 82) ; "Vive Dieu ! Voilà qui est noble" (p. 84), etc... On peut donc se demander si l'essentiel de la fonction de l'élément Phynances dans ce composé ne se situe pas plutôt au niveau de la connotation qu'à celui de la dénotation : ce qui rendrait compte de l'orthographe Phy- (voir article phynance). Les Conseillers de Phynances apparaîtraient alors comme des auxiliaires d'Ubu, spécialisés dans les opérations les plus repoussantes.

- construire : voir article capeline.

- coquelicot : voir article binette.

- corne. - Avertissement : on ne lira cet article qu'après avoir pris connaissance de tous ceux qui concernent les jurements néologiques composés à premier terme corne-.

On constate que la structure unique - corne- + thème nominal - manifestée par tous ces jurements à la réserve du seul corne d'Ubu correspond en réalité à trois structures profondes différentes :

a) corne + à + substantif : cornefinance correspond à une latente corne à finance, dont on trouve le modèle dans cornes à merdre. On voit qu'il n'est pas nécessaire d'imaginer une finance cornue !

b) corne + de + substantif : ce modèle, réalisé par corne d'Ubu doit être supposé sous-jacent à cornebleu - corne + de + Dieu (1) - et à cornegidouille, comme l'atteste la variante corne de ma gidouille. Il en irait vraisemblablement de même pour cornesoneilles. Cependant, le corne de mes oneilles qu'on peut supposer sous-jacent à cornesoneilles devrait être interprété par "corne que sont mes oneilles", sur le modèle des syntagmes du type fripon de valet ou ville de Paris (voir l'article oneille, où s'éclairera cette identité entre la corne et les oneilles.)

c) enfin, cornephysique constitue sans doute une structure corne + adjectif, malgré la parenté de bâton à physique.

(1) Faut-il préciser que nous neutralisons ici le problème historique posé par la formation de ce jurement, le seul de la série à utiliser comme second terme un élément d'usage courant dans cette fondamentale classe linguistique ? Il nous paraît évident que lorsque l'érudit potache qu'était Jarry utilisait cornebleu, il était pleinement conscient de l'étymologie de ce lexème.

- cornebleu : 2 occurrences, bizarrement concentrées (mais on sait que ce phénomène se reproduit à plusieurs reprises, voir ^{l'article} phynance) en IV, 2, 91 et IV, 3, 92. "Père Ubu. - Cornebleu, jambedieu, tête de vache ! nous allons périr, car nous mourons de soif et sommes fatigué" (IV, 3, 92). La formation de ce jurement est claire : corne- + l'atténuation de -dieu en -bleu. A la différence de tous les autres jurements en corne-, celui-ci n'est pas particulier à l'idiolecte du père Ubu : en IV, 2, 91 il est utilisé par un garde ("Cornebleu, je meurs"). C'est ce dernier trait qui nous fait hésiter à lui attribuer la connotation sexuelle que nous croyons avoir mise en évidence pour tous ses congénères. Reste alors à expliquer pourquoi l'atténuation -bleu affecte ce lexème, alors que jambedieu reste intact. Ne serait-ce pas un ultime effort d'euphémisme pour éviter la rencontre entre corne- et, hélas, pis encore ! - et Dieu ?

- corne d'Ubu. 2 occurrences pour ce jurement néologique : III, 8, 87 et V, 2, 127. "En avant, cornegidouille ! Tudez, saignez, écorchez, massacrez, corne d'Ubu ! Ah ! ça diminue !" (V, 2, 127 ; l'autre exemple est cité et étudié sv ^{du métadictionnaire} archaïsme).

L'exemple retenu ici est intéressant d'un double point de vue :

a) le contenu du contexte - déchaînement de férocité sadique - marque la violence des deux interjections cornegidouille et corne d'Ubu, et les oppose à des formations plus anodines du type de de par ma chandelle verte ;

b) la distribution met en évidence un certain parallélisme entre cornegidouille et corne d'Ubu. Ce parallélisme - qui se manifeste ici non seulement au niveau morphologique de la structure des deux composés (1) mais encore au niveau des structures distributionnelles - invite à se demander si la connotation sexuelle qu'on a cru déceler dans cornegidouille (voir article gidouille) ne se retrouve pas également dans corne d'Ubu. Il n'est d'ailleurs sans doute pas indifférent de rappeler que la corne, sous les apparences de celle qu'on embouche, tient lieu de symbole phallique. Cette fonction se manifeste discrètement dans le texte littéraire de Jarry, puisque la seule allusion explicite se trouve dans un fragment de poème de La revanche de la nuit :

"L'ivoire courbé pair au front bas des taureaux
Inrumateur (2) en la bouchette diaphane
Du page gardien des dogues aux luisants crocs (...)"(p. 54)

Certes, on trouve dans CA le "long droit buccin étalon de la trompe finale" (AH, 4, Oe. c., p. 291), mais son éventuelle fonction de symbole phallique n'est pas nettement explicitée, non plus que celle de la liworne de la scène 2. En revanche, dans l'oeuvre graphique, la corne se manifeste à plusieurs reprises dans un entourage tel - caméléons, hiboux, etc... - qu'aucun doute n'est possible sur sa valeur (voir les planches 20, 27, 28, 31 et 34 des Peintures, gravures, et dessins ...), (et ici même la figure reproduite p.) Sans doute, la relation entre ces éléments et le texte d'UR est moins étroite que celle qui existe entre les emplois de bâton à physique dans UR et dans CA (voir article correspondant). Il est cependant difficile d'imaginer que la corne - et particulièrement

celle d'Ubu - se soit dans UR entière ent vidée de son contenu sexuel. - Sur le symbolisme sexuel de la corne, voir G. Durand, Structures anthropologiques de l'imaginaire, p. 159.

Un problème annexe : la contrepèterie de goût fâcheux qui affecte la Corne d'Ubu est-elle accidentelle, ou si elle exerce une fonction dans le texte ? Si tel était le cas, l'effet de style décrit à propos de III, 8, 87 sv archaïsme s'en trouverait compliqué par le cumul, en corne d'Ubu, de la connotation sexuelle que nous avons cru y déceler et d'une adventice connotation vulgarisante.

(1) A cet égard, l'élément d'Ubu appartient donc à la même classe d'équivalence que gidouille, et, d'une façon générale, que tous les termes qui se manifestent dans le syntagme de corne.

(2) Irrumator (chez Catulle) est dérivé de in(r)rumo "mettre dans la bouche, donner à téter".

- cornefinance. I seule occurrence : III, 5, 79, citée sv phynance. Mais on trouve également en III, 3, 76, la forme corne finances, dans une distribution contextuelle telle qu'on ne peut - fragilité du critère graphique ! - que la considérer comme équivalente à y cornefinance :

"Cornegidouille ! Ouvrez, de par ma merdre, par saint Jean, saint Pierre et saint Nicolas ! ouvrez, sabre à finances, corne finances, je viens chercher les impôts !".

Quant à la forme cornephynance, à laquelle il est fait imprudemment allusion dans "Rennes, visions d'histoire" (CCP, n° 20, p. 30), elle n'existe pas dans UR.

Reste à rendre compte de la compatibilité de corne et de finance. Impossible, avouons-le, de torturer la structure sémique

de ces deux lexèmes dans la langue naturelle au point de les rendre combinables. Mais une analyse un peu précise des contextes et des paradigmes va nous permettre de déceler une structuration particulière du contenu de finance, dans le texte d'UR :

a) Contexte. - en III, 5, 79, le cornefinance apparaît dans un discours cynique et brutal adressé à Bordure, qui se trouve ici en position passive : "echafiné" dans les casemates de la citadelle de Thorn. Quand on sait que Bordure (voir article correspondant) ne fait que métaphoriser le sphincter anal, on voit de quel contenu peut se charger l'agressivité ubuesque, et du même coup l'interjection par laquelle elle se manifeste.

- En III, 3, 76, corne finances apparaît dans les projets ubuesques de perception des impôts. Ce qui n'étonne pas : la corne à finances implicitement supposée par le jurement cornefinance fonctionne donc comme un instrument d'extraction de la finance, c'est-à-dire, métaphoriquement, de la merdre.

b) Paradigmes. Dans UR, la liste des lexèmes qui apparaissent dans le syntagme de corne pour constituer des jurementsphéologiques se limite à : -bleu, d'ubu, -finance, -ridouille et -physique. Cet inventaire, déjà assez satisfaisant, est plus riche encore si on retient les faits présentés par Onésime : s'y ajoutent en effet : -oneilles (cornesoneilles) et surtout -à merdre, (TU, p. 197), qui marque bien la parenté entre les deux substances, comme le fait également la coordination qui intervient entre elles - merdre et finance -

toujours dans Onésime, TU, p. 135.

- cornegidouille : 5 occurrences : III, 3, 76 ; III, 4, 76 et 78 ; III, 8, 87 ; V, 2, 127. Cornegidouille a été étudié sv gidouille. On se contentera d'ajouter ici que la variante corne de ma gidouille, qui apparaît, toujours avec le statut de jurement, en III, 7, 83, semble particulièrement apte à se charger de la connotation sexuelle envisagée sv gidouille. - Pour la forme corniguedouille chez Céline, voir, à l'appendice, notre "Note sur le vocabulaire de Jarry dans l'oeuvre de Céline".

- corne physique. I occurrence : III, 3, 87, décrite, pour l'aspect formel, sv phynance. Quant au contenu, l'apparition du lexème physique dans le syntagme de corne, tout comme le parallélisme qui se manifeste entre bâton à physique et corne physique permettent d'appuyer l'interprétation sexuelle suggérée sv physique. (voir aussi article corne→)

- Cotice. voir Pile.

- coup-de-poing explosif. I occurrence : IV, 6, 106. "Cotice. - Tiens-le ferme (il s'agit de l'ours), que j'atrape mon coup-de-poing explosif". Mot composé néologique facilement identifiable comme tel : critère graphique pour coup-de-poing, sémantique pour le lien entre coup-de-poing et explosif. L'ensemble désigne, comme lumelle, une arme propre aux Palotins. L'adjectif explosif rappelle le phénomène de l'"explosion des Palotins", évoqué dans un passage des "Visions actuelles et futures :

"Aux abois, ils savent mourir en ce schématique dialogue :

La coercition extérieure. - Nous vous arrêtons.

Le palotin. - Non, monsieur ! (explosion aux jumeaux effets)".

CCP 1, p. 8. En II, 2, 54, on a vu un palotin exploser. *Voir aussi l'article explorer.*

- couteau à figure. I occurrence : III, 3, 86. "Ji tou tue au moyen du croc à merdre et du couteau à figure". La signification de ce composé néologique est immédiatement claire. On remarque la complémentarité des deux instruments dans l'accomplissement du meurtre ubuesque, spécifié comme tel par l'emploi des formes néologiques du pronom personnel. Ainsi, deux opérations précisément localisées sur le corps de la victime, et réalisées à l'aide d'instruments aux formes appropriées - le couteau pour couper les excroissances telles que les oneilles, le croc pour s'introduire dans le corps et en extraire telle substance - suffisent à constituer le contenu de tuer dans l'univers ubuesque.

- couteau à Nobles. I occurrence, citée sv bouquin à Nobles. A l'égard des Nobles, le paradigme des opérations prévues pour le meurtre comporte également deux aspects, réalisés l'un par le couteau à Nobles, l'autre par le crochet à Nobles.

- creuser. Voir article petit bout de bois.

- croc à finances. 3 occurrences : III, 3, 86 ; IV, I, 89 ; IV, 4, 100. En IV, I, 89, le mot a, dans l'usage de la mère Ubu, le sens que laisse attendre sa structure :

"A l'oeuvre, Mère Ubu, Courage, descellons cette pierre. Elle tient bon. Prenons ce bout de croc à finances qui fera encore

son office. Voilà ! voilà l'or au milieu des ossements des rois".

Dans les deux autres cas, le croc à finances désigne une arme particulière au père Ubu. Dans chacun de ces deux cas, croc à finances est employé dans une construction qui le coordonne à sabre à merdre. Cette répartition de sabre et de croc indique que les sèmes qui sont retenus pour les deux substances sont différents : la merdre se coupe, la finance doit être arrachée à l'aide d'un croc. Mais, nous dira-t-on, la répartition inverse est également manifestée par les formes sabre à finances et croc à merdre. Nous en convenons d'autant plus volontiers que cette substitution réciproque des deux lexèmes dans les syntagmes respectifs de croc et de sabre confirme, du point de vue formel, l'analyse du contenu proposée sv phynance. Mais il convient de remarquer les deux faits suivants :

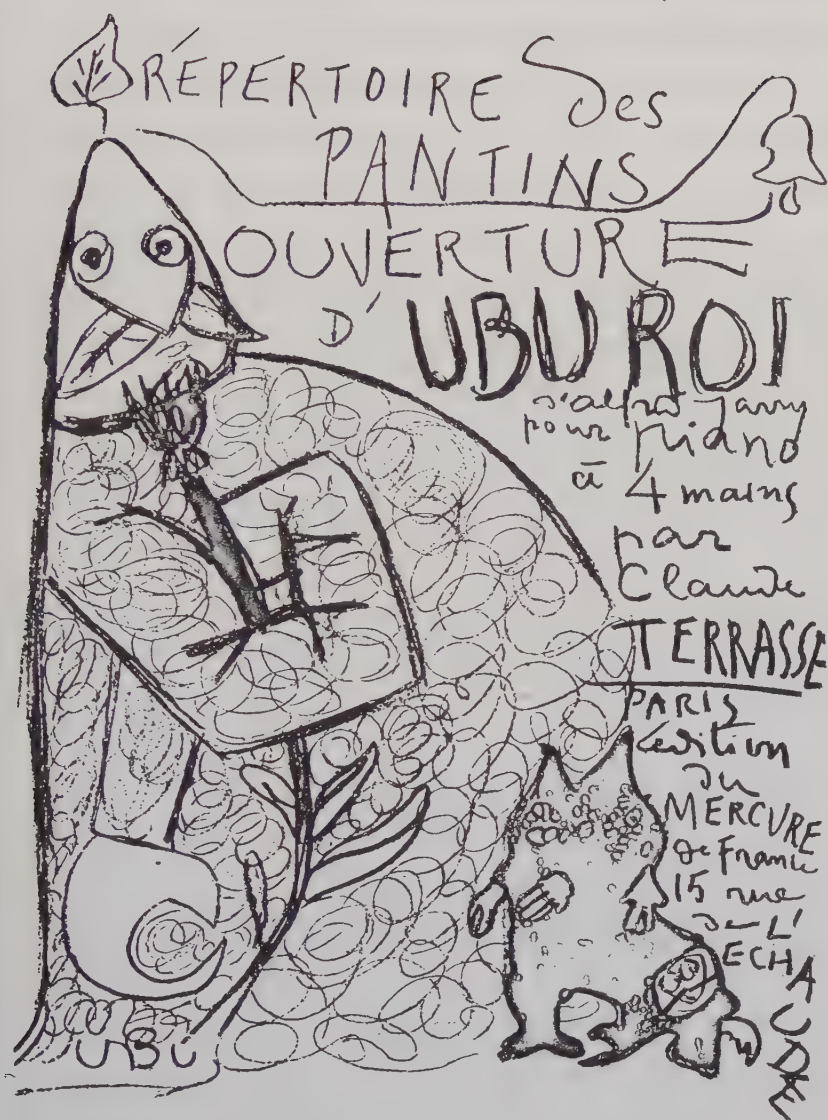
- à la différence de sabre à merdre, sabre à finances est utilisé exclusivement à titre de jurement : c'est dire que sa fonctionnalité s'en trouve quelque peu oblitérée ;

- en aucune de ses deux occurrences croc à merdre ne se manifeste à proximité de sabre à finances.

On peut en tirer, quant à la structure sémique des deux lexèmes, la conclusion suivante : d'une façon générale, ils bénéficient d'une structure commune (aux réserves marquées sv phynance près), qui comporte à la fois les sèmes "sécabilité" et "extractibilité". Mais lorsque les deux substances sont manifestées dans une instance de discours où elles s'opposent, la répartition se fait selon le modèle indiqué par l'opposition sabre à merdre vs croc à finances.

Iconographie. Aucun objet susceptible d'être interprété comme ^(un) croc à finances n'apparaît dans les dessins de l'originale et de l'édition autographique. Mais dans certaines figurations un peu plus tardives le père Ubu apparaît avec un bras polyarticulé - comme le personnage de Doublemain dans l'Autre Alceste (1) - terminé par un croc horrible ^(le) : voir, dans Peintures..., les planches 54 à 56 et 63. Dans les trois premières, le croc soutient un sac d'argent - mais on sait qu'il existe aussi dans l'inventaire des objets ubuesques un sac à merdre. (1) Edition de 1964 de AA, pp. 64 & 65.

Voir la ^{page suivante} reproduction de ~~la~~ planche (63).



- croc à merdre. 2 occurrences : III, 2, 86 et IV, 3, 96 ; la première est citée sv couteau à figure, la seconde sv phynance.

Les deux contextes manifestent l'efficacité particulière de cette arme dans l'arsenal d'Ubu : en III, 2, 86 le croc à merdre partage avec le seul couteau à figure le privilège de participer au meurtre spécifiquement ubuesque (voir article couteau à figure). En IV, 3, 96, le croc à merdre apparaît à l'ultime position dans l'énumération des armes ubuesques. Cette place de choix tient à notre sens à ce que le croc à merdre fixe de la façon la plus précise l'aspect sadique anal du comportement d'Ubu. Le croc à merdre doit en effet être pris au pied de la lettre : il n'est autre que l'instrument de l'extraction de la merdre.

- crochet à Nobles. 2 occurrences : la première, en III, 2, 68 - 69, a été citée sv bouquin à Nobles. La seconde se manifeste également en III, 2, 69 : "Amenez le premier Noble et passez-moi le crochet à Nobles". Enfin, toujours en III, 2, 69, le mot crochet est visiblement utilisé comme substitut de l'ensemble chochet à Nobles : "Il le prend avec le crochet et le passe dans le trou".

Avec couteau à Nobles, ce composé néologique fixe l'un des ^{deux} termes ~~deux~~ paradigme des opérations meurtrières d'Ubu : la coupure et l'arrachement. Au même titre que la phynance et la merdre, la substance Nobles - qui appartient à la même classe d'équivalence que les deux autres - présente donc les sèmes "sécabilité" et "extractibilité". Il est toutefois à remarquer que, dans le cas des Nobles, le crochet

a nettement le pas sur le couteau : il est seul à intervenir au moment décisif. Rien d'étonnant à vrai dire : le croc à merdre comme le croc à finances sont également privilégiés par rapport aux "couteaux" - sous les apparences des sabres - correspondants.

- cuirasse. Voir article armes, note 1.

- de : la préposition de est utilisée, de façon discrètement archaïsante ^{sante} ~~quo~~, en I, 3, 40 : "Hère Ubu. - Messieurs, nous allons goûter du veau" (I, 3, 40). Par sa délicatesse même, ce menu trait stylistique s'oppose de façon d'autant plus discordante à la brutalité d'un ^{exte} ~~tracta~~ où il est question de choux-fleurs à la merdre, de croupion, de balai innommable, etc... Voir article archaïsme du métadictionnaire.

- de par : indépendamment de son emploi dans de par ma chandelle verte et de par mon cheval à finances (voir ^{les} ~~articles~~ correspondants) cette préposition composée est utilisée une fois pour introduire un complément d'agent :

"Le Messager. - Monsieur, vous êtes appelé de par le roi" (I, 5, 45).

Ce trait, nettement archaïque ^{sant} ~~quo~~, appartient à l'inventaire de ceux qui caractérisent le parler du roi Venceslas et de son entourage.

- de par ma chandelle verte : 14 occurrences : I, I, 33 ; I, I, 34 ; I, I, 34 ; I, I, 36 ; I, 2, 37 ; I, 2, 38 ; I, 3, 39 ; I, 3, 42 ; I, 4, 44 ; I, 5, 45 ; I, VI, 47 ; III, I, 66 ; III, 7, 85 ; V, 2, 125 ;
Ce jurement apparaît dans des contextes de contenu relativement

anodin : "Mère Ubu. - Eh ! nos invités sont bien en retard. Père Ubu. - Oui, de par ma chandelle verte. Je crève de faim" (I, 2, 37) ; "Me voilà ! me voilà ! Sapristi, de par ma chandelle verte, je suis pourtant assez gros" (I, 3, 39). C'est à sa chandelle verte que le père Ubu fait appel quand il lui arrive d'exprimer un bon sentiment : "Ventrebleu, de par ma chandelle verte, j'aime mieux être gueux comme un maigre et brave rat que riche comme un méchant et gras chat" (I, 36). Deux except ons, cependant (I, 2, 38 ; I, 3, 42), mais qui n'enlèvent rien à la portée générale de la remarque. Trait caractéristique : la plupart (II sur II) des exemples du mot apparaissent dans le premier acte, où Ubu - qui n'est pas encore roi - n'a pas encore l'occasion de révéler entièrement ses fâcheux ^{ch}pendants.

Etymologie. L'origine du mot est obscure : ~~X~~. Chassé se contente d'en rejeter l'explication à la geste pré-ubuesque ;

"Et que signifie, lui dis-je "de par ma chandelle verte ?" Ceci, me réplique M. Charles M^{ooo}, c'est un souvenir des Héritiers, pièce perdue. La chandelle verte était un signal que le P.H. mettait à sa fenêtre pour correspondre avec ses complices, durant les expéditions nocturnes de ceux-ci". (D'Ubu Roi au Douanier Rousseau, pp. 40 - 41).

Chassé ne fait ici que reculer le problème - à condition toutefois qu'on attache foi aux témoignages des frères Morin ! J.H. Sainmont a rappelé, de façon plus intéressante, que la chandelle verte jouait un rôle dans les rites de l'Inquisition espagnole (dans "Ubu Roi où la création d'un mythe" CCP 3, p. 53). Mais cette érudite

remarque n'éclaire en aucune façon le contenu du lexème. Faut-il supposer là encore une manifestation de l'omniprésente symbolique phallique ? Resterait alors à expliquer la couleur verte : c'est, entre autres, celle du caméléon ("Les caméléons dans leurs glauques simarres/Sont des vrilles de vigne au-dessous des mares/Et du tombeau vert des amours trépassés" Mi, Oe. c. t. 4, p. 244) - et le caméléon est explicitement donné à plusieurs reprises comme symbole phallique : "Et des caméléons vrillés autour des hauts dressoirs virent - virent au soleil leurs yeux comme des pénis de nègres ?" "Haldernabla" in Mi, (Mi, Oe. c., t. IV, p. 227). Mais la relation, il faut bien le dire, reste assez lâche.

Il convient de rappeler que la chandelle verte a longtemps brillé dans l'imaginaire Jarry : on sait que, dans les derniers mois de son existence, il rêva de réunir sous le titre La Chandelle verte, lumière sur les choses de ce temps les Spéculations qu'il avait publiées dans la Revue Blanche et ailleurs. On sait aussi que ce projet dut attendre quelque 62 ans - et les soins de M. Saillet - pour se réaliser.

Iconographie. Plusieurs chandelles, qu'on se laisse facilement aller à imaginer vertes, apparaissent dans la gravure reproduite sous le n° 60 dans les Peintures...

- de par ma merdre. 1 occurrence : III, 3, 76, citée à cornefinance, Formation doublement néologique, ^{et} par sa composition et par la structure de l'élément merdre (cf cornefinance, cornepidouille, etc...)

Ce juron manifeste une fois de plus l'importance du thème excrémental

Ubu ne craint pas de faire appel au mot de la même façon qu'aux saints du Paradis ! on n'ose parler de canonisation ...

- décerveler. Morphologiquement et, du même coup, étymologiquement, décerveler, à la différence des autres néologismes du texte, ne pose aucun problème : il s'agit d'un parasynthétique formé sur le substantif cervelle à l'aide du préfixe dé- et du suffixe verbal -er. Quant à la signification apparente du mot, elle est conforme à ce que laisse attendre sa formation : "ôter la cervelle". Reste le problème de sa signification ~~latente~~. A cet égard certaines remarques s'imposent :

a) la première occurrence de décerveler situe explicitement le local de l'opération dans les sous-sols du Pince-~~Porc~~ et de la Chambre-à-sous :

"Père Ubu. - Amenez le premier Noble et passez-mois le crochet à Nobles. Ceux qui seront condamnés à mort, je les passerai dans la trappe, ils tomberont dans les sous-sols du Pince-~~Porc~~ et de la Chambre-à-sous, où on les décervèlera" (III, I, 69).

Or, il nous paraît évident que le "sous-sol" n'a d'autre fonction que d'euphémiser la fosse à merdre : on se contentera ici de renvoyer au texte de la seconde version d'UC cité sv trappe, qui explicite cette relation.

b) la seconde occurrence de décerveler (IV, 7, 112) citée sv tuder, fait apparaître l'opération dans un intéressant paradigme : outre tuder, couper les oreilles et arracher la finance constituent, avec décerveler, l'alléchant programme que, dans son rêve, Ubu propose aux S'lopins. Or on sait ce qu'on peut soupçonner des oreilles

(symbole phalique) et de la finance (métaphorisation de la merdre).
Faut-il donc admettre que décerveler dépare dans cet inventaire ?
N'est-il pas préférable de supposer que la cervelle n'est ici que
l'expression déplacée de ce qu'on commence à deviner ? Décerveler
pourrait donc être glosé par son équivalent construit à l'aide des
mêmes affixes sur le premier mot du texte.

Dans d'autres textes du cycle ubuesque, l'opération du
décervelage est présentée d'une façon un peu différente. Pour UE,
voir l'article correspondant du Dictionnaire d'UE. Dans la "Chanson
du Décervelage", l'opération est donnée comme se faisant en public
et à l'air libre :

"Voyez, voyez la machin' tourner,
Voyez, voyez la cervell' sauter, (...)" (TU, p. 171).

Cependant, cet aspect spectaculaire du décervelage n'est
sans doute qu'appare ce : l'essentiel, le décisif continue à se faire
"dans l'grand trou noir d'ous qu'on n'revient jamais" (ibid., p. 172).
Voir aussi article système lexico-stylistique du métadictionnaire.

- déchirer. Le verbe déchirer n'est utilisé que dans des indications
scéniques qui présentent à trois reprises presque exactement la même
forme : "Il le déchire" (IV, 4, 98 ; il s'agit d'un soldat russe) ;
"Il se rue sur lui et le déchire" (IV, 4, 99 ; il s'agit du capi-
taine Bordure) ; "Il la déchire" (V, I, 124 ; il s'agit de la mère
Ubu). Ce type de distribution syntagmatique du verbe déchirer présente
deux particularités notables : 1) Le complément d'objet appartient

Faut-il préciser que le sujet du verbe est dans les trois cas le Père Ubu ?

à la classe des animés : type de distribution peu habituel dans la langue moderne ; 2) Le sujet est un animé humain, ce qui est d'ordinaire exceptionnel précisément quand l'objet est animé. Parle-t-on d'archaïsme ? C'est un fait que la langue du XVIII^e siècle fournit quelques exemples de ce type de construction. Mais à la différence de nombreux autres archaïsmes du texte (voir article archaïsme), celui-ci est pourvu d'une fonction autre que déceptive : la structuration particulière des syntagmes dénonce une structuration particulière du contenu du verbe. Il a en effet pour fonction dans l'idiolecte textuel de subsumer la totalité des opérations sadiques auxquelles se livre Ubu. Le manifeste l'exemple de IV, 4, 99 - où déchirer commente l'ensemble des opérations auxquelles se trouve soumis le triste capitaine : pénétration, extraction, englobement dans la pèche ; le manifeste égale ent l'occurrence de V, I, 124, où le verbe est utilisé comme équivalent collectif de l'ensemble du paradigme torsion du nez, pénétration du petit bout de bois dans les ongles, laccération du postérieur, extraction de la cervelle par les talons, etc... On remarque avec intérêt que, dans cet alléchant programme, les deux fonctions connotées du père Ubu (pénétration et extraction, voir chapitre V) émergent au niveau de la dénotation.

- dîner. Ce mot est utilisé une fois dans un contexte qui en explicite clairement la valeur : "nous allons dîner, car les Russes n'attaqueront pas avant midi" (IV, 3, 96). Il peut s'agir d'un archaïsme ou d'un régionalisme. Les autres occurrences du mot dîner apparaissent

dans des contextes moins clairs (I, 3, 42 ; I, 4, 42 ; II, 7, 65)

Voir article archaïsme.

- droit. Voir article antithèse du métadictionnaire.

- Épithète. On trouve dans UR deux exemples d'antéposition stylistiquement marquée de l'adjectif épithète :

- "(...) nous l'ici présent Maître des Phynances" (IV, 4, 101)

- "(...) qui a manié avec autant de courage le glaive spirituel de la prière que vous avez manié avec adresse le temporel de l'ici présent Palotin Cotice cour-de-poing explosif" (IV, 6, 107).

L'expression même ici présent et son antéposition évoquent plus au moins directement le style de la pratique. ^{Quant au} ~~Le~~ second exemple, il constitue sans doute l'un des cas les plus scandaleux d'antéposition de l'épithète : l'adjectif temporel - que sa forme et son sens rendent par lui-même assez peu sujet à l'antéposition - est en outre placé devant un complément déterminatif, fort long et fort complexe, du substantif auquel il se rattache. Quelle que puisse être l'explication historique de la manifestation d'une telle construction (1), il s'agit évidemment d'un élément à fonction déceptive (voir introduction ^{du métadictionnaire} et article archaïsme).

(1) Plutôt que d'un archaïsme, il peut s'agir d'une imitation de la syntaxe allemande. De tels faits sont visibles dans plusieurs textes de l'époque 1894 - 1895, par exemple l'"Acte Héraldique" de CA et les "Visions actuelles et futures" (CCP, I, pp. 5 - 8) où une construction telle que "phynance justi- et purificatrice de tout" calque la structure allemande correspondante. - Jarry, qui avait fait de

bonnes études d'allemand au lycée, avait un goût marqué pour plusieurs auteurs allemands, notamment Grillparzer et Grabbe, dont il traduisit la pièce Scherz, Stire, Ironie une tiefere Bedeutung.

- équipage: en V, 4, 120, Ubu s'adresse en ces termes à l'équipage du bateau qui le ramène en France :

"Ceci n'est pas mal, c'est même bon ! Entendez-vous, Monsieur l'Equipage ?"

Formulation qui reste étrange même après plusieurs essais d'explication. Il est bien exact que dans la liste des personnages, "l'Equipage" est mis sur le même plan que, par exemple, "le Commandant" (1), ce qui laisse entendre que Jarry pensait à une interprétation de l'équipage par un seul personnage : ce qui rendrait immédiatement compte du Monsieur. Mais aussitôt après on trouve l'indication scénique "Plusieurs agonisent de rire", qui contredit cette hypothèse. D'autre part, dans le "Répertoire des costumes", l'Equipage est décrit de la façon suivante : "Deux hommes en marins, en bleu, avec col rebattu, etc..." (TU, p. 27). On peut, en dernière hypothèse supposer que le Monsieur et le plusieurs renvoient chacun à ces deux interprétations opposées de l'Equipage, et que la coexistence des deux termes dans le texte correspond à une fonction de provocation analogue à celle qui a été observée dans d'autres cas (voir par exemple certaines des interprétations du mot merdre).

(1) Voir aussi sur ce point l'article machine à décerner.

- esque. Ce suffixe est utilisé dans UR avec la fonction de marque du féminin, qui se manifeste de façon indiscutable dans la formation de bouffresque. (voir article bouffre). On constate d'autre part que

la forme grotesque, utilisée en V, I, 121 dans un contexte syntaxique ambigu, s'applique vraisemblablement à la more Abu.

Cette fonction de -esque comme marque du féminin n'existe pas dans la langue (1). Il faut cependant remarquer que dans l'opposition more vs moresque, le premier terme est plutôt réservé au masculin, le second plutôt au féminin. Sans doute est-ce sur le modèle de cette opposition unique et incomplètement systématisée qu'a été construit le paradigme néologique bouffre vs bouffresque. Cela n'interdit nullement de le considérer comme une innovation morphologique. Le trait pertinent stylistique de cette structure réside non dans sa substance - puisque l'opposition zéro vs -esque existe dans la langue - mais dans l'originalité de la fonction qu'elle exerce dans l'idiolecte textuel. On voit donc que bouffresque est doublement néologique, puisqu'il comporte d'une part l'infixe -R-, d'autre part le suffixe -esque. Il participe donc doublement de la fonction sémiotique globale du néologisme dans UR (voir article ^{du métadictionnaire} néologisme).

(1) Dubois (Etude sur la dérivation suffixale..., p. 51) signale que "-esque a une valeur stylistique qui ne se dément pas dans les der-

nières formations rencontrées (titan/titanesque ; clown/clownesque)", ^(fonctionnant comme marque du féminin. Même absence d'une telle) mais ne signale pas d'exemple d'-esque fonction dans les remarques

de Giraud ("Sur les suffixes -esque et -ien", FM, t. 30, avril 1962, pp. 115-118). Enfin, Mme C. Lévy, décrivant le mot arabesque, ne signale pas que le suffixe ait jamais été utilisé comme marque du féminin ("Arabesque", FM, t. 28, juillet 1960, pp. 181 - 195).

- estes : forme archaïque ^{santé} de la 2ème personne du pluriel du présent de l'indicatif du verbe être .

A trois reprises dans le 1er acte on trouve la forme estes pour êtes. Il est impossible de voir selon quel critère se répartissent les deux formes : estes est utilisé par la mère Ubu, mais aussi par Venceslas (I, 6, 47) ; dans cet exemple, la forme a la valeur d'un auxiliaire, alors qu'en I, I, 33 ~~et I, I, 33~~ ^(par deux fois) elle introduit un attribut substantival ou adjectival. Enfin, deux occurrences de la forme normale êtes s'intercalent entre le second et le troisième emploi de estes (I, 3, 42 et 5, 45). Cependant, la coexistence des deux formes implique que leur opposition doit être marquée dans la prononciation : bel exemple d'effet de style totalement dépourvu de fonction sémantique. L'opposition estes vs êtes constitue donc une structuration au niveau de l'expression qui ne correspond à aucune structuration au niveau du contenu. Voir articles assom'je, ~~et~~ Venceslas, et articles archaïsme et idiolecte du métadictionnaire.

- estocader : ce mot, qui était usuel au XVIème siècle, mais commençait à vieillir dès le XVIIème, est utilisé une fois par Ubu : "Nous aurons bientôt à estocader de nos armes, tant à merdre qu'à phynances et à physique" (IV, 3, 95). Voir article archaïsme.

- exploiter. Voir article petit bout de bois.

- exploser - explosion. L'explosion est la forme de mort violente qui caractérise les Palotins : soit qu'ils l'appliquent à un opposant (l'ours, en IV, 6, 106), soit qu'ils la subissent eux-mêmes ("un Palotien explose" (1) en II, 2, 54). L'instrument de l'explosion est le coup-de-poing explosif. Dans le paradigme fonctionnel des Palotins,

l'explosion correspond au déchirement dans celui d'Ubu. Or déchirer comporte, si on admet nos analyses (voir l'article déchirer et le chapitre V, p. 494), un contenu de connotation sexuel, puisqu'il fonctionne comme archilèxème des deux opérations de "pénétration" et d'"extraction". Il en va donc de même pour l'explosion.

(1) Un menu problème de cohérence interne du texte : ce Palotijn ne peut être ni Giron - qui devra attendre la scène 2 de l'acte IV pour être tué par Bougrellas - ni Pile ou Cotice - qui sont encore bien vivants dans la dernière scène du drame. On peut supposer que l'explosion n'a pas sur les Palotins les effets définitifs qu'elle a sur l'ours : de la même façon la mère Ubu survit au déchirement, tandis que Bordure en meurt. Peut-être aussi en ce point du texte le Palotin qui explose se confond-il avec l'un des Salocins.

- fatiguer : ce verbe apparaît à 5 reprises dans le texte. Il est amusant de constater qu'Ubu en I, 5, 44 et Venceslas en II, I, 50 l'utilisent avec le même sens dans le même type de construction :

- "Père Ubu. - Monsieur, que voulez-vous ? Fichez le camp, vous me fatiguez".

- "Le roi. - Madame, je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit. Vous me fatiguez avec vos sornettes".

Si nous nous intéressions aux origines du texte, nous serions assez tenté de dire que ces formules sont vraisemblablement des traits de satire potachique à l'égard d'un professeur trop vite "fatigué" par ses élèves. Des éléments de ce type se manifestent de façon beaucoup plus nette dans UC (voir les personnages d'Achras et

de la Conscience).

Dans les trois autres emplois, le verbe apparaît sous forme adjectivale, et est appliqué exclusivement à Ubu : en IV, 3, 92, à 2 reprises dans la même réplique et en IV, 6, 109 :

"Père Ubu. - Mon, je ne veux rien faire, moi ! Je suis fatigué bien sûr !"

Le bien sûr a évidemment pour fonction de souligner le caractère de leit motiv d'une telle formule dans les paroles d'Ubu.

On décèle là un aspect relativement discret, mais réel du personnage : sa fragilité physique. On sait le goût qu'il a pour les vêtements amples, solides et confortables (voir article caban) et la sollicitude inquiète qu'il manifeste à l'égard de sa gidouille. Ce menu trait ne fait à nos yeux que confirmer l'interprétation globale du personnage que nous avons proposée plus haut (*voir le chapitre II*).

- Fédérovitch. Voir article Venceslas.

- ficher (se) : cette atténuation de se foutre est utilisée - d'une façon, d'ailleurs, en elle-même un peu étrange : le verbe n'a pas de complément - en III, 8, 37 dans un contexte décrit sv archaïsme du métadictionnaire.

- ficher le camp : utilisé en I, 5, 44, ficher le camp n'élimine pas foutre le camp (voir sv).

- finance. Voir article phynance.

- fiole : est utilisé avec le sens de tête : "Mère Ubu - (...) vous pourriez faire succéder sur votre fiole la couronne de Pologne à celle d'Aragon" (I, I, 34) Trait caractéristique : le contraste entre la vulgarité du mot fiole et la gravité du contexte, marquée notamment

par le vouvoiement - qui fera place au tutoiement dès la réplique suivante. (voir article vulgarisme ^{du métadictionnaire}).

- flingot : désignation familière d'une arme à feu : "Père Ubu. - (...) avec ton flingot qui ne part pas. Le Russe. - Ah ! voyez-vous ça. (Il lui tire un coup de revolver)". (IV, 4, 98). Voir article vulgarisme ^{du métadictionnaire}.

- fort : l'adverbe-préfixe d'intensité fort est utilisé de façon plus fréquente que très. On trouve en effet 20 emplois de fort et seulement 7 emplois de très : manifestation évidente d'une recherche d'archaïsme facile. Fort est utilisé avec une particulière fréquence par le roi Venceslas (4 occurrences entre II, 1, 51 et II, 2, 54), qui n'emploie jamais très. Mais les autres personnages, y compris le Père Ubu, la Mère Ubu et Bordure (2 emplois successifs de fort en I, 4, 43 et aucun emploi de très) préfèrent également la forme stylistiquement marquée. Il peut s'agir d'une manie stylistique de Jarry, qui dans sa correspondance, recourt volontiers, quoique sans excès, à fort. Mais le trait peut également s'intégrer dans la construction ^(du métadictionnaire) décrite sv archaïsme. Voir aussi article point.

- foutre le camp : vulgarisme utilisé en I, 6, 47 : "Et maintenant, ^{dans le métadictionnaire,} je vais foutre le camp". Voir articles ficher le camp et vulgarisme.

- giborgne : voir article gidouille.

- gidouille.

Remarque. Sous l'adresse gidouille, on a décrit le fonctionnement des quatre termes boudouille, bouzine, giborgne et gidouille, qui constituent un micro-système lexico-stylistique.

Ces quatre termes "néologiques" (1) ont apparemment un contenu commun que nous nous contenterons, de façon provisoirement naïve, de définir - sans contrepèterie - comme "partie inférieure du corps d'Ubu". La fréquence de chacun de ces termes dans UR est extrêmement basse : une seule occurrence pour boudouille et bouzine, deux pour giborgne et gidouille - sans tenir compte, dans ce dernier cas, des occurrences de cornegidouille. Sans doute ce petit nombre d'occurrences tient-il pour une part à la brièveté du texte, et l'on a dit, sv phynance, que la fréquence extrêmement basse de certains lexèmes n'interdisait nullement de les soumettre à une analyse distributionnelle, ni d'exploiter sémantiquement les résultats de cette analyse. Cependant, pour des raisons qui apparaîtront dans la suite de l'article, on a cru nécessaire de tenir compte des occurrences des mêmes lexèmes dans UE, où ils ont pour fonction évidente de connoter le texte d'UR (voir article Ubu Roi du Dictionnaire d'UE). Les fréquences des quatre termes dans UE sont-étrange coïncidence - presque exactement les mêmes que dans UR : une occurrence pour boudouille et bouzine, deux pour giborgne, trois pour gidouille, toujours sans tenir compte de cornegidouille. Un examen systématique des contextes de ces lexèmes tant dans UR que dans UE permet de faire les constatations suivantes :

a) boudouille ne se manifeste en ses deux occurrences que dans le syntagme découdre la boudouille :

- "Il [Rougrelas] lui découd la boudouille d'un terrible coup d'épée" (UR, II, 4, 5^a, indication scénique) ;

- "Père Ubu. - Cornegidouille, Père Ubu, je parlais français quand nous étions en Pologne ; cela n'a pas empêché le jenne Bougrebas de me découdre la boudouille" (UE, I, I, 272).

La relation entre le substantif et les éléments pertinents de son contexte (le verbe et le circonstant) permettent d'extraire la configuration sémique "organe creux susceptible d'être atteint par une blessure en longueur" : ce qu'on peut être tenté de traduire par un lexème tel que bedaine. Il est à remarquer que la "terrible" blessure qui est infligée à boudouille ne semble comporter aucune conséquence fâcheuse pour le père Ubu, qui, dès la scène 6 de l'acte II d'UR, reprend avec énergie ses activités : indice de la fonction exclusivement symbolique de la boudouille, qui n'est pas un objet (susceptible d'être détruit) mais le support strictement verbal d'un contenu. Bel exemple de manifestation intra-textuelle *de la même similitude du référent.*

b) bouzine n'apparaît que dans le syntagme crever la bouzine, et n'est utilisé que par le père Ubu :

- "Père Ubu. - (...) Oh ! aïe ! au secours ! De par ma chandelle verte, je me suis rompu l'intestin et crevé la bouzine" (UR, I, 6, 47).

- "Père Ubu. - (...) notre bien-aimée Père Ubu, qui nous créverait la bouzine" (UE, II, I, 287).

Comme la boudouille, la bouzine est donc un organe creux. Mais elle se distingue de la boudouille par le type de blessure dont elle peut être affectée : blessure ponctuelle, déterminant une crevaillon. D'autre part, la coordination de crever la bouzine et de rompre l'intestin confirme, pour bouzine, l'inter-rétation digestive

qui a été proposée pour boudouille. Dernière analogie entre la boudouille et la bouzine : le père Ubu ne semble pas souffrir plus de la crevaison de sa bouzine que de la déchirure de sa boudouille, puisqu'on le voit se relever incontinent et partir en formulant d'atroces menaces contre Venceslas.

c) Giborgne et gidouille sont en concurrence dans le texte d'Ubu. Le premier emploi de giborgne apparaît immédiatement avant le second emploi de gidouille :

"Mère Ubu. - Ne m'interrompez pas ou je me tais et c'en sera fait de votre giborgne. Père Ubu. - Ah ! ma gidouille ! Je me tais, je ne dis plus mot. Continuez, Madame l'Apparition" (V, I, II6).

Les deux termes apparaissent donc comme exactement synonymes, et, pour le moment, ne semblent se distinguer que par leur appartenance aux idiolectes légèrement différents d'Ubu et de son épouse. Mais on remarque avec quelque étonnement qu'aucun indice dans le contexte ne renseigne sur le contenu commun aux deux lexèmes. La première occurrence de gidouille serait-elle plus transparente ? Il n'en est, hélas, rien, car gidouille y apparaît dans l'expression corne de ma gidouille, variante du jurement cornegidouille, et, pour l'instant, aussi obscure que lui :

"Père Ubu. - Sabre à finances, corne de ma gidouille, madame la financière, j'ai des oneilles pour parler et vous une bouche pour m'entendre" (III, 7, 83).

Quant à la seconde et dernière occurrence de giborgne, elle ne fournit aucun renseignement nouveau sur le contenu du lexème :

"Père Ubu. - C'est très exact, ce que je dis ! Et toi tu es idiot, ma giborgne !" (V, I, 122).

Bien plus : cet exemple ne fait à nos yeux qu'ajouter à l'incertitude sémantique l'ambiguïté syntaxique : il est en effet impossible de décider si ma giborgne, placé en apostrophe, s'adresse à la mère Ubu en guise d'appellation injurieuse, ou si, construit absolument, il doit être interprété comme un jurement. Le contexte, il est vrai, fournit pour ce nouveau problème un élément de réponse : la précédente réplique de la mère Ubu affectait en effet la forme suivante :

"Mère Ubu. - Pile, Cotice, Pater Noster ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Il est fou, ma finance !"

Ma finance ne peut, dans ce contexte, être interprété comme une apostrophe au père Ubu. Il s'agit donc d'un jurement. Il en va vraisemblablement de même pour ma giborgne, construit de façon exactement parallèle dans une réplique de contenu comparable. Mais il faut ajouter aussitôt que la levée de cette ambiguïté syntaxique n'aide que fort peu à résoudre le problème du contenu du mot : elle ne manifeste en effet rien d'autre que la possibilité pour giborgne d'entrer, au même titre que finance, dans la constitution d'un jurement : ce qui n'est que modérément éclairant.

Gidouille et giborgne représentent donc le cas paradoxal de deux lexèmes que leurs distributions respectives permettent d'identifier comme des synonymes sans toutefois révéler de façon suffisamment nette leur contenu commun.

Les faits sont tout différents dans UE : les contextes des diverses occurrences de giborgne et de gidouille permettent de définir avec une relative précision le contenu des lexèmes :

- "Père Ubu. - Corne finance ! nous commençons à être bien vêtus : on nous a troqué notre livrée, un peu étroite pour notre giborgne, contre ces beaux costumes gris" (III, I, 298 ; il s'agit des uniformes des forçats).

- "Père Ubu. - Elles [les distinctions qu'il distribue aux forçats] auront ceci de bon qu'elles pourront abrégér les compétitions quant à la hiérarchie des places, le long de notre chaîne, derrière notre giborgne!" (IV, 3, 324).

- "Père Ubu. - Eh ! quelle gloire ! Cette lanière (celle du fouet de Pissedoux) obéit à toutes les courbes de ma gidouille. Je me fais l'effet d'un charmeur de serpents" (II, 5, 294 ; voir aussi, sur ce passage, l'article antonymie du Dictionnaire d'UE).

- "Mère Ubu. - (...) tu vas tomber sur ta gidouille" (II, 6, 296).

- "Père Ubu. - (...) Je commence à constater que Ma Gidouille est plus grosse que toute la terre, et plus digne que je m'occupe d'elle" (V, 7, 334).

On constate que la répartition des deux termes entre les idiolectes du père et de la mère Ubu - déjà quelque peu compromise dans les derniers exemples d'UR (2) - n'est plus observée ici. Il s'agit donc de variantes libres indifféremment utilisées pour signifier la partie inférieure du corps d'Ubu : aussi bien ventre que postérieur. Il est intéressant à cet égard de remarquer qu'en II, 5, 294, Pissedoux commente la flagellation d'Ubu de la façon suivante :

"Il ya de la besogne si je veux lui battre dos et ventre. Quelle surface !"

C'est précisément à cette phrase de Pissedoux que fait écho la réplique d'Obu citée plus haut : c'est donc l'expression dos et ventre qu'il traduit en son idiolecte par gidouille.

Mais le lecteur d'UR n'est pas supposé connaître UE ! Il est même supposé ne pas le connaître, puisque certains traits marquant sans équivoque le texte d'UE comme le résultat d'une transformation de celui d'UR (3) : il lui est donc linguistiquement postérieur (4). Le problème du contenu de gidouille et de giborgne se trouve donc non pas résolu, mais modifié, et se pose désormais en ces termes : à supposer - chose infiniment vraisemblable (5) - que les deux mots aient dans UR le même sens que dans UE, le lecteur peut-il découvrir ce sens ? Dans l'affirmative, quels sont les indices qui permettent cette découverte ?

Nos propres souvenirs de notre première lecture d'UR étant par trop lointains et imprécis, nous avons interrogé quelques personnes qui venaient de découvrir le texte. La plupart (6) ont interprété exactement les deux mots ; il n'y a eu aucune interprétation inexacte ; et les personnes qui ont refusé de se prononcer l'ont fait par un excessif souci de pseudo-objectivité. Nous n'avions pas interrogé sur les indices utilisés, par crainte de voir les lecteurs accorder au texte une attention plus soutenue que pour une lecture ordinaire. Il est cependant possible d'identifier ces indices et de les ranger dans les catégories suivantes :

a) Elements sémiotiques extra-linguistiques. Les illus-

trations d'UR mettent toutes en particulière évidence une sphère quasi-parfaite qui constitue l'entier du corps d'Ubu à la seule réserve de la tête, figurée sous la forme d'un appendice piriforme. Cette sphère peut évidemment représenter que la gidouille ubuesque.

- On sait que, tant dans l'édition originale que dans les réimpressions de Fasquelle et dans TU les illustrations sont de Jarry, et peuvent de ce fait être considérées comme faisant partie du texte, quoique relevant de méthodes de description pour une part différentes (7).



Véritable portrait de Monsieur Ubu.

b) Éléments proprement linguistiques. Ils nous paraissent pouvoir à leur tour être distingués de la façon suivante :

- éléments syntagmatiques : fonction d'un contexte plus étendu que celui qui a été cité plus haut. Immédiatement après V, I, II6 on trouve en effet les deux répliques suivantes :

"Mère Ubu. - Nous disions, Monsieur Ubu, que vous étiez un gros bonhomme ! Père Ubu. - Très gros, en effet, ceci est juste" (V, I, II6).

Les éléments pertinents dans ces répliques sont évidemment l'adjectif gros, intensifié par le père Ubu, et surtout le nous disions de la mère Ubu, qui renvoie explicitement à la partie antérieure du contexte, et peut de ce fait contribuer à faire apparaître le contenu tant de giborne que de gidouille.

D'une façon plus générale, les traits déjà manifestés du personnage d'Ubu tels qu'ils sont dévoilés par la partie connue du texte font attendre comme vraisemblable l'interprétation exacte des deux mots. En une occasion au moins, Ubu a manifesté pour sa panse (alors désignée par le terme bouzine) la même sollicitude craintive et apitoyée (voir plus haut).

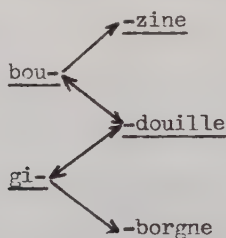
- éléments paradigmatiques du niveau de l'expression : c'est la présence dans le mot gidouille d'un élément déjà utilisé dans un lexème connu du lecteur pour signifier la panse ubuesque : l'élément -douille, apparu, plus haut, dans boudouille.

Utilisés séparément, ces indices seraient sans doute insuffisants. Mais leur convergence est pertinente. En outre, le dernier

d'entre eux met sur la voie d'une constatation plus générale : les quatre lexèmes bouzine, boudouille, giborgne et gidouille ont une structure graphématique et/ou phonématique partiellement commune, puisqu'ils présentent tous au moins l'un des éléments suivants :

- l'élément initial gi- dans giborgne et gidouille ;
- l'élément initial bou- dans boudouille et bouzine ;
- l'élément final -douille dans boudouille et gidouille %.

On peut donc représenter la matrice morphophonologique de ces quatre lexèmes de la façon suivante :



Dans la structure formelle de chacun de ces termes apparaît au moins un élément - deux pour boudouille et gidouille - qui se retrouve dans la structure formelle d'un des trois autres. Ce phénomène doit selon nous être interprété comme la formalisation paradigmatique au niveau de l'expression de l'intégration des termes à un même système lexico-stylistique, à l'intérieur duquel ils ne se distinguent que par des possibilités légèrement différentes de distribution contextuelle - elles-mêmes révélatrices de différences proportionnelles entre leurs contenus : exemple frappant d'isomorphisme intégral entre le plan de l'expression et celui du contenu. Ajoutons

encore que l'élément bou- se retrouve dans bouteille et l'élément -douille dans andouille : lexèmes qui, on s'en apercevra aux articles correspondants, entretiennent, au niveau du contenu, certaines relations avec ceux que nous décrivons ici.

Après avoir ainsi rendu compte du statut formel de la concurrence entre les quatre termes dans UR et UE, il nous reste à envisager les éventuelles différences de contenu qui les séparent, et, par là même, à préciser le contenu de chacun d'eux. Nous le ferons par le biais attendu de l'étude du jurement cornegidouille, jusqu'à volontairement réservé.

Un premier trait révélateur nous paraît être justement constitué par la possibilité même pour gidouille d'entrer dans la formation d'un jurement à premier terme en corné-. Est-il nécessaire de préciser que cette possibilité n'existe dans la langue naturelle pour aucun des lexèmes ayant approximativement le même contenu que gidouille ? Point, par exemple, de *cornebedaine, ni de *cornepanse ! Ce seul trait suffit à signaler l'émergence d'un contenu de connotation du lexème. Quel est ce contenu ?

a) Etude des contextes. Cornegidouille apparaît, en quatre de ses cinq occurrences, dans des contextes qui manifestent les aspects sadiques du comportement d'Ubu :

- "Une voix, au-dehors (celle du père Ubu). Cornegidouille ! Ouvrez, de par ma merdre, par Saint-Jean, Saint Pierre et saints Nicolas ! ouvrez, sabre à finances, corne finances, je viens chercher les impôts !" (III, 3, 76 ; on sait - voir l'article phynance - quel est le contenu de connotation du lexème fi/phynance, et, du même

coup le sens que prend l'opération de lever les impôts à l'aide du sabre à finances et de la corne à finances (4)).

- "Père Ubu. - Eh bien, cornegidouille, écoute-moi bien ! sinon ces messieurs te couperont les oneilles ! Mais vas-tu mécouter enfin ?" (III, 4, 76 ; on sait - voir l'article correspondant - ce qu'on peut soupçonner des oneilles et, par suite, de l'opération que constitue leur ectomie : métaphore de la castration).

- "Père Ubu. - Payez ! ou je vous mets dans ma poche avec supplice et décollation du cou et de la tête ! Cornegidouille, je suis le roi peut-être !" (III, 4, 78 ; l'opération visée est toujours l'extraction de la fi-/phynance, comme la manifeste l'occurrence du verbe payer).

- voir le 4ème exemple pertinent (V, 2, 127) sv tuder, dans un passage qui constitue un déballage syntagmatique de toutes les opérations sadiques du père Ubu.

b) Etude des paradigmes. Dans la formation des juréments en corne-, -gidouille alterne avec -bleu, d'Ubu, -finance et physique (ou -physique, voir sur ce point l'article phynance). Dans toutes ces formations, l'élément corne- fonctionne comme symbole phallique, et, particulièrement, comme symbole du phallus sadique anal, comme le manifeste aussi l'occurrence, dans Onésime, de cornes à merdre :

"Ah ! Cornegidouille ! Gendarmicorne ! Etron d'Hébert ! Voilà Priou ! l'animal biscornu de Priou qui va me faire plus cornu que le tricornu d'un gendarme ! Cornes à merdre ! Cornephysique ! l'horoscope du Capricorne n'était pas menteur ! Cornesoneilles ! Quatrezoneilles, descends-moi Priou de là, et vivement !" (TV, p. 197).

Oserons-nous le dire ? En tant que référent fictif, la corne à merdre se confond avec la corne (de la) gidouille sous-

jacente au jurement cornegidouille, mais manifestée par la variante corne de ma gidouille. Quant au contenu des deux lexèmes, il reste, on s'en doute, différent, précisément dans la mesure où l'élément -à merdre signifie la substance objet (passive), et l'élément -gi-douille l'organe sujet (actif).

c) Etude d'un fragment métastylistique. L'interprétation phallique qui commence à se préciser pour le jurement cornegidouille est-elle confirmée par le corpus métastylistique ? Qu'on en juge par ce commentaire :

"Le Czar en fait justice, lui retire son trône dont il a mésusé, rétablit Bougrelas (était-ce bien la peine ?) et chasse Monsieur Ubu de Pologne, avec les trois parties de sa puissance, résumées en ce mot : "Cornegidouille" (par la puissance des appétits inférieurs)" (9).

Ce texte, avouons-le risque de paraître au premier abord énigmatique, voire contradictoire : comment expliquer, notamment, que les "trois parties de la puissance d'Ubu" puissent être "résumées" par un seul mot, lui-même commenté par une allusion à une seule puissance ? La difficulté est levée par un autre texte, presque exactement contemporain :

"Des trois âmes que distingue Platon : de la tête, du coeur et de la gidouille, cette dernière seule, en lui, n'est pas embryonnaire" (10).

On comprend comment les trois parties de la puissance ubuesque peuvent être identifiées à la puissance d'une seule : c'est que les deux autres, "embryonnaires", sont négligeables. Reste la

gidouille, définie comme le lieu des "appétits inférieurs". L'interprétation s'impose : il s'agit du syncrétisme des appétits alimentaires et sexuels. La gidouille, c'est donc finalement l'ensemble des organes digestifs (et excréteurs) d'une part, sexuels d'autre part (11). Lorsque gidouille est utilisé de façon autonome (ce qui, rappelons-le, est fort rare), le lexème accentue la signification des aspects digestifs. Lorsqu'il entre en composition avec corne, l'ensemble accentue au contraire la signification connotée des aspects sexuels. Mais il nous paraît évident que même lorsqu'il est utilisé seul gidouille comporte la signification du ventre sexuel, et qu'inversement cornegidouille comporte une référence implicite au ventre digestif. En sorte que finalement la rotondité même de la gidouille ubuesque se trouve changée de connotations sexuelles. La chose, à vrai dire, n'étonnera pas outre mesure : on sait en effet que, pour Jarry, il n'est pas jusqu'à l'objet ¹sphérique qui ne puisse fonctionner comme symbole phallique (voir, entre autres, les remarques sur hes-saline formulées pp. 154 et 155 et l'article boulet du Dictionnaire d'UE.).

Dans ces conditions, le contenu des concurrents de gidouille se trouve, parallèlement, éclairé. Giborgne a précisément le même contenu que gidouille. Cependant il est inapte à entrer en composition avec corne. Boudouille et bouzine, de leur côté, accentuent l'aspect digestif, et ne sont séparés que par une différence de sens proportionnelle à celle des verbes dont ils sont les compléments.

Etymologie des lexèmes.

a) Pour bouzine, les faits sont à peu près clairs. Le mot

existe sous la même forme chez Rabelais - importante source lexicale de Jarry - avec le sens vraisemblable d'"instrument de musique comportant une outre de cuir", comme le suggère l'exemple suivant :

"Les vezes, bouzines et cornemuses sonnèrent harmonieusement" (V, ch. XXXIII du manuscrit, p. 220) (12).

Cette valeur de bouzine peut, on le voit, rendre compte de l'emploi métaphorique du mot, surtout comme complément du verbe crever. Le transfert de sens peut en outre avoir été favorisé par la paronymie de formes telles que boudine et boudinette, "nombril" - et l'on sait l'importance que prend, dans les illustrations d'UR, l'ombilic de la gidouille ubuesque. Boudine figure dans le Littré avec le sens moderne de "noeud de verre", mais le sens ancien est indiqué dans l'historique de l'article : et l'on sait par certains détails, rappelés sv tuder que Jarry utilisait le Littré. Quant à boudinette, on le trouve notamment dans un roman de Richepin, Miarka, la fille à l'ours : type de lecture possible pour le jeune Jarry (13).

b) Giborgne peut être la déformation de giberne, attesté en argot avec le sens de "bas du dos" (14). Il est à remarquer que si cette explication diachronique est exacte, elle confirme l'interprétation synchronique du contenu du lexème proposée plus haut.

c) Pour boudouille et gidouille, les faits sont un peu plus compliqués, car il faut supposer une altération de la première syllabe intégrant les lexèmes au modèle morphologique analysé plus haut. Boudouille peut alors apparaître comme l'altération de berdouille, attesté, avec le sens de "ventre", et dans un contexte comparable à

celui de boudouille dans UR, dans Miarka (15). Quant à gidouille, ce ne peut guère être autre chose que l'altération de guedouille, doublet, attesté par Cotgrave (16), puis par Lucerne de Sainte-Palaye (17) de l'ancien français guedoufle, "hüfler formé de deux flacons"; ^{mot est} présent chez Rabelais (18) et connu de Jarry, qui l'utilise dans l'

Amour Absolu :

"Mais soudain quelque chose de noir - la banalité ou la fatalité du disque d'ombre après avoir fixé le soleil - comme d'une guedoufle dont on verse, choit des pupilles d'Emmanuel dans les pupilles de Varia~~X~~" (19).

On voit que pour le sens cet étymon convient assez bien : la panse gonflée de la guedoufle évoque assez bien la gidouille ubuesque, et le bec de l'objet la corne de la gidouille. Il est d'ailleurs amusant de constater que la guedoufle se prête chez Rabelais à une comparaison obscène : à propos de l'anatomie de Quaresmeprenant, il est dit notamment qu'il avait "les couilles comme une guedoufle" (IV, XXXI, p. 160, t. IV). On on imagine facilement - et, disons-le, on sait par certains détails décisifs (20) - que Jarry fréquentait avec une particulière assiduité les passages obscènes de Rabelais : il n'est donc pas impossible que, diachroniquement, la gidouille ubuesque doive quelque chose à la guedoufle de Quaresmeprenant.

NOTES.

(1) On verra dans la suite que ces néologismes sont diachroniquement des archaïsmes. Mais leur fonctionnement dans le texte est celui de néologismes, et non d'archaïsmes (voir les articles correspondants du métadictionnaire).

(2) Encore peut-on se demander si, dans UR, en V, I, I66, Ibu et son

épouse ne procèdent pas à un échange plaisant des termes qui sont propres à l'idiolecte de chacun d'eux : la mère Ubu utilise finance, caractéristique de son époux, et celui-ci emploie le terme giborgne, propre à son épouse.

(3) Voir, entre autres, les articles antonymie et zéro du Dictionnaire d'UE.

(4) Et, ajoutons-le, chronologiquement, puisque UE date de 1898. Mais ce détail n'a évidemment aucune pertinence.

(5) S'ils n'avaient pas le même contenu, la relation de signifié à signifiant qui existe entre UE et UE ne pourrait en effet pas se manifester.

(6) Précisément 7 sur 10. Nous étions disposé à considérer comme exactes les réponses "partie inférieure du corps", "ventre" et "derrière", mais n'avons trouvé que la seconde.

(7) Voir sur ce problème des illustrations l'introduction générale, p. . - Les rééditions Fasquelle ont mêlé quelques dessins de Bonnard à ceux de Jarry. Ajoutons enfin que, pour les manifestations du texte sous la forme de représentations, une fonction comparable à celle des illustrations est exercée par l'apparence physique des acteurs, plus ou moins modifiée par l'auteur. Qu'on pense par exemple, à l'importance attachée par Jarry au "ventre en carton et osier" qu'il a loué pour Gémier (lettre à Lugné - Poe du 7 décembre 1896, TU, p. 138).

- (9) Qu'on ne se laisse pas arrêter par le fait que les deux composés sabre à finances et corne finances fonctionnent exclusivement comme jurements, et non comme substantifs : voir sur ce point les articles correspondants, ainsi que les articles armes et corne.
- (9) "Ubu Roi", TU, p. 23. - Pour la référence historique de ce texte, voir article phynance.
- (10) "Paralipomènes d'Ubu", La revue blanche, t. XI, 1er décembre 1896, p. 489. Dans TU, p. 155.
- (11) Sur la liaison entre le ventre sexuel et le ventre digestif, voir - notamment - G. Durand, Structures anthropologiques de l'imaginaire, pp. 129 et 245.
- (12) Les références au texte de Rabelais sont données d'après l'édition de M. Guilbaud, Paris, Imprimerie Nationale, 1957.
- (13) Voir J. Chaurand, "Lexique des termes patois employés par Richepin dans Miarka", Le français moderne, t. 31, juillet 1963, pp. 223 - 227. Le roman de Richepin a été publié en 1883.
- (14) Ce sens est donné par le Larousse du XXème siècle, mais manque dans le Littré.
- (15) "On lui ouvrira la berdouille", p. 39. Précisons que c'est à l'ourse qu'on envisage de faire subir ce traitement. Faut-il chercher une relation entre l'ourse ~~de~~ Miarka et l'ours d'UR ?
- (16) "Guedoufle : f. A small oyle-pot, or bottle (most commonly) covered with leather ; a small Burrachoe.

Guedouille : f. As guedoufle."

(17) "Guedoufle. Sorte de bouteille dans Rabelais, II, 225; Cotgrave donne guedouille, guedousse".

(18) Voir notamment Pant., XVI, p. 175 (t. I) : "Il avait une petite guedoufle pleine de vieille huile", et, XXVII, p. 226 : "une guedofle (sic) de vinaigre".

(19) p. ~~123~~ de la réédition 1964.

(20) Quelques-uns de ces détails sont extrêmement discrets. Ainsi, dans Faustroll, on trouve la forme corme pour cormier (p. 62). Corme est à cormier ce que peuple est à peuplier : hyper-archaïsme de Jarry, qui trouve sans doute son origine dans le passage suivant de Rabelais : " (...) qui engendra Gazofle, lequel avait les couillons de peuple et le vit de cormier" (Pant., I, p. 92, t. I). D'autres détails sont plus nets : le chapitre XX de l'Amour absolu porte pour épigraphe un texte de Rabelais : "En fin, sans de bouche mot dire, firent beau bruit..." (Pant., III, 19 - la référence est celle que donne Jarry). Le texte est pudiquement (!) interrompu avant le mot culletis (t. 3, p. 116). Enfin, il arrive parfois que le texte de Rabelais soit abondamment et complaisamment cité. Ainsi dans ce passage de La Dragonne :

"Ici le gargantuesque docteur exécute la mimique que décrit Rabelais dans son chapitre : Comment Panurge fit quinquault l'Anglois qui arquoit par signes. M. Némorin, "de la main gauche joignit l'ongle du doigt indice à l'ongle du poulce, faisant au milieu de la distance comme une boucle, et de la main dextre serroit tous les doigts au poing, excepté le doigt indice, lequel il mettoit et tiroit souvent et par entre les deux autres susdits de la main gauche". (La Dragonne, I, pp. 27 - 28, in Oe. c., t. V. Le chapitre de Rabelais auquel il

est fait allusion est le chapitre XIX de Pantagruel).

D'une façon générale, la référence au texte de Rabelais est extrêmement fréquente. Dans le Pantagruel, elle va jusqu'à constituer l'un des plans du contenu de connotation du texte.

- Giron. Voir article Pile.

- Grippe-Sous. I occurrence : III, 3, 76. ("La porte est défoncée, Ubu pénètre suivi d'une légion de Grippe-Sous"). Le mot n'est néologique que dans la mesure où il est transféré dans la classe du nom propre. Les Grippe-Sous apparaissent comme une catégorie particulière de serviteurs du père Ubu, au même titre que les Palotins ou les Salopins (cf ces articles).

- gueuler : "Bordure. - Ne vaudrait-il pas mieux nous jeter tous à la fois sur lui en brailant et gueulant ? Vous aurions chance ainsi d'entraîner les troupes" (I, 7, 49). On observe ici un phénomène de contraste entre l'extrême vulgarité du terme et l'élégance du contexte (interrogation négative, expression avoir chance). Voir articles archaïsme, vulgarisme et Bordure.

- hémistiche : voir article alexandrin.

- hrron : voir article hon.

- hibou à guêtres : voir article R.

- Hon ! : Cette interjection caractérise exclusivement l'usage des Palotins. Dans cinq de ses occurrences sur six (IV, 3, 92 ; IV, 5, 103 ; IV, 5, 104 ; IV, 6, 104 ; V, 2, 126) elle précède immédiatement ou presque immédiatement la forme Monsieuye, ce qui correspond à l'

indication de Jarry : "Dans la foule on les [les Palotins] reconnaît à la prononciation : le vocable / Souvent proféré : Hon ! Monsieuye ! et la transition / Par conséquent de quoye." ("Visions actuelles et futures", L'Art littéraire, n° 5, cité ici d'après CCP, I, pp. 7 - 8).

Cependant, en IV, 2, 91, hon n'est pas accompagné de Monsieuye :

"Giron. - Hon ! C'est ainsi !". Enfin, en IV, 5, 104, hon, répété ^{du métadiction.} par un écho, apparaît sous la forme Hhrron. (voir article idiolecte) ^{Y n'aurait}.

Etymologie. Ce mot, qui figure dans le Litré, est employé à différentes reprises chez Molière et dans les Plaideurs de Racine : textes classiques que Jarry ne pouvait pas ne pas connaître. Hon semble sortir de l'usage au XIXème siècle. On trouve la forme hun dans Le Roi s'amuse de Victor Hugo. - Dans UC, bizarrement, hon apparaît également dans l'idiolecte d'Achras : "Hon mais c'est qué, voyez-vous bien, y a longtemps que c'est tout réfléchi. Je vais simplement décrocher la trappe de la cave ... hon (...)" (UCI, II, I, TU, 213). Il peut donc s'agir originellement d'un trait de satire potachique à l'égard d'un professeur.

- horrible. - Voir article antithèse du métadictionnaire.

- Impitoyable. Voir article binette.

- Interrogation. On observe dans UR deux exemples de constructions interrogatives stylistiquement marquées :

- interrogation double dont le second terme est construit comme une interrogation indirecte :

"Vous vous fichez, corne d'Ubu, ou bien si vous me volez ?" (III, 8, 37).

Archaïsme de potache, d'un mauvais goût particulièrement relevé par le voisinage des termes vous vous fichez et corne d'Ubu.

- interrogation portant sur l'identité d'un élément déterminé par une proposition relative :

"Mère Ubu. - (...) elle est au moins l'égale de la Vénus de Capoue. Père Ubu. - Quand dites-vous qui a des poux ?" (V, I, 117).

Au contraire de la construction où le premier élément est un relatif (... que je dis qui a des poux), ce type de phrase n'est pas nettement archaïque. Il nous paraît cependant fort rare dans la langue moderne, et, de ce fait, stylistiquement marqué.

On remarque la discordance entre l'ineptie et le mauvais goût du jeu de mots - qui plus est involontaire - du Père Ubu, et la fausse élégance de la construction : type de trait de style particulièrement fréquent dans UR, et dont on trouvera d'autres exemples aux articles archaïsme et vulgarisme du métadictionnaire.

- jambedieu. 3 occurrences : IV, 3, 92 ; IV, 4, 99 ; V, I, 115. "Mais par Saint-Antoine ! on parle ! Jambedieu ! Je veux être pendu !" (V, I, 115). En IV, 3, 92, jambedieu, cité sv cornebleu, sépare ce jurement corniforme du non moins corniforme tête de vache. Comme cornebleu, jambedieu n'est pas particulier à l'idiolecte du père Ubu : "Tous - En avant ! Hurrah ! Jambedieu ! Attrapez le grand bougre" (IV, 4, 99 ; il s'agit des Polonais qui se proposent d'attraper Bordure).

Etymologie. La formation de ce jurement est claire. L'article ^{de} Caradec "Rabelais dans l'oeuvre de Jarry" (CCP, 15, pp. 43 - 47)

renvoie pour jambedieu à une référence du Quart Livre. On y trouve en effet (40, p. 232) l'expression jambe de Dieu, mais elle a un statut et un sens tout différents, puisqu'elle désigne une "jambe toute sphacélée et pourrie" exhibée par un mendiant pour exciter la pitié. Rien n'empêche cependant que le lexème ait été retenu par Jarry moins pour son contenu que pour son expression, pittoresque et provocatrice. Jambe de Dieu figure également chez Sainéan, Les sources de l'argot ancien, t. I, p. 28 et t. 2 p. 376. Sainéan signale différents emplois de l'expression chez Bouchet et d'Assoucy, et indique qu'elle est donnée par Motgrave. Si, comme semblent le montrer certains indices extrêmement menus (voir article gidouille) Jarry a eu l'occasion de feuilleter ce dictionnaire, c'est peut-être là qu'il a trouvé jambedieu.

- jarnicotonbleu. 1^{re} occurrence : I, 5, 45. "Oh ! merdre, jarnicotonbleu, de par ma chandelle verte, je suis découvert, je vais être décapité ! hélas ! hélas !". Juron de type pittoresque. La formation en est claire : à jarnicoton, atténuation plaisante de jarnidieu a été rajouté l'élément -bleu, lui-même atténuation de -dieu. Mais le rapprochement de coton et debleu entraîne une interprétation seconde.

- ji. forme du pronom personnel de la 1^{ère} personne dans certaines manifestations de l'idiolecte d'Ubu (voir article pronom personnel).

- Larbins de phynances : I occurrence : Liste des personnages, p. 31. Cette unité sémantique complexe est triplement marquée du point de vue stylistique : le morphème finance/phynance y apparaît sous la

forme phynance (voir cet article) ; l'élément larbin se trouve, par sa finale -in, intégré au paradigme sémantique et formel constitué par salopin et palotin ; enfin le groupement même de ces deux unités constitue un composé néologique.

Etymologie. On peut se demander si larbin de phynances ne repose pas sur une interprétation étymologique de ministre des finances comme "serviteur des finances".

- Lascy. Voir article Leczinski.

- Leczinski : Le vieux paysan polonais del'acte III n'est pas le seul à porter un nom illustre : à la seule réserve de Nicolas Rensky, tous les noms slaves en -cy (Lascy), -ki (Stanislas Lezinski, Jean Sobieski) et -vitch (Michel Federovitch) ont été ceux de person. ages célèbres. Le nom du Czar Alexis est d'origine grecque, mais a été authentiquement porté par un czar. De plus, sa terminaison en [-ksi] l'intègre assez bien dans la série de formes d'origine slave. Il est amusant de remarquer que le czar Alexis Mikhaïlovitch était fils de ... Michel Federovitch. Il est difficile d'imaginer que c'est par hasard qu'on retrouve leurs deux noms dans Ubu Roi : quelque mépris qu'il ait pour l'histoire, Jarry ne lui a pas moins emprunté quelques éléments - qui restent mineurs - du texte (voir aussi article Venceslas). D'où l'existence d'un contenu connoté "historicité", fortement déceptif, qu'on retrouvera, sous d'autres formes, dans UE (voir article Soliman du Dictionnaire d'UE).

- livre des finances : I occurrence : III, 3, 88 : "(...) j'ai sur moi le livre des finances, tant pis pour toi si tu me voles". Type

de mot~~4~~ composé sans fornotation. On remarque l'opposition entre le livre des finances et le bouquin à Nobles.

- lon : forme de 3ème personne du singulier du pronom personnel dans certaines manifestations de l'idiolecte d'Ubu (voir article pronom personnel).

- lumelle. Ce mot ne se manifeste que par une occurrence dans UR :

"Pile. - Qu'est-ce ? Armons-nous de nos lumelles" (IV, 5, 104).

Le contexte immédiat manifeste évidemment qu'il s'agit d'une arme, mais ne donne pas plus de précision. Au cours de la scène suivante, il est question d'un "couteau" manié par Pile~~4~~ (p. 105) pour se défendre de l'ours (voir article correspondant). Lumelle réapparaît dans la "Chanson du Décervelage", de façon plus explicite :

"Bientôt ma femme et moi nous somm's tout blancs d'~~c~~cervelle
Les marmots en boulott'nt et tous nous trépignons
En voyant l'Palotin qui brandit sa lumelle,
Et les blessur's et les numéros d'plomb." (TU, p. 171).

Ainsi la lumelle est donnée comme l'un des instruments - l'instrument privilégié peut-être - du décervelage. Quand on sait de quel contenu second se charge cette opération, on voit quel sens on peut donner à la lumelle.

Etymologie. Il se trouve - de façon à peu près unique - que tous les auteurs qui ont abordé ce problème (1) l'ont résolu de façon exacte : il ne peut s'agir que d'une fausse coupe du mot alumelle, auquel Littré donne pour premier sens "lame de couteau ou d'épée (vieux)". On peut ajouter - simple curiosité de linguistique historique - que cette fausse coupe ne fait que redonner au mot une

forme plus proche de son étymon, puisque l'a- initial vient d'une agglutination de l'article féminin.

(1) Carey Taylor, CAIEF, p. 316, note 39 ; F. Bar, discussion de la communication de Taylor, ibid., p. 361 ; Caradec, "Eléments d'une contribution d'apparence lexicographique à l'étude de Rabelais dans l'oeuvre de Jarry", CCP, 15, pp. 43 - 47 ; H. Bouché, "Ethopée et prosopographie du Palotin", CCP, 21, pp. 8 - 12.

- ma finance. I occurrence : V, I, 122. Fonctionne comme interjection, en parallélisme étroit avec ma giborgne : "Père Ubu. - Pile, Cotice, Pater Noster. Qu'est-ce que c'est que ça ? Il est fou ma finance ! Père Ubu. - C'est très exact ce que je dis ! Et toi tu es idiot, ma giborgne !" Ce parallélisme formel entre les deux termes indique qu'ils ont une structure sémique partiellement commune. (voir aussi article gidouille).

- ma giborgne. I occurrence : V, I, 122. Voir ma finance.

- Machine à décerveler. I occurrence : Liste des personnages, p. 32. Ce composé présente deux caractères néologiques : la présence de l'élément décerveler, et, surtout, l'intégration à la classe des animés, marquée par l'insertion dans la liste des personnages (1). D'où l'effet de provocation dont le malheureux Chassé rapporte une exemplaire manifestation, attribuée au glorieux polytechnicien : "Jarry, à la fin de la liste des personnages, fait figurer la machine à décerveler qui fait bien partie de la tradition ubiqué, mais qui

n'est pas un personnage comme il a l'air de le faire croire" (!!!).
 (D'Ubu-Roi, p. 39). Ce qui au contraire est pleinement significatif
 dans cette personnification de la Machine - qui, rappelons-le, est
 donnée dans le texte comme opérant exclusivement dans les "sous-sols"
 du Pince-Porc et de la Chambre à Sous - c'est qu'elle fait surgir
 des ténèbres inférieures pour l'exhiber en pleine lumière la concrétion
 la plus virulente de l'obscène et du cruel.

NOTE

(1) Un menu détail d'histoire du texte nous paraît significatif :
 dans la préoriginale (Livre d'Art, n° 2, p. 26), la Machine à Décerveler
 occupait, immédiatement après le Cheval à Phynances, le dernier
 rang dans la liste des personnages. Ainsi pouvait-on avoir l'impression
 que ces deux derniers "personnages" avaient un statut un peu
 exceptionnel. Dans l'originale au contraire (p. 16) et dans toutes
 les éditions suivantes, le Cheval à Phynances et la Machine à Décerveler
 ont avancé de deux rangs, puisqu'ils sont suivis de l'Equipage
 et de Le Commandant, ce qui a évidemment pour fonction de manifester
 l'équivalence voulue entre tous les termes de l'inventaire.

(14, 4, 102)
 - Maître des Finances. 6 occurrences : IV, 5, 102 ; IV, 6, 107 ;
~~IV, 4, 102~~ ; IV, 7, 112 ; V, I, 124 ; V, 4, 130. "(...) le tout [il
 s'agit d'une série de supplices] tiré des très saintes Ecritures,
 tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, mis en ordre, corrigé
 et perfectionné par l'ici présent Maître des Finances !" (V, I, 124).
 La présence constante des majuscules permettrait à elle seule d'iden-

tifier cette formation à la fois comme nom propre et comme unité sémantique complexe ayant une certaine stabilité. On peut en outre recourir à un critère sémantique qui apparaît dans l'exemple cité et dans la plupart des autres : le contexte de chacune des occurrences s'accommoderait fort mal du contenu de l'expression obtenu par combinaison du sens de ses composants.

Maître des Finances est un substitut du nom propre Ubu, et s'en distingue en ce qu'il insiste particulièrement sur les aspects ignobles du personnage : voir notamment la liaison avec le thème excrémental dans "ceci va procurer une indigestion au Maître des Finances" (IV, 6, 139). Seule exception : la dernière occurrence du terme : "Et moi je me ferai nommer maître des Finances à Paris":

✓ Maître des Finances peut en effet apparaître ici comme un substitut de ministre des Finances.

- Maître des Phynances. 1 occurrence : IV, 4, 101. "(...) la profondeur du fossé qui s'est trouvé fort à propos sous les pas de l'ennemi de nous l'ici présent Maître des Phynances". Variante du précédent, cette formation se prête aux mêmes remarques, Sur le problème de l'opposition finances/phynances voir article phynance.

Remarque : en IV, 4, 102, on lit bien Maître des Phynances mais il s'agit d'une des rares erreurs de l'édition d'UR dans TU : les quatre textes parus du vivant de Jarry donnent Maître des Finances.

- massacrer : ce verbe est utilisé à plusieurs reprises avec le

sens archaïque de "tuer une seule personne" : "Père Ubu. - Oh ! non ! moi, capitaine de dragons, massacrer le roi de Pologne ! plutôt mourir !" (I, I, 36). Voir aussi I, 6, 48 ; II, 5, 59 ; III, 4, 77 et IV, 4, 100
du métadictionnaire
 Voir article archaïsme. En revanche, en I, I, 134 et en plusieurs autres occurrences massacrer est utilisé avec sa valeur normale dans la langue moderne.

- mauvais. Voir article antithèse du métadictionnaire.

- mordre. Le lexème mordre est représenté dans UR par 33 occurrences. 25 d'entre elles sont le fait du Père Ubu, 7 viennent de la mère Ubu. En une seule occurrence le capitaine Bordure se laisser aller timidement à articuler le mot, mais dans des circonstances particulières : interrogé par le père Ubu sur la qualité du repas qu'il vient de faire, il est amené à formuler quelques menues réserves sur la mordre :

"Père Ubu. - Eh bien ! capitaine, avez-vous bien dîné ?

Capitaine Bordure. - Fort bien, monsieur, sauf la mordre. Père Ubu. - Eh ! la mordre n'était pas mauvaise" (I, IV, 42 - 43).

A cette exception près, mordre est caractéristique de l'iddialecte du couple ubuesque, et, particulièrement, du Père Ubu. Sur les 25 emplois qu'il fait du lexème, on compte 11 occurrences de mordre en qualité d'interjection, sur le modèle suivant :

"De par ma chandelle verte, mordre, madame, certes oui, je suis content" (I, I, 34).

Mordre est parfois répété (2 fois en I, 3, 42 : "Mordre, mordre, mordre") ou associé à une autre interjection : "bougre de

merdre, merdre de bougre" en I, I, 35 (1). Dans ce premier type de distribution, les contextes situationnels de merdre sont assez variés, comme le sont ceux de son étymon dans la langue naturelle : merdre s'accommode en effet aussi bien de la satisfaction (dans l'exemple cité plus haut), de l'agacement (par exemple en I, 5, 45 : "Oh ! merdre ! tu en es une fière, d'andouille"), de la colère (par exemple dans les deux occurrences de III, 2, 72 et 75), de l'inquiétude (en I, 5, 45 : "Oh ! merdre, jarnicotonbleu de par ma chandelle verte, je suis découvert, je vais être décapité"). Il faut faire une place à part aux occurrences de merdre en I, 7, 49 et II, 2, 54 :

- "Père Ubu. Alors voilà. Je tâcherai de lui marcher sur les pieds, il regimbera, alors je lui dirai : MERDRE, et à ce signal vous vous jetterez sur lui" (I, 7, 49).

- "(...) Il lui écrase le pied. Le Roi. - Misérable ! Père Ubu. - MERDRE. A moi, mes hommes" (II, 2, 54).

Le lexème merdre, graphiquement mis en évidence (jusque dans l'édition autographique) fonctionne ici comme signal du meurtre à perpétrer sur Venceslas et ses fils : trace évidente de la relation entre la merdre et les aspects sadiques du comportement du père Ubu.

Les 11 autres occurrences de merdre dans le parler d'Ubu se répartissent de la façon suivante : en III, 3, 76, merdre apparaît dans le jurement composé de par ma merdre. En III, 7, 92 et IV, 3, 94, le lexème, toujours déterminé par le possessif ma, fonctionne comme complément d'un substantif (Madame, garçon), et le contexte manifeste que la qualification ainsi fournie n'est pas flatteuse. En six emplois,

merdre apparaît dans un composé néologique désignant une arme : sabre, croc ou ciseau à merdre (voir les articles correspondants et l'article armes). En V, I, 115 merdre constitue avec sac un jurement néologique (voir article correspondant). Enfin, en I, IV, 43, merdre, utilisé comme substantif, fonctionne comme sujet d'une phrase verbale dans les commentaires, cités plus haut, sur la qualité alimentaire de la merdre. Il est à cet égard intéressant de remarquer la différence d'appréciation entre Ubu et Bordure : différence qui n'étonne pas quand on réfléchit aux fonctions respectives des deux personnages.

La mère Ubu, de son côté, donne 5 fois au lexème merdre le statut d'une interjection. En I, 4, 44 elle l'applique de façon insultante au père Ubu. Enfin, dans les considérations alimentaires de l'acte I, les "choux-fleurs à la merdre" occupent une place de choix dans le menu qu'elle propose à ses invités (I, 3, 39).

Il faut bien avouer que cette étude des distributions du lexème ne suffit pas à éclairer entièrement les deux particularités qui l'affectent : d'une part la déformation graphico-phonique dont il est atteint, et d'autre part sa place à l'initiale absolue du texte, sans le moindre élément de vraisemblance "psychologique". Ce sont ces deux particularités - et surtout la première - qui ont retenu l'attention des commentateurs, en des termes qui, pour diverses raisons, méritent d'être - partiellement (2) - reproduits. Les interprétations se répartissent dans plusieurs directions :

- Pour certains, la déformation répondait à un souci d'

euphémisme (!). C'est ce qu'articule M. Perche :

"Il est évident que le mot initial d'Ubu Roi ne pouvait que choquer, même prononcé avec une lettre ~~se~~ supplémentaire" (Jarry, p. 73).

On trouve la même interprétation dans l'ouvrage de Chassé, qui est allé jusqu'à se donner des justifications historiques : il prête en effet à Charles Morin les "explications" suivantes :

"Pourquoi ce "merdre" ! devant lequel des commentateurs se sont extasiés ? "Ah ! c'est bien simple, me dit M. Charles M^{ooo}. M'oubliez pas que nous étions encore des gosses : nos parents ne voulaient naturellement pas que nous fassions usage du mot tel qu'il était ; alors nous avons imaginé d'y intercaler un r ; voilà tout !" (D'Ubu Roi..., p. 41)

- Pour d'autres commentateurs, l'insertion de l'-r- répond à un souci d'expressivité. Ainsi Rachilde trouve au mot déformé "un accent neuf et la plus affirmative des sonorités" (?) (3). P. Chauveau, croit pouvoir préciser :

"Ce mot, tout nimbé de gloire militaire, Jarry le fait sien, se l'annexe, et, on ose le dire, le renouvelle. Pour lui conférer une majesté, une puissance plus grande, il l'agrémente d'un r supplémentaire qui le rend à la fois efficace et contagieux" (4).

-Plusieurs lecteurs insistent sur la volonté de scandale manifestée tant par la déformation graphique que par la position du mot à l'initiale absolue. C'est cette interprétation - le plus souvent teintée d'indignation - qu'on trouve dans les comptes rendus de presse de la première d'Ubu Roi, par exemple celui-ci :

"Le mot de Cambronne y fait une continuelle explosion ; mais le mot de Cambronne selon le jeune Jarry n'a plus cinq lettres : il en a six, quelque chose comme flâtre au lieu de flûte. Sortez ce vocable des cinq actes, il n'y a plus d'Ubu Roi" (5).

- Enfin, les quelques lignes consacrées à mordre par J.

Lacan décèlent l'aspect ludique de la déformation :

"Mais si l'on nous permet de recourir à l'opposé à l'animation chaleureuse du Witz, nous l'illustrerons en sa plus grande opacité du génie qui guida Jarry en la trouvaille de la condensation d'un simple phénomène supplémentaire dans l'interjection illustre : mordre. Trivialité raffinée de lapsus, de fantaisie et de poème, une lettre a suffi à donner à la jaculation la plus vulgaire en français, la valeur joculatoire, allant au sublime, de la place qu'elle occupe dans l'épopée d'Ubu : celle du Mot d'avant le commencement" (6).

Ce commentaire se résume assez bien par le syntagme "jaculation joculatoire" qui, par un jeu de mots, décrit un autre jeu de mots. Jeu de mots ? Sans doute, et comment s'en étonner dans le contexte général de l'oeuvre de Jarry (7) ? Mais comment fonctionne ce jeu de mots ? Et de quel contenu rend-il compte ?

Les analyses auxquelles on s'est livré, ici même comme sv phynance, ont fait apparaître les faits suivants :

1) Le lexème mordre se manifeste fréquemment à proximité immédiate des lexèmes physique et phynance, et dans des distributions syntagmatiques équivalentes, notamment dans les noms composés désignant des armes ;

2) Au niveau du corpus métastylistique, les trois notions de physique, phynance et mordre, sont présentées comme "parallèles".

Ces deux éléments permettent de rendre compte de l'altéra-

tion qui atteint l'expression du lexème. Il suffit en effet de considérer que la déformation merde → mordre a la même fonction que la modification finance → phynance, à savoir manifester l'appartenance du lexème à un système lexico-stylistique particulier du texte. En somme, l'élément -r- fonctionne ici comme morphème de l'inclusion au paradigme des trois éléments centraux de l'univers ubuesque, précisément au même titre que l'opposition fi-/phy- dans le cas de finance/phynance (8). Levons ici une objection possible : elle consisterait à retenir pour pertinente l'absence de "parallélisme" au niveau de l'expression entre mordre d'une part, physique et phynance d'autre part. Cette objection ne résiste pas à un examen attentif des faits. Dans le cas de finance, il se trouve en effet - hasard du donné linguistique - que la substance graphique du mot se prête facilement à une modification susceptible de marquer le parallélisme avec physique. Il n'en va évidemment pas de même pour mordre ! On voit comment la difficulté a été résolue : parmi les quelques modifications auxquelles pouvait se prêter le mot traditionnel - peu nombreuses, à vrai dire, si l'on songe à la nécessité de laisser identifiable la forme de départ, - c'est l'insertion du graphème -R- qui a été retenue comme la plus favorable. Les raisons anecdotiques de ce choix (9) sont d'importance secondaire. En effet, ce n'est nullement la substance même de l'élément épenthétique qui signale l'intégration du lexème à un système lexico-stylistique, mais simplement le fait que le mot a subi une modification, de quelque nature qu'elle soit. En d'autres termes, seule est pertinente la différence entre

la forme de départ et la forme effectivement réalisée.

Reste à rendre compte de la place occupée par la merdre dans le réseau de relations qui l'unissent à la phynance et à la physique.

a) relation avec la phynance. La relation de la merdre à la phynance est de caractère métaphorique, comme il est dit sv phynance

b) relation avec la physique. Le contenu de connotation du lexème physique peut être décrit comme "sexualité masculine de caractère sadique" (voir article correspondant). On sait d'autre part que les aspects sadiques du comportement sexuel (connoté) d'Ubu ont un caractère essentiellement anal (voir articles armes, Bordure, bâton à physique, petit bout de bois, etc...) On peut donc supposer que la relation entre la physique et la merdre est de caractère essentiellement métonymique : qu'on nous épargne de préciser davantage la nature des relations qui peuvent s'établir entre le bâton à physique ou son substitut le petit bout de bois et la substance qu'il rencontre dans l'exercice de leurs fonctions communes (creuser, exploiter). Le problème qui se pose est de savoir si cette relation métonymique ne se double pas d'une relation métaphorique, comme semble le suggérer l'allusion au "parallélisme" des trois notions dans le texte cité sv phynance. On serait alors amené à voir dans le merdre d'UR le signifiant du scydale phy/allique tel qu'il est communément décrit en psychanalyse (10). Ainsi le mot merdre se trouverait-il signifier simultanément - quoique à des niveaux

différents - les trois termes du système lexico-stylistique auquel il s'intègre. En sorte qu'il deviendrait, à la limite, impossible de "traduire" le contenu de ce lexème dans la langue naturelle : à la fois excrément et objet convoité, substance passive et organe actif. Et on voit comment s'éclaircirait sa position à l'initiale absolue : sorte de second titre, qui résumerait l'essentiel des particularités du langage qu'il inaugure.

(1) Voir sur ce point l'article bougre. Ajoutons ici que le second bougre est ambigu. Interjection ? Substantif ?

(2) Un relevé exhaustif aurait en effet occupé, sans grande utilité, plusieurs pages.

(3) Jarry ou le surmâle des lettres, p. 80.

(4) Alfred Jarry, ou la naissance, la vie et la mort du père Ubu, p. 82

(5) Compte rendu signé "Le Pompier de service", La Paix, II décembre 1896, cité ici d'après "Le dossier de presse d'Ubu Roi", CCP, 3 - 4 p. 76. Parmi les critiques modernes, c'est J.H. Levesque qui a analysé de la façon la plus explicite ce qu'il appelle la recherche du "scandale pour le scandale".

"Sur ce mot, le premier de la pièce, qui, sans doute, n'avais jamais été prononcé auparavant sur un théâtre, et qui, lancé au vâsage des spectateurs, semble les atteindre personnellement, puisque l'action commence par là et n'a été précédée de rien d'autre, sur ce mot, rayonnant de brutalité, subitement se cristallise la condamnation de la bêtise et de la lâcheté (...). C'est bien là l'

intolérable provocation, l'impardonnable attentat.

Ce mot, dit ainsi, dans ces circonstances, se trouve bien chargé, dans sa simplicité terrible - et le plus purement possible - de toutes les puissances et de toutes les séductions du scandale pour le scandale" (Jarry, pp. 39 - 40).

Au niveau de l'effet produit, l'analyse est sans doute exacte, quoique sans doute contaminée par une touche anachronique de dadaïsme (ou de post-dadaïsme). Mais faut-il dire qu'elle néglige entièrement la structuration du contenu à laquelle répond la déformation graphique ?

(6) "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache", in Ecrits, p. 660.

(7) Voir l'analyse de certains jeux de mots des spéculations et de la Dragonne pp. 83 à 90 . Voir aussi l'article jeux de mots du métadictionnaire.

(8) C'est une interprétation comparable à celle que nous proposons ici qui est sous-jacente au bref texte suivant de Marcel Duchamp :

"Arrhe est à art ce que merdre est à merde.

$$\frac{\text{arrhe}}{\text{art}} = \frac{\text{merdre}}{\text{merde}}$$

grammaticalt :

l'Arrhe de la peinture est du genre féminin" ("La boîte 1914", in Marchand du sel, p. 33).

L'introduction de la forme merdre dans une équation de rapports marque qu'aux yeux de M. Duchamp ce n'est pas la substance de la modification qui est pertinente, mais la relation entre la

forme modifiée et la forme de départ. D'autre part, la présence du lexème arrhe, avec la composante sémique péculaire qu'il comporte, semble indiquer que la relation entre la merdre et la phynance est à l'arrière-plan de la remarque.

(9) Pour éclairer ces motivations, il n'est sans doute pas inutile de citer un texte d'André Martel, qui commente avec précision la fonction du même -r- épenthétique dans le néologisme paralloïdre :

"Le mot "paralloïdre" est formé de trois éléments. Un radical "parall-" qui vient de parallèle, naturellement. Une terminaison, "oïde", c'est-à-dire forme. Et une lettre d'ajout, "r", qui s'incorpore dans la dernière syllabe "oïde" pour la transformer en "oïdre". Littéralement, paralloïdre désigne donc un langage qui est à côté, en marge du langage officiel (...) Quant au "r" supplémentaire qui m'a fait écrire paralloïdre au lieu de paralloïde, c'est un son de renforcement que j'ai introduit pour donner au mot paralloïdre plus de rugosité dans son barbarisme. Remarquez aussi qu'en transformant la sonorité du vocable, c'est une image inattendue qui a surgi, celle d'une hydre, cette bête fantastique qui terrorisait les hommes dans les légendes antiques, et qui hante sans doute les hommes actuels dans leur inquiétude présente" ("Contenu de l'expression paralloïdre des corfes", Explication donnée par le Martelandre (André Martel) au Centre International d'Etudes Esthétiques, publié dans Bizarre, n° 32 - 33, 1er trimestre 1964, p. 120).

(10) Voir par exemple Moustafa Safouan :

"(...) au niveau de son WUNSCH le sujet omet volontiers de distinguer deux objets pourtant aussi différents, sur le plan imaginaire, que le phallus et les fèces, ce qui nous démontre que c'est dans les possibilités d'identification offertes par le signifiant, que le principe du plaisir se monnaie" ("De la structure en psych-

nalyse", in Qu'est-ce que le structuralisme ?, (p. 282).

-Messeigneurs : ce terme est utilisé une fois de façon archaïsante par Ubu : "Allons, messeigneurs les salopins de finance, voiturez ici le voitûrin à phynances" (III, 4, 78). On remarque la façon parodiquement cérémonieuse avec laquelle Ubu s'adresse à ses salopins. Voir article archaïsme du métadictionnaire.

- mirliton. A la scène VI de l'acte I, le père Ubu offre au roi un mirliton :

"J'y serai (à la revue), mais acceptez, de grâce, ce petit mirliton.

Il présente au roi un mirliton.

Le Roi. - Que veux-tu que je fasse d'un mirliton ? Je le donnerai à Bougrelas. Le jeune Bougrelas. - Est-il bête ce père Ubu" (p. 47).

Ce bref épisode peut paraître anodin et rigoureusement insignifiant. Il n'en est que plus intéressant de remarquer qu'il est au contraire ~~tenu~~ tenu pour pertinent dans un texte du corpus métastylistique :

"Le père Ubu désirant munifier le roi de Pologne Venceslas, lequel vient de le faire comte de Sandomir, ne sait rien trouver de mieux que cette généreuse formule : "Sire, acceptez, de grâce, un petit mirliton."

Le mirliton - cette "pratique" de Polichinelle prolongée en tuyau d'orgue - nous semble l'organe vocal congruent au théâtre des marionnettes (...)" ("Conférence sur les pantins", TU, p. 495).

La relation explicitement établie avec Polichinelle (voir article correspondant), la forme prêtée à l'objet (prolongé en tuyau

d'orgue) permet de supposer qu'il fonctionne comme symbole phallique. Le don du mirliton apparaîtrait alors comme la menace proférée par Ubu de faire subir à Venceslas un acte sexuel de caractère sadique. Menace récusée par Venceslas, mais transférée immédiatement sur Bougreas qui, on le sait - voir l'article correspondant - pourrait se prêter fantasmatiquement à l'exécution d'une telle menace. - Sur le symbolisme de la voix de fausset, voir l'article de J. Lacan cité sv polichinelle.

- Mondragon. Voir article tuder/tuer, in fine.

- Monsieuye. Cette forme ne se manifeste - par 7 occurrences curieusement groupées dans les 2 derniers actes - que dans l'idiolecte des Palotins. Dans 5 exemples, Monsieuye est précédé de l'interjection hon : on trouvera à cet article un témoignage de Jarry sur la fonction de cet élément dans le texte.

Prononciation. Mme Fort-Vallette nous a dit que Jarry dans la conversation courante utilisait couramment ce terme avec la prononciation [mɔ̃sjoej] - Les lettres de Jarry à Vallette commencent souvent par Monsieuye.

Historique. On est réduit aux conjectures. Il peut s'agir d'une notation caricaturant une prononciation solennelle de professeur. Voir à ce sujet le texte d'UC cité sv pronom personnel. (voir articles idiolecte et par conséquent de quoye).

- Mort. Voir article antithèse du métadictionnaire.

- négation. On observe dans UR plusieurs exemples de négation réduite au seul élément ne :

- "Père Ubu. - (...) Depuis combien de temps ne t'es-tu débarbouillé, ignoble drôle ?" (II, I, 54).

- "Paysans. - Nous ne pouvons, nous avons payé" (III, 4, 78).

- "Père Ubu. - Je vais être bientôt telle^{ment} chargé que je ne saurais marcher si j'étais poursuivi" (III, I, 85).

- "Père Ubu. - Elle est bonne, celle-là ! On me fait payer 12 sous par jour pour cette^{rosse} et elle ne me peut porter" (III, 8, 97 ; on remarque la présence d'un autre élément archaïque : la place du pronom personnel).

L'emploi de ne seul dans le premier exemple renvoie à la langue du début du XVII^{ème} siècle, voire à celle du XVI^{ème}. Dans les trois autres cas, l'omission de pas est conforme aux usages de la langue classique, qui utilise ne seul avec, entre autres verbes, savoir et pouvoir. Voir article archaïsme.

- oneille :

Le lexème oneille a en commun avec les mots phynance et tuder la particularité - qui les oppose à merdre - de ne pas éliminer du texte la forme normale oreille : celle-ci se manifeste en effet par deux occurrences, alors que oneille est utilisé 10 fois (1). Le problème posé par les formes de ce type est donc le suivant : existe-t-il une différence de contenu entre la forme de départ et la forme néologique ? Dans l'affirmative, la répartition entre les deux formes répond-elle dans tous les cas à l'opposition de contenu ? D'une façon qui n'est qu'apparemment paradoxale, c'est à la seconde

question qu'il est préférable de répondre d'abord, après l'avoir toutefois réduite à son aspect formel, qu'on peut ainsi formuler ; la répartition entre oneille et oreille est-elle aléatoire ?

Il ne le semble pas. On peut en effet faire valoir les deux arguments suivants :

a) si les formes étaient réparties de façon absolument aléatoire on pourrait s'attendre à trouver, pour chacun des trois couples de mots concernés, des proportions comparables d'emploi des deux formes. Il n'en va pas ainsi : si, pour oneille vs oreille la proportion est de 12/2, elle est de 2/24 pour tuder vs tuer et de 12/40 pour phynance vs finance. Il paraît donc vraisemblable de supposer qu'une pesée particulière fait apparaître oneille plus fréquemment qu'oreille, et inversement finance et tuer plus fréquemment que leurs concurrents néologiques (voir les articles correspondants).

b) pour oneille, l'histoire du texte d'Ubu Roi du vivant de Jarry fournit des renseignements pertinents :

- Acte III, scène 7, p. 83 de l'édition, utilisée à titre de référence, de Tout Ubu. Dans la préoriginale d'Ubu Roi (voir bibliographie n° 3,2) on trouve le texte suivant : "Père Ubu. - Sabre à finances, corne de ma gidouille, madame la financière, j'ai des oreilles pour parler et vous une bouche pour m'entendre" (Livre d'Art, n° 3, p. 63). Dans l'édition originale de 1896 et dans l'édition en fac simile autographique de 1897, on trouve le texte : "(...) j'ai des oneilles pour parler (...)" (96, p. 93 ; autog. p. 103)

- Acte III, scène 5, p. 80 de Tout Ubu : Dans la préoriginale et dans l'originale, on trouve le texte suivant : "Père Ubu. - (...) je vous invite à dormir sur les deux oneilles" (Livre d'Art,

n° 3, p. 63 ; 96, p. 87). Dans le manuscrit qui servit à la reproduction autographique de 1927, Jarry avait d'abord écrit oneilles. Il a ensuite surchargé un r sur le n, qui n'en reste pas moins lisible. C'est la seule surcharge de l'édition autographique, et, peu s'en faut (2) la seule variante qu'elle présente par rapport à l'originale (3).

Ainsi, le désir de substituer oreille à oneille a poussé l'auteur à introduire une surcharge, graphiquement fâcheuse, dans le texte, soigneusement calligraphié, du manuscrit destiné à une reproduction luxueuse : l'aurait-il fait si oreille et oneille avaient été équivalents ? On supposera donc, comme on le ferait pour la description d'une langue, qu'à la différence d'expression entre oreille et oneille correspond une différence de contenu. Pour mettre en évidence cette différence, on examinera concurremment le corpus métastylistique et les distributions contextuelles.

1) Corpus métastylistique : Dans l'Almanach illustré du Père-Ubu, Jarry prête à Ubu d'intéressantes conceptions en matière de philologie et, notamment, de réforme de l'orthographe (4).

"CON. (5) - Puisque vous aimez à ne rien faire comme tout le monde, vous devez être séduit par la réforme de l'orthographe ? P.U. - Assez peu, Monsieur, et je m'étonne que vous me fatigiez l'esprit à m'interviewer sur cette ineptie ! CON. - Pourtant, Père Ubu, vous ne pouvez nier que vous écriviez avec quelque prédilection oneille et phyaance ? P.U. - Ceci est tout différent. Les bougres qui veulent changer l'orthographe ne savent pas et moi je sais. Ils bousculent toute la structure des mots et sous prétexte de simplification les estropient. Moi je les perfectionne et embellis à mon

image et à ma ressemblance. J'écris phynance et oneille parce que je prononce phynance (6) et oneille et surtout pour bien marquer qu'il s'agit de phynances et d'oneilles, spéciales, personnelles, en quantité et qualité telles que personne n'en a, sinon moi ; et si l'on n'est pas content, je me mettrai à rédiger houneilles et pfuinance (7) et ceux qui réclameront encore j'i lon fous à lon pôche !!!" (Tout Ubu, p. 407).

Le texte sans doute, est postérieur de quelques années à la publication d'Ubu Roi, puisqu'il parut au début de 1901. Mais les faits auxquels il est fait allusion sont bien ceux qui se manifestent dans Ubu Roi, et ce qui est dit de la valeur de phynance reprend au moins partiellement ce que Jarry en disait en 1897; le témoignage est donc également recevable pour oneille. On voit que ce terme est ici placé sur le même plan que phynance, et que ce sont les mêmes raisons qui, dans les deux cas, ont entraîné la déformation : oneille, "parallèle" à phynance, peut donc être intégré au système lexical qui constitue l'univers ubuesque. Il est porteur d'un élément particulier de contenu qu'on peut être tenté de définir comme "participation privilégiée à l'univers ubuesque". Reste à expliquer pourquoi le lexème oreille - apparemment bien innocent - a pu se prêter à une telle structuration.

2) Distributions contextuelles. Dans 5 de ses 10 occurrences, oneille se manifeste dans le syntagme de courer ou de ciseau :

"Père Ubu. - Non, il n'entend pas; les Salopins lui ont coupé les oneilles. Décervelez, tudez, coupez les oneilles, arrachez les finances et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins,

c'est le bogueur du Maître des Finances" (IV, 7, 112 ; voir aussi III, 4, 72 ; III, 8, 86 et V, I, 114).

Dans deux des cinq occurrences restantes, oneille apparaît dans l'expression enfoncement/pénétration du petit bout de bois dans les oneilles (III, 8, 88 et V, I, 124).

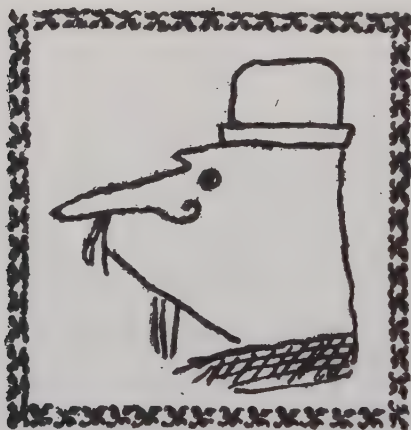
On voit quels sont les traits sémantiques du lexème qui sont retenus dans ces occurrences : pour les premières, l'oneille est une "excroissance de chair particulièrement propre à être coupée dans les secondes, elle apparaît sous la forme d'un "orifice où peut commodément s'enfoncer un objet dur et pointu". Ainsi, l'oneille est un ~~objet~~ privilégié des sollicitudes ubuesques, dans la mesure où elle lui permet d'exercer confortablement ses activités sadiques : d'où le privilège qui lui est accordé de manifester dans son expression son intégration à l'univers ubuesque.

~~Faut~~ ^{plus} ~~peut-être~~ il aller loin, et ne pas repousser la tentation de voir dans l'oneille un symbole sexuel ? Il est, avouons-le, difficile de résister : dans le premier groupe d'occurrences, l'oneille fonctionnerait comme symbole phallique. Ainsi s'expliquerait une particularité anatomique d'Ubu, non explicitée dans Ubu Roi, mais signalée au moins indirectement, dans d'autres états du texte : Ubu n'a qu'une oneille (8). Dans "craignez et redoutez..." il l'utilise comme une arme pour châtier les Palotins :

"Son oneille (9) se tord et s'abat en sifflant

Un palotin giflé se réveille en hurlant" (TU, p. 265).

Quant aux figurations graphiques d'Ubu, elles donnent des renseignements intéressants, quoique ambigus. Les unes en effet (par exemple le V^éritable portrait et l'Autre portrait) ne comportent pas d'oreille (10) *visible*:



Autre portrait de Monsieur Ubu.

Les autres (voir les reproductions des articles croc à finance et voiturin à phynances) représentent la tête d'Ubu surmontée d'un objet étrange qui ressemblé à une feuille. Or on sait par Chassé que dans l'état primitif de la geste hébertique le P.^{re} "porte sur le haut de la tête une seule oreille extensible, qui en

temps normal est ramassée ^{sous} ~~sur~~ son chapeau" (D'Ubu Roi... p. 28).

"Haute de plusieurs mètres, elle est flexible, tranchante comme un rasoir et constitue une arme terrible" (ibid. p. 57 ; ce texte est donné par Chassé comme provenant directement de Ch. Morin). Tous ces traits s'accrochent assez bien d'une interprétation sexuelle. La feuille, on le sait, fonctionne fréquemment comme symbole phallique (11). Quant à l'utilisation de l'oreille comme arme, elle évoque la relation - à la fois métaphorique et métonymique (12) - entre le phallus et le pal ou l'épée. Ajoutons enfin que dans Onésime on trouve la forme cornesoreilles (p. 197) qui s'intègre au paradigme des jurons en corne-, tous pourvus d'une connotation sexuelle. (*voir l'autre corne-*).

Quant au second groupe d'occurrences on y verrait sans étonnement l'utilisation d'oneille comme métaphorisation du sexe féminin, ou plus vraisemblablement, de cette "issue" que l'homme est contraint d'offrir pour plagier l'usage de cette plaie" (l'Autre Alceste, AA., 1964, p. 57). Ainsi s'expliquerait la parenté qu'on a cru identifier entre le petit bout de bois et le bâton à physique (voir articles correspondants).

Il nous reste à rendre compte d'une part des occurrences d'oneille qui n'ont pas encore été analysées, d'autre part des emplois d'oreille et de la concurrence entre les deux formes dans les deux cas manifestés par l'histoire du texte.

a) en IV, 5, 133, Ubu interroge avec sollicitude Cotice sur le sort de son oneille :

"Eh ! sire Cotice, votre oneille, comment va-t-elle ?
Cotice. - Aussi bien, Monsieure, qu'elle peut aller tout en allant

très mal. Par conséquent de quoye, le plomb la penche vers la terre et je n'ai pu extraire la balle".

On ne retrouve là aucune des deux distributions caractéristiques identifiées plus haut. Le contexte indique cependant que le comportement de cette oreille n'est pas celui d'une oreille traditionnelle ! Cette inclination vers la terre constatée comme anormale par Cotice indique en effet que la position normale de l'oreille est l'érection. D'où l'interprétation qu'on devine. Il n'est d'ailleurs peut-être pas indifférent de rappeler que Cotice se confond sans doute avec Quatrezoneilles, son homologue dans Ubu Coccu, qui, comme lui, apparaît toujours à la même place - la troisième - dans la liste des Palotins. Et ce nom de Quatrezoneilles - malgré l'adjectif numéral, qui peut au premier abord étonner - est sans doute plus transparent que celui de Cotice.

b) On trouve en V, I, II7 la seule occurrence finalement indiscutable d'oreille :

"Mère Ubu. - Vous n'écoutez pas, Monsieur Ubu ; prêtez-nous une oreille plus attentive".

Les faits sont ici d'une grande clarté : la Mère Ubu, qui dans cette scène essaie de se donner pour une Apparition, n'a évidemment pas à utiliser les formes qui caractérisent l'univers ubuesque. Au demeurant, le mot oreille est employé avec la valeur d'"organe de l'audition", qui le ferait sans doute échapper de toute façon à la marque que constitue la déformation.

c) La variante, signalée plus haut, de III, 5, 80 est particulièrement intéressante. Le retour de oneille à oreille qu'elle manifeste de façon indiscutable peut s'expliquer par les caractéristiques sémantiques du contexte : la forme y apparaît en effet dans l'expression figée dormir sur les deux oreilles. Cette expression est un syntagme figé et fornoté (voir l'index des concepts), dont la signification ne doit pas être interprétée analytiquement, mais synthétiquement, comme celle d'un "nouveau tout lexical" (13). Dans cette nouvelle unité, chacun des termes perd son individualité sémantique et, par là, échappe à son propre système sémantique. Oreille, en quelque sorte protégé par la structure de l'expression totale, sort du système auquel, dans le reste du texte il est intégré. D'où la nécessité de corriger oneille en lui rendant sa forme traditionnelle.

d) La variante de III, 7, 83 - peut-être moins intéressante, puisqu'elle ne se manifeste qu'entre deux états imprimés du texte - fonctionne en sens inverse : elle substitue oneille à un premier état oreille. L'interprétation est ici, avouons-le, un peu plus délicate : le lexème apparaît en effet dans un contexte qui met en valeur essentiellement la composante "organe de l'audition", de son contenu, à l'exclusion des deux aspects qui conditionnent, dans les autres cas, la déformation. L'hypothèse que nous croyons cependant pouvoir formuler risque de ce fait de paraître un peu plus fragile. Elle repose sur le fait que la réplique d'Ubu comporte une commutation des deux syntagmes nominaux par rapport aux syntagmes

verbaux auxquels il devraient normalement se rattacher ("des oreilles pour parler", "une bouche pour m'entendre"). Cette contrebatterie syntagmatique a pour fonction évidente - parce que soulignée par le texte même - de manifester la stupidité d'Ubu :

"(Eclats de rire) Ou plutôt non ! Vous me faites tromper, et vous êtes cause que je suis bête" (ibid.)

Il se trouve que le trait "stupidité" est l'un de ceux qui constituent l'univers ubuesque (voir le texte de La Critique cité sv phynance et le texte des "Questions de théâtre" cité sv jeux de mots).

Il n'est donc pas impossible que la déformation oneille dans ce cas ait pour fonction de formaliser de façon redondante un trait sémique qui, par exception, affecte ici plutôt le contexte que le lexème lui-même.

Étymologie. Contrairement à ce qui se passe pour phynance la description du statut du lexème oneille dans UR ne suffit pas à en éclairer l'étymologie. L'explication donnée par Chassé est ici particulièrement faible : "Charles Morin m'explique aussi qu'"oneille" était souvent employé par son frère et par lui avec le sens d'oreille". Et de préciser en note que "ce genre de remplacement d'une lettre par une autre est fréquent dans l'argot des Taupes et de l'X, argot auquel M. Charles Morin était un peu initié puisqu'il était déjà à ce moment taupin en puissance" (D'Ubu Roi... p. 41). La première partie de l'"explication" ne fait que reculer la difficulté. Quant à la seconde partie, elle est historiquement fort contestable : selon Chassé lui-même, Ch/ Morin a "travaillé à l'oeuvre ubique es-

sentiellement en 1885 et 1886" et n'est entré en "taupe" qu'en 1887. Comment pouvait-il connaître l'argot d'un milieu auquel il n'était pas encore intégré ? - I.L. Sandomir a remarqué "qu'Oneille est le nom français d'un petit port ultramontain, Oneglia, où l'on fabrique entre autres produits justement réputés, l'huile d'Oneille" (Opus Pataphysicum, p. 20): Rapprochement qui n'est amusant - et d'ailleurs présenté comme tel par son auteur. - On peut aussi penser à l'analogie à la fois formelle et sémantique du lexème âne. - Mais il est plus vraisemblable que la substitution de -n- à -r- n'a pas d'autre explication que phonologique : le phonème -n- était - peut-être avec -l- - celui qui assurait le mieux à la fois l'identification du lexème de départ et la marque d'oneille comme néologisme. Voir article du métadictionnaire : idiolecte).

NOTES

- (1) Voir cependant, plus bas, les remarques sur l'histoire du texte
- (2) Les autres variantes portent en effet sur de menus détails de présentation du texte : ponctuation, majuscules substituées à des minuscules, correction de quelques confusions du texte de l'originale entre f- et s- initiales, etc...
- (3) Est-il nécessaire de regretter ici de n'avoir pu consulter le manuscrit d'UR ? Avrai dire, nous connaissons bien l'existence d'un manuscrit ; mais il s'agit d'un texte préparé pour l'impression - vraisemblablement celle de l'originale - et de ce fait sans grand intérêt pour une étude stylistique. Quant au manuscrit original d'

UR, il a disparu dans les conditions décrites par Chassé (D'Un Roi..., pp. 33 - 35).

(4) Jarry s'intéressait à ce problème, alors d'actualité : il a consacré des comptes rendus raisonnables et honorablement informés à la Grammaire Française de Jean Barès et à la question de l'accord du participe passé de L. Clédat. Voir la première partie, chapitre I.

(5) C'est Jarry qui est responsable de cette irrévérencieuse abréviation du mot Conscience.

(6) Cette phrase, avouons-le, nous a plongé dans des abîmes de perplexité : elle semble en effet laisser entendre que phynance correspondait à une prononciation particulière. Or, de quelque façon qu'on examine le problème, on ne peut que parvenir à la conclusion contraire :

1) S'il avait voulu noter une prononciation particulière on comprend mal pourquoi Jarry, suffisamment averti des problèmes orthographiques, aurait choisi la forme phynance, pour le moins ambiguë ;

2) On voit mal à quelle différence de prononciation pourrait répondre l'opposition finance/phynance ;

3) Aucun des spectateurs de la première d'UR (préparée par Jarry lui-même, alors secrétaire de Lugné-Poe) n'a remarqué une différence de prononciation ;

4) Jarry lui-même - qui dans ses lettres, notamment à

Vallette et Rachilde, utilisait fréquemment la forme phynance - ne prononçait jamais le mot de façon insolite (témoignage de Mme G. Fort-Vallette). Il faut donc conclure soit à un trait d'esprit moqueur du père Ubu - qui, dans le contexte, se gausse à plusieurs reprises de la candeur de sa Conscience - soit à une maladresse d'expression de Jarry, qui aurait fait dépendre du même verbe prononcer le mot oneille, auquel il s'appliquait correctement, et le mot phynance auquel il ne s'applique pas. Une telle maladresse n'aurait-croyons-nous, rien d'étonnant dans un texte de nuance quelque peu alimentaire visiblement rédigé avec quelque hâte.

(7) Au moins à notre connaissance, la forme pfuinance ne figure pas ailleurs que dans ce texte. Mais on trouve la forme "parallèle" pfuisic, dans l'expression prophaiseur de pfuisic ("Les paralipomènes d'Ubu", La revue blanche, t. XI, 1er décembre 1896, p. 491) - ce qui ne fait d'ailleurs que manifester une fois de plus le "parallélisme" entre les deux ~~lectures~~ *lexèmes*.

(8) Qu'on ne se laisse pas arrêter par l'occurrence de III, 7, 83 : "j'ai des oneilles pour parler et vous une bouche pour m'entendre". Une fois l'ordre normal rétabli, on s'aperçoit qu'oneille y apparaît avec l'expression figée j'ai des oreilles pour entendre, expression qui est utilisée en dehors de toute référence particulière à l'anatomie ubuesque. Au demeurant, oneille est ici pris avec le sens d' "organe de l'audition", sens qu'il ne prend nettement que dans ce seul emploi. Voir d'ailleurs, plus bas, ce qui est dit de la variante.

(9) Dans un premier état du texte (TU, p. 221) le mot apparaît sous la forme oreille.

(10) On peut supposer que l'Autre portrait conserve le souvenir de l'anatomie signalée plus bas par Chassé: *l'oreille y avait dissimulée sous le chapeau*.

(11) Voir, par exemple, la chanson populaire "Les filles de la Rochelle".

(12) Voir Messaline, notamment l'avant-dernier chapitre.

(13) A.J. Greimas, "Idiotismes, proverbes, dictions", Cahiers de lexicologie, n° 2, 1960, p. 51; in Du sens, pp. 309, 314.

- ours. La fonction de l'ours dans le texte n'est pas immédiatement évidente. Nous avons même été un moment tenté de lui supposer une fonction déceptive, analogue, au niveau de la structure du texte, à celle des archaïsmes ou des vulgarismes au niveau de sa manifestation : fonction, finalement, de faire-valoir par rapport à d'autres éléments. Mais il n'en est rien. Les choses s'éclairent quand on s'aperçoit que l'ours est une manifestation seconde de Bordure ("déchiré" par Ubu en IV, 4, 99). A deux reprises dans son rêve, Ubu assimile Bordure à l'ours : "Ah ! voilà Bordure, qu'il est mauvais, on dirait un ours," puis "Mais va-t-en maudit ours. Tu ressembles à Bordure" (IV, 7, III). Plus décisif : dans le "répertoire des costumes" (1) à l'article ours, Jerry a indiqué : "Bordure en ours" (TU, p. 27). On a vu d'autre part, sv Bordure, les relations anagrammatiques entre ours, orle, Bordure et bougre. On voit ainsi comment s'interprète la fonction de l'acteur Bordure - ours dans le texte :

dans les 2 premiers actes, Bordure fonctionne comme adjuvant d'Ubu. A partir de l'acte III et jusqu'à IV, 4 il fonctionne, toujours sous l'apparence du capitaine, comme opposant. Sous sa seconde manifestation d'ours, il a d'abord la fonction d'opposant, dans la scène 6 de l'acte IV. Mais il reprend la fonction d'adjuvant en V, I, 121 - où Ubu "jette l'ours" sur la mère Ubu qui en est "accablée" - et surtout en V, 3, 127, où Ubu "assomm(e) à coup d'ours" deux Polonais. Ainsi sa fonction dans le texte se manifeste-t-elle pleinement symétrique. - Si d'autre part on admet notre interprétation du personnage de Bordure - symbole anal - et celle d'Ubu - gidouille + phallus, avec accentuation de la gidouille aux dépens du phallus - on voit quel sens on peut donner aux relations entre les deux personnages.

L'ours est également en relation avec Bougrelas, quoique de façon moins précise qu'avec Bordure. Voir sur ce point articles Bordure et Venceslas.

(1) Qu'on ne vienne pas nous dire que dans ce texte l'assimilation de Bordure à l'ours a un caractère accidentel, et s'explique simplement par le désir d'économiser un acteur. Si on admettait la pertinence d'une telle remarque, il faudrait expliquer pourquoi c'est précisément Bordure qui a été choisi pour le rôle de l'Ours plutôt que tel autre personnage masculin : Venceslas, ou l'un de ses ^{dans} premiers fils, ou encore le Czar étaient, à ce moment de la pièce, également "disponibles".

- palmipède : Ubu manifeste sa scandaleuse ignorance en utilisant ce terme avec la valeur de plantigrade "Ah ! eh bien ! il (le "bel esprit" que se flatte d'être la mère Ubu) va rencontrer un palmipède maintenant. (Il lui jette l'ours)" (V, I, 121).

- palotin : l'origine et la fonction des Palotins - émanation immédiate et directe de la volonté de leur maître, à la nature duquel ils participent - ont été décrits par Pile. Dans l'un des seuls passages de l'"Acte Terrestre" de CA qui n'apparaisse pas dans UR, Ubu entonne à la gloire de ses Palotins l'hymne suivant :

"Nos Palotins sont aussi d'une grande importance, mais point si beaux que quand j'étais roi d'Aragon. Pareils à des écorchés ou au schéma du sang veineux et du sang artériel, la bile financière leur sortait par des trous et rampait en varicocèles d'or ou de cuivre. Ils étaient numérotés aussi et je les menais combattre avec un licon d'où pendaient des plombs funéraires. Les femmes avortaient devant eux heureuses, car les enfants nés leurrés seraient devenus semblables. - Et les pourceaux coprophages vomissaient d'horreur" (AT, De. c. t. IV, pp. 319 - 320).

Etymologie. Palotin a donné lieu à de forcenées étymologies. M. Carey Taylor y voit un "croisement amusant de paladin, palatin et salopin" (CAIEF, 1959, p. 315). Chassé croit pouvoir déceler une autre relation entre palotin et salopin : "L'inversion des syllabes, comme dans palotins remplaçant salopins, est aussi un jeu habituel aux élèves des classes supérieures des lycées" (D'Ubu Roi..., p. 3^e, note 2). On est curieux de savoir comment une inversion de syllabes peut faire surgir palotin de salopin ! M. Perche (Jarry, p. 73) pense que le mot "procède de palot, l'être rustre taillé dans la grossièreté et gonflé d'instincts primitifs". Enfin, M. Rheims, Dictionnaire des

mots sauvages, sv, voit en palotin le résultat du "croisement entre pâlot et palatin". Fantaisies bien pardonnables : comme on le constate pour d'autres mots (par exemple Cotice et Bordure) le mot Palotin ne se justifie pas au niveau d'UR, mais par rapport à un autre texte du cycle ubuesque : dans Ubu Cocu, les Palotins sont spécialisés dans le maniement et l'application du Pal (voir UCI, I, 6, TU, PP. 209 - 211), et c'est de cet instrument fondamental qu'ils prennent leur nom. La chose a été bien vue par H. Bouché : "Cet instrument (le pal) qui attire le feu du ciel (de Sodome à Franklin) est une des supports linguistiques du mot si miroitant de Palotin ("Ethppée et prosopographie du palotin", CCP, 21, p. 10). On est tenté de préciser : l'un des trois articles palot du Dictionnaire de Littré est rédigé de la façon suivante :

"Palot. s. m. Se dit des piquets sur lesquels on tend les cordes au bord de la mer. - E. Diminutif de pal."

Du point de vue formel, palotin est donc à palot - et par là à pal- ce que voiturin est à voiture et salopin à salop.

Il convient d'ajouter que le pal permet - si nous osons dire - de déboucher sur le phalle, dont il n'est qu'une des manifestations, comme le dévoile - entre autres choses - le paronymique palloïde, appliqué, dans les "Visions actuelles et futures" (CCP I, p. 6) à un bec de gaz à "rayures d'or et vertes", qui semble n'être lui-même que métaphorisation du Bâton-à-physique.

- Iconographie. Les Palotins ont donné lieu à deux types de représen-

tations graphiques. Dans les unes, ils sont figurés sous la forme de ballons de baudruche gonflables à volonté (voir par exemple le dessin reproduit p. 442). Mais le plus souvent l'aspect palloïde (ou phalloïde) des Palotins est plus nettement dénoté, par exemple, par la figuration suivante (publiée dans l'originale des Mi):



Cette illustration est évidemment en relation étroite avec la description de l'apparition des Palotins dans "l'Autoclète" :

"Et soudain les trois (caisses), d'un hoquet convulsif baillèrent et la trinité hirsute des Palotins jaillit en un élan phallique. Barbus de blanc, de roux et de noir, coiffés à la phrygienne de perdoie, serrés en des justaucorps versicolores, ils agitent leurs bras placides, qui traversent en croix leur tronc annelé de chevrons" (p. 188 du t. 4 des Oe. c.).

Un peu plus bas les Palotins sont comparés à des "hiboux sautant d'un panier" (ibid.), et on sait que le hibou fonctionne chez Jarry comme symbole phallique (voir le chapitre sur CA). - Quant à l'apparition cornue, spiraloïde et macroglosse qui orne la partie supérieure gauche du bois, elle est d'interprétation délicate. Il

pourrait s'agir du limaçon, animal qui apparaît assez fréquemment dans le texte des *Mi*, voir, par exemple, pp. 17² - 179 ; 183, 203 ; 230. Faut-il préciser que ce limaçon, parfois limace, parfois escargot, comporte une évidente connotation sexuelle ? Ainsi, l'Incube des "Lieds funèbres" est-il comparé à une limace (p. 178). Et, dans la scène 3 d'"Haldernablou", la longue apostrophe d'Haldern au Phallus tournoyant le compare à une limace :

"(...) tu dépenses ta force dans la rage des verticaux cercles d'écureuil, et bourdonnes si douce (1) sur la terre qui te tient en sa glu, que tu sembles le vol de limace ailée de cristal d'une fusiforme macroglosse" (Oe. c., t. II, p. 230).

Il serait donc tentant d'identifier l'apparition du dessin à cette limace ailée, et d'y voir la redondance du symbole phallique déjà constitué par les trois Palotins.

(1) L'emploi du féminin s'explique par le fait que le Phallus n'est désigné que par son appellation métaphorique de mandragore.

- parapiuie. Au même titre que le "grand caban" et la "grande capeline", le parapluie est l'un des accessoires vestimentaires particulièrement convoités par *Ubu*, comme on verra d'après les exemples cités svv caban et capeline.

Au niveau de la connotation, le contenu du parapiuie est double. Au même titre que le caban et la capeline il fonctionne d'une part comme instrument protecteur. Mais par sa forme, et certaines particularités de son mécanisme, il se charge d'un symbolisme sexuel bien connu en psychanalyse :

"Tous les objets allongés : bâtons, troncs d'arbres, parapluies (à cause du déploiement comparable à celui de l'érection) (...) représentent le membre viril" (1).

Précisons, à l'égard de cette citation, que nous ne la faisons apparaître qu'à titre de confirmation d'une hypothèse formulée par d'autres voies ^{voir} (chapitre 3). Il n'est d'ailleurs que trop évident que la méthode strictement analogique de décryptage des symboles mise en oeuvre, dans ce passage, par Freud se heurterait, à propos du texte de Jarry, à de graves difficultés : comment mettrait-elle en évidence la fonction de symboles phalliques exercées par des objets sphériques tels que le miroir ou la lune dans Nessaline ou le boulet dans UE ?

(1) Freud, L'interprétation des rêves, p. 374.

- Par conséquent de quoye. Avec l'élément hon, Monsienye, cette formule de transition - d'ailleurs employée à contre-sens dans ses deux occurrences de IV, 5, 103 et V, 2, 126 - a pour évidente fonction de caractériser l'idiolecte des Palotins.

Prononciation : [paʁkʰsɛik̃ də kwaj] (témoignage de ~~Fort~~ Fort-Vallette, qui a entendu fréquemment Jarry utiliser cette expression).

Envisagée à la fois au niveau de l'expression ("prononciation aberrante") et à celui du contenu ("non pertinence sémantiques") cette unité comporte une connotation qu'on est tenté de décrire comme "inhumanité".

- pas. Voir article point.

- passé simple. D'une façon générale, l'emploi des temps du verbe dans UR donne lieu à peu de remarques pertinentes du point de vue stylistique. C'est à peine si l'on peut relever deux emplois peu attendus du passé simple dans un passage où abondent les passés composés, les imparfaits et les présents de narration :

"Mère Ubu. - (...) Enfin je trompai leur fureur, et après quatre jours de courses dans la neige de ce qui fut mon royaume, j'arrive me réfugier ici" (V, I, 14).

Il s'agit là d'un élément de pastiche du style de la tragédie classique (voir aussi articles perdre, penser, allusion à des oeuvres classiques, et d'une façon générale, l'article archaïsme.)

- Passer par la casserole. L'unique occurrence de cette unité sémantique complexe à contenu fornoté pose un problème d'interprétation :

"Père Ubu. - Ah ! Mère Ubu, vous me faites injure et vous allez passer tout à l'heure par la casserole. Mère Ubu. - Eh ! pauvre malheureux, si je passais par la casserole, qui te raccommoderait tes fonds de culotte ?" (I, I, 34).

Le contexte est ambigu. La question de la mère Ubu semble en effet faire allusion à sa propre liquidation physique, et dans ce cas l'expression aurait le sens de "tuer". La seule connotation qu'elle comporterait en outre serait celle qui est décrite à l'article vulgarité du métadictionnaire, et s'opposerait à la solennité caricaturale des paroles d'Ubu (vouvoiement, faire injure). Mais d'un autre côté, il est question immédiatement après, et de façon remarquablement insistante, du cul d'Ubu (sans contrepâterie !). On peut donc se demander si le contenu fornoté sexuel de l'expression ("subir contre sa

volonté des rapports sexuels") n'est pas retenu à titre de contenu de connotation. Il serait alors à remarquer que ces velléités hétérosexuelles du père Ubu restent à l'état de menaces, et sont vite estompées par la perspective d'un repas d'andouille. (voir article correspondant).

- payer. Comme dans la langue naturelle, ce lexème signifie "verser de la finance". Mais la fi-/phynance jarryque ne se confond pas avec la finance de la langue naturelle. (voir article phynance).

- penser : utilisé à deux reprises avec le sens archaïsant de "faillir"

"Père Ubu. - Ho ! ho ! j'ai peur ! Ha ! je pense mourir ! O pauvre homme que je suis !" (III, 7, 84).

Voir aussi V, I, 113. Voir article archaïsme.

- perdre : est utilisé une fois avec le sens archaïsant de "faire périr" : "Mère Ubu. - je manque mille fois périr, étouffée dans un cercle de Polonais acharnés à me perdre" (V, I, 174). Voir articles archaïsme et alexandrins et hémistiches.

- Période. On trouve dans UR quelques exemples de périodes, curieusement concentrées dans l'acte IV :

- en IV, 4, 101, Ubu fait ridiculement rimer entre eux les substantifs de la longue phrase dans laquelle il s'est embarrassé : (habileté... cavalier ... solidité ... rapidité ... solidité ... légèreté ... célébrité ... fossé ...).

- en IV, 5, 104, longue période construite sur le modèle classique ainsi que ... ainsi (voir article binette). On remarque l'

utilisation d'une ponctuation^{tion} particulièrement insistante (tiret entre la subordonnée et la principale). Du point de vue du contenu, la période se caractérise - indépendamment des traits signalés à l'article binette - par la naïve désinvolture de la conclusion ("mais aussi il y avait trop de Russes") - ce qui ne manque pas d'entraîner, du point de vue rythmique, une chute trop rapide de la phrase, dont le second membre se trouve complètement déséquilibré par rapport au premier. L'ensemble constitue un exemple particulièrement agaçant de discordance entre l'expression - solennelle au début, ridicule à la fin - et le contenu - constamment aberrant.

- la période de IV, 6, 107, peut au premier abord paraître plus adroitement construite et mieux rythmée que les deux autres :

"Vous pouvez vous flatter que si vous êtes encore vivants et si vous foulez encore la neige de Lithuanie, vous le pouvez à la vertu magnanime du Maître des Finances, qui s'est évertué, échiné et égosillé à débiter des patenôtres pour votre salut, et qui a manié avec autant de courage le glaive spirituel de la prière que vous avez manié avec adresse le temporel de l'ici présent Palotin Cotice coup-de-poing explosif".

On voit cependant comment se manifestent les éléments caricaturaux : extrême - et excessive - raideur de la fin de la phrase, aspect proprement scandaleux de l'antéposition de l'adjectif temporel, choix ^{systematiquement} ~~volontairement~~ maladroit et discordant des trois verbes qui réalisent le groupement ternaire évertué, échiné et égosillé.

- petit bout de bois. 4 occurrences : III, 8, 85 ; III, 8, 88 ;

IV, 4, 100 ; V, I, 124. Dès la première occurrence, le mot apparaît dans un contexte suffisamment explicite pour indiquer qu'il s'agit d'une arme : "Ah ! Mère Ubu, donne-moi ma cuirasse et mon petit bout de bois". En III, 8, 88 et V, I, 124 il apparaît dans les expressions enfoncement / pénétration du petit bout de bois dans les onelles qui éclairent son sens de façon décisive. En IV, 4, 100, le petit bout de bois est mis sur le même plan que le sabre à merdre, le croc à finances et surtout, le bâton à physique, dont il partage les fonctions :

"Que le bâton à physique travaille d'une généreuse émulation et partage avec le petit bout de bois l'honneur de massacrer, creuser et exploiter l'Empereur moscovite".

On voit par quels verbes se manifestent les intentions meurtrières d'Ubu : indépendamment de l'archaïsme massacrer, c'est pour le creusement et l'exploitation, comme d'un filon de substance - et quelle ? - que le père Ubu utilise le bâton à physique et le petit bout de bois. Ces fonctions de l'objet (enfoncement, pénétration, creusement, exploitation), sa parenté avec le bâton à physique (voir article correspondant) peuvent laisser supposer que le petit bout de bois est également un symbole phallique. Il faut cependant rappeler que le contenu sexuel du texte n'a pas le même statut selon qu'on prend en considération UR comme texte autonome et l'"Acte Terrestre" de CA.

- Phynance. La forme phynance se manifeste dans le texte d'UR par 12 occurrences. La forme finance de son côté subsiste dans le texte

avec 40 occurrences, auxquelles il faut ajouter un emploi de la forme cornefinance (voir article correspondant). Contrairement à ce qui se passe pour tuer et tuder (voir article correspondant), les deux formes apparaissent en concurrence tout au long du texte. On aura donc à se demander si une opposition - et quelle opposition - se manifeste entre finance et phynance. D'autre part, le lexème fi-/phynance apparaît à différentes reprises dans des mots composés néologiques présentant un phénomène de fornotation (voir, par exemple, article casque à finances et article mots composés néologiques du métadictionnaire). Ce trait est identifié comme indice de la manifestation d'un contenu de connotation, mais ne donne par lui-même aucun renseignement sur la nature de ce contenu. Il conviendra donc d'en poser le problème. On recourra successivement à la description des distributions contextuelles et à l'étude d'un fragment métastylistique/

A) Examen des distributions contextuelles. Deux faits apparaissent clairement :

a) La forme phynance est dans deux cas employée à proximité des lexèmes physique et merdre, dans une distribution syntagmatique équivalente à la leur :

- "Père Ubu. - (...) nous aurons bientôt à estocader de nos armes, tant à merdre qu'à phynances et à physique" (IV, 3, 95).

- "Père Ubu. - (...) quant à nous, nous nous tiendrons dans le moulin à vent et tirerons avec le pistolet à ohynances par la fenêtre, en travers de la porte nous placerons le bâton à physique, et si quelqu'un essaye d'entrer, gare au croc à merdre !!!" (IV, 3, 96).

Dans le premier exemple, les trois termes sont des expansions du syntagme nominal nos armes. Dans le second, ils apparaissent respectivement dans les syntagmes de le pistolet, le bâton et le croc : tous termes qu'il serait à leur tour facile de grouper dans une même classe d'équivalence (1). Il est donc légitime de poser que physique, phynance et merdre appartiennent à une même classe d'équivalence.

b) Le père Ubu utilise une fois dans la pièce chacun des deux juréments néologiques corne physique et cornefinance. Précisons que l'édition autographique de 1897 donne au premier de ces mots la forme cornephysique, qui fait apparaître plus nettement encore le parallélisme avec le second (p. 108).

- "Corne physique, je suis à moitié mort. Mais c'est égal, je pars en guerre et je tuerai tout le monde" (III, 8, 88) ;

- "Cornefinance, c'est bien fait et le tour est si bien joué que tu dois toi-même le trouver fort à ton goût" (III, 5, 79).

Une évidente parenté se manifeste du point de vue du contenu entre ces deux fragments : on notera, entre autres traits, le parallélisme de c'estégal et de c'est bien fait. Tout se passe à nos yeux comme si, dans ces contextes comparables, les deux jurons corne physique et cornefinance étaient interchangeables. En d'autres termes, on a affaire à une unité sémantique complexe dans laquelle les éléments physique et finance peuvent se substituer l'un à l'autre sans entraîner de modification sensible du contenu.

La situation formelle que nous venons de décrire répond à la définition même de la notion de neutralisation telle qu'elle a été

mise en évidence dans les faits lexicaux par V. Ivanov (2) :

"Par neutralisation dans le lexique, il faut entendre l'élimination conditionnée syntagmatiquement de la différence entre deux ensembles de signes qui se recouvrent partiellement" (p. 47).

La brève étude de V. Ivanov, de caractère essentiellement théorique, ne comporte pas d'exemples. En revanche, J. Dubois, dans deux publications successives (3), a repris la même notion de neutralisation lexicale en l'illustrant d'exemples empruntés au vocabulaire politique. Ainsi, dans des expressions telles que émancipation des travailleurs, des masses, des ouvriers, du prolétariat, de la classe ouvrière,

"le deuxième élément joue le rôle d'une variable que l'on peut commuter (4) sans que rien soit changé au contenu sémantique de l'unité totale. Avec une fréquence légèrement différente, mais où les facteurs habituels (niveau de langue, groupes sociaux, génération) ne semblent jouer qu'un rôle secondaire, ces formules révolutionnaires sont employées sans que l'on puisse noter dans leur emploi différencié une intention précise" (5).

C'est une situation comparable que nous croyons déceler dans Ubu Roi : physique et finance sont neutralisés dans la formation du juron :

(physique
{
corne (
{
(finance

Avant toutefois de poursuivre notre analyse, il nous faut lever une objection qui pourrait être formulée. Les cas de neutralisation décrits par J. Dubois se manifestent entre des éléments

caractérisés par des fréquences relativement élevées (6). Au contraire le fait que nous avons cru identifier concerne des éléments de fréquence extrêmement basse, voir réduite à l'unité. L'interprétation que nous proposons - fondée sur l'examen d'une seule occurrence de chacun des éléments susceptibles d'être neutralisés - ne doit-elle pas être considérée avec quelque méfiance ?

Cette objection ne nous paraît pas pertinente. "On que le fait sur lequel on prétendrait l'appuyer soit inexact : mais il tient simplement à la différence d'étendue entre le corpus utilisé pour une étude lexicale d'intérêt stylistique. Dans le premier cas, les limites sont fixées par le chercheur lui-même, suivant des critères tels que le corpus est nécessairement fort étendu (7). Dans le second cas, le ~~corpus~~ est donné objectivement, puisqu'il est constitué par le texte même, par nature assez bref (8). S'il existe une différence entre la neutralisation lexicale envisagée du point de vue linguistique et la neutralisation lexicale envisagée du point de vue stylistique, cette différence est de caractère quantitatif, et nullement qualitatif. Il est donc légitime d'analyser la seconde selon les méthodes originellement mises au point pour la première.

La neutralisation lexicale ne peut se produire qu'entre des lexèmes présentant un certain nombre de traits pertinents sémantiques (sèmes) communs, c'est-à-dire entre des lexèmes appartenant à un même système lexical. Pour reprendre l'exemple de J. Dubois, si la neutralisation peut se produire entre des lexèmes tels que travail-

leurs, masses ouvrières, prolétariat, classe ouvrière, c'est parce que ces termes appartiennent à un même système lexical, à l'intérieur duquel ils ne se distinguent que par des possibilités de distribution légèrement différentes. En revanche, il ne pourrait pas y avoir de neutralisation entre travailleurs et capitalistes (termes antonymes) ou entre travailleurs et crocodiles - termes appartenant à deux systèmes lexicaux entièrement étrangers l'un à l'autre. Si physique et finance peuvent, dans UR, se neutraliser, c'est que ces deux termes - aussi paradoxal que celui puisse paraître au premier abord - appartiennent à un même système lexico-stylistique. A ce système, il est légitime d'intégrer le lexème merdre, qui, dans les deux exemples cités plus haut, apparaît dans des contextes qui manifestent sa parenté sémique avec la physique et la fi-/phynance. Il s'agit donc d'un phénomène de structuration artificielle d'un système lexico-stylistique particulier au texte, mais dont les manifestations formelles sont exactement comparables à celles que les lexicologues mettent en évidence dans les systèmes lexicaux de type traditionnel. (Pour plus de détails sur ce problème, voir l'article système lexico-stylistique du métadictionnaire).

B) Etude d'un fragment métastylistique.

Les analyses formelles auxquelles nous venons de nous livrer pourraient sans doute - nous le reconnaissons volontiers - être considérées comme un peu fragiles. Il se trouve, coïncidence assez rare, qu'elles trouvent une confirmation immédiate dans un témoignage explicite de Jerry lui-même. Témoignage d'autant moins contestable

qu'il date de l'époque exacte à laquelle UR fut définitivement mis au point en vue de la représentation ; il s'agit en effet d'un texte publié par Jarry lui-même (!) en guise de compte rendu de la première d'Ubu Roi dans la revue La Critique (9) :

"Ubu parle souvent de trois choses, toujours parallèles dans son esprit : la physique, qui est la nature comparée à l'art, le moins de compréhension opposé au plus de cérébralité, la réalité du consentement universel à l'hallucination de l'intelligent, Don Juan à Platon, la vie à la pensée, le scepticisme à la croyance, la médecine à l'alchimie, l'armée au duel ; - et parallèlement, la phynance, qui sont (10) les honneurs en face de la satisfaction de soi pour soi seul, tels producteurs de littérature selon le préjugé du nombre universels, vis-à-vis de la compréhension des intelligents ; et parallèlement la Merdre".

On trouve dans ce texte une remarquable systématisation formelle de l'univers imaginaire de Jarry à l'époque de la représentation d'Ubu Roi. Dans chacune de ces oppositions, le premier terme est négatif ("le moins de compréhension") et répugnant, le second est positif ("le plus de cérébralité") et attirant. Il est facile de trouver, dans les textes de la même époque, d'autres manifestations d'une telle systématisation (11). Les notions négatives sont groupées en deux catégories respectivement subsumées par la physique et la phynance. A ces deux catégories s'en ajoute une troisième : la merdre, dont les éléments constructifs - détail caractéristique - ne sont pas énumérés. Ces trois notions, qui rassemblent la totalité des éléments considérés comme négatifs, sont "parallèles" dans l'"esprit"

du locuteur - et l'on remarquera au passage l'insistance toute didactique de Jarry sur cette idée de parallélisme : expression spatialement imagée de ce que nous désignerions comme l'intégration des trois éléments dans un même système lexico-stylistique.

On voit dès lors comment s'explique la déformation de finance en phynance : si un parallélisme existe entre le contenu des lexèmes physique et finance, il convient qu'un même parallélisme se manifeste entre leurs expressions. Tout se passe donc à nos yeux comme si la déformation du mot finance intervenait comme élément de formation d'une structuration lexicale particulière au texte (12). Autrement dit, la substitution de phy- à fi- fonctionne au niveau de l'expression comme marque de la structuration sémique insolite qui affecte le lexème.

Se pose alors le problème même de cette structuration. Quel(s) est (sont) le(s) trait(s) sémique(s) commun(s) à la phynance, à la physique et à lamerdre ? Il convient d'étudier le problème en deux temps :

a) Traits communs à la phynance et à la mordre.

Qu'on se reporte à l'article armes : on constatera que la fi-/phynance et la mordre présentent, à un détail près, le même système de compatibilité avec les différentes armes ubuesques. Les deux substances sont en effet l'une et l'autre "sécables" - ce qui rend compte de leur compatibilité avec le sabre - et "extractibles" : d'où leur compatibilité avec le croc.

D'autre part, la fi-/phynance, affectée du sème "liquidité" présente en outre le trait pertinent "potabilité", comme le manifeste le fragment suivant :

"Décervelez, tudez, coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du Maître des Finances" (IV, 7, 112).

De son côté, la merdre, on ne le sait que trop (voir articles merdre et rastron) présente le sème "comestibilité" : variante combinatoire du sème "potabilité".

La configuration sémique de la fi-/phynance et de la merdre est donc partiellement commune. D'où la possibilité pour la première substance de fonctionner comme métaphore de la seconde, comme le manifeste pleinement le ~~p~~assage de IV, 3, 96, qu'on trouvera cité sv chanson à Finances. En dernière analyse, la fi-/phynance connote la merdre, et réciproquement. Il est d'ailleurs amusant - sans plus - de constater qu'en psychanalyse cette relation symbolique établie entre l'argent et les fèces est bien connue :

"Au stade anal, des valeurs symboliques de don et de refus s'attachent à l'activité de la défécation ; Freud a mis en évidence, dans cette perspective, l'équivalence symbolique fèces = cadeau = argent". (13).

b) Traits communs entre la physique et la phynance.

Au contraire de la relation entre la phynance et la merdre, celle qui s'établit entre la physique et la phynance est indirecte. On sait que le lexème physique est porteur d'un contenu de connotation qu'on peut définir comme "sexualité masculine de type sadique" (voir

article physique). On sait aussi que les traits sadiques du comportement sexuel connoté d'ubu ont un aspect anal accentué (voir articles croc à merdre, décerveler, petit bout de bois, etc...) Il existe donc entre la physique et la merdre une relation de caractère métonymique, qui d'ailleurs n'exclut sans doute pas certains aspects métaphoriques, voir article merdre. La phynance étant de son côté en relation avec la merdre, elle entre en relation avec la physique.

On voit qu'en définitive c'est la merdre qui articule les relations entre la phynance et la physique : elle constitue donc le terme central du système lexico-stylistique physique - merdre - phynance. Et l'on remarque avec intérêt que, dans le texte cité plus haut, de La Critique, ce caractère central de la merdre est, pour reprendre les termes mêmes de Jarry (14), "à la fois exhibé et déguisé" : déguisé dans la mesure où le lexème apparaît non à la place centrale, mais à la dernière place ; exhibé en ce que le statut particulier qui lui est réservé - il est le seul à ne pas comporter d'énumération d'éléments constitutifs - manifeste la fonction privilégiée qu'il exerce dans le système (15).

Il nous reste à expliquer le phénomène, apparemment surprenant, qui a été signalé en tête de l'article : si le terme merdre s'est définitivement substitué à la forme de départ merde, il n'en va pas de même pour la forme phynance, qui continue à alterner avec finance. Cette alternance a été bien vue par M. Taylor, qui remarque que "l'orthographe de Jarry est des plus variables", et que "nous

trouvons souvent à la même page les formes "finance" et "phynance" (16). M. Taylor ne s'étend pas plus longuement sur cette remarque, mais il est facile de comprendre qu'à ses yeux les deux formes se répartissent de façon absolument aléatoire. Cette opinion semble d'abord, avouons-le, assez défendable : dans un grand nombre de cas, il paraît difficile de déceler une différence de contenu entre finance et phynance (17). Cependant, cette répartition aléatoire aurait de quoi surprendre, dans un système à propos duquel s'articule le commentaire métasémiotique "il n'y a que la lettre qui soit littérature" (18). Il convient donc de pousser l'analyse plus loin.

Dans certains cas du moins l'opposition graphique répond à une opposition sémantique :

"Je vous disais donc, Messieurs, que les finances vont passablement. Un nombre considérable de chiens à bas de laine se répand chaque matin dans les rues et les salopins font merveille. De tous côtés on ne voit que des maisons brûlées et des gens pliant sous le poids de nos phynances" (III, 7, 96).

Dans cette réplique, l'opposition nous paraît claire : la forme finance manifeste le seul contenu de dénotation -relativement anodin - du lexème, qui, de ce fait, ne s'intègre pas au système lexico-stylistique caractérisé par l'initiale phy-. La forme phynance au contraire manifeste certains traits du contenu de connotation, notamment les aspects sadiques du comportement d'Ubu. Le "parallélisme" avec la physique et la merdre s'institue et se manifeste dans la graphie. Quant au résidu d'exemples dont on ne peut rendre compte par une interprétation sémantique de ce type, nous serions tenté de les

justifier par des considérations de caractère strictement formel.

Au contraire de ce qui se passe pour la forme merdre, l'originalité de la forme phynance n'apparaît qu'au niveau du code graphique (19), et se trouve neutralisée au niveau du code oral ([finés] dans l'un et l'autre cas). L'opposition entre phynance et finance est donc plus fragile que l'opposition entre merdre et merde - surtout dans un texte dramatique, où l'aspect oral a évidemment une importance essentielle. Pour permettre à cette opposition fragile de conserver un rendement acceptable, il était nécessaire de conserver l'alternance entre les deux formes : chacune des occurrences de finance, cas non marqué, a donc pour fonction de rappeler l'existence du cas marqué phynance, et, du même coup, l'existence du système lexico-stylistique auquel il appartient. On voit donc que cette alternance, qui paraissait d'abord mettre en cause la légitimité de notre construction permet au contraire, ainsi envisagée, de la consolider. Du point de vue quantitatif, cette interprétation est d'ailleurs confirmée par le fait, signalé en tête de l'article, que finance - cas non-marqué - est beaucoup plus fréquent que phynance - cas marqué.

Etymologie. L'étymologie de phynance est totalement éclairée par l'analyse qu'on vient de donner : il s'agit d'une réfection de finance sur le modèle de physique. Il se trouve - hasard du donné linguistique - que la substance graphique des deux mots se prêtait facilement à porter une marque de la structuration sémique qui les fait entrer dans le même système lexico-stylistique. Il n'en va pas

de même pour le troisième terme du système - la merdre - qui ne présente aucune analogie d'expression avec les deux autres ; il n'est que trop évident que si c'était par exem le le lexème fiente qui avait été retenu, il se fût orthographié phyente (ou phyarte). On se reportera à l'article merdre pour l'interprétation que nous donnons de la solution apportée à ce problème.

Il convient d'ajouter que le terme phynance a, comme beaucoup d'autres (voir articles merdre, oneille, rastron, etc...) donné lieu à la verve historicisante de Chassé et de Taylor. Pour le premier il s'agirait d'un souvenir de la manie scolaire de remplacer le f-initial par ph- ou y- :

"Pourquoi phynance au lieu de finance ? C'est que cela s'écrivait aussi avec ^{un} grec en tête du mot. Chacun sait que les élèves de philosophie ou de mathématiques ont l'habitude d'employer les phi grecs pour remplacer des ph ou même des f" (CAIEF, 1959, p. 365).

On remarquera que si l'élément ph- se trouve ainsi à la rigueur "expliqué", il n'en va pas de même pour l'élément y ! L'interprétation dans son ensemble reste invérifiable. Même si, anecdotiquement, elle est partiellement exacte, elle ne révèle rien sur la fonction de la déformation graphique dans le système du texte. - Pour M. Carey Taylor, il s'agit d'une "imitation de l'orthographe des écrivains et imprimeurs de la Renaissance" (CAIEF, 1959, p. 311). Il se trouve que cette interprétation - qui avait déjà été proposée du vivant de Jarry - se trouve explicitement contestée par l'auteur.

lui-même :

"Des gens ont vu dans Ubu (sic) une oeuvre "écrite en vieux français" parce qu'on s'amusa à l'imprimer avec des caractères anciens, et cru "phynance" une orthographe du XVI^{ème} siècle. Combien je trouve plus exacte la réflexion d'un des figurants polonais qui jugea ainsi la pièce : "Ca ressemble tout-à-fait à du Musset, parce que ça change souvent de décor" (Questions de théâtre! La Revue Blanche, 1^{er} janvier 1897, T. 12, pp. 16 - 18. Cité d'après Tout Ubu, p. 153).

Liste des références de phynance et de finance :

1) Phynance : p. 31 (liste des personnages) ; p. 32 (liste des personnages) ; III, 4, 78 ; III, 7, 82 ; III, 7, 83 ; III, 7, 84 ; III, 8, 87 ; IV, 3, 96 ; IV, 4, 101 ; V, I, 118 ; V, 2, 125.

2) Finance : III, I, 69 ; III, 2, 72 ; III, 2, 74 ; III, 2, 75 ; III, 3, 76 (2 occurrences) ; III, 4, 77 ; III, 4, 78 ; III, 4, 79 (2 occurrences) ; III, 7, 82 (2 occurrences) ; III, 7, 83 ; III, 8, 88 ; IV, I, 89 ; IV, 3, 92 (2 occurrences) ; IV, 3, 96 ; IV, 4, 97 ; IV, 4, 99 ; IV, 4, 100 (2 occurrences) ; IV, 4, 101 ; IV, 5, 102 ; IV, 6, 104 ; IV, 6, 107 ; IV, 6, 109 ; IV, 7, 112 (2 occurrences) ; V, I, 114 ; (2 occurrences) ; V, I, 120 (2 occurrences) ; V, I, 122 ; V, I, 124 ; V, 2, 126 (2 occurrences) ; V, 4, 130. - On remarque que toutes les occurrences des deux formes du lexème sont localisées dans les trois derniers actes.

NOTES.-

(1) Voir Harris, "Analyse du Discours", Langages n°13, pp. 7 - 45 et notamment pp. 15 - 16 et 19.

(2) La notion de neutralisation dans la morphologie et le lexique, recueil collectif de contributions à la définition du concept de neutralisation en morphologie et en lexicologie.

(3) "Les notions d'unité sémantique complexe et de neutralisation dans le lexique", Cahiers de Lexicologie, n° 2, 1960, pp. 62 - 66.
- Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872, voir notamment, p. 186.

(4) On remarque que J. Dubois utilise commuter là où nous utilisons substituer. Simple question de terminologie. Nous préférons conserver au verbe commuter la valeur qu'il a dans la terminologie hjelmslévienne.

(5) "Les notions ...", p. 63.

(6) Dans Le vocabulaire ..., J. Dubois cite plusieurs exemples - jusqu'à huit~~3~~ - de chacun des termes qui alternent dans les unités lexicales complexes du type émancipation des travailleurs. Mais le corpus qu'il s'était constitué en présentait naturellement des occurrences beaucoup plus nombreuses encore.

(7) Voir sur ce point J. Dubois et P. Marcie, "Terminologie linguistique", Le Français moderne, t. 33, janvier 1965, sv corpus, pp. 28 - 30.

(8) La décision du descripteur a cependant une fonction, précisément dans la mesure où c'est lui qui identifie le texte.

(9) "Ubu Roi" (sic : le titre de l'article se confond avec celui de

la pièce), La Critique, 20 décembre 1896. Le texte est ici cité d'après Tout Ubu, p. 23.

(10) Coquetterie stylistique fréquente chez Jarry que cet accord du verbe avec l'attribut. Voir l'article attribut.

(11) Citons par exemple ce fragment de l'AP de CA :

"Le Christ d'Or; - Le jour et la nuit, la vie et la mort, l'être et la vie, ce qu'on appelle, parce qu'il est actuel, le vrai, et son contraire alternent dans les balancements du Pendule qui est Dieu le Père" (Oe. c., t. IV, p. 277).

On a vu que le titre du roman les jours et les nuits formalise une opposition de ce type. Citons enfin ce passage de l'article "Etre et vivre" :

"Contente-toi, mon cerveau aux lobes luivants, de cette intuition, la fraternité de l'Etre et de l'Eternité. L'Eternité, contraire du Vivre, le détruit. Donc l'Etre aussi, pair de l'Eternité. Or définissons son antipode prouvé, le Vivre" ("Etre et Vivre", l'Art littéraire, Nouvelle série, n° S 3 et 4 (sic), mars-avril 1894, pp. 37 - 41, cité ici d'après DCP, 8, p. 16).

Il faut ajouter que du point de vue théorique les choses se compliquent par l'intervention du principe de l'identité des contraires (voir notamment "Etre et Vivre", p. 16 : "Car et donc on sait que les contraires sont identiques"). Mais, au moins au niveau d'UR considéré comme texte autonome - indépendamment de son intégration à CA - ce principe ne comporte pas d'implication structurale. Il en va différemment si on prend en considération l'enchâssement du texte d'UR dans celui de CA. Mais, conformément à l'Avertissement de la 2ème

partie, on se contentera de renvoyer le lecteur aux trois premiers chapitres.

(12) Qu'on nous passe ici la faiblesse de formuler une remarque plus générale, inspirée par le besoin (ridicule ?) de ne pas sentir nos efforts limités à un secteur infime d'un texte unique. La méthode mise en oeuvre ici peut paraître étroitement liée aux particularités lexicales - malgré tout exceptionnelle - d'Bu Roi. Elle n'en est pas moins susceptible de s'appliquer à d'autres textes. La différence réside en ceci que les traits formels qui manifestent les systèmes lexico-stylistiques sont rarement aussi transparents qu'ils le sont chez Jarry. Plus précisément, ils n'apparaissent en général qu'au niveau de la syntagmatique, alors que dans UR ils émergent aussi au niveau de la paradigmatique. Pour prendre un exemple, ce sont des parenthèses manifestées au niveau de la syntagmatique - et non de la paradigmatique de l'expression - qui signalent que, chez Proust, des lexèmes tels que poésie et magie s'intègrent à un même système lexico-stylistique. Il est évident que de telles recherches sont grandement facilitées par l'existence d'index et de concordances : il est significatif de constater que les meilleurs exemples d'analyses de systèmes lexico-stylistiques ont été donnés par des chercheurs qui disposaient d'index des textes décrits. Voir, par exemple, M. Gitterand, "index et concordances dans l'étude des textes littéraires", Cahiers de lexicologie, 3, 1962, pp. 160 - 168, ou J.C. Chevalier, "Quelques remarques sur un index de Calligrammes", Guillaume Apollinaire, 1962,

(La Revue des lettres modernes, n°s 69 - 70), pp. 40 - 53.

(13) J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, sv stade sadique-anal, p. 461. Voir aussi G. Durand, Structures anthrop. de l'imaginaire, p. 302.

(14) Voir la spéculation "La tiare écrite", citée ici dans la première partie, p. 132.

(15) On remarque également que les traits pertinents des la phynance et de la physique tels qu'ils sont cités dans le métatexte de Jarry ne sont pas ceux que nous avons identifiés par l'analyse d'Ubu Roi ; seule l'allusion à Don Juan connote un contenu sexuel de la physique. Manoeuvre où se combinent une fois encore déguisement et exhibition.

(16) Carey Taylor, "Le vocabulaire d'Alfred Jarry", CAIEF, 1959, p. 312.

(17) Voir par exemple, aux articles correspondants, la coexistence des formes Maître des Phynances / Maître des finances ; cheval à Phynances / cheval à finances. La forme financier seule se manifeste : aucune trace de phynancier !

(18) Voir la spéculation "L'aiguillage du chameau", citée dans la première partie, p. 125-126

(19) Voir cependant le texte cité sv oneille. Malgré ce texte, il nous paraît assuré que phynance se prononçait comme finance. Aucun des comptes rendus de la première d'Ubu Roi ne fait allusion à une prononciation spéciale ; voir, par exemple, celui de Romain Coolus,

La revue Blanche, janvier 1897, p. 38: "Il tuera tout le monde pour avoir de la phynance, et ce mot ne cessera de sonner sur ces livres sagouines". D'autre part, Mme Fort-Vallette nous a assuré, en novembre 1964, que Jarry prononçait normalement le mot.

- Physique. Le lexème physique ne se manifeste de façon autonome dans UR que par une occurrence :

"Père Ubu. - Mais quand nous serons de retour en Pologne, nous imaginerons, au moyen de notre science en physique et aidé des lumières de nos conseillers, une voiture à vent pour transporter toute l'armée" (IV, 3, 24).

Dans tous les autres cas, physique apparaît comme second terme d'un composé : corne physique en III, 2, 87 (fragment cité et décrit sv phynance), bâton à physique en IV, 3, 22 ; IV, 3, 96 ; IV, 4, 100 et IV, 4, 101, enfin arme(s) à (...) physique en IV, 3, 96 (voir la description de cette occurrence sv phynance). Ce sont précisément ces mots composés qui permettent de décoder le contenu de connotation du lexème. On sait en effet que le bâton à physique est explicitement donné dans l'AT de G1 comme symbole phallique (voir chapitre 1, p. 192). On sait aussi que les nombreux composés en corne- comportent une évidente connotation sexuelle (voir, notamment, article corne d'Ubu). Aussi bien dans bâton à physique que dans corne physique le premier élément, lexème "concret", a évidemment, pour fonction de signifier l'objet symbolique en tant qu'objet. Le second terme a donc pour fonction de spécifier les particularités du symbolisme dont l'objet est porteur. Ces particularités sont transparentes, et peuvent être décrites comme "sexualité masculine" (le bâton à physique est un

symbole phallique (1)) et comme "composante sadique" (le bâton à physique est aussi une arme, entre toutes cruelles et redoutable). En définitive, le contenu de connotation de physique peut donc être défini comme "sexualité masculine de caractère sadique". C'est ce contenu de connotation du lexème qui rend compte de son intégration dans le système lexico-stylistique physique - phynance - mordre (voir articles correspondants du Dictionnaire et du Métadictionnaire). Reste un petit problème : ce contenu de connotation ainsi dévoilé dans les composés à second terme en -(à) physique est-il reversé sur l'unique emploi autonome de physique ? Science en physique de - vrait alors être décodé en "habileté sexuelle de caractère sadique". Il est bien certain que le contexte immédiat semble assez mal se prêter à une telle interprétation. Cependant il a été question à la page précédente des différentes armes par lesquelles Ubu exerce ses fâcheuses activités (voir la citation sv phynance). Faute d'argument nettement déterminant, nous laisserons le problème pendant.

(1) Il en va de même pour corne physique, si du moins on accepte, comme nous le proposons sv armes, p. 249, de rétablir un substantif sous chacun des jurements en corne.

- pigner. En III, 2, 71, Ubu, qui s'apprête à passer à la trappe un Noble assez peu huppé, constate le mécontentement de son épouse :

"Eh bien ! mieux vaut peu que rien. Dans la trappe. Qu'as-tu à pigner, Mère Ubu ? Mère Ubu. - Tu es trop féroce, Père Ubu".

Le contexte éclaire assez nettement le contenu de pigner : "manifeste son mécontentement par son attitude". C'est l'un des rares

l'exèmes de forme insolite dans UR qui ne soient pas en relation avec les traits sémiques pertinents de l'univers ubuesque.

Etymologie. Comme pour plusieurs autres mots (voir notamment hon, tuder, palotin), la consultation du Litté aurait pu donner à Chassé des satisfactions comparables à celles qu'il y trouva dans son étude de Mallarmé. On trouve en effet, sv houspiller, l'explication de ce mot comme com osé de housse et de piller ou pigner.

- Pile : les noms des trois Palotins sont empruntés au lexique de l'héraldique. C'est en effet dans le blasonnement qui décrit le décor de la scène 9 de l'"Acte Héraldique" de CA - présenté, on le sait comme logiquement antérieur à UR - qu'apparaissent pour la première fois ces trois formes : giron, pile et cotice :

"De gueules à deux fasces d'argent, un chef contrepalé et un pairle d'or, trescheur d'or à huit feuilles d'argent ; - couché d'argent et de sable : d'argent à une fasce de carnation et une sphère de sable, - et de sable à trois sphères d'argent, chargées : en premier d'un giron de gueules, en second d'une pile de sinople, en tiers de six cotices ensemble d'azur" (Oe., c, t. IV, p. 296).

Texte qui n'est peut-être pas d'une clarté absolue, et que les savantes exégèses de L.H. Sainmont ("Petit guide de CA", CCP, 5-6, pp. 52 - 65) n'ont pas totalement élucidé. Il faut distinguer dans cette indication scénique deux éléments. Le premier (jusqu'à "à huit feuilles d'argent") a pour fonction de mettre en place les éléments du jeu héraldico-graphique qui, au début de la scène fera apparaître les trois lettres TOY en réponse à la question d'Ubu : "Qui sera Roi ?". (Voir sur ce point, pp. 190, 191). A la diffé-

rence de cette première partie du texte, qui ne décrit pas moins de 4 écus (1), la seconde partie ne décrit qu'un écu, il est vrai fort complexe. Il a à nos yeux pour fonction de donner une traduction dans la symbolique du blason du spectacle décrit par le texte aussitôt après l'indication scénique :

"(Au premier plan, Ubu, puis les Trois Palotins semblables à des sphères grossissantes, serment)."

Ubu est donc symbolisé par la présence concomitante de la "fascie de carnation" et de la "sphère de sable". Dualité qui, remarquons-le au passage, n'est pas insignifiante : la sphère, c'est évidemment la gidouille ("semblable à un oeuf, une citrouille ou un fulgurant météore, je roule sur cette terre où je ferai ce qu'il me plaira", ibid.), mais la fascie, c'est, de façon pleinement explicite dans CA, un symbole phallique. Et l'indication de l'émail "de carnation" ne fait que souligner ce symbolisme sexuel. On voit donc que la double nature - excrémentielle et sexuelle - du père Ubu est apparente au niveau de CA, mais ne conserve pleinement dans le texte même d'UR que son premier aspect.

Quant aux trois Palotins, ils sont symbolisés par des sphères respectivement chargées d'un "giron de gueules", d'une "pile de sinople" et de "six cotices ensemble d'azur". L'un des traits pertinents de cette figuration semble résider en ceci que les différentes pièces qui symbolisent les palotins sont données comme "chargeant" autant de sphères : ainsi se trouve marquée la relation de participation qui unit les Palotins à leur Maître Ubu, relation qui

est d'ailleurs manifestée plus bas :

"Giron. - Hon ! Monsieuey nous sommes les seuls

Pile. - Parfaits pour qui veut que sa volonté s'érige loi souveraine, les Palotins qui sont

Cotice. - Mécaniques (...)

Pile. - (...) et ils ont

Cotice. - Une volonté propre, parallèle plus loin prolongée

Giron. - De la Volonté de leur maître" (2) (scène 10, p. 297 ; voir aussi "Visions actuelles et futures", in CCP, I, pp. 7 - 8).

Quant aux particularités des trois pièces, on peut se demander si elles sont également pertinentes. La cotice est une bande ou une barre (3) diminuée en largeur. Elle traverse l'écu - ici la sphère qu'elle charge - en diagonale. Le Giron est un triangle rectangle dont la pointe est au centre de l'écu et dont la hauteur est égale à la moitié de celle de l'écu. Enfin, le pile est aussi un triangle, mais isocèle, et dont la base est égale aux tiers de la largeur de l'écu :



cotice



giron



pile

Ce n'est que pour la pile qu'il est immédiatement possible d'entrevoir la valeur qui s'attache à cette forme dans la symbolique jarryesque : le triangle placé la pointe en bas fonctionne en effet comme symbole phallique aussi bien dans le corpus littéraire de l'

oeuvre que dans son corpus pictural. Ainsi, il est fait allusion dans les "Visions actuelles et futures" (OCP, I, p. 8) aux "pustules coralliaires du triangle dieu des jardins" (évidemment le phallus qui donne son titre à la première partie de Messaline : "le Priape du jardin royal"). Dans l'illustration des Minutes, le hibou - donné explicitement à plusieurs reprises comme symbole sexuel (4) - est schématisé sous la forme d'un triangle isocèle pointe en bas (voir planches 20, 21 et 22 de nos Peintures, dessins et sculptures de Jarry, et ici, les reproductions des pages 180 et 184).

La pile n'est donc vraisemblablement rien d'autre qu'une nouvelle forme du symbole phallique. Ainsi s'explique la formule de "Guignol" dans les Minutes qui décrit le surgissement des Palotins : "Et soudain les trois (caisses) d'un hoquet convulsif bâillèrent, et la trinité hirsute des Palotins jaillit en un élan phallique" (Oe. c. t., IV, p. 188).

Mais les deux autres pièces ? Le simple fait qu'il affecte la forme d'un triangle - mais déformé et déplacé par rapport à l'ithyphallique isocèle - permet-il de considérer le giron comme une variante de la pile ? Et la cotice peut-elle être assimilée à la fasce saisie au moment où sa rotation dans l'écu l'amène à en occuper la diagonale ?

Historique. Si on se fie au témoignage des frères Morin, ces personnages n'ont pas porté leurs noms héraldiques depuis les origines du texte. Chassé rapporte que Charles Morin "n'admet pas

que Jarry ait complètement supprimé Don Gaspard de Sandoval et débaptisé Don Juan d'Avilar, Don Pedro de Morilla, Don Guzman Alvarez qui, dans Ubu-Roi (sic) s'appellent Giron, Pile, Cotice. "Noms qui ne riment à rien, dit-il, tandis que mes personnages à moi, avaient des noms espagnols ..." (D'Ubu Roi..., p. 3⁸).

Il est amusant de constater que ni le glorieux commandant d'artillerie ni l'érudit Chassé n'ont aperçu que les trois mots venaient du lexique de l'héraldique. Mais il est indiscutable ^(cut) que les origines espagnoles du Palotin Pile sont explicitement rappelées dans la dernière scène : "Je me sens ragaillardir à l'idée de revoir ma chère Espagne". (V, 4, 130). (Voir aussi article Bordure).

Dans UC, les Palotins portent les noms flatteurs de Merdanpo (originellement Merdanpot dans Onésime, puis atténué en erdanpo), Mousched-Gogh (plus simplement Mouchedgog dans Onésime) et Quatrezo-neilles.

Ajoutons enfin une "source" anecdotique possible du nom propre Giron : en 1891, la princesse Louise de Toscane, épouse de Frédéric-Auguste, prince héritier du royaume de Saxe, avait pris pour amant, au mépris du scandale, le précepteur de ses enfants, qui portait le nom de ... Giron (5). Jarry a eu connaissance de ce "fait-divers", auquel il fait allusion dans sa rubrique "Les théâtres", dans la revue Blanche du 15 Mars 1903 (Chandelle verte, p. 669):

"Tolstoï, comme on sait, a écrit à M. Michel A. Morrisson pour démentir que les acteurs "la princesse et M. Giron" interprétassent ses doctrines".

Chronologiquement, il n'est pas impossible que Jarry ait remanié son texte aux alentours de 1921 sous l'influence de cette affaire. Mais est-il nécessaire de préciser que même si le fait est exact, il n'entame nullement à nos yeux l'interprétation que nous proposons ? Précisons même qu'elle s'en trouve paradoxalement confirmée. En effet, dans le texte même où il fait allusion à cet incident de l'h stoire, Jarry en donne une interprétation héraïdiquement érotique :

"La censure de Saxe a supprimé le dénouement, trop tragique à son gré, (...) - où M. Giron est coupé en quatre par Bougreilas. Elle eût pu réfléchir qu'il n'y avait là qu'une figure empruntée à la langue du blason : le giron est un partage de l'écu en plusieurs qui se fait dans certaines circonstances. En quatre ou autrement, l'écu de la princesse de Saxe s'est gironné (1)" (ibid.)

(1) Il est à remarquer que le premier écu décrit ("de gueules à deux fascés d'argent") n'a pas de fonction dans le jeu graphique.

(2) Il est amusant de retrouver cette formule, à peine modifiée, appliquée, dans les Jours et les Nuits, aux militaires qui disposent "d'un petit nombre d'instincts animaux (...) volontés moindres développées dans le sens de la volonté du chef" (Mercure de France, p. 42).

(3) La bande traverse l'écu de l'angle dextre (à la gauche du lecteur) à l'angle senestre, la barre dans le sens opposé.

(4) Voir par exemple dans les "Prolégomènes d'Haldernablou" cette description du sexe du sage, "beau comme un hibou pendu par les

griffes" (Ce. c., t. IV, n. 223).

(5) Le fait est signalé par les Subsidia patapyrica, n° 3, p. 148.

- Pince-porc. - I occurrence : III, 2, 69. Voir Chambre-à-sous. A la différence de Chambre-à-sous, ce nom propre composé ne se rattache clairement qu'au thème de la trappe et du souterrain. - Pince-Porc apparaît également dans MC 2, dans un contexte qui permet de lui supposer un contenu légèrement différent :

"Herdanno. - Hon, Monsieuve ! Il y a des gens qui ont bien de la peine ! Monsieur Prayou, il a passé onze fois ce matin au Pince-Porc, place de l'Opéra. Hon !" (IV, h, 254).

Enfin, les "V sions actuelles et futures" citent le Pince-Porc en bonne place dans l'inventaire des "malthusiennes Machines" :

"Ainsi chantâmes-nous ce jour-là, où nous ne parlâmes point de nos malthusiennes Machines, ni de l'Autoclave, ni de la Digitale, NI DU PINCE-PORC (sé)" (GCP, I, p. 7).

Le Pince-Porc serait-il étymologiquement une machine à émasculer ?

- pissenlit. Voir article binette.

- pistolet. Ce terme est utilisé - d'une façon signalée par Littré comme "populaire" - avec ^{une} la valeur ^{injurieuse} d'un ~~terme d'injure~~ :

"Bougrelas. - A nous deux ! Défends-toi, lâche pistolet" (IV, 2, 21). Voir article vulgarisme.

- pistolet à phynances. I occurrence : IV, 3, 96, citée sv phynance. Ce composé néologique donne un bon exemple du phénomène de forneta-

tion : le contenu des deux lexèmes dans la langue naturelle ne peut en aucune façon rendre possible la constitution d'une telle unité. Mais, comme on a vu également pour casque à finances, la formation ne fonctionne ici que comme marque de l'actualisation du contenu de connotation de phynances : "substance liquide analogue à la merdre". Et on voit qu'à ce niveau la structure du composé est parfaitement normale (voir, dans la langue naturelle, le pistolet à eau des enfants, dont nous dirions volontiers, si nous attachions un véritable intérêt à ce petit problème historique, qu'il a servi de modèle à la formation de pistolet à phynances).

Quant à l'homologue attendu de pistolet à phynance - le pistolet à merdre - il ne se manifeste pas dans le texte actuel d'UR. Mais on sait par les témoignages de Morin rapportés par Chassé qu'il apparaissait dans un état antérieur du texte (P^uUbu-Roi, p. 43).

- pitoyable. Voir article binette.

- Pluriel de majesté. Pour se désigner lui-même, le père Ubu utilise alternativement la 1ère personne du singulier, la 1ère personne du pluriel et la 3ème du singulier. Un des exemples les plus caractéristique est fourni par IV, 4, 101 :

"Père Ubu. - (...) la profondeur du fossé qui s'est trouvé sous les pas de l'ennemi de nous l'ici présent Maître des Phynances. Tout ceci est fort beau, mais personne ne m'écoute".

(Voir aussi IV, 3, 22 - 24 ; IV, 4, 27, 101; etc...).

Dans le passage cité se manifeste un évident décalage

entre la solennité conférée au texte par l'emploi du nous et de la désignation substantivale et les aspects caricaturaux des autres éléments du passage (contenu, système de rimes en -é dans le passage qui précède immédiatement, etc...) (Voir articles archaïsme et vulgarisme.)

- poche. Ce lexème désigne une cavité mystérieuse et redoutable dans laquelle Ubu menace d'engloutir ses ennemis. Le terme apparaît, dans trois de ses cinq occurrences, dans le syntagme du verbe mettre (III, 4, 78 et III, 8, 88) ou de son grossier substitut foutre (IV, 5, 104). En IV, 4, 99, le mot, agrémenté d'un accent circonflexe, se manifeste dans l'expression à la pôche qui constitue par elle-même un syntagme indépendant, comparable aux dans la trappe de III, 2. Un seul emploi est légèrement différent des 4 autres, tant sur le plan morphologique (le mot est exceptionnellement au pluriel) que sur le plan syntagmatique :

"Père Ubu. - Eh ! messieurs, tenez-vous tranquilles si vous ne voulez visiter mes poches" (I, 7, 42).

C'est essentiellement dans le voisinage du mot poche qu'apparaît le paradigme néologique du pronom personnel ji/tou/lon. Cette particularité permet d'entrevoir une relation entre mettre à la poche et tuer, seul autre lexème qui conditionne l'apparition de ces formes aberrantes. Il est donc possible d'intégrer mettre à la poche au paradigme des opérations meurtrières du père Ubu.

Historique. Chassé se vante d'avoir "expliqué" à Gémier

(1) "ce que signifiait l'expression à la poche qu'il avait lui-même souvent proférée" (D'Ubu Roi..., p. 27) : dans la tradition orale

pré-ubuesque rapportée par Charles Morin, il était dit que le PH. "emportait sa nourriture dans une énorme poche qu'il traînait derrière lui au moyen d'une bretelle" (ibid., p. 29). Explication qui, sur le plan historique, n'est pas contestable : la poche à bretelle apparaît dans un texte de cycle d'UC, "Craignez et redoutez".

"De sa poche abhorrée il passe la bretelle ;

Et, quelque temps qu'il fasse, ou qu'il vente ou qu'il gèle,

Il part courbant le dos sous le vent du matin

Et s'en va de tout coeur étrangler son prochain"

(TU, p. 265).

Mais on voit que dès ce texte une fonction inquiétante est affectée à la poche. C'est cette fonction qui se manifeste pleinement dans UR, et qui enlève tout intérêt autre qu'historique à l'explication de Chassé. - Quant à la "source" de cet archaïsme, c'est vraisemblablement le texte de Rabelais, voir par exemple le Quart-Livre, 46, p. 218, "le laboureur (...) les mettait en poches".

(1) Gémier tenait le rôle d'Ubu lors de la première de la pièce.

- pocher. Ce dérivé de poche ne se manifeste qu'une fois dans UR : "Père Ubu. - (...) Va-t'en, sagoin, ou je te poche avec décollation et torsion des jambes" (III, 7, 83). On pourrait penser que le verbe a le sens de "faire une meurtrissure". Il n'en est rien : la comparaison du contexte de pocher avec celui de mettre dans la poche en III, 4, 73 est décisive :

"Père Ubu. - Payez ! ou ji vous mets dans ma poche avec

supplice et décollation du cou et de la tête!"

La quasi similitude des contextes des deux éléments permet en effet d'assurer qu'ils sont sémantiquement équivalents.

Historique. L'emploi de pocher avec la valeur de "mettre en sac", aujourd'hui entièrement sorti de l'usage, est encore signalé, il est vrai comme "vieilli", par Littré. Le petit problème qui se pose est donc de savoir si on a affaire à l'emploi conscient d'une forme archaïque ou à la formation sur le lexème poche d'un dérivé senti pour néologique.

- Point. Contrairement à ce qu'on observe pour l'opposition fort/très la forme stylistiquement marquée du couple point/pas est, de loin, la moins fréquente : 4 emplois de point (III, I, 67 ; III, 7, 83 ; IV, 3, 92 et 95) pour 92 emplois de pas. Voir article archaïsme (Pour les cas où l'élément ne est utilisé seul, voir article négation.)

- Polichinelle. Ce terme est appliqué par le père Ubu à son époux :

"Mais je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon gros polichinelle, je veux dire mon très respectable époux" (V, I, III).

L'équivalence établie entre gros polichinelle et très respectable époux permet de supposer que l'élément polichinelle est retenu pour sa fonction de symbole phallique. Fonction, qui, on le sait, est bien connue en psychanalyse. Voir, par exemple, J. Lacan, "Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones", in Ecrits, pp. 714 - 715. - Il est intéressant de remarquer que, paragrammatiquement, Polichinelle fait apparaître la structure consonantique de Phallus

(P - 1 -) (1) et le lexème aile (sous la graphie -elle) : et l'on sait que l'oiseau - et notamment l'oiseau dans son envol - est une métaphore jarryque constante du phallus (voir le chapitre IV, 2ème section, p. , de la 1ère partie, et, dans la 2ème partie, le 1er chapitre, p.). Voir aussi article mirliton.

(1)...à condition de neutraliser le -h-.

- polochon : ce terme se trouve intégré, de façon apparemment bizarre à la série de termes injurieux de V, 2, 125 (voir article énumération) Les raisons de sa présence dans cette curieuse litanie ne tiennent évidemment pas au contenu du mot mais à son expression, analysée en polo- (analogie avec Polonais et polognard, voir article suivant) et -chon (homophonie avec les autres injures en -on : capon, cochon, etc...). Bel exemple de lexème dont seule l'expression est pertinente. Sur des traits comparables, voir le chapitre 3 de la 1ère partie.

Historique. Si on en croit Chassé, le polochon tenait une place dans la tradition orale relative aux origines du Père Ubu : "Les Polochons étaient des animaux assez semblables à de gros porcs ; ils n'avaient pas de tête, mais en revanche possédaient deux culs, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière" (D'Ubu Roi..., p. 29). A propos de cet infime détail, on voit à quel point peuvent diverger l'analyse immanente et l'analyse historique du texte !

- polognard : ce dérivé péjoratif - selon la valeur habituelle du suffixe - est utilisé à deux reprises en V, 2. En VI, 2, 125 il est la source d'une longue série d'injures en -ard et, accessoirement, en -are (tartare).

- Pologne. Le nom de la Pologne a une fonction privilégiée dans le texte d'UR. C'est en effet entre deux manifestations de ce nom que s'insère l'ensemble du texte. À la fin du discours prononcé par Jerry avant la première d'UR, il est précisé que "l'action se passe en Pologne, c'est-à-dire Nulle Part" (TU, p. 21). Formulation volontairement provocante d'une assimilation paradoxale. Mais dans le compte-rendu qu'il donne lui-même d'Ubu Roi dans la Critique, Jerry justifie ainsi cette assimilation :

" (...) l'action se passe en Pologne, pays assez légendaire et démembré pour être^{ce} Nulle Part, ou tout au moins, selon une vraisemblable étymologie franco-grecque, bien loin un quelque part interrogatif" (TU, p. 22).

Les détails techniques de cette étymologie sont, on s'en doute, quelque peu aberrants, quoique faciles à reconstituer : Jerry dérive l'élément po- des deux adverbes de lieu grecs ποῦ et που, respectivement interrogatif et "indéfini", et c'est le cumul de ces deux valeurs qui rend compte de la glose "un quelque part interrogatif". Précisons qu'à la fin du texte, Jerry ne retient plus que la valeur "indéfinie" : "en ce pays de Loin-Quelque part". Quant à l'élément -loine, l'auteur feint d'y retrouver le radical de loin (1).

Ainsi, la Pologne jarryesque n'est qu'un être de langage, qui ne doit sa pseudo-existence qu'au mot qui la constitue. Et c'est sur ce néant qu'est construit le texte de la pièce. En effet, Ubu Roi s'achève sur la fameuse lapalissade :

"Père Ubu. - Ah ! messieurs ! si beau qu'il soit (le pays de Germanie) il ne vaut pas la Pologne. S'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais !" (V, 4, 131).

Lapalissade ? Evidemment. Parodie d'une formule de Taine (2) ? Sans doute. Mais on n'a pas suffisamment remarqué que, dans ce dernier jeu de mots du texte, le mot Polonais se prête à une double interprétation : il désigne les habitants de la Pologne, mais fonctionne en outre comme signe du texte, par l'intermédiaire de son sous-titre originel (voir article suivant) : Ubu Roi ou les Polonais. Il faut donc comprendre que l'éminente beauté de la Pologne vient du seul fait qu'elle a donné naissance aux Polonais, c'est-à-dire à Ubu Roi. Ainsi, le texte est-il explicitement présenté comme entièrement privé de relation avec quelque réalité que ce soit, si ce n'est verbale. Attitude qui n'étonnera pas : dans CA - texte dont on connaît les rapports étroits qu'ils entretient avec UR - apparaît la formule : "Le signe seul existe". Mais on sait qu'elle est immédiatement corrigée par l'apposition de l'adjectif provisoire...

(1) Remarquons au passage que la méthode étymologique de Jarry justifie celle que nous avons adoptée pour rendre compte de formations telles que ridouille, boudouille, ou même, quoique de façon plus indirecte, mordre et phynance.

(2) "Il ne faut pas trop se hasarder en conjectures : mais enfin

c'est parce qu'il y a une France, ce me semble, qu'il y a eu un "Fontaine et des Français" (La Fontaine et ses fables, chapitre I, "De l'esprit gaulois", cité par J.-L. Schmitt, "Thu roi ou la création d'un mythe", *JCP*, 3, p. 52).

- Polonais, en alternance avec le péjoratif polonais, ce mot apparaît à différentes reprises dans le texte. Il n'est pas inutile de remarquer que dans "Thu roi" (voir biblio.²³⁰), Jarry affecte comme marque distinctive à l'idiote de "la foule polonaise" (Leczinski, Sobieski Michel Fédorovitch, le Peuple de II, 7, 62, les Paysans de III, 3, 75 - 76, etc...) un "nasillement de trognes" (*TH*, p. 22). On se gardera de voir là une préoccupation de couleur locale : Jarry se souciait peu d'imiter l'accent polonais (qui n'a d'ailleurs rien de nasillard) : on le voit prêter à la reine Rosemonde - pourtant polonaise elle-aussi - les robustes articulations du Cantal et à l'ordure l'accent anglais ! De tels traits ont pour fonction évidente d'ajouter un contenu de connotation parfaitement déplacé au contenu dénotatif de la ligne du texte, et par là de développer celui-ci.

Mais le problème le plus important posé par le mot polonais est celui de sa fonction comme titre, puis comme sous-titre du texte. Dans son état originel, la pièce n'avait pour titre que Les Polonais. Voir la note historique de l'introduction. En constituant le manuscrit qui devait servir à la publication du texte dans le livre d'art (voir biblio.²³²), Jarry conserva Les Polonais, mais comme sous-titre. C'est donc la préoriginale d'UR qui constitue le premier et le seul état imprimé du texte à porter à la fois titre et sous-titre. L'ori-

ginale et les éditions suivantes ne comportent plus qu'Ubu Roi.

- produire : en III, 4, 77 le verbe produire est utilisé avec le sens archaïque de "montrer, mettre sous les yeux". Voir article archaïsme.

- P. U. - Voir article Ubu.

- pronom personnel. D'une façon générale, les formes du pronom personnel dans Ubu Roi sont, aussi bien par la structure morphophonologique que par la distribution syntagmatique, celles de l'usage ordinaire (voir cependant à la fin de l'article la description d'un emploi archaïsant). On ne s'en étonnera pas : morphèmes grammaticaux, les pronoms personnels constituent un inventaire fermé auquel il est théoriquement impossible d'apporter, en synchronie, la plus petite modification. Cependant, la définition du texte littéraire comme diachronie (voir ^{1.} introduction) laisse prévoir, à titre asymptotique, la possibilité d'innovations portant sur les morphèmes grammaticaux. On observe dans Ubu Roi quelques menus faits de ce type (voir articles -esque, et par conséquent de quoye), dont les plus évidents concernent le paradigme des pronoms personnels; ^{ils} ~~qui~~ se manifestent en certaines occurrences sous les formes suivantes :

- 1ère personne du singulier, sujet, emploi conjoint : ji ;
- 2ème personne du singulier, complément placé avant le verbe, emploi conjoint : tou ;
- 3ème personne du singulier, complément placé avant le verbe, emploi conjoint : lon ;
- 3ème personne du pluriel, complément placé avant le ver-

be, emploi conjoint :

lon.

Ce paradigme est tiré d'un corpus assez limité pour pouvoir être reproduit in extenso : "Ji vous mets dans ma poche avec supplice et décollation du cou et de la tête" (III, 4, 78);

- "Ji tou tue au moyen du croc à merdre et du couteau à figure" (III, 8, 86) ;

- "Ji lon mets dans ma poche avec torsion du nez et des dents et extraction de la langue" (III, 8, 88 ; antécédent de lon : "qui ne marchera pas droit") ;

- "(...) et puis c'est bien simple, s'ils m'attrapent, ji lon fous à la poche" (IV, 5, 104).

Dans UE, dont certains traits stylistiques peuvent, sous certaines conditions, être retenus pour pertinents pour la description d'UR - on ne retrouve pour le pronom personnel que la forme ji. Mais il existe en outre un article défini féminin singulier de forme lon : "ji vous fous à lon pôche" (UE, IV, 7, 323).

Ji et tou ne sont néologiques qu'au niveau de la substance - phonique et graphique-de l'expression : les éléments -i ou -ou sont purement et simplement substitués à l'élément -e des formes de départ. Mais ji et tou conservent exactement les distributions de je et te. Il n'en va pas de même pour lon, qui se substitue à la fois à la, article féminin singulier, à le, pronom personnel masculin singulier, et à les, pronom personnel pluriel. Il y a donc là une systématisation morphologique néologique, qui neutralise des oppositions marquées par l'usage courant.

La fonction stylistique de cette ébauche de système morphologique paraît assez claire : les éléments qui le constituent ne se substituent aux formes traditionnelles que dans deux types de contexte ("ji tou tue", "ji lon mets dans ma poche") qui révèlent l'un et l'autre avec une particulière acuité l'ignoble cruauté du personnage. Les formes néologiques manifestent donc au niveau de l'expression la présence d'un trait sémique privilégié - selon un processus qui est fréquent dans Ubu Roi (voir par exemple articles gidouille, phynance, etc...) Il est vrai qu'on pourrait aussi être tenté de retenir comme pertinente l'extrême - voire excessive - simplicité du système ainsi construit, qui substitue aux trois formes traditionnelles la seule forme lon. Cet aspect du système aurait alors pour fonction de connoter un autre trait sémique caractéristique de l'univers ubuesque : le "moins de compréhension", pour reprendre le terme utilisé par Jarry dans le texte cité à l'article phynance.

Reste à envisager le problème de l'origine de ces formes. Comme dans de nombreux autres cas, on ne peut ici que formuler des hypothèses. Il peut s'agir de notations exagérées de certaines particularités de la prononciation d'un professeur haï. On trouve dans UC des exemples indiscutables - parce que moins stylisés - de caricatures de ce type : "O mais c'est que, voyez-vous bien, Monié, êtes-vous maître d'armes ?" (UCI, III, 2, T^{II}, 224).

Il faut enfin remarquer que la structure morphophonologique de lon ne s'écarte pas du modèle fourni par la structure du système de l'usage courant : on peut en effet considérer que lon est à le ce que son est à se.

Place du pronom personnel. A plusieurs reprises, on observe que le pronom atone complètement d'un infinitif lui-même régi par un verbe tel que aller, pouvoir, etc..., est placé devant le verbe au mode personnel, selon la syntaxe de la langue classique :

- "Père Ubu. - De par ma chandelle verte, je te vais arracher les yeux" (I, 2, 38).

- "Père Ubu. - Eh ! Bougre las, que me veux-tu faire ? " (II, 4, 56).

- "Père Ubu. - (...) il en pourrait résulter des complications" (III, 5, 80).

- "Père Ubu. - (...) mettre dans les fusils autant de balles qu'ils en pourront tenir" (IV, 3, 95. Voir aussi un autre exemple sv négarion).

On voit que cette construction n'est utilisée que par le père Ubu. Mais même dans son parler, elle n'est pas constante. On trouve en effet fréquemment l'ordre normal (voir par ex. I, 4, 44 ; III, 8, 86, etc ...) Un problème se pose à cet égard : on sait que la langue classique présentait elle aussi une alternance de ce type entre la construction ancienne et la construction moderne. L'alternance qu'on remarque dans UR répond-elle à un souci d'imitation de la langue du XVIIème siècle poussé jusqu'à la répartition quantita-

tive ? Ou bien est-elle accidentelle ? Compte tenu de ce qui est remarqué à propos d'autres faits du même ordre (voir articles très/fort, pas/point, etc...), on peut pencher plutôt vers la dernière hypothèse (voir aussi article archaïsme).

- Quelqu'un : on observe en 'II, 5, '80 un emploi du substitut quelqu'un suivi d'un complément prépositionnel :

"Père Ubu. - Je ne crois pas que les casemates de Thorn aient jamais lâché quelqu'un des honnêtes garçons qu'on leur avait confiés".

Ce type de construction est nettement archaïsant : dans l'usage moderne, c'est l'élément(l') un qu'on utilise dans ce cas. Voir article archaïsme.

- R. Qu'on se reporte aux articles merdre, rastron et bouffre : on constatera, si on admet nos analyses, que l'infixation de l'-r- dans ces lexèmes a pour fonction de formaliser au niveau de l'expression une structuration particulière de leur contenu. L'élément -r-, au moins dans le type de distribution contextuelle représenté par ces trois lexèmes, ne se contente plus de son statut de phonème, mais prend en outre la fonction d'un morphème. Est-il possible qu'il garde cette fonction dans d'autres mots ? Ou, à tout le moins, la structure morphophonologique représentée par rastron, bouffre et merdre est-elle privilégiée dans le texte d'UR ? Pour essayer de répondre à cette double question, nous avons procédé de la façon

suivante : après avoir décidé de ne tenir compte ni des verbes (à cause des trop nombreuses formes d'infinitif en -re, de futur et de conditionnel en -rai et -rais) ni des mots considérés comme grammaticaux (non pertinents du point de vue lexical) (1), nous avons relevé tous les mots appartenant aux deux catégories suivantes :

- mots de syllabiques terminés par la voyelle orificale présentant dans le r second syllabe ~~du~~ -r- postconsonantique. Ex : affreux, abri (on reconnaît le modèle de rastron) ;

- mots monosyllabiques terminés par un -e instable et présentant immédiatement avant cet -e un -r- postconsonantique : Ex : sabre, goinfre, ladre (on reconnaît le modèle de merdre et bouffre).

Cette recherche a donné les résultats suivants :

- mots de la première catégorie : 9 unités représentées ;
13 occurrences au total : affreux (3 occurrences : III, 3, 76 ; III, 6, 80 ; IV, 2, 20) ; escriit (3 occurrences : III, 7, 13 ; V, 7, 121 - 2 fois) ; secret (2 occurrences : II, 4, 57 et 58) (2) ; abri (V, I, 113) ; extraits (ibid.) ; entrée (V, I, 124) ; exorès (IV, 4, 100) ; mépris (IV, 6, 107).

En tenant compte en outre, comme il est naturel, de rastron et de ses trois occurrences, on obtient ~~facilement~~ ^{finalément} 9 unités et 16 occurrences.

- mots de la seconde catégorie : 25 unités représentées ;
57 occurrences au total : maître (8 occurrences : IV, 4, 101 et 102 ; V, 5, 102 ; IV, 6, 107 ; IV, 7, 112 ; V, I, 123 ; et 12 ; V, 4, 130.

- On remarque la concentration de ces 8 occurrences dans les trente dernières pages du texte ; voir article maître des finances ; mais ce phénomène de concentration n'est pas propre à ce seul lexème ; bougre (8 occurrences : I, I, 35, 2 occurrences ; I, 3, 40 ; I, 4, 43 ; III, 2, 71 ; IV, 4, 98 et 99 ; IV, 6, 105) ; pauvre (7 occurrences : III, 2, 73 ; III, 4, 73 ; IV, 6, 103 ; V, I, 113 et 114 ; V, I, 118 ; V, I, 123) ; sabre (5 occurrences : III, I, 67 ; III, 3, 76 ; III, 7, 83 ; III, 8, 86 ; IV, 4, 100). - (Même phénomène, quoique légèrement moins accentué, de concentration des occurrences que pour maître) ; propre (4 occurrences : II, 2, 54 ; III, 2, 73 ; IV, 5, 103 ; IV, 6, 107) ; traître (3 occurrences : I, 3, 42 ; I, 7, 49 ; II, 2, 55) ; chambre (2 occurrences : I, 2, 37 ; III, 2, 69) ; ordre (2 occurrences : II, I, 51 ; IV, 3, 96) ; ventre (2 occurrences : III, I, 67 ; IV, 6, 107) ; cendre (V, I, 115) ; goinfre (IV, 6, 109) ; guêtres (IV, 3, 94, dans le mot composé hibou à guêtres) ; ladre (I, 7, 49, dans la même réplique qu'une occurrence de traître) ; lettre (III, 7, 83) ; livre (III, 8, 83) ; nombre (III, 7, 82) ; oeuvre (IV, I, 89) ; poudre (IV, 4, 99) ; prêtre (I, 7, 50) ; sceptre (I, 7, 50) ; sombre (V, I, 131) ; vivres (III, 7, 84).

En tenant compte en outre des 33 occurrences de merdre et des 4 occurrences de bouffre on obtient finalement 27 unités et 94 occurrences.

On peut enfin fondre les deux catégories en une seule. Les mots sont alors définis comme des dissyllabes phoniques ou graphiques comportant dans leur seconde syllabe un -r- postconsonantique et pré vocalique. On obtient alors 40 unités et 110 occurrences.

Sur ces quarante unités, un bon nombre sont dépourvues de toute relation avec les traits sémiques pertinents de l'univers ubuesque : c'est le cas des éléments esprit, secret, abri, attraits, entrée, exprès, propre, cendre, lettre, maigre, nombre, oeuvre, poudre, prêtre, sceptre, sombre et vivres, soit un total de 17 unités (sur 40, soit 42,50 %) réunissant 24 Occurrences (sur 110, soit environ 21 % : la différence entre les deux pourcentages s'explique immédiatement par la fréquence très basse, voire, pour plusieurs, réduite à l'unité, des lexèmes concernés). Quant aux autres mots, qui représentent donc la majorité (57,50 %) des unités, et, de façon plus nette encore (79 %) des occurrences, ils sont, à différents titres et différents degrés, porteurs des sèmes particuliers qui constituent l'univers ubuesque. C'est du moins ce que nous nous proposons de montrer.

1) Plusieurs lexèmes de la liste sont des termes d'injure. On les voit appliqués tantôt à Ubu (bougre, en IV, 6, 105, traître en I, 3, 42 et I, 7, 49, ~~ladre en I, 7, 42~~, ladre en I, 7, 49 également, goinfre, monstre, tantôt à d'autres personnages. Dans ce cas, leur qualification par le mot injurieux peut correspondre à deux situations différentes :

- ou bien ils participent eux-mêmes à l'univers ubuesque, et sont de ce fait porteurs des mêmes traits sémiques qu'Ubu lui-même : c'est par exemple ce qu'on observe de façon totalement explicite en III, 3, 80, où l'adjectif affreux est appliqué à Bordure par le Czar :

"Le czar Alexis. C'est vous, infâme aventurier, qui avez coopéré à la mort de notre cousin Jenceslas ? Bordure. Sire, pardonnez-moi, j'ai été entraîné malgré moi par le Père Ubu. Alexis. Oh ! l'affreux menteur."

- ou bien ils sont dans la situation de victimes humiliées et pantelantes du P.U. (Voir notamment l'emploi de bougre en III, 2, 71). Il se produit alors le phénomène qu'on a décrit sv bouffre de déplacement du sème "cruauté sadique" de l'actant sujet à l'actant passif.

2) Deux substantifs de la liste fixent des notions abstraites qui ont une place de choix dans l'univers ubuesque : meurtres (commis, comme il se doit, par Ubu) et mépris (s'appliquant à Ubu).

3) Le mot Maître apparaît dans 7 de ces 8 occurrences dans le composé Maître des Phynances/Finances, qui, on le sait pour avoir lu l'article correspondant, fixe le thème ambigu de la Phynance assimilée à la Merdre, et se trouve donc au coeur de l'univers ubuesque. Quant à la dernière occurrence de maître, elle apparaît dans un contexte qui explicite le trait sémique de "cruauté sadique" :

"Père Ubu. Oh ! mais tout de même, arrive ici, charogne ! Mets-toi à genoux devant ton maître (il l'empoigne et la jette à genoux), tu vas subir le dernier supplice" (V, I, 123).

4) Le mot sabre apparaît dans 3 de ses 5 occurrences dans le composé sabre à finances ; quant aux deux autres exemples, qu'on se rassure, ils se confondent avec les deux occurrences de sabre à

merdre. Comment s'étonner que ces deux substances communiquent au sabre quelques-unes de leurs qualités ?

5) Chambre apparaît une fois dans le composé Chambre-à-sous, elle-même métaphorisation de la fosse à merdre. Quant à l'autre emploi, fortement archaïsant, il a été décrit sv chambre.

6) Le lexème guêtres paraîtra sans doute assez innocent. Il l'est peut-être. Encore faut-il remarquer qu'il apparaît comme expansion du substantif hibou qui, non dans UR, certes, mais dans d'autres textes manifestés à la même époque, notamment MI et CA, fonctionne constamment comme symbole sexuel (3) (voir ici même l'illustration reproduite sv Pile). En outre, hibou à guêtres fonctionne comme injure (IV, 3, 94).

7) L'une des deux occurrences de ventre apparaît dans le composé fornoté se brosser le ventre. On peut donc considérer qu'il se passe ici le phénomène analysé sv oneille pour l'expression dormir sur les deux or-/on-eilles : les particularités sémiques du mot sont neutralisées au profit de celles de l'expression globale à laquelle il est intégré. Mais il n'en va pas de même pour la seconde occurrence de ventre :

"Père Ubu. - Voici une grosse bête. Grâce à moi, vous avez de quoi souper. Quel ventre, messieurs ! Les Grecs y auraient été plus à l'aise que dans le cheval de bois, et peu s'en est fallu, chers amis, que nous n'ayons pu aller vérifier de nos propres yeux sa capacité intérieure" (IV, 6, 197).

On voit quels sont les traits sémiques retenus dans cette

manifestation du lexème ventre : c'est la cavité interne, le gouffre engloutisseur, en un mot l'équivalent pour l'ours de la gidouille ubuesque.

8) Le cas du lexème pauvre est plus discutable. Si nous le considérons finalement comme porteur des traits sémiques particuliers à l'univers ubuesque, c'est qu'il s'applique préférentiellement soit à des adjoints d'Ubu provisoirement défavorisés (les Palotins en IV, 8, 108, le cheval à phynances en V, I, 114 et V, I, 118) soit, inversement, mais de façon non contradictoire, à des victimes d'Ubu (les magistrats en III, 2, 73 ; les tristes contribuables en III, 4, 78).

Ainsi il existe vraisemblablement une relation entre la structure de l'expression des lexèmes en -r- (4) et certains aspects de leur contenu. Si toutefois on jugeait fragiles quelques éléments de notre argumentation, on pourrait envisager d'examiner les faits sous l'aspect quantitatif. On serait alors amené à procéder à une comparaison du nombre des lexèmes en -r- dans UR à celui des lexèmes de même structure dans d'autres textes. Le problème qui se pose est celui du choix des textes avec lesquels instituer cette comparaison : à quel genre littéraire doivent-ils appartenir ? La comédie ? Le drame ? On sait que Jarry ne parvint à cette dernière qualification, évidemment parodique, qu'après de longues hésitations : dans la formule de dédicace à Marcel Schwob, les éditions de 1896, 1897 et 1900 portent successivement livre, pièce enfin seulement drame. Ce

qui est certain, et qui décide, c'est que les lecteurs et les spectateurs d'UR ont considéré la pièce comme une comédie (5). C'est donc à des comédies contemporaines d'Un Roi que nous avons fait appel : deux pièces de Feydeau, Un fil à la patte et Le Dindon, représentées respectivement en 1904 et 1906. Ces deux comédies sont beaucoup plus longues qu'UR : la première environ, 3, 32 fois plus, la seconde environ 3,30 fois plus. Voici, pour chacun de ces deux textes, le nombre de mots en -r- de même structure phonologique que ceux qui ont été relevés dans UR :

- Un fil à la patte :

- a) mots de la première catégorie : 10 unités, 33 occurrences
- b) mots de la seconde catégorie : 15 unités, 55 occurrences
- c) total des deux catégories : 25 unités, 88 occurrences

- Le Dindon :

- a) mots de la première catégorie : 10 unités, 17 occurrences
- b) mots de la 2ème catégorie : 14 unités, 82 occurrences
- c) total des deux catégories : 24 unités, 99 occurrences

Faut-il préciser que ces textes ne nous ont nullement donné la part belle pour nos recherches ? Alors que dans UR nous n'avons pu, par suite des limitations formelles que nous nous sommes données, tenir compte du nom de Bougrelas - pourtant indiscutablement pertinent du point de vue du contenu ! - nous avons été contraint par les mêmes règles à relever scrupuleusement 1 occurrence de l'insipide prénom Gontran dans Un fil à la patte, et, j'ai il plus affligeant

encore, 9 occurrences de la forme Londres dans Le dindon ! Surtout, dans ces pièces où les "couchers de petite femme" - pour reprendre une expression de Jarry (6) - occupent une place importante, le mot chambre apparaît avec une fréquence impressionnante : 18 occurrences pour la première, 41 pour la seconde.

Pour tenir compte de la différence de longueur entre le texte de Jarry et les deux pièces de Feydeau, les nombres obtenus pour UR doivent être multipliés par un coefficient qui varie selon qu'il s'agit du nombre d'unités ou du nombre d'occurrences. En effet, si le nombre d'occurrences croît proportionnellement à la longueur du texte, le nombre d'unités augmente selon un rapport que fait varier la longueur même du texte, c'est-à-dire pratiquement "comme la racine carrée de la longueur du texte" (7).

On a donc multiplié le nombre d'unités par 1,8 (valeur approchée de $\sqrt{3,3}$) et le nombre d'occurrences par 3,3 :

- a) mots de la première catégorie : 16,2 unités ; 52,8 occurrences
- b) mots de la seconde catégorie : 48,6 unités ; 306,9 occurrences
- c) total des deux catégories : 64,8 unités ; 359,7 occurrences

On constate que la différence entre ces nombres et ceux qu'on a trouvés pour les pièces de Feydeau est trop importante pour être due au hasard. Un seul nombre pourrait donner lieu à quelque hésitation : celui des unités de la première catégorie. Ce sont justement celles qui, on l'a vu plus haut, sont du point de vue du contenu les moins pertinentes - ou, plus précisé ent, les moins nombreu-

ses à être pertinentes. En revanche, le nombre des unités et surtout celui des occurrences des mots de la seconde catégorie (celle du mot merdre) se révèle de beaucoup supérieur aux nombres correspondants chez Feydeau. L'idiotele textuel d'UR confère donc aux mots de ce type un statut privilégié : on pourra, si on le désire, trouver en cette remarque quantitative une confirmation indirecte de l'analyse structurale menée auparavant.

NOTES

(1) Peu soucieux, dans le cadre de cette recherche, d'entamer une oiseuse discussion sur la validité des critères utilisés pour cette distinction, on s'est contenté d'adopter celui sur lequel se faisait, dans les années 60, l'accord des linguistes structuralistes : les morphèmes grammaticaux sont ceux qui appartiennent à un inventaire limité, les morphèmes lexicaux ceux qui appartiennent à un inventaire illimité (cf. Martinet, Eléments..., p. 117 et Pottier, Systématique... p. 95).

(2) Une forme de féminin de cet adjectif (IV, I, 90) a été éliminée comme n'appartenant pas du point de vue de la structure phonologique à la catégorie recherchée.

(3) Dans les "Prolégomènes d'Haldernablou", le sexe du mage est dit être "beau comme un hibou pendu par les griffes" (Oe. c., t. IV, p. 223). Dans l'"Acte prologal", le 3ème oiseau, celui qui métaphorise le Ciboire, est visiblement un hibou ("ma griffe d'or", "le croc de mon bec", voir aussi les illustrations de Mi). Or le Ciboire à son

tour n'est autre qu'un symbole phallique : "Tête du Ciboire, /
Epanche en mon sein / Ton amour malsain" ("Prolégomènes de CA",
Oe. c., t. IV, p. 261).

(4) Encore n'avons-nous pas tenu compte des lexèmes qui, tout en
présentant l'élément ~~l~~ dans les conditions requises, comportaient
plus de deux syllabes phoniques ou graphiques : ainsi bêlitre.

(5) Voir notamment les appréciations des comptes-rendus de la pre-
mière d'UR, réunies par H. Robillot dans "La presse d'Ubu Roi", CCP,
3 - 4, pp. 76 & 86 : Camille Mauclair parlait de "comédie dramatique"
et Henri Céard de "comédie guimolesque".

(6) "Questions de théâtre, TU, p. 153.

(7) P. Guiraud, Problèmes et méthodes de la statistique linguistique,
p. 85.

- Rastron. Ce terme ne se manifeste dans Ubu Roi que par trois occur-
rences, toutes trois localisées dans la scène 3 de l'acte I :

1) - "Mère Ubu. - Soupe polonaise, côtes de rastron, veau
roulet, pâté de chien, croupions de dinde, charlotte russe ... Père
Ubu. - Eh ! en voilà assez, je suppose. Y en a-t-il encore ? Mère
Ubu. - Bombe, salade, fruits, dessert, bouilli, topinambours, choux-
fleurs à la merdre" (I, 3, 39).

2) "Père Ubu, rentrant. Et vous allez bientôt crier vive
le Père Ubu. (Il tient un balai innommable à la main et le lance sur
le festin.) Mère Ubu. - Misérable, que fais-tu ? Père Ubu. - Gou-
tuez-un peu. (Plusieurs goûtent et tombent empoisonnés). Père Ubu. -
Mère Ubu, passe-moi les côtelettes de rastron, que je serve". (I, 3,
41).

3) - "Père Ubu. - Vous n'êtes pas partis ? De par ma chandelle verte, je vais vous assommer de côtes de rastron. (Il commence à en jeter). Tous. - Oh ! aïe ! au secours ! Défendons-nous ! malheur ! je suis mort ! Père Ubu. - merdre, merdre, merdre ! A la porte ! je fais mon effet". (I, 3, 42).

Les traits sémantiques du mot d'après les contextes de ses trois occurrences sont les suivants :

a) le rastron est un animal comestible ("côtes de rastron", ex. 1, "côtelettes de rastron", ex. 2, "côtes de rastron", ex. 3). Plus exactement, il est considéré comme tel par le père Ubu (ex. 2 et 3) et par la mère Ubu (ex. 1). Encore que nous ayons conscience de donner lieu à des plaisanteries, si nous osons dire, de mauvais goût, nous remarquerons que dans la liste des éléments comestibles de l'univers ubuesque, le rastron prend place aux côtés de la merdre (ex. 1).

b) le rastron est un animal ~~dan~~ dangereux. Plus exactement les "côtes de rastron" sont utilisées par Ubu comme une arme contre ses invités récalcitrants (ex. 3). On remarque que cette arme est d'une extrême efficacité, puisque les invités, qui ont résisté à d'autres armes ("le balai innommable"), sont obligés de prendre la fuite.

Ajoutons enfin que, dans les exemples 1 et 3, le mot merdre apparaît dans le voisinage plus ou moins immédiat de la forme rastron. Le rastron apparaît donc finalement comme l'un des attributs à la fois répugnant et dangereux qui, au même titre que la physique, la phynance et la merdre, caractérisent l'univers du Père Ubu. Du point

de type formel, le mot appartient donc au même système lexico-stylistique, et l'élément -R- peut à juste titre être considéré comme un infixe marquant l'appartenance du mot à ce système. (voir article -R-)

En dernière analyse, la structure sémique de rastron peut être décrite de la façon suivante : "animal" + "consommable" + "dangereux" + "participation aux traits sémantiques ubuesques phy-nance - physique - merdre".

Etymologie. Le mot rastron a donné lieu à de forcenées étymologies de la part de Taylor et Chassé. Nous ne citerons que le second, car le premier n'a fait que reproduire son interprétation :

"Charles Morin (1) m'a expliqué entre autres choses l'origine de l'expression "côtes de rastron" dont le père Ubu se régale ; c'est une allusion à un camarade de Morin, Iemaux, qui habitait à Rennes rue du Chapitre ; aussi le désignait-on comme le chapistron ou le chastron et comme chat est le contraire de rat (2) chastron ne pouvait manquer de se métamorphoser en rastron" (3).

Cette interprétation ne peut être que partiellement exacte. En effet, dans l'Amour absolu, Jarry donne à cette forme une origine toute différente : évoquant les souvenirs les plus lointains de ^{d'Emmanuel Dieu} la première enfance, il parvient à rappeler les noms qu'il donnait aux animaux d'une ménagerie de bois :

"Et des noms les distinguaient d'après leurs taches, les accidents de leur orthopédie, et leur mine résultante. Rakirs et rastrons furent les plus beaux, dont Emmanuel lui-même oublia le sens, les seconds peu-être d'abord Ratatrompes, honorés de la pré-jonction de Monsieur" (4).

Tromperie d'un souvenir trop lointain ? Confusion de deux moments différents de l'enfance ? Il reste que Jarry avait oublié - ou, ce qui revient au même - voulait oublier - l'origine scolaire supposée de rastron. Ajoutons immédiatement que les rastrons d'Ubu Roi tels qu'ils viennent d'être décrits n'ont évidemment aucun rapport ni avec les animaux de la ménagerie du jeune Emmanuel Dieu, ni avec l'inoffensif surnom du lycéen de Rennes.

C'est l'analyse formelle de rastron qui permet d'éclairer la genèse du mot, ou, à tout le moins, de formuler une nouvelle hypothèse sur son origine. Si en effet l'élément -R-, peut être considéré comme un infixe formalisant au niveau de l'expression certains traits sémiques particuliers à l'univers ubuesque, il suffit d'affacer cet infixe pour faire apparaître la forme de départ rast/ron. Cette forme, sans doute, n'existe pas dans l'inventaire lexical contemporain. Mais il est sans doute possible de l'identifier à raton. En effet l'insertion d'une -s- dans une distribution de ce type est un phénomène représenté pour d'autres termes dans UR (voir article estes) et dans UC, où l'on trouve la forme estron (UC 1, III, 3, 230) (5). Rastron serait donc finalement à raton ce que phynance est à finance ou merdre à merde.

Remarquons enfin que l'étymologie indiquée par Jarry dans AA ne contredit nullement celle que nous proposons ici : dans rata-trompe il est en effet facile d'identifier l'élément rat, et l'on est même tenté d'interpréter le mot par "rat muni d'une trompe". Dé-

signation enfantine d'un éléphant de bois ? On retrouve d'ailleurs l'élément phonique ra- dans la seconde formation enfantine alléguée par Jarry : rakir.

(1) L'un des deux frères qui, selon M. Chassé, seraient les véritables auteurs d'UR (*voir la Note d'apparence historique*).

(2) On admirera au passage la ^{belk}désinvolture de M. Chassé dans l'établissement de cette opposition antonymique !

(3) GATEF, 1959, p. 365. Chassé répondait à la communication de Taylor, (1959).

(4) AA, édition de 1964, pp. 99 - 100.

(5) Il est vrai que dans estes comme dans estron l'-s- est étymologique, alors qu'elle ne l'est pas dans rastron. Il n'est pas impossible que l'analogie d'estron ait pu jouer. Ce qui d'ailleurs confirmerait l'appartenance de rastron au système lexico-stylistique physique - phynance - mordre.

- Rbue. Voir Ubu.

- Rensky. Voir article Leczinski.

- Rien : Ubu à deux reprises utilise l'expression rien autre chose, chaque fois dans la question : "Tu n'as rien autre chose ?" (III, 2, 70 et 71). Quoique assez fréquemment imitée par certains auteurs modernes, cette construction qui ne fait pas appel à la préposition de et substitue le pronom autre chose à l'adjectif autre est caractéristique de la langue du XVII^{ème} siècle. Voir article archaïsme.

- rixdale. Nous amuserons-nous à remarquer que la monnaie qui a cours légal dans la Pologne ubuesque - ulle Part, comme chacun sait - eut réellement cours dans l'historique Pologne ? Sur ce point de détail, l'inexactitude historique de Jarry est donc prise en faute. Ce n'est, hélas, pas tout à fait le seul : voir articles Leczinski et Venceslas. Ajoutons cependant que le rixdale n'élimine pas complètement le sou (voir par exemple III, 8, 87).

- rond : est utilisé avec la valeur, donnée par Littré comme populaire, de "qui a bu avec excès" : "Père Ubu. - A huit heures du matin elle était ronde" (V, I, 118 ; on trouve un autre emploi, au masculin, dans la même réplique). Voir article vulgarisme.

- Rosemonde. La triste reine Rosemonde est la seule, dans la famille royale de Pologne, à ne pas porter - pour des raisons évidentes - un nom en -as (voir article Venceslas). On ne connaît aucune Rosemonde parmi les reines ou princesses de Pologne. Le nom a donc vraisemblablement été choisi pour ses qualités proprement phoniques. On sait qu'Apollinaire utilise ce prénom - de façon quelque peu ambiguë - dans deux poèmes d'Alcools : "Palais" et "Rosemonde". S'est-il souvenu de la reine Rosemonde ?

Particularités idiolectales. Contrairement à son époux, la reine Rosemonde n'a pas un parler nettement archaïsant. Elle n'utilise d'autre part aucun vulgairisme caractérisé. Ces deux aspects négatifs marquent son idiolecte comme neutre par rapport à celui des autres personnages. Cette simplicité n'est pas sans mérite esthétique

la reine Rosemonde est la seule à prononcer des paroles chargées d'une manière de charme nostalgique :

"O Bougrelas ! Quand je me rappelle combien nous étions heureux avant l'arrivée de ce Père Ubu ! Mais maintenant, hélas ! tout est changé !" (II, 5, 59).

Las ! qu'on imagine ces jolies phrases prononcées avec un fort accent du Cantal : la connotation aberrante, parce que parfaitement déplacée (à tous les sens du mot !) inversera la valeur stylistique du plan de dénotation, et produira un effet caricatural. *(Ce trait pertinent "cantalité", quoique non marqué, fait partie du texte : Jarry)*
~~telles étaient les intentions de Jarry :~~ il fait allusion, dans le ^{n°30} texte intitulé "Ubu Roi" (voir biblio.) à "la reine Rosemonde, qui charabie du Cantal" (TU, p. 22).

- sabre à finances. 3 occurrences : III, I, 67 ; III, 3, 76 ; III, 7, 83. "Mère Ubu. - Eh ! crois-tu en avoir fini avec Bougrelas ? - Père Ubu. Sabre à finances, évidemment ! que veux-tu qu'il me fasse, ce petit gamin de quatorze ans ?" (III, I, 67). En III, 3, 76 sabre à finances apparaît sur le même plan que corne finances et en III, 7, 83 sur le même plan que cornegidouille, ce qui laisse apparaître la typologie des armes ubuesques : d'un côté les instruments coupants (couteau, ciseau et sabre) d'un autre côté les instruments crochus (croc, crochet et corne). Voir article armes.

On remarquera que sabre à finances fonctionne dans ses 3 occurrences exclusivement comme jurement, ce qui l'oppose à sabre à merdre, qui dans ses deux emplois a le statut d'un substantif. On en

tirera la conclusion que la fonctionnalité du sabre à finances est moins marquée que celle du sabre à merdre.

- sabre à merdre. 2 occurrences : III, 8, 86 et IV, 4, 100. "Allons ! Sabre à merdre, fais ton office, et toi, croc à finances, ne reste pas en arrière !" (IV, 4, 100). De même en III, 8, 86 le sabre à merdre est mis sur le même plan que le croc à finances, ce qui confirme la répartition des armes ubuesques en "courantes" et en "crochues" étant bien entendu que les mêmes substances peuvent apparaître alternativement comme "sécables" ou "extractibles".

- sac à merdre. Dans son unique occurrence, ce composé néologique fonctionne comme jurement : "Père Ubu. - Cotice, Pile, répondez-moi sac à merdre !" (V, I, 115). Mais tout jurement de ce type suppose un substantif correspondant. Le sac à merdre - qui ici reste sous-jacent - n'aurait-il pas quelque rapport avec le sac à finances, lui aussi sous-jacent au niveau du texte, mais figuré dans la gravure reproduite sv croc à finances ? (Pour ces deux mots, voir aussi articles mot composé et armes).

- sagoin : ce mot, donné comme "familier" par Littré avec le sens de "homme malpropre", apparaît 7 fois dans UR (I, 7, 48 ; II, I, 52 ; II, 4, 57 ; II, 6, 61 (2 occurrences) ; III, 3, 76 ; III, 7, 83). Il est utilisé par différents personnages, et spécialement appliqué au père Ubu, mais aussi, occasionnellement, au jeune Bougrebas : "Ten-ceslas. - Taisez-vous, jeune sagoin" (II, 1, 52). Voir article vulgarisme.

- salopin : la formation du mot est claire : à salop (extrait de salope ou graphie de salaud ?) a été ajouté le suffixe -in, qui caractérise les subordonnés d'Ubu : palotins, larbins de phynances et même, du point de vue phonique, chiens à bas de laine. Voir aussi le voiturin à phynances. En III, 4, 78, salopin apparaît dans le composé salopin de finance, alors qu'en III, 7, 83 il fonctionne sans expansion substantivale. - Le grave problème qui se pose à propos des salopins est de savoir s'ils se confondent avec les palotins. On serait tenté de répondre par l'affirmative si on se fiait entièrement à l'illustration reproduite sv voiturin à phynances, qui montre d'indiscutables palotins (sous leur forme originelle : êtres en baudruche gonflables à volonté) exercer la fonction ~~p~~prêtée par le texte aux salopins : "Messeigneurs les salopins de finance, voiturez ici le voiturin à phynances". Cependant, l'indication scénique de III, 3, 76, précise qu'Ubu est "suivi d'une légion de Grippe-Sous". Si, comme il est vraisemblable, les Grippe-Sous ne sont autres que les Salopins, ils ne peuvent se confondre avec les Palotins, qui ne sont pas légion, mais seulement Trinité. - Dans son rêve de IV, 7, Ubu assigne aux Salopins la fonction supplémentaire de coupeurs d'oneilles (voir surtout article tuder).

- Sandomir. Comme les villes de Posen, Riga, Thorn, etc..., Sandomir est réellement une ville de Pologne : même trait d'historicité. Voir des traits comparables aux articles Leczinski ^{rixdal} et Venceslas.

- savoir : est utilisé une fois avec la valeur archaïsante de

"avoir la force de" : "Mère Ubu. - Père Ubu, ton cheval ne saurait plus te porter, il n'a rien mangé depuis cinq jours et est presque mort" (III, 8, 87). Voir article archaïsme.

- se brosser le ventre : cette unité sémantique complexe est utilisée avec la valeur familière de "faire des efforts inutiles" : "Père Ubu.

- De grâce, Mère Ubu, ne me parle pas de ce bouffre. Maintenant que je n'ai plus besoin de lui, il peut bien se brosser le ventre, il n'aura point son duché" (III, I, 67). On remarquera l'opposition entre la vulgarité de l'expression et les recherches de style du contexte (de grâce, emploi de l'élément de négation point, etc...). Voir articles -R- et vulgarisme.

- se tirer des pieds : "Père Ubu. - Ah ! voici l'occasion de se tirer des pieds. Or donc, Messieurs les Polonais, en avant ! ou plutôt en arrière !" (IV, 4, 102). Cette unité sémantique complexe à connotation familière est utilisée dans le contexte immédiat d'un élément de recherche stylistique : le discret archaïsme de or donc : voir article vulgarisme.

- Sire : est utilisé à plusieurs reprises de façon archaïsante :

"Père Ubu. - Ah ! j'ai peur, sire Dieu, je suis mort !" (IV, 3, 96). Voir aussi IV, 3, 22 (Sire Soldat et sire Lancier), IV, 5, 103 (sire Cotice), IV, 6, 108 et IV, 7, 111 (Sire Dragon russe). Voir article archaïsme. En revanche, les emplois de sire devant le nom d'Ubu ne sont pas archaïsants.

- Sobieski. Voir article Ieczinski.

- sus : cet adverbe est utilisé de façon archaïsante avec un complément introduit par à : "Capitaine Ordure. - Sus aux traitres" (II, 2, 55). Voir aussi IV, 2, 91). Voir article archaïsme.
- tantôt : est utilisé une fois avec le sens archaïsant de "bientôt" "Stanislas. - (...) que nous avons déjà payées, il y aura tantôt six semaines à la Saint-Mathieu" (III, 4, 78). Voir article archaïsme.
- tête de vache. L'unique occurrence de ce jurement néologique (IV, 3, 92) est citée sv cornebleu. N'est-il, comme jarnicotonbleu qu'une valeur pittoresque ? Si nous ne craignons d'être taxé d'obsession corniforme, nous rappellerions que la vache porte des cornes (comme il est explicitement dit dans Onésime, TU, p. 181) et que la corne est fort suspecte de comporter un symbolisme phallique latent, comme on a vu, particulièrement, svv corne d'Ubu et gidouille.
- tou : forme de 2ème personne du singulier du pronom personnel dans certaines manifestations de l'idiolecte d'Ubu (voir article pronom personnel).
- trappe. Le lexème apparaît à 9 reprises dans la scène 2 de l'acte II. Il est toujours déterminé par l'article défini, comme le sont également des éléments tels que lâton à physique ou petit bout de bois, et le syntagme ainsi constitué est toujours introduit par une préposition : à en III, 2, 73, dans pour les autres cas. En III, 2, 69, le mot trou est utilisé comme substitut de trappe :

"Père Ubu. - Condamné ! (il le prend avec le crochet et le passe dans le trou)". Comparez avec : "ceux qui seront condamnés à

mort, je les passerai dans la trappe" (ibid.).

La fonction de la trappe dans UR est clairement explicitée : c'est l'orifice du local souterrain (Pince-Porc et Chambre-à-Sous) dans lequel est organisé le décervelage. Il est d'ailleurs intéressant de constater que ce passage dans le trou est présenté comme plus atroce que le supplice même auquel il ne fait pourtant que préluder.

Une comparaison avec les textes du cycle d'UC permet de rattacher sur le plan diachronique le thème de la trappe au thème extrémentiel. Dans UCI, le "trou entre les deux semelles de pierre" (II, 3, TU, 117) dans lequel sont successivement précipités la Conscience, puis Memnon, puis, par accident, Ubu lui-même, a une fonction comparable à celle de la trappe d'UR. Plus caractéristique encore : dans l'acte I d'UC2, qui se passe à l'intérieur de la Gidouille ubuesque, le palotin Herdanpo conseille à Quatrezoneilles de "débarrasser la trappe du pylone pour le reconduite (l'Ebeniste) dans les abîmes inférieurs" (I, I, TU, 248). Il apparaît que dans UC2 l'ordre des deux opérations - décervelage et passage dans la trappe - est inversé par rapport à UR. Mais on voit, et c'est l'essentiel, que le rapport qui les unit reste toujours aussi nécessaire.

Le problème qui se pose évidemment pour ce mot comme pour quelques autres (voir notamment bâton à physique) est de savoir si la relation diachronique qu'on a mise en évidence fonctionne également sur le plan synchronique. Il faut naturellement admettre que

si les deux contenus sont présents de façon concomitante, ils ne se situent pas au même niveau de signification : ce qui est rendu possible par la notion de connotation. Dans le cas particulier de trappe, la relation - également établie au niveau de la connotation - entre la phynance et la merdre, permet d'assimiler la Chambre-à-sous à la fosse à merdre, et, de ce fait, la trappe à ce qu'on devine.

- très. Voir article fort.

- trou. Est utilisé en III, 2, 69, comme substitut de trappe (voir cet article). Apparaît également dans la "Chanson du décervelage" (voir article décerveler).

- Tuder et tuer. Par un de ses aspects, le cas de tuder est comparable à celui d'oneille et de phynance : la forme néologique et la forme traditionnelle sont l'une et l'autre représentées dans le texte : tuer par 24 Occurrences, tuder par 2 occurrences (1). Mais par d'autres aspects tuder a un statut particulier. La forme néologique, d'abord, est considérablement plus rare que la forme traditionnelle ; ensuite, tuder, qui ne se manifeste qu'à la fin du texte, laisse jusqu'à sa tardive première occurrence la forme tuer sans concurrent : ce qui n'est le cas ni pour oneille - qui apparaît avant oreille - ni pour phynance - qui entre immédiatement en concurrence avec finance ; enfin il n'existe à notre connaissance aucun texte de caractère métastylistique sur la forme tuder. On en est donc réduit ici à examiner que les distributions contextuelles.

La première réplique où apparaît tuder présente la particularité de comporter un nombre inhabituellement élevé - même dans UR - de formations néologiques :

"Ubu parle en dormant (...) - Mais va-t-en, maudit ours ! Tu ressembles à Bordure. Entends-tu, tête de Satan ? Non, il n'entend pas, les Salopins lui ont coupé les oneilles. Décervelez, tudez, coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du Maître des Finances" (IV, 7, 111 - 112).

Ce rêve présente la particularité - à vrai dire peu inattendue - d'énumérer de façon quasi exhaustive les comportements privilégiés d'Ubu. Énumération qui, sans doute, exige un certain découpage, pour le détail duquel on se contentera de renvoyer à chacun des articles concernés. Il n'est cependant pas inutile de rappeler l'essentiel : l'ours est ici explicitement donné comme s'assimilant à Bordure - plus haut, mais dans la même réplique, on trouve : "voilà Bordure, qu'il est mauvais, on dirait un ours" - et Bordure lui-même n'est vraisemblablement qu'une résurgence d'Orle de CA - "anneau fermé de vil sphincter". On suit la valeur sexuelle qui s'attache à oneille, et, du même coup, à couper les oneilles. On a envisagé sv phynance l'équivalence entre la "finance" jarryque et la "merdre", et l'on devine de quel sens peut se charger arracher la finance. Enfin on sait ce qu'on peut soupçonner du décervelage et du contenu des cervelles décervelées ! Ce délicat paradigme d'alléchantes opérations se trouve ici, à la faveur du rêve d'Ubu, syntagmatiquement

déballé. Vient s'y intégrer tuder. Employé à l'impératif, dépourvu d'expansion substantivale, le mot ne peut évidemment être explicité de façon absolument précise. Pour le closer on ne peut donc retenir pour pertinente que son intégration à un inventaire. On propose donc, à titre hypothétique, "tuer selon les modalités propres à l'univers ubuesque". Dans cette hypothèse, l'insertion du -â- aurait pour fonction de formaliser au niveau de l'expression un trait sémique particulier qui s'ajouterait à la structure traditionnelle du lexème : phénomène qu'on a déjà identifié pour d'autres formes (voir oneille ou phynance).

Reste à vérifier si cette hypothèse convient à la seconde occurrence de tuder. Il faut bien reconnaître qu'elle fait apparaître le mot dans un entourage un peu différent - peut-être parce qu'il ne s'agit plus d'un rêve :

"Père Ubu. - Ah ! j'en fais dans ma culotte. En avant, cornegidouille. Tudez, saignez, écorchez, massacrez, corne d'Ubu ! Ah ! ça diminue" (V, 2, 127).

Les verbes qui apparaissent sur le même plan que tuder n'ont pas les connotations sexuelles qu'on a cru identifier pour couper les oneilles et arracher la finance : ils appartiennent tout bonnement au lexique de la mort violente. Si on s'en tenait là, on serait donc amené à interpréter tuder comme une simple variante libre de tuer dans l'idiolecte d'Ubu. Cependant il n'est pas difficile de déceler dans le contexte d'autres éléments. On sait qu'on peut supposer à

cornegidouille et à corne d'Ubu quelque connotation sexuelle. Surtout, le thème fécal se manifeste sans discrétion par j'en fais dans ma culotte. La relation de tuder avec les éléments excrémentiels et sexuels qui caractérisent l'un vers ubuesque, peut-être un peu moins marquée que dans la première occurrence, n'en est pas moins réelle : ce qui confirme donc notre interprétation, comme la confirmerait également la description du seul emploi de tuder dans UE (voir le Dictionnaire d'UE).

Il nous faut maintenant rendre compte de l'apparition tardive de tuder. Tout se passe à nos yeux comme si le lexème tuer avait été, jusqu'à la fin de l'acte IV, tenu à l'écart du système lexico-stylistique de l'univers ubuesque, et ne s'y intégrait qu'à la faveur du déchaînement d'un rêve. Le rêve d'Ubu aurait alors une fonction structurante, dans la mesure où ils substituerait au seul lexème tuer un paradigme d'opposition tuer vs tuder. On aurait alors un bon exemple du fait signalé dans l'introduction : le texte fonctionne à certains égards comme une diachronie. Une grammaire systématique d'UR ne pourrait évidemment pas décrire tuer après la première occurrence de tuder de la même façon qu'elle le décrirait avant cette occurrence.

Étymologie. Du point de vue étymologique, on est pour tuder dans la même situation que pour oneille : la description du fonctionnement du mot dans le texte n'éclaire pas son origine. On en est donc ici réduit aux hypothèses. On devine quelles peuvent

être celles de Chassé et de Carey Taylor - le second répétant le premier : tuder viendrait de l'argot du lycée de Rennes (D'Ubu Roi... p. 64 ; CALEF, p. 310, 1960). Hypothèse historiquement fort vraisemblable, mais qui n'éclaire pas grand-chose. Il se trouve que Littré - que Jarry, plus tard, utilisera assidûment (2) mais qu'il connaissant sans doute depuis le lycée - fournit une indication intéressante : dans la partie étymologique de l'article tuer, il cite à 2 reprises la forme tudar du provençal, puis, à titre d'étymon supposé, une forme restituée du latin vulgaire, tudare. Or Ubu a des attaches provençales, que la mère Ubu se plaît à rappeler lors du voyage qui la ramène en France avec son époux :

"Mère Ubu. - Ah ! quel délice de revoir bientôt la douce France, nos vieux amis et notre château de Mondragon !" (V, 4, 130).

Il est donc vraisemblable que tuder représente la forme provençale de tudar. Etonnons-nous que Chassé, pourtant spécialiste du Littré, n'ait pas fait cette facile remarque !

Appendice. Dans la Chanson du décervelage, la forme tudé apparaît dans des conditions comparables à celles qui ont été décrites dans UR :

"Voilà c'que c'est qu'd'aller s'promener l'dimanche
Ru^e d' l'Echaudé pour voir décerveler,
Marcher l'Pinc'-Porc ou bien l'Démanch'-Comanche,
On part vivant et l'on revient tudé" (TU, p. 172).

(1) Tuer : I, 4, 43 (2 fois) ; I, 7, 50 ; III, 3, 75 ; III, 4, 78 ;

III, 7, 84 (2 fois ; III, 7, 85 ; III, 8, 86 (2 fois) ; III, 8, 89 (3 fois) ; IV, 3, 94 ; IV, 3, 95 (2 fois) ; IV, 4, 101 ; IV, 7, 111 ; V, I, 119 (2 fois) ; V, I, 122 ; V, I, 123 (3 occurrences).

Tuder : IV, 7, 112 ; V, 2, 127.

(2) Dans la Dragonne, à propos de l'étymologie du nom propre Sabrenas, il formule les remarques suivantes : "(...) sabre n'a jamais voulu dire en français que "savetiers" (sic). Littré cite ces termes de cordonnerie : Sabrenasser, sabrenander, sabrenaud" (La Dragonne, Oe. c., t. V, p. 98).

- Tu toient : Le père Ubu et son épouse utilisent alternativement le vouvoiement et le tutoiement pour s'adresser l'un à l'autre. Il leur arrive à différentes reprises de passer d'un usage à l'autre au cours de la même scène, et les critères qui interviennent dans cette alternance apparaissent généralement avec clarté : le vouvoiement marque un certain éloignement, et se prête à l'expression d'une solennité parfois caricaturale ; le tutoiement est indice de familiarité complice, méprisante ou hostile :

"Mère Ubu. (...) vous pourriez faire succéder sur votre fiole la couronne de Pologne à celle d'Aragon ? Père Ubu. - Ah ! mère Ubu, je ne comprends rien de ce que tu dis. Mère Ubu. - Tu es si bête ! (...) Qui t'empêche de massacrer toute la famille et de te mettre à leur place ? Père Ubu. - Ah ! Mère Ubu, vous me faites injure et vous allez passer tout à l'heure par la casserole, Mère Ubu. - Eh ! pauvre malheureux, si je passais par la casserole, qui te raccomoderait tes fonds de culotte ?" (I, I, 34 - 35).

(Voir des faits du même ordre en III, 7, 82 - 83 et V, I, 120 - 121.)

On remarque la discordance entre la pompe du vouvoiement et la vulgarité du mot fiolle ou de l'expression passer par la casserole.

Avec Bordure, le père Ubu procède de la même façon, et lui donne tantôt du vous (I, 4, 43) et (II, 4, 57, etc...), tantôt du tu (I, 7, 49 ; II, 6, 52 ; III, 5, 79). Est-il besoin de préciser que Bordure n'utilise jamais à l'égard d'Ubu qu'un vouvoiement d'abord respectueux, puis, en III, 5, 79, méprisant ?

- Ub : Voir article Ubu.

- Ubé : Voir article Ubu.

- Ubu. Ubu présente la particularité de comporter un système relativement complexe de variations formelles. Il possède d'abord un pluriel, qui affecte alternativement les formes Ubus et Ubs :

- "Père Ubu. - Ah ! les voilà. Hurrah ! Voilà les Pères Ubus" (V, 2, 125 ; il s'agit des Palotins) (1).

- "Les soldats se ruent sur les Ubs qui se défendent de leur mieux" (V, 2, 125, indication scénique).

- "Les Ubs et leur suite en fuite" (V, 3, 127, indication des personnages").

Malgré le petit nombre d'occurrences, on croit pouvoir remarquer que les deux formes ne sont pas interchangeables : Ubs, qui n'est employé que dans des indications scéniques, s'applique au père Ubu et à son épouse. La comparaison avec la forme Ub, utilisée

par Bougrebas dans un contexte injurieux ("et nous supprimerons tous les impôts établis par l'affreux père Ub", IV, 2, 20) permet sans doute de ~~l'attribuer~~ à ce pluriel une valeur méprisante. Ubus au contraire est utilisé par le père Ubu lui-même qui l'apollique par extension aux Palotins et lui confère une évidente valeur laudative.

Ubu possède en outre un féminin, la Rbue :

"Et la Rbue ! Où as-tu pris tout cet or ? Tu as pris mon or, misérable (...)" (IV, 7, 111).

Le contexte semble indiquer qu'il s'agit là d'un équivalent méprisant de la mère Ubu. La formation est claire : il s'agit d'une prononciation rapide de la mère Ubu, écrasé en la mère 'bu, puis la rbu, avec utilisation de la majuscule pour conserver une marque de la catégorie du nom propre, et l'adjonction d'un -e final, marque redondante - avec l'article - du féminin.

En plus de cette ébauche de système morphologique, la forme Ubu possède enfin trois substituts, qui ne se manifestent chacun qu'une seule fois : Ub, qu'on vient de citer ; P.U., abréviation injurieuse ("Mère Ubu. - Ah ! gros P. U... Si tu fais ça..." I, 5, 45) ; et Ubé :

"Voix au-dehors. - Vive le père Ubé, notre grand financier !" (V, 2, 125) (2).

L'explication de cette modification est facile : il s'agissait d'obtenir l'homophonie de la dernière voyelle du mot avec la dernière voyelle de financier. L'ensemble de cette réplique constitue donc un alexandrin avec rime à l'hémistiche, analogue

ceci au Choeur de la Chanson du décervelage.

Ce sont là les seules traces qui subsistent dans UR d'une ancienne plasticité du nom : contrairement à ce qui se passe dans les textes du cycle d'Ubu C en (3), la forme Ubu est finalement assez stable. Ses occurrences sont visiblement beaucoup plus nombreuses que celles des diverses formes que nous venons d'énumérer, et c'est sur elle que doit porter l'essentiel de l'analyse.

Il convient d'abord de mettre en évidence un trait négatif, et, de ce fait, apparemment peu pertinent : Ubu, isolé en tête de la liste des personnages dans les noms du Père et de la Mère Ubu, ne se laisse intégrer à aucun système formel. La chose, au premier abord, n'étonne pas : les patronymes (4) du français moderne constituent, on le sait, un ensemble fort peu systématisé. Mais dans le texte ce fait, linguistiquement attendu, acquiert paradoxalement une originalité stylistique : il se trouve en effet, (voir les autres articles) que les autres noms propres - à une exception près ; encore s'explique-t-elle facilement (voir article "osemonde") - appartiennent à des systèmes formels rigoureusement constitués. Cette opposition entre la forme Ubu et l'ensemble des autres noms propres de la pièce peut donc apparaître comme la manifestation sur le plan stylistique du caractère exceptionnel, et du même coup, central, du personnage.

Autre aspect de la forme : son étrangeté à la fois graphique et phonique. Aucun mot français ne présente la structure graphique u + consonne + u (5) ; pour réussir à trouver des mots présentant

la structure phonique [y + consonne + y], il faut faire appel à des formes verbales composées, au demeurant assez rares, du type de eut su, eut eu, eut vu [ysy, yty, yvy] (6). On sait d'ailleurs que la lettre u est, des cinq voyelles graphiques du français (compte non tenu de y) la moins fréquente (7), et que, de son côté, la lettre b est relativement rare (8). Rien d'étonnant donc si la forme Ubu apparaît au lecteur comme à l'auditeur pour le moins aussi insolite que le personnage qu'elle désigne !

Il faut tenir compte également, malgré l'imprécision, voire l'arbitraire de ce genre de remarque, de l'expressivité du mot. Valeur particulière de la voyelle labiale [y], surtout répétée ? Elle est propre, selon M. Morier, à marquer le dégoût (9). Caractère expressif de la consonne également labiale [b], note elle aussi, d'après M. Grammont, "à exprimer le mépris et le dégoût" (10) ? Toujours est-il, et c'est à nos yeux l'essentiel, que la plupart des critiques (considérés ici comme simples lecteurs) sont sensibles à cette expressivité, et lui consacrent un commentaire. (11).

Reste le problème de la genèse de la forme : il a été résolu. Du nom de leur professeur de physique, M. Hébert (12), les lycéens de Rennes avaient d'abord fait, par atténuation, HEBE ou EBE, formes qui, en alternance avec P. H., apparaissent encore dans Onésime (13). Jarry transforme ce nom en UBU, selon le procédé suivant, très clairement décrit par J. H. Sainmont :

"Jarry est parti du refrain de cet Hymne National et Liturgique à la fois qu'était la Chanson du Décervelage, calqué sur

la mélodie de celui de la "Valse des Pruneaux". Le refrain rennais finissait sur le vers "Hurrah, cornes-au-cul, vive le père Ebé !" ce qui rimait avec trembler, etc... Rime peu satisfaisante, à dire vrai. En faisant rimer intérieurement ce noble alexandrin, Jarry le transfigurait et créait le nom " (Ubu ou la création d'un mythe", CCP 3, p. 61, note 2).

Vue pleinement satisfaisante pour l'esprit : il est bon de savoir que c'est au mot cul (aspect, rappelons-le, de la gidouille: seule puissance ubuesque, voir article correspondant) que le gros bonhomme doit son nom. Ajoutons que J. H. S. suggérerait cette explication à titre de simple ~~hypothèse~~ : il la présentait en effet par la trop prudente formule "nous pensions en avoir reconstitué la genèse". Elle nous paraît pouvoir être confirmée par la présence dans le texte du passage signalé plus haut, où la nécessité de faire apparaître une rime interne entraîne une modification ^{inverse} ~~du mot inverse~~ (Ubu → Ubé / Ebé → Ubu), mais formellement comparable.

Jarry, qui, sans les afficher, ne reniait nullement les origines scolaires de sa pièce (14), a lui-même avoué cette étymologie, mais sans entrer dans le détail de l'explication historique. En outre, il ajoute à l'étymologie réelle une étymologie seconde, à vrai dire peu convaincue :

"Je ne sais pas ce que veut dire le nom d'Ubu, qui est la déformation en plus éternel de son accidentel prototype encore vivant : Ybex peut-être, le Vantour (15). Mais ceci n'est qu'une des scènes de son rôle" ("Paralipomènes", p. 489).

Intéressante manifestation de deux soucis de Jarry : celui de ne pas enfermer le personnage dans les limites trop étroi-

tes d'une seule signification ; celui surtout de faire échapper le mot - et du même coup l'oeuvre qu'il symbolise - aux "accidents" de son histoire (16).

L'Almanach du Père Ubu illusé

(1) On retrouve l'expression Pères Ubus dans ~~du U~~^X, TU, p. 383.

(2) La forme Ubé est donnée par la préoriginale (Livre d'Art, n° 3, p. 71), par l'originale, (p. 162), par l'édition autographique (p. 165), et par l'édition de 1900 (p. 133). Les rééditions modernes (par exemple CML, p. 172 ; Club des Libraires, p. 125) qui donnent Ubu sont donc évidemment fautives.

(3) Dans Onésime, on trouve les formes Hébert (dans le juron étron d'Hébert), Hébé, Ebé, P.H. Dans UCI, la nécessité des rimes avec finances et question entraîne l'apparition des formes Ubance et Ubon (II, 5, 221, TU).

(4) Ubu est un patronyme et non un prénom : à différentes reprises (notamment en II, I, ~~51~~ et ~~52~~) on trouve l'expression Monsieur Ubu. En II, I, ~~52~~, le roi confère à Ubu la particule : "Monsieur de Ubu est un fort bon gentilhomme". Dans UE, Ubu énonce ainsi son état-civil : "François Ubu, ancien roi de Pologne et d'Aragon" (III, 2, 300, TU).

(5) Il existe en revanche des mots présentant la forme i + consonne + i : ici ; a + consonne + a : ara (utilisé par Jarry dans CI : "Squelette, en tes culbutes d'ara, tu es le Christ ou Saint-Pierre", AH, 6, 293, Oe. c) ; e + consonne + e : ère, été, Eve.

(6) Les mots de forme [o + consonne + o] (auto), [a + consonne + a] : (abut, amas, appât et appas, hâta) sont au contraire relativement fréquents .

(7) Voir sur ce point Alain Verglas, "Remarques sur la relation entre rang et fréquence des lettres en français", Bulletin d'information du laboratoire d'analyse lexicologique, fasc. VI, 1962, pp.

29 - 40. M. Verglas donne 4 listes de fréquence des lettres, obtenues à la suite de 4 enquêtes différentes. U occupe la dernière place parmi les lettres-voyelles dans 2 de ces listes, l'avant-dernière, immédiatement avant O, dans les 2 autres.

(8) Elle occupe respectivement les 18ème, 19ème, 17ème et 18ème rangs dans les 4 listes de M. Verglas.

(9) M. Morier, Dictionnaire de ^{sty}pétique et de rhétorique, s. v. voyelle, p. 479.

(10) M. Grammont, Petit traité de versification française, p. 141. Pour M. Morier également, b, à la fois "masculin et terrien" (on reconnaît la terminologie de Lucien Audrauf) se prête facilement à une valeur péjorative (op. citat., s.v. consonne, pp. 101 - 102).

(11) Voici quelques exemples, choisis à peu près au hasard dans un amas de textes dont la reproduction occuperait sans intérêt plusieurs pages :

- Paul Chauveau : "bu, ces deux syllabes sont devenues des plus puissantes" (Jarry..., p. 94) ;

- J.H. Levesque : "Mystère des correspondances entre les

noms et les êtres. Puissance de la poésie qui nomme. Plus que tout au monde ce nom a rendu fameux le sinistre fantoche qui le porte, qui il convient parfaitement, et qu'il serait bien impossible, maintenant, d'évoquer autrement que par ces trois lettres : UBU" (Jarry, p. 57).

J. H. Sainmont, de façon à la fois plus discrète et plus rigoureuse, se contente de remarquer l'efficacité de la forme : "il est superflu de mettre en lumière l'omniefficiency d'un tel nom dans le succès de l'oeuvre" / ("Ubu ou la création d'un mythe", CCP, 3, p. 61).

M. C. Taylor, lui, n'hésite pas à prêter à Jarry non seulement une intention pleinement consciente, mais encore une doctrine sur les correspondances entre les sons et les sentiments qu'ils peuvent exprimer : "Jarry tendait à croire que la voyelle u était mieux faite que toute autre pour exprimer ce qu'il y a de méprisable dans le veule personnage auquel il donnait sa forme définitive" ("Le vocabulaire...", p. 314).

(12) Sur M. Hébert et sa carrière, voir Chassé, ouvrage cité. Piquant détail : le père Ubu était ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ... ce que ne fut jamais Jarry lui-même, malgré trois acharnées tentatives (en 1891, 1892, 1893) qui ne le menèrent même pas jusqu'à l'admissibilité ! (Renseignement inédit aimablement communiqué par M. Berge, ^{Am} maître-assistant à l'ENS).

(13) On a vu plus haut que le nom de l'infortuné professeur de physique apparaissait encore sans la moindre modification dans l'interjection étron d'Hébert (Onésime, pp. 184, 197, etc...)

(14) Voir notamment la formule "Restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances en 1888", qui accompagne le titre de l'oeuvre dans l'édition originale.

(15) Cette étymologie, avouons-le, nous embarrasse fort : ni en grec, ni en latin nous ne connaissons de forme Ybex. Le mot le plus proche est la forme latine ibex, "bouquetin", attestée notamment chez Pline l' Ancien : on est assez loin du vautour ! Jarry, pourtant connaissait fort bien les deux langues classiques : il avait obtenu, en 1889, un premier accessit de version latine au Concours Général des Lycées et Collèges. Au concours de l'ENS, ses notes de latin et de grec sont dans l'ensemble honorables : 3, 7, 7,75 en Discours latin ; 3,75, 5, 3,75 en Version latine ; 4, 3,5, 6 en Thème grec. On sait d'autre part, surtout d'après Messaline, mais aussi d'après certaines lettres inédites à Claude Terrasse, qu'il fréquentait avec une particulière assiduité les auteurs techniques grecs et latins. Mais on sait aussi qu'il n'hésitait pas à traiter avec une certaine désinvolture les détails d'érudition, voire à inventer de toutes pièces des références imaginaires : voir à ce sujet J. H. Sainmont, "Déchiffrement d'un fragment inédit d'Alfred Jarry concernant les Jours et les Nuits", DCP, 26, p. 10, note 9. Il ne nous paraît donc nullement impossible qu'il s'agisse ici d'une mystification volontaire.

(16) On retrouve là une préoccupation à peu près constante chez Jarry. Voir notamment "Le temps dans l'art", DCP, 3-5, pp. 5 - 20, et le texte II des "Arguments sur le Théâtre" (TU, p. 151).

- Ybu Roi. Il est évident que le titre de la pièce fait allusion à

l'Oedipe Roi de Sophocle - de même que, parallèlement, le titre d'Ubu enchaîné fait allusion au Prométhée enchaîné d'Eschyle. Il faut bien reconnaître que les éléments oedipéens qui apparaissent dans Ubu Roi sont fort limités : seul le meurtre de Venceslas - qui n'est pas le père d'Ubu - peut évoquer le meurtre de Laïos par Oedipe. Il convient cependant de rappeler qu'Ubu Roi n'est pas le titre originel du texte (voir note historique et article Polonais). On peut supposer que le nouveau titre n'a ~~pas~~ été imposé au texte que lors de sa première manifestation (sous la forme de l'AT de CA, sous-titré "Ubu Roi"), c'est-à-dire en 1895 : à cette époque, les éléments oedipéens qui devaient se manifester dans l'Amour absolu étaient déjà présents dans l'imaginaire de Jarry : d'où leur émergence.

- valeur : est utilisé à différentes reprises avec le sens archaïque de "courage à la guerre" : "Père Ubu. - Tu vas expérimenter la bouillante valeur du Maître des Phynances" (IV, 4, 102). L'utilisation de l'adjectif bouillant avec le substantif valeur est particulièrement caractéristique de la langue classique. On remarque d'autre part que l'ensemble du syntagme du substantif valeur constitue un alexandrin blanc : élément de parodie de la tragédie classique. Voir un autre exemple en IV, 5, 103. Voir article archaïsme du métadictionnaire.

- Venceslas : Le nom du roi de Bourgogne Venceslas et ceux de ses trois

fils Ladislav, Boleslav et Bougrelas riment entre eux, quoique d'une façon un peu boiteuse pour le dernier, dans lequel on est tenté et même, disons-le, contraint de ne pas faire sonner l'-s finale. Les trois premiers noms sont d'authentiques prénoms polonais. Il n'en va naturellement pas de même pour Bougrelas, qui comporte un facile jeu de mots : bougre-là, suggéré par M. Perche (Jarry, p. 73), ou, plus vraisemblablement, bougre las, qui évoque la plaisanterie potachique cancer las, et qui en outre se prête à un décodage presque trop facile : "sodomite passif". Par exception, il n'est peut-être pas absolument non pertinent de rappeler que dans sa correspondance de cette époque Jarry donne le nom de Bougrelas à un "gosse de Montmartre, très beau avec des yeux étonnants et des cheveux bruns bouclés jusqu'aux reins" (1). Pour d'autres développements sur cet intéressant problème, on se reportera à l'article Bodure, où l'on verra que les deux B... partagent sans doute le privilège de fonctionner comme symboles du sphincter anal.

Faut-il chercher à Venceslas, Ladislav et Boleslav une source historique précise ? Jarry envisage cette question avec quelque désinvolture :

"Fort tard après la pièce écrite, on s'est aperçu qu'il y avait eu en des temps anciens, au pays où fut premier roi Pyast (2), ~~un~~ homme rustique, un certain Rogatka ou Henry au grand ventre, qui succéda à un roi Venceslas, et aux trois fils dudit, Boleslav et Ladislav, le troisième n'étant pas Bougrelas ; et que ce Venceslas, ou un autre fut dit l'Ivrogne. Nous ne trouvons pas honorable de construire des pièces historiques" ("Ubu Roi", TH, n. 22).

On peut cependant se demander si cette désinvolture n'est pas pour une bonne part feinte. On constate en effet que Charles Morin, qui est pourtant toujours tenté de sous-estimer la part de Jarry dans l'élaboration du texte, lui laisse la responsabilité de ces noms en -as : "Jarry a aussi substitué au nom de Constantin, celui de Boleslas, au nom de Vladimir celui de Ladislas comme au nom d'Ivan Petrovitch celui de Stanislas" ("D'Ubu Roi...", p. 39). Témoignage intéressant malgré son étrangeté (pourquoi n'y est-il pas question de Bougrelas ?) : il est en effet fort peu vraisemblable que Jarry, malgré ses protestations anti-historicistes, ait utilisé ces noms sans connaître l'existence des personnages historiques qui les ont réellement portés. Ajoutons qu'il pouvait connaître au moins le titre de la tragi-comédie de Moutrou Venceslas. Ce Venceslas a d'ailleurs deux fils, dont l'un s'appelle Ladislas. Voir aussi article Leczinski, et, pour les idiolectes de ces différents personnages, les articles idiolecte et archaïsme.

(1) Lettre à Lugné-Poe, 1er août ((96)), in *Oe. c.*, t. VII, p. 274.

Dans une lettre inédite à Claudius-Jacquet, Jarry fait allusion à la participation de ce délicieux Bougrelas à ce qui, hélas, ne peut guère être qu'une réunion de débauche.

(2) On sait que Pyast, authentique patronyme de la première famille royale polonaise, est également, dans l'oeuvre de Jarry, le nom d'un des "Assassins" des Jours et les Nuits (pp. 172 et sq., édit. 1964).

- α - vertu : est utilisé avec la valeur archaïque du "courage" : "Père Ubu". - Si vous êtes encore vivants et si vous foulez encore la neige de Lithuanie, vous le devez à la vertu magnanime du Maître des Finances" (IV, 6, 107). Voir article archaïsme du métadictionnaire.
- α - vie. Voir article antithèse du métadictionnaire.
- α - voiturin à phynances. I occurrence : III, 4, 78. "Allons, Messieurs les salopins de finances, voiturez ici le voiturin à phynances". Ce composé néologique ne présente pas de fornotation, en ce sens que le contenu des deux lexèmes dans la langue naturelle rend compte immédiatement du sens du composé. Conséquence : le mot peut être cité sous la forme simple voiturin sans que le contenu en soit affecté :

"(On apporte le voiturin)" (ibid., indication scénique).

Etymologie.

Le mot voiturin figure dans le Littré, avec, pour second sens, "voiture conduite par le voiturin" (c'est-à-dire le cocher). Dans UR, le suffixe -in intègre le lexème à la série constituée par palotin, salotin, larbin.

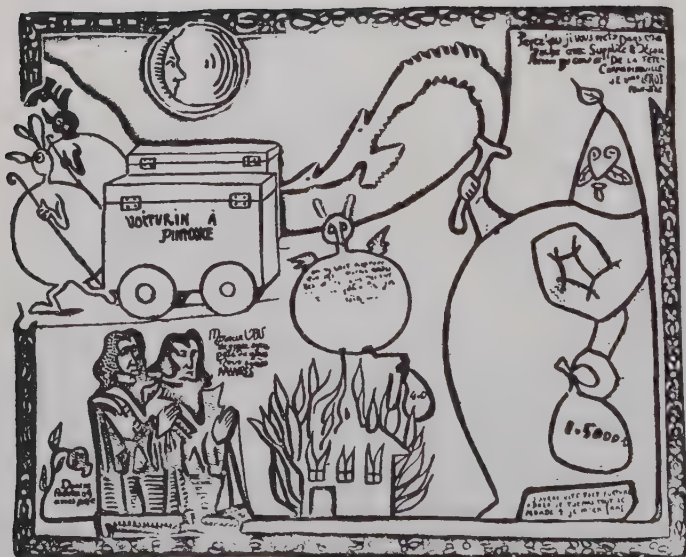
Iconographie.

Le voiturin à phynances a donné lieu à une représentation graphique (pl. 5h des Peintures...). Vous accusera-t-on d'obsession si nous remarquons une certaine ressemblance entre le voiturin à phynances et la Pompe Rouget du temps de Saint-Brieuc ? (*voir les reproductions de reproduction des planches 5 et 5h*)

(la page suivante).

ANTHIA CLASTES

12 juillet 1886



- vouvoisement. Voir article tutoiement.

- vrout. A deux reprises immédiatement successives, cette interjection accompagne merdre dans le parler de la mère Ubu :

"Vrout, merdre, il a été dur à la détente, mais vrout, merdre, je crois pourtant l'avoir ébranlé" (I, I, 36).

Le cas, avouons-le, est un peu moins net que pour les occurrences de bougre en I, I, 35 : pour bougre, l'équivalence avec merdre est marquée par la possibilité d'inversion de l'ordre des deux lexèmes. Rien de tel pour vrout. Compte tenu du petit nombre d'occurrences, on ne peut donc que supposer une relation entre le contenu des deux lexèmes. On remarquera cependant avec intérêt que vrout comporte un élément phonique - le -r- - commun avec merdre et un autre avec bougre.

Etymologie. Ce mot ne figure pas dans le Littré. La rencontre de Céline avec Jarry (signalée dans la Note..., voir Appendice) tend à montrer soit que l'interjection existe, quoique marginalement, dans la langue, soit que la formation en est suffisamment facile, selon un modèle onomatopéique, pour se retrouver, sans doute indépendamment, chez deux auteurs.

2ème Section

METADUCTIONNAIRE

- antithèse : L'antithèse consiste, du point de vue linguistique, à faire apparaître dans l'entourage immédiat d'un mot son antonyme lexical.

On trouve quelques faits de ce type dans UR :

- en IV, 7, 112, l'antithèse se manifeste à l'intérieur d'une phrase du rêve d'Ubu, citée sv. tuder. L'opposition entre la mort (au sens traditionnel) et la vie est, pour Ubu en quelque sorte neutralisée : la mort est la vie pour les Salopins, émanation de sa propre personne. Il est caractéristique que dans ce passage - l'un des plus marqués de l'ensemble du texte - Ubu utilise pour se désigner le terme maître des Finances, qui fixe les aspects négatifs et repoussants du personnage. (Voir article phynance).

- en II, 7, 63, l'antithèse apparaît entre un terme utilisé par la mère Ubu et un terme de la réplique de son époux :

- "Mère Ubu. - Il est vrai que c'est horrible. Pouah ! en voilà un qui a le crâne fendu. Père Ubu. - Quel beau spectacle !" L'originalité de ce passage est que des caractères humains sont provisoirement prêtés à la mère Ubu : elle exprime ici une sorte d'apitoiement - à vrai dire bien proche du dégoût physique. De cette façon, l'opposition horrible/beau fait apparaître de façon plus éclatante encore l'esthétisme sadique du père Ubu.

- en III, I, 68, on retrouve, peu s'en faut, le même type de réalisation de l'antithèse :

"Mère Ubu. - (...) je suis sûre que le jeune Bougrelas l'emportera, car il a pour lui le bon droit. Père Ubu. - Ah ! ~~est~~ sale-té ! le mauvais droit ne vaut-il pas le bon ? Ah ! tu m'injures, Mère Ubu, je vais te mettre en morceaux. (La Mère Ubu se sauve poursuivie par Ubu)". Le seul fait de laisser entendre que le bon droit pourrait l'emporter sur le mauvais est interprété par Ubu comme une injure personnelle, qui le plonge immédiatement dans une colère puérile : manifestation d'une structuration lexicale qui neutralise l'opposition entre le bon et le mauvais droit.

On voit que la fonction globale des phénomènes d'antithèse est toute différente de celle que nous avons cru pouvoir assigner aux archaïsmes : l'antithèse a pour fonction de manifester au niveau de l'expression quelques-unes des particularités pertinentes du système sémantique que constitue l'univers ubuesque.

- archaïsme. Le texte d'UR est truffé d'archaïsmes. Ils relèvent essentiellement du lexique, mais aussi de la syntaxe et de la graphie. Nous nous sommes efforcé ~~, pour les raisons dites dans l'introduction~~ de les relever de façon exhaustive (1). Mais le problème essentiel qu'ils posent est évidemment celui de leur fonction dans le texte.

Dans la première partie - si ambiguë du chapitre 22 des Prolégomènes, Hjelmslev cite ce qu'il appelle "le style à la fois créateur et imitatif, c'est-à-dire archaïsant" (p. 156) dans une liste d'éléments auxquels il donne, peu après (p. 158), le nom de connotateurs. Nous n'avons pas à nous interroger ici sur les notions - non explicitées par Hjelmslev - de "style créateur vs style imitatif", et ne retiendrons que l'intégration du style archaïsant à

l'inventaire des connotateurs. Il est facile de décrire le fonctionnement d'une telle connotation : le lexème (ou le syntagme, etc) archaïsant - c'est-à-dire identifié par le lecteur comme appartenant à un état ancien de l'inventaire linguistique - fonctionne d'abord comme signe, c'est-à-dire comme relation entre une expression et un contenu. Mais la totalité du signe (expression + contenu) fonctionne à son tour comme expression d'un second contenu, qu'on peut être tenté de décrire comme "évocation de l'époque à laquelle renvoie l'archaïsme". Un tel fonctionnement apparaît de façon extrêmement nette dans les romans historiques. Quand un texte entier - de quelque dimension qu'il soit - se présente en style archaïsant, la succession des archaïsmes constitue une isotopie seconde, à laquelle nous serions tenté de donner le nom d'isotopie connotée plutôt que celui d'isotopie connotative utilisé par M. Greimas (2). Pour prendre un exemple, les très nombreux archaïsmes du poème "Lettres" des Fêtes galantes dessinent une isotopie connotée bien identifiée par un commentateur comme "évocation du mode précieux" (3).

Dans Ubu Roi, les faits sont loin d'être aussi simples. Il convient en effet de distinguer plusieurs cas.

a) les premiers doivent être purement et simplement éliminés de l'inventaire des archaïsmes, auquel ils n'appartiennent que de façon superficielle : mais il y a de nouveau plusieurs possibilités :

- le cas de rhynances : certains commentateurs ont vu dans

cette graphie un archaïsme. Le témoignage de Jarry montre qu'il n'en est rien. L'analyse que nous avons proposée indique que la fonction de cet élément est tout autre que celle d'un archaïsme.

- le cas d'éléments tels que bouzine, boudouille, giborgne et gidouille. Il se distingue de celui de hynance en ce que, selon toute vraisemblance, ces lexèmes sont authentiquement des archaïsmes, malgré les déformations formelles qui les affectent presque tous. Mais du point de vue fonctionnel, ils ont un tout autre rôle. - Il est d'ailleurs à remarquer que, sauf peut-être pour bouzine, leur identification comme archaïsmes n'est guère possible que pour le spécialiste de l'histoire de la langue : le lecteur moyen est tenté de prendre pour autant de néologismes, et, par cette interprétation naïve, entrevoit leur véritable fonction mieux que l'historien.

- le cas d'éléments tels que bocher ou déchirer (dans le type de syntagme où se manifeste ce dernier verbe). Ce sont là d'authentiques archaïsmes, relativement faciles à identifier comme tels : la simple consultation du Littré est suffisante - alors qu'elle ne donne aucun résultat pour les mots de la catégorie précédente. Mais ces lexèmes ont dans le texte une fonction précise, décrite aux articles correspondants, et qui consiste, grossièrement, à fixer certains aspects des comportements ubuesques. Cette fonction oblitère celle qu'ils auraient en qualité d'archaïsmes. Tout au plus peut-on se demander si l'oblitération est totale, et si les deux fonctions

ne se manifestent pas de façon concomitante, la connotation archaïsante étant naturellement subordonnée à l'autre.

b) Il reste cependant de nombreux archaïsmes si nous osons dire exclusivement archaïsants. Mais il convient à leur tour de les répartir en plusieurs catégories, selon les aspects particuliers de la fonction qu'ils exercent en tant qu'archaïsmes :

- certains d'entre eux ont pour fonction de caractériser un idiolecte comme archaïsant. C'est essentiellement le cas pour le parler de Venceslas, le seul à être archaïsant de façon homogène (4). Reste à poser le problème du contenu d'un tel connotateur dans un texte où les références historiques, dans la faible mesure où elles existent (5), sont rigoureusement non pertinentes, et présentées comme telles par diverses formules (6) : le contenu "évocation du passé" se trouve a priori exclu. Il faut donc supposer un déplacement du contenu ordinaire de l'archaïsme dans la direction d'un contenu global tel que "solennité".

- plusieurs autres archaïsmes ont une fonction parodique. A vrai dire, ce n'est indiscutablement le cas que pour ceux qui se manifestent en V, I, dans le récit de la Mère Ubu : il s'agit évidemment d'un pastiche - systématiquement mal droit - des récits de la tragédie elzévire. Il n'y manque ni les archaïsmes lexicaux (voir par exemple les initiales le cer et le dore), ni les versés six les, ni même les alexandrins, ou, plus modestement les hémistiches (voir l'article alexandrin).

- reste la totalité des autres archaïsmes, ~~de~~ loin les plus nombreux. Nous laisserons-nous tenter par le paradoxe ? Nous dirions volontiers que la fonction de ces archaïsmes est de n'en point avoir. Mais précisons : car il serait contradictoire d'assigner une fonction à certains archaïsmes et non à certains autres. Tous les archaïsmes du texte ont une signification connotative. Mais pour certains - ceux de Venceslas et du récit de la mère Ubu - cette signification est confirmée par un contexte relative ent homogène. Pour les autres, elle est immédiatement contredite par un élément du contexte chargé d'une connotation précisément opposée à celle de l'archaïsme. Qu'on se reporte à des articles tels que à, attribut, de, interrogation, Messeigneurs, période, produire, valeur : dans chacun de ces cas on observera que dans le contexte immédiat du trait archaïsant apparaît tantôt un vulgarisme, tantôt un lexème lié aux ^{stèmes} ~~syntagmes~~ lexico-stylistiques qui caractérisent l'univers ubuesque, tantôt enfin des éléments de ces deux catégories à la fois. Un exemple frappant de cette dernière possibilité est offert par cette intéressante question d'Ubu à son épouse : "Vous vous fichez, corne d'Ubu, ou bien si vous me volez ?" (III, 3, 87). Sur les trois éléments de cette phrase, l'un constitue un indiscutable archaïsme syntaxique, en lui-même d'assez "bon goût", parce que relativement discret à la différence d'autres traits nettement provocateurs ; le *sedonc* - chronologiquement le premier - est un vulgarisme, caractérisé, certes, mais moins violent que bien d'autres,

à co menceur par le verbe foutre (représenté aussi, on le sait, dans UR) ; le troisième enfin, corne d'Ubu, appartient à l'inventaire de ces termes qui fixent les sèmes de l'univers ubuesque : crauté sadique, et, à l'autre pôle, connotée par l'équivalence avec cornegidouille, les composantes digestives et sexuelles, sans oublier naturellement, au niveau des structures anagrammatiques, la fâcheuse contpôterie qui fait apparaître, sous la corne d'Ubu une à la fois insolite et attendue borne du cul. On voit comment fonctionnent les diverses connotations des éléments d'une telle phrase : l'archaïsme et le vulgairisme, de signification connotée inverse, se neutralisent mutuellement. Sur le champ de ruines de ce désastre sémantique (7) s'érige avec d'autant plus de vigueur la corne d'Ubu.

Exemple privilégié, car il fait apparaître en peu de mots un fonctionnement qui, dans d'autres cas, est un peu plus diffus dans le texte. Ainsi dans la scène III de l'acte I, le délicat archaïsme de "nous allons goûter du veau" se trouve neutralisé par la présence des croupons. Cette neutralisation a à son tour pour fonction de faire apparaître la seule pertinence au niveau de l'univers ubuesque d'un aliment privilégié : les côtes de rastron - et on sait de quelle façon ce lexème est porteur des sèmes mêmes qui construisent l'univers ubuesque.

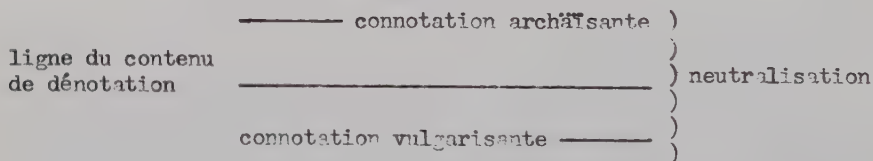
Sur les trois possibilités envisagées restent les deux premières. Elles sont assurément un peu plus embarrassantes que celle qui vient d'être décrite : l'archaïsme y apparaît en effet

dans le contexte soit d'un vulgarisme sans que se manifeste immédiatement un terme porteur des traits de l'univers ubuesque, soit à proximité d'un de ceux-ci, mais en l'absence de tout vulgarisme.

Soit par exemple ce fragment de dialogue entre les 2 Ubs :

"Mère Ubu. - Tout ceci sont des mensonges, votre femme est un modèle, et vous, quel monstre vous faites ! Père Ubu. - Tout ceci sont des vérités, et vous, quelle andouille vous faites !" (V, I, 118)

On voit que l'archaïsme - ici syntaxique, voir article attribut - et le vulgarisme - le mot andouille utilisé comme injure - sont seuls en présence. Dans un tel cas, les deux connotations opposées continuent naturellement à se neutraliser. L'élément qui se trouve accentué par cette neutralisation réciproque ne peut être, en l'absence d'un élément porteur de sèmes ubuesques, que le niveau de significations dénotative : à savoir ici l'opposition monstre/andouille. Ainsi, la présence des deux contenus de connotation a paradoxalement pour fonction de souligner la ligne du contenu de dénotation, et par là même de marquer l'absence d'un contenu de connotation pertinent, en sorte que c'est - paradoxalement - le contenu de dénotation qui se trouve connoté. On peut représenter cette situation par le schéma suivant :



Ce type de passage donne un bon exemple de ce que nous avons appelé ^{dans} ~~l'~~ introduction l' "déceptivité du texte".

Enfin, reste le cas illustré par l'emploi d'estocader en IV, 3, 25 : l'archaïsme, ici lexical - mais sa nature proprement linguistique est naturellement non pertinente -, apparaît dans la même phrase que merdre, chymances et physique : toutes unités dont la fonction est de fixer - au niveau de la connotation - quelques traits essentiels de l'univers abstrus. Aucun vulgarisme dans ce passage - car on nous accordera volontiers que dans l'idiolecte textuel le lexème merdre ne comporte pas de connotation vulgarisante. Quelle est ici la fonction de l'archaïsme ? Nous envisagerions volontiers deux solutions : selon la première, l'archaïsme se chargerait, au cours de la diachronie textuelle, de la fonction exercée, dans la généralité des cas, par l'opposition archaïsme/vulgarisme. Il en irait évidemment de même pour le vulgarisme, en sorte que la manifestation de l'un ou de l'autre des deux connotateurs fonctionnerait exactement de la même façon que la manifestation de l'un et l'autre. On se trouverait alors ramené à un cas exactement comparable à celui qui a été décrit plus haut à propos de III, 8, 87. Une telle situation ne paraît pas linguistiquement aberrante. Les deux connotateurs "archaïsme" et "vulgarisme", constituent en effet un paradigme d'opposition. La manifestation d'un des termes de ce paradigme suppose l'existence de l'autre. Quant à la seconde solution, elle consiste à assigner à l'archaïsme la fonction de construire une micro-isotopie

connotée de caractère ^{évident} déceptif immédiat avant la manifestation de l'isotopie pertinente.

Quelles que soient les particularités de chacune des catégories de cas étudiées, on voit finalement comment se justifie le paradoxe que nous avons osé en première approche. Si les archaïsmes, tout comme les vulgarismes, et, ajouterons-nous, les jeux de mots (8) d'UR paraissent afunctionnels, c'est que leur fonction est déceptive. Les petites isotopies qu'ils constituent sont, dans le meilleur des cas, estompées par une autre isotopie de niveau supérieur. Le plus souvent, elles sont neutralisées par une isotopie de même niveau, mais de contenu inverse. En terme de stylistique descriptive, ces considérations rendent compte de la tonalité systématiquement fausse du style d'UR.

(1) Voir articles à, accabler, arabe, attribut, bélfre, chambre, de, de par, dîner, estes, estocader, fort, interrogation, jambedieu, lumelle, massacrer, Messeigneurs, négation, passé simple, penser, perdre, période, point, produire, quelqu'un, rien, savoir, sire, sus, tantôt, valeur, vertu. Est-il utile de préciser que nous ne sommes nullement certain d'avoir atteint cette exhaustivité recherchée ?

(2) Dans "Per una sociologia del senso comune", Rassegna italiana di sociologia, aprile - giugno 1968, pp. 199 - 209. Voir *littig.* n° 111.

(3) M. J.H. Bornecque, Lumières sur les Fêtes galantes, p. 172.

(4) Voir par exemple articles fort et estes. Il est impossible de

se prononcer nettement sur les caractères des idiolectes de Poleslas - qui articule quatre mots légèrement archaïsants : "Qu'est cela ! Dégainons", II, 2, 54, sic pour le ! et le ^- et de l'Ombre de II, 5, 60, dont les paroles sont solennelles, mais point précisément archaïsantes. Ni la reine Rosemonde ni Bougrelas n'archaïsent particulièrement.

(5) Voir articles Leczinski, Venceslas et rixdale.

(6) Voir articles Pologne et Venceslas.

(7) ... et stylistique, car l'ensemble constitue un délicat chef-d'oeuvre de mauvais goût. Mais ce n'est là que l'apparence.

(8) Il va sans dire que si la fonction des jeux de mots est par certains aspects comparable à celle des archaïsmes et des vulgarismes, les mécanismes en sont tout différents. Voir l'article correspondant.

- Énumération : On trouve dans VR deux types bien différents d'énumérations. Le premier est illustré par l'exemple suivant :

"Bougrelas, le frappant. - Tiens, lâche, gueux, sacripant, mécréant, musulman ! Père Ubu, ripostant. - Tiens ! Polognard ! soûlard, bâtard, ! hussard, tartare, calard, cafard, mouchard, savoyard, communard ! Mère Ubu, le batant aussi. - Tiens, capon, cochon, félon, histrion, fripon, souillon, polochon !" (V, 2, 125).

On remarque une opposition évidente entre l'énumération de Bougrelas et celles des Ubs : Dans la première, les termes ne

commencent à rimer entre eux qu'à partir du 3ème ~~terme~~. Tout se passe donc comme si la rime des trois derniers mots-qui, parmi les termes d'injure, appartiennent au même secteur lexical - était purement accidentelle. Il n'en va pas de même pour les énumérations ubuesques, qui riment de bout en bout. Les mots qui les constituent ont visiblement été recherchés pour leurs seuls caractères phoniques. Ainsi s'expliquent certaines particularités : formation du néologisme calard, utilisation des termes appartenant à des couches diachroniques et à des secteurs lexicaux nettement distincts (savoyard : terme injurieux de nationalité, ancien dans la langue ; communard : terme injurieux du vocabulaire politique, récent dans la langue (lère datation : 1871) ; félon et histrion, termes d'injures nobles, mis sur le même plan que capon et cochon, l'un argotique, l'autre vulgaire (~~voir articles correspondants~~) ; emploi d'un mot ne comportant pas de valeur injurieuse : polochon. Tous ces caractères sont ceux du jeu verbal, tel qu'on le trouve dans les énumérations rabelaisiennes, (voir par exemple ~~le~~ II, 25, p. 120 et III, 28). On peut donc attribuer à cette première énumération une fonction déceptive, analogue par exemple à celle qui a été identifiée pour certains archaïsmes (voir article correspondant).

Le second type d'énumération se manifeste en III, 8, 88, et surtout en V, I, 123 - 124. Il s'agit des supplices que le père Ubu se propose d'infliger d'abord au czar, puis à la mère Ubu :

"Oh ! Oh ! Oh ! après, as-tu fini ? moi je commence : torsion du nez, arrachement des cheveux, pénétration du petit bout de bois dans les ongles, extraction de la cervelle par les talons, lacération du postérieur, suppression partielle ou même totale de la moelle épinière (si au moins ça pouvait lui ôter les épines du caractère), sans oublier l'ouverture de la vessie natatoire et finalement la grande décollation renouvelée de saint Jean-Baptiste, le tout tiré des très saintes Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, mis en ordre, corrigé et perfectionné par l'ici présent Maître des Finances ! Ça te va-t-il, andouille ? (Il la déchire.)"

Là encore on trouve un certain nombre d'éléments proprement ludiques : l'étrange procédé prescrit pour l'extraction de la cervelle, le jeu de mots facile sur la moelle épinière, l'allusion à la vessie natatoire et l'appel à l'autorité des saintes Ecritures. Mais ces éléments ludiques ne sont pas ici les seuls présents : ils ne font que souligner l'aspect sadique des comportements abusifs. Aspect sadique au sens le plus strict du terme : il n'est pas difficile de décoder les connotations sexuelles d'expressions telles que enfoncement du petit bout de bois dans les ongles - et l'on prend conscience de la parenté du petit bout de bois avec le bâton à physique (voir articles correspondants) - et ouverture de la vessie natatoire, sans même parler de la transparente lacération du postérieur.

- idiolecte. Comme on peut le voir sous différents articles, les idiolectes des différents personnages d'ITA sont assez fortement différenciés : celui de Jenceslas est fortement archaïsant, celui

de Bordure est donné - il est vrai par un fragment extérieur du texte - comme porteur d'une connotation "anglicité", la reine Rosemonde "charabie du Cantal", les Palotins ont quelques expressions caractéristiques, etc... Mais c'est surtout l'indiolecte du père Ubu et, à un degré à peine moindre, celui de son épouse, qui s'écartent du parler standard. A cet égard, il n'est pas inintéressant de remarquer que le système par lequel se différencient certains éléments du parler des Ubs a des correspondants dans plusieurs langues naturelles. Ainsi :

"en nootka, il est possible et même habituel d'indiquer certaines caractéristiques physiques de la personne à qui l'on parle ou dont on parle, tant par l'addition de suffixes spécifiques que par tout un jeu de substitutions portant sur les consonnes : certaines consonnes du mot (en particulier, les sifflantes) sont remplacées par d'autres consonnes phonétiquement apparentées ou bien encore des consonnes ou des groupes consonantiques dépourvus de signification sont introduits dans le corps du mot" (1).

On voit que les différents procédés décrits ici sont, formellement, tout à fait comparables aux déformations du type : oreille → oneille ou merde → merdre. Il est vrai que les éléments qui se trouvent ainsi formalisés tiennent dans le système du nootka à des particularités du référent, ou, dans certains cas, de l'allocutaire, alors que dans FR c'est le contenu des lexèmes - indépendamment de leur référence - qui détermine leur déformation. Mais dans les récits mythiques nootka

"certains personnages sont caractérisés par des particularités de langage. Le recours à des "jeux de consonnes" ou à d'autres effets du même genre paraît toujours avoir, dans ce cas une valeur humoristique. Le héros mythique nooka Kwatiyat, par exemple, a l'habitude d'insérer en parlant un χ dépourvu de signification après la première voyelle du mot (...). Dans le langage du daim et du vison mythiques les sifflantes et les chuintantes cèdent la place aux latérales correspondantes (...). Les substitutions de consonnes sont les mêmes que celles qui sont opérées lorsqu'on parle d'individus qui souffrent d'un défaut à l'oeil" (2).

On remarque que Sapir semble ici introduire une différence entre l'insertion du phonème χ dans le parler de Kwatiyat - donnée comme non-signifiante - et la substitution des consonnes dans l'idiolecte du daim et du vison : ce trait signifie en effet que ces animaux sont métaphoriquement atteints d'un défaut de vision. Et l'on constate alors que la relation entre ce trait de contenu et sa formalisation au niveau de l'expression par la déformation phonique est, cette fois, immédiatement comparable aux procédés mis en oeuvre dans UR.

(1) "Formes linguistiques anormales en nootka", in E. Sapir, Linguistique, pp. 253 - 254.

(2) Ibid., p. 261.

- jeux de mots. La critique d'UR dans son ensemble se plaignait, au lendemain de la première, de l'absence presque totale des "mots d'esprit" dans la pièce, et de la pauvreté de ceux qu'on y trouvait.

Ainsi, un Robert Vallier se lamente, dans La République Française du 12 décembre, de n'avoir "pas même découvert de vraie drôlerie dans Ubu Roi, sauf en une ou deux répliques". Le spirituel chroniqueur qui signe "le pompier de service" dans La Paix du 11 décembre remarque que "l'esprit n'a pas perdu ses droits parmi les spectateurs. Dame, il fallait bien suppléer à celui qui était absent de la scène" (articles cités in CCP, 3, p. 76). Jarry, qui semble avoir ressenti avec quelque amertume l'échec de sa pièce, a relevé avec ~~quelque~~ hauteur ce reproche :

"Et surtout on n'a pas compris - ce qui était pourtant assez clair et rappelé perpétuellement par les répliques de la Mère Ubu : "Quel sot Homme ! ... quel triste imbécile" - qu'Ubu ne devait pas dire des "mots d'esprits" comme divers ubucules en réclamaient mais des phrases stupides, avec toute l'autorité du Mufle. D'ailleurs, la foule qui s'exclame avec un dédain simulé : "Dans tout cela, pas un mot d'esprit", comprend bien moins encore une phrase profonde". (in "Questions de théâtre", TII, pp. 153 - 154).

Il n'y a pas en effet de "mots d'esprit" dans UR : tout juste des jeux de mots, généralement très faibles, souvent d'un goût déplorablement fâcheux. En outre, ils sont pour la plupart présentés comme involontaires de la part de leur auteur quasi-exclusif, le père Ubu. On en trouvera ici une liste aussi complète que possible :

1 - "Mère Ubu. - Oh ! Père Ubu, père Ubu, je te donnerai de l'andouille. Père Ubu. - Oh ! Merdre ! tu en es une fière, d'andouille" (I, 5, 45 ; jeu sur le double sens du mot andouille).

2 - "Ordure. (...) Le sang du roi et des nobles crie vengeance et ses cris seront entendus" (III, 5, 79 ; de l'unité lexicale complexe crier vengeance est abusivement tiré le mot cri, appliqué de façon aberrante au mot sang ; peut-être souvenir du poignard rougissant de Saint-Amant).

3 - "Père Ubu. - Fais à ta tête, Père Ubu, il t'en cuira. Père Ubu. - Eh bien ! tu seras avec moi dans la marmite" (III, I, 68 ; Ubu ne retient pas le contenu formoté de l'expression il t'en cuira, mais le contenu du verbe cuire dans l'usage normal. L'un des jeux de mots les moins "faibles" (?) du texte.)

4 - "Pile. - Hon ! Monsieure Ubu, êtes-vous remis de votre terreur et de votre fuite ? Père Ubu. - Oui, je n'ai plus peur, mais j'ai encore la fuite. Cotice. - Quel pourceau !" (IV, 5, 103) Double jeux de mots particulièrement stupide. Le premier consiste à mettre sur le même plan du point de vue du sens les deux substantifs terreur et fuite ; le second, conditionné par le premier, consiste à construire sur le modèle de l'expression j'ai peur l'expression j'ai la fuite - à laquelle on peut sans grave imprudence assigner un - si nous osons dire - contenu excrémental.

5 - "Père Ubu. - (...) sans compter ceux qui étaient déjà morts et que nous avons achevés" (IV, 5, 103 ; le jeu de mots consiste à faire abstraction du trait pertinent sémantique essentiel du verbe mourir. Particulièrement faible !).

6 - "Père Ubu. - Ainsi que le coquelicot et le pissenlit à le fleur de leur âge (...)" (IV, 5, 104 ; l'apparition du mot fleur, utilisé avec un sens "figuré" dans l'unité sémantique complexe à la fleur de l'âge, n'en est pas moins conditionnée par la présence des mots coquelicot et pissenlit.)

7 - "Pile. - Mais, Sire Ubu, il (l'ours) est déjà froid.

Père Ubu. - C'est dommage, il aurait mieux valu le manger chaud" (IV, 6, 108 - 109 ; froid et chaud dans ces emplois ne sont pas en réalité antonymes : le jeu de mots consiste à les présenter comme tels).

8 - "Père Ubu. - Une horreur. Elle a des griffes partout, on ne sait par où la prendre. Mère Ubu. - Il faut la prendre par la douceur, sire Ubu, et (...) vous verrez qu'elle est au moins l'égale de la Vénus de Capoue. - Père Ubu. - Que dites-vous qui a des poux ?" (V, I, 117 ; deux jeux de mots : le premier sur la confusion entre le sens propre et le sens figuré de l'expression prendre par ; le second repose sur une simple confusion phonique).

9 - Exemple de V, I, 124, cité sv. énumération. Le mot épine est tiré par Ubu de l'adjectif épineux, mais utilisé avec un sens différent.

10 - "Père Ubu. - Nous devons faire au moins un million de noeuds à l'heure, et ces noeuds ont ceci de bon qu'une fois faits ils ne se défont pas" (V, 4, 128 ; le jeu de mots repose sur une confusion entre deux sens du mot noeud).

11 - "Le commandant. - "Arrivez pas, serrez près et plein. Père Ubu. - Si ! Si ! Arrivez, entendez-vous ! C'est ta faute, brute de capitaine, si nous n'arrivons pas. Nous devrions être arrivés". (V, 4, 129 ; confusion entre la valeur du terme dans le lexique technique de la marine - "faire exécuter au bâtiment un mouvement horizontal qui tend à ouvrir l'angle d'incidence du vent...", Littré s.v. - et son sens dans l'usage commun. - Chasné rapporte à ce sujet les confidences de Ch. Morin : "Remarquez les termes nautiques ils sont exacts. J'ai pu les employer parce que, mon frère et moi, nous

avons l'habitude de naviguer à la voile" (D'Ubu Roi..., p. 43).

12 - "Le commandant. - Amenez le grand foc, prenez un ris aux huniers ! Père Ubu. - Ceci n'est pas mal, c'est même bon ! Entendez-vous, Monsieur l'Equipe ? Amenez le grand coq et allez faire un tour dans les pruniers. (Plusieurs agonisent de rire.)" (V, 4, 129. Ne connaissant pas les termes techniques foc et huniers, Ubu les confond avec des mots du vocabulaire commun. L'indication scénique montre que ce jeu de mots involontaire a pour fonction de ridiculiser le père Ubu).

13 - "(Deuxième lame embarque)- Pile, inondé. - Méfiez-vous de Satan et de ses pompes" (V, 4, 130 ; la situation - explicitée par l'indication scénique - dans laquelle cette phrase est prononcée charge le mot pompe d'un contenu différent de celui qu'il y a ordinairement).

14 - "Père Ubu. - Mer farouche et inhospitalière qui baigne le pays appelé Germanie, ainsi nommé parce que les habitants de ce pays sont tous cousins germains" (V, 4, 131 ; jeu de mots comparable à celui auquel donne lieu le nom de la Pologne, voir sv : recherche ludique de l'étymologie du mot d'après un rapprochement formel).

- voir aussi article Pologne.

Si "faibles" qu'ils puissent être - et ne serait-ce qu'en raison même de leur "faiblesse" - ces jeux de mots ont une fonction dans le texte. Quelle ? Pour trouver des éléments du corpus métastylistique explicitement relatifs au jeu de mots, il faut dépasser largement l'époque d'Ubu Roi : en 1973, à propos de l'Introduction à l'Histoire Ancienne de Victor Fournié, Jarry définit ainsi - à

l'aide d'un jeu de mots - la fonction linguistique du jeu de mots :

"Senex, le vieillard... Enseigner, distinguer la droite d'avec la senestre. Qu'on ne croie point à un calembour. Nous allons revenir sur la signification profonde et schématique des calembours. Quand les mots jouent entre eux, c'est qu'ils reconnaissent leur cousinage".

Et plus bas on trouve l'allusion annoncée au calembour :

"Les allitérations, les rimes, les ésonances et les rythmes révèlent des parentés profondes entre les mots. Où dans plusieurs mots il y a une même syllabe, il y a un point commun" ("Ceux pour qui il n'y eut point de Babel", La Plume, 15 Mai 1903, n° 338, pp. 597 - 599, cité ici d'après La Chandelle verte, pp. 298 - 302).

Que le décalage des dates n'incite pas à crier d'avance à l'anachronisme : telle de ces formules rend compte précisément de la fonction que nous avons cru pouvoir assigner à la déformation finance → phynance, puisque la communauté de syllabe ainsi ménagée entre phynance et physique révèle un "point commun" entre les deux termes.

Plus curieux, et, en même temps, plus régulateur : dans ce texte même Jarry évoque avec précision les idées formulées dans le "Linteau" des Minutes - près de dix ans auparavant - et marque là que la théorie de la superposition ordonnée des sens qui constitue l'essentiel du "Linteau" est à ses yeux assimilable à une théorie du jeu de mots :

"Nous écrivions dans la préface de notre premier livre (les Minutes, 1891), que si l'auteur a su déterminer deux points en corrélation absolue (encoche, point de mire) tous les autres, sans nouvel effort de sa part, seront sur la trajectoire" (ibid., p. 301).

Extrait de son contexte originel, cet aspect de la théorie du "Linteau" risque de paraître obscur, ou, en tout cas, sans relation immédiatement perceptible avec les considérations sur les jeux de mots du reste du texte sur Babel. Pour saisir cette ^{de} relation, il faut voir que dans le passage visé du "Linteau", Jarry faisait allusion au cas de l'auteur qui a "oublié" le sens d'une oeuvre ancienne. Pour le retrouver, il lui suffit de faire fonctionner le rapport qui caractérise l'"oeuvre" :

"En celle-ci, le rapport de la phrase verbale à tout sens qu'on y puisse trouver est constant" (Oe. c., t. IV, p. 172).

Il retrouvera donc le sens de l'ensemble de l'oeuvre pour peu qu'il dispose d'au moins deux éléments reliés par le rapport dont la répétition constitue le système de l'oeuvre.

On voit la signification que prend la citation d'un tel texte dans une spéculation sur le jeu de mots : c'est en définitive la totalité et la spécificité mêmes de l'"oeuvre" selon Jarry qui se trouvent ainsi fondées sur le jeu de mots.

Ajoutons qu'il ne serait sans doute pas difficile de transposer en termes de linguistique contemporaine ces réflexions qui, faute d'une terminologie suffisamment précise, paraissent quelquefois manquer de rigueur. Il n'en est rien, croyons-nous, et la métaphore routière du "Linteau" ("Faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots", Oe. c., p. 171) s'accommoderait fort bien de la notion greimasienne d'isotopie. Le "connecteur" identifié par Greimas dans le fonctionnement du jeu de mots (Sémantique structurale, pp.

70 - 71) correspondrait alors au "mot-carrefour" de Jarry. L'oeuvre dans son ensemble se définirait alors comme une hiérarchie d'isotopies connectées par des lexèmes plurivoques.

Il est à notre sens infiniment vraisemblable que la plus grande partie des textes jarryques sont pour une large part construits sur un réseau latent de "jeux de mots". Parfois, ces jeux de mots se manifestent à la surface même du texte. C'est particulièrement le cas dans la Dragonne - où l'état, reconnu (1), d'inachèvement du roman suffit sans doute à rendre compte de l'apparition des jeux des mots au niveau de la manifestation du texte (2). Dans les autres textes, les jeux de mots restent le plus souvent sous-jacents : ainsi, dans UR, ce n'est sans doute pas un contre-sens que d'assimiler à un jeu de mots latent la structuration en un système lexicostylistique de physique/phynance/mordre.

Quant aux jeux de mots manifestés à la surface du texte - ceux qui ont été ici énumérés -, ils ont, du point de vue formel, la fonction décrite dans les Minutes : servir de carrefours dans la route des mots, ou, en termes greimasien, connecter des isotopies divergentes. Mais on s'aperçoit immédiatement que ces isotopies sont peu pertinentes, en tout cas sans relation avec les traits sémiologiques qui caractérisent l'univers ubuesque. Si on nous permet de filer de façon quelque peu abusive la métaphore jarryque de la route, nous dirons que ces jeux de mots dirigent le lecteur dans une série d'impasses très vite refermées. Seul peut-être le jeu de mots 4 fait

Il paraître le thème excrémental, dans un contexte où sa manifestation n'a à vrai dire rien de bien surprenant. Quant aux autres, ils sont, si nous osons dire, pleinement innocents, parce que totalement déplacés, à tous les sens du mot. Leur fonction est donc de mettre en évidence un certain nombre d'éléments déceptifs. Ce qui correspond à l'interprétation tormalque de l'esprit de Jarry :

"Ceux qui ne le trouvent pas drôle ont raison. Ses traits d'esprit sont faibles, son humour forcé, et même, au second degré, quand il se fout visiblement du public, son prétexte comique est lugubre. D'où son relatif insuccès, qui est d'ailleurs pour lui une victoire, la seule" (Euphorismes, pp. 33 - 34).

Finalement, la fonction dans le texte des jeux de mots est analogue à celle que nous avons cru pouvoir assigner aux archaïsmes et aux vulgarismes : ils dessinent une série de micro-isotopies à caractère fortement déceptif, sur le fond desquels s'érigent avec d'autant plus de vigueur les traits pertinents de l'univers jarryesque.

(1) Voir le Dossier de la Dragonne, DCP, n° 27.

(2) Voir, par exemple, les paronymies cocon - cochon (Dossier, p. 107) et coefficient, coofficier (I. e. c. t, 5, p.)

- lettre. L'une des caractéristiques immédiatement perceptibles du texte d'JR est l'abondance des néologismes et mots déformés. Dans quelle mesure la présence de tels éléments influence-t-elle la fréquence relative des lettres ? C'est le problème pour lequel on a cherché à donner quelques éléments de réponse en dépouillant la

scène I de l'acte I. Il est bien évident que l'échantillon choisi est beaucoup trop menu (il représente environ la trentième partie de la pièce) et surtout beaucoup trop mal réparti pour donner une idée des faits dans l'ensemble du texte. En revanche, le nombre total des lettres (2120) dans la scène est suffisant pour que les résultats obtenus puissent, pour cette seule scène, être considérés comme significatifs :

1 : E (395) ; 2 : R (190) ; 3 : U (185) ; 4 : A (172) ;
 5 : T (125) ; 6 : S (121) ; 7 : N (120) ; 8 : O (116) ; 9 : I (104) ;
 10 : M (92) ; 11 : L (85) ; 12 : D (74) ; 13 : C (70) ; 14 : P (66) ;
 15 : B (49) ; 16 : V (41) ; 17 : G (28) ; 18 : H (26) ; 19 : J (19) ;
 20 : F (15) ; 21 : Q (15) ; 22 : X (7) ; 23 : Z (4) ; 24 : Y (1) ;
 25 : K (0) ; 26 : W (0).

Si on compare cette liste à celles qui ont été publiées par M. A. Verglas (article cité sv. Ubu), on remarque les faits suivants :

a) Le U a une place exceptionnelle, qu'il n'occupe dans aucune des listes de M. Verglas, où il est respectivement en 9ème, 9ème, 8ème et 7ème positions. Cette abondance particulière tient évidemment à la répétition du nom Ubu ;

b) pour la même raison, la lettre B occupe une place inhabituelle : la 15ème, au lieu des 18ème, 17ème, 13ème et 12ème ;

c) la lettre R occupe la 2ème place. Pour cette lettre,

les listes de M. Verglas livrent des résultats étonnants divergents : 2 de ses listes lui donnent également la seconde place ; mais les 2 autres listes ne lui donnent que la 7ème et la 8ème place, immédiatement avant ou après le U. Nous sommes tenté de préférer ces dernières : les deux autres listes présentent en effet quelques étrangetés, dont la moindre n'est pas, pour l'une d'elle, de donner le K pour plus fréquent que le Z et le Y. Dans ces conditions, la seconde place de la lettre R apparaît comme inhabituelle, et s'explique au moins partiellement par la fréquence et par l'orthographe insolite du mot merdre.

- mots composés néologiques. Les mots composés néologiques représentent la majorité des néologismes d'Ubu Roi. En leur qualité de mots composés, ils se répartissent entre les deux catégories suivantes :

1) Mots composés sans fornotation : par exemple les composés dont le second élément affecte la forme -à Nobles (voir, par exemple, l'article bouquin à Nobles).

2) Mots composés à fornotation : il s'agit essentiellement des composés à second terme (à physique et à fi-/phynances (voir la description de ce phénomène de fornotation par exemple scasque à finances ou chanson à finances). Le phénomène de fornotation fonctionne comme indice de la manifestation du contenu de connotation.

- néologismes. Les nombreux néologismes d'WR se laissent aisément répartir dans les catégories suivantes :

- déformations lexicales. Ces déformations lexicales peuvent à leur tour porter soit sur des éléments de l'inventaire synchronique (type phynance ou tuder), soit sur des archaïsmes (type gidouille ou lumelle). Dans tous les cas la déformation affecte à la fois la réalisation du mot au niveau du code graphique et au niveau du code oral. Une seule exception : phynance.

- mots dérivés néologiques. Type houffresque (suffixé néologique), décerveler (parasyntétique néologique).

- mots composés néologiques. Voir article correspondant.

A la différence des archaïsmes, les néologismes du texte ne sont pas porteurs d'une connotation "néologisante" : le contenu de connotation qui leur est affecté varie pour chacun d'eux, dans des conditions qui dépendent de facteurs multiples : contenu de dénotation du lexème, système lexico-stylistique dans lequel il s'intègre, particularité de la déformation dont il est affecté, etc... On se contentera donc de renvoyer à chacun des articles concernés du Dictionnaire ainsi qu'aux articles mots composés néologiques et système lexico-stylistique du métadictionnaire. Il convient cependant de préciser que les lexèmes néologiques sont, dans leur quasi-totalité, porteurs, au niveau de la connotation, de sèmes caractéristiques de l'univers ubuesque, de telle façon que le trait d'expression "néologisme" finit par fonctionner non comme connotateur mais comme

indice de la manifestation d'un de ces sèmes au niveau de la connotation.

- pléonasme : Remarque. Les deux termes pléonasme et tautologie sont généralement donnés comme synonymes. Ainsi, Morier (Dictionnaire..., sv pléonasme) les définit l'un et l'autre de la façon suivante : "répétition oiseuse d'une idée contenue dans un autre mot de la même proposition". Tout en retenant l'essentiel de cette définition, nous avons établi entre les deux termes la distinction suivante : nous parlons de pléonasme quand la "répétition de l'idée" se manifeste à l'intérieur d'un seul et même syntagme (ex : il monte en haut) et de tautologie quand elle se manifeste entre deux ou plusieurs syntagmes (ex : je monte, je gravis, j'escalade).

On trouve dans UR trois exemples caractérisés de pléonasme :

- "Père Ubu. - Dépêchez-vous plus vite" (III, 2, 72 ; il est à remarquer que les éditions publiées du vivant de Jarry ne comportent pas de virgule après vous, contrairement au texte de TU).

- "Père Ubu. - Nous allons rester sur la colline et ne commettrons point la sottise de descendre en bas" (IV, 3, 95).

- "Père Ubu. - Nous mettrons les fantassins à pied au bas de la colline" (IV, 3, 95).

Les trois exemples - dont les deux derniers apparaissent dans la même réplique - appartiennent à l'idiolecte d'Ubu, qu'ils ont vraisemblablement pour fonction de contribuer à caractériser. Voir article tautologie.

- répétition. On trouve deux exemples nettement caractérisés de répétition. Le premier a été cité sv binette. Le second se manifeste en U, T, 123 :

"Père Ubu. - Et puis ils ont tué Rensky ! Mère Ubu. -
 Ca m'est bien égal ! Tu sais que Bougrebas a tué le Palotin Giron !
Père Ubu. - Ca m'est bien égal ! Et puis ils ont tué le pauvre Lascy !
Mère Ubu. - Ca m'est bien égal !"

Manifestation redondante d'un comportement exceptionnelle-
 ment commun au père Ubu et à son épouse : l'indifférence cynique
 devant le sort de leurs amis.

- système lexico-stylistique. Nous entendons par système lexical
 un champ de signification structuré par un réseau de relations, au
 niveau du contenu et, éventuellement, de l'expression, entre les
 différents lexèmes qui constituent le champ. Un système lexico-sty-
 listique est un système lexical qui se manifeste non dans une langue
 naturelle, mais dans un langage de connotation de la catégorie dite
 "texte littéraire".

Au cours de la description du vocabulaire d'"Ubu Roi" consti-
 tuée par le dictionnaire, on a identifié un certain nombre de systè-
 mes lexico-stylistiques : par exemple le système gidouille/giborgne/
boudouille/bouzine, ou le système physique/phynance/mordre. A propos
 essentiellement de ce dernier, il nous paraît utile de préciser les
 analogies et les différences de fonctionnement entre système lexical
 et système lexico-stylistique. Tant du point de vue synchronique que
 du point de vue diachronique, nous nous intéresserons au contenu et à
 l'expression des systèmes des deux types.

A) Point de vue synchronique. 1) Contenu. On ne peut déli-
 miter le contenu d'un système lexical - par exemple le système

lexical constitué par le vocabulaire politique (1) ; le système de dénomination des animaux domestiques (2) ; le système de dénomination des enseignants (3) etc... - qu'en faisant intervenir alternativement des critères proprement linguistiques et des critères extralinguistiques : c'est dire qu'en dernière analyse les critères extralinguistiques sont déterminants :

"Les contextes, c'est-à-dire les usages, en fin de compte les marques formelles, ne suffisent pas à définir la signification d'un terme, parce que la structuration du lexique n'est pas entièrement de nature linguistique" (4).

La considération du référent apparaît donc indispensable dans la détermination du contenu d'un système lexical.

Rien de tel pour le système lexico-stylistique. Qu'on se reporte aux articles merdre, physique et, surtout phynance. On constatera que les critères qui ont été utilisés pour identifier le système ont été de deux ordres : description des distributions contextuelles ; examen du corpus métastylistique. Le premier critère est de caractère exclusivement linguistique. Le second également : en effet, la seule différence entre les textes du corpus métastylistique et ceux qu'ils prennent pour objet réside en ceci que les premiers adoptent pour plan du contenu la totalité de l'objet linguistique constitué par les seconds. On reconnaît là, transposée au niveau du texte littéraire, la notion de métalangue, telle qu'elle est définie par exemple par Greimas :

"La reconnaissance des niveaux de signification pouvant exister à l'intérieur d'un seul ensemble signifient nous permet de situer la recherche sémantique en distinguant deux niveaux différents : celui qui constitue l'objet de notre étude, et que nous pouvons continuer à désigner, selon la terminologie établie, comme la langue-objet, et celui où seront disposés les instruments linguistiques de la recherche sémantique, et qui doit être considéré comme métalinguistique par rapport au premier" (Sémantique structurale, p. 14). Voir aussi la définition - équivalente - de Hjelmslev, Prolegomènes, chapitre 22.

A aucun moment de l'analyse la considération du référent n'a été nécessaire. L'eût-elle été qu'elle se fût révélée impossible : quelle relation, autre que linguistique dans le langage constitué par le texte, entre la physique et la finance ? Ainsi se manifeste une première différence entre le système lexical et le système lexicostylistique : le second, au contraire du premier, ne comporte pas de référent.

2) Expression. A ce niveau, les relations entre les deux types de systèmes sont d'équivalence. Dans le système physique/physique/mordre, les éléments du plan de l'expression qui signalent l'intégration des lexèmes au système varient suivant les caractéristiques de la substance graphique et/ou phonique du mot : zéro dans le cas de physique, phy- substitué à fi- dans le cas de finance, -R- infixé dans le cas de mordre. Il en va de même dans certains systèmes lexicaux non littéraires. Ainsi, dans le lexique politique et social des années 1870, les lexèmes marquant la négation ou l'absence com-

portent, selon les particularités de leur substance phonique, les préfixes non-, in-, de(s)- ou sans- (Dubois, Le vocabulaire politique..., pp. 150 - 152).

B) Point de vue diachronique.

L'étude diachronique d'un système lexico-stylistique peut se faire sous les deux aspects suivants :

a) description de l'évolution du système au cours de la diachronie textuelle ;

b) description des modalités du passage du système lexical au système lexico-stylistique/

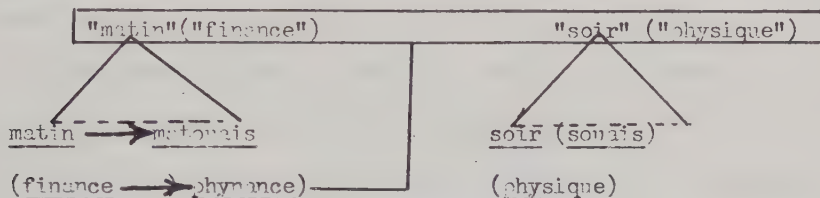
a) Diachronie textuelle. Il se trouve, pour des raisons évidentes, que le système physique/phynance/mordre n'est soumis dans UR à aucune évolution. En revanche, un bon exemple de modification d'un système lexico-stylistique est fourni par la forme tuder. On identifie en effet deux états successifs du paradigme constitué par les verbes fixant les comportements sadiques d'Ubu. Dans le premier état, ce paradigme est limité aux formes couper les oneilles, décerveler, mettre à la poche (ou pocher), l'ensemble étant couvert par déchirer, qui fonctionne comme archiléxème. Dans le second état, le paradigme s'est agrégé tuder. Le seul problème qui se pose est celui du contenu de tuder en rapport avec les autres termes du système. On l'a décrit sv comme "tuer selon les modalités propres à l'univers ubuesque", ce qui permettrait de le considérer, au même titre que déchirer comme archiléxème. Mais on s'aperçoit alors qu'il n'apparaît pas du tout dans les mêmes conditions, très particulières, que déchirer.

Il reste donc là une légère ~~mar~~g^e de flou dans le fonctionnement du système lexico-stylistique. Mais le mécanisme diachronique à la faveur duquel un nouveau lexème s'est intégré au système est parfaitement clair, et d'ailleurs immédiatement comparable à celui qu'on observerait dans un système lexical.

b) Passage du système lexical au système lexico-stylistique.

Dans ce second moment de l'étude, on se donne comme constituant deux états linguistiques success~~if~~^{ifs} d'une part le statut des termes étudiés dans la langue naturelle, d'autre part leur statut dans le texte littéraire. On étudie ~~alors~~ les modalités du passage d'un état à l'autre selon les méthodes de la lexicologie diachronique. On est alors amené à constater que les modalités du passage : système lexical $\longrightarrow$ système lexico-stylistique sont, au moins pour certains aspects, directement comparables aux modalités selon lesquelles s'opère, en langue, le passage d'un système lexical premier à un système lexical second. Curieuse coïncidence : dans le volume même des CAIEF ou MM. Taylor et Chassé exposaient les hypothèses sans intérêt qui ont été signalées dans quelques articles (voir par ex. oneille ou phynance), une étude de H. K. Baldinger (5) présente un exemple d'évolution d'un système lexical exactement comparable par son mécanisme à celle des faits stylistiques que nous examinons. La forme matois pour matin, a testée chez Guillaume Coquillart et dans l'argot du XIX^{ème} siècle s'explique selon H. Baldinger par "une déformation de matin d'après son apposé sémantique soir dont le r ne

se prononçait pas (p. 252). On voit la ressemblance de ce phénomène avec la déformation de finance, rapproché de son voisin sémantique physique, et modifié dans sa substance graphique pour lui ressembler aussi au niveau de l'expression. Et le schéma que propose R. Baldinger, qui utilise le triangle de Richards et Ogden, est, mutatis mutandis, parfaitement adaptable aux faits que nous décrivons :



Mais on voit du même coup que si les deux types d'évolution sont comparables au niveau de l'expression, il n'en va pas de même si, toujours du point de vue diachronique, on prend en considération le contenu des systèmes lexicaux. La modification de matin en matouais ne fait en effet que formaliser l'appartenance du lexème à un système lexical déjà existant dans la langue, où peuvent le déceler des critères syntagmatiques simples, tels que la possibilité d'insérer matin et soir dans des syntagmes oppositionnels du type il travaille matin et soir, il se lève tôt le matin et se couche tard le soir. C'est que le contenu des deux lexèmes rend compte immédiatement de leur intégration à un même système lexical. Plus précisément : au niveau de la forme du contenu, leur structure sémique est partiellement commune ; au niveau de la substance du contenu, ils sont situés sur un même axe sémantique (Greimas, Sémantique structur-

râle, p. 26). Il n'en va évidemment pas de même pour physique et finance - sans parler de mordre ! - : peu, ou, disons-le, point du tout de relations, ni au niveau de la forme, ni au niveau de la substance entre les contenus de ces trois lexèmes dans la langue naturelle. Ainsi, envisagée du point de vue du contenu, l'évolution diachronique que nous venons de décrire a consisté en une structuration d'un champ sémantique ci-devant amorphe : dans le texte d'UR, les trois lexèmes ont une structure sémique partiellement commune, ou, du point de vue de la substance, se situent sur un même axe sémantique.

(1) J. Dubois, Le vocabulaire politique... ;

(2) J. Mounin, "Un champ sémantique..." , La Linguistique, 1, 1965.

(3) M. Arrivé, "Maître, instituteur, professeur", Le Français dans le monde, n°44, octobre 1966.

(4) J. Mounin, compte rendu de J. Dubois, Le vocabulaire politique...

Précisons que cette remarque s'applique aussi bien aux recherches de l'auteur du compte rendu qu'aux résultats du travail recensé.

(5) "L'étymologie hier et aujourd'hui", GAITEF, 1959, pp. 233 - 264.

- tautologie (voir aussi pléonasme). On trouve dans UR trois exemples de tautologie :

- "Père Thu. - Je viens donc te dire, tordonner et de signifier que tu aies à produire et exhiber promptement ta finance, sinon tu seras massacré" (III, 4, 77 ; on remarque que produire est utilisé de façon archaïque) ;

- "Père Thu. - (...) les voraces ont complètement mangé

et dévoré les coriaces" (V, I, 115).

- l'exemple de IV, 6, 107 est cité à l'article période.

On voit que comme le pléonasme la tautologie caractérise le parler d'Ubu. Dans le texte "Craignez et redoutez le maître des Phynances" (TU, pp. 264 - 265), plusieurs vers - dont le premier, qui constitue le titre - comporte^{nt} des tautologies particulièrement provocantes : "Il unit la vitesse à la rapidité / Et mélange la rage à la férocité. / De ruse et de finesse il connaît bien l'usage (...). Ils sont bientôt saignés puis ensuite étripés".

- vulgarisme. Au même titre que le "style archaïsant", le "style vulgaire" est présenté par Hjelmslev (chapitre 22 des Prolégomènes) comme appartenant à l'inventaire des connotateurs. Il est vrai que les deux "styles" n'apparaissent pas au même rang dans la hiérarchie des connotateurs : le style archaïsant constitue l'une des "espèces de styles", le style vulgarisant appartient au rang donné comme immédiatement inférieur des "niveaux de style". Mais le fonctionnement des catégories de connotateurs est le même quel que soit leur rang dans la hiérarchie. C'est pourquoi nous ne sommes pas inquiétés de cette disparité.

Contrairement à l'archaïsme, la notion de vulgarisme n'est pas facile à définir. Il se trouve qu'une description de la connotation "vulgarité" a été fournie par L.J. Greimas dans son article "Per una sociologia del senso comune". Nous reproduisons ici cette description (traduite) :

il envisage l'"adoption d'un "accent" ou mieux d'une "voix" spéciale pour le personnage principal" (TU, p. 133). Il revient sur ce problème dans son article "De l'inutilité du théâtre au théâtre" :

"Il va sans dire qu'il faut que l'acteur ait une voix spéciale, qui est la voix du rôle, comme si la cavité de la bouche du masque ne pouvait émettre que ce que dirait le masque, si les muscles de ses lèvres étaient souples" (TU, p. 143).

Enfin, il précise à propos d'Ubu Roi : "Ubu parle français, Mais ses défauts divers ne sont point vices français exclusivement, auxquels favorisent le capitaine Bordure, qui parle anglais, la reine Rosemonde, qui charabie du Cantal, et la foule polonaise, qui nasille des trognes et est vêtue de gris" (TU, 22).

On voit en quoi un tel trait peut ajouter un plan de signification supplémentaire au texte : tout le long des paroles de la reine il faut imaginer un contenu connoté "cantalité", dont les relations avec le contenu de dénotation seraient à étudier (voir article Rosemonde). Mais, pour précises qu'elles soient, les indications de Jarry ne sont pas systématiques, et il n'est pas possible d'en tenir compte pour identifier les éléments qui fonctionnent comme marques du contenu "vulgarité".

La forme de l'expression ? On pourrait, en première approche, être tenté d'analyser les déformations graphiques d'UR comme constituant une ébauche de restructuration de la forme de l'expression. Il n'en est rien : ces déformations se manifestent en effet dans le cadre du système graphématique et/ou phonématique (1) sans modifier le système lui-même.

On en est donc réduit à chercher les connotateurs de la vulgarité exclusivement au niveau du contenu. Mais on se heurte alors à de nouvelles difficultés. M. Greimas en effet dans sa description fait allusion, en parlant de la substance sémantique (c'est-à-dire du contenu) aux champs sémantiques de "l'alimentation" et de la "sexualité". Ajoutons naturellement le champ, d'ailleurs lié à celui de l'alimentation, de la "digestion" et de l'"excrétion". Quoique de façon diverse, ces différents champs sémantiques se manifestent dans "R" : celui de l'excrétion de façon envahissante, celui de la sexualité de façon plus discrète mais, à notre sens non moins pertinente. Fallait-il donc considérer que tous les éléments du contenu qui se rattachent à ces deux champs sont de simple connotateurs de la vulgarité ? Nous ne le pensons pas. En effet, ces lexèmes ont dans le texte une fonction d'un niveau supérieur : celle d'en construire l'isotopie dominante, et, notamment, de constituer les personnages : "bu", si on admet nos analyses, c'est la structuration de la gidouille et du phallus en un modèle brondalien ; "ordure", c'est un symbole anal, etc... Ce serait donc totalement fausser la fonction de ces éléments que de les ramener à une connotation vulgarisante.

Il ne nous restait donc pour identifier les vulgarismes au niveau du contenu qu'à utiliser le critère socio-linguistique signalé par M. Greimas - il est vrai à propos de la substance rhorétique : mais cette différence de plan n'importe pas ici. Nous avons donc

reteru comme "vulgarismes" les lexèmes marqués comme "populaires" ou "familiers". En principe, c'est le Littre - connu et utilisé par Jarry, voir article ludre - qui nous a guidé dans cette recherche, qui, disons-le, ne présentait plus aucune difficulté une fois les critères définis. Comme pour les archaïsmes, on a visé l'exhaustivité sans être certain de l'atteindre. Les lexèmes finalement retenus sont les suivants : andouille ("injure"), bernique, binette ("tête"), brouter (appliqué à un humain), capon (sv énumération), carottes ("sommes d'argent"), cochon (sv énumération) ficher, ficher le camp, fiolle ("tête"), flingot, foutre le camp, gueuler, pistolet ("individu"), rond ("ivre"), sagoin, se brosser le ventre, se tirer des pieds.

Quant à la fonction de ces vulgarismes dans le texte, elle est exactement comparable à celle des archaïsmes ; construire une série de micro-isotopies connotées de caractère déceptif. On se contentera donc de renvoyer, pour une description détaillée, à l'article archaïsme. Une catégorie particulière de cas, cependant, n'avait pas à être étudiée / sv archaïsme : ceux où le vulgarisme fonctionne en dehors de toute relation avec une connotation archaïsante. C'est par exemple le cas en T, I, 34 pour le mot fiolle, qui apparaît de façon absolument déplacée dans un contexte solennel. Les deux isotopies connotées de sens opposé - "vulgarité" et "solemnité" - ont pour fonction de se neutraliser mutuellement. Ce sont de tels faits, extrêmement nombreux dans le texte, qui rendent compte de sa constante discordance stylistique.

(1) Graphématique seul : phynance (voir la discussion sv oneille)

graphématique et phonématique pour tous les autres lexèmes déformés.

Chapitre V

"Ubu Roi : récit d'noté et récit connoté.

Le Dictionnaire d'"Ubu Roi livre un inventaire brut d'unités pour l'essentiel lexématiques. Un petit nombre d'entre ~~X~~elles ne sont pertinentes qu'au niveau de la dénotation (1) : elles n'ont été retenues dans le Dictionnaire que parce qu'elles ont pu un moment donner lieu au soupçon de comporter un contenu de connotation. Les autres unités sont doublement pertinentes : et au niveau de la dénotation, et à celui de la connotation. Resterait à les hiérarchiser, c'est-à-dire à construire le langage d'"Ubu Roi. Tâche, à vrai dire, assez déprimante : nous ne partageons nullement, disons-le sans fard, l'allégresse d'A.J. Greimas et de F. Rastier lorsqu'ils découvrent - avec "réconfort" - l'identité des modèles structuraux justifiant des univers sémantiques apparemment aussi divers que les contes populaires russes, les mythes indiens, l'oeuvre de Mallarmé, celle de Bernanos ou de Destutt de Tracy (2). A cet égard, R. Barthes a fort bien dit le caractère "épaisant" et, finalement, "indésirable" de l'opération qui cherche à "voir tous les récits du monde (il y en a tant et tant eu) dans une seule structure" (3). A ces raisons générales de découragement préliminaire s'ajoute~~x~~, dans le cas d'"Ubu Roi, une raison particulière : le lecteur de l'intertexte CA - UR sait que le système de signes qu'il cherche à construire va être détruit par l'enchâssement du texte d'"Ubu Roi dans celui de César-Antechrist.

(4). Nous avons donc longuement hésité avant d'entreprendre une tâche apparemment aussi vaine, et nous eussions volontiers laissé le lecteur errer à sa guise - "comme dans une file", pour reprendre une métaphore jarryque (5) - dans le Dictionnaire, lui laissant le soin, s'il en avait le désir, de reconstruire - c'est-à-dire de démolir : qu'on songe à l'épigraphe d'Ubu Enchaîné - ce champ de ruines. C'est, paradoxalement la perspective même de la future ~~destruction~~ ^{de} ce que nous allons construire qui nous a incité à entreprendre cet effort : seul en effet le caractère "provisoire" de l'"existence" du signe (6) - ou du système de signes - que nous nous proposons de construire nous assure de ne point manquer la différence du texte (7).

Mais qu'on ne s'attende pas à nous voir contribuer à l'affinement des méthodes d'analyse structurale du récit. Nous nous contenterons d'utiliser le modèle qui nous a semblé le plus efficace : celui de Greimas (8) repris par Coquet (9). Pour l'application à un texte littéraire, nous jugeons toutefois utile d'explicitier deux propositions complémentaires :

1) La définition du texte littéraire comme langage de connotation ne s'applique pas uniquement aux unités du texte, mais aussi aux relations qui s'établissent entre ces unités : il y a donc un récit dénoté et un récit connoté. Faut-il le préciser ? Le "contenu" (10) global du texte ne se ramène ni à l'un ni à l'autre de ces récits, mais se définit par l'ensemble qu'ils constituent et les relations qui les unissent.

2) Le récit dénoté et le récit connoté ne sont par définition pas isotopes : s'ils l'étaient, ils se confondraient, précisément dans la mesure où ils sont manifestés par les mêmes unités. Mais ils ne sont pas non plus nécessairement isomorphes : les articulations du récit dénoté peuvent ne pas être celles du récit connoté et inversement.

Rapportons enfin, avant d'entreprendre l'analyse, que certaines unités du contenu connoté se neutralisent mutuellement et constituent de la sorte des micro-isotopies connotées de caractère déceptif (voir articles archaïsme et vulgarisme du métadictionnaire ; sur un procédé un peu différent, voir article jeux de mots).

A) Le récit dénoté. La structure du récit dénoté nous paraît pouvoir être analysée en quatre séquences. A chacune de ces séquences correspond une structure actantielle différente.

1) Structure actantielle au début de la pièce.

- destinataire : Père Ubu. "A ta place, ce cul je voudrais l'installer sur un trône" (I, I, 35).

- destinataire : a) Père Ubu. "Mère Ubu. - (...) Tu pourrais augmenter indéfiniment tes richesses, manger fort souvent de l'andouille et rouler carrosse par les rues" (I, I, 35).

b) Mère Ubu. "Mère Ubu, seule. Vrout, merdre, il a été dur à la détente, mais vrout, merdre, je crois pourtant l'avoir ébranlé. Grâce à Dieu, et à moi-même, peut-être dans huit jours serai-je reine de Pologne" (I, I, 36) (11). - La fonction actantielle du destinataire est, on le voit, répartie entre deux acteurs, selon une possibilité couramment observée en mytho-

logie (12). Il est cependant à remarquer que la mère Ubu exerce cette fonction de destinataire à l'insu de son époux.

- sujet : Père Ubu. "Père Ubu. - Ah ! je cède à la tentation. Bougre de merdre, merdre de bougre, si jamais je le rencontre au coin d'un bois, il passera un mauvais quart d'heure" (I, I, 35) (13).

- objet : la royauté (voir les citations précédentes).

- adjuvant : le capitaine Bordure. Bordure est institué en adjuvant par l'effet d'un contrat passé avec le père Ubu :

"Père Ubu; - Capitaine Bordure, je suis décidé à vous faire duc de Lithuanie. Capitaine Bordure. - Comment, je vous croyais fort gueux, Père Ubu. Père Ubu. - Dans quelques jours, si vous voulez, je règne en Pologne" (I, 3, 43).

- opposant : Venceslas et ses fils. "Père Ubu. - De par ma chandelle verte, le roi Venceslas est encore bien vivant ; et même en admettant qu'il meure, n'at-il pas des légions d'enfants ?" (I, I, 34).

II) En II, 4, la royauté est conquise par Ubu. Le modèle antantiel subit alors la transformation suivante :

- destinataire : Père Ubu. "Père Ubu. - Encore une fois, je veux m'enrichir, je ne lâcherai pas un sou" (II, 6, 61).

- destinataire. Père Ubu. "Père Ubu. - (...) d'abord je veux garder pour moi la moitié des impôts (III, 3, 74). Il est à remarquer que dans cette séquence la mère Ubu ne fonctionne qu'indirectement comme destinataire. On la voit même tenter de réprimer quelque peu les convoitises ubuesques : "Mais enfin, Père Ubu, quel

roi tu fais, tu massacres tout le monde" (III, 2, 75).

- sujet : Père Ubu. "Père Ubu. - Ne crains rien, ma douce enfant, j'irai moi-même de village en village recueillir les impôts" (III, 2, 75).

- objet : la fi-/phynance. Cette institution de la finance comme objet de la quête d'Ubu est manifestée, de façon particulièrement redondante, par plusieurs formules, qu'on trouvera dans le Dictionnaire, sv. phynance. La quête de la phynance a donné lieu à plusieurs représentations graphiques (voir la lithographie reproduite sv voiturin à phynances du Dictionnaire).

- adjuvant : les salopins de finance. "Père Ubu. - Allons, messeigneurs les salopins de finance, voiturez ici le voiturin à phynances" (III, 4, 78).

- opposant : les Nobles, les Magistrats, les Financiers :

- "Nobles. - Horreur ! à nous, peuple et soldats" (III, 2, 69)

- "Plusieurs magistrats. - Nous nous opposons à tout changement" (III, 2, 72) ;

- "Père Ubu. - (...) nous allons maintenant, messieurs, procéder aux finances. Financiers. - Il n'y a rien à changer" (III, 2, 74).

On voit donc que la scène 2 de l'acte III a pour fonction au niveau du récit de dénotation, d'éliminer ces trois catégories d'opposants.

III) En III, 8, Ubu part en guerre contre les Russes. A

ce moment le texte se dédouble progressivement en deux parties alternatives, ayant chacune leur structure propre et se manifestent alternativement :

a) La quête du trésor par la Mère Ubu :

- destinataire, destinataire, sujet : Mère Ubu (voir la scène I de l'acte IV).

- objet : le trésor des rois de Pologne (voir la même scène)

- adjuvant : le palotin Giron. "Le Palotin Giron. - Hon !

C'est ainsi ! (Il dégaine et se précipite, faisant un carnage épouvantable)". (IV, 2, 91).

- opposant : Bougrelas. "Bougrelas. - En avant, mes amis !

Vive Venceslas et la Pologne ! Le vieux gredin de Père Ubu est parti, il ne reste plus que la sorcière de Mère Ubu avec son Palotin. Je m'offre à marcher à votre tête et à rétablir la race de mes pères" (IV, 2, 90).

b) la lutte d'Ubu contre le Czar :

- destinataire : la mère Ubu. C'est elle en effet qui décide son époux à partir en guerre :

"Mère Ubu. - Il n'y a qu'un parti à prendre, Père Ubu.

Père Ubu. Lequel, mon amour ? Mère Ubu. - La guerre !!!" (III, 7, 84)

- destinataire : Père Ubu. La guerre a en effet pour but de maintenir Ubu sur le trône de Pologne (voir la scène 7 de l'acte 3)

- objet : la royauté à conserver (voir la même scène)

- adjuvant : Soldats et Palotins. "Soldats et Palotins. -

Vive la Pologne ! Vive le Père Ubu !" (III, 3, 85).

- Opposant : Le Czar et Bordure. La transformation du statut actantiel de Bordure tient à ce que le contrat qu'il avait passé avec le père Ubu n'a pas été honoré :

"Mère Ubu. - Nous avons une grande reconnaissance au duc de Lithuanie. Père Ubu. - Qui donc ? Mère Ubu. - Eh ! le capitaine Bordure. Père Ubu. - De grâce, Mère Ubu, ne me parle pas de ce bouffre. Maintenant que je n'ai plus besoin de lui, il peut bien se brosser le ventre, il n'aura point son duché" (III, I, 67).

La comparaison de ces deux récits permet de déceler la structure de l'archirécit qui rend compte de leur coexistence :

- destinataire, destinataire, sujet : Mère Ubu ;

- objet : le trésor ;

- opposant : la présence d'Ubu ;

- adjuvant : l'absence d'Ubu : "Mère Ubu, seule. - Maintenant que ce gros pantin est parti, tâchons de faire nos affaires, tuer Bougreles et nous emparer du trésor" (III, 3, 83).

Quoi qu'il en soit de leur relation réciproque, les deux récits aboutissent parallèlement à l'échec des deux époux ; la mère Ubu est chassée par Bougreles (voir la scène 2 de l'acte IV et le récit qui constitue le début de la scène 5 de l'acte V). Ubu de son côté est vaincu par le Czar (fin de la scène 4 de l'acte IV). A ce moment, la situation d'équilibre du débat du texte est rétablie : Bougreles est réinstallé sur le trône, les Ubus sont chassés. Il est intéressant de remarquer que ce rétablissement de l'équilibre ne

suffit pas à clore le récit. D'une part en effet la restauration de Bougrelas n'est pas explicitement signifiée par le texte même : elle n'est indiqué - avec l'ironique réserve "était-ce bien nécessaire ?" que par un fragment du corpus métastylistique (cité dans le Dictionnaire, sv gidouille, p. 344). D'autre part, le récit se poursuit par une longue séquence constituée par la fin de l'acte IV (à partir de la scène 5) et l'entier de l'acte 5.

IV) Cette séquence peut à son tour être analysée en quatre syntagmes, dont il n'est peut-être pas utile de donner une analyse détaillée. Contentons-nous de les identifier : la lutte contre l'ours (IV, 6) ; la réconciliation du père et de la mère Ubu (V, 1) ; le combat contre les Polonais en vue du départ (V, 2) ; le départ (V, 3 et 4). Ce départ est explicitement marqué comme le début d'une nouvelle quête de la fi-/phynance : "Père Ubu. - (...) Et moi~~s~~ je me ferai nommer Maître des Finances à Paris (V, 4, 130).

Le statut de l'ensemble de cette même séquence est quelque peu ambigu. D'une part en effet son apparente afunctionalité - bien signalée par Chassé, quoique avec les intentions polémiques qu'on devine (14) - souligne nettement certains traits du comportement des acteurs. Mais d'autre part il est incontestable que dans les deux versions abrégées du drame c'est cette même séquence qui est atteinte par les suppressions : dans CA, il n'en subsiste que l'épisode de la lutte contre l'ours, et dans Ubu sur la butte, l'ensemble est considérablement abrégé et modifié (15). Tel qu'il se présente dans RA, le

récit n'est pas clos : le dernier syntagme (nouvelle quête de la phynance) reproduit celui qui constitue la seconde séquence, mais, à la différence de celui-ci, n'aboutit pas à la conquête de l'objet convoité.

B) Le récit connoté. Si, au niveau du récit de dénotation, l'institution des acteurs en actants peut se faire immédiatement en tenant compte de leur fonction dénotée, il n'en va évidemment plus de même au niveau du récit de connotation : l'institution des actants ne peut se faire qu'en prenant en considération les fonctions connotées des différents acteurs. Ces fonctions à leur tour sont en relation avec les qualités connotées. D'où la nécessité de procéder à une analyse qualificative et fonctionnelle, qui ne fera d'ailleurs que reprendre les éléments épars dans le dictionnaire ou dans les chapitres qui le précèdent. On se contentera donc de faire cette analyse pour les acteurs Ubu, Bordure, phynance et ours.

1) Ubu. Le nom d'Ubu est, au niveau de la connotation, la couverture lexématique d'un objet sémantique complexe constitué par la réunion du ventre digestif et du ventre sexuel : réunion manifestée par le jurement corne (de sa) gidouille, où corne connote le bellus et gidouille le ventre digestif (voir le chapitre 2, et dans le Dictionnaire, les articles câton à physique et gidouille (15 bis)). A ces deux traits constitutifs du contenu de connotation du personnage correspondent deux qualités : la "sphéroïdité" et l'"acuité". Ces deux qualités sont clairement manifestées par les représentations

graphiques, qu'elle relèvent du type du "Véritable portrait" ou de l'"Autre Portrait" (16). A chacune de ces deux qualités correspond une fonction :

- à l'acuité correspond la fonction de "pénétration", qui a pour instruments métaphoriques le bâton à physique et le petit bout de bois (17) ainsi que les diverses cornes (18).

- à la sphéroidité correspond la fonction "engloutissement". Cette fonction a deux instruments privilégiés : la poche (où il l'on fous, voir articles poche et pronom personnel) et le trappe, par où on fait passer (19).

La fonction d'"engloutissement" présuppose, pour se manifester, l'existence d'une troisième fonction : l'"extraction" de la substance convoitée. Cette fonction a pour instruments les différents crocs. Les verbes qui la manifestent sont creuser, exploiter, et décerveler (voir articles correspondants).

2) La phynance. Sur le contenu de connotation du lexème phynance, on se contentera de renvoyer à l'article correspondant du Dictionnaire, ainsi qu'à l'ensemble des articles concernant les mots composés à second terme -à fi-/phynance(s). Les traits distinctifs de la phynance connotée sont l'"extractibilité", qui rend compte du fonctionnement d'un instrument tel que le croc à finances, et la "notabilité" (voir IV, 7, 112), qui répond à la "comestibilité" de la merdre (voir I, 4, 43).

3) Si on admet l'analyse que nous avons proposée sv Bordure, le glorieux capitaine est un symbole du sphincter anal. A ce titre il se prête, en tant qu'objet, à l'exercice des fonctions ubiques de "pénétration" et d'"extraction", qui se trouvent signifiées selon des modalités décrites sv, par le verbe déchirer (20).

4) L'ours n'est selon nous que la résurgence de Bordure après que celui-ci a été "déchiré" à mort par Ubu (voir article correspondant). Il a donc le même statut actantiel que le capitaine. Il est toutefois à remarquer qu'Ubu n'exerce sur lui ses fonctions que par personne interposée : ce sont les Palotins qui font "exploser" (voir article correspondant) l'ours - mais on sait que les Palotins ne sont qu'une émanation de l'être même de leur maître (voir articles palotin et Pile). De même dans le rêve sanguinaire d'Ubu (scène 7), ce sont les Salopins qui font subir à l'ours différents traitements de caractère sadique (voir articles décerveler, oneille, Salopin et tader).

Une fois identifiées les fonctions connotées des différents acteurs, il devient possible de construire les structures actantielles du récit de connotation. A ce moment apparaissent les deux traits suivants :

1) Au contraire du récit de dénotation, qui articule diachroniquement les séquences, le récit de connotation est pour une part caractérisé par la redondance achronique - non modifiée par la diachronie textuelle - de deux syntagmes narratifs. Le premier

peut être décrit comme "la quête, par l'ibu, de la phynance - c'est-à-dire de la merdre". Ce syntagme est sous-jacent au texte dès la première séquence du récit de dénotation : il est en effet explicitement indiqué que la royauté - objet de la quête d'Ibu, voir plus haut - n'est visée que dans la mesure où elle procurera des "richesses". Quant à la deuxième séquence du récit dénoté, la structure des relations entre les actants y est précisément celle du syntagme du récit connoté : dans ce cas les deux récits sont donc isomorphes - tout en restant évidemment anisotopes, puisque le contenu de connotation des unités actantielles se distingue de leur contenu de dénotation.

Le second syntagme redondant du récit de connotation se définit comme "la quête, par l'ibu, de conduites homosexuelles (21) de caractère sadique". Ce syntagme reste intact lors de ses diverses occurrences, à la seule réserve de l'identité de l'acteur sur lequel s'exercent les appétits abusives : Douprelas - à titre de simple tentative - en II, 4 ; les Nobles en III, 2 ; Bordure en IV, 4 ; le Czar - à titre de projet - également en IV, 4 ; l'ours - par personne interposée - en IV, 6 et dans le rêve de IV, 7. On constate dans ce cas que le récit de connotation n'est pas isomorphe au récit de dénotation, puisque le syntagme connoté est recouvert par des séquences du récit dénoté qui n'ont pas la même articulation.

2) Certains traits du récit paraissent fonctionnels en

niveau de la dénotation. Il s'agit essentiellement du don du mirliton en II, 6, 47 et de la fonction d'adjuvant exercée par l'ours (à l'état de cadavre) dans l'ultime combat du père Ubu contre les Polonais : c'est en effet "à coups d'ours" qu'Ubu assomme les partisans de Bougrelas en V, 2, 127. Ces traits, on l'a vu, ont pu sans difficulté être omis dans l'analyse à laquelle nous nous sommes livré plus haut. Ils sont également passés sous silence dans tous les résumés d'Ubu Roi que nous avons pu lire (22) : indice non équivoque de leur non-pertinence aux yeux des lecteurs qui ont rédigé ces "contradictions". Au niveau du texte du récit de connotation, la pertinence de ces éléments est au contraire évidente. Le donf du mirliton a pour contenu une menace de traitements sadiques de la part d'Ubu (voir article mirliton). Quant à l'institution de l'ours en tant qu'adjuvant ultime d'Ubu, elle a pour fonction de clore symétriquement le cycle des transformations actantielles de l'acteur Bordure - ours : d'adjuvant au début du texte, il passe au statut d'opposant en III, 6. Sous les apparences de l'ours, il continue à fonctionner comme opposant en IV, 6 avant de retrouver enfin le statut d'adjuvant.

(1) Voir par exemple les articles calard, équipage, fort, jambedieu, pigner du Dictionnaire.

(2) "Les jeux de contraintes sémiotiques", in Du sens, p. 138. Précisons que notre critique ne porte que sur l'euphorie des auteurs devant les résultats de leur recherche - et non sur ces résultats-mêmes.

(3) S/Z, p. 9. Dès 1966, Barthes manifestait un scepticisme comparable dans son "Introduction à l'analyse structurale des récits", Communications, n° 8, p. 2.

(4) Voir pp.

(5) "Il est délectable de relire toujours le même livre, fût-ce le Robinson des demoiselles, de Mme Alix Woillez. Si le livre est bien congrûment puéril, il ne vieillit point. Et l'on y reste et l'on y tourne, comme dans une file ("Livres d'enfants", dans La chandelle verte, p. 312).

(6) Voir pp. 205.

(7) Nous donnons ici au mot différence le sens que lui donne Barthes dans S/Z : "Elle n'est pas ce qui désigne l'individualité de chaque texte, ce qui le nomme, le signe, le paraphe, le termine ; elle est au contraire une différence qui ne s'arrête pas et s'articule sur l'infini des textes, des langages, des systèmes : une différence dont chaque texte est le retour" (S/Z, p. 9).

(8) Sémantique structurale, pp. 141 et sqq.

(9) "Problèmes de l'analyse structurale du récit", Langue française n° 3, septembre 1969, pp. 61 - 72 ; "Combinaison et transformation en poésie", L'Homme, volume IX, cahier I, 1969, pp 23 - 41.

(10) Pour la justification des guillemets, voir p.

(11) Ce syncrétisme actantiel réalisé au profit de la mère Ubuest sans doute le trait qui rend compte de la comparaison souvent établie avec Macbeth : voir, par exemple, le texte d'Henri Bauer, cité par Chassé, D'Ubu Roi ..., p. 14. Cette ressemblance a, au niveau de la structure du récit, une fonction comparable à celle que prennent, au niveau de la manifestation textuelle, les allusions à des textes classiques (voir article correspondant du "dictionnaire").

(12) Voir Greimas, Sémantique structurale, p. 184.

(13) On voit que le père Ubu est un archi-actant qui cumule les fonctions de sujet et de destinataire, tandis que son épouse cumule celles de destinateur et de destinataire. Sur ces problèmes de syncrétisme actantiel, voir Greimas, Sémantique structurale, p. 184.

(14) Chassé rapporte avec délectation l'opinion de Ch. Morin, qui prétend "avoir bâclé le dernier acte parce que la fin du cahier arrivait" (D'Ubu Roi ..., p. 43). A. Lebois marque aussi que l'"acte V fait longueur" (Jarry l'irremplaçable, p. 90).

(15) Par exemple l'ours au lieu d'être tué emporte dans sa gueule le général Lascy ! Le départ d'Ubu est remplacé par son arrestation, et l'annonce de son décervelage ! (TU, pp. 488 - 492).

(15 bis) A la scène 9 de l'AH de CA, l'écu qui représente la "germination" d'Ubu est "d'argent à une fasce de carnation et une sphère de sable" (p. 296) : la fasce signifie le phallus - et l'on remarque

que l'émile de "carnacion" souligne ce contenu sexuel ; quant à la "sphère", c'est évidemment la gidouille.

(16) Dans le "Véritable Portrait", le trait sémique "acuité" est supporté par la tête d'Ubu, et le trait "sphéroïdité" par le corps.

Dans l'"Autre Portrait", c'est la proéminence du nez qui signifie l'"Acuité", et la ~~rt~~ondité de la tête qui manifeste la "sphéroïdité".

(17) La fonction du bâton à physique et du petit bout de bois reproduit la fonction du père Ubu : c'est ce que nous entendons en faisant de ces objets des instruments métaphoriques. Il en va de même pour la poche et la trappe.

(18) Sur le statut de jurement des diverses formations en corne, voir l'article armes.

(19) La fonction de la trappe est toutefois plus complexe que celle de la poche : voir l'article correspondant du Dictionnaire.

(20) Déchirer fonctionne en effet comme archilèxème subsumant l'ensemble des opérations sadiques pratiquées par Ubu.

(21) Le problème se pose de savoir si Ubu ne se livre pas par surcroît à des pratiques sadiques sur la personne de son épouse. On a pu voir, sv passer par la casserole, que les vellétés hétérosexuelles du père Ubu ne sont guère persistantes. C'est toutefois un fait incontestable que certains des s polices qu'il prétend appliquer à la mère Ubu en V, I, 123 - 124 comportent d'évidentes connotations

sexuelles : pénétration du petit bout de bois dans les ongles,
lacération du postérieur, ouverture de la vessie natatoire, etc...
 L'ensemble de ces supplices est, comme pour Bordure, commenté par
 le verbe déchirer.

Dépendant le déchirement de la mère Ubu n'entraîne pas
 pour elle l'issue fatale qu'elle implique pour Bordure (voir en
 V, I, 119 l'allusion de la mère Ubu à la mort de Bordure).

(22) Voir par exemple ceux d'Henri Bauer (cité à la note II), de
 Paul Chauveau (Alfred Jarry, pp. 85 - 89), d'André Lebois (Jarry
l'irremplaçable, pp. 82 - 94), de J. H. Levesque (Alfred Jarry,
 pp. 39 - 43, etc...). Aucun de ces résumés ne fait seulement allu-
 sion au rôle de l'ours.

Chapitre VI

Les relations entre Cégar-Antechrist, Ubu Roi et Ubu Enchaîné

lère section : généralités.

Les relations entre UR et UE n'ont pas le support matériel indiscutable qui caractérise les relations entre CA et UR. Elles n'en sont pas moins réelles, et sont même, pour une part, aussi manifestes. Elles sont d'ailleurs explicitement signifiées au niveau du corpus métastylistique par une formule qui donne UE comme la "contrepartie" d'UR (1). Comme on peut s'y attendre, elles concernent non seulement les unités lexématiques des deux textes, mais encore les unités actantielles des deux récits telles qu'elles se définissent par les rapports syntagmatiques qui s'instituent entre elles. Quant aux relations entre CA et UE, elles ne sont établies que de façon médiate : précisément par l'entremise d'UR. Elles ont cependant une fonction capitale à l'égard du contenu d'UE, dans la mesure où le principe "césarien" de l'identité des contraires intervient - explicitement dans certains cas, implicitement dans les autres - pour toutes les unités pertinentes du texte, en sorte que chacune d'entre elles signifie à la fois les deux contraires.

1) Unités lexématiques. Le corpus lexical d'Ubu Enchaîné envisagé dans ses relations avec celui d'UR comporte trois classes de lexèmes (2) :

a) Ceux qui sont présents à la fois dans UR et dans UE : par exemple cornefinance et gidouille. Ces lexèmes ont pour fonction

de connoter au sein d'UE l'entier du texte d'UR. Ainsi UE apparaît-il par rapport à UR comme métasémiotique et connotatif (précisément : métasémiotique au niveau de la connotation), de la même façon que, dans Faustroll, les chapitres du "Voyage" par rapport à leurs textes de référence. De son côté, le texte d'UR se révèle être une unité du contenu de connotation d'UE. A ce titre, il devait évidemment prendre place dans le "Dictionnaire d'UE", qui a été élaboré sur le modèle de celui d'UR (3) et qui constitue la seconde section de ce chapitre. C'est à l'article Ubu Roi de ce Dictionnaire d'UE qu'on trouvera décrites les modalités de l'institution de la relation entre les deux textes. On y trouvera également une liste des termes qui manifestent cette ^{elle} relation. Précisons dès maintenant que les distributions contextuelles de certains de ces lexèmes (par exemple : cornegidouille, décerveler) varient considérablement d'un texte à l'autre. Cette variation fonctionne comme indice du caractère non seulement métasémiotique mais encore transformatif d'UE par rapport à UR.

b) les lexèmes qui, présents dans UR, sont absents d'UE. Le cas le plus caractéristique est évidemment celui de mordre qui, à deux reprises, est explicitement donné comme "effacé" (4) du texte d'UE par rapport à celui d'UR. Nous avons cru pouvoir rendre compte de cette situation en introduisant dans le Dictionnaire un article zéro (5). Pour le contenu que comporte cette substitution de zéro à mordre, il suffit donc de se reporter à cet article ainsi qu'à l'article mordre du Dictionnaire d'UR. Mais le mot mordre n'est pas le seul à avoir été ainsi effacé lors de la transformation qui fait

apparaître UE à partir d'UR : un certain nombre de termes désignant des objets ubuesques ont également disparu : il s'agit pour l'essentiel des instruments de l'agressivité ubuesque (voir la liste dressée sv objets ubuesques). D'autres objets - par exemple le petit balai (6) la capeline, le parapluie - sans proprement disparaître du texte, n'y sont plus représentés que dans des syntagmes négatifs, du type "je ne tiens plus au parapluie". Quoique manifestée de façon différente l'exclusion qui atteint ces objets est comparable à celle qui concerne les lexèmes effacés et à le même contenu.

c) les mots qui sont présents dans le texte d'UE sans l'être dans celui d'UR. On remarquera notamment, sv objets ubuesques, que l'arsenal du père Ubu a subi entre les deux textes un renouvellement à peu près intégral qui a substitué aux instruments de l'agressivité sadique - les ciseaux, couteaux et autres crocs - ceux de la soumission masochiste : la brosse à cirer, le tablier, le balai (6). La permanence du contenu de connotation sexuel est assurée par la fonction d'objet convoité qu'exerce le boulet qui, si on accepte l'hypothèse formulée sv objets ubuesques, est un symbole phallique.

2) Unités actantielles. Parallèle à celle du récit d'UR, l'analyse d'UE portera successivement sur le récit de dénotation et sur le récit de connotation.

a) Récit de dénotation. A la différence de celui d'UR, le récit d'UE est entrecoupé par une série de prédicats métalinguistiques parfois largement étalés - jusque, par exemple, sur la quasi-totalité de l'acte IV. Le contenu commun à l'ensemble de ces prédicats est la

formulation, à propos de différents objets, du principe de l'identité des contraires, extrait du texte de CA. Le fragment le plus explicite est évidemment l'équation établie par Pissedoux entre la liberté et l'esclavage (V, I, 324). Mais c'est le même contenu qui, de façon plus ou moins indirecte, et par les procédés décrits sv antonymie, Catoblepas, et jeux de mots, se trouve signifié par la scène 2 de l'acte I, les scènes I et 2 de l'acte II, la scène I de l'acte III et la totalité de l'acte IV, à la seule réserve de l'allusion au départ d'Ubu en IV, 4, 319.

Quant au récit, il s'insère entre ces passages métalinguistiques et subit leur impact transformatif. Il peut, comme celui d'UR, être analysé en quatre séquences :

1) A la première séquence correspond la structure actantielle suivante :

- destinataire : Père Ubu. "Père Ubu. Je veux être bon pour les passants, être utile aux passants, travailler pour les passants. (...) je vais me mettre esclave, Mère Ubu !" (I, I, 273).

- destinataire : Père Ubu. "Père Ubu. - Maintenant je vais avoir un petit tarif d'après lequel on me paiera" (I, 3, 276).

- sujet : Père Ubu (7). "Père Ubu. - Suivons tout de même ces gens, afin de leur faire nos offres de service" (ibid.)

- objet : l'esclavage (voir les citations précédentes). Il est à remarquer que la relation du sujet à l'objet reçoit le même investissement sémantique que dans la séquence correspondante d'UR :

celui du désir. Ce désir se manifeste sous la forme de la quête d'un maître : quête qui échoue une première fois - les Hommes Libres ne sont pas assez riches pour être Maîtres ! (I, 6, 280) - mais réussit lors de la seconde tentative, à la suite de laquelle Ubu devient esclave d'Eleuthère (!) (I, 7).

- adjuvant : Mère Ubu. "Père Ubu. - Et vous, madame notre femelle, allez nous préparer notre tablier d'esclave, et notre balai d'esclave, et notre crochet d'esclave, et notre boîte à cirer d'esclave" (I, I, 273). - Il est à remarquer que la mère Ubu semble avoir été un bref instant tentée par la fonction d'opposant : "Mais tu es trop gros, père Ubu !" (I, I, 273). Mais ces velléités d'opposition ne résistent pas aux ordres du père Ubu ; aussi la voit-on, en I, 3, 275, se répandre en cris admiratifs et en encouragements.

- opposant : Pissembock. Malgré le peu d'efficacité qu'il manifeste dans son opposition aux projets ubuesques, le triste Pissembock est "tuté" par Ubu en I, 7, 282.

II) En II, I, Ubu est esclave d'Eleuthère. Les prédicats métalinguistiques (ici indirects) des scènes I et 2 de l'acte II explicitent l'identité de l'esclavage et de la tyrannie :

"Père Ubu. - Nous quémandions près d'elle un poste de laquais ! son oncle ne nous l'a pas refusé. Et maintenant, cornegidouille ! je veux aller monter la garde à la porte de cette dame pendant que la Mère Ubu lui prodiguera ses soins, vu qu'elle s'évanouit fort souvent. Je refuserai le cordon à ceux qui demanderont à la voir. Je la claquemurerai dans mes services de tous les instants, Je ne l'abandonnerai point. Vive l'esclavage !" (II, I, 287).

Quant au modèle actantiel, il ne subit que de faibles modifications : l'U continue à se critiquer les trois fonctions actantielles de destinataire, destinataire et sujet ; l'objet apparent reste l'esclavage, - qui toutefois, est désormais explicitement donné comme équivalent de la tyrannie, - et le désir d'Ubu se manifeste sous la forme de la conservation de l'objet acquis ; la fonction d'adjuvant est désormais partagée entre la Mère Ubu et Pissembock, judicieusement ressuscité (voir II, 3, 290 - 292) ; enfin la fonction d'opposant est exercée par Pissedoux : "Ne touchez pas à cet homme ! Il ne périra que de ma main ! Ne l'arrêtez pas !" (II, 7, 297).

III) En III, I, Ubu à qui Pissedoux vient de réussir à arracher l'esclavage, est jeté en prison. Les éléments métalinguistiques de la scène ont pour fonction d'explicitier l'identité du statut de prisonnier et de celui de roi :

"Père Ubu. - Corne finance ! nous commençons à être bien vêtus : on nous a troqué notre livrée, un peu étroite pour notre giborgne, contre ces beaux costumes gris. Je me crois de retour en Pologne" (III, I, 298).

Compte tenu de cette assimilation, Ubu recherche un degré supplémentaire de soumission - c'est-à-dire de domination - : les galères :

"Madame de ma ... J'ai dit que je ne dirais plus le mot, il me porterait chance, il me ferait acquitter et je veux aller aux galères" (III, 2, 301).

En III, 2, 305, à la suite d'un procès qui parodie celui de Socrate, il obtient, dans l'euphorie, sa condamnation aux galères

à perpétuité. Pissedoux, qui continue à faire fonction d'opposant, essaie de nouveau en III, 6, de l'arracher à sa prison (c'est-à-dire de lui arracher ce bien entre tous chéri qu'est la captivité) (8). Mais il n'y parvient pas, et, en IV, 4, 319 Ubu **part** pour les galères.

IV) Le départ d'Ubu entraîne, comme dans UR, une transformation de la structure actantielle. La triple fonction synchrétique de destinataire - destinataire - sujet est désormais exercée par Pissedoux qui, avec l'aide des Homme Libres, cherche à conquérir l'esclavage. La fonction d'opposant est répartie entre la Mère Ubu (en V, 2) et le père Ubu (en V, 5). Les Homme Libres réussissent enfin à prendre possession de l'esclavage (en V, 8 "tous les personnages sont enchaînés aux bancs des Forçats" - à la seule réserve d'Ubu et de son épouse): Ubu, dépossédé du bien auquel il tenait tant, s'en console en faisant intervenir le principe de l'identité des contraires :

"Si vous m'avez mis à la porte de ce pays et me renvoyez je ne sais où comme passager sur cette galère, je n'en suis pas moins resté Ubu enchaîné, esclave, et je ne commanderai plus. On m'obéit bien davantage" (V, 8, 336).

On voit que dans ses grandes lignes le récit de dénotation d'UE est parallèle à celui d'UR : la conquête d'un objet - la royauté dans UR, l'esclavage dans UE - est suivie de sa perte et du départ d'Ubu. Qu'en est-il au niveau du récit connoté ?

b) Récit de connotation. Le récit de connotation d'UE peut apparemment se ramener à la transformation passive (9) d'un des syn-

tagmes dont la redondance constitue le récit connoté d'UR ; la quête de comportements homosexuels sadiques se ~~transformerait~~ en quête de comportements homosexuels masochistes. A cet égard, le passage de II, 5, 294 - la flagellation d'Ubu par Pissedoux - fait apparaître le syntagme de connotation au niveau de la dénotation, selon une procédure fréquente chez Jarry (voir l'analyse et les références sv antonymie). En outre, cette interprétation rend bien compte de certains traits du récit d'UE comparé à celui d'UR. Ainsi, la "trinité hirsute des Palotins" disparaît (10) du texte d'UE : c'est que ces émanations substantielles de la fonction sadique de "pénétration" n'avaient - au sens le plus strict ! - plus rien à faire dans UE. De même, si l'on admet l'analyse que nous proposons, sv, du personnage de Catoblépas, on comprend facilement pourquoi il n'exerce dans le récit aucune fonction actantielle, se contentant du rôle de spectateur - ou de voyeur.

Cependant les faits ne sont pas aussi simples. D'une part en effet on constate que les aspects masochistes du comportement d'Ubu n'éliminent pas entièrement les conduites sadiques (voir par exemple les articles cornegidouille, décerveler, objets ubuesques, tuder). Et d'autre part la redondance des fragments métalinguistiques signifiant l'identité des contraires porte non seulement sur le contenu de dénotation, mais aussi sur le contenu de connotation (II). En sorte que celui-ci se ~~décide~~ finalement par la proposition "Les comportements masochistes sont l'équivalent des comportements sadiques".

Et l'on constate alors que, refermant complètement la boucle de l'intertexte, le contenu de connotation d'UF rejoint celui de CA. Mais celui-ci à son tour - entre temps modifié, comme on a vu au chapitre II, par l'enchâssement d'UR - agit de nouveau sur celui d'UE. Et ainsi de suite, comme dit la Conscience (12).

NOTES

(1) Cette formule se trouve dans une annonce de l'Almanach du Père Ubu pour le XXème siècle publié dans la Revue Blanche du 1er janvier 1901, citée ici d'après TU, p. 392.

(2) Faut-il préciser que nous n'avons en vue ici que les léxèmes qui ont été identifiés, dans les chapitres précédents, comme fixant certains traits pertinents de l'univers sémantique constitué par le texte d'UR ? Il va sans dire que des léxèmes tels que avoir ou venir peuvent apparaître dans les deux textes sans que leur ~~retour~~ dans UE soit pertinent.

(3) Précisons quelques points. Si le Dictionnaire d'UE est nettement plus bref que celui d'UR, c'est d'abord parce que le texte d'UE est plus bref que celui d'UR. C'est aussi parce que le statut métasémiotique d'UE a permis de renvoyer, pour un grand nombre de mots (par exemple bouffresque, décerveler, gidouille, oneille, tuder, Ubu, etc...) aux descriptions qui en ont été faites dans le Dictionnaire d'UR, et de ne tenir compte, dans le Dictionnaire d'UE, que des éventuelles modifications de leur contenu. D'autre part, on a renoncé, dans le Dictionnaire d'UE, à la répartition des articles entre deux sections

différentes.

(4) Ce terme, emprunté à la terminologie de la grammaire transformationnelle (voir article zéro) n'a qu'une valeur métaphorique : c'est un fait que la suppression de mordre ressemble formellement à une transformation d'effacement. C'est un fait aussi que, contrairement à une transformation au sens chomskyen du terme, elle entraîne une modification du contenu du texte.

(5) On remarquera d'ailleurs que l'exclusion qui affecte le mot mordre n'est pas absolue : il se manifeste dans UE par le lexème armerdre (voir article correspondant).

(6) Qu'on se garde de confondre le balai et le petit balai ! Le premier appartient à l'inventaire des instruments de soumission d'Ubu dans ses fonctions d'esclave. Le second n'est autre que le balai innommable avec lequel Ubu empoisonne, au début d'UR, les partisans de Bordure.

(7) Comme dans la seconde séquence d'UR, Ubu syncrétise les trois fonctions de destinataire, destinataire et sujet.

(8) On trouvera l'analyse détaillée de ce passage à l'article Ubu Roi.

(9) Il ne s'agit naturellement pas ici de la transformation passive telle qu'elle est traditionnellement décrite en grammaire générative (voir, par exemple, Ruwet, Introduction, pp. 244 et 337) comme n'entraînant aucune différence de sens, mais d'une transformation passive qui conserve à titre de sujet le sujet de la phrase active, et

qui de ce fait entraîne une inversion du contenu de la phrase.

(10) Plus précisément, le lexème Palotin (voir article correspondant) n'apparaît plus que dans un rappel d'UR.

(11) Voir, par exemple, l'article trirème.

(12) Dans Ubu Cocu, la Conscience d'Ubu rythme tous ses propos par cette formule.

2^eme section :

DICTIONNAIRE D'UBU ENCHAINE

- actif : (passif) : voir article antonymie.
- affaire : voir article jeu de mots.
- anglicisme : Le parler de Lord Catoblépas est farci d'anglicismes. Ils affectent pour l'essentiel la substance graphique des mots : ceux d'entre eux qui existent sous une forme voisine en français et en anglais sont donnés sous leur graphie anglaise : curious (315 et 317) palace, dictionary, sufficient (315), pleasure (316), etc... Il faut remarquer également l'inversion du genre du mot pourboire (une bonne pourboire, 316 et 317) ainsi que l'emploi agrammatical du pronom personnel ("vous faites à moi beaucoup de pleasure", 316). Enfin, on trouve quelques mots anglais qui ne comportent pas d'équivalent formel en français, mais qui sont censés être connus de tout éventuel lecteur : gentleman (316), king, queen (321).

Ces traits, pour une large part traditionnels (1), ont évidemment pour fonction de connoter l'"anglicité" du parler du personnage, même si, par ailleurs, sa syntaxe et son lexique sont rigoureusement corrects (voir les deux dernières répliques de IV, 6, 321).

Reste évidemment le problème de la fonction globale de cette connotation anglicité. Elle nous paraît double :

- elle permet de faire intervenir une métalangue fantaisiste qui rend compte d'assimilations telles que roi=prisonnier, palais=prison, etc... Le dictionary tient lieu à cet égard de connecteur entre les deux isotopies opposées, selon le modèle suivant :

"Lord Catoblépas. - Jack ! Tenez-vous tranquille ! pas si vite ! cherchez dans le dictionary : Roi, Reine. Jack, lisant. - King, Queen : celui, celle qui porte un carcan de métal au cou, des ornements tels que chaînes et cordons aux pieds et aux mains. Tient une boule représentant le monde ... Lord Catoblépas. - Le roi de ce

pays est un grand, gros, double roi ! Il a deux boules, et il les traîne avec ses pieds ! Jack, lisant. - Roi de France : même modèle. Porte un manteau de fleur-de-lys agrafé sur l'épaule. Lord Catoblépas. - Ce roi a l'épaule toute nue et une belle fleur-de-lys rouge incrustée à même la peau. C'est un bon et antique roi héréditaire ! Vive le Roi !" (IV, 6, 321).

On voit comment fonctionne le procédé : il consiste à ne retenir pour chacun des termes décrits dans le dictionary que ceux de ses traits pertinents qui permettent l'assimilation à un terme opposé. (le collier = le carcan ; la boule = le boulet). On voit par là la particularité et l'importance de la fonction de Catoblépas dans le texte : fonction métalinguistique d'explicitation de l'identité des contraires, c'est-à-dire, en terme jarryques, fonction proprement pataphysique.

- mais pourquoi spécialement l'anglais plutôt que telle autre langue ? Voir, sur ce point, l'article Catoblépas.

(1) Voir, par exemple, dans un texte à peu près contemporains, les traits d'anglicité prêtés par Feydeau à Mme Soldignac : "No, no ! une seule mari, un amant seul ! ... Well ! well ! ... Adieu Crépine" (Le dindon, I, 13, in Un fil à la patte suivi de -, p. 296 - 297, Le livre de poche).

- antonymie. Les faits d'antonymie exercent une fonction importante dans l'ensemble du texte d'UE. On peut distinguer plusieurs cas :

- identification pure et simple des deux antonymes : "la liberté, c'est l'esclavage !" (V, I, 325) ;

- occurrence, dans un contexte fortement contraignant, de l'antonyme du lexème attendu :

"Nous sommes libres de faire ce que nous voulons, même d'obéir ; d'aller partout où il nous plaît, même en prison" (ibid.) ;

"Je suis prêt à accepter votre commandement ; nous envahissons les prisons, et nous supprimerons la liberté" (ibid.)

- insertion, dans une unité phrastique figée, de l'antonyme d'un des lexèmes qui constituent la formule :

"Vive l'esclavage !" (IV, 4, 317) ;

"L'indiscipline aveugle et de tous les instants fait la force principale des hommes libres" (I, 2, 274).

- dans le cas le plus fréquent, les faits sont un peu plus complexes, et peuvent être illustrés par l'exemple suivant :

"Mère Ubu. - On sonne, Père Ubu. Père Ubu. - Corne finance ! C'est sans doute notre fidèle maîtresse" (II, 2, 287).

Le contexte situationnel - un serviteur qui entend sonner à la porte - fait attendre le terme maîtresse. Mais le contexte proprement linguistique, et essentiellement l'occurrence de l'adjectif fidèle, appelle le terme antonyme. Même phénomène dans l'exemple suivant, qui ne fait d'ailleurs que commenter la qualification de maître par fidèle :

"De même, on juge de la fidélité d'un maître quand il carillonne pendant cinquante minutes. Il veut dire : je suis là, soyez en repos, je veille sur vos loisirs" (ibid., 288).

Voir d'autres exemples en II, 6, 297 ; III, 2, 301 ; IV, 7, 324, etc...)

- enfin, un dernier cas nous semble devoir être signalé ici, bien qu'il ne concerne pas le phénomène lexical de l'antonymie mais un fait linguistiquement apparenté : celui de l'opposition de l'actif et du passif :

"Nous avons accablé de coups de fouet, dont nous portons encore les marques, Monsieur Pissedoux, ce qui nous a empêché d'entendre les coups de sonnette de Mademoiselle Pissembock" (III, 2, 303).

Ce passage fait allusion aux coups de fouet reçus par Ubu en II, 5, 294 :

"Eh ! quelle gloire ! Cette lanière obéit à toutes les courbes de ~~ma~~pidouille. Je me fais l'effet d'un charmeur de serpents"

Il faut donc comprendre la phrase comme comportant ~~ait~~ une transformation d'effacement ("nous avons accablé Pissedoux en le forçant à nous donner des coups de fouet") soit une transformation passive qui reste non marquée ("nous avons été accablé de coups de fouet"). Le résultat au niveau de la manifestation textuelle est une phrase dont le second terme (la subordonnée relative) paraît contredire le premier (la principale).

L'ensemble de ces faits d'antonymie a évidemment pour fonction globale de connoter un contenu qu'on peut décrire, en deux temps, comme "inversion des relations traditionnelles" et comme "identité des contraires". Ainsi, le contenu de connotation de la dernière phrase étudiée nous paraît pouvoir être décrit comme : a) "Ubu est battu" (ce qui inverse la proposition de départ, c'est-à-dire celle d'Ubu Roi "Ubu bat") ; b) puis comme "battre = être battu", puisque ce sont les coups mêmes que reçoit Ubu qui "accablent" Pissedoux.

Mais l'analyse ne doit pas en rester là. En effet, le contenu que nous venons de décrire est précisément celui qui correspond à la notion jarryque de 'pataphysique. Or on a vu, sy, les racines profondément sexuelles de la pataphysique : "science" de l'identité des

contraires, certes, mais d'abord des contraires sexuels (voir le chapitre sur CA et l'article bâton à physique). Ainsi il nous paraît que l'entier du contenu connoté "identité des contraires" tient, à son tour, lieu d'expression à un nouveau - et ultime - contenu, susceptible d'être défini comme "passage d'un comportement sexuel actif (et sadique) à un comportement passif (et masochiste)". Il faut avouer qu'à cet égard l'épisode des coups de fouet est particulièrement important, dans la mesure précisément où il manifeste au niveau de la dénotation, un contenu qui, dans le reste du texte, reste camouflé au niveau de la connotation ; procédé dont on connaît quelques autres exemples dans d'autres textes de Jarry (1). Précisons enfin, pour être tout à fait complet à l'égard de ce passage, décidément capital sous des apparences anodines, que l'identité métaphorique établie entre le fouet et le serpent en II, 5, 294, peut être mise en relation avec une autre métaphore jarryque : celle qui confère un contenu sexuel au même lexème serpent. Ainsi dans "Haldernablou" est-il fait allusion au "grand Phallus, pareil à un serpent d'eau" (Og. Cg t. 4, p. 222). L'utilisation du même comparant pour les deux comparés "fouet" et "phallus" ne signifie-t-elle pas l'identité des deux comparés ? (2). Au demeurant, cette identité profonde du fouet, du serpent et du phallus se trouve manifestée par le passage de Messaline qui met sur le même plan les trois enseignes du charcutier - un serpent - du bourreau - un fouet - et du lupanar - un phallus :

"Entre ces courbes flottantes, du fouet qui harcèle la fuite de la brise nocturne, et des replis coloriés du serpent, quelque chose comme une hampe, qui semble plus droite pas ces contrastes inconsistants, mais s'affirme un peu plus grosse qu'une hampe, comme si un

drapeau y était roulé, s'érige au-dessus de la porte du Bonheur" (in Oe. c., t. 3, p. 21).

(1) Ainsi, dans l'Amour absolu, le chapitre "La" : tout au long de ce chapitre le féminin connote la mort. Les substantifs animés féminins, même lorsqu'il leur arrive d'avoir pour référent fictif un être masculin, signifient la Mort au niveau du système de connotation. Mais c'est seulement à la fin du chapitre que le lexème Mort apparaît, de façon à la fois arbitraire sur le plan de la dénotation et nécessaire sur celui de la connotation : "La Mercqerbac, la Zinner, la ... LA Mort" (Réédition du Mercure de France, 1964, p. 107 ; on sait que "la" Mercqerbac et "la" Zinner sont des camarades de classe du jeune Emmanuel Dieu, voir page 104).

(2) On sait que les psychanalystes ont mainte fois reconnu la fonction de symbole phallique du serpent : "Pour le serpent, il (Ernest Jones) rectifie qu'il est symbole non pas de la libido, notion énergétique qui, comme idée, ne se dégage qu'à un haut degré d'abstraction, mais du phallus, en tant que celui-ci lui paraît caractéristique d'une "idée plus concrète", voire concrète au dernier terme" (J. Lacan, "Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones", in Ecrits p. 702. Voir aussi Durand, Structures anthropologiques de l'imaginaire, pp. 127 et 367).

- Archaïsmes. Comme celui d'UR, quoique à un degré sensiblement moindre, le texte d'UE est émaillé d'archaïsmes. Ils concernent essentiellement le vocabulaire : desserte est utilisé en II, 2, 288 avec le sens classique de "reste des mets servis à table" ; les lexèmes archaïsants choir, marqués (avec le sens de "fixés"), menteries sont utilisés respectivement en II, 3, 293, III, I, 299 et III, 2, 303, tous trois par Ubu. Venir est employé, en II, 2, 289, avec le sens de "devenir". Quelques autres archaïsmes portent sur des faits de syntaxe : l'expression le petit pot que tu sais (II, 3, 293) ; l'emploi du verbe considérer avec un objet animé (III, 5, 309) ; l'emploi de se réjouir avec un complément introduit avec la préposition à ("je me réjouirai bientôt au bruit des vagues et des rames", IV, 4, 319). Voir

aussi articles jamais, personne.

La fonction de ces archaïsmes n'est pas la même que dans UR, où comme on l'a vu (voir article correspondant), ils sont en relation étroite avec les vulgarismes et constituent, avec ceux-ci, une série de micro-isotopies de sens opposés. Dans UE - où les vulgarismes sont à peu près inexistants (1) - rien de tel. Les archaïsmes y fonctionnent comme tics de parole, qui connotent le caractère factice des personnages. Pourquoi le père Ubu - qui n'est de Nulle part (2) ni d'aucun temps - ne s'exprimerait-il pas dans la langue du XVII^{ème} siècle ? Le même procédé sera utilisé, de façon plus accentuée encore, dans l'Objet aimé, - dès le titre même du texte (3).

Il faut cependant faire une place à part à l'emploi du mot maîtresse en II, 5, 295 :

"Père Ubu (à Pissedoux). - Et d'abord, qui êtes-vous pour donner des ordres ? Ici ne commandent que les esclaves. Avez-vous quel-que grade en esclavage ? Pissedoux. - Un caporal, un militaire, esclave ! Je ne suis qu'esclave d'amour; Eleuthère de Grandair, la belle cantinière des hommes libres, ma fiancée, est en effet ma maîtresse, si vous l'entendez ainsi. Père Ubu. Cornegidouille, monsieur ! je n'y pensais pas. Je suis ici esclave à tout faire. Vous me rappelez mes devoirs. Ce service est de mon ressort ; je vais m'en acquitter au plus vite à votre place ..."

Au-delà du jeu de mots sur le double sens - classique, et fort chaste, pour Pissedoux, moderne, et libidineux, pour Ubu - c'est l'aspect métalinguistique de la réflexion d'Ubu qui nous paraît ici pertinent : tout se passe comme si un comportement sexuel pour lui parfaitement insolite était imposé à Ubu par le donné linguistique. Dans l'univers jarryque, le référent doit répondre à l'entier du contenu du signe qui lui est attaché. Nouvelle manifestation de l'attitude d'identification du signifié et de référent, déjà décrite, sous une

forme légèrement différente, à propos de CA (voir l'analyse du reniement de Saint-Pierre, et, ici même, l'article faucher le grand pré)

(1) Car on nous accordera volontiers que les noms propres de Pissedoux et de Pissembock ne comportent qu'accessoirement la connotation vulgarité (voir articles correspondants).

(2) Voir article Pologne du Dictionnaire d'UR.

(3) Voir, par exemple, cette étonnante projection syntagmatique du paradigme du verbe ouïr : "Oyez, oui, ouïs, / Sous la feuillée, / Sous lè fouillis, / Oyez, oyez / Dans le taillis, / Oyez, oyons / Le gazouillis / De l'oisillon." (p. 29 de l'édition de 1953).

- argousin. Ce lexème, incontestablement archaïsant qui apparaît à plusieurs reprises en V, 8, ne présente cependant à cet égard aucune pertinence proprement stylistique. Si on admet l'analyse de l'archaïsme proposée à l'article précédent, on constate en effet que la connotation archaïsante que comporte le terme ne peut ici qu'être dépourvue de toute espèce de fonction. Ce n'est donc que dans la mesure où il se rattache au thème des galères que ce mot comporte une connotation pertinente.

- armerdre. Le lexème merdre (voir article correspondant du Dictionnaire d'UR et, ici, l'article zéro), systématiquement écarté du texte d'UE, n'y est tout de même pas totalement absent : il y est en effet représenté par les trois occurrences de armerdre (I, 4, 277, et IV, 7, 324, 2 fois). Dans le premier exemple, le lexème est appliqué par Ubu à l'ar(mée) des hommes libres. Dans les deux autres il s'applique à l'armée constituée par les compagnons de captivité d'Ubu :

"Tous. - Vive le roi ! Vive le Père Ubu ! Vive l'esclavage ! Vive la Pologne ! Vive l'armerdre !" (IV, 7, 324 ; voir l'autre occurrence de la même page sv oufficier).

La fonction d'un tel lexème est complexe. On peut distinguer trois aspects différents :

a) dans la mesure où il comporte à titre d'élément constituant le lexème merdre, le mot a pour fonction de connoter le texte d'UR. A cet égard, sa fonction est donc comparable à celle d'éléments tels que cornefinance, cornegidouille, etc...

b) Cependant, les occurrences d'armerdre, tout en manifestant le terme merdre, en manifestent aussi l'exclusion. Armerdre a donc pour seconde fonction d'inverser le contenu d'UR.

c) Enfin, armerdre transfère les traits pertinents de merdre sur le lexème armée. Ce transfert, qu'il serait évidemment trop simple d'expliquer par l'antimilitarisme (1) s'éclaire par le texte cité sv oufficier : l'une des fonctions principales de l'armerdre est d'extraire la cervelle. Or on sait de quel sens peut se charger cette opération dans UR (voir article décerveler).

(1) Antimilitarisme, faut-il le préciser ? réel, et extrêmement virulent chez le Jarry d'avant 1900 : qu'il suffise de renvoyer à Les Jours et les nuits. Plus tard, au moment de la dragonne, l'attitude de Jarry sera plus complexe.

- balai. voir article objets ubuesques. -

- boîte à cirer. Voir article objets ubuesques.

- boudouille. Voir article gidouille du Dictionnaire d'UR.

- bouffresque. Ce terme est doublement caractéristique du style d'UR, et par l'insertion de l'infixe -r-, et par la fonction conférée au

suffixe -esque (voir articles correspondants du Dictionnaire d'UR).

Il ne se manifeste qu'une fois, en IV, 7, 324, dans UE, avec une valeur proche de celle qu'il prend dans ses deux occurrences d'UR :

"Père Ubu. - Ah ! mes amis, je suis profondément touché. Néanmoins, je ne vous ferai point de distribution d'argent ... Mère Ubu. - Ah ! non, par exemple ! Père Ubu. - Bouffresque ! ..."

Outre la fonction qu'il exerce dans le contexte où il se manifeste, ce terme a donc une valeur connotative par rapport à l'entier du texte d'UR. - Il est à remarquer que bouffre, représenté par quatre occurrences dans UR, est totalement exclu d'UE. A certains égards par conséquent la fonction de bouffresque dans UE par rapport à bouffre d'UR est comparable à celle d'armerdre par rapport à merdre (voir article correspondant).

- boule. Sur l'assimilation de la boule au boulet, voir article anglicisme.

- boulet. Voir article objets ubuesques.

- bouzine. Voir article gidouille du Dictionnaire d'UR.

- brosse. Voir article objets ubuesques.

- capeline. Voir article objets ubuesques.

- carcan. De la même façon que la boule est assimilée au boulet, le carcan est assimilé au collier. Sur les modalités de cette assimilation, voir article anglicisme.

- Çatoblépas. Le problème que pose ce personnage présente deux aspects, d'ailleurs étroitement liés : quelle est sa fonction dans le texte ? Quelle est la justification du nom qu'il porte ?

C'est par le biais peu attendu de l'idiolecte du personnage qu'il faut aborder le problème : son parler est systématiquement an-

glicisant (voir article anglicisme). Cette particularité est commune à Catoblépas et au capitaine Bordure, bien que, pour ce dernier, elle ne se manifeste pas au niveau du texte, et ne soit signalée que dans un passage du corpus métastylistique (voir article Bordure du Dictionnaire d'UR). D'où l'hypothèse, au premier abord assez étrange, que Catoblépas constitue dans UE la résurgence de Bordure. Cette interprétation est-elle compatible avec les particularités des personnages de Catoblépas, bien différentes, il faut l'avouer, de celles de Bordure dans UR ?

Dans UR, Bordure a un statut actantiel : il fonctionne d'abord comme adjuvant d'Ubu, puis, après avoir été victime de sa cruauté sadique, prend le statut d'opposant (ou, plus précisément, d'adjuvant de l'opposant). On sait d'autre part que Bordure est, selon toute vraisemblance, un symbole anal, et que c'est cette fonction qui rend compte des transformations de son statut actantiel. Dans UE, au contraire, lord Catoblépas n'exerce aucune fonction actantielle. Il a un rôle de spectateur, comme le manifestent superlativement plusieurs de ses répliques :

"Il ne serait pas possible de faire venir ici Sa Majesté ? Je serais fort curieux de voir le roi, et, s'il veut bien se déranger, il y aura pour lui bonne pourboire" (IV, 3, 316 - 317).

On sait d'autre part que les particularités bilinguistiques de son idiolecte servent de prétexte à l'introduction d'éléments métalinguistiques ayant à leur tour pour fonction de "prouver" l'identité des contraires (voir articles anglicisme, antonymie, pataphysique).

Comment rendre compte de cette complète transformation du personnage ? Elle est complémentaire, nous semble-t-il, de celle qui affecte Ubu : le comportement de ce dernier passe de l'activité sadique

à la passivité masochiste. Dès lors Bordure, en tant que symbole anal, perd toute possibilité d'exercer une fonction actantielle quelconque, et se trouve du coup ramené au rang de simple spectateur. On comprend alors comment s'explique - de la part de l'helléniste qu'était Jarry - le second élément (-blépas, "celui qui regarde") du nom du personnage. Reste à rendre compte de l'élément Cato-. Les faits, avouons-le, sont un peu plus compliqués. Dans "Haldernablou" on trouve la forme antonymique anoblepas :

"Ils montent et descendent les escaliers linéaires. Anoblepas des robes de femmes, sur nous passent déhanchées des mouvements amiboïdes de corbeilles qu'on cahote" (Oe. c., t. 4, p. 230).

Ce terme comporte une évidente connotation sexuelle : il s'applique à des personnages qui, placés sous un dais transparent, regardent vers le haut (ano-) des formes - d'ailleurs illusoires - de robes féminines (1). Et l'on ne peut s'empêcher de penser à la métaphore héraldique du pairle renversé, qui, évoquant des cuisses de femmes écartées, permettrait aussi un regard d'anoblépas :

"Et je découvris une femme entre deux satellites noirs, ouvrant ses cuisses comme le lambda ou la figure d'un pairle renversé" (Les pataphysiques de Sphrotatos l'arménien, in La Revanche de la Nuit p. 57 ; sur le pairle, voir le schéma reproduit p.).

De cette opposition entre l'anoblépas et le catoblépas, on peut extraire deux interprétations. Selon la première, l'anoblépas, contemplateur du sexe féminin, aurait pour antonyme le catoblépas, contemplateur du phallus. Ainsi se trouverait rappelées - mais, on le voit, à un niveau profond de la connotation - les aspects de symbole sexuel du Père Ubu (sur un autre trait ayant une fonction comparable,

voir l'article trirème). Quant à la seconde interprétation, l'expression en est peut-être encore plus scabreuse : ce regard jeté vers le bas n'évoquerait-il pas cette chute vers les "ténèbres inférieures" qui est si complaisamment décrite dans le chapitre 30 de Faustroll ?

Notons enfin qu'il ne nous paraît pas que l'hypothèse formulée par M. Perche - Jarry aurait pensé à l'animal mythique dont le regard suffit à tuer - soit recevable. Il est d'ailleurs amusant de constater que M. Perche lui-même la présente sans conviction : "cependant le nom de Lord Catoblépas ne s'accorde pas, dans ce sens-là au personnage épisodique, riche touriste anglais, dont le rôle est mince" (Jarry, p. 77).

(1) Le lexème anoblepas apparaît également dans Les Jours et les Nuits mais avec une connotation sexuelle moins évidente : "Les cartons qu'il vend brochent de petits livrets, qu'il offre, d'un regard d'anoblepas" (Mercure de France, p. 203).

- chandelle verte. Dans UR, Ubu fait appel par 14 fois à sa chandelle verte. Dans UE, il n'utilise ce juron que 5 fois (I, 6, 281 ; II, 1, 287 ; II, 2, 288 ; II, 6, 296 ; IV, 7, 323) - ce, qui, compte tenu de la différence de longueur des deux textes, ne correspond pas à une différence de fréquence nettement marquée. Les distributions contextuelles du jurement ne sont pas exactement les mêmes dans les deux textes. Dans UR en effet, de par ma chandelle verte paraît pour l'essentiel réservé aux situations relativement anodines, dans lesquelles les aspects sadiques d'Ubu ne se manifestent pas nettement. Dans UE au contraire le jurement est lié, en deux au moins de ses cinq occurrences, à des traits ~~bruts~~ de comportement sadique, qui fonctionnent eux-mêmes à

titre de rappel du contenu d'UR :

- "Cornegidouille ! de par ma chandelle verte, ma douce enfant, je prends la liberté, votre liberté de vous faire mes offres de service. Torsion du nez, extraction de la cervelle ... non, je me trompe : cirage des pieds" ... (I, 6, 241 ; on remarque que, comme en II, 6, 296, de par ma chandelle verte apparaît à proximité immédiate de decornegidouille).

- "Les forçats. - Vive le roi ! Père Ubu. Encore ! Taisez-vous, ou, de par ma chandelle verte, ji vous fous à lon pôche !" (IV, 7, 323 ; le jurement est lié, cette fois, à la formule ji vous fous à lon pôche, souvenir explicite d'UR, et qui porte jusque dans les détails de son expression les marques des traits pertinents de l'univers ubuesque).

Apparemment paradoxale, une telle situation peut en réalité s'expliquer assez facilement. Les particularités sémiques qui, dans le texte d'UR, isolent le jurement en l'opposant à des formations telles que cornegidouille ou cornefinance sont neutralisées dans UE. Le jurement tient désormais lieu de support à l'ensemble des traits pertinents de l'univers d'UR. C'est donc en définitive à un fait de connotation d'UR - analogue à celui qui a été d^(U)écrit pour d'autres lexèmes (voir leur énumération à l'article Ubu Roi) que se ramène l'essentiel de la fonction du jurement.

- cheval à phynances. Voir article Objets ubuesques.

- classer : voir article jeux de mots.

- corned-beef : Cette solide nourriture est celle de lord Catoblépas et de son domestique Jack au cours de leur bivouac devant la prison d'Ubu :

"Jack ! Dépliez la tente et ouvrez les boîtes de corned-beef" (IV, 3, 317).

Il ne s'agit peut-être là que d'un des traits qui manifestent l'anglicité des deux personnages. Il est cependant à remarquer que la boîte de corned-beef occupe dans l'imaginaire Jarryque une place disproportionnée avec son importance réelle. On la voit en effet réapparaître dans le chapitre 26 de Faustroll, et, notamment, dans la Fable "Le Homard et la boîte de corned-beef que portait le docteur Faustroll en sautoir" (p. 77, édit. Stock). Si nous ne redoutions d'être accusé d'obsession corniforme, nous serions tenté d'imaginer que l'élément corned a pu donner lieu, de la part de Jarry, à un contre-sens volontaire. Le corned-beef d'UE serait alors le pendant de la tête de vache d'UR.

- corne d'Ubu. La fonction de la seule occurrence de ce jurement est de connoter le texte d'UR : "Père Ubu. - parce qu'il ne mangeait rien, corne d'Ubu !" (IV, 4, 318 ; il s'agit du cheval à phynances).

- corne finance (sic : l'orthographe du lexème se distingue donc des deux formes - cornefinance et corne finances - qu'il affecte dans UR) Trois occurrences : II, 2, 287 ; III, I, 298 ; IV, 6, 322).

Au même titre que cornegidouille - quoique d'une façon que le petit nombre d'occurrences laisse apparaître moins nettement - corne finance a dans le texte d'UE une double fonction :

-connoter le texte d'UR : cette fonction est particulièrement manifeste dans l'exemple suivant : "Corne finance, tas de sagoins, voulez-vous foutre le camp !" (IV, 6, 322) - passage qui n'évoque précisément aucun fragment d'UR, mais dont les caractères stylistiques sont typiquement ceux d'UR (voir par exemple article vulgarisme du Dictionnaire d'UR).

- inverser les connotations dont se charge le lexème, en en modifiant l'entourage contextuel : alors que dans UR les contextes de cornefinance manifestent l'agressivité sadique d'Ubu, dans UE ils marquant sa soumission masochique, et le plaisir qu'il prend à une soumission de plus en plus grande :

"Cornefinance ! nous commençons à être bien vêtus : on nous a troqué notre livrée un peu étroite pour notre gibo⁹rne, contre ces beaux costumes gris" (III, I, 293 ; les "beaux costumes gris" sont ceux des prisonniers).

Enfin, et pour aller jusqu'au bout de la dialectique jarryesque, la permanence du même ~~teme~~ dans des contextes situationnels opposés a à son tour pour fonction de signifier l'identité des deux comportements contraires. Identité qui se trouve, en un autre passage, explicitement signifiée :

"Puisque nous sommes dans le pays où la liberté est égale à la fraternité, laquelle n'est comparable qu'à l'égalité de la légalité et que je ne suis pas capable de faire comme tout le monde et que cela m'est égal d'être égal à tout le monde puisque c'est encore moi qui finirai par tuer tout le monde, je vais me m¹tre esclave, Mère Ubu" (I, I, 273).

Nouvelle manifestation du phénomène déjà signalé sv. et alors décrit comme la manifestation, au niveau de la dénotation, d'un élément de contenu maintenu, dans le reste du texte, au niveau de la connotation.

- cornegidouille. Ce jurement, néologique dans UR (I), qui n'apparaît que 5 fois dans le texte d'UR ne se manifeste pas moins de 13 fois dans UE : I, I, 272 ; I, 3, 275 ; I, 6, 281 ; I, 7, 282 ; II, I, 286 / et 287 ; II, 2, 289 ; II, 5, 295 ; II, 6, 296 ; III, I, 299 ; IV, 6, 320 / et 322 ; V, 3, 327. Quand on sait qu'UE ne représente

quantitativement guère plus des 2/3 d'UR, on voit que cornegidouille est environ 4 fois plus fréquent dans UE que dans UR.

Au premier abord, la présence même de cornegidouille dans le texte d'UE, et, plus encore, son insolite fréquence, étonnent : le lexème n'est-il pas explicitement donné comme signe de la "puissance des appétits inférieurs" (voir article gidouille du dictionnaire d'UR)? Et n'est-il pas paradoxal de voir cette puissance se manifester linguistiquement au moment même où elle se trouve abaissée ? L'étonnement ne fait que croître quand on examine les contextes : on s'aperçoit en effet que dans cinq de ses treize occurrences le jurement apparaît dans le contexte immédiat de lexèmes tels que esclave, servir, service etc... Citons ici l'un des passages les plus caractéristiques :

"Ma douce enfant, vous voyez en nous le plus dévoué de vos esclaves : un mot de plus, cornegidouille ! que je sache si vous agréerez mes services" (II, I, 286 ; voir aussi 281, 282, 287, 295).

On voit que les distributions contextuelles de cornegidouille dans UE sont opposées à celles du même lexème dans UR : il est, ici compatible avec les termes qui marquent servilité et soumission, alors que dans UR il ne se combinait qu'avec les lexèmes de la domination et de la puissance. Il serait tentant d'expliquer ce phénomène par le passage du sadisme au masochisme. Il conviendrait alors de retenir le contenu sexuel qu'on a cru identifier pour cornegidouille, et d'admettre que dans UR la sexualité d'Ubu prend la forme du sadisme, dans UE celle du masochisme. Linguistiquement on serait donc amené à voir dans UE le résultat d'une transformation passive appliquée à UR. L'"explication", il va sans dire, serait fort incomplète. Elle serait en outre partiellement inexacte, ou, à tout le moins, trop simple. On

constate en effet que les comportements masochiques n'excluent nullement, dans UE, les comportements sadiques, comme le montrent plusieurs occurrences de cornegidouille :

- "Cornegidouille ! je ne demande pas autre chose ! Cirage des pieds, coupage des cheveux, brûlure de la moustache, enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles ..." (I, 3, 275 - 276 ; on remarque la transformation progressive des services en sévices ; mais même les premiers services comportent un aspect brutal ou mutilant).

- "Je suis esclave, cornegidouille ! Personne ne m'empêchera de faire mon devoir d'esclave. Je vais servir sans miséricorde. Tudez, décervelez" (I, 7, 282 ; là encore les services sont des sévices : sévices sur les caractéristiques desquels on se documentera aux articles correspondants du dictionnaire d'UR).

- "Nous quémardions près d'elle un poste de laquais ! Son oncle ne nous l'a pas refusé. Et maintenant, cornegidouille ! je veux aller monter la garde à la porte de cette dame pendant que la Mère Ubu lui prodiguera ses soins, vu qu'elle s'évanouit fort souvent. Je refuserai le cordon à ceux qui demanderont à la voir. Je la claquemurerai dans mes services de tous les instants. Je ne l'abandonnerai point. Vivre l'esclavage !" (2, I, 287).

D'autre part, cornegidouille d'UE a pour fonction accessoire de connoter certains aspects du texte d'UR, comme le prouve irréfutablement la comparaison de V, 3, 327 (dans UE) et de IV, 3, 92 (dans UR) :

- "Nous périssons, cornegidouille ! Sire Maître, ayez l'obligeance de ne point cesser de nous tenir par notre chaîne, afin de supporter notre boulet" ;

- "Cornebleu, jambedieu, tête de vache ! nous allons périr, car nous mourons de soif et sommes fatigué. Sire Soldat, ayez l'obligeance de porter notre casque à finances, et vous, sire Lanciet, chargez-vous du ciseau à merdre et du bâton à physique pour soulager notre personne, car, je le répète, nous sommes fatigué".

On ne se laissera pas arrêter par le fait que le second élément du jurement en corne- n'affecte pas la même forme dans les

deux textes on sait en effet que, sous la dominance de l'élément corne- les différents lexèmes qui alternent dans la constitution des jurements sont en position de neutralisation. On voit donc qu'en dernière analyse le cornegidouille d'UE est à la fois le cornegidouille d'UR et son inverse. Ce qui permet d'inférer, à propos du statut d'UE par rapport à UR les conclusions suivantes :

1) UE a par rapport à UR un statut métalinguistique : certains lexèmes d'UE - par exemple cornegidouille - ont pour contenu "le texte d'UR". Mais il faut préciser que cette relation entre les deux textes ne s'établit qu'au niveau de la connotation ;

2) UE est par rapport à UR à la fois le même et l'inverse, l'actif et le passif par rapport à l'actif.

(NOTE) - (1) - Il perd évidemment ce caractère néologique dans UE.

- décerveler. Comme dans UR, décerveler est représenté dans UE par 2 occurrences (I, 7, 282 et III, 2, 303), ce qui correspond en réalité à une fréquence un peu plus élevée dans UE, plus bref qu'UR - sans d'ailleurs que cette différence de fréquence puisse être considérée comme significative. Les deux occurrences du lexème ont en commun une première fonction qu'on retrouve d'ailleurs pour chacun des termes communs à UR et à UE : leur emploi dans le second texte connote l'entier du premier. En outre, le lexème se charge d'une seconde fonction, différente pour chacune des deux occurrences. La première fixe les séquelles du sadisme dans le comportement, pour l'essentiel masochiste, d'Ubu dans UE (voir article cornegidouille). La seconde occurrence intervient dans le plaidoyer pro domo d'Ubu au cours de son procès :

"(...) nous décervelons tous les dimanches publiquement, sur un tertre, dans la banlieue, avec des chevaux de bois et des marchands de coco autour" (303).

La particularité de ce passage est qu'il fait allusion à une forme publique de décervelage, qui s'oppose à la forme secrète manifestée dans UR. Le "sur un tertre" s'oppose de son côté, et de façon pleinement explicite, aux "sous-sols du Pince-Port et de la Chambre-à-Sous", lieux du décervelage dans UR. (Voir article décerveler du dictionnaire d'UR). Cette transformation du décervelage peut s'interpréter de diverses façons. On peut, superficiellement, y déceler une volonté provocatrice de la part d'Ubu qui, on le sait, cherche à se faire condamner à la peine la plus grave possible. Mais ce n'est sans doute là que l'apparence. La transformation du décervelage peut en effet apparaître comme parallèle à l'exclusion de la merdre (voir article zéro) : alors que dans UR le décervelage était étroitement lié au thème fécal, l'exclusion de ce thème dans UE a pour fonction de faire jaillir le décervelage hors de ses sous-sols originaires, et même de l'exhausser sur un tertre.

- desserte. Voir article archaïsme.

- douze. Le nombre douze se manifeste par trois occurrences dans le texte d'UE : Ubu offre douze bouteilles de vin à Eleuthère (II, 2, 287) (1), la porte de la maison de Pissembock comporte douze serrures (II, 4, 293), Ubu prétend faire douze repas par jour (III, 5, 309). Nous accusera-t-on d'obsession arithmético-sexuelle si nous songeant à remarquer que douze est le produit de trois et de quatre, nombres dont on sait la fonction de symboles sexuels ? (voir articles correspondants).

(1) L'épisode des douze bouteilles vides d'où s'échappe une araignée est emprunté à l'une des oeuvres lycéennes de Jarry, Le Futur malgré lui :

"Monsieur de l'Etang. - Je n'y comprends rien ; on m'a dit que Monsieur du Toqué avait un caractère très rapiat et elle (Mme du Toqué) m'offre douze bouteilles de vin ! Madame du Bocage. - Est-ce ma soeur est devenue folle ? Madame du Toqué. - Voici, Monsieur, de bon vieux vin ; je vous garantis qu'il est bien vieux ; vous allez bien vous régaler. (Monsieur de l'Etang se tord de rire.) Madame du Bocage. - Mais ce sont des bouteilles vides ! Madame du Toqué. - Pas absolument. En les égouttant bien toutes les douze on trouvera un verre de vin à offrir à Monsieur. François. - D'ailleurs, elles ne sont point vides, il y a des araignées dedans. (En ce moment, une grosse araignée sort d'une bouteille et court sur la scène.)" (Edition originale du Futur malgré lui, Collège de 'Pataphysique, 81 EP, p. 8). Memu fait d'histoire, qui, par lui-même, serait insignifiant, s'il ne manifestait un aspect important du texte d'UE : la permanence de certains éléments datant de l'enfance de Jarry (voir aussi, par exemple, article Tiberge).

- égal - égalité. Voir article jeux de mots.

- Eleuthère. L. Perche ne semble pas avoir saisi cette transparente allusion héliénique au thème de la liberté (Jarry, p. 77).

- escargot. Dans la très curieuse scène 6 de l'article 3 (voir article Ubu-Roi) Pissedoux compare la prison d'Ubu à une coquille :

"Ah ! c'est trop fort, Père Ubu ! Je vais vous prendre par les épaules et vous arracher de cette coquille" (310).

Le Père Ubu acquiesce implicitement à cette assimilation : d'où l'appellation métaphorique d'escargot :

"Votre liberté est trop simple, mon bel ami, pour faire une bonne fourchette à escargot, instrument bifide. Et je suis scellé dans la muraille" (pp. 310 - 311).

L'allusion à l'escargot fonctionne donc comme signifiant

du repos dans une retraite entre toutes impénétrable. Il est intéressant de retrouver la même image - et d'ailleurs des thèmes voisins de ceux qui apparaissent dans cette scène (dans l'Amour Absolu : "Un pas à l'intérieur de l'escargot" (p. 77 de la réédition 1964).

- faucher le grand pré. Cette expression argotique archaïsante, utilisée à deux reprises en V, 8, 335, signifie "ramer sur les galères". On la trouve, par exemple, chez Le Sage : "Je vous trouverai trop heureux si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré" (Gil Blas, I, II, chapitre 5, cité d'après Sainéan, Sources de l'argot ancien t. 2, p. 104). On sait l'influence diffuse, mais réelle, qu'ont eu les lectures de Gil Blas sur l'élaboration des textes du cycle ubuesque (1). Mais l'emploi de cette expression a une autre fonction que la double connotation archaïsante - argotisante : de l'assimilation de la mer au pré se trouve en effet tirée la métaphore mer = pâturage des vaches, c'est-à-dire, par l'intermédiaire de l'expression familière plancher des vaches, l'assimilation des contraires :

"Quelle verdure, Mère Ubu ! On se croirait sur le pâturage des vaches" (335).

Cette attitude de reconstruction du réel selon les structures linguistiques est caractéristique du système de pensée désigné par Jarry par le nom de pataphysique (voir article correspondant ; pour un autre exemple dans UE, voir l'analyse donnée, sv archaïsme, du lexème maîtresse).

L'exploitation de l'expression faucher le grand pré ne s'arrête d'ailleurs pas là : la couleur verte ainsi prêtée à la mer est retenue comme symbolisant l'espérance, ce qui suffit à rendre compte

de "l'heureuse fin de nos aventures" (V, 8, 335).

(1) Voir sur ce point le témoignage de Ch. Morfin rapporté par Chassé, d'Ubu Roi au Douanier Rousseau, pp. 32 - 33.

- finance (s). On ne trouve que huit exemples de ce lexème dans le texte d'UE, ce qui contraste d'une façon qu'on veut croire significative avec les quarante occurrences ^(enc) qui le manifestent dans UR. Quant à phynance(s), il est encore plus gravement atteint : trois exemples seulement, contre treize dans UR. Encore deux d'entre eux apparaissent-ils dans le composé cheval à phynances (voir article objets ubuesques - pour le troisième, voir article forçat).

Sur les huit emplois de finance(s), trois appartiennent au jurement composé corne finance (voir article correspondant) et ^{un} X à la formation néologique porte-finance, qui a évidemment pour modèle porte - feuille, d'ailleurs présent dans le contexte immédiat :

"Eh ! voici le porte-finance de la jeune dame et le porte-feuille du monsieur" (I, 7, 283) : (type de formation pittoresque et plaisante, mais sans réelle pertinence au niveau de la structure du texte).

Les deux exemples de II, 272 et 273 font apparaître le mot dans le composé Maîtres des Finances :

"Mère Ubu. - (...) de quoi vivrons-nous si tu ne veux plus être Maître des Finances ni roi ?" (273).

Enfin, en IV, 4, 318 finance fait partie du composé livres des finances :

"Père Ubu. - Parce qu'il (le cheval à phynances) ne mangeait rien, corne d'Ubu ! Mon boulet non plus, il est vrai : il ne dira rien si tu le voles, et je n'ai sur moi aucun livre des finances".

Comme la plupart des lexèmes désignant des objets ubuesques, celui-ci a pour évidente fonction de connoter, au sein d'UE, le texte d'UR : fonction importante, certes, mais qui reste neutre par rapport aux traits qui caractérisent en propre le style d'UE.

Il ne reste donc en définitive qu'un seul emploi en syntaxe libre du lexème finance :

"Père Ubu.- Nous déplorons plus que jamais que l'état de nos finances ne nous permette toujours pas l'acquisition d'une voiture cellulaire individuelle (...)" (V, 3, 328).

L'usage qu'Ubu envisage de faire de ses finances est pleinement traditionnel : l'achat d'un objet destiné à accroître son bien-être. Par là il s'oppose aux utilisations de la finance dans UR, souvent un peu moins habituelles... Comme le manifestent des composés tels que pistolet, sabre, etc... à finances. On voit donc que le lexème finance dans UE ne comporte, à la différence de son homologue dans UR, qu'une fonction dénotative, à l'exclusion de toute fonction connotative.

Comment rendre compte de cette perte de contenu connoté ? Elle est, pensons-nous, complémentaire de l'exclusion qui, dans UE, porte sur la merdre : en l'absence de cette précieuse substance, la relation réciproque d'expression à contenu et de contenu à expression qui, dans UR, unissait les deux lexèmes, ne peut évidemment plus fonctionner. D'où, indirectement, la perte d'importance de la finance, et, au niveau de la manifestation textuelle, la chute brutale du nombre des occurrences.

Interprétation, dira-t-on peut-être, quelque peu fragile ?

Elle paraît cependant appuyée par un élément explicite du texte même : au début de la pièce, la Mère Ubu, étonnée par le silence de son époux, évoque avec nostalgie l'heureux temps de son règne en Pologne, et le voyage qui la ramena en France ...

"(...) en France, où, par la vertu de ce bienheureux mot, tu vas être nommé quand il te plaira Maître des Finances" (I, I, 272).

On voit que ce passage explicite pleinement la relation sémiotique entre la finance et la merdre, l'une signifiant l'autre et réciproquement, au point que l'exclusion de l'une entraîne ipso facto l'exclusion de l'autre.

- forçat. Sans tenir compte des emplois du mot pour désigner, dans les indications scéniques, les personnages qui parlent, le terme apparaît, dans le texte même, par 5 fois : III, 2, 304 ; III, 2, 305 ; III, 5, 309 ; III, 8, 311 ; V, 6, 333. Forçat présente la particularité, au même titre que finance, de comporter une variante graphique, la forme phorçat : au cours de la distribution de distinctions qu'il fait à ses suppôts, Ubu s'adresse en ces termes au doyen des forçats :

"Vous, vénérable doyen de nos Phorçats, vieux mangeur de grenouilles, soyez grand trésorier de toutes nos phynances !" (IV, 7, 324 ; l'expression mangeur de grenouilles est évidemment prise avec le sens fornoté de "détourneur de fonds").

Cet exemple éclaire le contenu de l'opposition entre la forme normale et la forme modifiée : ce n'est en effet qu'à partir du moment où ils rendent hommage à Ubu et reçoivent ses distinctions que les forçats sont jugés dignes de recevoir la prestigieuse graphie Phorçats. Le Phorçat, c'est en somme le forçat intégré à l'univers ubuesque, et la différence ph-/f- formalise un trait pertinent sémique qu'on peut définir comme "appartenance à l'univers ubuesque".

A vrai dire, la fonction de l'occurrence d'une telle déformation ne se limite pas là. Le mot Phorçat a en outre pour fonction de connoter l'entier du texte d'UR. Il est appuyé dans cette fonction par le lexème phynances, seule manifestation dans le texte d'UE de la forme modifiée du lexème (sans tenir compte des deux exemples de cheval à phynances, voir articles finance(s) et oujets ubuesques).

- fouet. voir article antonymie.
- galère. voir article trirème.
- giborne⁹. voir article gidouille du Dictionnaire d'UR.
- gidouille. voir article gidouille du Dictionnaire d'UR.
- jamais. voir article personne.
- jeux de mots. Dans UR, les jeux de mots (voir article correspondant) ont pour l'essentiel une fonction déceptive. D'un point de vue normatif, ils sont généralement considérés comme "faibles". Dans UE les faits sont quelque peu différents. Sur les sept jeux de mots caractérisés que nous avons relevés, quelques-uns seulement, précisément deux, nous paraissent avoir une fonction déceptive analogue à ceux d'UR :
 - "Mère Ubu. - Esclave ! mais tu es trop gros, Père Ubu !
 - Père Ubu. - Je ferai mieux la grosse besogne" (I, I, 273).
 - "Père Ubu. - C'est tout du solide, du même métal que nos boulets non point du fer-blanc ni du fer doux, mais du fer à repasser. Mère Ubu. - Idiote brute ! (...)" (III, 3, 306 - 307 ; Ubu parle de son carcan ; la réaction de la mère Ubu explicite clairement la fonction du jeu de mots).

Mais les autres jeux de mots ont une autre fonction : celle

de fixer un certain nombre de notions autour desquelles s'organise le contenu d'UE. Il s'agit essentiellement des notions de liberté et d'égalité :

a) liberté :

- "Père Ubu. - Je prends la liberté, votre liberté de vous faire mon offre de service" (I, 6, 281 ; le jeu de mots consiste à modifier la détermination du substantif dans une expression figée à contenu fornoté. Le résultat de cette modification est que le verbe de l'expression récupère la valeur qu'il a en syntaxe libre : je prends la liberté signifie "je me permets", "je prends votre liberté" signifie "je m'empare de votre liberté", c'est-à-dire, "je vous empêche d'être libre". Une modification très légère de l'expression a entraîné une modification profonde du contenu.)

-Exemple de III, 6, 311 cité sv escargot. Le jeu de mots consiste à donner pour antonyme à l'adjectif abstrait simple le concret bifide. La liberté "trop simple" de Pissedoux s'oppose implicitement à la liberté bifide d'Ubu, c'est-à-dire celle qui est à la fois liberté et esclavage. Faut-il préciser que l'ensemble de ce passage, comme d'ailleurs tous ceux qui font allusion, de quelque façon que ce soit, à l'identification des contraires, nous paraît comporter une évidente connotation sexuelle . La liberté "trop simple" de Pissedoux (voir article correspondant) connote le comportement sadique, ici refusé par Pissedoux. Quant à la liberté "bifide" d'Ubu, elle connote à la fois sadisme et masochisme.

b) égalité :

- les deux exemples de jeux de mots portant sur l'adjectif égal et le substantif égalité ont été cités sv cornefinance. Le passage a pour fonction de donner une justification linguistique à l'attitude d'Ubu qui choisit de se faire esclave.

Enfin un dernier jeu de mots porte sur le double sens du verbe classer :

"Père Ubu. - (...) ces vieilles affaires sont classées, parce que nous avons beaucoup d'ordre" (III, 2, 303); le même jeu de

mots sera repris plus tard dans un texte des Spéculations : "Puis l'Affaire est classée, parce que la Justice a beaucoup d'ordre" (L'"Affaire", cité ici d'après la Chandelle Verte, p. 439).

← - ji. Cette forme néologique du pronom personnel de la première personne se manifeste 2 fois dans UE, dans des conditions comparables à celles qui ont été décrites, sv, pour UR, c'est-à-dire dans le contexte du verbe pôcher ou du substantif pôche :

- "Père Ubu.- Mère Ubu ! ji vous pôche avec exorbitation des yeux" (I, 7, 283) ;

- Père Ubu.- (...) ji vous fous¹ lon pôche (IV, 7, 323).

La fonction essentielle de ces deux emplois est donc de connoter le texte d'UR.

- liberté. voir article jeux de mots.

- lon. Contrairement à ce qu'on observe dans UR, lon fonctionne, dans son unique occurrence d'UE, comme article défini : "ji vous fous à lon pôche", IV, 7, 323. Voir article ji et article pronom personnel du Dictionnaire d'UR.

- maître des finances. Ce lexème composé ne se manifeste que par deux occurrences dans UE, contre six dans UR (à quoi s'ajoute, dans ce texte, 1 occurrence de Maître des Phynances). La différence du nombre des occurrences entre les deux unités est parallèle à celle qui affecte finance (voir articles correspondants dans les deux dictionnaires), et s'explique par les mêmes raisons. Dans UE, maître des finances, n'a d'autres fonctions, au plan de la connotation, que de faire allusion à UR. Il n'est, par ailleurs, qu'un simple substitut de ministre des Finances.

- maîtresse. Voir article archaïsme.

- mirliton. Cet objet intervient de façon aussi apparemment arbitraire dans UE que dans UR ; quoique que dans des circonstances fort différentes :

"L'Argousin. - Afin de vous être agréable, monsieur et madame, j'ai remplacé le bâillon habituel par des mirlitons" (V, 8, 335)

Il paraît vraisemblable que l'occurrence de ce lexème ait essentiellement pour fonction de connoter le texte d'UR. On se trouve donc renvoyé au problème de la fonction qu'il exerce dans ce texte (voir article correspondant).

- objets ubuesques. L'inventaire des objets ubuesques subit entre UR et UE un renouvellement à peu près complet. Quelques objets, certes, sont communs aux deux textes. Mais leur fonction dans le second consiste essentiellement à connoter le premier. Il s'agit d'abord de la capeline et du parapluie, dont les occurrences, en I, I, 27I, interviennent dans le rappel explicite d'UR sur lequel s'ouvre UE. Il est d'ailleurs à remarquer que le parapluie est formellement récusé comme objet ubuesque par Ubu lui-même :

"Mère Ubu, je ne tiens plus au parapluie, c'est trop difficile à manoeuvrer, j'aurai plus tôt fait, par ma science en physique, d'empêcher de pleuvoir" (I, I, 271 - 272).

Le cheval à phynances ? Deux des trois occurrences de ce lexème composé se manifestent également dans la scène I de l'acte I, où elles ont une fonction comparable à celle qui vient d'être décrite pour capeline et parapluie. La 3ème occurrence fait apparaître le mot dans un syntagme négatif, où le ne ... plus fortement redondant a pour fonction évidente de rappeler UR tout en l'excluant :

"Nous ne sommes plus sur la colline de l'Ukraine. Je ne recevrai plus de coups. Tiens, mais je n'ai plus de cheval à phynances" (IV, 4, 318).

Au niveau des unités de petite dimension, ces phrases constituent un modèle d'un des aspects de la relation de génération qui s'établi~~k~~ entre UR et UE.

Restent le petit bout de bois et la poche/pôche. La fonction de ces deux lexèmes est plus complexe que celle des précédents. Ainsi l'unique occurrence du petit bout de bois a à l'égard d'Ubu Roi une évidente fonction connotative, par le rappel des énumérations de supplices de III, 8, 88 et V, I, 123 - 124 :

"Cornegidouille ! je ne demande pas autre chose ! Cirage des pieds, coupage des cheve ux, brûlure de la moustache, enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles" (I, 3, 275 - 276).

Mais en outre le petit bout de bois s'insère dans la série de termes qui fixent les relations entre masochisme et sadisme ubuesques : par paliers successifs, les services d'Ubu se transforment en sévices (1). Quant au lexème poche, il se manifeste 5 fois sous sa forme ordinaire et 2 fois sous sa forme marquée pôche (contre respectivement 4 et 1 dans UR ; pour un cas comparable du point de vue quantitatif, voir article cornegidouille). La fonction de la poche dans UE est exactement la même que dans UR : c'est une cavité mystérieuse ou Ubu engloutit indistinctement objets - du portefeuille (I, 7, 283) au boulet (V, 4, 329) - et individus :

"Première vieille fille. (...) Ceux qui n'ont pas voulu se laisser faire, il les a fourrés dans sa poche et dans des coffres de diligence" (III, 4, 307) ;

"Le Vizir. - Le Père Ubu (...) est d'une humeur féroce et manifeste l'intention de mettre tout le monde dans sa poche (V, 6, 333).

On observe dans UE la même affinité que dans UR entre le lexème poche/ pôche (et le verbe pocher) et le système néologique des pronoms personnels et articles définis : "ji vous fous à lon pôche" (IV, 7, 323), "ji vous pôche avec exorbitation des yeux" (I, 7, 283). On voit donc que ces lexèmes exercent une fonction privilégiée : celle de manifester la permanence d'au moins un aspect des comportements d'Ubu entre les deux textes.

Tous les autres objets qui, dans UR, étaient spécifiquement attachés à la personne d'Ubu disparaissent dans UE. Il s'agit essentiellement des armes ubuesques : plus de croc, ni à finance, ni à mordre, plus de sabre, ni de ciseau, ni de couteau. Le bâton à physi- que n'échappe pas au désastre. Quant aux diverses cornes, si elles subsistent, ce n'est qu'en vertu de la fonction de jurement qu'est affectée aux lexèmes qu'elles constituent. Ainsi disparaissent tous les instruments de l'agressivité ubuesque. Ils sont remplacés par un inventaire presque aussi riche d'instruments de soumission. Il s'agit de nouveau de lexèmes composés, dont le second terme affecte exclusivement les deux formes d'esclave et à cirer. Quant au premier terme, il se manifeste alternativement sous les formes :

- tablier (tablier d'esclave, I, I, 273, abrégé en tablier en I, 3, 275) ;
- balai (balai d'esclave, I, I, 273 ; petit balai, II, 2, 288) ;
- crochet (chochet d'exclave, I, I, 273, abrégé en crochet en I, 3, 275 ; crochet à cirer, I, 7, 281) ;
- brosse (brosse à cirer, I, 7, 281 et III, 2, 302 ; brosse à cirer les pieds, I, 7, 282) ;
- boîte à cirer (I, 3, 275 et I, 7, 281) ; par cumul des deux

déterminations : boîte à cirer d'esclave, I, I, 273).

Dans cet arsenal d'esclave la plupart des objets sont bien à leur place. Le balai, peut-être, surtout lorsqu'il est petit, évoque bien un peu trop directement son fâcheux homologue d'UR. Il est vrai que, tout comme le parapluie, il est explicitement récusé par Ubu :

"Mère Ubu. - Il y a toujours le petit balai ? Père Ubu. - Je ne m'en sers plus fort souvent. Ceci était bon quand j'étais roi, pour faire rire les petits enfants. A présent nous avons plus d'expérience et remarquons que ce qui fait rire les petits enfants risque de faire peur aux grandes personnes" (II, 2, 288).

L'exclusion qui atteint le petit balai est, on le voit, complémentaire de celle qui affecte la merdre, et comparable à la transformation des modalités du décervelage. Reste le crochet : il dépare, avouons-le, dans cet attirail d'instruments serviles, et l'adjonction de l'élément à cirer marque de façon provocante le caractère illusoire de sa fonction au niveau du contenu de dénotation : car comment cirerait-on avec un crochet ? L'inclusion dans le paradigme des instruments de soumission de cet engin de torture marque le glissement du sadisme au masochisme, et, par là, l'équivalence établie entre les deux comportements.

Mais, incontestablement, c'est le boulet qui, dans UE, est l'objet ubuesque privilégié. Signe de la servitude d'Ubu, le boulet a un statut linguistique particulier. Du point de vue des catégories grammaticales, il fait partie de la classe des animés :

"(...) notre boulet se refusant à marcher devant nous afin de nous traîner, nous avons fait tout le chemin le traînant nous-même au moyen de notre pied, encore qu'il s'arrêtât frt souvent, apparemment pour ses besoins" (I, 3, 328 ; voir aussi, en III, 5, 309, les

explications de frère Tiberge sur les pantoufles des boulets, en III, 6, 310, les manifestations de la sollicitude d'Ubu à l'égard de ses boulets, et, en IV, 4, 318, l'allusion à l'alimentation du boulet, citée ici sv finance).

Du point de vue proprement sémantique, le boulet est un objet de jouissance, recherché tant que ne l'a pas obtenu, et délicatement choyé dès qu'on en a pris possession. Ainsi, en V, 4, 329, les Maîtres

"ont envahi les arsenaux et c'est tout juste s'ils ont trouvé assez de boulets pour river à leurs jambes en signe d'esclavage"; en V, 6, 333, le vizir rapporte que "le Père Ubu prétend qu'on lui a volé ses boulets de forçat en route. Il est d'une humeur féroce et manifeste l'intention de mettre tout le monde dans sa poche".

Ainsi le boulet fonctionne comme signe de l'actant objet que constitue la servitude. Il est à remarquer que dans UR aucun objet n'est investi de cette fonction de signe de l'actant objet.

Le dirons-nous ? Il ne nous paraît pas impossible que le boulet ait aussi un autre contenu. Le lecteur de Messaline sait par quelle série de relais sémiotiques l'objet sphérique (miroir, lune, corps humain pelotonné, voir pp. 154-155) se charge d'un contenu sexuel. N'en va-t-il pas de même pour le boulet ? On voit alors quel contenu il convient d'attacher à la quête du boulet, à son vol, à la tendre sollicitude qu'ont pour lui tant le père que la mère Ubu, etc...

(1) Le jeu de mots sévice/service apparaît dans l'une des spéculations :

"Félicitons les généreux anonymes qui, afin de laisser aux parents plus de loisir dans leur service de sévices, assument une

partie de leur lourde tâche de production" ("La Société Protectrice des Enfants Martyrs", La Revue Blanche, 15 Août 1901, Chandelle verte p. 109).

- oneille. Les trois occurrences de ce lexème dans UE n'ont d'autre fonction que de connoter le texte d'UR. EN III, 2, 303, ^{il} apparaît dans un contexte qui retient exclusivement l'aspect "organe de l'audition" du contenu du mot :

"Qui¹, Messieurs, tâchez d'ouvrir vos oneilles et de ne point faire de tapage".

En revanche en I, 3, 276, ("enfonce^{en}ment du petit bout de bois dans les oneilles") et IV, 6, 322 oneille a le sens de "partie du corps exposée aux sévices d'Ubu" : "Madame notre épouse, gare à vos oneilles" (IV, 6, 322). Séquelle des aspects sadiques du comportement ubuesque.

- oufficier. Ce lexème qui ne se manifeste qu'une fois (IV, 7, 324) est, avec armerdre - auquel il est intimement lié - et phorçat le seul exemple de déformation phonico-graphique qui soit particulier à UE :

"Vous tous, voleurs, bandits, arracheurs de cervelle, je vous nomme sans distinction les vaillants oufficiers de notre Armerdre".

La fonction de cette déformation est de manifester au niveau de l'expression du lexème la place privilégiée prise par son contenu au sein de l'univers ubuesque (voir article armerdre, et, pour les aspects formels, le texte cité à l'article oneille du dictionnaire d'UR).

Le lexème oufficier réapparaît en 1901 dans l'Almanach Illustré du Père Ubu : il désigne différents grades de l'ordre de la

Gidouille (TU, pp. 417 - 418).

- palotin. Une seule occurrence dans UE, dans le rappel d'UR qui occupe le début de la première scène :

"Père Ubu. (...) cela (le fait de "parler français", c'est-à-dire de prononcer le mot merdre) n'a pas empêché (...) l'ours de déchirer nos palotins, bien que nous lui parlissions latin de sur notre rocher (...)" (I, I, 272).

Il n'est que trop évident que les Palotins - émanation des aspects sadiques d'Ubu, voir article correspondant du Dictionnaire d'UR - n'avaient plus rien à faire dans UE. Ils sont plus modestement remplacés par des disciples (III, 5, 309) et des suppôts (ibid.). Les Phorçats font également acte d'allégeance à Ubu (voir article forçat).

- parapluie. Voir article objets ubuesques.

- pataphysique. L'unique occurrence de ce lexème dans UE est présentée de façon apparemment innocente dans la titulature que se donne Ubu en III, 2, 300 ;

"François Ubu, ancien roi de Pologne et d'Aragon, docteur en pataphysique, comte de Mondragon, comte de Sandomir, marquis de Saint-Grégeois".

Dans cette énumération de titres, l'allusion aux royaumes de Pologne et d'Aragon, ainsi qu'aux comtés de Mondragon et de Sandomir fait allusion au texte d'UR. En revanche le terme pataphysique est absent d'UR. Dans CA on trouve la forme dérivée pataphysicien :

"Fasce. - Axiome et principe des contraires identiques, le pataphysicien, cramponné à tes oreilles et à tes ailes rétractiles, poisson volant, est le nain cimier du géant, par delà les métaphysiques ; il est par toi l'Antechrist et Dieu aussi, cheval de l'Esprit, Moins-

en-Plus, Moins-qui-es-Plus, cinématique du zéro restée dans les yeux, polyédrique infini" (A4, 6, Oe. c., t. 4, p. 294 ; la virgule après yeux ne figure pas ^{dans} sur le texte imprimé, mais est présente dans le manuscrit).

Ces paroles sont adressées par Fasce au Bâton-à-physique qui, on le sait, fonctionne dans CA comme symbole phallique (voir chapitre correspondant). Dans cette scène, le Bâton-à-physique est animé d'un "mouvement de rotation" / sur ses extrémités, et prend de ce fait toutes les positions du diamètre d'un cercle, entre autres ^{la} verticales et ^{l'} horizontale. Dans ce dernier cas il figure le signe Moins. Dans la position verticale, la croix qu'il forme avec la position horizontale qu'il vient d'abandonner figure le signe Plus. D'où sa fonction d'"axiome et principe des contraires identiques". Le pataphysicien ne fait que suivre le mouvement, accroché aux "oreilles et aux ailes rétractiles" du "poisson volant" qu'est en même temps le Bâton-à-physique (1). On voit quels sont les caractères de la pataphysique tels qu'on peut les extraire de cette description du pataphysicien : la pataphysique, d'une part - comme la physique - est liée au symbole sexuel ; elle constitue d'autre part l'attitude qui consiste à déceler l'identité des contraires (2).

On voit quelle fonction peut prendre l'allusion à la pataphysique dans le texte d'UE : elle connote d'abord au sein d'UE l'entier du contenu sexuel de l'"Acte héraldique" de CA ; elle marque ensuite l'identité des deux positions adoptées par Ubu dans ses deux manifestations successives : la royauté et l'esclavage, c'est-à-dire, compte tenu du décodage du symbolisme sexuel qui sous-tend l'ensemble du texte, le sadisme et le masochisme.

(1) Le poisson volant est, au même titre que le serpent (voir article antonymie) un symbole phallique : dans les "Prolégomènes de Haldernablou", l'ascension du Phallus de Dieu donne lieu à la description suivante :

"Et honteux d'en avoir trop dit, honteux d'avoir pitié de ceux qui disparaissent dans le bitume ouvrant ses trappes, de ses flancs jaillirent soudain deux roses ailes de phœnicoptère - du moins elles me parurent telles à la lueur du feu liquide - et il monta tout droit, après avoir rasé la ville plongeante, planant comme un poisson volant" (Oe. c., t. 4 p. 223). Quant aux ailes et aux oreilles il n'est pas impossible qu'elles manifestent ici de façon redondante le symbolisme sexuel de l'objet auquel elles sont attachées.

(2) La longue définition de la pataphysique qu'on trouve dans Faustroll s'écarte quelque peu de celle qu'on peut extraire de CA : "La pataphysique dont l'étymologie doit s'écrire $\epsilon\pi\iota\mu\epsilon\tau\alpha\ \tau\alpha\ \psi\upsilon\sigma\iota\kappa\acute{\alpha}$ l'orthographe réelle pataphysique, précédé d'un (sic) apostrophe, afin d'éviter un facile calembour, est la science de ce qui se surajoute à la métaphysique, soit en elle-même, soit hors d'elle-même, s'étendant aussi loin au delà de celle-ci que celle-ci au delà de la physique" (Edit. Stock, p. 30). Et plus loin :

"La pataphysique est la science des solutions imaginaires, qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité" (p. 31).

Certains traits sont restés intacts : ainsi l'étymologie fantaisiste du mot rend compte de la précision "par delà les métaphysiques" du texte de CA. Mais d'autres traits sont différents. Ainsi l'aspect sexuel a entièrement disparu, au moins au niveau de la manifestation textuelle. D'autre part, la pataphysique ne se limite plus dans Faustroll à l'attitude qui consiste à identifier les contraires, mais prend le statut plus général de science des solutions imaginaires. Il est cependant vraisemblable que c'est ~~plutôt~~ à la première forme de la pataphysique que le texte d'UE fait allusion plutôt qu'à celle qu'elle devait prendre dans Faustroll.

- personne. L'indéfini négatif personne est utilisé, de façon nettement archaïsante, dans un contexte comportant une "atmosphère for-

clusive" (1) :

"(...) ce n'est pas aujourd'hui le jour où nous lui permettons de recevoir personne" (II, 5, 294).

Jamais est utilisé dans des conditions comparables en IV, I, 313 :

"Deuxième homme libre. - Le Caporal m'a défendu de jamais aller à l'exercice, le matin, à cette heure-ci".

Archaïsmes de potache, qui prennent dans le texte d'UE la fonction décrite sv archaïsme.

(1) Nous empruntons cette notion à M. R. Martin, Le mot rien et ses concurrents en français, paris, Klincksieck, 1966, pp. 30 - 31. M. Martin emprunte lui-même sa terminologie à Damour^{ette} et Pichon.

- petit bout de bois. Voir article objets ubuesques.
- phorçat. Voir article forçat.
- phynances. Voir article objets ubuesques et finances.
- physique. Le lexème physique se manifeste par 2 occurrences dans UE. Dans l'un et l'autre cas il apparaît dans le syntagme science en physique :

- "Mère Ubu, je ne tiens plus au parapluie, c'est trop difficile à manoeuvrer, j'aurai plus tôt fait, par ma science en physique, d'empêcher de pleuvoir !" (I, I, 272) ;

- "Au moyen de notre science en physique, nous avons inventé un dispositif ingénieux pour qu'il pleuve tous les matins à travers le toit, afin de maintenir suffisamment humide la paille de notre cachot" (III, I, 299).

Dans de tels contextes, le lexème physique semble dépourvu de tout élément de connotation sexuelle - à moins qu'on puisse donner à la pluie la fonction de symbole de sperme, explicitement signalée

par Freud (1). Quoiqu'il en puisse être, cette éventuelle connotation sexuelle ne se situe pas au même niveau du texte que dans UR (voir article correspondant du Dictionnaire d'UR).

(1) L'interprétation des rêves, p. 346, note I.

- pisser. voir Soliman.

- Pissedoux, Pissembock. La miction fonctionne dans les noms de ces deux personnages comme symbole de l'éjaculation (1). Les deux noms s'opposent donc de la façon suivante : Pissedoux connote une éjaculation faible, Pissembock une éjaculation abondante (2). Il est à remarquer que le nom de Pissedoux est explicitement donné comme plus péjoratif que celui de Pissembock :

"Pissembock. Vous vouliez bien épouser ma nièce ! Mais jamais je ne la sacrifierai à un homme qui ~~le~~ déshonore le nom de Pissedoux" (III, 2, 304 ; l'allusion à l'impossibilité du mariage avec Eleuthère confirme l'interprétation sexuelle).

(1) Cette relation d'expression a contenu entre miction et éjaculation dans l'imaginaire Jarryque est explicitée par un passage déterminant de "l'Autre Alceste" :

"Hélène ! Hélène ! Voici le corps étranglé artificiellement au milieu qui a la prétention de figurer le signe de l'infini quand il est couché ; à la partie supérieure, les deux glandes meurtries et excoriées au centre qui se décomposent et se dissolvent, quand un être inconscient avant d'avoir acquis la noblesse de broyer des os, doit commencer à vivre de putréfaction, après être éclos du sang et de la sanie d'une tumeur percée, parce qu'un homme a inconsidérément uriné vers la touffe de moisissure qui dissimule la honte et la plaie toujours suppurante de la Bouffissure inférieure" (in. rééd. 1964 de l'Amour Absolu, p. 57). Voir aussi Messaline, Oe. c., t. 3, p. 83.

Une telle relation est d'ailleurs bien connue en psychanalyse et décrite sous le nom d'érotisme urétral ou urinaire (voir article correspondant du Vocabulaire de psychanalyse de Laplanche et

Pontalis.)

(2) Si, du point de vue du contenu, ces deux formations sont bien caractéristiques de l'imaginaire jarryque, elles ne le sont pas moins du point de vue de l'expression : voir, par exemple, l'étrange composé "Celui-qui-phalle-dans-des-mesures-de-bois-de-chauffage" par lequel Jarry transfigure l'innocent Phalanstère (Lettre non datée à Vallette, CCP, 22 - 23, p. 57).

- poche, pôche, pôcher : voir article objets ubuesques.

- porte-finance : voir article finance.

- pot : Si le lexème merdre est systématiquement exclu du texte d'UE, il n'en va pas tout à fait de même pour la substance, qui se manifeste, assez discrètement, par l'allusion du père Ubu au "petit pot que tu sais" :

"(...) vérifie si le petit pot que tu sais à la fenêtre au-dessus des visiteurs est prêt à choir au premier signe, et bien rempli" (II, 4, 293).

C'est donc dans sa fonction de signifiant - et de signifiant phallique - que le lexème merdre est exclu d'UE. En tant que substance non signifiante - car, ici, apte à remplir un pot - la merdre n'est pas exclue.

- pourceau : voir article Soliman.

- quatre : voir article trois

- Saint-Grégeois. Le marquisat de Saint-Grégeois est le seul élément de la titulature ubuesque qui se manifeste dans UE - et de façon relativement insistante : 3 occurrences : I, 4, 277 ; I, 4, 273 ; III, 2, 300 - sans être apparu dans UR. Ce titre présente en outre deux autres particularités. Il est le seul, d'une part, à n'avoir aucun référent géographique : pas de Saint-grégeois en France, tout

juste un Saint-Grégoire, tout près de Rennes, il est vrai. D'autre part, le marquisat déchoit en simple comté dans la bouche de Pissedoux en I, 4, 278 : "Au revoir, comte de Saint-Grégeois".

Ces infimes détails ont-ils une quelconque pertinence ? On peut en tout cas, pour rendre compte de chacun d'eux, voire de leur ensemble, envisager plusieurs hypothèses :

- l'utilisation d'un nouveau titre pour désigner Ubu peut être interprétée comme l'un des traits qui marquent la transformation subie par le personnage entre les deux textes ;

- l'allusion archaïsante aux Grecs, et, du même coup, à la fâcheuse connotation sexuelle qui s'attache à leur nom peut fonctionner comme expression - fort indirecte, avouons-le - des éléments sexuels qui, selon nous, caractérisent le Père Ubu ;

- enfin, l'alternance du marquisat et du comté n'est-elle pas aussi celle qui caractérise le Divin ... Marquis ?

- Sandomir. Rappelé en I, 4, 277 et III, 2, 300, le titre de comte de Sandomir était déjà porté par Ubu dans UR. Voir article correspondant du dictionnaire d'UR.

~~pourreau. Voir article Soliman.~~

- serpent. Voir article antonymie.

- Soliman. Le nom de Soliman est le seul élément du texte qui ait pour fonction de lui conférer une apparence de vraisemblance historique : la Sclavonie, que parcourt, en V, 3, 327 - 328, le convoi de forçats, a été effectivement conquise par un réel Soliman. Mais on voit dans quel sens fonctionne la relation texte/histoire : c'est la manifestation du thème de l'esclavage dans le texte qui produit l'

occurrence de la Sclavonie, et la Sclavonie à son tour qui motive l'apparition de Soliman. Il faut cependant ajouter que la couleur ottomane de la fin du texte n'a pas été entièrement négligée : le ministre de Soliman est un vizir. Soliman lui-même est assez musulman pour trouver scandaleux tels comportements alimentaires ou posturaux du père Ubu :

"J'ai en effet entendu parler de ce Père Ubu. Il a, dit-on, été roi de Pologne et d'Aragon, et a eu de merveilleuses aventures. Mais il mange de la viande de pourceau et pisse tout debout. Je le prends pour un fou ou unhérétique" (III, 8, 312).

Il est à remarquer que le verbe pisser est utilisé ici sans la fonction connotative qui lui a été affectée à l'article Pissedoux - Pissembock. La pseudo-vraisemblance historique fonctionne ici comme élément déceptif, en introduisant une connotation secondaire "historicité".

- tablier. Voir article objets ubuesques.

- Tiberge. Le nom de frère Tiberge est à peu près le seul, dans UE, à ne comporter aucune fonction décelable. D'un point de vue historique, on peut remarquer que ce nom apparaît dès les premiers textes ubuesques dans Onésime, où il voisine avec frère Pimor. (TU, p. 176). Il réapparaît dans un bref texte en prose, "Les trois mimes du verbe de Frère Tiberge", reproduit dans La revanche de la nuit, p. 58. Il semble que ce ne soit guère qu'aux hasards de l'édition que ce texte doit de s'insérer entre "Les pataphysiques de Sophrotatos l'Arménien" (texte cité ici sv Catoblépas) et "César-Antéchrist parle".

- trirème. De la même façon qu'UR, UE se termine par un voyage par mer. Et, comme dans UR, la clause finale du texte fait appel à une plaisanterie de potaches entre toutes stupide et éculée :

"Père Ubu. - Eh ! ma douce enfant ! ne t'inquiète pas de la contrée où nous aborderons. Ce sera assurément quelque pays assez extraordinaire pour être digne de nous, puisqu'on nous y conduit sur une trirème à quatre rangs de rames !" (V, 8, 336).

Tout comme la plaisanterie sur les Polonais qui clôt le texte d'UR, ce ridicule contre-sens sur la trirème n'est cependant pas dépourvu de fonction dans le texte ; à vrai dire, sa fonction *- comme il se doit -* nous paraît même triple :

- d'une part, la trirème est explicitement donnée dans les "Prolégomènes d'Haldernablou" comme un symbole phallique :

"Et le grand Phallus, comme un serpent d'eau et surtout comme une galère à trois rangs de rames, glissa sur la nappe unie du bitume" (Oe. c., t. 4, p. 222).

Rien, sans doute, de bien étonnant dans cette fonction symbolique : le bateau est connu, en psychanalyse, comme lié symboliquement à l'érotisme urinaire (1). Quant au nombre 3, il fonctionne comme symbole phallique, comme le manifestent plusieurs faits linguistiques bien connus (2). Il y a donc une double détermination dans le fonctionnement symbolique de la trirème ubuesque, qui, trirème au niveau de la dénotation, est phallus au niveau de la connotation. Mais là ne s'arrête pas la stratification des contenus ; en effet le contenu de connotation "phallus" fonctionne à son tour comme expression d'un nouveau contenu, lui-même double car de nature sémiotique : du point de vue de l'expression, il peut être décrit comme "la relation textuelle entre CA et UR", et du point de vue du contenu, comme "l'assimilation entre Ubu et le Phallus". Ainsi l'allusion à la trirème suffit-elle à connoter, à la fin d'UE, l'ensemble de l'intertextualité CA - UR, envisagée à la fois comme contenu et comme expression.

- d'autre part, l'égalité $3=4$ suggérée par l'expression "tri-

rème à quatre rangs de rames" n'est évidemment pas innocente. Elle connote en effet l'arithmétique errante de CA, et, notamment, l'identité du signe + et du signe -. Si en effet le signe de l'addition est le signe de la soustraction, tous les nombres sont égaux, et en particulier 3 et 4. De nouveau donc se développe la stratification des contenus, de façon passablement complexe. D'une part en effet la simple allusion à toute activité pataphysique d'identification des contraires (3) comporte, on l'a dit plus haut (voir chapitre sur CA et, ici l'article pataphysique) une connotation globale "sexualité". D'autre part, par un phénomène de cumul des déterminations sémiotiques analogue à celui qu'on vient de décrire pour trirème, l'un des contraires identifiés, le nombre trois, comporte déjà par lui-même une connotation sexuelle. Il s'en suit immédiatement que l'élément qui lui est opposé comporte la connotation sexuelle contraire, c'est-à-dire signifie, selon ce qui a été vu plus haut (voir chapitre sur CA) à la fois le sexe féminin et son "simulacre", pour reprendre l'euphémisme jarryque (4) masculin. Ainsi, l'identification du phallus et de son (ses) contraire (s) : à cet égard, le contenu de connotation d'UE reproduit, au terme de l'intertextualité CA - UR -UE, le contenu de dénotation manifesté, en son début, par le texte de CA.

- enfin, la forme caricaturale conférée à la manifestation, au niveau de l'expression, de cette stratification de contenus a évidemment pour fonction d'en signifier cyniquement le caractère profondément et totalement dérisoire. Une fois de plus on rencontre là un trait déjà présent dans CA et analysé p.

(1) Voir, par exemple, la remarque de Freud, intéressante d'ailleurs d'un point de vue proprement linguistique : "Ainsi les Hongrois, qui ne disent pas schiffen (en allemand : "uriner") (Schiff : "bateau") pour "uriner", rêvent cependant de bateau voguant sur l'eau dans les rêves^S de miction" (L'interprétation des rêves, p. 302, note 3). Quant à la relation miction - éjaculation, elle a été signalée, chez Jarry, sv Pissedoux - Pissembock.

(2) Voir par exemple le sens du mot trois dans les Ballades en jargon de Villon, ~~dans l'ouvrage P. Guiraud, d'après P. Guiraud, Les Ballades en jargon de Villon, p. 272.~~ Le jargon de Villon ou le gai Savoir du Lézard.

(3) Qu'on ne nous dise pas que 3 n'est pas le contraire de 4 ! En effet l'égalité $3 = 4$ n'est que l'une des manifestations de l'identité fondamentale $+$ $=$ $-$. Or, le signe $+$ et le signe $-$ sont d'authentiques contraires. Il en va donc de même pour 3 et 4.

(4) Voir le texte de "l'Autre Alceste" cité p. trois. Voir Créisme.

- tuder, tuer. Tuder n'est utilisé qu'une fois dans UE, en I, 7, 282. (voir la citation sv cornegidouille). Au même titre que décerveler ce

l'exème a pour fonction de connoter le texte d'UR et de fixer ce qui subsiste de sadisme dans le comportement ubuesque. - Tuer est utilisé plusieurs fois dans UE, dans des conditions comparables à celles qui ont été décrites pour UR. L'occurrence de tuer citée sv jeu de mots (I, I, 273) fait allusion à la formale d'UR "quand j'aurai pris toute la finance, je tuerai tout le monde et je m'en irai".

- Ubu Alors que dans UR le pluriel de la forme Ubu affecte en alternance les formes Ubus et Ubs, cette dernière seule est représentée dans UE :

"Pissedoux enfonce la porte. Bataille grotesque avec les Ubs" (II, 5, 293).

En II, 3, 292 on trouve le pluriel non marqué les Ubu. Ces menus faits constituent l'ultime manifestation de la plasticité du nom

du personnage, plus accentuée dans UR (voir article correspondant) et plus encore dans UE (voir les formes Ubon et Ubance dans "Craignez et redoutez le Maître des Fiances", TU, pp. 264-265).

- Ubu Roi. Le texte d'Ubu Roi est l'une des unités de contenu les plus importantes d'UE. A cet égard, UE a donc l'aspect d'un texte métasémiotique. On ne reviendra pas ici sur les problèmes généraux de la description d'un tel texte (voir chapitre), et on se contentera de rappeler et de préciser les modalités selon lesquelles s'établit la relation d'expression à contenu entre UE et UR :

1) Un certain nombre d'unités lexématiques d'UE présentent les mêmes traits pertinents (au niveau de l'expression et du contenu) que des unités précédemment identifiées comme caractéristiques d'UR. Il s'agit, pour une part importante d'unités néologiques telles que boudouille, bouffresque, bouzine, de par ma chandelle verte, corne d'Ubu, corne finance, cornegidouille, décerveler, giborgne, gidouille, ji, lon, oneille, petit bout de bois, poche/pôcher, phynance. Mais ce caractère néologique n'est nullement indispensable à l'établissement de la relation sémiotique entre UE et UR: des éléments tels que balai (spécialement petit balai, voir article objets ubuesque), capeline, mirliton, parapluie, physique ont la même fonction que les lexèmes néologiques. Enfin, le morphème zéro (voir article correspondant) dans le mesure précisément où il s'oppose au lexème merdre, fait allusion à celui-ci, et par conséquent à l'entier du texte d'UR.

Dans tous ces cas, le contenu "Ubu Roi" est un contenu de connotation des différents lexèmes énumérés. On a là un bon exemple de la possibilité pour un élément d'un texte littéraire d'avoir un contenu de connotation de dimension absolument différente de celle de son contenu de dénotation.

2) Deux fragments du texte d'UE font explicitement allusion au texte d'UR, dont ils constituent une sorte de résumé. Il s'agit d'une part du début de I, I, et spécialement des deux longues répliques du père et de la mère Ubu, p. 272 et d'autre part, à la fin du texte, de l'allusion de Soliman aux aventures passées d'Ubu :

"C'est mon propre frère qui fut enlevé il y a de longues années par les pirates français et contraint au travail dans divers bagnes ce qui lui permet de s'élever aux éminentes situations de roi d'Aragon, puis de Pologne !" (V, 6, 333).

Dans l'un et l'autre de ces passages, c'est au niveau de la dénotation que le texte d'UR se trouve signifié. Le titre n'est pas explicitement allégué, mais les traits sémiques qui le constituent sont représentés par des expressions telles que "le trône de Pologne" (I, I, 271) ou "roi (...) de Pologne" en V, 6, 333, qui contiennent tous les éléments du double titre Ubu Roi ou les Polonais.

3) Enfin, deux autres fragments d'UE évoquent, mais en en inversant le contenu, deux fragments correspondants d'UR : a) D'une part, l'entier de la scène 6 de l'acte III (pp. 310 - 311) apparaît comme le pendant de la scène 5 de l'acte III d'UR (pp. 79 - 80). Les traits qui manifestent cette relation sont particulièrement clairs : situation comparable à l'intérieur des deux textes, longueur à peu près équivalente (23 lignes de texte pour UR, 25 pour UE), disposition interne des répliques identiques : dans l'un et l'autre cas, les paroles de Bordure - pour UR - et Bissedoux - pour UE - sont prises en sandwich entre deux répliques du Père Ubu. Du point de vue du contenu, les relations entre les deux scènes sont aussi rigoureuses. La seule différence est qu'il s'agit, à ce niveau, non plus d'une relation d'identité

mais d'une relation d'opposition : Ubu fonctionne comme actant sujet dans UR, comme actant objet dans UE ; inversement, Bordure/Pissedoux fonctionne comme objet dans UR, comme sujet dans UE. Quant aux modalités de l'euphorie et de la dysphorie, elles sont réparties selon un modèle qui s'inverse entre les deux scènes : dans UR l'euphorie est liée à la fonction sujet, dans UE elle est liée à la fonction objet, et inversement pour la dysphorie.

b) d'autre part, le début de V, 3, 327 de UE évoque directement le début de IV, 3, 92 de UR :

- UE : "Nous périssons, cornegidouille ! Sire Maître, ayez l'obligeance de ne point cesser de nous tenir par notre chaîne, afin de supporter notre boulet ; et vous, sire Argousin, remettez-nous nos menottes, afin que nous n'ayons point la peine de joindre nous-même nos mains derrière notre dos, selon notre habitude à la promenade, et resserrez notre carcan, car nous pourrions prendre froid".

- UR : "Cornebleu, jambedieu, tête de vache ! nous allons périr, car nous mourons de soif et sommes fatigué. Sire Soldat, ayez l'obligeance de porter notre casque à finances, et vous, sire Lancier, chargez-vous du ciseau à merdre et du bâton à physique pour soulager notre personne, car, je le répète, nous sommes fatigué".

Les relations qu'on peut déceler entre ces deux textes sont analogues à celles qu'on a décrites pour les deux précédents : même situation de la scène à l'intérieur de l'acte, même place des passages pertinents à l'intérieur de la scène, longueur comparable, reproduction des mêmes traits stylistiques : occurrence de jurements en corne- dans les deux cas, parallélisme entre nous périssons et nous allons périr, reproduction des archaïsmes à fonction déceptive Sire Maître et Sire Soldat, analogie des deux clausules, etc... Quant au contenu, le modèle transformationnel qui permet de générer le texte d'UE à partir

de celui d'UR peut être décrit de la façon suivante : l'acteur Ubu fonctionne précisément de la même façon dans les deux textes alors que ses relations avec les autres actants ont subi une transformation d'inversion : dans UR, Ubu est dominant, dans UE il est dominé (1).

Est-il nécessaire de l'explicitier ? Ces fragments d'UR et d'UE nous paraissent avoir une fonction capitale dans l'un et l'autre texte comme dans l'intertextualité qu'ils constituent. Fonction complexe, et dont il convient de regrouper les différents éléments :

a) le premier aspect se définit par le caractère métasémiotique des deux passages d'UE par rapport aux passages correspondants d'UR. Précisons : la relation d'expression à contenu ne se manifeste pas ici, comme dans le cas précédent, au niveau de la dénotation, mais au plan de la connotation. La relation entre ces deux fragments et les fragments connotés d'UR est comparable à celle qu'on a observée entre les passages métasémiotiques de Faustroll et les textes de référence. La seule différence est que les deux textes ainsi mis en relation sont du même auteur (2), alors que dans Faustroll ils sont d'auteurs différents.

b) Le second aspect réside en ce que, tout en connotant un fragment du texte d'UR, ils font subir au contenu de ce fragment une modification qu'on peut décrire par une règle transformationnelle.

c) Troisième et dernier aspect : cette double fonction, à la fois métasémiotique et transformationnelle de certains passages d'UE par rapport à des passages correspondants d'UR peut à son tour être interprétée comme reproduisant la fonction globale de l'entier du

texte d'UE par rapport à l'entier du texte d'UR.

(1) Cette opposition se retrouve d'ailleurs, après avoir subi les transformations nécessaires, dans les traits pertinents des objets affectés à Ubu dans les deux textes. Voir article armes du Dictionnaire d'UR et article objets ubuesques du Dictionnaire d'UE.

(2) Mais, on le sait, Ubu Roi n'a pas d'"auteur". Voir, à ce sujet, la note d'apparence historique de l'introduction.

- vizir. Voir article Soliman.

- vulgarisme. On a vu, à l'article correspondant, que le style d'UE comportait nettement moins d'archaïsmes que celui d'UR. Pour les vulgarismes, la différence quantitative entre les deux textes est plus accentuée encore (1) : les vulgarismes d'UR sont nombreux et caractérisés, ceux d'UE sont rares, et, pour une part, mal caractérisés. Une sotte bourrique en I, I, 272, une casserole par laquelle Ubu se propose, en I, 3, 276, de faire passer son épouse, un embêter en III, 2, 304, un te fichier par terre en III, 3, 307 : modeste moisson pour les trois premiers actes. La fin du texte est peut-être un peu plus riche : un rafistoler en IV, 4, 318, deux occurrences de sagoïn, en IV, 6, 322 et V, 4, 328, un foutre (interjection) en V, 4, 329, un foutre le camp en IV, 6, 322. Le passage le plus caractéristique est précisément celui de IV, 6, 322, qui cumule l'un des deux sagoïn et le foutre le camp :

"Corne finance tas de sagoïns ! voulez-vous foutre le camp ! Nous n'aimons point que l'on nous fasse du tapage, personne ne nous a encore fait de tapage, et ce n'est pas vous qui commencerez".

Par différents de ces aspects (le jurement, les vulgarismes, les éléments de satire professorale) ce fragment évoque plus ou moins directement différents passages d'UR, par exemple III, 7, 83. C'est,

d'une façon générale la fonction globale que nous paraissent exercer ces vulgarismes : fonction de connotation par rapport au texte d'UR.

- zéro. Alors que le texte d'UR s'ouvre sur le mot merdre, celui d'UE s'ouvre sur le silence d'Ubu, silence qui est explicitement présenté comme l'exclusion du mot :

"Père Ubu s'avance et ne dit rien. Mère Ubu. Quoi ! tu ne dis rien, Père Ubu, As-tu donc oublié le mot ? Père Ubu. Mère ... Ubu ! je ne veux plus prononcer le mot, il m'a valu trop de désagréments". (I, I, 271).

Le même phénomène se reproduit en III, 2, 301 :

"Père Ubu. Madame de ma ... J'ai dit que je ne dirais plus le mot, il me porterait chance, il me ferait acquitter, et je veux aller aux galères".

On remarque que les motivations données par Ubu sont, entre ces deux passages, contradictoires : marque de leur caractère illusoire. En réalité, la fonction de ce phénomène dans UE est double :

a) au même titre que l'occurrence de termes caractéristiques d'UR (voir article Ubu Roi) l'exclusion du mot merdre a pour fonction de connoter la totalité du texte d'UR, qui, on le sait, se trouve d'ailleurs signifié au niveau de la dénotation par le résumé qui constitue la suite de la scène I ;

b) de la même façon que les passages analysés sv Ubu Roi (3ème rubrique), l'exclusion de merdre fonctionne comme modèle transformationnel par rapport à UR. Il s'agit ici d'une transformation d'effacement (1) qui, à nos yeux, signifie l'exclusion du thème fécal, et, du même coup, des aspects sadiques du comportement ubuesque, qui ne se manifestent plus qu'occasionnellement, et sont mis sur le même

plan que ses comportements masochistes.

Remarque. La forme merdre n'est toutefois pas totalement absente du texte d'UE, puisqu'elle s'y manifeste dans le lexème armerdre. Voir aussi article pot.

(1) Sur les transformations d'effacement ou de suppression, voir entre autres, Ruwet, Introduction ..., p. 258 et sqq.

CONCLUSION

Mais est-il même possible, à propos d'un objet sémantique tel que l'intertexte CA - UR - TE, de "conclure" ? Si on tient à faire, à tout le moins faut-il préciser que la clôture du métadiscours qu'on vient de lire n'a pas de répondant dans le texte objet dont il prétend rendre compte. Ou, pour préciser, n'y a qu'un répondant ambigu. Car il est bien exact qu'à certains égards l'intertexte est clos, comme le sont aussi les textes dont les relations réciproques le constituent en intertexte. Mais, par d'autres aspects, textes aussi bien qu'intertexte sont ouverts. Enumérons. Privés de référent, ^{autre que simulac} ~~tout~~ les trois textes sont, en ce sens, clos, mais comme ne peut éviter de l'être le texte littéraire. Ubu Roi et Ubu Enchaîné sont incontestablement clos comme discours : le manifestent, de façon quasi-provocatrice, les clausules sur lesquelles ils s'achèvent. Mais ils ne le sont pas comme récits, puisque le syntagme narratif sur lequel se ferme leur discours est imperfectif. César-Antechrist, inversement est clos comme récit, au moins au niveau de la dénotation, encore que le retour final du Christ, mouvement d'un pendule, annonce une autre libration, et ainsi de suite. Mais comme discours, il est ouvert, et c'est dans sa béance que s'introduit l'entier du texte d'Ubu Roi. Quant à l'intertexte, il se referme sur lui-même - signe de signe, ou, pour reprendre la métaphore faustrollienne, miroir face à un miroir -, en ce sens que les relations sémiotiques qui le constituent ne fonctionnent qu'entre les trois textes : César-Antechrist est, à l'égard d'Ubu Roi, simultanément métasémiotique et transformatif.

Ubu Roi de son côté, par son enchâssement même dans César-Antechrist, en modifie à son tour le contenu connoté, au point même, on l'a vu, de le détruire. Ubu enchaîné enfin reproduit, mais systématiquement inversé, le texte d'Ubu Roi. Par là il entre en relation avec César-Antechrist et subit ainsi indirectement, mais non moins fortement - son effet transformatif. Mais définir ainsi la clôture de l'intertexte, n'est-ce pas précisément en découvrir l'ouverture ? Car s'il est, à l'égard de tout objet extérieur, entièrement clos, il est, sur lui-même indéfiniment ouvert, en sorte qu'on peut le décrire comme un mouvement perpétuel d'interaction réciproque institué entre les trois textes : indéfiniment Ubu Roi s'insère dans César-Antechrist, le transforme indéfiniment et est indéfiniment transformé par lui, est indéfiniment inversé par Ubu enchaîné, ce qui, indéfiniment, renvoie à César-Antechrist.

Nous croyons devoir reproduire ici un bref article publié dans le Français Moderne de juillet 1967 (t.35, n° 3, pp. 221 à 224). Il comporte en effet quelques indications indirectes sur certains lexèmes jarryques (gidouille, vront, merdazof). Il constitue d'autre part le premier élément - modeste, mais réel - de l'étude des relations entre le texte de Jarry et celui de Céline.

NOTE SUR LE VOCABULAIRE DE JARRY DANS L'OEUVRE DE CELINE

L'influence de Jarry sur Céline ? La comparaison de l'univers de Jarry avec celui de Céline ? Deux aspects - historique et descriptif - d'un même problème, en apparence alléchant : le thème des gogs, celui du croc et, accessoirement, du pal, le rôle de la Ténèbre et de la Nuit (à la fois cherchées et vomies par l'un et par l'autre), Ubu et Caron, etc... Mais nous sommes trop prémunis contre ce genre de recherches pour nous laisser engluier à la fois par la viscosité de l'anecdote - où, et quand, et comment Céline a-t-il lu Jarry ? - et par le sirop des "univers imaginaires". Aussi nous sommes-nous limité à l'aspect le plus littéral (et peut-être, dirions-nous, le plus littéraire, pensant à telle Spéculation...) du problème : parmi les mots déformés et les néologismes employés par Jarry, quelques-uns se retrouvent dans l'oeuvre de Céline. Nous les avons, pensons-nous, réparés à peu près tous.

Malgré les analogies que pourrait faire attendre le premier chapitre de l'Amour absolu ("Que la ténèbre soit !"), on ne trouve à peu près rien dans le Joyage au bout de la nuit : tout au plus une vague ressemblance entre le nom du soldat Kerdoncuff (1) et celui du professeur des Alcoolisés, M. Crocknuff (2). Peu de chose dans Mort à crédit : l'orthographe bouzin du mot généralement orthographié, et parfois par Céline lui-même, bousin (3). Incertitude orthographique sur un mot rare ? Ou souvenir de la bourzine (4) ubuesque ? A peine plus sûr l'emploi de l'interjection vrou^{tt} :

"Au lieu de s'assoupir comme tout le monde, les chimères le poursuivant, il enfourchait d'autres lubies, des nouveaux dadas ! ... Vrou^{tt} ! ... l'idée de dormir s'enfuyait ! ... (5)".

On ne peut s'empêcher de penser aux vrou^{tt} de la mère Ubu dans la première scène d'Ubu Roi :

"Vrou^{tt}, merdre, il a été dur à la détente, mais vrou^{tt}, merdre, je crois pourtant l'avoir ébranlé (6)".

Mais dans ce domaine, en grande partie individuel, néologique et onomatopéique de l'interjection il peut s'agir d'une simple rencontre, déjà, à vrai dire, significative.

C'est donc les romans de l'après guerre que l'on découvre des faits peu nombreux, certes, mais à peu près indiscutables. Notons d'abord un flutazof :

"Je posais ma chique ! ... je devais ! ... mutilé 75 % ! ... bernique ! ... j'ai tenu ! flutazof (7) ! "

On pense immédiatement au merdazof du Czar dans Ubu sur la Butte :

"Le Czar, paraissant, Chokmosof, catastrophe, merdazof (9)". Le terme qui sert de base à cette étrange formation suffixale n'est pas le même chez Céline, mais le suffixe lui-même ne peut guère venir que de Jarry. Autre néologisme commun aux deux auteurs : le mot bouffre. Il est vrai que Céline ne l'utilise que comme interjection :

"Partie remise ! ... raisons ? ... motifs ? ... outre ! bouffre ! que ça peut faire ? vous êtes gentiment désigné ... vous réclamerez un autre jour, dans une autre vie (9)..."

Jarry, au contraire, qui emploie quatre fois ce terme dans "Bu Roi", lui donne le statut d'un substantif :

"Père Ubu. - Non ! je ne veux pas moi, ! Voulez-vous me ruiner pour ces bouffres (10) ?"

Malgré cette différence, le bouffre célinien est sans doute une résurgence de celui de Jarry.

Que dire des oneilles ? Elles pointent leur bout dans Nord :

"Elle pouffe ... Je suis si comique ? Depuis ses oneilles, depuis trois mois, Achille est dans le coffre (11) !"

On attend la cidouille. On finit par la trouver, mais quelque peu déformée dans le juron corniguedouille :

"Pouah ! ne dirait-on pas, le drôle, qu'il est le seul à avoir eu certains ennuis, le fat ! ..." Corniguedouille ! oui et non ! ... combien je reçois de lettres d'insultes tous les jours ? sept à huit ... et de lettres de folle admiration ? presque autant (12)..."

La formation nous paraît claire : il s'agit d'un croisement

entre l'interjection ubuesque cornegidouille (13) et la formation familière niguedouille. Etrange rencontre : il se trouve qu'en déformant ainsi le terme jarryesque, Céline finit, bien inconsciemment, par un retrouver l'étymon. Gidouille en effet ne peut guère être autre chose que l'adaptation de guedouille, doublet, attesté par Cotgrave (14), de l'ancien français guedoufle, "huilier formé de deux flacons", présent chez Rabelais (15) ... et connu de Jarry, qui l'utilise dans l'Amour absolu :

"Mais soudain quelque chose de noir - la banalité ou la fatalité du disque d'ombre après avoir fixé le soleil, - comme d'une guedoufle dont on verse, choit des pupilles d'Emmanuel dans les pupilles de Varia (16)".

Autre avatar de la gidouille : la guidouille, croisement entre guedouille et gidouille (17).

Il reste à signaler le mot décerveleur :

"Vous avez un fils qui se destine ? ... se sent-il réel assassin ? ... inné ? le vieux fond anthropopithèque ? décerveleur, trépaneur, cro-magnon ? ... bon ! bon ! excellent ! ... des Cavernes ! qu'il se lance ! qu'il le proclame ! il a le don ! ... la Chirurgie est son affaire (18)"!

Ce terme nous paraît devoir être mis à part pour deux raisons : le mot, d'abord, n'existe pas sous cette forme chez Jarry, qui n'utilise que le verbe décerveler et le substantif abstrait (si l'on ose dire !) décervelage. Il s'agit, d'autre part, d'une formation parasynthétique sur une base existant dans le lexique. Au contraire des autres termes étudiés, c'est donc une formation facile,

à tout moment disponible pour le locuteur quelque peu enclin à la néologie. Il peut donc s'agir d'une création célinienne absolument indépendante des termes jarryesques.

Dans une étude qui se voudrait exhaustive, d'autres¹ faits, plus menus encore, pourraient sans doute être allégués : ainsi, la fréquence du graphème -r- en épenthèse dans les noms propres déformés ou forgés par Céline (Martrodin, Brandelore, Frémizon, Brottin (19), etc...) fait penser^a à la fonction du même élément -r- dans les déformations lexicales de Jarry (merdre, bouffre, rastron, etc...) Mais ne risquerait-on pas de tomber rapidement dans l'arbitraire ? Quant aux faits que nous avons signalés, nous ne nous faisons aucune illusion sur leur importance quantitative : sur les milliers de termes néologiques ou quasi néologiques utilisés par Céline, les quelques mots que nous avons étudiés ne sont guère qu'une goutte d'eau dans la mer. Ils suffisent cependant à déterminer, si limité qu'il soit, un champ lexical morpho-sémantique commun à Céline et à Jarry.

(1) p. 23 de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade.

(2) Les alcoolisés, opéra chimique, Editions du Collège de Pataphysique, LXXX, E.P., passim.

(3) "Ah ! la chienlit ! Ah ! quel bouzin ! Quelle sale engelure"

p. 1057 de l'édition de la Pléiade. De même dans Le pont de Londres : "Ils me cassent la tête avec leurs switch... le bouzin twif trace !" (Editions Gallimard, 1964, p. 213). En revanche, dans le même Pont

de Londres : "Alors éclate le scandale, le bousin ignoble" (p. 397).

(4) On trouve fréquemment chez Céline, notamment dans Nord, l'argotique bouzine, "voiture". Mais ce n'est évidemment pas le même mot que chez Jarry.

(5) p. 818 de l'édition de la Pléiade. Cf. une forme vrrroutt dans le Pont de Londres (p. 203 : "et vrrroutt en l'air !") et une forme Vrrroum dans le Voyage (p. 414 : "Et Vrrroum ! en avant chez le Fou !").

(6) Acte I, scène 1, p. 36 de Tout Ubu.

(7) D'un château l'autre, Gallimard, (Livre de Poche), p. 37.

(8) Acte II, scène 3, p. 485 de Tout Ubu.

(9) Nord, Editions Gallimard, 1960, p. 277. Dans une lettre de Céline on trouve avec la même valeur, la forme bouffre : "Bardèche a refusé de retourner dans l'Enseignement. On l'avait rétrogradé ! Bouffre ! je voudrais bien qu'on m'offre une place d'infirmier dans un sanatorium français." (Lettre du 17/3/51 à Albert Paraz, in L.F. Céline, l'Herne, n° 3, pp. 146 - 147).

(10) Acte II, scène 6, p. 61 de Tout Ubu.

(11) Nord, p. 401. Achille n'est autre qu'Achille Brottin, incarnation célinienne de Gaston Gallimard. Brottin est obtenu par déformation du nom de la rue Sébastien-Bottin.

(12) Nord, p. 111.

(13) Quatre occurrences dans Ubu Roi : pp. 76 (2 fois), 78 et 87 de Tout Ubu.

- (14) "Guedouille : f. as Guedoufle, A Dictionarie of the french and english tongues, compiled by Randle Cotgrave, London, 1632, s. V.
- (15) Il est signalé dans l'étude de M. François Caradec, "Rabelais dans l'oeuvre de Jarry", Cahiers du Collège de Pataphysique, 15, pp. 43 - 47, qui donne pour référence IV, 31. On trouve également le mot dans Pantagruel, XVI ("une guedoufle peleine de vieillé huile") et XXVII ("une guedofle (sic) de vinaigre").
- (16) p. 71 de l'édition du Mercure de France de 1952.
- (17) Bagatelles pour un massacre, Denoël, 1938, p. 241.
- (18) D'un château l'autre, p. 317.
- (19) Voir note 11. Sur la fonction de ce graphème chez Jarry, voir article R du Dictionnaire d'Ubu Roi.

INDEX DES CONCEPTS.

Avertissement. On ne cherchera pas dans cet index la liste prétendue exhaustive des occurrences de chacun des concepts utilisés pour la description, mais simplement la (ou les) référence(s) des définitions qui en ont été données dans le corps de l'ouvrage. Quant aux rares concepts qui n'ont pas eu, pour des raisons variées, à recevoir de définition explicite au moment d'être utilisés, ils en trouveront une ici.

- archaïsme: article archaïsme du métadictionnaire d'UR, p. .
- clôture: introduction, I.3.I., pp. 6-II.
- connotation: introduction, I.3.3., pp. 14-22.
- contenu: "Nous avons adopté les termes expression et contenu pour désigner les fonctifs qui contractent la fonction sémiotique. (...) La fonction sémiotique est en elle-même une solidarité: expression et contenu sont solidaires et se présupposent nécessairement l'un l'autre. Une expression n'est expression que parce qu'elle est l'expression d'un contenu, et un contenu n'est contenu que parce qu'il est le contenu d'une expression" (Hjelmslev, Prologomènes, pp. 72-73).
- corpus métastylistique: introduction, note 155, pp. 60-61.
- dénotation(langage de): "Nous entendons par ce terme les langages dans lesquels aucun des deux plans n'est à lui seul un langage" (Hjelmslev, Prologomènes, p. 155).
- denotatum: voir référent. Il est à remarquer que le concept de denotatum n'est pas en relation avec celui de dénotation.
- diachronie textuelle: introduction, I.3.4.2, pp. 24-25.
- discours: introduction, I.3.I.3., pp. 8-10.
- expression: voir contenu.

- fornotation: nous utilisons ce néologisme pour signifier la relation sémantique particulière qui s'instaure entre les termes d'une unité sémantique complexe quand le contenu de cette unité ne correspond pas à celui que ferait attendre la combinaison des contenus des termes ~~de laquelle~~ ^{dont elle} est constituée. L'emploi du concept de fornotation (où l'élément for- a la même valeur que dans forclore) permet de réduire la polysémie du mot connotation, qui sert à Greimas pour décrire le concept:

"La connotation (comprendre: la fornotation) consiste dans l'attribution à un segment de la chaîne syntagmatique quelconque d'une signification seconde qui constitue un véritable transfert de signifié, le signifiant restant le même, d'un lieu sémantique à un autre. Le plancher des vaches est un idiotisme formellement semblable, du point de vue du seul signifiant, à pomme de terre. Cet idiotisme se trouve cependant connoté (comprendre: fornnoté), ce qui veut dire que son signifié nouveau a perdu tout rapport avec le sens de plancher et de vaches et même de plancher des vaches, ce qui n'est pas du tout le cas pour pomme de terre" ("Idiotismes, proverbes, dictons" Cahiers de lexicologie, n° 2, 1960, pp. 50-51).

- indice: "L'indice est un fait immédiatement perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'un autre qui ne l'est pas" (Luis J. Prieto, "La sémiologie", in Le Langage, Encyclopédie de la Pléiade, p. 95).

- intertexte: introduction, I.3.5.4, pp. 27-28.

- intertextualité: introduction, I.3.5, pp. 25-28.

- isotopie: introduction, note 98, p. 58. Voir aussi p. 104.

- langage: introduction, I.3.3.0., p. 14.

- littérarité: introduction, I., pp. 4- 26.

- métalangage: introduction, note 118, p. 61.

- métaphore: introduction, I.3.3.3.2, pp. 19-20

- métasémiotique (texte): introduction, I.3.5.1., p. 26.

- métonymie: introduction, I.3.3.3.2, p. 19-20.
- morphème: unité minimale co. portant expression et contenu.
- récit: introduction, I.3.I.3, pp. 8-10.
- référent: introduction, note 22, p. 50.
- signe: lieu de convergence de l'expression et du contenu.
- signifiant: ce terme est utilisé dans l'ouvrage avec le même sens qu'expression.
- signifié: ce terme est utilisé dans l'ouvrage avec le même sens que contenu.
- symbole: signe motivé. La figuration graphique d'un objet est nécessairement un symbole.
- système lexico-stylistique: voir article correspondant du métadictionnaire d'Ubu Roi.
- texte: introduction, I., pp. 4-28, et notamment I.4., p. 28.
- vulgarisme: voir article correspondant du métadictionnaire d'Ubu Roi.

BIBLIOGRAPHIE

Il était évidemment impossible de songer à établir ici une bibliographie exhaustive (ou prétendue telle) tant de l'oeuvre de Jarry que des travaux portant sur l'analyse linguistique du texte littéraire : à chacune de ces tâches eût à peine suffi un volume aussi long que celui-ci. On s'est donc borné, d'une façon arbitraire, mais voulue d'autant plus rigoureuse, à énumérer les textes qui ont été explicitement cités dans l'ouvrage.

A) Textes de Jarry :

D'une façon générale, les textes de Jarry ont été cités d'après les éditions les plus faciles d'accès. Mais ils ont été dans tous les cas préalablement vérifiés d'après les éditions publiées du vivant de l'auteur. Ils sont répartis en trois catégories : textes publiés en volumes (énumérés selon l'ordre chronologique de leur publication) ; textes publiés, du vivant de Jarry, exclusivement sous forme d'articles ; textes restés inédits au moment de la mort de Jarry. Précisons cependant que quelques textes importants (La Chandelle verte, Ubu Cocu, par exemple), qui, du strict point de vue de l'histoire du texte, se rattachent soit à la seconde, soit à la troisième catégorie, ont été intégrés à la première.

Textes publiés en volumes :

1 : Les Minutes de Sable Mémorial, Paris, Editions du Mercure de France, un volume in-16° carré sous couverture noire muette frappée d'un blason d'or. Tiré à 216 exemplaires (19 + 197).

1894. Abréviation : Mi. Cité ici d'après le n° 23, t. 4.

2 : César-Antechrist, Paris, Editions du Mercure de France, un volume in-16° carré sous couverture noire muette frappée d'un blason d'or. 146 pages. Tiré à 206 exemplaires (2 + 7 + 197). 1895. Abréviation : CA. Cité ici d'après le n° 23, t. 4.

2 bis : César-Antechrist. L'Acte Héraldique. Manuscrit autographe signé de 12 feuillets de 20, 5 x 16 cm. Bibliothèque Royale de Belgique, Réserve précieuse, Collection de Madame Louis Solvay, n° 1179. C'est d'après ce manuscrit qu'a été reproduit le dessin de la page

. - Sur CA. voir aussi la "Note historique et critique" en tête du chapitre 1 de la 2ème partie.

3,1 : Ubu Roi, Drame en cinq Actes / en prose / Restitué en son intégrité / tel qu'il a été représenté par / les marionnettes du Théâtre / des Phynances en 1888. Paris, Editions du Mercure de France. Un volume in-16° de 172 pages, sous couverture jaune, avec le Véritable Portrait en sous-impression légèrement plus foncée. Seul le tirage des exemplaires de tête est indiqué : 5 exemplaires sur Japon impérial et 15 exemplaires sur Hollande. Achevé d'imprimer le 11 Juin 1896. Abréviation : UR. Cité ici d'après le n° 21.

3,2 : Ubu Roi ou les Polonais, dans le Livre d'Art, n° 2, 25 Avril 1896, pp. 25 - 33, et n° 3, 25 Mai 1896, pp. 62 - 72. Cette publication d'Ubu Roi dans l'éphémère revue de Paul Fort constitue la "pré-originale" du texte.

3,3 : Ubu Roi, Drame en cinq Actes (... , voir 3, 1) et le Théâtre de l'Oeuvre / le 10 décembre 1896 avec la musique / de Claude Terrasse.

Fac-simile du manuscrit de Jarry pour le texte, de Terrasse pour la musique. Paris, Editions du Mercure de France. Un volume petit in-8° de 176 pages, sous couverture de même couleur et ornée du même bois que l'originale. Seul le tirage des exemplaires de tête est indiqué : 10 exemplaires sur Chine et 10 exemplaires sur Japon impérial. 1897.

3,4 : voir n° 7.

4,1 : Les Jours et les Nuits, roman d'un déserteur. Paris, Editions du Mercure de France. Un volume in-12° de 280 pages. 1897. Cité ici d'après le n° 4,2.

4,2 : Les Jours et les Nuits, roman d'un déserteur. Paris, Edition du Mercure de France. Un volume in-12° de 229 pages. 1964.

5 : L'Amour en Visites, Paris, Pierre Fort. Un volume in-12° de 220 pages. 1898. Cité ici d'après le n° 23, t. 1.

6,1 : L'Amour Absolu, roman, sans indication d'éditeur (Mercure de France). Un cahier in-4° tellière de 104 p. Fac simile du manuscrit tiré à 50 exemplaires. 1899. Abréviation : AA. Cité ici d'après le n° 6,2.

6,2 : L'Amour absolu, précédé de Le Vieux de la Montagne et de l'Autre Alceste, Paris, Mercure de France. Un volume in-12° de 222 pages. 1964 (sur les deux textes joints à AA, voir les n° 26 et 27).

7 : Ubu enchaîné / précédé de / Ubu Roi, Paris, Editions de la Revue Blanche, un volume in-12° de 244 pages. 1900. Abréviation : UE. Cité ici d'après le n° 21.

8 : Almanach illustré du Père Ubu (XXème siècle), sans indication d'éditeur (A. Volland). Un cahier in-4° de 56 pages, 1er janvier 1901. Cité ici d'après le n° 21.

9 : Messaline, roman de l'ancienne Rome, Paris, Editions de la Revue Blanche, Un volume in-12° de 236 pages. 1901. Cité ici d'après le n° 23, t. 5.

10 : Le Surmâle, roman moderne, Paris, Editions de la Revue Blanche. Un volume in-12° de 250 pages. 1902. Cité ici d'après le n° 23, t. 5.

11 : Par la Taille, Théâtre mirlitonesque. Un acte comique et moral en prose et en vers pour esjouir grands et petits. Paris, Sansot. Un volume petit in-12° de 36 pages. 1906. Cité ici d'après le n° 23, t. 6

12 : Ubu sur la butte, Théâtre mirlitonesque. Réduction en deux actes d'Ubu Roi. Paris, Sansot. Un volume petit in-12° de 64 pages, cité ici d'après le n° 21. 1906.

13 : Le Moutardier du Pape, Opérette Bouffe en trois actes, sans indication d'éditeur (Mercure de France). Un volume in-8° de 124 pages, tiré à 120 exemplaires. 1907. Cité ici d'après le n° 23, t. 6.

14 : Albert Samain, souvenirs, Paris, Victor Lemasle. Une plaquette in-12° de 31 pages. 1907. Cité ici d'après le n° 23, t. 7.

15,1 : Alfred Jarry et Eugène Demolder, Pantagruel, Opéra bouffe en cinq actes et six tableaux. Paris, Société d'Editions musicales. Un volume petit in-12° de 92 pages. 1911. Cité ici d'après le n° 23, t. 6.

15,2 : Fragments inédits du Pantagruel, Cahiers du collège de 'Pataphysique, n° 15, 23 clinamen 81.

16,1 : Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien, roman Néo-Scientifique - suivi de Spéculations, Paris, Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle. Un volume in-12° de 324 pages. 1911. Cette édition posthume, établie par les soins de Gaston Danville et Jean Saltas, réunit, d'une façon parfaitement arbitraire, le texte de Faustroll et une partie des chroniques de Jarry dans la Revue Blanche. Pour ces dernières, on se reportera au n° 22. Pour le texte de Faustroll, il est cité ici d'après le n° 16,2.

16,2 : Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien, Paris Stock. Un volume in-24° de 124 pages. 1923, Abréviation : F.

17,1 : La Dragonne, roman. Paris, Gallimard. Un volume in-12° de 188 pages. 1943. Cité ici d'après le n° 23, t. 5.

17,2 : "La bataille de Morsang", (chapitre de la Dragonne), La Revue Blanche, n° 236. 1er avril 1903. Cité ici d'après le n° 17,3.

17,3 : Dossier de la Dragonne, déchiffré et provisoirement commenté par Maurice Saillet, s, avec la collaboration de J. H. Sainmont, alors P. G. A. R., Dossiers du collège de 'Pataphysique, n° 27, 21 Décervelage XCII.

18,1 : Ubu coru, Restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances, Genève, Editions des trois collines. Un volume in-12° de 100 pages. 1944. Cité ici d'après

le n° 21. - Ce texte constitue la 1ère version d'Ubu Cocu. La seconde version, non encore entièrement publiée, est représentée par le n° 18,2
Abréviation : UC 1.

18,2 : Ubu cocu ou l'archéoptéryx. Acte 1, Cahiers du collège de 'Pata-physique, n° 3- 4, 22 Haha 78, pp. 4 - 8, et fragments des actes IV et V, ibid., n° 26 - 27, 9 merdre 84, pp. 59 - 65, cité ici d'après le n° 21. Abréviation : UC 2.

18,3 : Onésime ou les tribulations de Priou. Cahiers du collège de 'Pataphysique, n° 20, 15 gidouille 82, pp. 11 - 26. Cette pièce est à l'origine d'Ubu cocu. Cité ici d'après le n° 21.

19 : La revanche de la nuit, poèmes retrouvés, édition oritique établie par Maurice Saillet, Paris, Mercure de France. Un volume in-4° de 96 pages, 1949.

20 : L'objet aimé, Pastorale en I acte, note liminaire de Roger Shattuck, illustrations de Rodolphe Töpffer, Paris, Arcanes. Un volume in-8° de 68 pages. 1953.

21 : Tout Ubu, édition collective des n° 3, 7, 8, 12, 18, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 35 et 39,1 (à quoi s'ajoutent quelques textes non cités dans cet ouvrage), établie par Maurice Saillet, Paris, le Livre de poche. Un volume in-12° de 502 pages. 1962. Abréviation : TU.

22 : La Chandelle verte, édition collective, sous ce titre, des articles et comptes rendus publiés par Jarry dans diverses revues de janvier 1901 à septembre 1905, établie par Maurice Saillet. Paris, Le

livre de poche. Un volume in-12° de 697 pages. 1969.

Remarque. Il a semblé inutile de faire la bibliographie détaillée de tous ces articles. Chacun de ceux qui ont été cités dans le texte a été identifié par une note.

23 : Oeuvres complètes. Monte-Carlo, Editions du Livre, et Lausanne, Kaeser. 8 volumes in-8°. Préfaces de René Massat. 1948. - On se reportera aux jugements formulés par M. Saillet et A. Rousseaux sur cette édition des Oeuvres "complètes", rappelés dans le Cahier du collège de 'Pataphysique, n° 10, page 159.

B) Textes publiés, du vivant de Jarry, uniquement sous forme d'articles :

24,1 : "Etre et vivre", l'Art littéraire, n° 3 et 4 (sic), mars-avril 1894, pp. 37 - 41. Cité ici d'après 24,2.

24,2 : Etre et vivre, (avec une) prophase de sa Feu Magnificence le Vice-Curateur-Fondateur du Collège de 'Pataphysique, Collège de 'Pataphysique. Un volume in-12° de 62 pages. 85 EP.

25,1 : "Visions actuelles et futures", L'Art littéraire, n° 5 et 6, mai-juin 1894, pp. 77 - 82. Cité ici d'après 25,2.

25,2 : "Visions actuelles et futures", Cahiers du collège de 'Pataphysique, n° 1, 15 clinamen 77 EP, pp. 5 - 8.

26 : "Le vieux de la montagne", La Revue Blanche, t. 10, n° 70, pp. 401 - 407, 1er mai 1896. Cité ici d'après le n° 6,2.

27 : "L'Autre Alceste", La Revue Blanche, t. II, n° 81, pp. 369 - 374, 15 octobre 1896. Cité ici d'après le n° 6,2.

28 : "De l'inutilité du théâtre au théâtre", Le Mercure de France, septembre 1896. Cité ici d'après le n° 21.

29 : "Paralipomènes d'Ubu", La Revue Blanche, t. II, n° 84, pp. 489 - 493, 1er décembre 1896. Cité ici d'après le n° 21.

30 : "Ubu Roi", texte publié, sous ce titre, en guise de compte rendu de la première d'Ubu Roi, La Critique, 20 décembre 1896. Cité ici d'après le n° 21/

31 : "Questions de théâtre", La Revue Blanche, t. 12, n° 86, pp. 16 - 18, 1er janvier 1897. Cité ici d'après le n° 21.

C) Textes restés totalement inédits du vivant de Jarry :

32 : Le Futur malgré lui, oeuvre lycéenne datant de 1888 ou 1889, publiée sous la forme d'une plaquette in-8° de 12 pages par le Collège de 'Pataphysique, 81 EP.

33 : "Répertoire des costumes" (d'Ubu Roi), brouillon inédit publié dans le n° 11 des Cahiers du collège de 'Pataphysique, pp. 13 - 14. Cité ici d'après le n° 21.

34 : "(Douze arguments sur le théâtre)", fragment inédit publié, avec une note liminaire de Maurice Saillet, dans les Dossiers du collège de 'Pataphysique, n° 5, pp. 9 - 18, 15 as 86 EP. Cité ici d'après le n° 21.

35 : "Conférence sur les pantins", texte inédit publié dans les Cahiers du collège de 'Pataphysique, n° 11, pp. 7 - 9. Cité ici d'après le n° 21.

36 : "Fragment inédit concernant les Jours et les Nuits", publié, avec un commentaire de J.H. Sainmont, dans les Dossiers du collège 'Pataphysique, n° 26, pp. 4 - 10, 22 merdre 91 EP.

37 : "Le temps dans l'art", texte inédit d'une conférence prononcée par Jarry, publié dans les Dossiers du collège de 'Pataphysique, n° 3 pp. 5 - 20, 15 clinamen 85 EP. Cité ici d'après le n° 22.

38 : Léda, fragments de brouillons d'une opérette-boufffe restée totalement inédite, cités ici d'après le manuscrit (8 feuillets de 16,5 x 20 cm) aimablement communiqué par M. C. Tzara.

39,1 : Lettres à Ligné-Poe, citées ici d'après le n° 21.

39,2 : Lettre à Vallette du 27 Mai 1894, citée ici d'après les Cahiers du Collège de 'Pataphysique, n° 26 - 27, p. 45.

39,3 : Lettre non datée à Rachilde, citée ici d'après Les Marges, t. 23, janvier 1922, pp. 38 - 40.

39,4 : Lettre inédite à Claudius Jacquet, citée ici d'après la copie obligeamment communiquée par Madame Claudius Jacquet.

39,5 : Lettres inédites à Claude Terrasse, citées ici d'après les copies obligeamment communiquées par Monsieur Claude Terrasse.

40 : Peintures, gravures et dessins de Alfred Jarry, un volume in-8° carré de 127 pages. Préface et commentaire des oeuvres par Michel Arrivé, r, Paris, Collège de 'Pataphysique et Cercle français du livre, 95 EP et 1968.

B) Travaux relatifs à l'oeuvre de Jarry.

a) Ouvrages.

41. Chassé, Charles, D'Ubu-roi (sic) au douanier Rousseau, un vol. in-12° de 113 pages. Paris, Nouvelle Revue Critique, 1947.

42. Chauveau, Paul, Alfred Jarry ou la naissance, la Vie et la mort du père Ubu, un vol. in-12° de 237 pages. Paris, Mercure de France, 1932.

43. Lebois, André, Jarry l'irremplaçable, un vol. in-12° de 233 pages. Paris, le Cercle du Livre, 1950.

44. Lévesque, Jacques-Henry, Alfred Jarry, un vol. in-12° carré de 219 pages. Paris, Seghers, 1951.

45. Perche, Louis, Jarry, un vol. in-12° de 127 pages, Paris, Editions Universitaires, 1965.

46. Rachilde, Alfred Jarry ou le surmâle de lettres, un vol. in-12° de 225 pages. Paris, Grasset, 1928.

47. Bibliographie. En attendant le Jarry de Noël Arnaud, la bibliographie jarryque a la fois la plus complète et la plus facile d'accès se trouve dans: Gledien-Welcker, Jarry, eine Monographie, un vol. in-12° carré de 172 pages. Zurich, Die Arche, 1960. Bibliographie établie par Hans Bolliger. Voir aussi n° 59.

b) Articles.

48. Bouché, Henri, "Ethopée et prosopographie du balotin", Cahiers du Collège de 'Pataphysique, n° 21, 83-111 (I), pp. 6-12.

49. Caradec, François, "Rabelais dans l'oeuvre de Jarry", Cahiers du Collège de 'Pataphysique, n° 15, 81 EP, pp. 43-47.
 50. Courrière, Berthe de, "César-Antechrist", L'Art littéraire, n° 7-8, juillet-août 1894.
 51. Robillot, Henri, "La presse d'Ubu Roi", Cahiers du Collège de 'Pataphysique, n° 3-4, 78 EP, pp. 73-88.
 52. Saillet, Maurice, et Sainmont, Jean-Hugues, voir n° 17,3.
 53. Sainmont, J.-H., "Ubu ou la création d'un mythe", Cahiers du Collège de 'Pataphysique, n° 3-4, 78 EP, pp. 57-69.
 54. Sainmont, J.-H., "Petit guide illustré pour la visite de César-Antechrist", CCP, n° 5-6, 79EP, pp. 53-65.
 55. Sainmont, J.H., "En marge d'Onésime: Rennes, visions d'histoire", CCP, n° 20, 82 EP, pp. 27-36.
 56. Sandomir, I.L., "Ptyx", CCP, n° 10, 15 clinamen 80 EP, pp. 35-37. Reproduit dans le n°261.
 57. Taylor, Carey, voir n° 143.
 58. Vallette, Alfred, "Mort d'Alfred Jarry", Le Mercure de France, 15 novembre 1907.
 59. Collection des Cahiers du Collège de 'Pataphysique, des Dossiers du Collège de 'Pataphysique, enfin des Subsidia Pataphysica.
- C) Travaux de linguistique.
- a) Ouvrages. Remarque. Dans cette rubrique comme dans

certaines des suivantes, plusieurs titres sont précédés de l'astérisque *. Ces ouvrages ne sont cités que parce qu'ils sont présents, d'une façon ou d'une autre, dans le texte de Jarry: livres recensés par un compte rendu critique, textes cités, parodiés ou pastichés, etc. Sauf exception, ils n'ont donné lieu qu'à des indications bibliographiques sommaires.

60. Arrivé, Michel et Chevalier. Jean-Claude, édés, Les grands textes de la grammaire française, Paris, Klincksieck, 1970.

61. Bally, Charles, Précis de stylistique, un vol. in-12° de 183 pages. Genève, Eggimann, 1905.

62. *Barès, J.S., Gramaire française (sic), Paris, Le Réformiste, 1900.

63. *Beauvais, André, La place des mots et les erreurs des Académiciens, Paris, 1900.

64. Benveniste, Emile, Problèmes de linguistique générale, un vol. in-8° de 356 pages, Paris, Gallimard, 1966.

65. Brøndal, Viggo, Les parties du discours. Etudes sur les catégories linguistiques, traduction française de Pierre Naert, un vol. in-8° de 173 pages. Copenhague, Einar Munksgaard, 1948.

66. Chomsky, Noam, Syntactic structures, La Haye, Mouton, 1957. Traduction française: Structures syntaxiques, un vol. in-8° de 143 pages, Paris, Le Seuil, 1969.

67. *Clédât, Léon, La question de l'accord du participe passé, Lyon, Bouillon, 1900.

68. Dubois, Jean, Le vocabulaire politique et social en

- France de 1869 à 1872, un vol. in-8° de XXIX-460 pages. Paris, Larousse, 1962.
69. Dubois, Jean, Etude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain, un vol. in-8° de XI-118 pages, Paris, Larousse, 1962.
70. Dubois, J., Grammaire structurale du français, Le verbe, un vol. in-8° de 218 pages. Paris, Larousse, 1967.
71. Dubois, J., Grammaire structurale du français, La phrase et les transformations, un vol. in-8° de 187 pages, Paris, Larousse, 1969.
72. Dubois, J., et Sumpf, Joseph, eds, Linguistique et pédagogie, Langue française, n° 5. Un vol. in-8° de 128 pages. Paris, Larousse, 1970.
73. Ducrot, Oswald, Todorov, Tzvetan, et alii, Qu'est-ce que le structuralisme?, un vol. in-8° de 446 pages. Paris, Le Seuil, 1968.
74. ° Fournié, Victor, Introduction à l'histoire ancienne, Paris, 1901.
75. Greimas, Algirdas Julien, Sémantique structurale, un vol. in-8° de 262 pages. Paris, Larousse, 1966.
76. Greimas, A.J., Du Sens, essais sémiotiques, un vol. in-8° de 314 pages, Paris, Le Seuil, 1970.
77. Guiraud, Pierre, Problèmes et méthodes de la statistique linguistique, un vol. in-8° de 146 pages. Paris, P.U.F., 1960.
78. ° Hanotaux, Gabriel, Rapport sur l'orthographe et la syn-

taxe, présenté à l'Académie française, Paris, 1900.

79. Harris, Zellig S., Discourse Analysis Reprints, un vol. in-8° de 73 pages. The Hague, Mouton, 1963.

80. Hjelmslev, Louis, Prolegomènes à une théorie du langage, suivis de La structure fondamentale du langage, un vol. in-8° de 229 pages. Paris, Editions de Minuit, 1968.

81. Jakobson, Roman, Essais de linguistique générale, un vol. in-8° de 260 pages, préface et traduction de Nicolas Ruwet, Paris, Editions de Minuit, 1963.

82. Le Bidois, Georges et Robert, Syntaxe du français moderne, 2 vol. in-8° de XVI-546 et XI-778 pages. Paris, Picard, 1935.

83. Martin, Robert, Le mot rien et ses concurrents en français, un vol. in-8° de X-329 pages. Paris, Klincksieck, 1966.

84. Martinet, André, Eléments de linguistique générale, un vol. in-16° de 224 pages. Paris, Colin, 1960.

85. Pottier, Bernard, Systématique des éléments de relation, un vol. in-8° de VII-375 pages. Paris, Klincksieck, 1962.

86. Ruwet, Nicolas, Introduction à la grammaire générative, un vol. in-8° de 448 pages. Paris, Plon, 1967.

87. Sapir, Edward, Linguistique, un vol. in-8° de 289 pages. Paris, Editions de Minuit, 1968.

88. Saussure, Ferdinand de, Cours de linguistique générale, un vol. in-8° de 331 pages, Paris, Payot, 1962.

89. Tesnière, Lucien, Éléments de syntaxe structurale, un vol. grand in-8° de 670 pages. Paris, Klincksieck, 1959.

90. Togeby, Knud, Structure immanente de la langue française, un vol. in-8° de 208 pages. Paris, Larousse, 1965.

b) Articles.

91. Arrivé, Michel, "Les Éléments de syntaxe structurale de Lucien Tesnière", Langue française, n° I, février 1969, pp. 36-40.

92. Arrivé, M., "Maître, instituteur, professeur", Le Français dans le Monde, n° 44, octobre 1966, pp. 37-39.

93. Baldinger, Kurt, "L'étymologie hier et aujourd'hui", CAIEF, t. II, 1959, pp. 233-264.

94. Benveniste, E., "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne", in Problèmes de linguistique générale, pp. 75-90.

95. Benveniste, E., "Les relations de temps dans le verbe français", in Problèmes..., pp. 257-250.

96. Brøndal, Rosally, "La signification du préfixe italien s-", Acta Linguistica, t. II, 1940-1941, pp. 151-164.

97. Coquet, Jean-Claude, compte rendu de A.J. Greimas, Sémantique structurale, sous le titre "Questions de sémantique structurale", Critique, n° 248, janvier 1968, pp. 70-85.

98. Dubois, J., "Grammaire générative et transformationnelle", Langue française, n° I, février 1969, pp. 49-57.

99. Dubois, J., "Les notions d'unités sémantique complexe et de neutralisation dans le lexique", Cahiers de lexicologie, n° 2, 1960, pp. 62-66.
100. Dubois, J. et Greimas, A.J., "Présentation" du n° 3 de Langages, septembre 1966, pp. 5-8.
101. Dubois, J. et Sumpf, J., "Les problèmes de l'analyse du discours", Langages, n° 13, mars 1969, pp. 3-7.
102. Dubois, J. et Martte, Pierre, "Terminologie linguistique", Le Français moderne, t. 33, n° 1, janvier 1965, pp. 21-33.
103. Ducrot, Oswald, "Le structuralisme en linguistique", in Ducrot et alii, qu'est-ce que le structuralisme?, pp. 13-96.
104. Ducrot, O., "La description sémantique des énoncés français et la notion de présupposition", L'homme, 1968, n° 1, pp. 37-53.
105. Gougenheim, Georges, "Verbes déterminés et indéterminés en français moderne", Le Français moderne, t. 29, n° 3, juillet 1961, pp. 161-168.
106. Greimas, A.J., "La linguistique structurale et la linguistique statistique", Le Français moderne, t. 30, octobre 1962, pp. 241-255 et t. 31, janvier 1963, pp. 55-68.
107. Greimas, A.J., "Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique", in Du Sens, pp. 185-250.
108. Greimas, A.J., "La quête de la peur", in Du Sens,

pp. 231-248.

109. Greimas, A.J., "La structure des actants du récit: essai d'approche generative", in Du sens, pp. 249-270.

110. Greimas, A.J., "Le problème des ad'dad et les niveaux de signification", in L'ambivalence dans la culture arabe, Paris, 1968.

111. Greimas, A.J., "Per una sociologia del senso comune", Rassegna italiana di Sociologia, aprile-giugno 1968, pp.

199-209. En français dans Du Sens, pp. 93-102.

112. Greimas, A.J. et Mastier, François, "Les jeux de contraintes sémiotiques", in Du Sens, pp. 135-155.

113. Greimas, A.J., "Idiotismes, proverbes, dictons", Cahiers de lexicologie, n° 2, 1960, pp. 41-61. Reproduit partiellement dans Du Sens, pp. 309-314.

114. Harris, Z.S., "Discourse analysis", Language, t. 28, 1952, pp. 1-30. En français dans Langages, n° 13, pp. 3-45.

115. Harris, Z.S., "Distributional Structure", Word, t. 10, n° 2-3, August-December 1954, pp. 146-162. En français dans R. Arrivé et J.C.Chevalier, Grands textes...

116. Heger, Klaus, "L'analyse sémantique du signe linguistique", Langue française, n° 4, decembre 1969, pp.44-66.

117. Heger, K., "Sémantique et dichotomie de langue et parole", Tra. Li. Li., VII, 1, 1969, pp. 47-111.

118. Hjelmslev, L., "La stratification du langage", word, t. 10, 1954, pp. 163-188.

119. Ivanov, Vjaceslav, "La notion de neutralisation dans la morphologie et le lexique", Travaux de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris, vol. II, 1957, pp. 45-48.
120. Marcellesi, J.B., "Le vocabulaire du Congrès de Tours", Cahiers de Lexicologie, n° 15, 1969-2, pp. 57-70.
121. Mounin, Georges, "Un champ sémantique: la dénomination des animaux domestiques", La linguistique, n° 1, 1965, pp. 31-54.
122. Mounin, G., compte rendu de Dubois, J., Le vocabulaire politique (n° 68), La linguistique, n° 1, 1965, pp. 131-137.
123. Provost, Geneviève, "Approche du discours politique: 'socialisme' et 'socialiste' chez Jaurès", Langages, n° 13, pp. 51-68.
124. Rey, Alain, "Remarques sémantiques", Langue française, n° 4, décembre 1969, pp. 5-29.
125. Sapir, E., "Formes linguistiques anormales en nootka", in Linguistique (n° 87), pp. 251-282.
126. Verglas, Alain, "Remarques sur la relation entre rang et fréquence des lettres en français", Bulletin d'information du laboratoire d'analyse lexicologique, fasc. 6, 1962, pp. 29-40.
127. Warnant, Léon, "Accord du verbe être avec l'attribut", Le Français moderne, t. 31, n° 1, janvier 1963, pp. 1-13.

|c) Documentation lexicographique.

128. Bar, Francis, " [Discussion de la communication de Taylor]", CAIEF, t. II, 1959, p. 361. *Voir n° 143.*
129. Caradec, F, voir n° 49.
130. Chassé, Ch., " [Discussion de la communication de Taylor]", CAIEF, t. II, 1959, pp. 362-365. *Voir n° 143.*
131. Chaurand, Jacques, "Lexique des termes patois employés par Ricnepin dans Miarka", Le Français moderne, t. 31, n° 3, pp. 223-227.
132. Cotgrave, Randle, A Dictionarie of the french and english tongues, compiled by Randle cotgrave, un vol. in-folio, London, 1632.
133. Dubois, J., voir n° 69.
134. Giraud, Charles, "Sur les suffixes -esque et -ien" Le Français moderne, t. 30, avril 1962, pp. 115-118. historique
135. Locurne de Sainte-Palaye, Dictionnaire de l'ancien langage français, 10 vol., Paris, Champion, 1875-1882.
136. Larousse du XXème siècle, 6 vol. in-4°.
137. Lévy, Claire, "Arabesque", Le Français moderne, t. 28, juillet 1960, pp. 181-195.
138. Littré, Emile, Dictionnaire de la langue française, 4 vol. in-4°, Paris, Hachette, 1863-1873. 1er Supplément, 1877; 2ème supplément, 1877.
139. Mistral, Frédéric, Lou tresor dou Felibrige, ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne, Paris, Delagrave, 1878.

I40. Rheims, Maurice, dictionnaire des mots sauvages, un vol. in-8° de 604 pages. Paris, Larousse, 1969.

I41. Robert, Paul, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, 6 vol. in-4°, Paris, Société du Nouveau Littré, 1953-1964.

I42. Sainéan, Lazare, Les sources de l'argot ancien, 2 vol. in-8°, Paris, Champion, 1912.

I43. Taylor, Carey, "Le vocabulaire de Jarry", CAIEF, t. II, 1959, pp. 307-319.

I44. Tobler-Lommatzsch, Altfranzösisches Wörterbuch, t. 2, (C et D), Berlin, Weidmann, 1926.

D) Travaux sur les relations entre linguistique et littérature.

a) Ouvrages.

I45. Antoine, Gérard, Les cinq grandes odes de Claudel ou la poésie de la répétition, un vol. in-12° de 95 pages. Paris, Minard, 1959.

I46. Barthes, Roland, S/Z, un vol. in-8° de 276 pages, Paris, Le Seuil, 1970.

I47. Dupriez, Bernard, L'étude des styles, un vol. in-8° de 333 pages. Paris, Didier, 1969.

I48. Grammont, Maurice, Petit traité de versification française, un vol. in-12° de 162 pages, Paris, Colin, 1955.

I49. Guiraud, Pierre, La stylistique, un vol. in-12° de 120 pages, Paris, P.U.F. (Que sais-je?), 1957.

I50. Guiraud, P., Le jargon de Villon ou le gai savoir de

La Coquille, un vol. in-8° de 305 ^{pages} plus une série de tableaux, Paris, Gallimard, 1968.

I51. Morier, Henri, Dictionnaire de poétique et de rhétorique, un vol. in-8° de 491 pages. Paris, P.U.F., 1961.

I52. Sebeok, T.A. (éd.), Style in language, un vol. in-8° de 470 pages, The Technology Press of the M.I.T.

I53. Telquel, théorie d'ensemble, un vol. in-8° de 415 pages. Paris, Le Seuil, 1968.

I54. Todorov, Tzvetan, Littérature et signification, un vol. in-8° de 119 pages. Paris, Larousse, 1967.

b) Articles.

I55. Antoine, G., "La stylistique française, sa définition, ses buts, ses méthodes", Revue de l'enseignement supérieur, janvier 1959, pp. 42-60.

I56. Barthes, R., "Eléments de sémiologie", Communications, n° 4, 1964, pp. 91-135.

I57. Barthes, R., "Introduction à l'analyse structurale des récits", Communications, n° 8, 1966, pp. 1-27.

I58. Barthes, R., "Linguistique et littérature", Langages, n° 12, décembre 1968, pp. 3-8.

I59. Baudry, Jean-Louis, "Linguistique et production textuelle", La Nouvelle Critique, Linguistique et littérature, s.d. (1968), pp. 48-54.

I60. Bellemin-Noël, Jean, "Milosz aux limites du poème", Poétique, n° 2, 1970; pp. 202-223.

I61. Chevalier, Jean-Claude, "Quelques remarques sur un

index de Calligrammes," La Revue des lettres modernes, n°
printemps 1962
 69-70, Vpp. 40-55.

I62. Coquet, Jean-Claude, "Problèmes de l'analyse structurale du récit: L'Etranger d'A. Camus", Langue française, n° 3, septembre 1969, pp. 61-72.

I63. Coquet, J.-C., "Combinaison et transformation en poésie: les Illuminations de Rimbaud", L'homme, t. 9, cahier 1, 1969, pp. 23-41.

I64. Coquet, J.C., compte rendu de Bonnard, Henri, étude du langage poétique: application à Apollinaire, Le Français moderne, t. 37, n° 4, octobre 1969, pp. 351-352.

I65. Genette, Gérard, "Frontières du récit", communications, n° 8, 1966, pp. 152-163.

I66. Genette, G., "Vraisemblable et motivation", Communications, n° 11, 1968, pp. 5-21.

I67. Gueunier, Nicole, "La pertinence de la notion d'écart en stylistique", Langue française, n° 3, septembre 1969, pp. 34-45.

I68. Hayes, "A study in prose style: Edward Gibbon and Ernest Hemingway", Texas Studies in Literature and Language, t. 7, n° 4, 1965, pp. 371-386.

I69. Jakobson, Roman, "Linguistique et poétique", in essais de linguistique générale (n° 81), pp. 209-248.

I70. Klinkenberg, Jean-Marie, "L'archaïsme et ses fonctions stylistiques", Le français moderne, t. 38, n° 1, janvier 1970, pp. 10-34.

- I71. Kristeva, Julia, "Pour une sémiologie des paragrammes", Tel Quel, n° 29, printemps 1967, pp. 53-75.
- I72. Kristeva, J., "La productivité dite texte", Communications, n° 11, 1968, pp. 59-85.
- I73. Kristeva, J., "Le texte clos", Langages, n° 12, pp. 103-125.
- I74. Kristeva, J., "Problèmes de la structuration du texte", La Nouvelle Critique, Linguistique et littérature, s.d. (1968), pp. 55-64.
- I75. Kristeva, J., "La sémiologie comme science critique", in Théorie d'ensemble (voir n° 153), pp. 80-93.
- I76. Kristeva, J., "Narration et transformation", Semiotica, n° 4, 1969, pp. 422-448.
- I77. Macherey, Pierre, "L'analyse littéraire, tombeau des structures", Les Temps modernes, n° 246, novembre 1966, pp. 907-928.
- I78. Meleuc, S., "Structure de la maxime", Langages, n° 13, mars 1969, pp. 69-99.
- I79. Meschonnic, Henri et alii, "Propositions pour un glossaire", Langue française, n° 3, septembre 1969, pp. 32-55.
- I80. Ritterand, Henri, "Index et concordances dans l'étude des textes littéraires", Cahiers de lexicologie, t. 3, 1962, pp. 160-168.
- I81. Ritterand, H., "Le vocabulaire du visage dans Thérèse Raquin", La Nouvelle Critique, Linguistique et littérature,

s.d. (1968), pp. 21-28.

182. Rourot, Jean, "La stylistique littéraire est-elle une illusion?", Cahiers du C.R.A.L., n° 2, Nancy, 1967, pages 1-12.

183. Ohmann, Richard, "Generative grammars and the concept of literary style", word, t. 20, n° 3, 1964, pp. 423-439.

184. Pavel, Toma, "Notes pour une description structurale de la métaphore poétique", Cahiers de linguistique théorique et appliquée, n° 1, 1962, pp. 185-207.

185. Sollers, Philippe, "Niveaux sémantiques d'un texte moderne", La nouvelle Critique, Linguistique et littérature, s.d., (1968), pp. 89-92.

186. Stanckiewicz, Edward, "Linguistics and the Study of Poetic Language", in Sebeok, Style in language (n° 152), pp. 69-81.

187. Starobinski, Jean, "Les anagrammes de Ferdinand de Saussure", Le Mercure de France, février 1964, pp. 243-262.

188. Todorov, Tzvetan, "Les anomalies sémantiques", Langages, n° 1, mars 1966, pp. 100-123.

189. Thorne, J.P., "Stylistics and generative Grammar", Journal of linguistics, t. 1, 1965, pp. 49-59.

B) Travaux de psychanalyse.

a) Ouvrages.

190. Freud, Sigmund, L'interprétation des rêves, un vol. in-12° de 573 pages. Paris, P.U.F., 1967.

191. Lacan, Jacques, Écrits, un vol. in-8° de 512 pages, Paris, Le Seuil, 1966.

192. Laplanche, Jean et Pontalis, Jean-Baptiste, Vocabulaire de la psychanalyse, un vol. in-8° de 520 pages, Paris, P.U.F., 1967.

193. Mannoni, O., Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène, un vol. in-8° de 321 pages. Paris, Le Seuil, 1969.

b) Articles.

194. Lacan, J., "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud", in Écrits, pp. 493-526.

195. Lacan, J., "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache", in Écrits, pp. 647-684.

196. Lacan, J., "Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones", in Écrits, pp. 697-717.

197. Mannoni, O., "L'Autre scène. I. Schreber als Schreiber", in Clefs... (n° 193), pp. 75-99.

198. Safouan, Roustafa, "De la structure en psychanalyse", in Ducrot et alii, n° 73, pp. 239-298.

F). Textes littéraires.

199. Apollinaire, Guillaume, Oeuvres poétiques complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1956.

200. Blanchot, Maurice, La part du feu, Paris, Gallimard, 1949.

201.° Brumoy, A.P., Le théâtre des grecs, 3 vol. in-4°, Paris, F. Rollin père, 1730.

202. Camus, Albert, L'Étranger, in Théâtre, Recits, Nou-

velles, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1962.

203. Céline, Louis-Ferdinand, Romans (Voyage au bout de la nuit et Mort à crédit), Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1962.

204. Céline, L.-F., Bagatelles pour un massacre, Paris, Denoël, 1938.

205. Céline, L.-F., D'un château l'autre, Paris, Gallimard, 1958.

206. Céline, L.-F., Nord, Paris, Gallimard, 1960.

207. Céline, L.-F., Féerie pour une autre fois, Paris, Gallimard, 1952.

208. Céline, L.-F., Le pont de Londres, Paris, Gallimard, 1964.

209. La Chanson de Roland, édition J. Bégin, Paris, Piazza, s.d. (1937).

210. Charrière, Henri, Papillon, Paris, Laffont, 1969.

211. °Corneille, Pierre, Horace.

212. °Degraeve, Eugène, Le Baigne, Paris, 1900.

213. °Eschyle, Prométhée enchaîné.

214. °Espargès, Georges d', "Petit Louis", in Le Matin, 12 décembre 1902.

215. °Fagus, Ixion, poème, un vol. in-12° de 105 pages. Paris, Editions de la Plume, 1903.

216. Ferry, Jean, L'Afrique des Impressions, guide pratique à l'usage des voyageurs, un vol. in-12° de 206 pages. Paris, Collège de 'Pataphysique, 95 BP.

217. Reydeau, Georges, Un fil à la patte suivi de Le din-aon, Paris, Éditions du Belier, 1941.
218. °Franc-Morin, Les inattentions et sollicitudes du poète Franc-Morin, Paris, janvier, 1941.
219. °Franc-Morin, Le kiosque à musique, un vol. in-12° de 292 pages. Paris, Fasquelle, 1922. Le volume contient Le dimanche en famille, paru à la Revue Blanche en 1903.
220. °Grabue, Christian-Dietrich, Scherz, Satire, Ironie und tierere Bedeutung, traduit par Jarry sous le titre: Les Silenes, un vol. in-4° de 68 pages, Papeete, Les Bibliophiles creoles, s.d. (1927).
221. °Hugo, Victor, Le roi s'amuse.
222. °Kipling, Rudyard, Toonai des Eléphants, in Le livre de la jungle.
223. °Lautréamont, Les Chants de Maldoror, in Oeuvres complètes, Paris, Corti, 1953.
224. °Lesage, Gil Blas.
225. °Mallarmé, Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951.
226. °Molière, Jean-Baptiste, Don Juan.
227. °Molière, J.-B., L'Avare.
228. °Poë, Edgar, Aventures extraordinaires de Gordon Pym, in Oeuvres en prose, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1956.
229. Proust, Marcel, À la recherche du temps perdu, 3 vol., Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1959.

230. °Labelais, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par M. Guilbaud, 5 vol. in-8°. Paris, Nouvelle Librairie de France, 1957.
231. °Rachilde, Contes et nouvelles suivis du Théâtre, Paris, Mercure de France, 1900.
232. °Racine, Jean, Andromaque.
233. °Racine, J., Les Plaideurs.
234. °Régnier, Henri de, Le mariage de minuit, Paris, Mercure de France, 1903.
235. °Régnier, H. de, la canne de jaspé, Paris, Mercure de France, 1897.
236. °(?)Richepin, Jean, Miarka, la fille à l'ourse, Paris, 1883.
237. Ricardou, Jean, L'observatoire de Cannes, un vol. in-12°, Paris, Editions de Minuit, 1961.
238. °Rosny, J.-H., Thérèse Degaudy, Paris, Editions de la Revue Blanche, 1901.
239. °Rotrou, Jean de, Venceslas.
240. Roussel, Raymond, Locus Solus, Paris, Lemerre, 1913.
241. Roussel, R., Impressions d'Afrique, Paris, Pauvert, 1963.
242. Roussel, R., Comment j'ai écrit certains de mes livres, ~~xxxxxx~~ Paris, Pauvert, 1963. Ce volume contient en outre Chiquenaude et Nanon.
243. °Rutebeuf, Un dit de Notre-Dame, in Oeuvres, édition Jubinal.

244. Saporta, Marc, La quête, Paris, Le seuil, 1961.
245. Seghers, Pierre, Le livre d'or de la poésie française contemporaine, 2 vol. Verviers, Gérard, 1969.
- 246.°Shakespeare, Macbeth.
- 247.°Sophocle, Oedipe Roi.
- 248.°Tacite, Annales, Livre XI, Paris, Société d'Édition les Belles Lettres, 1953.
- 249.°Taine, Hippolyte, La Fontaine et ses fables, Paris, Hachette, 1860.
250. Verlaine, Les fêtes galantes, in Oeuvres poétiques complètes, bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951.

G) Travaux divers.

251. Cornecque, Jacques-Henry, Lumières sur les fêtes galantes, un vol. in-12° de 189 pages. Paris, Lizet, 1962.
252. Breton, André, Anthologie de l'humour noir, un vol. in-8° de 553 pages, Paris, Éditions du Sagittaire, 1950.
253. Duchamp, Marcel, Marchand du sel, un vol. in-8° de 231 pages. Paris, Le Terrain Vague, 1959.

~~INDEX~~

254. Durand, Gilbert, Structures anthropologiques de l'imaginaire, un vol. in-8° de 550 pages. Paris, Bordas, 1969.
255. Fleury, Michel, "Notes et documents sur Ferdinand de Saussure", Annuaire 1964-1965 de l'E.P.H.E., IVème section, pp. 35-54.
256. Grize, Jean-Baptiste, "Logique des classes et des propositions", in Logique et connaissance scientifique,

Encyclopédie de la Pléiade, pp. 135-288. Paris, Gallimard, 1967.

257. Haeckel, Ernest, Etat actuel de nos connaissances l'origine de survl'homme, Paris, Schleicher, 1900.

258. Martel, André, "Contenu de l'expression paralloïdre des corfes, Explication donnée par le Martelandre (André Martel) au Centre International d'Etudes Esthétiques", Bizarre, n° 32+33, 1er trimestre 1964, p. 120.

259. Renévill, Roland de, Univers de la parole, Paris, Gallimard, 1944.

260. Rietstap, J.B., Armorial général, 4 vol. in-4°, Lyon, Société de Sauvegarde historique, 1951.

261. Sandomir, Irénée-Louis, Opus pataphysicum, un vol. in-4° de 157 pages. Collège de 'Pataphysique, 86 EP.

262. Torma, Julien, Euphorismes, un vol. in-12° carré de 70 pages, Paris, Guiblin, 1926.

Note.

(1) Les dates de l'Ere Pataphysique ont pour origine le 8 septembre 1873, date de la Nativité d'Alfred Jarry. Voir le Calendrier pataphysique, une plaquette non paginée, Collège de 'Pataphysique, 78 EP.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.	P. 4
- L'objet.	P. 5
- Les attitudes.	P. 28.
- Construction de l'intertexte.	P. 42.
- Le métalangage de Jerry.	P. 45.
1ère partie: Essai de description au métalangage jerryque.	P. 62.
- Introduction.	P. 63.
- Chapitre 1. Les textes métalinguis- tiques: contenu métalinguistique manifeste au niveau de la dénotation.	P. 66.
- Chapitre 2. Les textes métalinguis- tiques: les manipulations du signe.	P. 82.
- Chapitre 3. Les textes métasémiotiques: contenu métasémiotique manifesté au niveau de la dénotation.	P. 123.
- Chapitre 4. Les textes métasémiotiques: contenu métasémiotique sous-jacent au texte:	P. 144.
2ème partie: Essai de description de l'intertexte <u>Cesar-Antechrist</u> , <u>Ubu Roi</u> , <u>Ubu Enchaîné</u> .	P. 167
Avertissement.	P. 168
- Chapitre 1. <u>César-Antechrist</u> .	P. 169
- Chapitre 2. Les relations entre <u>Cesar-Antechrist</u> et <u>Ubu Roi</u> .	P. 218
- Chapitre 3. <u>Ubu Roi</u> : problèmes de mé- thode.	P. 232
- Chapitre 4. Dictionnaire d' <u>Ubu Roi</u> .	
1ère section: dictionnaire.	P. 243
2ème section: métadictionnaire.	P. 444

- Chapitre 5. <u>Ubu Roi</u> : récit dénoté et récit connoté.	P. 484
- Chapitre 6. Les relations entre <u>César- Antechrist</u> , <u>Ubu Roi</u> et <u>Ubu Enchaîné</u> .	P. 501
1ère section: généralités.	P. 501
2ème section: dictionnaire d' <u>Ubu Enchaîné</u> .	P. 512
Conclusion.	P. 565
Appendice: Note sur le vocabulaire de Jarry dans l'oeuvre de Céline.	P. 567
Index des concepts.	P. 574
Bibliographie.	P. 577

